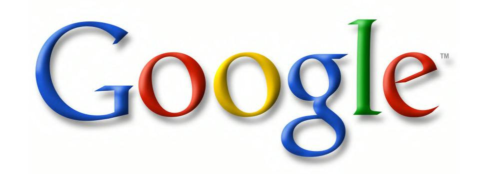
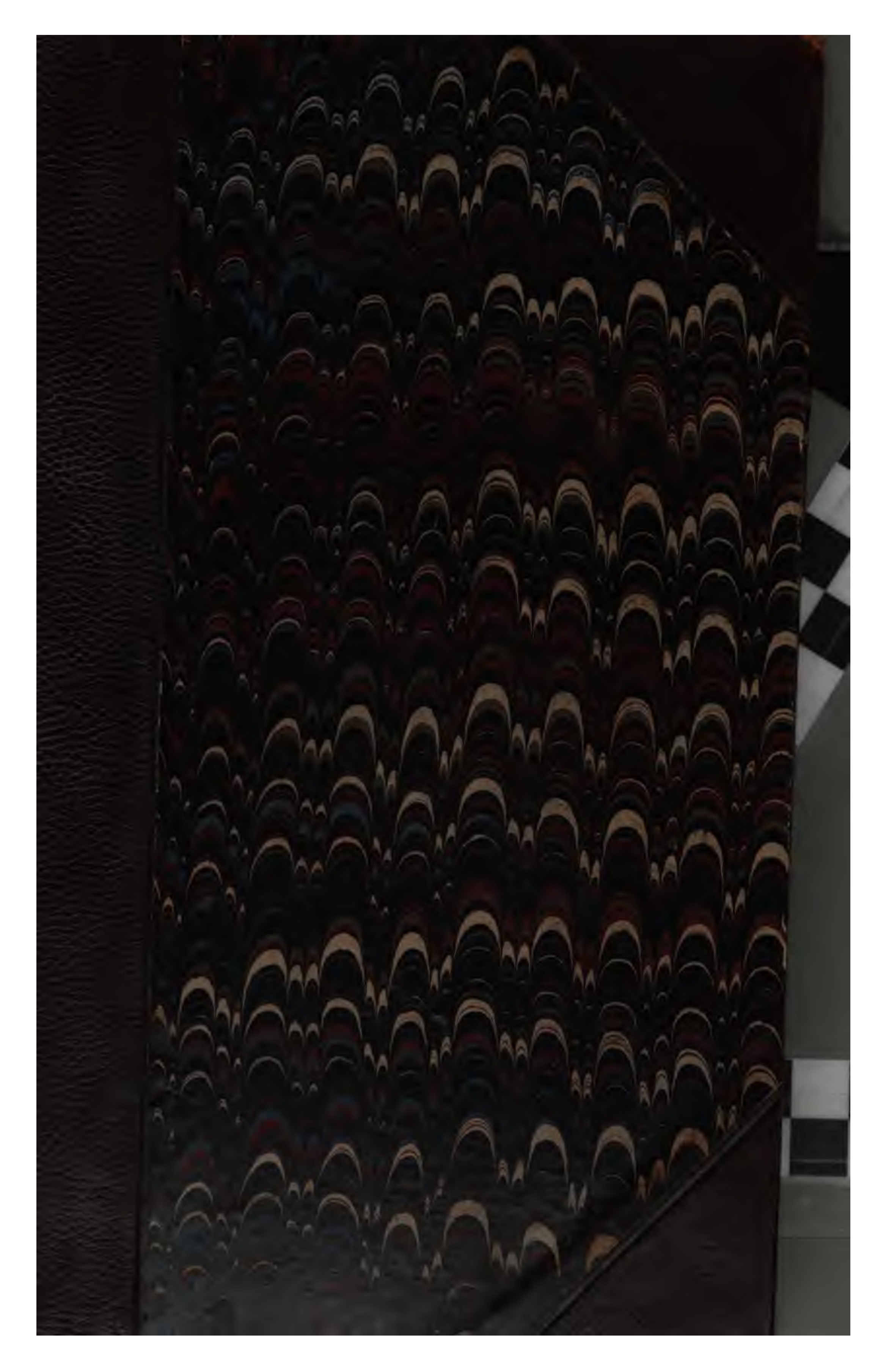








C/3 VOL. 2

280.000

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET MÉDICALE
DE LA FEMME

TOME PREMIER

LE SUJET EST ADMIRABLE.

Je désire que le livre réponde pleinement au sujet. La femme, cette plus belle moitié de nous-mêmes, cette tige essentielle du genre humain, cette fleur de la nature vivante, y paraît dans toute sa beauté, dans toute sa puissance, dans toute sa fragilité.

TOME PREMIER

PHYSIOLOGIE DE LA FEMME.

Physiologie physique et morale de la femme. Attributs physiques, qualités morales qui la distinguent : portrait de la femme belle, bonne et spirituelle ; sensibilité, sagacité, délicatesse exquises ; finesse d'esprit, grandeur d'âme, générosité, etc., etc. — Jeune fille. Attributs physiques et moraux de la puberté : Jeune fille rayonnante d'esprit, de grâce, de dévouement ou d'héroïsme ; beauté, distinction, douceur ; bonté de la jeune fille ; amour et piété filiale, etc., etc. — Mariage. Attributs, qualités, droits de la femme mariée ; idéal du mariage, qui est un lien sacré et qui a pour but le bonheur des époux et la propagation de l'espèce.—Fonctions de la maternité. Amour maternel ; âge critique ; influences de l'époque critique sur le physique et le moral de la femme ; sensations, goûts, désirs ; direction des facultés de la femme, arrivée à l'âge de retour, etc., etc.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET MÉDICALE
DE LA FEMME

CONSIDÉRÉE

DANS TOUTES LES ÉPOQUES PRINCIPALES DE LA VIE

AVEC SES DIVERSES FONCTIONS,
AVEC LES CHANGEMENTS QUI SURVIENNENT DANS SON PHYSIQUE
ET SON MORAL, AVEC L'HYGIÈNE APPLICABLE A SON SEXE
ET TOUTES LES MALADIES QUI PEUVENT L'ATTEINDRE AUX DIFFÉRENTS AGES.

Seconde édition,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE TOUT CE QUI PEUT CONTRIBUER A LA SANTÉ
ET AU BONHEUR DES DEUX SEXES

PAR LE DOCTEUR

MENVILLE DE PONSAN,

Chevalier de la Légion d'honneur,
Médecin du Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics,
Membre de la Société impériale zoologique d'Acclimatation,
de la Société de Médecine pratique de Montpellier,
de la Société académique des Hautes-Pyrénées, etc., etc.

TOME PREMIER

Γνῶθι σεαυτόν.
Connais toi toi-même.

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
19, rue Hautefeuille.

LABÉ, LIBRAIRE,
place de l'École-de-Médecine.

AMYOT, LIBRAIRE,
rue de la Paix, 8.

L'AUTEUR, RUE DES MOULINS, 15.

1858

PRÉFACE

Miseris succurrere disco. (VIRG.)

Sic hominum terra, ut cœlum Dei.
La terre est le domaine de l'homme, comme le ciel est le domaine de Dieu.

Pour être heureux, il faut se connaître ;
Pour se connaître, il faut s'étudier.

L'auteur n'a point perdu le souvenir de la bienveillance avec laquelle son *Histoire philosophique et médicale de la femme* fut accueillie il y a douze ans. Cette marque d'estime de la part du public lui a imposé l'obligation de redoubler d'efforts. La manièr honorable avec laquelle son ouvrage a été reçu, répandu et loué, serait propre à satisfaire la vanité d'un auteur plus avide de succès et de louanges que jaloux de les mériter. Les jugements éclairés, les suffrages nombreux qui ont fait et soutenu la réputation de son livre, n'ont point empêché l'auteur de sentir combien il était éloigné de ce qu'il pouvait être, ni de voir ce qu'il avait besoin d'acquérir encore. En publiant cette seconde édition, qui est le fruit de beaucoup de soins, de méditations et de recherches, l'auteur a voulu rendre son ouvrage plus complet, plus intéressant, plus utile, plus digne de son sujet, et du

succès et de la réputation qu'il a déjà obtenus. Docile d'ailleurs aux avis que des personnes bien intentionnées ont voulu lui donner, et à la saine critique des hommes les plus exercés dans la matière, l'auteur a beaucoup retranché et beaucoup changé ou modifié; mais il a aussi ajouté à son nouveau travail tout ce qui a paru intéressant et utile au double point de vue de l'histoire philosophique et médicale de la femme.

Cet ouvrage a le grand avantage d'être à la fois philosophique et médical : Hippocrate de Cos, Galien de Pergame, tous les médecins dont l'antiquité s'honore, joignirent constamment l'étude de la philosophie à celle de la médecine, et regardèrent ces deux sciences comme inséparables. Sans la philosophie, en effet, la médecine rentre tout entière dans le domaine de la comédie. A toutes les sciences d'observation il faut une philosophie : une philosophie du fait et une philosophie de la cause; l'observation qui voit et l'esprit qui explique. Le domaine d'exploration des anciens philosophes était l'âme humaine, ils pratiquaient purement et simplement le *gnôthi seauton* de Socrate. Nous connaissons la philosophie, dit Aristote, comme connaissant l'ensemble des choses. La vraie science embrasse l'univers. Mais cette science est un idéal; l'homme n'est pas fait pour la posséder. Celui-là seul connaît l'ensemble des choses, leur nature et leur raison finale qui les a faites et ordonnées. Simple reflet de la science divine, la science humaine doit se la proposer pour modèle, et, par un effort constant, essayer de s'en approcher. Aussi la philosophie est-elle une tendance, une aspiration, c'est l'amour du vrai, le zèle pour la sagesse *(studium sapientiæ)*, le désir de con-

naître dans ce qu'il y a de plus noble, de plus désintéressé... La pensée de l'homme avant de se replier sur elle-même devait se porter au dehors ; le spectacle de la nature captiva d'abord ses regards. Deux siècles plus tard parut Socrate, qui, pour emprunter les paroles de Cicéron, fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, et prit pour devise ces mots inscrits au vestibule du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même.* Le précepte de se connaître fut attribué à un Dieu, tant il est nécessaire aux hommes. La connaissance de nous-mêmes, dit Bossuet, nous élève à la connaissance de Dieu, rien ne sert tant à l'âme pour s'élever à son auteur que la connaissance qu'elle a d'elle-même et de ses sublimes opérations.

La plus belle, la plus agréable et la plus nécessaire de toutes nos connaissances est sans doute la connaissance de nous-mêmes. De toutes les sciences humaines, la science de l'homme est la plus digne de l'homme. Interrogez les philosophes, consultez Socrate, Platon, Descartes, Malebranche : les réponses de ces grands hommes vous ouvriront un nouvel univers; ils se sont retirés au dedans d'eux-mêmes, ils ont découvert un monde rempli de merveilles, que l'œil ne peut voir, mais dont les beautés ont mille fois plus de réalité que celles du monde visible; ils ont reconnu que l'homme extérieur n'est pas tout l'homme, ni sa plus noble partie. L'esprit a été séparé de la matière; les ressorts cachés qui donnent le jeu à la pensée ont été mis au jour ; la raison, observée dans ses causes et dans ses effets, a été soumise à des lois, et alors de connaissance en connaissance elle a pu s'élever jusqu'au premier et unique régulateur,

sans lequel l'ordre physique est impossible et l'ordre moral une chimère.

Quand on considère que les connaissances que nous pouvons acquérir sur nous-mêmes contribuent à former les plus grandes âmes, on doit les estimer comme un des principaux biens de l'espèce humaine. Tout le monde sait combien durent à la science Moïse, que l'Écriture appelle un homme instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, et Salomon, qui connut depuis le cèdre jusqu'à la mousse. Non-seulement les sages de la Grèce étaient des sages illustres, mais encore des législateurs, des hommes d'État, de vaillants capitaines. Les plus fameux philosophes, soit anciens, soit modernes, n'avaient pas moins d'élévation dans les sentiments que dans l'esprit, parce que les hautes pensées agrandissent et fortifient aussi le cœur. Un poëte, un orateur, un historien, ne retraceront pas dignement les belles actions s'ils ne se mettent pas, par la pensée, au niveau des hommes qui les ont exécutées ; l'héroïsme et le génie naissent toujours de la même source, d'une vigueur interne de l'âme.

Qui veut entendre à fond les choses humaines, dit Bossuet, doit les reprendre de plus haut; il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour tout dire en un mot, le caractère tant des peuples dominants en général, que des princes en particulier.

Le cœur humain est une mine que le médecin doit fouiller. La connaissance de l'esprit humain est la racine commune de toutes les sciences, et le tronc commun qui les nourrit. Qui ne voit les nombreux points de contact qui s'établissent entre la science de l'homme et les sciences qui étudient la nature, et surtout la nature vivante

et animée? L'homme, par son corps, tient à la nature et subit ses influences. Ses facultés ne se développent et ne s'exercent qu'au moyen des organes. Entre la psychologie qui étudie l'homme moral, et la physiologie qui cherche à découvrir les lois de l'organisation et de la vie, dans l'homme physique; il existe des relations intimes. Ces deux sciences, quoique distinctes, s'éclairent et se complètent l'une par l'autre. Enfin l'homme étant en rapport avec la nature, qui est le théâtre de son activité, avec les êtres qui la composent, et dont il est le plus parfait, il est clair que la science de l'homme moral ne peut s'isoler des sciences naturelles. Comment déterminer l'origine et la fin d'un être, si l'on ne connaît sa nature et sa constitution? Sans doute, dans l'ordre des choses, la cause précède l'effet, le but explique l'œuvre; mais dans l'ordre scientifique et de méthode, nous sommes forcés de remonter du connu à l'inconnu, du plus facile au plus difficile, de l'effet à la cause, de chercher dans la nature et l'organisation des êtres le secret de leur destination. Pour suivre une autre marche, il faudrait être initié d'avance à la pensée du Créateur, ou le deviner.

Le médecin pour guérir le malade n'a pas seulement à étudier les organes physiques: qui ne sait combien de l'état de l'âme dépend l'efficacité des remèdes du corps? Nous n'irons pas jusqu'à dire avec Platon que l'âme est la source de tous les maux et de tous les biens pour le corps; qu'ils en proviennent comme les maux des yeux proviennent de la tête; mais nous l'approuvons lorsqu'il ajoute qu'il faut s'occuper d'abord et surtout de cette partie, si l'on veut que la tête et le reste du corps se portent bien. Car, ajoute-t-il, telle est l'erreur

des hommes qu'ils tentent d'être médecins en séparant ces deux choses; mais il faut le dire, si la connaissance de l'homme moral est nécessaire pour acquérir la véritable science médicale, les connaissances de l'homme physique doivent apprendre quelles sont les routes, les avenues de l'esprit humain, c'est-à-dire la véritable philosophie. En effet, comme nos besoins dérivent de notre organisation, que nos passions naissent de nos besoins, et que nos idées, venues de nos sens, sont sans cesse influencées par l'état habituel de nos organes, la physiologie peut seule fournir à la philosophie les bases les plus solides.

Selon Descartes, c'est en partie à la médecine qu'il faut demander le perfectionnement dont l'homme est susceptible. En effet, notre science influe sur lui d'une manière directe et constante, parce qu'elle le suit dans tous les moments de sa courte existence, parce qu'elle exerce sur sa pensée, sur ses goûts, ses penchants, un pouvoir d'autant plus constant, réel, absolu, qu'il porte sur l'organisation et la modifie dans des directions données.

L'anatomie et la physiologie, disait Réveillé-Parise, ce médecin philosophe aussi modeste que savant, sont les deux premiers chapitres d'un cours complet de bonne philosophie. C'est dans les entrailles mêmes de l'homme qu'on apprend à le connaître, à le voir tel qu'il est, tel que Dieu l'a fait. De cette manière on peut entrer dans le domaine de la métaphysique par le chemin de l'observation. Pour bien connaître la pensée, commencez par en connaître les instruments, par en apprécier la force, l'action et l'influence. Sachez jusqu'à quel point

les lois de l'organisation régissent l'homme, déterminent ses besoins, développent ses facultés, font éclore ses passions.

La médecine donne à la philosophie la clef du cœur humain, parce que s'il est une métaphysique expérimentale et positive, elle ne peut être que la déduction de l'étude de l'homme, considéré dans son ensemble. Rentrez en vous-même, disait un ancien, et vous trouverez un Dieu. Sans doute; mais si vous voulez pénétrer dans le mystérieux tabernacle de la conscience où il réside, vous n'y parviendrez qu'à l'aide de l'étude des lois de l'organisation. Sans cette condition, soyez certain que la sainte image de ce Dieu sera voilée pour vous d'une triple enceinte de nuages.

Un jour viendra où ces vérités, longtemps obscurcies et contestées, reparaîtront dans toute leur pureté et brilleront de tout leur éclat; mais, nous devons le dire à l'honneur de notre époque, on reconnaît aujourd'hui l'alliance inextricable qui unit la médecine à la philosophie : à la médecine seule appartiennent les plus hautes conceptions de l'intelligence ; l'homme est l'instrument de la pensée, c'est de lui dont elle s'occupe.

Loin de nous cependant l'idée de soumettre, comme Bichat, la physiologie à l'anatomie ; ni, comme Magendie, de transformer les actes vitaux en une série d'actes mécaniques ou physiques ; ni, comme le créateur de la chimie organique, de ne voir dans les êtres vivants que des cornues, des alambics ou des éprouvettes ; nous ne sommes pas non plus de ceux qui pensent que le ventricule est une cornue, un alambic, un vase inerte, dans lequel s'opèrent les transformations des corps inorganiques,

comme sur une table ou sur le fourneau du chimiste. Les produits artificiels du génie humain n'égaleront jamais ceux qui sortent du merveilleux laboratoire de la nature. La science de la vie ne s'apprend pas sur des cadavres, puisque ni la forme des parties, ni même, dans la généralité des cas, leur structure intime ne peut fournir une induction légitime sur leurs propriétés, leurs usages ou leurs fonctions; elle ne s'apprend pas non plus dans le laboratoire du chimiste ou dans l'atelier du mécanicien, puisque la chimie ne peut reconstituer aucun des produits organiques qu'elle analyse, puisque la mécanique ne saurait construire aucun appareil, ni trouver aucun premier moteur qui reproduise et perpétue un seul des mouvements de la vie.

Aujourd'hui, nous devons le reconnaître, la science de la vie a fait descendre la chimie, la physique et la mécanique du rang de maîtres absolus à celui de serviteurs intelligents; elle s'est tout à coup transformée, et, prenant pleine conscience d'elle-même, elle a pu essayer avec succès de faire rentrer la pathologie, comme nous aurons occasion de le démontrer dans le second et le troisième volume de notre ouvrage, dans son véritable domaine.

Les anatomistes les plus exacts et les plus savants sont bien éloignés de penser que les connaissances du corps mort soient si lumineuses qu'elles puissent dispenser de l'étude du corps animé; c'est au contraire avec un goût épuré de philosophie et d'observation, porté sur le corps vivant, qu'on peut enrichir toutes les parties de la médecine de remarques fécondes, utiles, donner les règles de pratique les plus sages, les plus simples, et offrir en même temps la réunion de la vertu la plus

pure et la plus aimable à des connaissances vastes et profondes.

C'est donc ici le lieu de replacer la pyramide sur sa base, et de planter l'arbre de la science avec ses bonnes et ses véritables racines, si l'on peut ainsi parler; de remonter à la cause première, à ce mouvement véritablement combinatoire, que le plus grand mécanicien imprima à toute la matière : c'est-à-dire nous devons reconnaître qu'il n'y a que le souverain architecte, le premier créateur, qui ait pu donner le premier mouvement; c'est enfin le lieu de reconnaître un pouvoir supérieur, mystique, surnaturel, un *quidquid divinum.*

Les antiquités de notre histoire, la distribution des êtres organisés à la surface du globe, la géographie minérale, botanique et zoologique, si l'on peut ainsi parler, l'histoire physique de notre globe imprimés dans le grand livre, dont les couches géologiques sont les feuillets, les lois, les phénomènes météorologiques et les secrets encore impénétrables du ciel et de la terre, se révèlent peu à peu à l'aide d'observations multipliées, pratiquées sur tous les points par les véritables amis des sciences, qui montrent aujourd'hui plus que jamais un puissant et louable acharnement à soulever un coin du voile qui les couvre.

Notre ouvrage a pour base les faits et les observations puisés aux meilleures sources. Nous avons pris nos principes dans la nature et nous avons interrogé ses oracles; mais pour le rendre plus digne de son vaste et intéressant sujet, il fallait le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur, et les peindre, tantôt avec les couleurs les plus riches,

tantôt avec les nuances les plus fines; il fallait saisir cette correspondance secrète, mais éternelle, qui existe entre la nature physique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et tous les ouvrages de Dieu.

Ne pouvant offrir au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'âme, il fallait suppléer à cet intérêt par les détails les plus soignés, les descriptions les plus exactes et la perfection du style le plus brillant et le plus pur; il fallait que la justesse des idées, l'exactitude des faits, la vivacité du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, une harmonie enchanteresse attachassent et réveillassent continuellement le lecteur; mais ce mérite demandait l'organisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, le travail le plus opiniâtre; il fallait enfin que l'auteur de l'*Histoire philosophique et médicale de la Femme*, à l'exemple de Roussel et de Delille, pût allumer, enflammer son génie au foyer de l'amour! De cet amour vif, mais pur, qui double la vie, qui vivifie et agrandit l'esprit, qui élève et épure l'âme, et la rend capable de produire ce qui existe de plus beau, de plus grand, de plus noble et de plus parfait sur la terre...

Delille, Roussel, avaient bien senti que l'amour élève l'âme au-dessus d'elle-même et la met en communication avec un monde supérieur; car l'amour fut le génie de l'illustre Roussel, et la plus belle, la plus parfaite des créations de l'ingénieux Delille, son poëme immortel des *Jardins*, doit le jour à une particularité amoureuse. Delille se trouvant dans les beaux jours de l'année chez madame Lecouteux de Moley, qui habitait la Malmaison, avait conçu pour cette dame un peu plus que de l'amitié.

Doué sans mesure d'un admirable talent pour les vers, il exprimait chaque jour à son amie les divers sentiments de son cœur, et toujours avec le voile ingénieux d'une allégorie, dont les jardins et les champs paraissaient être le seul objet. Ce commerce enchanteur dura jusqu'à la fin des amours. Comme lorsque Delille était à ses côtés madame de Moley s'occupait ordinairement de broderie et de tapisserie, c'était sur des morceaux de papier qui lui servaient de patrons que l'harmonieux traducteur de Virgile laissait couler ses vers immortels.

Moins amie des arts et de l'auteur, madame de Moley se fût sans doute contentée du simple hommage rendu à ses vertus et à ses attraits, mais elle porta plus haut ses vues; et, sortant un jour de son appartement avec une boîte renfermant tous les vers dont il a été parlé, elle exigea de Delille qu'il les liât entre eux et en formât un poëme. Delille obéit, et le poëme des *Jardins* parut.

Si, pour peindre la plus belle moitié du genre humain, nous avons employé des couleurs qui offusquent les yeux, et des expressions qui blessent l'oreille, nous avons désiré saisir l'instant où la figure s'illumine d'un beau sentiment, ne jamais oublier qu'il n'y a pas une figure qui n'ait son moment de beauté, que la laideur elle-même a, pour ainsi parler, des ressouvenances d'un monde où tout est beauté, et que le pinceau le plus dégagé, le plus leste, le plus libertin, doit comprendre que le nu même a sa pudeur.

Le devoir de l'homme, a dit Sénèque, est d'être utile aux hommes; mais ce devoir est surtout imposé à celui qui se livre à l'étude des sciences. Éclairer ses semblables, les faire jouir du fruit de ses veilles, soulager leurs

maux, les prémunir contre tout ce qui peut compromettre l'existence, est-il une gloire plus douce, une jouissance plus pure?... C'est cette noble gloire, cette maîtresse adorée, cette belle dame, dont la possession ne lasse jamais, que le médecin philosophe doit envier. Les honneurs, les dignités passent et ne sont qu'une vaine fumée aux yeux de la philosophie, mais on conserve le souvenir des services rendus à l'humanité.

Notre livre peut être considéré comme le vocabulaire raisonné et le code toujours ouvert de la santé et du bonheur des femmes, cette plus belle, plus intéressante et plus précieuse moitié de nous-mêmes, sans laquelle les deux extrémités de notre vie seraient sans secours, et le milieu sans plaisirs. Toutes les influences, l'influence de l'éducation, des modes, des habitudes, des mœurs et des passions sur la santé et le bonheur des femmes ; l'influence des divers systèmes et des divers moyens de traitement sur leurs maladies, y sont relatées avec soin, examinées avec discernement, et jugées avec une délicatesse de sentiment, de goût, et une profonde sûreté de principes, basés sur l'expérience et l'observation. Les guérir ou du moins adoucir leurs souffrances et les consoler; ramener à la nature un sexe que la contagion et l'exemple égarent quelquefois; rendre une épouse à son époux et une mère à ses enfants; resserrer les liens qui enchaînent les êtres bien nés à l'ordre social, voilà l'unique but de mes travaux et ma plus douce récompense.

Le Docteur MENVILLE DE PONSAN.

INTRODUCTION

Lectorem delectando pariterque monendo.
HORACE.

Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie
Sont les fleurs, ornements du désert de la vie.
Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir;
Sache les respecter autant que les chérir;
Et si la voix du sang n'est point une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

De tous les enfants de la création, le plus intéressant sans doute est la femme, cet être à la fois faible et fier, constant et capricieux, courageux et sensible, aimant et adoré, que le ciel dans sa clémence associa aux destinées de cette autre créature fougueuse qui se dit le roi de l'univers, et n'est que l'homme... Sa constitution, sa faiblesse, attributs constitutifs de son essence, la différencient éminemment de celui qui se croit son maître et s'enorgueillit quelquefois de se nommer son esclave. Inquiet au sein du plaisir, ambitieux d'un bonheur qui se dérobe à ses recherches, l'homme fatigue son existence, agite péniblement ses jours et vit hors de sa vie; plus constante, plus raisonnable en son affection, plus modérée en ses désirs, plus adroite en ses desseins, plus aimante par le cœur que par les sens, la femme ne se regarde que comme un mode de l'homme, s'honore de lui plaire, borne sa gloire à l'occuper, et ses plaisirs à les partager avec lui. On dirait que la nature

a voulu que cette belle partie de nous-même en fût séparée, afin de s'y réunir avec plus de charme pour nous, sous le rapport de nos plaisirs, de nos affections et de nos peines.

On a beaucoup écrit sur les femmes, il serait difficile de donner une idée de tous les genres de publications dont elles ont été l'objet. Les poëtes, dit le docteur Cerise, ont exalté leurs qualités, les moralistes ont mis à nu leurs défauts, les publicistes ont discuté leurs droits, les médecins ont décrit leurs maladies, les physiologistes ont révélé les plus intimes secrets de leur organisation. Ce nombre prodigieux d'écrits témoigne de la préoccupation générale dont la femme est l'objet, même parmi les plus austères penseurs. Cette préoccupation s'explique aisément; car indépendamment des facultés qui lui sont communes avec l'homme, et que le philosophe doit connaître sans avoir égard à la différence des sexes, la femme est en possession d'une vie propre, d'une vie qui en fait un être à part dans l'humanité. Un rôle immense lui a été assigné dans l'œuvre providentielle de la conservation de l'espèce, et dans l'exercice de ce rôle elle accomplit des prodiges d'amour et de dévouement. L'empire qu'elle exerce et le joug qu'elle subît rendent d'ailleurs sa position, au premier aspect, assez étrange, et appellent sur chacune de ses actions un puissant intérêt. Il y a trop de contradictions, au moins apparentes, dans la destinée des femmes, dans les lois qui régissent cette destinée, pour que le besoin de les expliquer ne tienne pas une grande place dans nos méditations. Peut-être sommes-nous excités dans ce genre de curieuse investigation par un penchant plus agréable; toutefois cependant ce penchant, quelque vif qu'on le suppose, n'a point suffi pour provoquer ces travaux ardus, longs, hérissés de faits et de raisonnements, qui ont été entrepris sur cette moitié de l'espèce humaine. Qu'un doux sentiment inspire le poëte, toujours prêt

à brûler sur l'autel de la beauté un encens enivrant, cela se conçoit; mais le moraliste qui enseigne, le publiciste qui discute, le médecin qui dissèque, le physiologiste qui analyse, me semblent avoir d'autres mobiles que le poëte. La vérité est que chacun obéit aux instincts secrets de sa vocation : ainsi le naturaliste consacre sa vie à étudier un végétal vulgaire ou un animal imperceptible; le philologue, à interpréter un texte effacé ou une inscription mutilée; l'archéologue, à rechercher l'origine d'un monument équivoque ou l'usage d'un fer que couvre une rouille vénérable, etc. Quelle variété dans les penchants et quelle naïveté dans la manière dont on les subit! Il y a d'ailleurs, pour expliquer cette activité déployée au sujet de la femme par tant d'écrivains distingués, un mobile plus noble, plus honorable, que le désir de s'émouvoir, de connaître ou d'écrire; il y a la conscience d'un devoir à remplir, l'amour du bien, du beau et du vrai à réaliser, la volonté de payer son tribut au bonheur de la société.

Dieu et la femme ont occupé les penseurs pendant des milliers de siècles, et les occuperont plus longtemps encore sans jamais parvenir à les connaître : car Dieu ne l'a pas voulu...

Une femme est mise sur la terre, la volonté de Dieu est faite. Elle y est placée pour continuer l'œuvre du Créateur. Quelle main téméraire osa jamais tracer le portrait de la femme? quelle bouche insensée essaya de dire ce que c'est qu'une femme? Mystère vivant par qui l'homme naît, vit et meurt, la femme ne peut être comprise dans le cercle d'une définition, quel qu'il soit. On connaît une amante, une épouse, une mère, une sœur, mais nul n'a dit et ne dira jamais ce que c'est qu'une femme. Eh! qui es-tu, toi qui veux la définir? Toi qui veux dire à la femme : *Tu es cela!* Tu es ou amant, ou époux, ou père, ou fils, ou frère, ou ami d'une femme, ou bien tu es

philosophe; mais aucun de ces rôles ne te convient pour comprendre et pour m'expliquer la femme. Amant, tu ne la vois qu'à travers le prisme de ton imagination et au flambeau de ton amour. Époux, tu l'aimes ou tu la détestes; ton amour ou ta haine la montre à tes yeux, à ton cœur, telle que tu la veux et non telle qu'elle est. Père, tu es aveugle sur ta fille. Fils, tu respectes, tu vénères et tu aimes ta mère. Ami, tu es indulgent pour ton amie. Philosophe, les systèmes t'aveuglent; tu n'as pas d'yeux dans le cœur, tu ne vois pas la femme : la femme n'est pas faite pour les philosophes. Donc il est dans la destinée de l'homme de jouir et de souffrir de la femme, mais non de pouvoir la juger. C'est un être multiforme; véritable Protée, elle change d'aspect à nos yeux selon les passions qui nous animent; c'est le ciel, c'est l'enfer, c'est un ange, un démon, le jour, la nuit, la paix, la guerre, l'amour, la haine, la beauté, la laideur, une Grâce, une Furie; et toujours c'est elle, toujours la même, toujours une, toujours multiple; une par rapport à elle, multiple par rapport à nous, dont les passions sont multiples. Et comme elle est faite pour nos passions, si on veut la juger sans passions, elle échappe, on ne la trouve plus. Étrange vérité! contrairement aux lois de l'intelligence, pour bien connaître la femme, il faut l'ignorer; pour bien l'étudier, il faut se tenir loin d'elle; pour bien la définir, il faut employer des moyens détournés et n'exprimer sa pensée qu'indirectement. Témoin cette réponse d'un chaste prêtre a qui l'on demandait une définition de la femme :

Pourquoi me demander ce que c'est qu'une femme,
A moi dont le destin est d'ignorer l'amour?
Ah! d'un aveugle-né vous déchireriez l'âme,
Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour!

BENJAMIN BARBÉ.

Ces paroles plaintives ne disent rien de la femme, mais il en jaillit un rayon de lumière qui vous la montre comme dans un miroir.

La femme, être incompréhensible, est comme la fleur des champs, comme l'insecte de l'air, comme le soleil du firmament, comme le monde des mondes. Dieu seul peut la connaître d'une manière parfaite, dans tous ses éléments, dans tous ses rapports; il faut que celui qui essaye d'écrire son histoire soit doué d'un sentiment exquis. Comme il s'agit d'arracher à l'organisation de la femme le feu caché qui l'anime et qui en électrise les sentiments divers; comme il s'agit d'aller au delà de ce qui appartient aux sens et à l'entendement; comme il s'agit, en un mot, de pénétrer dans un foyer invisible d'où s'irradient tous les mouvements visibles, le physiologiste a souvent besoin, dans son travail de délicate analyse, d'un réactif subtil, immatériel comme l'élément sur lequel il veut opérer: pour cela, il doit donner issue à toutes les émanations de son âme. C'est par les rayonnements de sa sympathie qu'il pourra dissiper les épaisses ténèbres dans lesquelles se meuvent les instincts et les désirs qu'il espère démêler. L'âme seule peut voir et connaître l'âme; c'est entre les âmes que le contact doit avoir lieu pour que la lumière brille. Il faut donc que le physiologiste de la femme soit doué d'un sentiment exquis. Dépouillez-le de tout sentiment, il décrira les phénomènes variés de la vie de la femme comme un physicien décrirait les phénomènes du globe, oubliant le soleil qui les produit et les éclaire. Il aura des yeux et il ne verra point. C'est précisément la nécessité du sentiment, nécessité impérieuse et incontestable, qui rend si difficile la tâche du physiologiste de la femme; le sentiment est dans ses mains un flambeau qui doit servir à l'éclairer et à le diriger dans d'impénétrables issues.

La femme est extrêmement sensible; c'est à son exquise sensibilité qu'elle doit ses principaux charmes et ses principales vertus; on peut donc dire que de la grande sensibilité de la femme naissent la grâce de ses mouvements, son goût délicat, son aptitude merveilleuse pour les arts d'expression, son tact parfait, sa sagacité, sa prévoyance affectueuse, sa tendre et mystique piété, son inépuisable charité, et jusqu'à cette intelligence si prompte et si active que le cœur, foyer toujours ardent, électrise et alimente. C'est en vertu de cette angélique qualité que la femme fait rayonner autour d'elle, dans la famille, la plus belle des créations de Dieu, et dans la société, d'irrésistibles et de prestigieuses influences. Telles furent les saintes femmes dont l'Église honore la poétique mémoire, et qui, sorties en grand nombre des rangs du peuple, sont représentées par les biographes sacrés comme ayant possédé au plus haut degré les grâces et les vertus de leur sexe. Telles sont parmi nous les femmes qui, nées au sein de l'opulence, accomplissent non-seulement à l'égard de leurs propres enfants, mais encore à l'égard des enfants des pauvres, tous les saints devoirs d'une maternité prévoyante et infatigable. Telles sont aussi ces jeunes filles qui renoncent à toutes les joies de la famille pour s'associer aux plus grandes infortunes, dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les asiles d'aliénés.

Le talent de la femme, aussi bien que ses vertus, reçoit de cette exquise sensibilité un reflet facile à reconnaître dans ses œuvres littéraires. La femme est naturellement artiste, parce qu'elle est organisée pour sentir ce que l'homme est obligé d'apprendre; aussi excelle-t-elle dans l'observation du cœur humain et de la société. Vainement, dit le sénateur Cabanis, l'art du monde couvre-t-il les individus et leurs passions de son voile informe, la sagacité de la femme y dévoile facilement

chaque trait et chaque nuance..... L'intérêt continuel d'observer les hommes et ses rivales donne à cette espèce d'instinct une promptitude et une sûreté que le jugement du plus sage philosophe ne saurait jamais acquérir; s'il est permis de parler ainsi, son œil entend toutes les paroles, son oreille voit tous les mouvements, et, par le comble de l'art, elle sait presque toujours faire disparaître cette continuelle observation sous l'apparence de l'étourderie ou d'un timide embarras. Cette sagacité imprime à ses paroles et à ses écrits, assure le spirituel docteur Cerise, un cachet tout particulier. La rare facilité avec laquelle elle sent explique la rare habileté avec laquelle elle raconte; elle a le talent de tout dire, même les pensées les plus abstraites, avec grâce et légèreté; guidée par son instinct dans le choix des expressions, d'un seul mot elle fait jaillir des idées; les effets de son style sont d'autant plus puissants que la réflexion semble y prendre une moindre part. Son éloquence est rapide, délicate, vivement nuancée; c'est le jeu de sa physionomie traduit en paroles.

C'est pour la conservation et la félicité de ce sexe charmant et enchanteur, dont les vertus sont sublimes, les défauts même excusables, et dont l'existence entière est une suite de crises et de révolutions trop souvent funestes, que nous publions cet ouvrage. Les époques difficiles de sa vie sont depuis longtemps pour moi l'objet d'une tendre sollicitude et d'une attention soutenue, qui m'ont mis dans le cas de recueillir des matériaux nombreux et intéressants pour son histoire philosophique et médicale. L'attrait tout particulier qui s'attache à la plus belle moitié de l'espèce humaine a porté naturellement mon esprit et mon imagination à méditer sur les goûts, les mœurs, les passions et les habitudes des femmes, et à faire une étude constante et sérieuse de leur constitution physique, des attributs moraux et intellectuels qui en dérivent, des

troubles morbides, soit fonctionnels, soit organiques, qui viennent les déranger et les altérer, et des moyens de les combattre.

L'attrait d'un sujet si important, si beau, si séduisant, a dû faire éclore un grand nombre d'écrits sur la santé et le bonheur des femmes. Eh! qui pourrait ne pas s'intéresser à un sexe auquel nous devons notre vie, nos plaisirs et nos peines, et de qui le nôtre reçoit l'influence de ses destinées? On a célébré leurs charmes, leur beauté, leur mérite. On a aussi vanté la finesse de leur esprit, la bonté de leur cœur, la constance et la magnanimité de leur amour pour leurs enfants; mais ces objets d'un culte universel n'ont presque jamais été, pour les savants et pour les médecins en particulier, un sujet de longues recherches et de profondes méditations. Ainsi l'anatomiste ne s'est arrêté que sur quelques points de leur histoire physique, sur quelques traits relatifs aux organes, à leurs fonctions spéciales. Les naturalistes les ont presque oubliées, et on peut ajouter que les métaphysiciens, les moralistes, les philosophes qui du moins auraient dû rassembler d'importantes observations sur le moral des femmes, l'ont fait en général d'une manière superficielle, avec prévention, négligence ou partialité, et qu'ils méritent, sauf un petit nombre d'exceptions, ce reproche que Saint-Lambert leur suppose adressé par Ninon dans son entretien avec Bernier: « Les philosophes ne nous ont pas sérieusement étudiées, et nous avons été pour eux, comme pour nos amants, l'objet d'un goût léger plutôt que d'une occupation véritable. » On voit donc que dans leurs efforts et leurs recherches pour contribuer au bonheur général de la société, les sciences et la philosophie en ont trop négligé une moitié qui, par sa faiblesse, réclamait d'une manière plus pressante leurs heureuses et bienfaisantes applications, et dont l'étude particulière offrait en outre tout ce qui peut intéresser

davantage l'esprit et le cœur dans l'histoire physique et morale du genre humain. Cependant, sous quelque point de vue que l'on observe la femme, on la trouve intéressante aussi bien pour les moralistes et les philosophes que pour les physiologistes et les médecins. Les hommes, en général, ne comprennent pas la valeur physique et morale de la femme; ignorant l'importance du rôle qui lui est confié dans l'harmonie universelle, ils l'ont abaissée, et n'ont vu en elle qu'un instrument de reproduction. Dans l'Orient, les femmes, toujours esclaves, soumises aux caprices et aux coups d'un époux despote, sont bien dignes de notre intérêt et de notre commisération. Les lois de Manou ont soumis les Indiennes à une grande dépendance. A quelle servitude les Chinois n'ont-ils pas condamné et ne condamnent-ils pas encore leurs malheureuses épouses, au point de les mutiler!..... Mais nous devons rendre justice à Moïse, ce sublime législateur des Hébreux, et reconnaître que son esprit judicieux le porta à améliorer la condition des femmes.

Les philosophes, les poëtes, les littérateurs de l'antiquité ont presque toujours maltraité les femmes; on ne voit guère que Plutarque qui en ait dit du bien. Nous sommes heureux de pouvoir dire que c'est dans l'Occident, et principalement chez nous, que les femmes ont toujours joui de beaucoup de liberté et de considération. Les Gaulois et les Germains ont estimé leurs femmes; ils les ont fait entrer dans leurs conseils; ils ont interrogé leur esprit observateur et pénétrant. Si, parmi les descendants des Gaulois, il s'est trouvé des philosophes et des poëtes dont la plume ou la muse ont été hostiles aux femmes, il s'est heureusement montré une foule de bons esprits, d'hommes de mérite et de génie, qui les ont honorées et célébrées.

Roussel est, pour ainsi dire, le premier qui ait écrit sur les

femmes en véritable philosophe et en profond physiologiste. Il a composé un ouvrage que d'ailleurs l'on doit proposer pour modèle à tous les écrivains qui voudraient appliquer les résultats scientifiques à la morale. Cet illustre ami de Bordeu, par la sagacité de ses recherches et par le charme pénétrant de son style, a donné à son système physique et moral de la femme des observations d'un vrai philosophe, d'un écrivain sage, érudit, et d'un homme sensible; il a coordonné des faits qu'il avait recueillis, et a composé un corps de science aussi intéressant que le sujet; c'est un livre où tout est à sa place, où tout brille de ses véritables couleurs. Je craindrais de ternir cette glace polie, qui reproduit si bien le chef-d'œuvre de Dieu et de la nature. Avec quel art n'a-t-il pas disserté sur l'empire de la beauté, à laquelle peut-être il fut plus sensible qu'aucun autre homme ! Avec quel charme il a retracé, et la grâce naïve qui enchante, et l'adroite coquetterie qui appelle, et la pudeur mystérieuse, cette prompte et délicate combinaison de l'instinct qui répond au désir même en le repoussant, et tant d'autres caprices aimables qui doublent le prix de la conquête en prolongeant le rêve de l'illusion la plus enivrante! L'on peut dire de Roussel ce qu'on a dit de bien peu d'écrivains, qu'il est aussi habile à peindre que la nature l'est à créer. On prétend que l'amour fut le génie de Roussel. Il était très-jeune encore que ce sentiment s'était éveillé dans son âme. Il est des personnes pour lesquelles les douces et vagues rêveries ont un charme qu'elles aiment à prolonger; elles semblent redouter un bonheur réel, qui enleverait à l'imagination ses plus riantes perspectives : Roussel était de ce nombre. Il s'était pris d'un violent amour pour une personne jeune et belle qu'il avait guérie. Heureux sans doute de porter secrètement dans son cœur une image chérie, il se garda bien d'en parler. On lui annonça un jour

que cette personne venait de se marier : « Ah! s'écria-t-il, j'en suis bien fâché, je ne l'aurais pas cru! » Et il versa d'abondantes larmes de regret.

Les satires de plusieurs poëtes contre les femmes sont admirables sous le rapport de la poésie ; sous celui de la vérité, ont-elles le même prix? Je ne le pense pas. J'ai tâché, en adoptant une opinion opposée à la leur, de l'emporter par l'impartialité, trop certain de rester inférieur par le talent. Juvénal et Boileau n'ont attaqué les femmes qu'en traçant leurs fautes ou leurs vices particuliers; j'ai cru pouvoir les défendre en peignant leurs qualités dans toutes les situations et à toutes les époques de leur vie : je les présente comme belles, comme mères, comme amantes ou épouses, comme amies, comme consolatrices, et enfin comme bien dignes de notre intérêt, de notre amour, de notre sollicitude et de notre plus vive et plus tendre reconnaissance.

Le bouillant Juvénal, aveugle en sa colère,
Despréaux, moins fougueux et non pas moins sévère,
Contre un sexe paré de vertus et d'attraits
Du carquois satirique ont épuisé les traits.
De ces grands écrivains je marche loin encore;
Mais j'ose, défenseur d'un sexe que j'honore,
Opposant son empire à leur inimitié,
Célébrer des humains la plus belle moitié.

LEGOUVÉ.

Un grand nombre de circonstances, et la Révolution, cette école fatale à tant de titres, nous apprennent tout ce que les femmes ont à la fois de sensibilité et de courage, et nous révèlent en même temps leur tendresse touchante, leur abnégation généreuse, leur attachement inviolable, leur amitié sans bornes et leur amour le plus tendre pour leurs proches et leurs amis. Mais par quelle inconséquence ont-elles perdu

du côté de l'empire ce qu'elles ont gagné du côté de la gloire? C'est qu'il est de leur nature d'être plus soigneuses de plaire que d'obtenir de la renommée, d'être plus avides du bonheur de sentir que du charme de la célébrité; en un mot, d'être plus aimantes que vaines. La vanité est le lot de l'homme; il l'a décorée tour à tour des noms pompeux d'émulation, d'ambition et de gloire : le sentiment est le partage de la femme, et c'est dans le cercle étroit de ses sensations qu'elle doit trouver la félicité, tandis que l'homme la cherche toujours hors de la sphère de son existence.

D'autres poëtes ont consacré leurs veilles à célébrer la beauté des femmes; mais est-ce apprendre à les connaître que de parler simplement de la grâce de leurs formes et du coloris qui les embellit? Il ne suffit point de les peindre, il faut écrire leur histoire; c'est la tâche que j'ai entreprise, avec trop de témérité, sans doute; mais je me propose de marcher, autant qu'il m'est possible, entre les détracteurs des femmes et leurs adorateurs passionnés.

La femme, compagne assidue de nos plaisirs et de nos peines, a des droits beaux et légitimes à notre amour, à notre sollicitude, à notre reconnaissance et à notre admiration. Partager les plaisirs et les souffrances de l'homme, dont elle est la tendre et fidèle compagne, lui donner pour successeurs et héritiers des enfants qu'elle conçoit, qu'elle porte neuf mois dans son sein, qu'elle nourrit encore de son lait après leur naissance; telles sont les nobles attributions de la femme et les importantes fonctions qu'elle est destinée à remplir sur la torre. Ce n'est donc pas sans raison que cet être sensible, et, pour ainsi dire, créateur de notre espèce, a fixé de tout temps l'attention du naturaliste, commandé l'admiration du philosophe, et excité l'enthousiasme du poëte!... Mais si le sexe doit nous intéresser sous le double rapport de la société,

qu'il embellit et dont il est le charme, et de la régénération à laquelle il a tant de part, quel sujet de tristesse et de méditation n'offre-t-il pas à l'âme compatissante qui envisage les dangers dont il est environné aux différentes époques de sa vie! Quel sujet, en effet, est plus digne de notre attention que la série des changements physiques, moraux et physiologiques, qui accompagnent la femme à toutes les époques de son existence? C'est par une longue suite de modifications et de révolutions qu'elle parcourt toutes les phases de la vie. Chacune des périodes de son existence est marquée par quelques secousses, qui ne sont propres qu'à rendre sa vie plus orageuse, et semblent ne s'offrir à elle que comme une triste compensation des chances de santé et de vie qu'elle trouve dans les occupations sédentaires et paisibles auxquelles la nature de son organisation l'appelle.

Les douleurs auxquelles est asservi tout être faible et sensible dans les premiers moments d'une vie mal assurée assiégent son enfance, et sa constitution, naturellement plus délicate, les lui fait plus vivement sentir. Le temps des plaisirs de l'amour ne s'annonce chez elle que par des incommodités; aux éclats orageux et quelquefois funestes de la puberté succèdent d'autres époques plus dangereuses encore.

Chargée du rôle le plus important, de la reproduction de l'espèce humaine, la femme semble n'acheter ce privilége que par le nombre et la gravité des maux dont il est la source; car le titre de mère, la plus pure et la plus douce des jouissances qu'elle éprouve, elle ne l'obtient qu'aux dépens de ses forces, de sa santé, et quelquefois de sa vie. « Sans cesse, dit Thomas, environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujetties à des maux qui ne sont que pour elles. » Elles ne peuvent donner la vie sans s'exposer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent

altère leur santé et menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté, et quand elles échappent à ce fléau, le temps, qui la détruit, leur enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humiliants de la pitié ou de la voix si faible de la reconnaissance. A peine la femme a-t-elle échappé à tant de périls, que la jeunesse de ses enfants alarme à chaque instant sa tendresse, et leur sort futur est pour elle un motif continuel d'inquiétudes et de tourments. Heureuse encore, si cette époque en était le terme! mais le moment qui la rend inhabile à la génération s'annonce encore par de nouvelles inquiétudes et de nouveaux dangers. D'autres tourments l'attendent lorsqu'il faut perdre le signe de cette fécondité qui lui a déjà coûté si cher. A cette époque, en effet, la circulation chez les femmes est régie par de nouvelles lois, et le trouble que ce changement occasionne compromet quelquefois tout à coup sa vie, ou décide la manifestation de quelques maladies que le médecin peut rarement prévenir, et qu'il ne reconnaît trop souvent que pour savoir qu'elles sont incurables.

Ces diverses circonstances constituent pour les femmes une série d'écueils dont on ne saurait contester les dangers, et qui doivent éveiller l'attention de tous les médecins.

Par combien de prévisions délicates et sublimes, de généreux dévouements et de pieux sacrifices ce sexe gracieux et compatissant excite encore notre enthousiasme et commande notre admiration! C'est une femme qui, penchée sur le berceau de son enfant, oublie l'impérieux besoin du sommeil pour lui offrir une douce liqueur, souvent mêlée des larmes de la douleur, ou, le berçant sur ses genoux, suspend ses cris, appelle par son chant patiemment monotone l'assoupissement sur ses paupières, et ne goûte de repos que quand il a fermé les yeux. Quel plus imposant spectacle, quel plus saint

ministère que celui de la maternité ! Quel sanctuaire plus pur que le cœur d'une mère !..... Ses soins nous conduisent aussi à l'adolescence, à cet âge tant vanté, où le système générateur prend place au foyer de la vie, et, comme un bienfaisant soleil dont la chaleur dissipe d'épais brouillards, fait éclore des germes infinis, rayonne dans toute l'économie, éveille la vie, lui donne une nouvelle vigueur, agrandit l'âme, la rend accessible à de nouvelles et à de plus fortes impressions, parfois même lui permet, lorsqu'elle prend son essor, de s'élever jusqu'à la hauteur du génie. Alors aussi un feu nouveau circule dans nos veines; un sentiment inconnu embellit l'univers, qui s'agrandit à nos yeux; une ardeur expansive nous entraîne vers tous les objets environnants, et nous offrons à chacun d'eux le tribut d'affection que nous ne voudrions payer qu'à un seul. Notre cœur est tourmenté vaguement du doux besoin d'aimer, d'être aimés, de le dire, et c'est encore à une femme qu'un instinct secret et irrésistible nous fait apporter l'hommage de notre incommode liberté. Son cœur a deviné d'avance l'émotion du nôtre, et, comme une pluie inespérée rafraîchit l'air embrasé des étés, des larmes de volupté coulent sur ce cœur desséché, et nous renaissons à la vie en connaissant l'amour.

Un nœud solennel et sacré nous appelle aux autels : et à quel être peut-il nous attacher, si ce n'est à une femme? A une femme!..... Ce mot dit tout alors, et avec une telle énergie, qu'il signifie à la fois une amie, une compagne, une épouse; et si le ciel dans sa faveur vous la donne jeune, sensible et belle, pour être le plus heureux des hommes il ne vous reste plus qu'un vœu, c'est qu'elle soit mère, et l'enfant chéri qu'elle vous donnera doit, si vous n'êtes pas un monstre, achever ses droits à votre reconnaissance et sa conquête à toutes vos affections.

Cependant une tristesse affreuse vient rembrunir le printemps de vos jours; une maladie inconnue menace d'en rompre la trame à peine commencée : quel être vois-je le plus assidu auprès de ce lit de douleur? C'est une femme. En vain des plaisirs l'appellent de toutes parts; sourde à la voix des plaisirs, indifférente même au désir de plaire, elle oublie jusqu'au soin de sa parure pour être tout à la santé de son unique ami. Ingénieuse dans ses moyens, voyez comme elle sait couronner de fleurs les bords du vase amer qui recèle la guérison, soutenir le courage, rappeler l'espérance au sein du malheureux, quand l'espérance elle-même est bannie de son propre cœur! Concentrée dans son affection, étrangère à tout autre sentiment, elle reste et la nuit et le jour à son poste, n'est sensible à aucune injure, ne dédaigne aucun emploi, ne refuse aucune fatigue, jusqu'à ce que le péril soit passé, et ne connaît d'autre récompense du service qu'elle a rendu que le plaisir de l'avoir rendu. Oh! qui sait aimer comme une femme? Qui sait pleurer avec nous pour ouvrir sans effort la source de nos larmes? Qui sait, sans être indiscret, lever l'appareil de nos blessures et les panser sans les irriter?..... Qui, si ce n'est une femme? Mais au faîte de la fortune, environné de gloire, comblé de richesses, escorté d'amis, tout à coup une disgrâce imprévue dissipe le fantôme brillant de votre félicité : qui vous suivra dans le malheur, et sans réclamer l'honneur d'une tristesse bruyante ou d'une outrageante pitié? Qui versera des larmes furtives sur les débris de votre puissance renversée, sur les ruines de votre crédit anéanti?..... Qui, si ce n'est une femme? Une proscription injuste menace vos jours; une punition méritée même poursuit la tête d'un coupable : qui saura la dérober au danger qui plane sur elle, si ce n'est une femme? Et la loi, juste cette fois pour un sexe si souvent sa victime, érige en vertu son

silence, et repousserait sa délation, tant elle a reconnu le vœu de la nature et le courage d'un sexe qui n'est faible que quand sa faiblesse ajoute à ses qualités et à son bonheur! Que dis-je? En vain des supplices tenteraient son secret : Epicharis sait mourir et ne sait pas dénoncer. Enfin, après une vie orageuse, et dans laquelle, si nous vîmes luire quelques éclairs de bonheur, c'est encore à ce sexe aimant que nous les dûmes, la vieillesse nous avertit de terminer le rôle qui nous fut confié, et la froide mort s'apprête au dénoûment. Étendus sur le dernier lit de douleur, abandonnés de nos bruyants compagnons de plaisir, où trouver un être qui ose, dans la vue même de ce spectacle effrayant, puiser assez de force pour nous soutenir avec calme et nous tendre une main amie à la descente de la montagne escarpée de la vie? Qui recueillera religieusement nos volontés dernières, et, les yeux pleins de larmes retenues, trouvera encore un sourire pour nous engager à subir avec résignation cette loi imposée à tout ce qui respire, soutiendra sur son sein notre tête appesantie, recevra notre dernier soupir errant sur notre bouche et fermera nos yeux à la lumière? C'est encore la femme, la compagne de notre vie, qui sacrifie sa propre douleur à la consolation de la nôtre. Ainsi, à toutes les époques, vieux ou jeune, heureux ou infortuné, indigent ou riche, malade ou brillant de santé, l'homme est l'objet de ses soins ou de ses affections; elle partage ses peines ou s'unit à ses plaisirs; son existence entière se dépense à sentir et s'emploie à aimer; elle sème de fleurs le triste sentier de notre vie, quand, ingrats que nous sommes, nous nous faisons un jeu de ternir la pureté de ses jours. Nos lois, nos préjugés, la veulent non-seulement vertueuse, mais, comme l'épouse de César, au-dessus même du soupçon, et nos séductions tendent des piéges continuels à sa vertu; nous la rendons coupable, et nous la punissons

de le devenir; nous provoquons ses faiblesses, et nous insultons à ses défaites; enfin toutes ses vertus lui appartiennent, et ses défauts seuls viennent de nous. Mais, par une des inconséquences trop familières à notre sexe, ne l'a-t-on pas vu examiner gravement et poser en question si la femme est de l'espèce humaine? Croira-t-on que des plaidoyers érudits ont été de bonne foi produits de part et d'autre, et qu'enfin il a été reconnu, à quelques voix de majorité, que l'âme de la femme n'est point d'un sexe différent de celle qui anime l'homme? Pitoyable effet d'une présomption assez aveugle pour ne pas s'honorer de partager les destins et la dignité d'un tel être! Ce n'est pas ainsi que pensait ce poëte sublime, qui fut et sera toujours probablement le modèle désespérant de ses nombreux successeurs. Homère a épuisé les brillantes couleurs de sa riche palette pour peindre la fille du maître des dieux, le groupe des Grâces, et

La touchante beauté qui trahit Ménélas.

Platon, en admirant une belle femme, croyait contempler Dieu lui-même, qui s'est peint, dit-il, dans son plus admirable ouvrage. Et comme notre âme immortelle, émanée du sein de la Divinité, tend naturellement à remonter vers sa céleste origine, le philosophe athénien, à chaque instant, sentait son âme impatiente de le quitter pour voler dans le sein de sa belle Agathone. Chez les Grecs, la mythologie, fabuleuse image de la vérité, mettait au rang des objets de son culte les amours de ses dieux pour les femmes. Le maître du tonnerre ne dédaignait pas de soupirer pour Léda; le dieu de l'éloquence s'honorait de son amour pour Daphné, et le dieu même de la force déposait en tremblant sa redoutable massue aux genoux d'Omphale. Chez eux, les vertus des femmes étaient récompensées par des monuments publics; et Léona vit la

sculpture honorer son silence, comme la belle Myrthé vit immortaliser son éloquence. Avant eux, les Égyptiens en avaient élevé à Isis bienfaitrice, comme les Romains en ont érigé depuis à Égérie et à Lucrèce. On fera même la remarque que, soit par l'effet du hasard, soit avec intention, les qualités morales, celles qui honorent surtout les héros, sont, dans cette langue toute mythologique, représentées par des noms et sous des traits féminins : ainsi la beauté empruntait les traits de Vénus; la sagesse, ceux de Minerve; la justice, ceux de Thémis; la valeur, ceux de Pallas, et ces divinités étaient escortées de la Pudeur, de la Bonté, de la Force, de la Tempérance, leurs compagnes. Les Prières sont filles de Jupiter; les neuf Muses sont vierges, et les Grâces sont sœurs. Mais, pour ne pas citer des exemples inconnus ou des autorités hasardées, qui eut la gloire d'initier Pythagore dans la science des mœurs, si ce n'est Aristoclée? Périclès aux mystères de la politique, et Socrate aux règles de la rhétorique et de la philosophie, si ce n'est Aspasie? Qui tint le compas d'Euclide, si ce n'est Hipparette, et traça le code des voluptés d'Épicure, si ce n'est Leontium? Qui chanta l'amour d'un ton seul digne de lui, si ce n'est Sapho? Qui préluda à l'invention de la peinture, si ce n'est l'amoureuse Dibutade? Tant il est vrai que le sentiment fut toujours le guide le plus sûr de ce sexe inspiré. Chez ce peuple héroïque, dont il nous est plus aisé de copier les modes que d'imiter les mœurs, la femme, reconnue l'égale de l'homme, partageait avec lui la considération publique et était encouragée par elle à cultiver ses talents. Chez nous, on lui ferait presque un crime d'en montrer; et, par une inconséquence injurieuse, tandis que nous avons l'injustice de borner son rôle aux scènes amoureuses, nous n'érigeons en divinité la beauté qu'autant qu'elle est insensible à nos vœux; mais dès l'instant qu'elle partage notre amour, nous la punissons de

notre victoire en lui arrachant l'empire exagéré que lui prêtait notre mensongère adulation. Nous étions idolâtres, nous devenons impies; et l'objet de notre culte, du moment qu'entraîné par notre séduction il partage nos besoins, n'est plus qu'un ange déchu au-dessous même de l'humanité. Ce n'est pas que je pense que la femme doive posséder cette hardiesse, cette fermeté de caractère qui doivent être l'attribut de notre sexe : non, tout doit être féminin dans la femme; mais du moins reconnaissons dans elle un esprit pénétrant, une âme généreuse, un cœur sensible et ardent, en un mot, toutes nos qualités morales, embellies encore par je ne sais quel charme, attaché à tout ce qui est de la femme. Il y a de la femme dans tout ce qui plaît, dit Dupaty dans sa description de la Vénus de Médicis.

Quel spectacle enchanteur, dit M. de Ségur, présentait ce pays si fécond en merveilles! Lorsque, guidé par l'ingénieux et savant Barthélemy, on suit le jeune Anacharsis dans ses voyages, il semble que mieux il sait peindre ses modèles, plus il les agrandit, et moins encore ses tableaux les plus parfaits peuvent approcher de la réalité. En effet, quel éclat pouvait jeter un pays gouverné par les hommes les plus éloquents qui aient existé! où tous les moyens de plaire, de séduire, étaient employés; où le feu du génie étincelait sans cesse; où, dans le même temps à peu près, Périclès remportait une victoire éclatante, Démosthène tonnait à la tribune, Socrate ouvrait l'école de la sagesse, Praxitèle entraînait Athènes dans son atelier, Alcibiade brillait à la fois au combat, aux conseils, dans les boudoirs, tandis qu'Aspasie, adorée de tant de grands hommes, les réunissait tous à ses pieds!

Vers la fin de la guerre du Péloponèse, les femmes de l'Attique, rassemblées dans les murs d'Athènes, apportèrent les formes aimables et les grâces des Ioniennes. Aspasie, née à

Milet, principale ville de l'Ionie, transporta sous un autre ciel l'élégance asiatique ; elle donna le ton à toutes les courtisanes; mais cet ensemble enchanteur qui, dans la suite, par le seul mot d'*atticisme* rappelait à la pensée tant d'agréments, d'attraits et d'urbanité, n'arriva pas jusqu'aux femmes nobles d'Athènes. Leurs époux, connaissant la force naturelle de leurs passions, renfermèrent dans leur intérieur leurs filles et leurs femmes. Craignant qu'elles ne s'instruisissent dans les arts ou qu'elles ne se livrassent à des connaissances plus sérieuses, ils leurs défendaient de recevoir des maîtres d'aucun genre, et leur laissaient pour seuls plaisirs et seule occupation les détails de leur ménage. Ainsi, tandis que les courtisanes cultivaient les arts, fréquentaient le Portique, charmaient les philosophes et les artistes, animaient leur génie, dont elles recueillaient les étincelles, établissaient, en quelque sorte, entre elles et eux un échange d'instruction, d'enthousiasme et de sensations délicieuses, les femmes nobles, presque oubliées et perdues dans les soins minutieux de la domesticité, aussi loin de leur siècle par leur esprit que par leur éducation, rappelaient plutôt ces temps de simplicité grossière des premiers habitants du monde qu'elles ne semblaient appartenir à cette Grèce dont les brillants débris laissent encore tant de jouissances. De là vient la célébrité des courtisanes d'Athènes : les beaux-arts leur étaient nécessairement abandonnés par l'injustice des lois qui en privaient les femmes estimables; elles s'y livrèrent, contribuèrent à leurs progrès, et, se parant de l'éclat qu'elles leur empruntaient, s'assurèrent les hommages de leur siècle par leurs succès et l'admiration du nôtre par les souvenirs...

Tout était si bien prévu à Athènes, que chaque femme, dans sa classe, semblait contente de son sort. Une épouse soumise mettait son bonheur à l'accomplissement de ses devoirs,

Aspasie, cette enchanteresse, enivrée de ses succès, de sa brûlante existence, de son pouvoir et de ses charmes, n'eût pas changé son état de courtisane, en Grèce, pour un des trônes de l'Asie.

Un jour, voulant engager une jeune Grecque dans la carrière de la volupté, elle lui écrivit une lettre que je vais transcrire : peut-être montrera-t-elle au lecteur, mieux qu'une foule de détails, quelle était l'influence des courtisanes à Athènes, quel intervalle immense les séparait des femmes qui, modestement ignorées du public, élevaient en silence ces grands hommes dont elles préparaient les triomphes.

LETTRE D'ASPASIE A UNE JEUNE AMIE.

« Eh bien ! ma chère Alpaïs, je trouve donc enfin le moyen de te faire parvenir par une esclave fidèle cette lettre, qui suppléera à tout ce que je ne puis te dire, puisque la surveillance de ton père m'éloigne de toi avec tant de rigueur. Que veut-il? Te marier? t'ensevelir dans l'oubli d'un intérieur ennuyeux, où la monotonie viendra consumer tes jours, où ton esprit, tes grâces, les talents que tu as su acquérir en secret, seront cachés à jamais et ne recevront point les hommages qui leur sont dus.

« Que te proposerai-je, au contraire? De suivre la même carrière que moi, de recueillir tous les succès, de goûter tous les plaisirs, et, comme le diamant qu'on arrache à l'enveloppe qui voile ses feux, de paraître, de venir étinceler de tout l'éclat de tes charmes, d'être admirée, recherchée comme lui.— Écoute : si le ciel ne t'eût donné que de ces beautés communes, dans lesquelles la nature fatiguée semble n'avoir qu'ébauché son ouvrage; si ton esprit, formé d'une trempe ordinaire, ne jetait que des idées sans couleur, n'offrait que ces lentes conceptions qui présagent un avenir terne et dénotent une

âme glacée dans l'âge même des passions, je te dirais : Suis les conseils de ton père, sois femme, mère de famille, élève tes enfants, travaille les laines que nous envoie Corinthe, formes-en un tissu pour le manteau de ton époux, veille sur tes esclaves..., ne sors qu'avec un voile. Que gagnerais-tu à te montrer? Alcibiade, en allant au Lycée, ne s'arrêterait pas pour te voir plus longtemps, ne te suivrait pas pour savoir ta demeure. Praxitèle ne t'admirerait pas, ne chercherait pas en toi la grâce qui manque encore à sa Vénus. Démosthène, en te voyant, ne resterait pas près de toi sur la place publique et n'oublierait pas le moment de monter à la tribune pour y combattre Philippe. Va, te dirais-je, la nature t'a vouée à l'obscurité : elle classe tout dans la chaîne de ses ouvrages... L'admiration n'est pas pour toi; la raison t'appelle, suis sa voix, ses préceptes, et, si tu le peux, sois heureuse des tristes jouissances qu'elle te présente. Mais mon Alpaïs est un chef-d'œuvre de beauté, d'élégance; la nature a tout fait pour elle; elle n'attend plus, pour enchanter, que les derniers secrets de l'art, encore semble-t-elle les avoir devinés; son esprit brille sans le vouloir, il avertit que le génie le suit et bientôt va paraître : originalité piquante, enjouement aimable et plein d'attrait, gaieté douce et voluptueuse, tout est en toi. Le ciel, pour couronner son ouvrage, te donnant un cœur ardent, une âme de feu, sembla te dire, en te produisant : Nais pour embellir la terre, va goûter toutes les voluptés, allumer tous les désirs, toutes les passions; vis pour le charme des yeux, pour la gloire de ton sexe, pour le bonheur de tes amants et pour t'enivrer toi-même de toutes les délices qu'ils te devront.

« Examine, Alpaïs, et réfléchis. Les Grecs insulaires ont, par leur position même, des mœurs plus pures que le reste de la Grèce et de notre riante Athènes. L'austère Lacédémone peut

offrir une palme satisfaisante à la vertu. La rustique simplicité de Thèbes présente un contraste frappant avec l'heureuse Corinthe, qui, par sa situation et son commerce, semble appeler les richesses, le luxe et les voluptés.—Tu vis à Athènes, rien ne peut t'exiler à jamais à Lacédémone, où les lois de Lycurgue pèsent sur notre sexe, le dégradent par un faux emploi de ses moyens; laisse ce philosophe bizarrement ingénieux vouloir que les jeunes beautés paraissent sans voiles aux yeux des hommes pour éteindre leurs désirs. Ce n'est pas ainsi que nos voiles doivent tomber. Je saurais t'enseigner d'autres routes! J'aime la volupté délicate, et je fuis la grossière indécence. Qu'il est barbare, Lycurgue! Eh quoi! vouloir que nous repoussions les plaisirs? Est-ce là le vœu de la nature? Est-ce là notre destination, Alpaïs?—Ouvre enfin les yeux. Ceux qui, dans Lacédémone, veulent nous offrir sans art à l'œil curieux de la jeunesse, et ceux qui, dans Athènes, veulent nous cacher sous d'éternels voiles, rendre la beauté solitaire, nous condamner à l'obscure prison d'un ménage, nous défendre les arts, les talents et tous les chemins qui conduisent à la séduction, sont également absurdes et cruels. Va, sois bien sûre qu'ils nous craignent : retrouvons les traces de notre empire jusque dans les soins qu'ils emploient pour annuler tous nos moyens de plaire. Ainsi donc, grâce à cette froide philosophie, qui calcule tout, dessèche tout, nous serions réduites à dépendre des caprices de ces hommes qui n'ont de supériorité sur nous que par force : qualité grossière et commune, qu'ils sont obligés même de voiler en s'en servant contre nous. Ainsi donc, triste supplément de l'ordre social, nous serions destinées par eux à une éternelle servilité! Mais, pour l'honneur de notre sexe, il appartenait à la Grèce de produire des femmes énergiqus qui, remplies du sentiment de leur propre force, surent bri-

ser ces indignes liens, s'élever au-dessus des lois, former une classe à part, presque une autre nation dans la nation même, et, reprenant la place qui leur fut assignée par la nature, briller de tout l'éclat qui leur appartient, recevoir tous les hommages et voir tous les hommes à leurs pieds. Vois quelle existence je te propose : chez ce peuple aimable que l'imagination seule conduit, chez ces hommes qui ont plus de lois que de principes, qui, tendres et voluptueux, enthousiastes de la beauté, adorateurs des arts, semblent nés pour la gloire, les plaisirs et l'amour, tout nous assure un empire aussi brillant que durable. Fatigués eux-mêmes des mœurs austères qu'ils établissent dans leurs familles, ces Grecs nés sensibles, toujours en contradiction avec leurs lois, tyrans de leurs femmes, deviennent nos esclaves. Vois ce tombeau qui attire et fixe les regards des étrangers avides de nos monuments! Est-ce le souvenir d'un guerrier, d'un poëte, d'un philosophe? C'est celui d'une de nous, qui brilla dans Athènes, asservit tout par ses charmes. Elle n'est plus, mais l'encens brûle encore sur sa cendre, — tout est encore amour autour de son tombeau!... Vois cette Vénus immortelle de l'immortel Praxitèle : la déesse ne descendait point sur la terre; qui pouvait servir de modèle? Praxitèle, tourmenté du besoin secret de produire ce chef-d'œuvre, malheureux par la lutte intérieure du génie qui fait concevoir et de l'impuissance d'exécuter, se promène un jour sur les bords du Céphise, moins agité que lui dans ce moment. Tout à coup Phryné s'offre aux yeux de l'artiste étonné, sans autre voile que ses cheveux épars! Ébloui de tant de beautés, son génie s'allume, s'enflamme, les étincelles jaillissent de son ciseau, le marbre respire, Vénus elle-même se montre à lui; elle reçoit des couronnes de myrte; Praxitèle des lauriers; et Phryné, des autels.

« La religion même semble se mêler à notre existence. La

déesse de la beauté n'a-t-elle pas un temple? Ne nous protége-t-elle pas par une espèce de culte? Combien de fois ce peuple mobile rendit hommage à Laïs, à Glycère, des victoires de Thémistocle, en les voyant implorer Vénus pour ses triomphes! Brise les liens qui te retiennent, mon Alpaïs. Sauve-toi d'une honteuse obscurité. Une fois près de ton amie, ne crains point la poursuite de ta famille : je plaiderai ta cause à l'Aréopage même, l'éloquence ne m'est point étrangère. Plus d'une fois Socrate, Démosthène, Périclès, épurèrent chez moi leur goût et la finesse de leurs discours. Je saurai te défendre, prouver à ce peuple si facile à enflammer, également avide d'inspirer et de ressentir l'admiration, que les arts et les talents te réclament, que les hommages de la Grèce t'attendent, et que tes succès appartiennent à sa célébrité. »

Quoique cet ouvrage ait uniquement pour objet la santé et le bonheur des femmes, et de la société dont elles sont l'ornement et le charme, je ne saurais, après avoir parlé des femmes de l'antique Grèce, dont les formes les plus caractéristiques, les plus nobles et les plus gracieuses offrent les plus beaux modèles pour peindre la majesté, la dignité et la grâce de la belle nature, et dont l'esprit si vif, si brillant, si fécond et si cultivé, fut aussi l'heureux apanage de ce sexe; je ne saurais, dis je, résister au désir de présenter dans l'histoire philosophique et médicale de la plus belle moitié du genre humain quelques passages que le style le plus attachant et le plus animé a embellis de tous ses prestiges, et bien propres à rappeler les esprits vers les hauts sommets de l'antiquité, vers les sources limpides de la pensée humaine. D'ailleurs, le culte de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau, de tout ce qui charme et attire, de tout ce qui agrandit l'âme et développe l'esprit, s'allie parfaitement bien avec le culte de la femme, qui en fut

toujours le plus vrai, le plus beau modèle, et qui en sera à jamais l'image la plus représentative et la plus heureuse.

Un sentiment profond de l'art et de la beauté antique anime tout, dans cette revue, dans ce récit, pensé avec une délicatesse pénétrante, écrit dans un style simple, lumineux et naturel. Laissons parler le spirituel auteur, lorsque, passant une revue générale des chefs-d'œuvre des littératures grecque et latine, il décrit en épicurien, mais en épicurien contemplatif, les jouissances vraiment délicieuses qu'on rencontre dans cette floraison du monde jeune, et dans le commerce de ces génies naturels qui semblent tenir leurs grâces faciles de la main même des dieux, et qu'il dit que ce peuple, plongé dans les erreurs des superstitions païennes, n'a jamais recherché aux belles époques de sa littérature cette pureté intérieure ou ces douceurs mystiques que la religion chrétienne pouvait seule apporter au monde. Les Grecs, loin de mépriser la matière et la nature physique, se faisaient une joie de l'admirer et de la décrire; leur pays, inondé d'un si beau soleil, les invitait à la contemplation de la beauté matérielle et terrestre, partout ils ne trouvaient autour d'eux que des séductions sensibles. Leur climat doux et tempéré, qui donnait à ces peuples heureux de paisibles loisirs; le spectacle perpétuel d'une belle nature, qui attire l'âme au dehors et l'enlève à elle-même; une religion tout humaine, qui exaltait l'homme en lui présentant partout, dans le ciel comme sur la terre, dans les forêts, sur les montagnes et jusque près du foyer domestique, mille divinités dont la beauté semblait rendre hommage à la nature humaine; enfin l'imagination jeune et neuve de ce peuple enfant, qui s'attache d'abord à ce qui peut réjouir les sens, tout paraissait devoir donner à l'art des Grecs quelque chose de matériel. Mais grâce aux plus heureux dons du génie, grâce à la jeunesse de cette imagination qui n'avait pas encore épuisé le beau,

grâce enfin à cette religion même, qui, toute grossière qu'elle était, avait du moins cet avantage, en divinisant la forme humaine, de la soustraire à ce que j'appellerai les impiétés et les attentats d'un art subalterne, les Grecs ont partout traité la nature avec amour, et l'homme avec respect. Et cependant l'art des Grecs n'était pas timide; ils ne se sont jamais renfermés dans les limites étroites où un goût timoré, où une imagination aride a quelquefois emprisonné les créations littéraires de quelques peuples modernes; au contraire, une hardiesse généreuse, le besoin de tout peindre leur a fait parcourir tout le domaine de l'art. Ils ont osé, ces artistes intrépides, ces curieux observateurs de la nature humaine, ils ont osé descendre dans les plus sombres profondeurs de l'âme, et ils ont étalé même sur le théâtre, sans craindre de révolter les yeux et le cœur du spectateur, les crimes les plus effroyables, et dont la rareté épouvante l'imagination; ils ont montré sur la scène un Œdipe incestueux, un Oreste parricide, une Phèdre en proie aux plus indignes désordres de la passion; ils ont fait plus encore, ils n'ont pas reculé devant la peinture des souffrances et des tortures physiques. Rappelez-vous Prométhée enchaîné sur son rocher expiatoire, et dont la chair palpite et crie sous le marteau de la force et de la violence; rappelez-vous Philoctète décrivant en cris entrecoupés la plaie impure qui le dévore; rappelez-vous enfin Hercule, consumé par la robe fatale de Déjanire, et, dans ses lamentations héroïques, entraînant l'âme du spectateur jusqu'aux dernières limites de la terreur et de la pitié. Par quel heureux privilége, par quel art ingénieux, les Grecs sont-ils parvenus à faire supporter par un peuple délicat l'horreur de ces spectacles? C'est en mêlant à ces affreux objets les plus grands sentiments; c'est en enlevant l'âme, par un sublime artifice, à ces hideuses misères, pour l'arrêter devant l'héroïsme de ces personnages infortunés. La résignation du

héros, sa fermeté inflexible, sa résistance glorieuse à la tyrannie du Destin, toute cette grandeur pathétique enfin qui remplit les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, ennoblissait ces horribles peintures, et toutes les impressions du spectateur, ému, troublé, terrifié, venaient se confondre dans un sentiment unique, qui agrandit tout, qui épure tout, je veux dire l'admiration... Voilà un trait de cet idéal si difficile à définir, et qui absout et justifie les plus hardies conceptions du génie grec. Nous le retrouvons encore aussi noble, aussi pur dans la peinture des angoisses morales. Ne croyons pas qu'on puisse dépeindre impunément toutes les passions les plus violentes de l'homme. Comme pour les souffrances physiques, il est des extrémités que l'art ne peut pas dépasser sans révolter le goût et sans blesser notre nature. Ainsi les Grecs, ces admirateurs passionnés et respectueux de la dignité humaine, ont-ils rarement méconnu cette loi délicate de l'art, tout en voulant penser à tout, dans leurs tragédies, l'émotion du spectateur. Écoutez les plaintes d'Antigone et celles d'Iphigénie. Ces deux jeunes filles sont victimes, l'une de son amour fraternel, et l'autre du destin. Avec quelle ingénuité douloureuse elles regrettent la vie et redoutent la mort! Quelles seraient horribles les plaintes de l'innocence, de la jeunesse et de la beauté, si, dans un élan d'héroïsme, ces jeunes filles n'acceptaient pas leur sacrifice!

Si nous visitons maintenant, par la pensée, ces musées antiques, que la munificence nationale ouvre à tous les amis des arts, si nous parcourons ces longues et brillantes galeries, peuplées de dieux et de héros, de ces dieux qui n'ont plus de temples, de ces héros qui ne sont plus que des noms glorieux, et qui, dans leur beauté suprême et leur fière immortalité, ont vu passer tant de générations! Quand on contemple successivement tous ces marbres que le temps semble avoir pris plai-

sir à respecter, dont les uns ont encore toute la fraîcheur, tout le poli de la nouveauté, dont les autres mutilés n'accusent que la brutalité d'un barbare, quel est le sentiment qui domine nos âmes? Devant ces chefs-d'œuvre, dont l'intacte perfection ou les débris restaurés semblent la plus fidèle image des lettres anciennes, une émotion nouvelle, inconnue, gagne insensiblement l'esprit, par la révélation de cet art antique si parfait, c'est-à-dire si noble, si juste, si modéré. Les hardiesses du génie ont en vain tourmenté le marbre docile, elles se sont toujours arrêtées aux limites marquées par l'idéale beauté qui dirigeait la main de l'artiste. Les nobles attitudes de la majesté divine, ou les mollesses de la grâce terrestre, n'offrent jamais rien de forcé, de surprenant, d'extraordinaire. Ces mâles et douces beautés de la sculpture antique semblent attendre l'admiration sans provoquer les hommages. Bien plus, les douleurs morales qui n'ont point de bornes, les tortures physiques dont la nature est d'offenser les yeux, ont toujours quelque chose de calme et de tranquille qui fait honneur à la dignité humaine. Niobé, après avoir perdu tous ses enfants un à un sous ses yeux, abîmée dans sa douleur maternelle, attire encore plus nos respects que notre commisération. Et Laocoon, dont les os sont brisés sous l'étreinte de puissants reptiles, tout en poussant des cris de douleur, dérobe pour ainsi dire au spectateur l'horreur de son supplice, pour ne le faire penser qu'à son amour paternel et à la virilité de son courage...

Il y a un attrait incomparable à étudier toutes les merveilles de la jeune architecture grecque; le siècle de Pisistrate, siècle des arts naissants, nous offre ce grand avantage, un intérêt plein de charmes. On est heureux; on se sent pour ainsi dire revivre dans ces voyages de la mémoire, dans ces études qui touchent à ce qu'il y a de plus calme, de plus consolant, de plus gracieux dans les annales du passé. Les siècles dispa-

raissent, les modes fleurissent et se fanent; le culte du beau, tel que le génie grec l'a institué dans les lettres et les arts, ne cessera à aucun moment de faire la joie des esprits délicats, et aux époques où plus particulièrement le goût des nations se gâte; ce sera toujours ce culte qui sera la sauvegarde du présent et la garantie de l'avenir.

Tels sont ces modèles d'un art accompli qui ont formé l'esprit humain en le charmant, et qui l'ont conduit depuis tant de siècles dans les routes du bon sens, du bon goût et de l'humaine morale; ce sont leurs ouvrages qui ont excité l'ambition littéraire du génie romain; qui l'ont nourri, cultivé, et qui l'ont rendu si grand et si poli, que Rome a pu disputer à la Grèce le prix de la poésie et de l'éloquence; ce sont eux qui ont éveillé la raison endormie dans les ténèbres du moyen âge, et qui, après la renaissance, ont été salués de tant de cris d'admiration, ce sont eux qui ont fait les délices du XVIIIe siècle.

Les Grecs, au surplus, ne sont pas le seul peuple chez lequel les femmes aient reconquis leurs droits. Chez les Romains, Numa feignit d'être inspiré par Égérie pour faire adopter ses lois, et la rencontre d'une vestale sauvait le coupable du supplice : comme si l'attribut de ce sexe étant de donner la vie, la loi eût voulu par ce privilége dédommager les vestales de ne pouvoir plus la donner autrement.

Chez les premiers Romains, peuple plus austère que les Grecs, et qui, pendant cinq cents ans, ignora les arts et les plaisirs, les femmes jouèrent longtemps un rôle décent et noble et déployèrent aussi toutes les vertus. Il est peu de moments, à cette époque, qui ne retracent à la mémoire quelques faits honorables pour les femmes. Coriolan, justement irrité contre son pays, ne lui fit grâce qu'à la sollicitation de sa mère, et l'on éleva un autel au lieu même où la vengeance d'un héros

avait cédé à la voix d'une femme et à l'ascendant de ses vertus; et la célèbre Véturie, qui avait fléchi la colère de son fils, obtint pour récompense un décret public par lequel les hommes cédaient le pas aux femmes. On vit alors cette jeune Romaine nourrir de son propre lait son père dans la prison; on vit alors les femmes sauver Rome en offrant tout leur or, et mériter par là l'honneur d'être louées en public; on vit enfin ces héroïnes, après la bataille de Cannes, donner à l'État tous leurs bijoux et leurs pierreries.

Chez les Gaulois, la femme avait quelque chose de divin. On conviendra que ceux-là partageaient cette croyance, qui choisissaient dans ce sexe leurs prophétesses. Eh! quel autre individu qu'une femme eût pu s'asseoir de bonne foi sur le trépied sacré, et croire prédire l'avenir et le persuader? Quel être, autre qu'une femme enflammée d'un amour platonique, eût pu, séduite elle-même, séduire le chantre aimant et sublime de *Télémaque*? On peut lire madame Guyon, chef de la secte du pur amour et auteur du livre des *Terreurs*, rempli d'érotique folie et de sublime éloquence.

Ce sexe toujours adroit, nous dit le vicomte de Ségur, toujours propre à se plier à toutes les circonstances pour se livrer à son penchant naturel de domination, sut profiter de l'idée assez généralement répandue chez les anciens peuples, que les femmes étaient d'une essence propre à la communication avec la Divinité. Les Israélites, naturellement religieux, n'étant distraits de leur culte par aucun de ces plaisirs inconnus dans la simplicité de leurs mœurs, aimaient dans leurs moments de repos à élever leur âme vers le ciel; les cantiques sacrés leur causaient une espèce d'enthousiasme, de saint délire, surtout quand ils étaient chantés par des femmes. Ils prenaient, dans ces moments, l'égarement secret de leurs sens pour un pouvoir divin de ce sexe qui, trop adroit pour ne pas

accréditer cette erreur, osa mêler quelques prophéties à ses prières. Adorant cette douce illusion, les hommes s'y livrèrent. Plusieurs femmes se firent prophétesses, et c'est par ce moyen que Débora fut élevée à la dignité de juge d'Israël. Ajoutez que Débora, femme de Lapidoth, ordonna de la part de Dieu à Barach, fils d'Abinoos, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jubia. Barach ayant refusé, à moins que la prophétesse Débora ne le suivît, elle y consentit, marcha, défit les ennemis, et célébra sa victoire par un cantique fameux.

Dans les siècles où nos nations modernes commençaient à sortir de leur stupide barbarie, c'était à l'école des femmes que les pères envoyaient le plus tôt possible leurs enfants. Le respect le plus absolu pour les femmes, voilà tout ce qu'ils leur recommandaient, bien assurés qu'avec cela seul elles feraient le reste. On se rappelle le caractère religieux que ce même sentiment avait pris chez les peuples les plus anciens. C'étaient sous les traits d'une jeune vierge que les féroces druides voyaient la Divinité; ils n'avaient pas trouvé sur la terre d'objet qui pût leur en faire une image plus pure et plus intéressante. Partout, à cette même époque, le culte des femmes s'associait à celui de la religion; partout on les révérait comme des êtres d'une nature presque égale à celle des dieux, chargées de nous transmettre leurs ordres, de nous révéler le secret de nos destinées, d'entretenir enfin la correspondance de la terre et des cieux. Ce respect, qui a été plus constamment senti chez nous peut-être que chez les autres peuples, est, on ne doit pas en douter, une des premières causes auxquelles nous avons autrefois dû notre supériorité, et dans d'autres genres même que celui de l'esprit, de la grâce, de l'art de jouir de tous les agréments de la vie. Ce qu'il y a de sûr, et il ne faut qu'ouvrir notre histoire pour s'en convaincre, c'est que plus nous

avons su entretenir le sentiment de ce respect, comme principe d'éducation, plus nous avons conservé d'avantages, plus nous avons été aimables et heureux. Puissent les femmes reprendre toute leur influence, et puissions-nous être assez éclairés sur nos véritables intérêts pour nous rendre dociles à leurs leçons!

Disons encore avec Thomas que dans les pays tempérés, où le climat, donnant moins d'ardeur aux désirs, laisse plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté; mais la législation sévère les a mises partout dans la dépendance. Tantôt elles étaient condamnées à la retraite et séparées des plaisirs comme des affaires; tantôt une longue tutelle semblait insulter à leur raison. Outragées dans un climat par la polygamie, qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales; asservies dans un autre à des nœuds indissolubles, qui souvent joignent pour jamais la douceur à la férocité et la sensibilité à la haine; dans les pays où elles sont le plus heureuses, gênées dans leurs désirs, gênées dans la disposition de leurs biens; privées de leur volonté même dont la loi les dépouille; esclaves de l'opinion qui les domine avec empire, et leur fait un crime de l'apparence même; environnées de toutes parts de juges, qui sont en même temps leurs séducteurs et leurs tyrans, et qui, après avoir préparé leurs fautes, les en punissent par le déshonneur ou ont usurpé le droit de les flétrir sur des soupçons : tel est à peu près le sort des femmes sur toute la terre. L'homme, à leur égard, selon les climats et les âges, est ou indifférent ou oppresseur; mais elles éprouvent tantôt une oppression froide et calme, qui est celle de l'orgueil, tantôt une oppression violente et terrible, qui est celle de la jalousie. Quand on ne les aime plus, elles ne sont rien; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont presque à redouter également et l'indifférence et l'amour : sur

les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris et le malheur.

Chez le peuple même où elles exerçaient le plus d'empire, il s'est trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire toute espèce de gloire. Un Grec célèbre, Thucydide, a dit que la femme la plus vertueuse était celle dont on parlait le moins. Ainsi, en leur imposant les devoirs, cet homme sévère leur ôtait la douceur de l'estime publique; et, exigeant d'elles les vertus, leur faisait un crime d'aspirer à l'honneur. Si une d'elles avait voulu défendre la cause de son sexe, elle aurait pu dire : Quelle est votre injustice ! Si nous avons droit aux vertus comme vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge? L'estime publique appartient à celui qui sait la mériter; nos devoirs sont différents des vôtres, mais quand ils sont remplis, ils font votre bonheur et le charme de la vie; nous sommes épouses et mères; c'est nous qui formons les liens et la douceur des familles, c'est par nous qu'on jouit de la vie humaine, de la vie intime, avec ses scènes les plus variées; c'est par nous qu'on trouve le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus un charme souverain, le charme de la réalité; c'est par nous que s'adoucit cette rudesse un peu sauvage qui tient peut-être à la force, et qui, à chaque instant, peut faire d'un homme l'ennemi d'un homme. Nous cultivons en vous cette sensibilité qui s'attendrit sur les maux, et nos larmes vous avertissent qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas, nous avons besoin de courage comme vous. Plus faibles, nous avons peut-être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur; les lois par la crainte, et la vertu par les combats. Quelquefois aussi le nom de citoyenne exige de nous des sacrifices. Quand vous offrez votre sang à l'État, songez que c'est le nôtre. En lui donnant nos fils et nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs

de bataille, vous ne faites que mourir, et nous avons le malheur de survivre à ce que nous aimons le plus. Eh quoi! tandis que votre altière vanité est sans cesse occupée à couvrir la terre de statues, de mausolées et d'inscriptions pour tâcher, s'il est possible, d'éterniser vos noms et de vivre encore quand vous ne serez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées! Vous voulez que l'oubli et un éternel silence soient notre partage! Ne soyez pas nos tyrans en tout; souffrez que notre nom soit prononcé quelquefois hors de l'enceinte étroite où nous vivons; souffrez que la reconnaissance ou l'amour le grave sur la tombe où doivent reposer nos cendres, et ne nous privez pas de cette estime publique qui, après l'estime de soi-même, est la plus douce récompense de bien faire.

La femme tient évidemment de son organisation une constitution plus délicate, plus subtile, si l'on peut parler ainsi, que la nôtre; quelque modification que d'ailleurs elle puisse recevoir du climat, de l'éducation, de la manière de vivre, de l'exercice, elle porte toujours essentiellement en elle le caractère d'un degré de force inférieur à celui de l'homme; on voit de suite qu'elle n'est destinée qu'à des travaux faciles, qu'elle va contre les intentions de la nature, qu'elle attente même à sa conservation, lorsqu'elle se livre à des exercices violents, qui exigent un emploi de forces qu'elle n'a pas, et qu'elle ne saurait jamais acquérir. C'est là un des traits distinctifs qui, dans l'ordre moral même, doivent nous servir à caractériser les différences les plus importantes à remarquer entre elle et nous.

Tout, chez la femme, est vu par le prisme de l'imagination, exagéré par le sentiment, embelli par une exquise sensibilité. Toutes les religions ont senti le besoin de l'intervention de ce sexe : les Grecs avaient les fêtes de Vénus, les Romains, les mystères de la Bonne Déesse; les Gaulois avaient la Vierge

qui devait enfanter, et, réalisant ce prodige, la religion chrétienne a consacré un culte à cette femme étonnante, qui, seule dans le secret de la Divinité, vierge et féconde à la fois, enfanta le libérateur des nations.

Le christianisme naissant vint offrir aux hommes une route sûre de morale, de bonheur présent et à venir : pour gloire, un rapprochement avec l'Être suprême; pour but, de douces consolations sur la terre, et pour récompense, une éternelle tranquillité dans le ciel. Jusque-là, les femmes, indécises dans leurs désirs, soumises jusque dans leurs pensées, et ne connaissant d'autres clartés que les lueurs passagères du plaisir, attendaient sans espérance. Devenues chrétiennes, elles subjuguent leurs sens, elles subjuguent leur raison; embrasées d'une flamme pure et hardie, elles s'élèvent à l'amour divin, et goûtent ce bonheur anticipé que la foi nous dispense au sein même de l'adversité. C'était surtout sur ces âmes tendres que la loi du Christ devait exercer toute son influence. Elles furent en effet les premières à embrasser ces dogmes religieux, qui, répondant à tous les mouvements secrets de leur cœur, à ce penchant naturel de piété, d'amour et de dévouement, leur offrait une occupation attachante et des jouissances sans remords. La prodigieuse révolution que ce moment produisit est difficile à peindre. Le christianisme, sévère en principes, mais commandant l'indulgence, remplaça le règne des sens par celui des âmes. Si la politique et la philosophie avaient tout rapporté à l'intérêt des sociétés, la nouvelle législation fit voir cet univers comme un néant dont tout devait nous détacher, et le monde à venir comme le seul but de nos pensées et de notre espoir. Le polythéisme périssait de décrépitude et de putréfaction; mais, comme toutes les religions usées et vieillies, il subsistait encore officiellement dans les lois et dans les édits, hypocritement dans les mœurs et les habitudes, tandis qu'il était déchu

dans la raison et mort dans la conscience des hommes. Sur ses débris croissait une doctrine jeune et forte, qui n'aspirait d'abord qu'à la direction spirituelle, au gouvernement des âmes, mais chaque jour elle prenait de nouvelles forces. Des catacombes elle pénétrait dans les palais, des mœurs dans la loi civile, de la loi civile dans l'État. Partout l'Église se superposait au temple, comme la société chrétienne se superposait à la société romaine. Jupiter était dépossédé par le Christ; l'image de Marie, la Vierge immaculée, se substituait à la statue de Diane, la chaste déesse. Partout les idoles croulaient, et le monde, qui entrevoyait sur les autels du crucifié du Golgotha une lueur d'espérance, abandonnait les symboles découronnés du paganisme pour se précipiter dans la loi nouvelle, dans cette sainte révolte de l'intelligence contre la matière, du droit contre la force, de tous les nobles instincts du cœur contre les appétits grossiers, divinisés et glorifiés dans le culte officiel! Mais la régénération ne suffisait point à cette société corrompue et gangrénée, il fallait qu'un sang jeune, une séve vierge s'infiltrassent dans ses veines épuisées; pour vivre encore, la civilisation romaine avait besoin de s'inoculer la barbarie! Cette invasion des barbares du Nord, cette avalanche humaine, que le pôle lança vers le Midi et l'Occident, elle passa, terrible et impitoyable, sur le monde romain; mais, comme les grands ouragans, elle purifia l'air, chargé de miasmes délétères et d'émanations putrides, elle ravagea, elle renversa; mais, en définitive, elle fut féconde et réparatrice. Le choc fut épouvantable, mais introduisit dans l'ordre ancien un élément nouveau plein de séve et d'énergie. Les nouveaux venus ne tardèrent pas à se polir, à s'humaniser au contact de cette grandeur romaine, si majestueuse encore et si haute dans ses monuments des arts, dans ses temples, dans ses arcs de triomphe. Naïfs et enthousiastes, les enfants des tribus germaniques

furent frappés de la solennelle grandeur du culte chrétien. L'étonnement, aidé par un vague instinct du cœur, les conquit à la foi des vaincus. A partir de ce moment, le triomphe du christianisme est complet; les derniers vestiges de l'idolâtrie disparaissent, et les dieux exilés de leurs temples, renversés de leurs autels, n'ont plus de refuge que dans quelques coins isolés où le zèle chrétien les poursuit, sans trêve et sans repos. De ce moment, les âmes, éclairées par la lumière de la foi, et comme retrempées et régénérées par la loi du Tout-Puissant, de ce seul Dieu, créateur et rémunérateur de toutes les nations, n'aspirèrent plus qu'à devenir pures et saintes comme lui. Alors le règne de la matière fut remplacé par le règne de l'esprit; alors aussi les jouissances passagères et périssables du corps furent remplacées par les jouissances éternelles et durables de l'âme, ou, pour mieux dire, le pouvoir du corps fit place au pouvoir de l'âme, dont les divins rayonnements descendent du ciel sur la terre... Tout se sanctifia, tout s'épura; on eut honte de la licence; les femmes, plus modestes, regrettèrent la pudeur, s'imposèrent des sacrifices, s'humilièrent pour s'élever; les fautes diminuèrent par le besoin et l'obligation de se dénoncer à elles-mêmes. Chacun voulut un frein, chercha des bornes à ses désirs, à ses passions; les devoirs devinrent des plaisirs; toutes les sages institutions se rétablirent; des vœux furent prononcés, des liens indissolubles se formèrent; le mariage, qui n'était qu'une union de convention, devint un nœud sacré, solennel, sanctifié par l'autel et protégé par les lois; une morale simple et pure se présenta comme secours au malheur, comme sauvegarde à la faiblesse, à l'innocence. Étouffant les haines et défendant les vengeances, la paix sembla descendre sur la terre pour inviter tous les mortels à s'aimer, à se soutenir; et la religion, en réunissant toutes les âmes, sembla former une immense chaîne qui se rattachait au trône

de la Divinité. Tout, dans ce nouveau culte, devait plaire aux femmes. Non-seulement il établissait une balance plus égale entre elles et nous, mais il répondait en quelque sorte à ce goût, toujours dominant chez elles, de subjuguer et d'exercer leur pouvoir. Convertir est encore un genre de séduction; aussi vit-on toujours les femmes chrétiennes s'y livrer avec plus d'ardeur que les hommes. Saint Augustin fut converti par sa mère, et saint Jérôme dédia aux femmes une grande partie de ses ouvrages. L'Angleterre, la France, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, et, pendant quelque temps, la Perse, reçurent l'Évangile des mains de la beauté, et des milliers de prosélytes furent les fruits heureux des charmes et de la grâce. Bientôt cette sensibilité naturelle aux femmes, sensibilité que l'amour change en passion, fut transformée par la religion en piété douce et consolante. Le besoin du bonheur des autres, du soulagement de l'infortune, s'empara de ces âmes de feu. Les asiles sacrés du malheur furent institués, protégés, desservis par elles; la faiblesse et la commisération triomphèrent du dégoût qu'un spectacle affreux devait leur inspirer. Les maux furent soignés, les plaintes entendues; les larmes qui coulèrent encore furent recueillies dans leur sein. L'on vit enfin les femmes, ces précieux ornements de la terre, devenir la ressource de l'infortune et le secours de l'indigence. La persécution même qu'éprouvèrent les chrétiens servit aux femmes à développer leurs vertus. La religion, calme et triomphante, avait attendri leurs cœurs... Mais, troublée, menacée, proscrite, elle électrisa leur courage, éleva leurs sentiments; entraînées par un saint enthousiasme, les premières, elles se précipitèrent sur les bûchers qu'élevait la tyrannie. Ainsi, grâce à ce culte saint, à cette morale persuasive, le christianisme, dans ce qu'il avait même de mystérieux et de surnaturel, enflamma encore

plus un sexe irritable et sensible. Ces mêmes femmes qui, naguère au milieu de l'encens et des hommages, faisaient lutter l'éclat de leurs charmes avec celui de leurs ornements... alors, couvertes d'un cilice, oubliaient leurs attraits, leur faiblesse, bravaient la mort, la demandaient; et, affranchies du présent, s'élançaient avec ivresse dans les abîmes de l'avenir.

Dans le mahométisme, la femme est la récompense des élus.

La femme est le complément de la création; sans elle, l'homme ne serait pas parfait; et si l'on a quelque raison d'appeler l'homme un *petit monde,* la femme assurément est bien son hémisphère. C'est une ingénieuse et grande idée que celle des talmudistes, qui enseignaient que l'homme fut créé androgyne, mais qu'ensuite le Créateur le divisa en deux parts, qui tendent sans cesse à se rejoindre : de là nos efforts pour retrouver notre moitié; de là ces essais infructueux, ces plaisirs imparfaits, selon que celle que nous rencontrons lui ressemble plus ou moins; de là ces mariages malheureux, quand l'objet de notre choix nous a trompés par une fausse ressemblance; et ce bonheur ineffable, quand il nous a été donné par le destin de rencontrer notre véritable moitié.

Selon les mêmes interprètes, les deux âmes qui animaient ces deux moitiés se réunissent après la mort, et c'est le bonheur des élus, tandis que les âmes des méchants resteront séparées : ce qui rappelle ce mot bien féminin de sainte Thérèse, qui était née et qui avait vécu sous le beau ciel de l'Andalousie, et qui, interrogée sur le genre de tourments des damnés, répondit ingénument : « Ils n'aimeront jamais! »

C'est aussi une belle pensée que celle qui vient à l'esprit de l'auteur du *Paradis perdu,* lorsqu'il met dans la bouche du premier homme ces paroles tendres et touchantes, adressées à la mère du genre humain : « Retourne, belle Ève!... Sais-tu qui tu fuis? Tu es la chair et les os de celui que tu évites.

Pour te donner l'être, j'ai puisé dans mon flanc la vie le plus près de mon cœur, afin de l'avoir ensuite continuellement à mon côté. O moitié de mon âme! je te cherche; ton autre moitié te réclame! »

On a cherché à jeter un ridicule sur les dispositions religieuses de l'esprit des femmes. Eh! ne voit-on pas que cette même mobilité nerveuse, qui les dispose à l'amour des créatures, doit les porter à l'adoration du Créateur? Respectons une croyance à qui nous devons tant de vertus et de soins. Sans la religion, la femme malheureuse ne chercherait-elle pas à s'affranchir des liens qui l'attachent sur cette terre ingrate, pour s'élancer dans le gouffre de l'éternité? Eh! n'est-il pas juste que l'être privé de tout en ce monde se console par l'espérance d'un monde meilleur? Cette maxime serait sans fondement, qu'il faudrait encore la proclamer, parce qu'elle fait des hommes probes, des amis sûrs, des serviteurs fidèles, des épouses vertueuses, des mères tendres, des filles affectionnées. Sans la religion, verrait-on des filles, dans l'âge de plaire et dans l'aisance, abdiquer la parure, les commodités de la vie, le sommeil, la liberté, les doux nœuds d'amour et d'hyménée, pour se vouer volontairement au service d'hommes inconnus, n'ayant d'autres titres à leurs soins que le malheur, la maladie, quelquefois l'ignominie, et trop souvent l'ingratitude? Cette idée nous rappelle les sœurs de charité, et les Proverbes de Salomon, lorsqu'il dit : « Où il n'y a point de femme, le malade gémit et languit.» Si ce n'est pas là l'héroïsme de la vertu, philosophes contemplatifs, dites-nous où vous placez les autels de son culte. Sans la religion, verriez-vous ainsi des épouses constantes, que le sort attacha à des époux volages, des filles respectueuses, qui naquirent de pères injustes et barbares, de mères toujours aimantes des fils dénaturés?... Non, lors même que toute la terre n'offre à l'être religieux que

crimes et injustices, le ciel lui reste, et son cœur est consolé ! Et c'est ici que nous pouvons hardiment présenter l'Évangile aux adorations de toute la terre ! La religion, qui est son ouvrage, appartient, par son culte, par ses mystères, à l'enfance des sociétés ; par sa morale et par l'amour, à tous les degrés de civilisation, passés, présents et à venir. Elle élève les plus simples, les plus humbles intelligences, comme elle humilie les plus superbes esprits. C'est la religion des pauvres et des malheureux ; elle est faite pour l'homme, puisqu'elle est faite pour la douleur. Que les sages rêvent des utopies, que les peuples marchent vers des perfections idéales, ils la trouveront toujours devant eux. Elle porte avec elle l'avenir de l'humanité !...

Disons encore, avec madame de Maussion, que l'imagination des femmes, plus vive et plus flexible, s'élève plus aisément que celle des hommes aux spéculations d'une félicité inconnue à la terre ; tandis que leur âme, plus disposée à la résignation et à la confiance, se soumet avec plus d'abandon aux décrets de la Providence. Une sensibilité plus vive, ou, si l'on veut, moins forte pour supporter la perte de ce qui leur est cher, nourrit aussi plus activement, chez les femmes, l'espoir et le désir de retrouver dans les éternelles douceurs de la félicité les objets qu'elles regrettent. Quel que soit le terme de sa vieillesse, une mère se rappelle encore le sourire de l'enfant qu'elle a perdu au berceau ; son image, parée des grâces célestes, a pris rang dans sa pensée parmi les chérubins. La jeune fille qu'avec tant de douleur elle a vu descendre, à quinze ans, au tombeau, est placée dans le rang des vierges célestes. Elle les verra ; elle reverra sa mère, qui n'a cessé de prier pour elle... Ah ! quelle femme oserait se vanter d'être inaccessible à de telles pensées, insensible à de telles consolations, que les sages de l'antiquité ne mettaient pas au nombre des faiblesses ni des

illusions, quoiqu'ils ne fussent point éclairés comme nous par la religion révélée?...

Faisons des vœux pour que la religion reprenne son empire sur les âmes. La religion est le ciment des sociétés et des empires. De tout temps les États qui ont acquis une prospérité durable, ceux qui ont brillé, non comme des météores passagers, mais comme des foyers permanents de civilisation, ont été animés par la foi religieuse. La grande cause de la supériorité de l'Europe, de l'ascendant qu'elle exerce dans le monde, dit un grand écrivain, c'est qu'elle a la meilleure des religions. Il ne faut pourtant pas s'approprier cet apophthegme égoïste qui fait dire à quelques coteries orgueilleuses, ambitieuses de s'ériger en aristocratie sans en connaître les conditions élémentaires : *Il faut de la religion pour le peuple.* Il en faut pour tous; on en a besoin dans les rangs élevés comme dans les rangs inférieurs, sous les lambris du riche comme dans le grenier qu'habite le pauvre. La religion ne servira la société qu'autant que son feu divin et vivifiant aura pénétré dans toutes les classes.

Une autre condition à remplir au sujet de la religion, c'est qu'elle ne soit pas seulement sur les lèvres. Ce ne sont pas les pharisiens, attachés à la lettre et dédaignant l'esprit, qui soutiennent les sociétés ébranlées et raffermissent les empires : c'est la foi, c'est le sentiment religieux qui sauve les Etats en ce monde, comme les individus dans l'autre. « Aimez-vous les uns les autres, a dit le divin révélateur, et vous aurez observé la loi et les prophètes. » Nous avons besoin d'être religieux, comme l'entendait un grand homme, lorsqu'il répondait au prince qui lui demandait s'il pécherait en mangeant un biscuit après les grâces : « Mangez un veau et soyez chrétien. » La religion est alors une véritable séve pour la société.

On a contesté aux femmes le droit de prendre part aux

travaux intellectuels dont les hommes s'arrogent le droit. De vives discussions ont eu lieu à ce sujet entre de graves écrivains, dit le spirituel docteur Cerise. Helvétius et Condorcet leur reconnaissent ce droit; Saint-Lambert le leur refuse; Roussel les engage à ne point en user : ce conseil est sage en ce sens qu'il décide en leur faveur la question de droit, tout en les avertissant des inconvénients auxquels elles s'exposeraient en l'exerçant. Il faut que l'homme laisse aux femmes les prévoyantes et rapides déterminations que le sentiment improvise; la femme doit abandonner aux hommes les savantes et laborieuses décisions que la logique consacre. Il existe cependant dans les deux rangs des exceptions, rares, sans doute, mais incontestables. On a vu des femmes conduire des armées et commander à la victoire; on voit des hommes qui excellent à roucouler une romance plaintive. La mythologie nous montre des héros qui filaient et des héroïnes qui coupaient des têtes. Jupiter, le dieu de la foudre, avait des faiblesses que n'avait pas Minerve, la déesse de la science. L'histoire nomme des rois qui ont préféré l'amour à la gloire, les tendres ébats aux rudes combats, et des reines qui ont tenu d'une main ferme le sceptre et l'épée. On voit, en effet, plusieurs femmes qui régnèrent avec gloire, depuis la fameuse Sémiramis, et Zénobie, cette reine célèbre de Palmyre, jusqu'à Blanche de Castille, Elisabeth d'Angleterre et Catherine de Russie, qui ont prouvé au monde que le sexe dont la faiblesse fait la force et la bonté la puissance sait aussi régner au nom des lois.

Elisabeth était fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen et sœur de la reine Marie, qui lui fit subir une longue captivité : le malheur affaisse les âmes communes et redouble l'énergie des âmes supérieures. Elisabeth, dans sa longue captivité, trouva le moyen de s'instruire et de cultiver son esprit; elle apprit les langues et l'histoire; mais le grand art de régner fut

son étude principale. Elisabeth se signala plus encore par ses qualités personnelles que par le secours des armes et des conquêtes, moyen toujours brillant, mais qui laisse autant de chances au hasard qu'au véritable mérite. C'est par une politique aussi sûre que savante qu'elle parvint à repousser tous les coups qu'on voulait lui porter, à soutenir la dignité de son trône en affermissant sa puissance. Forcer Marie à quitter le titre de reine d'Angleterre qu'elle prenait en Ecosse, réprimer les Irlandais mutinés pour la cour de Rome, aider notre Henri IV à reconquérir son royaume, élever la marine anglaise au point le plus florissant,... voilà ce que fit Elisabeth. Un évêque osa rappeler à Elisabeth que, dans une certaine occasion, elle avait moins consulté la religion que la politique : « Je vois bien, lui répondit-elle, que vous avez lu tous les livres de l'Écriture, hors le livre des Rois. »

Comme il faut qu'une femme, quelque supérieure qu'elle soit, paye toujours sous quelques rapports son tribut à la faiblesse de son sexe, cette Elisabeth qui avait triomphé de tout; qui, dans la crainte de se donner un maître, avait refusé pour époux les plus puissants princes de l'Europe; qui disait à son parlement que l'épitaphe la plus flatteuse pour elle serait celle-ci : *Ci-gît Élisabeth qui vécut et mourut vierge et reine;* cette princesse, dis-je, si distinguée par la force de son âme, ne put résister à la douleur que lui causa la mort du comte d'Essex, qu'elle-même avait condamné. Deux êtres bien distincts se remarquaient alors en Elisabeth : la souveraine qui ne pouvait pardonner à un rebelle, et l'amie ou la maîtresse qui ne pouvait se décider à le punir.

Marie Stuart, cette veuve infortunée de François II, qui n'avait régné que dix-sept mois, et l'une des plus belles et des plus malheureuses princesses de l'Europe, fut victime de la politique cruelle d'Elisabeth. Sa mort laisse encore des souve-

nirs d'attendrissement et d'admiration ; elle entendit son arrêt avec un courage dont les plus grands hommes ne sont peut-être pas capables. En quittant la France, c'est par cette chanson qui nous est restée qu'elle témoigne ses regrets :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance!
Adieu, France, adieu, mes beaux jours,
La nef qui déjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié;
Une part te reste; elle est tienne,
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre moitié il te souvienne.

Sa conduite fut loin d'être irréprochable, mais l'excès de ses malheurs a fait oublier ses fautes. La fin tragique de cette princesse, immolée à l'inquiète jalousie d'Elisabeth, ne prouve que trop combien ses charmes et ses qualités la rendaient dangereuse.

Combien en intrigues importantes, en négociations même, les femmes n'ont-elles pas montré d'adresse et d'habileté! Combien de traités d'alliance inespérés, dont les hommes ont eu tout l'honneur et dont le mérite appartient aux femmes! Combien de grandes actions, de grands partis suggérés et soutenues par elles! Témoin la célèbre négociation du Pruth, dirigée par Catherine Ire, et qui sauva la personne et l'armée du czar Pierre le Grand.

Il est des pères qui bercent leurs petits enfants avec une grâce parfaite, et des mères qui dirigent avec succès les opérations d'une banque; on voit aujourd'hui des hommes très-graves, aux allures martiales, écrire des riens-feuilletons, et des dames élégantes, aux nerfs délicats, écrire des livres de

théologie. On doit donc s'attendre à rencontrer des hommes qui sentent et s'émeuvent comme des femmes, et des femmes qui pensent et raisonnent comme des hommes : ceux-là font des œuvres d'art empreintes d'une tendre et gracieuse inspiration; celles-ci font des œuvres de science empreintes d'une sévère et rigoureuse logique. Sans adopter l'opinion paradoxale d'Helvétius sur l'égalité absolue des esprits, nous croyons, avec le docteur Cerise, que l'on a été trop loin quand on a interdit aux femmes les pensées graves et sérieuses, et jusqu'aux œuvres littéraires; le nombre des femmes qui ont franchi avec éclat les limites imposées à leurs facultés, par l'éducation autant que par la nature, est assez grand pour justifier de vives réclamations. Dans son *Épître aux femmes,* madame la princesse Constance de Salm a été l'éloquent organe de ces réclamations légitimes. Il n'appartient à personne de défendre cette cause avec plus d'autorité. Quand on a donné pendant une longue carrière l'exemple des amitiés les plus éprouvées et des pensées les plus graves s'alliant sans peine aux plus gracieuses et aux plus poétiques inspirations, on a le droit de rappeler aux femmes les biens qu'elles dispensent, l'empire qu'elles exercent, les moyens dont elles disposent, et d'ajouter :

C'est par des traits plus sûrs qu'il faut montrer aux hommes
Tout ce que nous pouvons, et tout ce que nous sommes :
C'est à les admirer qu'on veut nous obliger;
C'est en les imitant qu'il faut nous en venger.
Science, poésie, arts, qu'ils nous interdisent,
Sources de voluptés qui les immortalisent,
Venez, et faites voir à la postérité
Qu'il est aussi pour nous une immortalité,
Déjà plus d'une femme, osant braver l'envie,
Aux dangers de la gloire a consacré sa vie;
Déjà plus d'une femme, en sa fière vertu,
Pour l'honneur de son sexe, ardente, a combattu.

Eh ! d'où naîtrait en nous une crainte servile?
Ce feu qui nous dévore est-il donc inutile?
Le Dieu qui dans nos cœurs a daigné l'allumer
Dit-il que, sans paraître, il doit nous consumer?
Ne vaut-il donc pas mieux d'une ardente jeunesse
Charmer par les talents la dangereuse ivresse,
Que de la condamner au plaisir dégradant
D'inventer ou proscrire un vain ajustement?
. . . .

Qui de nous ne rend pas justice encore à la verve de madame Deshoulières, à l'érudition de madame Dacier, à la philosophie de madame Duchâtelet, aux inspirations amoureuses d'Héloïse et de Graffigny, à l'amour maternel et si bien décrit de madame de Sévigné, à la littérature de madame de Staël, aux vers de madame de Bourdic, au pinceau de madame le Brun, à l'imagination brillante de madame de Genlis, aux recherches sur l'ancienne *Histoire de France* de mademoiselle de la Lézardière, aux ouvrages sur l'histoire naturelle de mademoiselle de Mayrand, aux précieux écrits sur l'éducation de mesdames Campan, de Rémusat, Guizot, Necker, de Saussure? Quelle plume, enfin, tenue par un homme de notre temps, surpassera jamais sous ce rapport celle de Georges Sand?

L'extrême sensibilité dont jouit le sexe et qui l'expose à une multitude d'impressions vives, mais de peu de durée, explique pourquoi l'imagination des femmes est vive et non forte, et pourquoi leurs écrits, plus brillants que profonds, sont rarement marqués au coin du génie; c'est que leur cerveau est ébranlé vivement, mais non fortement, et que d'ailleurs l'épigastre n'est point chez elles susceptible de ce degré de tension qu'exigent les grands travaux de l'âme et les profondes méditations, tension que n'éprouveraient pas sans danger leurs viscères faibles et délicats; elle dégénèrerait en un spasme qui produirait des empâtements et des embarras et s'imbiberait

d'une grande quantité d'humeurs qui suivent toujours les courants des oscillations.

Mais si la nature, ô femmes! sexe enchanteur, vous a refusé le génie, combien n'en êtes-vous pas amplement dédommagées par les agréments du corps et de l'esprit? N'avez-vous pas les droits les plus beaux et les plus légitimes à notre amour et à notre reconnaissance, et ne régnez-vous pas en souveraines sur nos cœurs? Le charme que vous répandez sur notre vie, les douces illusions que vous faites naître dans nos âmes, toutes les sensations délicieuses et la perfection de la faculté de les sentir, voilà votre ouvrage, et c'est là le moindre de vos titres à nos hommages; nous vous devons encore les vertus. Sans vous, nous n'aurions de notre caractère que l'âpreté sans l'énergie; l'humanité serait foulée aux pieds; la pitié trouverait nos cœurs cuirassés d'un triple airain. C'est vous qui placez sur notre poitrine l'égide du courage, qui ennoblissez nos actions et qui nous formez au bonheur et à la gloire.

On peut donc dire que la nature, en formant les femmes, a pris plaisir à rassembler en elles tout ce qui pouvait faire notre bonheur : elle leur a donné la beauté, parce que nous avions la force; et c'est en les servant, en diminuant pour elles le fardeau de la vie que nous devons nous en faire aimer. Elle leur a donné les grâces de l'esprit, les dons même du génie, parce que nous avions auparavant le jugement et la mémoire, qui devaient nous servir à sentir les douceurs de leurs discours et à en garder le souvenir. Tout dans vos mains, femmes charmantes, prend un caractère aimable; l'excès seul nuit à votre perfection et gâterait, je crois, jusqu'à vos belles qualités!...

Les femmes, dont la beauté est une promesse de bonheur, d'après J.-J. Rousseau, sont la plus belle moitié du monde, sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, plus

estimables, et valent mieux que nous. Tous les torts que nous leur reprochons ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts, et encore nous en sommes la cause, par notre despotisme, notre injustice et notre amour-propre.

Nous pouvons le dire, à la gloire de notre époque et à l'honneur du sexe dont l'esprit et le cœur sont la source vive, pure et féconde de nos agréments, de nos jouissances et de nos plaisirs : on rencontre dans la société, et jusqu'au sein du foyer domestique, des femmes que le Créateur a dotées de tous les trésors de l'esprit et du cœur; on dirait même qu'il leur a fait don de sa puissance, de sa grâce et de sa vertu; ce sont de nobles et saintes âmes à qui il a confié le secret de sa bonté et de sa pureté. Voici ce que j'écrivais en 1844, à une de ces femmes rares que la Providence a placées sur la terre pour faire le bonheur de tous ceux qui sont admis dans sa société, par les ressources inépuisables de son esprit, par l'aménité de son caractère et par la bonté de son cœur, madame la baronne Daumesnil, aujourd'hui surintendante de la maison impériale de Saint-Denis, qu'elle gouverne avec cette dignité, avec cet esprit supérieur et cette finesse de goût et de tact qui n'appartiennent qu'aux grandes et nobles âmes comme la sienne : « Madame, si la femme, cette plus belle moitié de l'espèce humaine, est l'objet de nos adorations quand elle brille par les charmes du bel âge, par la grâce sérieuse de sa figure et la douceur charmante de toute sa personne, celle qui se distingue par le brillant de l'esprit, la finesse du goût, la délicatesse des sentiments; celle qui sait conserver pur et glorieux le dépôt sacré du nom qu'elle porte et qui, après avoir nourri dans l'étude son esprit et son cœur, offre, dans le secret de sa demeure, le sacrifice de ses larmes et de ses prières pour ceux qui souffrent, est bien plus digne de nos respects et s'attire des hommages plus flatteurs et mieux sentis : c'est une de ces

nobles et saintes âmes à qui Dieu aime à prodiguer tous les dons de la vertu! La dignité de fille, d'épouse, de mère et de veuve est si belle à son front et si douce à son cœur! Elle ajoute aux plus sages leçons la force des plus saints exemples! Ce n'est qu'avec l'émotion d'un respect religieux qu'on peut contempler la majesté de son âme, la noblesse et la bonté de son cœur; et quoiqu'elle possède tant de grâce unie à tant de douceur, on ne sait s'il faut plus admirer la beauté de sa personne que celle de son âme.

« Oui, madame, j'admire sans cesse cette bonté d'âme qui s'étend à tout et qui met tant d'attention à saisir les instants de faire le bien et tant de soins à en éviter l'éclat : c'est à ce trait qui vous distingue singulièrement que je consacre mon hommage et le respect infini avec lequel je suis, votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

S'il nous était permis de citer d'autres noms également estimés et vénérés des âmes sensibles à tous les charmes de l'esprit, aux plus nobles qualités du cœur et aux plus touchantes vertus du foyer domestique, celui de madame la baronne Aymard, cette femme belle, bonne et spirituelle, viendrait naturellement s'offrir à notre esprit comme un véritable modèle de délicatesse, de bon goût et de cette grâce touchante, de cet esprit fin de conversation qui sont l'heureux apanage des âmes d'élite; et nous pourrions ajouter que, chez elle, cette bonté simple et pleine de grâce, cet esprit sans prétentions, toujours inspiré par le cœur, ne semblent être qu'un ornement de la vertu.

Dois-je enfin parler de celle qui, ayant uni, depuis vingt-deux ans, sa destinée à la mienne, s'associe tous les jours, d'esprit et de cœur, à mes veilles, à mes soucis, m'aide à supporter le poids et les peines de la vie, dont elle allége le fardeau et adoucit, par une égalité de caractère rare et une bonté d'âme

touchante, toute l'amertume pour ne m'en laisser que les douceurs, les délices et la félicité?

La femme est donc ce qu'il y a de plus admirable sur la terre!... J'aime à admirer avec passion. Pour moi, l'admiration c'est la vie élevée à sa plus haute puissance! C'est par l'admiration que la créature remonte à son créateur; que l'homme se console de ne pas égaler ce qui le surpasse : elle le porte à imiter tout ce que, sans elle peut-être, il n'aurait su qu'envier. Enfin si, comme on l'en accuse, elle entraîne à sa suite quelques illusions, la faute en est à sa généreuse nature; c'est que l'admiration, c'est l'amour et le culte de tout ce que Dieu a fait de plus beau, de meilleur et de plus grand!...

Les femmes qui entraînent tout, lorsqu'elles sont elles-mêmes entraînées, les femmes dont le cœur est si facilement accessible aux émotions généreuses et aux opinions exaltées, applaudissent avec transport à tout ce qui apparaît de noble ou d'éclatant dans les arts, dans les lettres, dans la société. C'est dans les cercles où elles règnent en souveraines que la vertu et le génie trouvent pour récompense l'amitié ou la gloire. Nous ne dirons pas qu'elles sont nos maîtres, ce mot blesserait la délicatesse française : notre galanterie même n'oserait l'adopter; mais nous dirons avec l'illustre, l'ingénieux et le pieux Fénelon, que le bien est impossible sans elles, qu'elles ruinent ou soutiennent les ménages, qu'elles règlent tous les détails des choses domestiques, et que par conséquent elles décident de ce qui touche le plus au genre humain. « Des soins que la femme nous donne dans notre enfance dépendent notre santé, nos goûts, nos mœurs, nos passions, conséquemment nos vices et nos vertus, » dit J.-J. Rousseau.

Le sentiment de la pudeur accoutume les femmes à faire entendre plutôt qu'à dire; elle leur inspire la retenue; elle leur apprend à connaître les mesures, les bornes, la délica-

tesse, les bienséances. Dans les pays où les hommes vivent beaucoup avec les femmes et les respectent, ils s'instruisent de ce qui peut blesser le beau sexe ou lui plaire; et dans leurs discours, leurs écrits, on voit quelque chose de cette retenue, de cette délicatesse, de ce sentiment fin des bienséances naturel aux femmes : là, le génie est sans rudesse, et s'il perd un peu de son énergie, il connaît la grâce, il l'allie à la force; là les méthodes sont faciles, la philosophie a moins d'obscurité, et il y a du goût dans tous les ouvrages.

O femmes! vous régnez, et l'homme est votre empire, vous régnez sur vos fils, sur vos époux, sur vos amants! Vainement ils se disent vos maîtres; ils ne sont hommes que lorsque vous avez complété leur existence; vainement ils se vantent de leur supériorité, leur gloire et leur honte viennent de vous : cela se voit partout, dans la fable comme dans l'histoire.

Régnez, sexe charmant, régnez sur l'univers,
C'est surtout au Français à respecter vos fers.
Qu'il doive encor la gloire au désir de vous plaire;
Conservez, ranimez son brillant caractère,
Cet amour pour le prince et pour la liberté,
L'art d'embellir la vie et la société,
Et ce mélange heureux de souplesse et d'audace,
De force, de gaîté, de grandeur et de grâce.

Quel juste enthousiasme, en effet, n'ont-elles pas su produire pour porter les héros aux faits brillants qu'elles ne pouvaient exécuter, et dont elles ne se consolaient d'être simplement témoins que par le droit flatteur de les couronner! C'est en nous inspirant tous les désirs de cette gloire, dont le travail n'est réservé qu'à nous, que les femmes en reçoivent aussi l'éclat. Voilà comme elles peuvent s'associer à nos succès : c'est ainsi que nous jouissons en commun de nos avantages;

jamais elles ne feront plus valoir les nôtres qu'en conservant ceux qui leur sont propres.

L'amour donna l'essor aux talents, au génie,
Il mesura le chant, fit naître l'harmonie.
L'art donné par l'amour servit à l'amour même,
Le chant des premiers airs exprima: Je vous aime!
A peine des beaux-arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore,
Ce sexe en fut l'arbitre. Apollon enchanté
Fit recevoir les lois que dicte la beauté.
. . . .
C'est vous, sexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux si brillants, ces théâtres pompeux.
Lorsque le grand Louis suspendait ses conquêtes,
Tous les arts composaient la pompe de ses fêtes;
Les talents rassemblés célébraient dans sa cour
Sa gloire et ses vertus, vos charmes et l'amour.
Des mœurs et des plaisirs arbitres éclairées,
Vous avez en tout temps illustré nos contrées,
Vous changiez en héros nos stupides aïeux,
C'était pour mériter un regard de vos yeux,
Qu'ils couraient ou défendre ou venger l'innocence,
Un mot de votre bouche était leur récompense.
Le vaillant paladin vous consacrait son bras;
C'est vous qu'il invoquait au milieu des combats;
Il vous rendait un culte; et ces honneurs suprêmes,
Vous élevant encore au-dessus de vous-mêmes,
Illustres par vos choix, et non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs;
Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles,
Aux charmes des beaux-arts vous les rendiez sensibles.
On vit la courtoisie habiter les châteaux;
L'esprit fut introduit dans les jeux des héros;
Apollon célébrait les guerriers et les belles;
Le paladin chantait et combattait pour elles.

Un de leurs regards, en effet, jeté sur l'homme digne de

l'appeler, en aura bientôt fait un héros : pour en mériter un second il franchira tous les obstacles, bravera tous les dangers. L'idée de la timide beauté de laquelle il attend cette récompense suffira bien au delà pour enflammer son courage. « Ah! si ma dame me voyait! » s'écrie Lahire, s'élançant sur les remparts ennemis; cette seule pensée lui fait affronter la mort, et il est vainqueur. On citerait peu de traits de cette vraie valeur qui fait les héros et qui anime tant d'autres vertus sublimes dans lesquelles on ne trouvât toujours les femmes comme principe et comme fin. En parlant d'une action généreuse, un homme généreux, lord Byron, déclara qu'il ne saurait l'entreprendre; ses amis le pressent, il les repousse. Une réflexion le frappe, il s'arrête et s'écrie : « Eh bien! si XX eût été ici, elle me l'eût fait entreprendre. Voilà une femme qui, au milieu de toutes les séductions et de tous ses charmes, a toujours poussé un homme vers la gloire et vers la vertu : elle eût été mon génie tutélaire... » Écoutons ce qu'avec tous les accents de l'amour le plus vrai et le plus passionné, le premier chantre de l'Italie, Pétrarque, dont le penchant pour le beau sexe révéla le génie et conquit l'immortalité, dit de la belle Laure, qu'il pleura trente ans, de cette femme célèbre par sa beauté, et encore plus par les vers qu'elle inspira à son illustre amant: « Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je ne suis que par Laure, tel que vous me voyez, et que je n'eusse jamais acquis le peu de réputation et de gloire dont je jouis, si Laure, par la pureté de ses sentiments, n'avait développé quelques germes de vertu que la nature avait placés dans mon cœur. Ce fut Laure qui, dans l'effervescence de ma jeunesse, m'empêcha de tomber dans l'abîme que les passions ouvraient sous mes pas et qui exalta mon âme. Tant il est vrai que l'amour a assez de force pour transformer l'amant dans l'objet aimé! tout entier à sa pensée, il ne vit, pour ainsi dire, que dans l'objet de sa

pensée... Seule, dans ma jeunesse, elle a su me plaire. Dans ma jeunesse, tout ce que je désirais, c'était de plaire à Laure et de ne plaire qu'à elle seule. Pour y réussir, j'ai méprisé tous les plaisirs qui auraient pu effaroucher sa vertu; et vous voulez que j'oublie cette Laure qui a mis une barrière entre le vulgaire et moi! qui, fidèle à guider mes pas, a toujours marché à mon côté, dans le chemin de la gloire! qui a toujours excité mon génie à prendre l'essor, et qui a ranimé plus d'une fois mes esprits glacés!... » Et vous dont l'âme est si belle, le cœur si noble, l'esprit si élevé, femme illustre par vos propres vertus, comme aussi par les pensées élevées que vous m'avez inspirées!... semblable à l'astre bienfaisant qui, dans sa marche féconde,

... Prodigue au printemps la grâce et la beauté,
Du trésor des moissons il enrichit l'été.

Vous êtes aussi la source des plus douces, des plus délicates et des plus sublimes inspirations!... O femme dont le souvenir, ce parfum de l'âme, cette partie la plus délicate et la plus suave du cœur, qui se détache pour embrasser un autre cœur et le suivre partout, est toujours présent à ma pensée, et dont les grâces et l'esprit, joints à vos charmes, les multiplient, les répandent et les animent à chaque instant : vous êtes la plus belle et la plus parfaite des femmes! O vous dont la taille si belle, les traits si nobles, les formes si séduisantes ont une majesté et une grâce infinies, et dont le langage des yeux, la douceur du sourire et toutes les manières, enfin, ont je ne sais quoi de distingué, de fin, de délicat, de tendre, de sensé, de juste, qui donne tant d'intérêt à ce que vous dites et tant d'autorité à ce que vous faites, je suis tenté de croire que votre présence seule chasse les mauvaises pensées, ou comme le Dante, qui disait que Béatrix ne pouvait passer sans qu'on se

sentit l'âme plus noble et le cœur plus pur, je crois aussi que l'air qu'on respire auprès de vous inspire la vertu!... Vous dont les plus nobles qualités de l'esprit et du cœur et toutes les vertus, réunies en votre personne, font l'ornement de votre sexe, les délices de la société, la providence du malheur et le bonheur de tous ceux qui connaissent la grandeur et la pureté de votre âme, vous êtes à jamais le modèle le plus accompli de toutes les femmes!... Oui, beauté réelle, la grâce et la pureté de votre esprit si orné, l'expression de vos pensées, toujours simple, naturelle, digne et en parfaite harmonie avec la noblesse de vos sentiments et l'élévation de votre âme, le mystérieux rayonnement de votre cœur, que je nomme divine sympathie, l'éclat, la finesse et la délicatesse de vos traits, la majesté de vos charmes, la puissance de vos attraits, la douceur et la bonté de votre caractère vous rendent la plus belle, la meilleure et la plus heureusement dotée de toutes les femmes : c'est toujours dans vos pensées, dans votre langage et dans vos actions la pureté de l'ange unie à tous les charmes de la femme!... C'est en vous admirant qu'on sent que si être juste est un devoir, être bon est une vertu, et que la vertu, dans toute sa pureté, est simple, sublime, naturelle, sans vanité, sans ostentation, et trouve en elle seule sa gloire et sa récompense. O admirable A!... ange de vertu, de douceur, de grâce et d'amour!... O lumière si pure de mon esprit et de mon cœur! votre figure si belle, vos grâces si touchantes; vos traits, dans lesquels j'adore le chef-d'œuvre de la nature et l'image sensible de la Divinité, sont le pur reflet et le miroir fidèle d'une âme plus belle et plus sublime encore! O cher et éternel objet de mon adoration! vous en qui fleurit toute mon espérance, qui avez daigné, pour m'inspirer dans ce travail, qui sera votre ouvrage, me laisser admirer les plus rares qualités et les plus sublimes vertus : je conserverai toujours vivante

dans mon cœur l'image de vos charmes et de votre pureté, et je serai à jamais l'écho de cette belle parole de Pétrarque à Laure : « Toute vertu me vient de toi, comme tout arbre de sa racine. »

Le plus fidèle des amants
Dut surtout à l'amour sa gloire et ses talents,
Les sons de sa lyre sonore
En célébrant le nom de l'immortelle Laure,
Portent ses sublimes accents
Jusqu'au fond des déserts, au rivage du Maure.
Ah ! puisqu'un profond sentiment
Assure les succès de poëte et d'amant,
Je puis donc prétendre à la gloire !
Descendez du Parnasse, ô filles de Mémoire !
Apportez le laurier brillant
Qui doit être le prix d'une illustre victoire.
O toi ! dont l'aimable douceur,
La beauté, les vertus, les grâces, la candeur,
Et la généreuse indulgence
Méritent tant d'amour, de soins et de constance,
Ah ! que j'ai mal connu mon cœur,
Quand j'ai pu me résoudre à une longue absence !

Château de Bellevue, allée A [1].
28 juillet.

Le mot absence me rappelle quelques vers de l'épître

---

[1] Vers cette zone heureuse où le ciel plus vermeil
Épanche en fleuves d'or les rayons du soleil,
. . . .
Prodigue les couleurs, les parfums et la vie ;
L'onctueux aromate y verse ses ruisseaux ;
De plus vives couleurs y parent les oiseaux ;
Les fleurs ont plus d'éclat ; la superbe nature
Revêt pompeusement sa plus riche parure.
(DELILLE.)

Les monuments parlent à notre esprit et à notre cœur avec bien plus de

qu'adressa un jour à madame Charron madame de Montégut, qui fit constamment le charme de tous ceux qui furent admis dans sa société, tant par son esprit que par une grande douceur de caractère, à laquelle elle savait joindre beaucoup de complaisance et de discrétion. Elle cultiva avec succès la poésie, et plusieurs de ses ouvrages ont été couronnés aux jeux Floraux de Toulouse, où elle avait vu le jour.

. . . La cruelle absence,
Sur les esprits n'a nul pouvoir;
La fidèle amitié qui pense
Parle à ses amis sans les voir.

---

force que les pages les plus éloquentes de l'histoire... Le fondateur associe toujours sa gloire aux illustres souvenirs qu'ils consacrent.

Rien n'est plus naturel que l'intérêt et même l'affection que nous inspire la contrée qui nous a vu naître, et au sein de laquelle s'écoulent nos jours. Tout y rappelle à la fois, avec la mémoire pieuse des parents, les impressions de l'enfance, qui demeurent jusqu'à la fin de la vie charmantes et sensibles. Tout s'y revêt pour nous de quelque souvenir attachant, alors même qu'il n'est pas joyeux. L'aspect des lieux n'y est point pour nous une nature morte; l'église, le château, les maisons nous regardent et nous parlent avec une physionomie et une voix sensibles et distinctes. L'État est sans doute la grande patrie commune, celle du devoir, et surtout de l'ambition; mais le lieu natal, quand on ne l'a pas déserté, ou du moins quand on a conservé l'esprit de retour, reste la patrie de l'instinct et du cœur... Telles sont les idées louables et sublimes, les pensées, les impressions, les douces aspirations et le noble souffle qui ont donné naissance au superbe monument de Bellevue.

L'individu, dans une société comme la nôtre, ne se juge pas seulement par les apparences personnelles, mais par l'ordre, la grâce et l'harmonie qui règnent dans tout ce qui l'environne.

On ne connaît pas le château de Bellevue, si on n'a pas vu les paysages qui l'entourent. Ses environs sont pour cette habitation ce que la parure est pour la beauté; ils en rehaussent l'éclat et la rendent plus agréable. En effet, déroulez sur un vallon assez élevé et assez spacieux des tapis de verdure ombragés de peupliers, d'acacias, de tilleuls, de frênes, de platanes, de marronniers, de catalpas, entrecoupés de champs, de vignes, de prairies, de

Par de différentes contrées
En vain nous serons séparées;
Rapprochons-nous par le désir,
Et dans des routes ignorées
Cherchons un innocent plaisir.

Saint Jean nous dit : « Nous reconnaissons à l'amour que nous avons pour nos semblables, que nous sommes passés de la mort à la vie; celui qui n'aime pas demeure dans la mort. »

Aimer, c'est sentir une double existence et posséder une autre vie.

---

bois; entourez-le de ruisseaux, de sources, de fontaines, de cascades; dispersez à l'ombre de leurs feuillages tout un peuple d'oiseaux, aimables musiciens de nos campagnes pyrénéennes; remplissez l'air de leurs chants; élevez au levant, au nord, au midi, un cercle de collines derrière lesquelles se cachent de fraîches vallées, comme des violettes sous des buissons; déployez çà et là, ainsi que des rideaux de verdure, de larges draperies de pins, de sapins, de cyprès, de mélèzes, de cèdres, de magnolias et d'une foule d'autres arbres et arbrisseaux exotiques; déroulez ensuite au couchant et à vos pieds le joli, le frais village de Ponsan, avec la Baïse qui l'arrose, et puis la vaste et fertile plaine de Cuelas avec le hardi pavillon qui la décore, où l'œil plonge et ne peut rien perdre de ce qui s'y passe. Suspendez au milieu de tout cela le beau ciel du Midi, avec le baume et la pureté de l'air qu'on y respire. Placez une rose brillante au milieu de ce bouquet de fleurs, une jolie et riante habitation avec ses frontons, ses colonnes, ses chapiteaux, ses frises, ses corniches, et toute une architecture grecque, gothique et moderne, bien ordonnée et bien comprise, au milieu de ce superbe et délicieux vallon, et je vous dirai : Voilà Bellevue... Admirez, contemplez la grandeur, la beauté et la grâce de ce mont, décoré, orné des douze ou quatorze tours du château du docteur Menville de Ponsan, dont la plus belle, la plus grandiose, la plus gracieuse, la plus svelte, la plus élégante, rappelle dans sa forme octogone ses sculptures, ses créneaux, ses meurtrières, ses fenêtres ogivales, et l'heureux choix de ses ornements symboliques, un véritable monument du moyen âge

Le château de Bellevue est une œuvre d'art qu'on admire sur les hauteurs où le savoir et le bon goût l'ont placé, et qui domine majestueusement

Oh! que les vertus paraissent faciles à l'amour! Qui sait aimer est fort, qui sait aimer est juste, qui sait aimer est chaste, qui sait aimer peut tout entreprendre et tout souffrir. L'âme des vrais amants est comme un temple saint où l'encens brûle sans cesse, où toutes les voix parlent de Dieu, où toutes les espérances sont d'immortalité....

Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que dans l'âme, c'est une passion de régner; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce qu'on aime, après beaucoup de mystères.

---

toutes les contrées qui l'environnent. On le dirait prêt à écraser de misérables envieux, qui, n'ayant rien dans la tête, rien dans le cœur, raisonnent comme des tonneaux vides, et qui, gonflés de vains titres (la plus belle, la plus haute de toutes les noblesses, c'est la noblesse du génie, du travail et du cœur), dont ils prétendent couvrir leur bassesse, leur ignorance et leur nullité, tourmentés par le poison de la jalousie, dévorés par le venin de l'envie, rampent et se traînent, jaunes, secs et étiques Basiles, dans l'obscurité des lieux bas, humides et infects, sans pouvoir s'élever ni produire que des œuvres mesquines et étroites comme leurs idées...

Quel est l'auteur de ce monument? me direz-vous peut-être; quel est le prodigieux génie qui l'a dessiné, sculpté?... Mais dites-moi vous-même où sont les grands artistes qui, durant le moyen âge, ont couvert l'Europe de tant de monuments, ceux qui ont lancé dans les airs ces châteaux, ces palais, ces cathédrales si belles encore qu'on sent qu'elles n'ont pu être faites que pour un Dieu; ces châteaux gothiques et modernes, où l'art rivalise avec la richesse et l'élégance avec l'audace, qui, du haut de leurs tourelles, de leurs flèches, de leurs coupoles, semblent s'entretenir avec le ciel et jeter un cri de pitié sur nos misères; qu'on me nomme les auteurs de toutes ces créations... Vaine demande!.. la plupart de ces génies sont inconnus : voilà ce que c'est que la gloire humaine!... Mais ce n'est pas à la clarté de cette pauvre étoile que cheminaient nos ouvriers mystérieux : ils marchaient à la lueur d'un autre phare, dans ces temps de foi toujours ardente et souvent fanatique, où la religion régnait dans l'âme des grands artistes, où elle était en quelque sorte enracinée dans le cœur, où par-dessus toutes les pensées flottait comme un beau soleil, majestueuse et sereine, la grande image de

Un grand poëte a dit :

Il n'est point contre l'amour
De retraites sûres ;
Fermez les grilles à double tour,
Bouchez les serrures,
Vous ne parviendrez jamais
A vous sauver de ses traits.

Marguerite de Navarre disait que les étoiles n'ont de place au ciel que pour avoir aimé ; et la tendre mademoiselle de l'Espinasse écrivait : « Tout le monde est apprécié et payé par l'argent ; la considération, le bonheur, l'amitié, la vertu même,

---

Dieu, dans ces jours de croyance profonde où la religion et l'art marchaient ensemble, se tenant par la main comme des frères, les génies qui habitaient cette atmosphère n'aimaient, ne rêvaient que le ciel !... Comme Jacob, ils y montaient parfois appuyés sur les échelons de leur imagination puissante. Ivres alors d'une sainte extase, ils prenaient en pitié la gloire humaine, et après avoir semé le monde de chefs-d'œuvre, jeté à flots le génie sur les édifices prodigieux qui nous étonnent aujourd'hui, pèlerins bénis il passaient, Raphaël, Michel-Ange, obscurs.

Les visions les plus délicieuses de la jeunesse naïve effleuraient autrefois, toutes blanches et recueillies, le pavé du sanctuaire, ou flottaient, transfigurées et radieuses, dans l'azur d'un ciel embaumé. Ces types de suave et de purifiante beauté, de douceur pénétrante et d'héroïque dévouement se sont détachés du bleu frais et lumineux dont l'imagination les enveloppait, pour se reposer auprès de nous dans la vie, changer en joie nos douleurs et faire saints nos foyers... Nous avons la femme de l'Evangile, transformée par un rayon tombé du visage du Christ, dont l'image possède la vertu de produire dans le sexe le plus faible des reflets d'elle-même, vivants et personnels. N'a-t-on pas aussi admiré l'héroïsme chrétien, en face des lions du cirque et de l'épée des bourreaux, sous le voile blanc des vierges ou la couronne de l'épouse, sur le trône ou dans les chaumières, au sein de la licence même des camps, et sur les bûchers ? Marie-Thérèse, si grande et si fière en face du danger, qui voyant un jour sur son passage une femme et ses deux enfants tomber de faim et trembler de froid, laissa échapper cette exclamation : « Qu'ai-je donc fait à la Providence, pour qu'un tel spectacle vienne affliger mes regards et déshonorer mon règne ? » Et aussitôt d'ordonner qu'on servît à

tout cela est acheté, payé, jugé au poids de l'or; il n'y a qu'une seule chose qui soit au-dessus de l'opinion, qui soit restée sans tache comme le soleil, et qui en ait la chaleur, qui vivifie l'âme, qui l'éclaire, qui la soutient, qui la rend plus grande; et cette chose, ce présent de la nature, c'est l'amour... »

Dans un véritable amour, les sens même appartiennent au cœur. Il ne suffit pas d'aimer autant que soi-même, mais plus que soi; plus on meurt à son propre corps, plus on vit dans celui qu'on aime; l'homme existe dans la femme, comme la femme dans l'homme : ce sont deux moitiés qui ne peuvent rien séparées.

---

cette infortunée des mets de sa propre table, de la faire venir en sa présence, de la consoler, de la revêtir de ses royales mains et de lui assigner une pension sur sa cassette.

Les sœurs de charité, ces fleurs, ces pierreries du monde des âmes, qui se croiraient en état de péché, dit le père Ventura, si elles avaient même le soupçon de leur surnaturelle et touchante beauté, sont une preuve vivante de cette force mystérieuse et toute-puissante qui fait d'un faible cœur de femme un foyer des vertus les plus sublimes, rayonnant à leur insu autour d'elles, et de dévouements cachés débordant sur tous, sous la seule inspiration de la charité divine. Et puis, pour être plus voilée des ombres de l'humaine insuffisance, combien cette même influence n'enfante-t-elle pas de suaves jeunes filles et de femmes, silencieusement admirables, non par un éphémère élan, mais uniformément et toujours, vivaces floraisons du parterre de Dieu !

Et les vertus les plus rudes,
Du stoïque triomphant,
Sont les humbles habitudes
De la femme et de l'enfant.

Nous dirons avec le père Ventura que l'unique source de la grandeur de la femme catholique et de sa puissance, c'est l'habitude, c'est la religion des chastes instincts, et comme l'immaculabilité du cœur, semée, développée, nourrie par une foi pratique et vivante.

Ah! qu'il nous soit permis de le proclamer ici : les plus grands hommes

Nous devons répéter ici ce que nous avons avancé dans la première édition de cet ouvrage. L'amour vrai, qui met l'homme en rapport avec tout ce qui est noble et beau, l'attache à l'humanité par la tendresse, l'élève à Dieu par la reconnaissance et la passion; l'amour est un délire qui donne la force, le courage, le génie et la vertu à l'être faible, timide, stupide et vicieux, si celle qui l'a fait naître l'exige...

Platon, ce philosophe par excellence et presque divin, avait spiritualisé, divinisé l'amour, en l'exhalant comme un baume tout parfumé, comme une odeur mystique de l'âme toute désintéressée; aussi saint François de Sales, Fénelon lui-même applaudiraient à ses pieuses paroles dictées par la plus

---

de notre époque aussi, ceux qui sont la plus vive, la plus pure lumière de notre siècle, n'ignorent pas qu'il y a quelque chose de meilleure encore que le grand esprit et les vastes connaissances, qui honorent plusieurs siècles. Les vrais savants, les véritables bienfaiteurs de l'humanité, estiment plus que la science un cœur profondément chrétien, dans lequel ne peuvent trouver entrée ni cette insouciance de Dieu et de l'éternité, une des plus grandes plaies de notre époque, ni cette religiosité vague, qui est une chimère, ni cette séduction de la gloire qui ne peut abuser qu'un instant, mais dont on est bientôt détrompé, parce qu'on en sent aussitôt tout le vide.

Le savant par excellence, l'illustre baron Thénard, ce célèbre chimiste, dont les vertus chrétiennes s'alliaient si bien au génie et à l'étude, qui a rempli le monde entier de l'éclat de sa juste renommée, de sa gloire et de ses bienfaits, et que les sciences et les arts viennent de perdre, avait une foi intelligente qui lui montrait, au ciel, un Dieu à honorer, en lui-même, une âme immortelle à sauver; il avait une foi éclairée qui lui faisait voir dans la divine autorité de l'Église la règle sûre et toute faite de ses croyances et de ses mœurs; mais, par-dessus tout, il avait une foi pratique qui ne lui permettait pas d'être inconséquent avec lui-même, de croire d'une manière et de vivre de l'autre...

« Comprenant que jamais l'homme n'est plus raisonnable que quand il laisse diriger sa faible raison par la raison divine, dit le vénérable curé de Saint-Sulpice, M. Hamon, qui a béni les restes de l'illustre défunt, dont l'enseignement de l'Église est l'expression authentique; que jamais il n'est plus grand que lorsqu'il s'abaisse devant Dieu, il soumettait son esprit à tous les dogmes, comme sa volonté à tous les préceptes; chaque dimanche il

saine philosophie : « Le vulgaire se plaint ou se vante d'être haï, calomnié, aimé, chéri ; le sage ne s'occupe point des sentiments qu'il inspire, mais de ceux qu'il éprouve. Il sait que ce qui est triste, amer, douloureux ce n'est pas d'être haï, mais de haïr ; ce qui est doux, noble, grand, divin, ce n'est pas d'être aimé, mais d'aimer. »

L'amour spirituel fait que la femme donne son âme et refuse son corps, parce qu'en amour, l'âme n'est pas toujours maîtresse d'elle-même ; elle se prend autant qu'elle se donne, tandis qu'elle reste toujours maîtresse de son corps ; et c'est surtout parce que la femme aime avec l'âme et non avec le corps et qu'elle craindrait d'avilir son amour en associant le

---

venait, confondu avec le simple peuple, assister à nos saints offices, les yeux et le cœur fixés sur le livre de la prière, et à nos grandes fêtes, il communiait. Il n'était pas de ceux qui disent : *Je me confesserai à la mort !* Il avait trop d'esprit pour livrer ainsi à l'aventure ses destinées éternelles ; il avait trop de cœur pour se faire de la santé et de la vie, ces deux grands bienfaits du ciel, une raison de fouler provisoirement sous les pieds les commandements de Dieu et de l'Église.

« Voilà, chrétiens, des faits que j'aime à dire bien haut, parce qu'ils sont à la fois une gloire pour celui qui n'est plus, une leçon pour ceux qui lui survivent et une garantie de son bonheur éternel pour ceux qui l'aiment. »

Dans un discours que le curé de la Madeleine, l'abbé de Guerry, a prononcé, le 19 février 1858, aux obsèques de Lablache, ce grand artiste si estimé et si regretté, l'éloquent curé de la Madeleine a rappelé que Lablache chantait au service du célèbre artiste Chopin, et qu'il lui dit ensuite : « Monsieur Lablache, vous m'avez fait comprendre combien est sublime la musique du *Dies iræ*.—C'est que l'homme qui a écrit cette musique, répondit Lablache, avait la foi. La manière dont vous l'avez interprétée me prouve que vous aussi vous avez la foi.—Monsieur le curé, dit Lablache, sans la foi l'homme n'est rien. »

Et dans la Grèce florissante, cette Grèce tant vantée et si digne de l'être, lorsqu'elle était le séjour des Muses, le domicile des sciences, le centre du bon goût, le théâtre d'une infinité de merveilles, dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, enfin le pays le plus orné et le plus renommé de l'univers, les Grecs, d'un cœur si noble, d'un esprit si élevé, avaient tourné leurs pensées du côté de l'honneur, et, en travaillant avec art et avec grâce

corps aux sublimes ravissements de l'âme, à ses désirs qu'il ne peut ni comprendre ni assouvir. Un grand philosophe a dit : « Je veux bien qu'une grande âme se dévoue à l'amour ; mais que ce soit en reine, non en esclave. » Les femmes abaissent le dévouement jusqu'à l'abandon de soi, et quand elles se plaignent d'être abandonnées, elles oublient trop qu'elles en ont en quelque sorte donné l'exemple. Oui, femmes, aimez : la société a besoin d'amour !

Au reste, nul genre de gloire n'est étranger à l'esprit de la femme, comme nulle espèce d'affection ne l'est à son cœur. Plutarque, dans son livre sur les actions vertueuses

---

la pierre ; en taillant, en moulant le chapiteau corinthien ; en animant la toile, le marbre et le bronze, les Callimaque, les Lysippe, les Praxitèle, les Phidias, n'avaient songé qu'à honorer leur mère-patrie, qui doit au divin génie de ses immortels enfants la gloire de servir de modèle à la postérité la plus reculée... De là cette multitude d'excellents ouvriers qui, en travaillant à immortaliser les autres, s'immortalisaient eux-mêmes par ces chefs-d'œuvre de leur art, dont quelques restes échappés au ravage des temps sont encore aujourd'hui si précieux ; de là, en même temps, cette noble émulation que ne pouvait manquer d'exciter la vue de tant de monuments publics, érigés au mérite et à la vertu !...

Si l'on ne nomme pas les artistes qui ont construit ce beau château, on sait que le docteur Menville de Ponsan, qui en est le possesseur, en est aussi le fondateur et l'architecte. On peut dire que cet infatigable auteur de l'*Histoire philosophique et médicale de la Femme,* qu'un généreux désir de contribuer au bonheur de l'humanité, l'amour des sciences, la passion du beau et le goût épuré des beaux-arts, ont fait consacrer vingt ans, vingt longues années de veilles, de soucis et de sacrifices, à composer, à écrire ce grand ouvrage scientifique et littéraire, auquel il a donné son âme, sa vie, et qu'il aime avec une tendresse reconnaissante, comme on aime les personnes à qui l'on doit son bonheur, et à choisir les puissants matériaux du superbe édifice dont il a lui-même dessiné le plan et dirigé l'exécution avec un succès que les plus savants architectes pourraient envier ; on peut dire qu'il a employé ses forces et ses facultés pour élever deux monuments utiles et durables, et on peut ajouter qu'il a fait des efforts inouïs pour les rendre dignes de l'admiration des hommes de génie et de goût et de la reconnaissance de la postérité.

des femmes, parle d'un grand nombre de femmes de toutes les nations qui ont donné des exemples de courage et d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes qui, avant un combat où il s'agissait de la destruction de leur ville, consentent à s'ensevelir dans les flammes si la bataille est perdue, et couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le conseil; d'autres qui, dans une ville assiégée, font rougir les hommes d'une capitulation indigne; d'autres qui, dans une bataille, voyant fuir leurs fils et leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le passage et les forcent de retourner à la victoire ou à la mort; d'autres qui, dans un

---

C'est ici le lieu de reconnaître cette grande vérité. Les ouvrages d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père; l'homme entier contribue à les produire; son caractère, son éducation et sa vie; son passé et son présent; ses passions et ses facultés; ses vertus et ses vices, toutes les parties de son âme, tous les battements et toutes les pulsations de son cœur, si l'on peut ainsi parler, laissent une trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit; comme deux courants de séve, son humeur et sa vie nourrissent ses productions et fournissent des couleurs à la fleur maladive. C'est encore ici que nous devons répéter avec Gœthe : L'amour révèle l'art, l'art révèle la nature, la nature ramène à l'amour.

Bellevue est un de ces lieux que la nature semble avoir pris plaisir à embellir de tous ses charmes. La pureté du ciel, la fertilité du pays, la beauté des eaux : tout dans ce séjour vous attache, vous ravit; tout vous saisit du plus profond enthousiasme, et l'âme exaltée au plus haut degré ne sait à qui, des yeux, de l'esprit ou du cœur, elle doit donner la préférence des jouissances qu'elle éprouve. Tout, dans cette scène rapprochée, inspire des idées d'un bonheur tranquille, éveille le désir de la vie pastorale. On est tenté de s'écrier avec le plus gracieux des poëtes bucoliques :

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycoris :
Hic nemus, hic ipso tecum consumere ævo.

Vois ces riants coteaux, Lycoris, vois ces plaines :
Ici de frais gazons; là de vives fontaines;
Là des bois; c'est ici qu'en nous aimant toujours,
Le temps avec lenteur consumerait nos jours.
O vallons, ô coteaux, champs heureux et fertiles,
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asiles!
Oh! de quel mouvement je me sens agité,

siége, volent au rempart, défendent leur ville et repoussent une armée ; plusieurs qui résistent à des tyrans et les bravent, et qui, au moment où le tyran n'est plus, courent en dansant au-devant des conjurés et les couronnent de leurs propres mains ; plusieurs qui rendent elle-mêmes la liberté à la patrie ; quelques-unes qui s'exposent à la mort et se chargent de chaînes pour sauver leurs époux prisonniers ; Camma qui, à l'autel, s'empoisonne elle-même pour empoisonner l'assassin de son mari, et se tournant vers lui : « Je n'ai vécu, dit-elle, que pour venger mon époux ; il l'est ! Toi, maintenant, au lieu d'un lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau. »

Quand je reviens à vous du sein de la cité !
Je crois rentrer au port après un long orage
Et bien prêt quelquefois d'embrasser le rivage :
Tous mes jours sont à moi, tous mes jours sont rompus,
Ici les vrais plaisirs me sont enfin rendus ;
Je sens renaître en moi le calme et l'espérance,
Et le doux sentiment d'une heureuse existence.
Ah ! le monde frivole où j'étais entraîné,
Et son luxe et ses arts ne me l'ont point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre,
C'est là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.
Et toi qui m'as choisi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie,
Toi qui vas de nos champs admirer les beautés,
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu sais plaire ;
Le printemps te rappelle au vallon solitaire.
Heureux si près de toi je chante, à son retour,
Ses dons et ses plaisirs, la campagne et l'amour.
. . . .
Amour, charmant Amour, la campagne est ton temple.
Là les feux d'un ciel pur, le penchant et l'exemple,
Le doux esprit des fleurs, le souffle du zéphir,
Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir ;
Tout le chante, le sent, l'inspire et le partage ;
Les vergers, les hameaux, le chaume et le feuillage,
Les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un asile où l'Amour est heureux.
Des grâces, des plaisirs, source aimable et féconde,
Principe de la vie, âme et ressort du monde,
Enflamme, réunis les êtres dispersés,
Rends heureux l'univers ; qu'il aime, et c'est assez.

A ces qualités généreuses et altières par lesquelles il semble que les femmes se soient élevées au-dessus d'elles-mêmes, Plutarque en joint de plus douces et qui tiennent de plus près au charme comme au mérite naturel de leur sexe. Il loue les femmes d'une île de l'Archipel, où en sept cents ans, dit-il, on ne peut citer un exemple ni de faiblesse dans une jeune personne, ni d'adultère dans une femme; et les jeunes Milésiennes dont il cite un trait qui mérite l'attention d'un philosophe : « Elles se donnaient la mort en foule, sans doute à cet âge où la nature, faisant naître des désirs inquiets et vagues, ébranle fortement l'imagination, et où l'âme, étonnée de ses nouveaux

---

C'est ici le lieu de s'écrier avec l'éloquent J.-J. Rousseau : « Vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noces, au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois règnes de la nature, un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charme, le seul spectacle au monde dont les yeux, l'esprit et le cœur ne se lassent jamais... »

C'est dans cette délicieuse situation, voisine de nos magnifiques Pyrénées, c'est dans ces sites heureux, dans ces retraites paisibles, sur le bord des ruisseaux tranquilles, au milieu de nos bosquets silencieux, que le philosophe, le sage, amant de la méditation et du recueillement, trouvera de doux asiles, et comme il veut que tout ce qui l'environne réponde à la sérénité de son âme, c'est à Bellevue, c'est au pied de nos montagnes pyrénéennes qu'il viendra chercher et qu'il trouvera la paix, le calme, le repos et le bonheur.

Plus le cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces refuges des montagnes, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans les vallons, qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites, où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums...

Un jour, c'était le 28 juillet, laissant couler tranquillement mes heures oisives, moment si doux dont Horace savait goûter et peindre le bonheur insouciant quand il disait :

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?

. . . .

besoins, sent succéder la mélancolie et le calme aux jeux de l'enfance. Rien ne pouvait arrêter les suicides ; on fit une loi qui condamnait la première qui se tuerait à être portée nue et exposée dans la place publique. Ces jeunes filles bravaient la mort ; aucune n'osa braver la honte après la mort même, et les suicides cessèrent. » Plutarque cite encore d'une femme un trait qui, même aujourd'hui, pourrait servir d'excellente leçon d'économie politique. Un roi, qui croyait que l'or était les richesses, épuisait les habitants de son pays au travail des mines. Tout périssait. Les habitants ont recours à la reine : elle fit faire en secret, par des orfévres, des pains d'or, des viandes et des fruits d'or, et au retour d'un voyage, les fit

---

Dans le joyeux oubli d'une vie orageuse,
Savourer les douceurs d'une existence heureuse ;
(DELILLE.)

j'étais assis au haut de l'allée de Prédilection, dont le nom rappelle tout ce qui est noble et généreux, tout ce qui est agréable et gracieux, tout ce qui est bon et pur, J'admirais les découpures des montagnes qui forment l'enceinte du vallon et servent de cadre à ce grand tableau. Le soleil couchant ajoutait à l'effet du paysage toute l'ampleur et toute la magnificence de ces accidents de lumière si communs et si beaux sous le ciel du Midi ; de cette agréable et ravissante perspective, mes regards se promenaient dans l'enceinte de plusieurs vallons arrosés par une multitude de sources et se reposaient sur des tableaux riants ; le charme que j'éprouvais se prolongeait et se renouvelait par leur diversité. A mesure que mes regards s'étendaient au loin, la scène s'agrandissait ; elle prenait un caractère de magnificence imposante. J'essayai de retracer quelques souvenirs de ces beaux effets, je crus entendre la voix douce et flexible de celle qui m'avait déjà charmé. Je ne perdis pas un mot de ses couplets, qui depuis sont restés dans ma mémoire, comme son image est gravée dans mon cœur... Son chant, plus facile qu'étudié, me semblait surtout remarquable par ses inflexions gracieuses, parfaitement appropriées au sujet, et qui y ajoutaient beaucoup de charme. Des sons aussi doux devaient être l'expression d'un cœur aimant, d'une âme sensible ; il me serait difficile de rendre l'impression qu'ils me firent éprouver. Je restai longtemps dans une douce rêverie, dont le charme remplissait mon cœur... Rentré au château, j'aurais voulu rendre les sensations que j'éprouvais ; j'aurais voulu faire passer dans d'autres âmes les émotions

servir au prince. Cette vue le réjouit d'abord; bientôt il sent la faim et demande à manger : Nous n'avons que de l'or, dit-elle, vos terres sont en friche, elles ne rapportent rien ; on vous sert ce que vous aimez, et la seule chose qui nous reste. » Le roi l'entendit et se corrigea. Ce trait, peu connu, mériterait d'être embelli par l'écrivain ingénieux et piquant qui fait de l'apologue un cours de moral pour les jeunes princes.

Valère-Maxime, qui vécut sous Tibère, a loué en plusieurs endroits les dames romaines. Cet écrivain, en célébrant leurs vertus, cite aussi leurs talents : il nous apprend qu'au second triumvirat, les trois assassins, maîtres de Rome, avides d'or, après avoir répandu le sang, et ayant apparemment épuisé

---

qui se pressaient dans la mienne ; mais, hélas ! il est plus facile de sentir que de rendre et de communiquer ses sensations... Je ne trouvais plus d'expressions qui me parussent en harmonie avec mes pensées. J'ouvris au hasard Pétrarque, celui qui savait que notre destinée est tout entière dans les affections de notre cœur, et qui, en voyant Laure pour la première fois, sentit qu'il est des impressions dont l'imagination la plus poétique et la plus ardente ne saurait donner l'idée[1]... Pétrarque, dont la muse chaste, noble, touchante, n'avait jamais célébré que les bienfaits du Créateur, les charmes de la solitude, les grands hommes, les actions héroïques, et les objets de son affection, lorsqu'un sentiment nouveau, qu'il n'avait point encore éprouvé, allait lui donner un nouvel éclat, ne cessait de répéter : « J'aime la vérité et non les sectes, je suis quelquefois péripatéticien, ou stoïcien, ou académicien, souvent rien de tout cela, chrétien avant tout. Lisons les historiens, les poëtes, les philosophes ; mais ayons toujours dans le cœur l'Évangile, où l'on trouve la vraie sagesse, le vrai bonheur. » La conduite de Pétrarque s'accordait parfaitement avec ses discours, elle ne se démentit jamais. Pétrarque est l'auteur italien que j'ai toujours préféré ; je n'en connais pas de plus entraînant à la fois et de plus inimitable. Sans compter son vaste

---

[1] Voici comment la comtesse de Genlis parle du premier tête-à-tête de Pétrarque et de Laure : « Le soir même de son retour à Avignon, Pétrarque vit Isoarde, qui le prévint que Laure irait le lendemain se promener dans le jardin d'un vieillard, ami de Pétrarque, et qui se nommait d'Elbène. Pétrarque ne manqua pas de voler à cette espèce de rendez-vous. Il trouva le vieillard seul dans son jardin ; et,

toutes les formules de brigandage et toutes les manières de piller, s'avisèrent de taxer les femmes; ils leur imposèrent par tête une très-forte contribution. Les femmes cherchèrent un orateur et n'en purent trouver; personne n'est tenté d'avoir raison contre ceux qui proscrivent. La fille du célèbre Hortensius se présenta seule; elle fit revivre les talents de son père, et défendit avec intrépidité la cause des femmes et la sienne. Les tyrans rougirent et révoquèrent leurs ordres. Hortensia fut reconduite en triomphe, et une femme eut la gloire d'avoir donné dans le même jour un exemple de courage aux hommes, un modèle d'éloquence aux femmes, et une leçon d'humanité aux tyrans.

---

savoir, la fécondité de son imagination, la vigueur et la grâce de son style, la magnificence et l'éclat de sa manière, il y a dans son infatigable constance, dans l'énergique résignation de sa volonté, dans cette perpétuelle et ineffaçable identité de sa vie et de son amour, quelque chose de grave et d'imposant qui ennoblit ses longues douleurs et ses plaintes éternelles. En le lisant, on se sent dominé, comme il l'était lui-même, par l'ascendant irrésistible de sa passion : on ne le plaint pas, on souffre avec lui; et l'on n'ose en vouloir à Laure de son inflexible vertu. Mes yeux rencontrèrent d'abord celui de tous ses sonnets qui m'a toujours paru le plus remarquable, par la tristesse pénétrante de sa mélancolie :

Passa la nave mia, colma d'oblio, etc.,

et ensuite un autre sonnet que l'abbé de Sade a traduit dans les vers suivants :

Croissez, laurier charmant, croissez sur ce rivage,
Élevez jusqu'au ciel vos rameaux toujours verts;
Au bord de ce ruisseau, sous votre doux ombrage,
Je reviendrai chanter la beauté que je sers.

---

quoiqu'il fût aimable, Pétrarque l'écoutait avec une extrême distraction. Il attendait Laure!... Enfin, elle arriva avec ses deux plus chères amies, Isoarde et Cécile, vicomtesse de Turenne. Ces jeunes personnes, désirant également favoriser les vœux secrets de Pétrarque, s'emparèrent du vieillard; et, sous prétexte d'examiner avec détail le jardin, elles l'entraînèrent loin des deux amants, que bientôt elles perdirent de vue... Quelle époque dans la vie, quel événement d'un immortel

Mais c'est dans la France surtout, où ce sexe a conquis une partie de sa liberté, que l'on peut mieux apprécier son caractère rendu à l'indépendance native, et presque partout ailleurs affaibli, dégradé par la défiance, l'humiliation ou l'esclavage ; la France seule a vu à la fois une Agnès Sorel blâmer l'amour d'un roi oubliant la gloire à ses genoux ; et une Jeanne d'Arc reconquérir, au nom de ce roi fainéant, les conquêtes des Anglais, qui se montrèrent assez lâches pour condamner au supplice une vierge jeune, belle et brave, dont le seul crime était de les avoir battus.

Ainsi tout prospérait à son jeune courage.
Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage,

J'ouvris aussi le tendre Despourreins, qui soupira, à Accous, ses élégies passionnées et qui, barde élégant de nos montagnes pyrénéennes, sut répandre la grâce, le coloris et la douceur, dans ses chansons patoises, quand il disait :

Que man bannit de sa présenco,
Que nou poudi esta de l'aima
Contre l'amou que hé l'absenco ?
Erè nou hè que laougmenta.

On m'a banni de sa présence,
Je ne puis m'empêcher de l'aimer.
Contre l'amour que fait l'absence ?
Elle ne fait que l'augmenter.

---

souvenir qu'un premier tête-à-tête avec l'objet qu'on aime passionnément !... Laure était appuyée sur le bras de Pétrarque ; et, comme toutes les femmes, se hâtant de parler de choses indifférentes, pour dissimuler son trouble : « Vous con-« naissez depuis longtemps ce jardin ? » dit-elle d'une voix tremblante. « Ah ! s'écria Pétrarque, je crois le voir dans cette instant pour la première fois, et ce n'est point une illusion : combien il est changé ! Et quelle ravissante métamorphose !.... Qu'ils sont délicieux, ces ombrages formant autour de nous une heureuse barrière qui m'enferme avec vous dans ce petit espace et qui ne me laisse voir que vous seule !... J'ai chanté les chênes superbes de la forêt des Ardennes ; mais je serai mille fois mieux inspiré quand je célébrerai ces beaux arbres, protecteurs du plus pur amour, dont les branches mollement agitées se balancent sur votre

Il se plût à récompenser
Pour la France et ses rois son amour idolâtre.
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Que son dernier vengeur fut-il dans la poussière,
Que la France jamais ne périt tout entière,
Pour apprendre aux Anglais qu'il voulait abaisser,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser.

C. Delavigne.

La tendre Agnès Sorel est bien digne d'un souvenir. Charles VII à ses pieds oubliait sa gloire. Elle a l'énergie de vouloir le rendre aux devoirs d'un roi. Née avec une force d'esprit supérieure, et cherchant à exciter son amant contre

---

Et à un autre endroit :

Que bouleri esté mey for, que moun amou; mey quand jou peusy a las bertux de l'anjou, que jou adori, m'en trobi pas la forço.

« Je voudrais dompter mon amour, mais quand je songe aux vertus de l'ange que j'adore, la force me manque. »

Mais bientôt, contre mon usage, mes regards distraits se détachèrent du livre; la lecture ne me suffisait plus; je repris mon album, et j'y traçai les vers ou plutôt les lignes suivantes, qui n'étaient pas sans quelque rapport avec ma situation :

Tu m'apparus un jour, une heure, un seul moment!
A peine tu levais ta rêveuse paupière;
A peine ton regard jeté négligemment
Trahissait sa douce lumière.

---

tête pour rafraîchir l'air que vous respirez et pour vous garantir de l'ardeur du soleil. Ces feuillages s'élancent de toutes parts, afin de nous cacher aux regards profanes des jaloux. Oh! qui pourrait sans trouble voir l'excès de mon bonheur!... Ce n'est plus la bruyante renommée qui vous porte mes vœux, c'est ma voix qui vous les exprime! Laure est à côté de moi, elle m'entend, elle m'écoute! Ces yeux dont j'ai fait envier le pouvoir à toutes les beautés de l'Europe, ces yeux célestes sont fixés sur moi!... — Ah! Pétrarque, reprit Laure, votre brillante imagination ne vous abuse-t-elle pas sur vos sentiments? Votre cœur est-il aussi tendre que votre muse est séduisante?... Je suis vaine de votre gloire, et cependant j'en suis jalouse; elle a donné tant d'éclat à votre amour qu'elle en pourrait être le prix! — Que dites-vous? ô ciel! interrompit Pétrarque. Le talent vient de l'âme, je

les Anglais, elle lui persuade qu'un astrologue a prédit qu'elle serait aimée du plus grand roi du monde ; mais que cette prédiction ne le regardait pas, puisqu'il négligeait d'arracher à ses ennemis un trône qu'ils lui ravissaient. « Je ne puis, dit-elle au roi, je ne puis voir la prédiction s'accomplir qu'en passant en Angleterre. » Ces reproches touchèrent tellement le monarque qu'il prit les armes pour satisfaire à la fois son amour et sa juste ambition. Agnès, par l'estime qu'elle avait acquise, le gouverna jusqu'à sa mort.

En parlant de nos belles Pyrénées, du remarquable château de Pau, du climat si doux, si agréable et si pur de ces magnifiques contrées, et des sources minérales si variées et si salu-

---

Et pourtant j'ai tout vu. Rempli de tes attraits,
Longtemps mes yeux captifs croyaient te suivre encore,
Comme, au soir, le soleil se peint dans les reflets
Des beaux nuages qu'il colore.
Et moi depuis ce jour je te demande en vain,
Quand le soleil renait, quand sa source s'achève,
Simple comme l'enfant qui voudrait au matin
Recommencer son joli rêve.

Si vous aimez à voir de frais vallons, des sites gracieux, terribles, sublimes, de hautes montagnes, posées aux bornes de l'horizon ; si vous aimez à voir des pics altiers, qui semblent vouloir porter aux cieux leurs pyramides de neiges éternelles, tandis que sur leur dos de nombreux troupeaux paissent le thym et la marjolaine, et qu'à leur pied se déroule comme un long

---

vous dois tout le mien ; mes succès sont des bienfaits de l'amour ; et cette gloire, dont vous me parlez, ne me touche que parce qu'elle est la vôtre et que vous en jouissez. Mais voulez vous que ces vers que vous inspirez ne soient à l'avenir connus que de vous seule ? J'y consens avec transport. — Non, répondit Laure, c'est un secret que je ne pourrais garder. Vos triomphes m'inquiètent quelquefois, mais toujours ils m'enorgueillissent. » A ces mots, Pétrarque tombe à ses pieds ; il lui jure un amour éternel. Laure, profondément attendrie, se dédommage d'un long silence et lui dit tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre. Elle parlait sans contrainte, car elle se croyait sûre d'obtenir le consentement de sa mère. Au milieu de cet entretien, on entendit du bruit et la voix d'Isoarde. Pétrarque se relève, et, en se retournant, il tressaille. « Que vois-je ? s'écria-t-il : un laurier !

taires qui les arrosent, un illustre auteur nous dit que le talent et l'esprit de quelques-unes de nos princesses suffiraient seuls pour illustrer ce délicieux séjour. Tout le monde sait, en effet, que Catherine d'Albret, reine de Navarre, était douée d'éminentes qualités, et d'une force d'âme supérieure à celle de son mari. Elle ne cessait de lui dire, après la perte de son royaume, que Ferdinand V, roi d'Aragon, avait envahi : « Si nous fussions nés, vous Catherine et moi don Jean, nous n'aurions point perdu la Navarre. » *Jean de Labrit, Jean de Labrit, si tu fuesse reine, y yo rey, la Navarre ne fuero perdide.*

Marguerite de Valois, fille de Charles d'Orléans et de Louise de Savoie, épouse de Charles, duc d'Alençon, épouse en

---

tapis vert, avec ses eaux, ses prés, ses champs et ses mille beautés, une toute fraîche et riante vallée; si vous sentez le désir de gravir ces monts, de poser le pied sur leurs cimes, de toucher en passant l'aire de l'aigle absent, de planer de l'œil sur les profondeurs d'abîmes sans fin, de fouler cette pelouse, de respirer le parfum des fleurs, allez en avant! Vous êtes en face des Pyrénées! C'est alors que vous voyez grandir le colosse : vous vous croyez à ses pieds, et vous avez à marcher longtemps encore avant de l'atteindre.

Si l'idée vous prend de parcourir et de visiter la riante vallée d'Argelès, bientôt le ciel semble devenir plus bleu, le soleil plus brillant et plus pur, l'horizon s'élargit et se déploie. Argelès est là!... Argelès avec sa riante ceinture de collines, et l'amphithéâtre lointain de ses montagnes; Argelès avec sa végétation puissante, avec ses verdures, ses fraîches prairies, ses

---

Jamais je n'en ai vu dans ce lieu; c'est un prodige de l'amour!... — Oui! reprit Laure en souriant, et pour devenir le sujet des plus beaux vers... Mais, poursuivit-elle, allons rejoindre nos amies. — Bocage enchanteur, dit Pétrarque, je reviendrai chaque jour sous votre ombrage m'enivrer d'un souvenir ineffaçable! Ici je retrouverai la trace des pas de Laure : mon pied ne la touchera jamais sans un doux frémissement! Invisible à tous les yeux, elle restera brûlante pour moi seul!... » Comme il disait ses paroles, il aperçut les amies de Laure avec le vieillard, qui tenait deux roses. « Nous apportons, dit Isoarde, les deux plus belles fleurs du jardin. — Oui, reprit le vieillard en s'arrêtant à quelques pas pour contempler Laure et Pétrarque, dont les physionomies animées, les grâces et la beauté le frappèrent vivement; oui, il n'existe rien de si charmant, et jamais

secondes noces de Henri d'Albret, comte du Bearn, roi de Navarre, mère de Jeanne d'Albret, aïeule de Henri IV, sœur unique de François Ier, et de plus son amie tendre et dévouée, peut-être sa confidente et sa conseillère, paraît aux yeux de la postérité dans la sphère des écrivains. On ne sait trop dire de prime-saut si chez elle l'écrivain jette un lustre sur le personnage historique.... Mais en cherchant quelque révolution individuelle, quelque chose qui trahisse, non la reine, non la grande dame qui tient le dé de la conversation à la cour de François Ier, et devise si agréablement au milieu des beaux esprits et des courtisans, entre Clément Marot et le connétable de Montmorency; en cherchant la femme de tous les temps et

---

sites brillants et pittoresques!—Vous sentez en y entrant une nouvelle vie circuler en vous; votre âme, naguère sous l'empire d'une tristesse vague, d'une langueur indéfinissable, sent, à l'aspect de ce nouvel horizon, les émotions se presser en foule au-dedans d'elle; vous cédez alors au besoin de vous arrêter, de contempler, d'admirer. Que de poésie dans ces tableaux! C'est là que la nature est grande, belle, majestueuse! Protée magique, elle vous offre à la fois mille spectacles; elle étale à vos yeux les contrastes les plus piquants, les plus frappantes métamorphoses. Ici, elle se déroule gracieusement comme une longue nappe de verdure; là, elle s'élève et s'arrondit en fraîche et riante colline; plus loin, elle se plaît à faire la géante; elle prend son vol dans les airs, comme l'aigle qui bat de l'aile ses cimes solitaires, et son front, toujours chargé de frimas et de nuages, apparaît dans le lointain comme une ombre immense...

C'est non loin de ces sites tant heureux, où les plus grands phénomènes et les plus imposants tableaux semblent annoncer que la nature a tracé ses opérations d'une main plus hardie et distingué ses traits par une magnificence particulière; c'est dans ces lieux inspirateurs où l'âme peut s'élever par la contemplation de la belle nature; c'est au pied de ces monts primitifs que les êtres les plus intéressants, que toutes les créatures, malades d'esprit et de corps, peuvent trouver les plus aimables, les plus salutaires thébaïdes, une

---

union ne fut mieux assortie.... A ces mots, Laure baissa les yeux. — Pourquoi rougir? continua le vieillard en riant; je parle de ces deux roses, que je vous supplie d'accepter... Laure les reçut et les mit sur son sein. — Ah! s'écria

de tous les lieux, une âme qui vive de la vie commune à toutes les âmes; en cherchant dans Marguerite ce trait distinctif qui fait oublier la reine, qui caractérise l'écrivain ; en cherchant dans l'historien le moraliste, on croit avoir trouvé tout dans cette alliance singulière, mais sincère et naturelle, de la dévotion et de l'amour, deux cultes qui, dans ce temps-là, se partageaient les âmes d'élite, se pénétraient, et se traversaient l'un l'autre sans impliquer en aucune façon le moindre calcul d'hypocrisie, le moindre semblant de profanation.

Dans l'âme de Marguerite de Valois, rien n'était plus éloigné de cet amalgame monstrueux de volupté sensuelle et de pra-

---

nature grandiose, sauvage, hospitalière, et toutes les pompes de la création naissante; c'est là qu'on voit marcher l'homme, appuyé sur les bontés de son divin Créateur; c'est dans l'enceinte des fontaines sacrées, nouvelles sources de santé et de vie, qui sortent de nos monts, que la bonté de Dieu rivalise avec sa puissance ; c'est aussi là que les admirateurs des beautés de la nature peuvent se livrer aux plus sublimes, aux plus touchantes réflexions, en admirant ces grands monuments de la nature, dont la forme et les dégradations sont les époques des temps ; c'est sur ce vaste amphithéâtre de nos monts qu'on peut envisager les annales de la terre ; c'est dans ce livre toujours ouvert et irrécusable de la nature qu'on peut lire l'histoire du monde ; c'est en contemplant la galerie et la lumière douteuse de la grotte de Gèdre, qui a fait dire à l'immortel Dusaulx : *On dirait que c'est le berceau du silence; que le jour, par un accord magique, y dort avec la nuit*, qu'on se sent charmé, transporté; c'est en voyant, en revoyant la fameuse brèche de Roland, et la prophétique vallée de Gavarni, où le passé renaît, ou l'avenir se révèle, qu'on se sent saisi d'un profond recueillement, et qu'on se livre devant Dieu à une tendre impression de piété et d'amour!... *Si j'étais au fond de l'Inde,* s'écria milord Butte lorsqu'il fut pour la première fois en face de cette vue imposante, *et que je soupçonnasse l'existence de ce que je vois en ce moment, je voudrais partir sur-le-champ pour en jouir et l'admirer!...*

Pétrarque avec enthousiasme, ces deux heureuses fleurs, malgré leur fragilité, ne périront point; leur bonheur doit leur assurer l'immortalité.... Et en effet, Pétrarque en éternisa la mémoire : il les a chantées.

tiques superstitieuses dans lequel certaines âmes corrompues et blasées se réfugient comme dernière distraction, et où (c'est Marguerite qui parle) « elles pleurent leurs péchés et rient leurs plaisirs tout ensemble....» — « La passion, dit magnifiquement l'illustre Guizot, la passion se déployant en harmonie avec la conscience et inondant l'âme de joie, sans altérer sa beauté ni sa paix, c'est le plein essor de notre nature, la satisfaction de nos aspirations à la fois les plus humaines et les plus divines, c'est le paradis reconquis. »

La reine Marguerite aimait avec passion les arts, et les cultivait avec le glus grand succès ; elle écrivait facilement en

---

Augustes monuments du premier âge du monde, monts primitifs ! vous, dont l'existence se joue des siècles; qui voyez autour de vous les deux règnes de la nature se succéder sans cesse, naître, croître et dépérir, tandis que, reposant sur vos bases inébranlables, vous résistez à vos trombes intestines, au choc des météores, à l'action plus rongeante encore des années! Vous dont l'époque de l'enfance nous est inconnue, et dont la durée de la vieillesse ne saurait être calculée ! Vous inspirez non l'effroi des cadavres, mais le respect religieux que nous devons à des êtres vivants, aussi étonnants par leurs masses que par leur structure ; vous semblez plus tenir du ciel que de la terre. Vous êtes les seuls individus de la nature, dont les germes soient immortels! Vous êtes dispensés de les reproduire, parce que vous renaîtrez de vos ruines ! Votre puissance est sans bornes ; elle surpasse celle de tous les êtres créés; ils sont dépendants de tout ce qui les environne, des saisons, des années ; vous ne l'êtes que de vos propres forces. Le travail intestin peut diviser vos masses ; mais le germe est inattaquable, il n'y a que le souverain architecte qui peut le détruire, et ce sera lorsqu'un nouveau chaos s'emparera du globe et que tout rentrera dans la dissolution et le néant. Jusqu'à l'époque de cet ordre terrible, émané de la volonté du Créateur, la mer changera successivement sa position autour de la terre, et, chargée de vos dépouilles, elle les rapportera sur vos sommets nivelés, en présentant au germe sa nouvelle nourriture, son nouveau moyen d'accroissement. Sublimes objets de nos méditations ! vous qui nous laissez lever un coin du voile dont vous couvrez votre origine mystérieuse ! vous qui laissez lire dans vos archives le grand secret de vos opérations, le mode de votre existence, les progrès présumables de votre destruction et d'un renouvellement subséquent ! vous êtes pour moi ce que vous serez toujours pour

vers et en prose ; ses poésies lui acquirent le nom de dixième Muse.

Voici comment cette illustre princesse, qui joignait à toutes les grâces de l'esprit le plus grand amour des sciences et des arts, parle, dans ses lettres immortelles, de son illustre amie madame la princesse de Conti.

Si mes écrits alloient jusqu'à l'éternité
. . . . . . j'instruirois la postérité
Que ces climats heureux ont donné la naissance
A la beauté qui peut par son divin aspect
Soumettre tous les cœurs à son obéissance.
Je consacre à ses pieds ces marques de respect.
Princesse, c'est à vous que ce discours s'adresse.

Marguerite de Valois avait tout ce qui plaît, jusqu'au désir de plaire, et fut aussi aimable que spirituelle. Elle n'était point

---

l'observateur attentif, le grand livre de la nature, où l'on peut meubler sa tête de connaissances, nourrir son génie d'enthousiasme et sa mémoire de souvenirs !

O monts sublimes et salutaires!—Vous n'êtes point le produit du feu ; le troisième élément de Descartes n'a pu, dans son refroidissement et sa retraite, vous donner cette attitude pyramidale, cette variété de coupes, cette différence dans la nature des substances qui vous composent, ni cette ressemblance d'ensemble qui vous caractérise. Vous avez vos genres, vos espèces, vos individus. Vous formez des familles que la nature a placées sur le globe, comme des machines auxiliaires pour l'exécution de ses desseins; votre règne et votre position étaient indispensables dans l'ordre établi. Sans vous, la surface entière du globe serait inféconde et désolée. Vos cimes sont les paratonnerres et les ventilateurs des campagnes; vos glaciers sont les urnes mystérieuses d'où découlent les fleuves et la fécondité; vos entrailles fournissent aux arts les instruments qui les perfectionnent; au commerce, les moyens de ses échanges ; au luxe, son aliment et sa parure ; à l'homme enfin son activité, l'aiguillon de son ambition et le contentement de ses besoins. A vos pieds naissent ces sources de vie, ces courants de baume naturel, si précieux pour l'être souffrant, qui vient si souvent y puiser

ennemie de cette espèce de galanterie qu'un grave philosophe a défini le léger, le délicat, le perpétuel mensonge de l'amour; elle avait surtout ce libertinage d'esprit qui n'est point incompatible avec des mœurs sévères. Son nom sera toujours cité parmi les gens de lettres, qu'elle protégeait et qu'elle surpassa par ses contes.

Jeanne, fille de Marguerite, se montra pareillement recommandable par son esprit et ses talents. Elle parlait facilement la langue latine et l'espagnol; elle avait quelque connaissance de la langue grecque; elle ne dédaignait pas même de cultiver la poésie; en un mot, elle avait l'esprit, les connaissances et les goûts de sa mère. A des talents aussi variés elle unissait un caractère intrépide et ferme. D'Aubigné la peint en ces termes:

« Cette reine n'ayant de femme que le sexe, l'âme entière aux

---

une santé qu'il a perdue. Disparaissez un moment de la surface du globe, et le globe ne sera plus qu'un chaos. Alors la terre et l'eau seraient ensemble, comme ils le furent avant votre formation. Le continent humide s'avancerait sans obstacle sur le continent sec; il n'y aurait plus de barrières pour contenir la mer dans son domaine. Les deux éléments confondus ne produiraient d'autres animaux que des reptiles faits pour vivre et multiplier dans la fange, d'autres végétaux que quelques plantes vénéneuses, et les espèces multipliées des champignons dangereux.

O vous que la mollesse et le luxe enchaînent sous des lambris dorés, vous ne sauriez concevoir le charme qu'on peut trouver à fixer sa demeure sous un roc décrépit! Mais que les ornements de vos palais superbes sont froids et insipides auprès de ces tableaux pleins de charme et de vie qui frappent mes regards!

Au pied de cette montagne, fidèle image de la vie qui s'éteint, une eau rapide et pure comme le cristal roule sur des cailloux qu'elle déplace et polit sans cesse. Mes yeux ne perdent pas un seul de leurs mouvements, une seule de leurs couleurs. Jamais l'art des mosaïques n'en fit un assemblage plus piquant. Un peu plus loin, des prairies émaillées de mille fleurs étaient sans culture leur parure brillante. Des animaux, compagnons utiles

choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux grandes adversités. »

La reine Jeanne, cédant au désir d'Henri d'Albret, son père, vint de Compiègne pour faire ses couches au château de Pau. C'est le 3 décembre 1553 qu'Henri IV, la gloire du pays et de la France, vit le jour. Son aïeul, le bon Henri d'Albret, qui assistait aux couches de sa Jeanne, vit, selon son expression, sa brebis enfanter un lion; il fit chanter à Jeanne des vers béarnais pendant les douleurs de l'enfantement; il mit la chaîne d'or où était suspendue la boîte de son testament au cou de la princesse, en lui disant : « Voilà, ma fille, ce qui est à vous, et voici ce qui est à moi; » et aussitôt il prit dans ses bras l'enfant qui venait de naître, et frotta les lèvres du jeune prince avec une gousse d'ail et lui fit boire du vin de Jurançon....

---

de leurs maîtres, des chevaux, des moutons et des chèvres y paissent en sûreté, sous la garde des eaux qui les entourent et donnent un nouveau mouvement à ces riants et fertiles paysages. Ainsi, d'un côté la nature atteste par ses ruines son ancienne existence, et de l'autre sa puissance éclate sous la forme de la vie la plus vive.

Heureux mortels qui vivez dans ces lieux enchanteurs, que ne puis-je, avec vous, loin des passions des méchants, entouré de quelques amis, consacrer à la philosophie, à la contemplation de la nature le reste de mes jours! Puissent les orages qui grondent se briser sur vos roches secourables, et n'altérer jamais la paix et le bonheur que vous promettent ces champêtres asiles!

C'est dans ces enceintes mystérieuses que la déesse de la santé a fixé sa demeure, et prépare ses prodiges si salutaires. Oh! qui pourra tous les décrire? O vous, philosophes et poëtes, qui avez décrit, dessiné et chanté les Pyrénées et les moyens de santé qu'elles offrent, pardonnez mon audace et soutenez mes efforts. Mais lorsque l'âme, électrisée de toute part, est dans l'ivresse des sensations, tout lui paraît possible, et son délire lui tient lieu de talent, comme il doit lui servir d'excuse.

Au sein d'un milieu hygiénique aussi favorable, le malade sentira bientôt

Voici les vers béarnais que Henri d'Albret fit chanter à sa Jeanne malgré les douleurs de l'enfantement.

Nousto Damo deu cap deu poun
Adjudat me a d'aquesto horo.

Notre-Dame du haut du pont,
Assistez-moi à cette heure.

Au bout du pont du Gave béarnais était en effet un oratoire dédié à la Vierge, qu'on regardait comme célèbre par plusieurs miracles, et où les femmes enceintes déposaient leurs vœux et leurs offrandes, pour obtenir un heureux accouchement.

Quoique Marguerite de Valois, sœur de Charles IX et femme de Henri IV, qui fit divorce avec cette reine, n'ait séjourné que peu de temps à Pau, je crois devoir la placer au nombre des princesses qui, par leurs talents, illustrèrent le Béarn. Elle joignait au meilleur cœur et à l'âme la plus généreuse

---

ses infirmités disparaître, ses forces se relever, l'esprit se ranimer, la raison se fortifier, la sensibilité, le sentiment, les joies de l'affection et de l'espérance lui reprendre au cœur. Air pur des campagnes, exercice, travail selon ses forces, vie paisible, contentement de soi et des autres, simplicité, alimentation saine, émanations, dégagements phosphorescents des monts pyrénéens, que vous êtes puissants! Combien vous possédez de vertus! C'est vous qui dissipez la maladie, qui relevez les forces morales et physiques, qui faites savourer l'existence et les moyens d'exister; c'est vous qui donnez le calme de l'âme, qui dissipez les passions, éloignez le calice d'amertumes et faites des heureux! O l'agréable, ô l'innocente vie! disait Pline; ô mer! ô rivages! que vous m'inspirez de nobles pensées! combien votre paisible séjour est préférable aux grandes villes, aux palais et aux plus illustres emplois!...

C'est au sommet de nos monts, qu'il faut aller pour améliorer sa santé, jouir de l'existence, et prolonger sa vie. L'air y est si pur, si bon, la nature est si belle, le ciel est si favorable à la paix de l'âme et du cœur, on y puise une si grande abondance de vitalité, qu'à moins de passions contraires, on se sent bientôt dominé par le souhait de l'apôtre, disant à Jésus-Christ sur la montagne: Seigneur, dressons une tente et restons ici!...

beaucoup d'esprit et de beauté. Sa maison était l'asile des beaux-esprits; son imagination acquit tant d'agréments avec eux qu'elle parlait et écrivait mieux qu'aucune femme de son temps. On a d'elle : 1° des poésies, parmi lesquelles il y a quelques vers heureux; 2° des mémoires depuis 1565 jusqu'à 1582; le style en est net et agréable, et les anecdotes curieuses et amusantes. Personne en Europe ne dansait aussi bien qu'elle : don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, partit exprès en poste de Bruxelles et vint à Paris incognito pour la voir danser à un bal paré.

Le sujet de cet ouvrage ne nous permet pas de nous étendre davantage sur ces détails si curieux et si pleins d'intérêt et de charme, et que nous quitterions avec plus de regret encore si nous n'espérions les donner plus tard dans l'histoire philosophique et médicale de nos belles Pyrénées, que nous désirons publier; mais nous ajouterons seulement que le bon goût et l'amour des femmes pour les beaux monuments et pour les progrès de l'architecture, qui est la mère de tous les beaux-arts, ont exercé de tout temps l'influence la plus puissante et la plus heureuse sur les progrès des lumières et des arts; car on n'ignore pas que ce fut aux pressantes sollicitations de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, que ce prince, qui a mérité le nom de père et de restaurateur des sciences et des arts, témoigna l'amour qu'il avait pour les belles choses en donnant des instructions pour travailler au vieux Louvre, qu'il entreprit de faire bâtir, en 1541, avec toute la beauté et la magnificence possibles; que le palais des Tuileries fut commencé en 1564, par les soins de Catherine de Médicis, et le Palais d'Orléans ou du Luxembourg en 1615, par Marie de Médicis...

Aujourd'hui, 1858, grâce à la volonté ferme, au goût éclairé et à l'amour pour les nobles et belles choses de notre illustre

Empereur, on est heureux de lire sur le fronton du pavillon de Sully, que soutiennent deux riches et superbes colonnes de marbre, l'inscription suivante :

1541, *François Ier commence le Louvre.* 1852-1857, *Napoléon* III *réunit les*
1564, *Catherine de Médicis commence* *Tuileries au Louvre.*
les Tuileries.

La reine Catherine de Médicis transporta en France, avec le goût des beaux-arts, la plus riche collection de livres rares, qu'elle fit rechercher à grands frais, et qu'elle fit venir de Florence.

L'amour de Catherine de Médicis pour les lettres est un des côtés les plus remarquables de cette reine italienne, et lui attira les éloges de nombreux savants et poëtes contemporains. On cite de Ronsard les vers suivants :

Cette reine d'honneur, des Médicis issue,
Ainçois que Calliope à son ventre a conçue
Pour ne dégénérer de ses premiers aïeux,
Soigneuse, a fait chercher les livres les plus vieux.
Hébreux, grecs et latins traduits et à traduire ;
Et par noble despense, elle en a fait reluire
Le haut palais du Louvre, afin que sans danger
Le François fut vainqueur du savoir étranger.

A certaines époques désastreuses de la vie, à ces moments terribles et funestes de perturbation, où le trouble des intelligences venant à se mêler à une confusion étrange, la société, au milieu des ténèbres, marche au hasard comme le malheureux voyageur qui a perdu son chemin au milieu de la nuit; alors que les idées courageuses et conservatrices, qui sont les astres de la société en péril, au lieu de luire sur l'humanité pour éclairer sa route, s'éclipsent mutuellement et ne lui envoient plus que des lueurs douteuses qui ne suffisent plus même à lui montrer l'abîme; dans ces heures de tristesse et

d'horreur, dégager de l'universelle confusion, montrer toute l'étendue et tout l'effroi du danger, est un service rendu à la société en péril, et ce qui, en des jours lumineux, apparaîtrait comme hors-d'œuvre, devient en ces jours obscurs un bienfait social; on obéit, dans ces heures voilées d'ombres profondes, à tout ce qui offre un rayon de lumière, un éclair d'intelligence courageuse, unique planche de salut. Dans la nuit révolutionnaire, à cette triste époque où le génie seul pouvait jeter quelques lueurs au milieu de cette désolation, au milieu de cette corruption, lorsque l'État social semble ébranlé sur sa base, on est heureux de voir et de rencontrer de ces êtres privilégiés que la nature a chargés du soin de sauver et de consoler l'humanité; car, en subissant les temps, il sait analyser sa souffrance pour en découvrir le remède; il se dévoile dans quelques écrits. Alors surtout ceux d'une femme immortelle tentèrent de ranimer l'espérance en nous retraçant nos fautes et nos passions. Mais, toujours méconnue ou captive, Cassandre inspirée n'avait pu sauver les vaincus, elle ne put éclairer les vainqueurs. Toutefois, les terribles effets d'une révolution si grave, commencée si peu gravement, donnèrent une forte secousse aux âmes; et quand les âmes sont ébranlées, quelles que soient les fautes, l'expérience n'en est pas absolument perdue. Aussi a-t-on vu, au bout de très-peu de temps, les femmes rendues à la nature déployer des vertus dont on ne les eût pas crues capables. Soit en France, soit au dehors, elles ont excité l'intérêt par leur dévouement, par leur intelligence à surmonter une pauvreté inattendue, à faire briller un rayon de bonheur là où sans elles on n'eût trouvé que détresse et découragement. C'est aux femmes surtout qu'on doit le changement heureux qui s'est opéré dans les mœurs françaises. En présence du danger, redevenues mères, filles, épouses, elles ont oublié les délaissements, par-

donné les trahisons, accepté la communauté du malheur, et par là redonné de la puissance à des liens qu'elles reconnaissaient pour sacrés dès qu'il fallait mourir ensemble.

Dans cette crise révolutionnaire, les plus mâles courages étaient abattus : une femme seule, la fameuse Charlotte Corday, ne dédaigna pas l'affreuse gloire d'un vertueux assassinat pour sauver son pays.

Nous n'épuiserions point les citations pour prouver le dévouement et le mérite des femmes, et le droit légal de ce sexe intéressant à un empire réciproque avec l'autre sexe; et c'est moins en France que partout ailleurs qu'il est nécessaire d'élever une telle question. Il est, je crois, à peu près décidé que ce partage absolu du pouvoir serait un sujet perpétuel de rixes, et que l'un doit dominer par la force comme l'autre doit dominer par les grâces. Ce dernier pouvoir, plus circonscrit et plus sûr en effet, puisqu'il est volontairement consenti, borne l'influence des femmes aux détails intérieurs et les éloigne des actes civils, de tous ceux relatifs à la politique. La femme qui consent à renfermer ses succès dans le cercle étroit d'une domination domestique aura un genre de gloire qui ne sera assurément pas sans mérite : c'est à une telle conduite que l'époux devra la fidélité d'une épouse chérie; le fils, les caresses d'une mère attentive; toute la maison, cet ordre que les femmes seules savent établir et conserver. D'autant plus vertueuse qu'elle cherche moins à le paraître, d'autant plus estimable qu'elle est plus ignorée, la femme vouée à l'obscurité d'une existence toute passive reporte sur l'être associé à ses jours cette inquiétude naturelle, cette activité affectueuse qu'elle a reçue de la nature; et tandis qu'un héros balance les destinées de l'Europe ou de la terre entière, décide de la paix ou de la guerre, donne des trônes, d'un mot décide du salut des empires, et rend enfin le bonheur et la prospérité à son

pays, on voit sa modeste épouse, se dérobant à l'éclat des grandeurs, borner sa puissance à rendre heureux ceux qui l'entourent, ne connaître de sujets que les cœurs qu'elle s'est attachés, d'empire que celui des bienfaits, et donner, en un mot, l'exemple de toutes les vertus privées, comme il offre à l'univers le spectacle de toutes les vertus publiques.

La douceur est une qualité innée chez la femme et parfaitement appropriée au rôle de dépendance qu'entraîne avec lui celui de protéger ; c'est une arme dont la femme sait habilement tirer parti, avec laquelle elle tempère non-seulement le gouvernement de l'homme, mais encore dont elle sait se servir pour le gouverner lui-même. Combien l'esprit observateur de Rousseau est admirable, quand il dit : « L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse, de complaisance ; ses ordres sont des caresses ses menaces sont des pleurs ! » Il y a ici une harmonie qui résulte des effets physiques et moraux, dont le résultat est la quiétude et le bonheur individuel, et en dernière analyse la famille...

On a dit que l'amour est le sentiment dominant de la femme. « L'amour, dit madame de Staël, mais c'est toute la vie d'une femme. »

François Ier, un des rois les plus aimables, les plus galants, et qui disait qu'une cour sans femmes était une année sans printemps, un printemps sans roses, avait épousé Eléonore d'Autriche, qui eut un moment d'influence par sa douceur et le charme de sa figure la plus séduisante. On prétend même quelle signala son crédit dans l'entrevue qu'elle ménagea entre son époux et Charles-Quint, son frère. Un poëte fit en son honneur un distique latin qu'on traduisit ainsi :

D'Hélène on chante les attraits.
Auguste Eléonore, vous n'êtes pas moins belle ;

Mais bien plus estimable qu'elle :
Elle causa la guerre, et vous donnez la paix.

L'amour, tour à tour sublime ou sans énergie, s'élève avec la gloire, s'abaisse avec la faiblesse. Il se dénature ou se perfectionne aisément par la trempe différente des âmes dont il s'empare... mais il n'est pas de passion qui épure, qui électrise autant que lui les cœurs nobles, élevés, et que leur naturel appelle aux grandes choses de tout genre.

La duchesse d'Etampes qui posséda le cœur de François Ier, étudiant les penchants de ce roi, voulut s'associer à son goût pour les lettres. Elle unissait à la jeunesse, à la beauté, un esprit fin, solide et étendu; sensible au mérite des bons ouvrages, elle se fit donner (peut-être pour mieux captiver son amant) le titre de la plus savante des belles, de la plus belle des savantes; elle y joignit celui de protectrice des beaux-arts.

Partout où les femmes règnent par le double ascendant de leurs charmes et de leurs vertus, elles ne sauraient partager leur empire. L'amour est un sentiment exclusif qui ne s'attache qu'à un seul objet.

Le seul mot d'amour nous rappelle la réponse si fine, si délicate, que fit un jour notre illustre Bordeu, né, dans le siècle dernier, au château d'Iseste, sous le beau ciel du Midi, sous ce ciel admirable des Pyrénées, qui resplendit des plus admirables tableaux où se soient jamais reposés les regards de l'homme, non loin des sources minérales, si précieuses, si salutaires, qu'il devait rendre à jamais célèbres et mémorables par des écrits immortels et des cures miraculeuses; réponse, dis-je, qu'il fit à madame de la Ferté, noble personne s'il en fut à Bagnères, qui demandait au savant et spirituel surintendant des eaux de l'Aquitaine, à l'impromptu, une définition de l'amour. Notre illustre compatriote passe alors là

main droite dans son jabot de fine dentelle, comme s'il fallait tirer de là cette explication délicate : « On dit, madame, répondit-il en promenant ses regards sur les autres personnes, on dit que l'amour est uniquement la reconnaissance du plaisir... » Puis, ramenant ses yeux sur madame de la Ferté, il ajoute : « Quant à moi, je suis doué d'une âme si libérale que j'ai la gratitude avant le bienfait. » A toutes les époques et dans toutes les parties du globe, on a vu des femmes victimes des feux de l'amour consumant leur tendre cœur. En parcourant les fraîches vallées de nos magnifiques Pyrénées, non loin de l'Adour, on rencontre l'antique fief de Grammont, où l'on voit encore les débris d'un château féodal. Le temps a découronné de ses tours l'orgueilleux édifice ; mais il a respecté un tendre souvenir qui s'attache encore à ses murailles en ruines. Asté fut la demeure de cette aimable et sensible Corisandre d'Andoin, à qui Henri IV, guerroyant dans la Guyenne et la Gascogne, écrivait des lettres si spirituellement amoureuses, si chevaleresquement insouciantes, au débotté d'une expédition aventureuse ou le soir d'une bataille gagnée. Plus d'une fois, s'il faut en croire les traditions locales, la poterne du vieux château s'ouvrit devant le galant Béarnais, et l'on vous montre encore l'endroit où le roi de Navarre avait coutume d'abreuver son cheval, qui depuis cette époque est connu dans le pays sous le nom de *Lacode-Bourboun,* mare de Bourbon. Cette pauvre Corisandre tant aimée, elle fut oubliée comme tant d'autres, et comme bien peu d'autres elle mourut de cet oubli. Le roi de France ne se souvint pas des serments d'amour du roi de Navarre, et tandis qu'il prodiguait à Gabrielle d'Estrée des protestations d'inaltérable tendresse, la pauvre châtelaine des Pyrénées s'éteignait dans son manoir solitaire, toujours abusée, toujours confiante dans un bonheur qui ne devait plus refleurir pour elle !... C'est ce sentiment,

mêlé de résignation naïve et de crédule espérance, que l'auteur de l'*Histoire pittoresque de Bagnères de Bigorre* a exprimé si bien dans les vers suivants :

Pauvre femme ! elle crut à ces mots pleins de charme,
A ces mots, que devait payer plus d'une larme.
Enchantée elle y crut et de l'âme, et du cœur,
Comme au premier plaisir, comme au premier bonheur,
Et lui, qui sait ? Peut-être il y croyait comme elle,
Mais souvent malgré soi l'on devient infidèle ;
Et quand il la quitta pour la dernière fois,
La voyant à ses pieds étendue et sans voix,
Pâle, et de sanglots oppressée
Dans un dernier baiser étouffant un soupir,
Et lui dit : « A demain !... » Et toujours abusée
Elle mourut dans la pensée,
Qu'il allait bientôt revenir,
Et l'on dit que depuis, la blonde châtelaine,
Quand la lune descend des coteaux sur la plaine,
Vient visiter encore le vieux manoir chéri
Et demande à l'écho sonore,
Qui seul s'en ressouvient encore,
Le nom si doux de son Henri !

Singulière puissance de l'amour, qui éclaire, adoucit et enchante les plus sombres choses, les demeures les plus funèbres ! Voilà un de ces repaires féodaux dont Dieu seul sait l'histoire. Qui pourrait dire tout ce qui s'est englouti là de vies humaines, tout ce qui a coulé de larmes et de sang sous ces voûtes muettes, tout ce que l'âme des martyrs a murmuré de plaintes et grincé de malédictions dans ces cachots, dans ces tombeaux anticipés où les victimes tombaient vivantes pour n'en sortir jamais ? Eh bien ! le seul souvenir d'une femme qui a aimé et qui à souffert a suffi pour laver tout ce passé de crimes et d'horreurs. Ah ! certes, l'amour est un don céleste,

puisqu'il peut faire oublier tant de lugubres, tant d'épouvantables scènes, puisqu'un seul de ses reflets peut effacer le sang qui a taché ces pierres! Le nom de Corisandre est attaché à ces murs comme celui de Laure aux rochers de Vaucluse, mais Laure, chantée, célébrée, adorée par le plus harmonieux des poëtes de l'harmonieuse Italie, a immortalisé des lieux que la nature avait faits pleins de charme et de gloire, tandis que Corisandre, qui ne vit que dans la légende naïve et la tradition populaire, consacre et poétise des lieux désolés et maudits! Oui, même cette tour d'Ugolin que Dante a faite si sombre et si désolée, elle se dorerait, au milieu de la nuit livide, d'un doux et mélancolique rayon si l'on savait qu'une femme eût vécu dans cet antre, qu'un amour eût fleuri dans cet enfer !...

Parmi toutes les favorites du galant Béarnais, Gabrielle d'Estrée aima seule véritablement le roi pour lui; les autres furent plus ambitieuses que tendres. Gabrielle ne répondit pas d'abord aux empressements de son maître. Elle avait, nous dit le vicomte de Ségur, un penchant secret pour le duc de Bellegarde, grand écuyer du roi. Mais le tendre attachement de Henri, ses manières affables et pleines de bonté, l'obligèrent à mieux traiter son amant généreux et si passionné. D'ailleurs, eût-il été moins aimable, quelle est la femme qu'une couronne n'a pas le droit d'éblouir?

Gabrielle, plus éprise plus sincère que ses rivales, eut cependant la même faiblesse, et comme elles, sans se contenter du cœur du monarque, elle aspira secrètement à sa main. Plus une position est brillante, plus elle aveugle. L'orgueil égare et rarement éclaire. Dans une liaison si tendre, c'est le cœur plus que l'esprit que l'on consulte, et le cœur peut-il mesurer la distance? Il la rapproche sans cesse; fatigué de la pompe, il se dérobe à l'éclat, et dans les douces rêveries aux-

quelles il se livre, la maîtresse d'un roi se place sur son trône, et le monarque amoureux en descend.

Henri IV sentait bien que ses faiblesses nuisaient à sa gloire; mais il n'était pas maître de résister à un sexe qu'il adorait Cependant on peut dire à sa louange que les femmes ne régnèrent pas longtemps sur lui. N'a-t-il pas dit à l'une d'elles qu'il aimait mieux perdre dix maîtresses qu'un Sully ?

Contre l'opinion des plus grands philosophes, l'histoire nous montre beaucoup de femmes célèbres qui ont aimé passionnément leur mari, quoi qu'en dise Montaigne, ce charmant sceptique, l'homme des jouissances aisées et des élégants plaisirs, lorsqu'il dit dans son langage d'épicurien : *En ce sag marché les appétits ne se trouvent pas si folastres.... et toute bouillante allégresse ny vault rien ;* quoi qu'en dise aussi le philosophe de Genève, quand il s'exprime de la sorte : « Une recette contre le refroidissement des époux est simple et facile c'est de continuer d'être amant quand on est époux; » quoi qu'en dise enfin le grand Voltaire, quand il s'écrie :

> Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
> Et de porter le nom de son amant !
> Votre maison, vos gens, votre livrée,
> Tout vous retrace une image adorée ;
> Et vos enfants, ces gages précieux
> Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
> Un tel hymen, une union si chère,
> Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre !

Voici ce qu'écrivait un jour à son mari absent lady Russell qui fut un modèle d'amour conjugal, et dont M. Guizot vient de nous retracer l'histoire avec ce talent et cette finesse, cette pénétration et cette supériorité d'esprit observateur que chacun lui connaît. Lady Russell avait quarante-deux ans quand e

écrivait de Londres : « Vous écrire est le charme de ma matinée ; vous avoir écrit sera la consolation de ma journée. J'écris dans mon lit, ton oreiller derrière moi; c'est là que ta tête chérie reposera, je l'espère, demain soir et bien des jours encore.... Aimez-moi.... Je ne sais rien de nouveau depuis que vous êtes parti; ce que je sais aussi certainement que je vis, c'est que j'ai été, depuis douze ans, une amante aussi passionnément éprise que jamais femme l'ait été, et j'espère l'être également pendant douze ans encore, toujours heureuse et entièrement à vous. » L'amour de lady Russell a commencé tard, mais il a duré autant que sa vie; il l'a embellie et enchantée, il a fortifié son âme en la charmant, et même après ce coup fatal qui est venu le briser dans l'objet chéri qui l'inspirait, cet amour a survécu à sa blessure et s'est ravivé dans sa détresse. « Rien ne peut me consoler, écrit-elle au docteur Fitz-William, car je n'ai plus le compagnon chéri qui partageait mes joies et mes peines. J'ai besoin de lui, je l'appelle pour lui parler, pour me promener avec lui, pour manger, pour dormir auprès de lui... Tout m'est insupportable sans lui... » Et ailleurs : « Mylord, écrit-elle à lord Halifax, je regarde comme un pauvre raisonneur celui qui nous demande de prendre avec indifférence tout ce qui nous arrive. Il est beau de dire : Pourquoi nous plaindre qu'on nous ait repris ce qu'on n'avait fait que nous prêter, et nous prêter pour un temps, nous le savions ? et d'autres paroles semblables. Ce sont là des recettes de philosophie, et je ne leur porte aucun respect, comme à tout ce qui n'est pas naturel. Il n'y a point là de sincérité.... Je sais que je n'ai pas à discuter avec le Tout-Puissant ; mais si les délices de ma vie s'en vont, il faut bien que je souffre de leur perte et que je les pleure. »

Il y a un grand témoignage en faveur du caractère de lady Russell, c'est celui de son mari. Ce qui honore le plus cette

grande dame, d'un cœur si haut et si tendre, d'un orgueil si dur à lui-même et si indulgent aux autres, d'une attitude si altière et si charmante; ce qui l'honore le plus, c'est qu'elle possède son mari sans l'humilier ni l'affaiblir, et qu'elle le conseille sans le mépriser. Brantôme parle d'une jeune fille qui au temps de François Ier avait imposé à son amant un silence absolu et illimité, qu'il garda si fidèlement deux années de suite, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour, ajoute M. Guizot, lady Russell, préoccupée d'une affaire qui se traitait dans la chambre des communes, supplie son mari de ne pas y intervenir activement; elle va jusqu'à lui écrire : « Si vous le faites, vous vous en repentirez, » et elle lui demanda en grâce de garder le silence pour ce jour seulement.... Au moment d'être jugé, et comme le président du tribunal l'engageait à s'adjoindre un de ses secrétaires pour l'assister pendant les débats : « Ma femme est là, dit lord Russel, et prête à le faire....» Et plus tard, au moment de mourir, lord Russell ne témoigne pas moins hautement, par ses dernières paroles, non-seulement l'amour qu'il a gardé à sa femme, mais sa confiance, son estime et son respect : « Naissance, fortune, esprit, piété, dévouement, elle avait tout, dit-il; et quelle consolation de laisser une pareille mère à mes enfants ! » Et quand lady Russell est partie, après les derniers adieux que les deux époux se sont faits l'un à l'autre, les yeux pleins de larmes qui ne tombaient pas : *Maintenant,* dit l'intrépide condamné, *l'amertume de la mort est passée!* Mot sublime qui semble résumer, avec cette lucidité supérieure que Dieu communique parfois aux paroles des mourants, les pures joies de ce mariage aristocratique, et la durée bien extraordinaire de cet amour.

On voit quelquefois ces nobles âmes, comme le dit si bien Cuvillier-Fleury, des âmes chrétiennes toutes pleines de ten-

dresse passionnée et d'orgueil humain, mais simples par le cœur, naturelles par l'esprit, touchantes par le langage, humbles par le dévouement. On en rencontre d'autres qui portent une lèvre avide à cette coupe inépuisable de joies légitimes que le mariage présente à l'amour, et qui tantôt courbent la tête sous l'effroyable atteinte d'un veuvage foudroyant : on croit admirer alors cette noble physionomie qui, vue à distance, mêle le sourire aux larmes, comme l'Andromaque des adieux d'Hector; tantôt ne veulent pas survivre à leurs maris. On en voit d'autres qui ont fait mieux que cela : elles ont vécu pour leurs enfants, elles les ont aimés, elles les ont élevés, elles les ont mariés, hélas! elles les ont pleurés. Andromaque, Artémise, étaient des femmes amoureuses; Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, Arria, femme de Pœtus, Pauline, femme de Sénèque, Julie, femme de Pompée, qui mourut de douleur en voyant une robe de son mari teinte de sang, sont des modèles historiques d'amour conjugal. Et combien d'autres! Plus tard, le christianisme, en prescrivant la fidélité aux femmes mariées, en leur conseillant la douceur, en leur enseignant la résignation, le christianisme ne leur a pas défendu d'aimer. Le Créateur nous fait aimer, au contraire, sa créature; oui, l'amour est profondément gravé dans le cœur tendre, dans le cœur sensible de la femme; elle est faite pour aimer, pour adorer ; il n'y a que les femmes qui comprennent la voix touchante du disciple bien-aimé du frère de cœur de Jésus, de celui qui dit : « Aimez-vous les uns les autres. » O divin saint Jean, tes seules héritières légitimes, ce sont les femmes!

Plus faible, plus impressionnable que l'homme, la femme est plus vivement, plus péniblement travaillée et affectée par l'attrait et par le jeu des passions. Pour bien apprécier le flux et le reflux des passions chez la femme, il faut la considérer

dans tous les états, dans toutes les conditions, dans tous les rangs, parmi tous les intérêts qui l'agitent, au milieu de toutes les contrariétés dont elle est sans cesse l'objet; il faut analyser la femme tenant à la vie et à la société, si l'on peut s'exprimer ainsi, par tous les liens sensibles, par toutes les fibres irritables que la passion humaine fait vibrer. Sachons donc la suivre dans tous les combats qu'elle livre à ses pareils et à elle-même; apprenons à la voir tour à tour maîtresse ou esclave de ses sens, tantôt attirée par la sympathie, tantôt repoussée par la haine, tantôt épurée par les vertus, tantôt altérée par les jouissances. Il faut analyser enfin avec discernement tout ce qui la contrarie et l'attriste, tout ce qui la rassure, tout ce qui l'afflige, tout ce qui la console.

Le besoin d'émotions toujours nouvelles, toujours plus vives, s'exprime par les agitations les plus douloureuses; c'est la satiété avec ses terribles ennuis; c'est l'insatiabilité avec ses incroyables tourments; c'est, dans tous les cas, le plus caractéristique des symptômes qui accusent l'absence d'un but d'activité honorable et sérieux; c'est le vide affreux d'une âme qui appelle sans cesse des émotions pour la remplir et à laquelle les émotions invoquées font impitoyablement défaut. « Voyez, dit le spirituel Cerise, cette personne autour de laquelle tout semble sourire et que dévorent les ennuis de l'oisiveté. Voyez comme elle s'agite, comme elle s'inquiète! Voyez les allées et les venues, les déterminations soudaines, contradictoires et sans résultat qui se succèdent sans relâche! Elle cherche à se fuir, et elle se trouve toujours en présence d'elle-même. Elle est en proie à des inquiétudes graves à propos d'un malaise léger; elle recourt pour dissiper ses inquiétudes à mille moyens qu'elle abandonne bientôt pour y recourir encore. De là, l'impatience, la colère dont les explosions répandent le trouble et l'effroi dans les familles. Tout cela est

extérieur; ajoutez maintenant le délire secret d'une imagination pour laquelle les événements de la vie ne sont que déception, désenchantement et misère. Aux prises avec un monde qui la brise par ses impitoyables et prosaïques réalités, cette personne, qui avait convoité dans ses rêves l'empire de la beauté et l'éclat d'une brillante jeunesse, se livre à toutes les angoisses d'un violent désespoir. En vain veut-elle cacher ses souffrances, tout dans ses paroles, dans son silence, dans sa mise, dans ses actes, les trahit et les proclame. » Qui pourra jamais suivre dans toutes ses péripéties douloureuses une existence ainsi livrée au hasard des influences que la civilisation multiplie chaque jour, et entre lesquelles la raison subjugée est impuissante à faire un choix! Ce sont tantôt des préoccupations de vanité ou des atteintes d'hypocondrie, tantôt des inspirations mystiques ou des agitations mondaines se montrant isolément ou se succédant les unes aux autres pour produire tour a tour des accès de colère, d'envie, de jalousie, de terreur, de remords, d'anxiété, de désespoir, etc. Cet impérieux besoin d'émotions est quelquefois tel, que l'on a vu des femmes, entourées des plus tendres affections, s'administrer en secret et sans nécessité des médicaments dangereux, s'imposer un régime nuisible, se livrer a des exercices funestes, courir mêmes les chances d'une grave maladie, afin d'appeler sur elles une attention plus inquiète et une sympathie plus affectueuse, afin de concentrer sur elles les hommages d'une plus vive sollicitude. On en voit qui, déployant pour se soustraire au calme des plus douces relations toutes les ressources que d'autres consacrent a le conquérir, recherchent avec une frénétique ardeur les prétextes d'une rupture imprévue et les agitations d'une explication impossible. Les larmes amères de la déception ont pour plusieurs un charme que n'ont point toujours les naïfs épanchements de l'amitié; on les désire, on

s'y complaît; c'est l'émotion d'une victime imaginaire qui s'enorgueillit de son magnanime supplice. L'amour du sacrifice chez la femme peut aller jusque-là.

Les émotions ont leur retentissement dans les profondeurs de l'organisme. Il n'est pas de désordres qui ne puissent se produire sous leur influence. Pour les personnes dont le système nerveux est très-excitable, tout devient une cause de douleur : un rien les effraye, le bruit léger ou un spectacle inattendu les fait évanouir. Il en est qui ne peuvent être témoins d'un accès spasmodique sans éprouver elles-mêmes des accès semblables; la facilité d'imitation prend chez elles un caractère tout à fait morbide. On connaît l'histoire des religieuses de Harlem. Emues à l'aspect d'une de leurs sœurs qui était en proie aux convulsions, elles ne cessèrent d'avoir des accès semblables qu'en présence d'un fer rougi au feu dont les avait menacées l'illustre Boerhaave, appelé à leur secours.

Les impressions idéales que fait surgir l'imagination vivement sollicitée et les désordres qui naissent de ces impressions imaginaires varient avec les préoccupations particulières de chacun, avec les croyances et les passions dominantes de l'époque. Il n'est pas nécessaire de peindre l'attitude des sibylles, des pythonisses qui, se livrant aux agitations d'un délire convulsif, rendaient des oracles respectés; nous ne rappellerons point l'histoire des filles de Milet, qui s'étranglèrent les unes après les autres sans qu'il fût possible de les arrêter dans leurs transports suicides; nous ne parlerons point des danses frénétiques auxquelles se livraient les bacchantes, appelées ménades et thyades, lorsqu'elles se croyaient remplies du dieu qu'elles avaient invoqué; nous ne mentionnerons point les danses extatiques et convulsives, connues d'abord sous le nom de danse de Saint-Jean, et plus tard sous celui de danse de Saint-Guy, et dont les diverses contrées de l'Alle-

magne furent successivement le théâtre aux XIIIᵉ et XIVᵉ siècles; et nous ne mentionnerons pas davantage la danse connue sous le nom de tarentelle, et qui régna épidémiquement dans la Pouille aux XVᵉ et XVIᵉ siècles; nous passerons également sous silence les délirantes conceptions et les hallucinations de ces femmes, qui, dans les trois derniers siècles, déclarèrent par milliers, et en présence des bûchers préparés pour elles, avoir assisté au sabbat et y avoir vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles les choses étranges qu'elles racontaient. Nous nous abstiendrons aussi de rappeler les visions et les ravissements extatiques par lesquels l'imagination, vivement sollicitée, a produit chez un grand nombre de femmes les émotions désignées en langue mystique par les mots : insensibilité, union déifique, élévation, transformation, liquéfaction de l'âme, jubilation spirituelle, ivresse spirituelle, plaisir délicieux, écoulement spirituel, blessure ou plaisir d'amour, émotions, que Bossuet qualifia, dans son orthodoxe sévérité, d'*amoureuses extravagances* ; nous allons rapporter seulement l'histoire des convulsionnaires du dernier siècle et l'histoire d'une des deux stigmatisées, de ces deux sœurs de Tyrol, qui, par la seule puissance de leur imagination, sont parvenues à se transformer en images vivantes de Jésus-Christ, accomplissant dans la Passion son divin sacrifice : transformation merveilleuse qui prend chez l'une la forme de l'extase, et qui revêt chez l'autre l'aspect des plus affreuses souffrances. Voici ces deux histoires abrégées que nous prenons dans l'ouvrage si bien écrit de notre spirituel et honorable confrère, M. le docteur Cerise, auquel nous aimons à exprimer ici notre vive gratitude pour les nombreux emprunts que nous lui avons faits.

« En 1227 mourut le diacre Pâris, antagoniste de la bulle *Unigenitus*, et adversaire déclaré des ultramontains, qui dé-

fendaient cette bulle contre les attaques des gallicans. Son tombeau, situé dans le cimetière de Saint-Médard, était l'objet de nombreuses et fréquentes visites. Quatre ans après, en septembre 1731, le bruit se répandit qu'il s'y faisait des miracles. On parlait de malades qui y étaient saisis de convulsions, se roulaient par terre comme des possédés, agitaient violemment la tête et les membres et éprouvaient une grande oppression. accompagnée d'un pouls fréquent et irrégulier. La foule des curieux ne tarda pas à se porter au cimetière pour jouir de cet étrange spectacle. Chez quelques femmes, atteintes déjà de surexcitation nerveuse, la maladie alla, dit-on, jusqu'au somnambulisme lucide, phénomène encore inconnu à cette époque. La terre qui recouvrait les dépouilles du diacre fut recherchée comme un talisman précieux, et les convulsions se propagèrent avec elle à Paris et hors Paris. On compta jusqu'à huit cents convulsionnaires. Plusieurs éprouvaient pendant leurs convulsions des douleurs violentes, qui exigeaient les secours d'autres sectaires, appelés à cause de cela *secouristes*. Ceux-ci mettaient en usage des moyens qui nous paraissent incroyables. Ils frappaient les différentes parties du corps avec des marteaux, des sabres, des bûches de bois, dont ils se servaient comme les paveurs se servent de leurs demoiselles. On raconte que quelques convulsionnaires reçurent impunément de six à huit mille coups. Une jeune fille fut guérie de violentes crampes d'estomac en recevant de grands coups de poing sur l'épigastre. Des femmes et des jeunes filles, pour ménager leur pudeur, prévoyant les sauts et les culbutes qu'elles pourraient faire dans les accès, avaient la précaution de se couvrir de longues robes qui se terminaient en forme de sac. Il y en avait qui tombaient sur leurs pieds avec une rapidité extrême, d'autres qui pliaient leur corps en arrière de manière que les talons touchassent la tête, etc. D'autres se

faisaient placer sur le ventre une planche, sur laquelle plusieurs hommes montaient pour occasionner de violentes pressions; quelques-unes d'entre elles se faisaient pincer le sein avec des tenailles, ou restaient longtemps la tête sur le sol et les pieds en l'air, et cette maladie, devenue épidémique par imitation, domina surtout les femmes. Elle persista jusqu'en 1790, et dura ainsi cinquante-neuf ans. D'étranges turpitudes s'accomplissaient, dit-on, dans de secrètes assemblées. Les grands secours furent défendus par un arrêt du parlement de Paris, rendu en 1762; mais les sectaires ne cessèrent pas pour cela de se réunir secrètement. Des médecins éclairés, Hecquet et Lorry, combattirent les préjugés qui attribuaient ces désordres à des causes surnaturelles; mais des hommes distingués et d'un rang élevé, des ecclésiastiques mêmes, défendirent la secte. Des discussions nombreuses surgirent. La révolution les interrompit sans les terminer, car, au milieu de nos orages politiques et longtemps après, la secte existait encore, mais sans les convulsions et les grands secours dont elle avait offert au monde le triste et humiliant spectacle. »

« Marie de Mœri est née le 16 octobre 1812, d'une famille noble, mais peu aisée. Elle fut, dans son enfance, sujette à plusieurs affections graves. A quinze ans, elle perdit sa mère, femme pieuse et distinguée par son intelligence. Cette perte l'affecta vivement et la fit beaucoup souffrir. A dix-huit ans, elle eut une violente maladie, des crampes, des convulsions, des hémorrhagies dont elle guérit imparfaitement. A dix-neuf ans, son médecin n'ayant pu lui promettre une guérison complète, elle résolut de s'abandonner à la divine Providence, et renonça à tous les secours de l'art. Elle communiait souvent. A vingt ans, en 1832, son confesseur s'aperçut que quelquefois elle ne répondait pas à ses questions, et qu'elle paraissait hors d'elle. Les personnes qui assistaient la jeune fille lui ap-

prirent qu'il en était ainsi chaque fois qu'elle recevait la communion. Il se promit de mieux l'observer. Le jour de la Fête-Dieu, désirant avoir sa journée libre, il lui porta la sainte hostie de grand matin. Elle fut ravie en extase à l'instant même. Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, il alla la voir, et la trouva agenouillée dans la position où il l'avait laissée trente-six heures auparavant. Les personnes présentes, habituées d'ailleurs à ce spectacle, attestèrent qu'elle était restée dans cette position. Il entreprit de remédier à cet état, qui pouvait devenir habituel. Il fit intervenir dans ce but la vertu d'obéissance, à laquelle la jeune malade s'était engagée en entrant dans le tiers-ordre de Saint-François. Ces extases se répétèrent, accompagnées de phénomènes plus ou moins extraordinaires, jusque vers la moitié de l'année 1833. A cette époque, la foule des curieux, appelée par la renommée aux cent voix, vint visiter l'extatique. On porte à quarante mille le nombre des personnes qui vinrent à Kaldern, depuis le mois de juillet jusqu'au mois de septembre. Marie resta pendant tout ce temps en extase. Les visites furent interdites par l'autorité. Le prince-évêque de Trente voulut savoir la vérité pour en informer le gouvernement, et il vint sur les lieux. Il déclara que la maladie de Marie ne constituait point par elle-même un état de sainteté, mais aussi que sa piété bien reconnue n'était point une maladie. La police, après cette déclaration prudente, suspendit son intervention. Dès l'automne de la même année, son confesseur s'aperçut que le milieu des mains, où devaient plus tard se montrer les stigmates du crucifiement, se creusaient comme sous la pression d'un corps en demi-relief. En même temps, cette partie devenait douloureuse, et des crampes s'y manifestaient fréquemment. Le 2 février 1834, à la fête de la Purification, on la vit s'essuyer le milieu des mains avec un linge, effrayée comme un enfant du sang qu'elle apercevait.

Ces stigmates se montrèrent bientôt aux pieds et au cœur. Ils étaient à peu près ronds, s'étendant un peu en longueur, présentant trois ou quatre lignes de diamètre, et fixés de part en part, aux deux pieds et aux deux mains. Le jeudi soir et le vendredi, toutes ces plaies laissaient couler par gouttes un sang ordinairement clair. Les autres soirs, elles étaient recouvertes d'une croûte de sang desséché. Marie garda le plus profond silence sur ces faits merveilleux; mais, en 1834, le jour de la Visitation, l'extase s'étant déclarée chez elle pendant une procession la surprit en présence de plusieurs témoins; elle fut vue plongée deux fois dans la joie la plus vive, semblable à un ange glorieux, touchant à peine son lit de la pointe des pieds, éclatante comme une rose, les bras étendus en croix; et tous les assistants remarquèrent les stigmates des mains. Dès lors, cette merveilleuse particularité ne pouvait plus demeurer secrète.

« La première fois que j'allai la visiter, dit le célèbre professeur Gœrres, je la trouvai dans la position où elle est la plus grande partie du jour, à genoux à l'extrémité de son lit et en extase. Ses mains, croisées sur sa poitrine, laissaient voir les stigmates; son visage était tourné un peu en haut du côté de l'église, et ses yeux levés au ciel exprimaient l'absorption la plus profonde, que rien du dehors ne pouvait troubler. Je ne remarquai en elle, pendant des heures entières, aucun mouvement, excepté celui produit par une respiration presque insensible, ou par une légère oscillation, et je ne puis comparer son attitude qu'à celle des anges, si nous les voyions devant le trône de Dieu, plongés dans la contemplation de sa grandeur. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ce spectacle fasse l'impression la plus saisissante sur tous ceux qui en sont témoins. Les cœurs les plus durs ne peuvent résister à cette vue, et l'étonnement, l'émotion et la joie ont fait couler autour

d'elle bien des larmes. D'après le rapport du curé et de ceux qui dirigent sa conscience, elle est continuellement occupée, depuis quatre ans, dans ses extases, à contempler la vie et la passion de Notre-Seigneur et le saint-sacrement de l'autel..... L'ensemble de l'image fixée devant son esprit se réfléchit clairement dans la pose et le maintien de son corps, qui prend toujours une part plus ou moins grande au sujet qu'elle médite. Ainsi, on la voit, à Noël, bercer avec une grande joie dans ses bras l'enfant nouveau-né ; le jour de l'Épiphanie, elle adore à genoux de même que les mages ; le Jeudi-Saint, elle assiste aux noces de Cana, à table, appuyée sur le côté, — circonstance qu'elle n'a pu apprendre par les moyens extérieurs, puisque les tableaux d'Église ne reproduisent point cette ancienne attitude ; — en un mot, les autres jours, toute sa personne exprime, d'une manière aussi caractérisée, la forme du sujet qui l'occupe.

« Mais l'objet le plus habituel des méditations de l'extatique de Kaldern, c'est la passion de Notre-Seigneur, qui produit en elle l'impression la plus profonde, et s'exprime le plus vivement au dehors. C'est surtout dans la semaine sainte, comme on doit le penser, que cette impression pénètre plus avant dans son être, et que l'image extérieure en est plus complète. Néanmoins, la contemplation de ce mystère revient tous les vendredis de l'année, et offre ainsi une occasion fréquente d'en observer les merveilleux effets... L'action commence dans la matinée du vendredi. Si l'on en suit la marche, on voit que, de même que certaines personnes pensent en parlant, ou plutôt parlent en pensant, sans avoir la conscience des paroles qu'elles prononcent, de même Marie de Mœri médite la passion en la reproduisant, ou plutôt la reproduit en la méditant, sans savoir ce qu'elle fait. D'abord, le mouvement qui la soulève est doux et régulier ; mais à mesure que l'action devient

plus douloureuse et plus saisissante, l'image dans laquelle elle se réfléchit prend un caractère à la fois plus profond et plus distinct. Enfin, lorsque l'heure de la mort approche, et que la douleur a pénétré jusqu'au fond de l'être, la mort même ressort de tous les traits de cette femme. Elle est là, à genoux sur son lit, les mains croisées contre la poitrine. Autour d'elle règne un morne silence qu'interrompt à peine la respiration des assistants. Vous diriez que le soleil de la vie, désormais voilé pour Marie de Mœri, descend lentement au-dessous de l'horizon, et qu'à mesure que la lumière s'affaiblit, les ombres de la mort, sortant de leurs abîmes, montent peu à peu vers elle, enveloppent tous ses membres, l'un après l'autre, et s'amassent autour de son âme, jusqu'à ce que celle-ci, quand la dernière lueur s'éteint, tombe tout entière dans les ténèbres. Quelque pâle qu'elle soit pendant tout ce lugubre drame, vous la voyez pâlir encore successivement ; le frisson de la mort parcourt plus fréquemment son corps, et la vie qui se retire s'obscurcit à chaque instant davantage. Les soupirs, s'échappant avec peine, annoncent que l'oppression augmente; de ses yeux, de plus en plus fixes et immobiles, coulent de grosses larmes qui descendent lentement sur ses joues. Des contractions nerveuses entr'ouvrent insensiblement sa bouche : comme les éclairs qui préparent l'orage, elles forment des cercles de plus en plus larges, jusqu'à ce qu'elles creusent son visage sur toute sa surface ; enfin, elles deviennent si violentes, que, de temps à autre, elles ébranlent le corps entier. La respiration, déjà si difficile, se change en gémissements pénibles et plaintifs : une rougeur sombre couvre les joues; la langue épaissie semble être collée au palais desséché ; les convulsions redoublent, sans cesse plus profondes et plus fortes. Les mains toujours croisées, qui d'abord s'affaissent insensiblement, glissent plus vite, les ongles prennent une teinte

bleue, et les doigts s'entrelacent convulsivement. Bientôt le râle se fait entendre dans le gosier. L'haleine, plus pressée, se détache avec des efforts infinis de la poitrine, qui semble liée par des cercles de fer; les traits se déforment au point de devenir méconnaissables. La bouche est désormais ouverte dans toute sa largeur, le nez s'amincit et s'effile; les yeux constamment immobiles, sont près de briser leurs orbites. Il passe encore, à de longs intervalles, à travers les organes roidis, quelques soupirs, et l'on dirait que le dernier de tous va s'échapper. Alors, le visage s'incline, et la tête, portant tous les signes de la mort, s'affaisse dans un complet épuisement; c'est une autre figure, pendante, abattue sur la poitrine, et que l'on peut à peine reconnaître. Tout demeure ainsi l'espace d'une minute et demie à peu près. Puis, la tête se relève, les mains remontent vers la poitrine, le visage reprend sa forme et son calme; elle est à genoux, les yeux levés au ciel, tout occupée à offrir à Dieu son action de grâces. Et cette scène se renouvelle chaque semaine, toujours la même dans ses phases essentielles, mais offrant chaque fois des traits particuliers, qui correspondent aux dispositions intérieures de la patiente. Il n'y a rien d'appris, rien de faux, rien d'exagéré dans toute cette représentation merveilleuse, qui coule comme la source du rocher; et si Marie de Mœri mourait en réalité dans de pareilles circonstances, elle ne mourrait pas autrement. Quelque absorbée que soit cette extatique dans ses contemplations, un seul mot de son confesseur ou de toute autre personne en rapport spirituel avec elle suffit pour la rappeler aussitôt à la vie réelle, sans qu'elle passe par un état intermédiaire. Il ne lui faut qu'un instant pour se reconnaître et ouvrir les yeux, et alors elle est comme si elle n'avait jamais eu d'extase. L'expression de sa figure devient tout autre; on dirait un enfant naïf qui a conservé sa candeur et sa simplicité.... »

Le chantre des *Métamorphoses*, Ovide, le divin poëte d'Auguste, proclamait une profonde vérité quand il écrivait :

Corpora vertuntur, nec quod fuimusve, sumusve
Cras erimus.

Nos corps se transforment, ce que nous sommes aujourd'hui, nous ne le serons pas demain.

En suivant la loi immuable de la nature et la destinée commune à tous les êtres organisés, la femme est soumise, ainsi que l'homme, aux diverses révolutions de la vie ; comme lui, elle naît, croît, s'affaiblit et succombe ; comme lui, elle parcourt toutes les phases de son existence, et n'arrive au terme fatal qu'après avoir été constamment sous l'influence des différentes causes qui peuvent altérer sa santé. Cependant, si les deux sexes sont l'un et l'autre exposés à une foule de maladies, le nombre des maux qui les accablent est loin d'être le même, car la nature a joint aux affections déjà trop nombreuses que la femme partage avec l'homme celles qui prennent leur source dans l'excitabilité plus grande de son système nerveux, et dans les fonctions pénibles et orageuses qui, chez elle, préparent et accomplissent la reproduction.

Née faible et sensible, destinée par la nature à nous donner l'existence et à nous la conserver par des soins tendres et vigilants, la femme, cette fleur de la terre, cet ange du ciel, cette fidèle compagne de l'homme, qui semble être le complément des bienfaits de la Divinité, mérite le plus vif intérêt, et présente un vaste champ de méditations aux philosophes et aux médecins.

En effet, quel sujet est plus digne de notre attention que la série des changements physiques, moraux et physiologiques qui accompagnent la femme à toutes les époques de son existence ? C'est par une longue suite de modifications et de révolutions,

trop souvent funestes, qu'elle s'avance dans la vie, et qu'elle en parcourt les différentes phases.

Les maladies des femmes sont donc nombreuses et variées.

Le médecin qui prend pour sujet de ses études cette branche si importante de l'art de guérir ne saurait se livrer à trop de recherches et de méditations lorsqu'il veut parvenir à des résultats utiles à l'humanité. Des hommes du premier mérite ont consacré leurs travaux à cette étude pleine d'intérêt; mais ils n'ont pas épuisé la matière, et l'observateur judicieux peut encore, par d'utiles découvertes, éclairer plusieurs parties de l'histoire des maladies des femmes. Malgré la marche de l'esprit humain, malgré les progrès incontestables des connaissances naturelles et les conquêtes nombreuses qu'ont faites toutes les branches de la médecine; quoique toutes les sciences enfin, cultivées d'ailleurs avec autant d'éclat que d'ardeur, aient dû refléter de nouvelles lumières sur l'étude de la nature humaine comme sur toutes les branches de la médecine et de la science philosophique, il y a beaucoup à dire et beaucoup à faire, et il existe encore une belle tâche à remplir. *Multum restat adhuc operis, multumque restabit, nec ulli nato post mille sæcula præcludetur occasio aliquid adjiciendi.* (SÉNÈQUE.)

Il restait à envisager sous un aspect assez élevé et assez vaste, soit dans ses fonctions, soit dans ses attributs corporels, soit dans ses facultés physiques et morales, le sexe féminin à toutes les différentes époques de sa vie, et les maladies nombreuses, variées et terribles qui viennent les frapper, ainsi que les moyens de traitement et d'hygiène qui leur conviennent. On pourrait ajouter qu'une histoire philosophique et médicale de la vie des femmes devrait embrasser, comprendre et montrer les traits physiques et moraux qui les

caractérisent, les passions qui les asservissent et les maladies qui les travaillent.

Nous ne nous sommes pas dissimulé l'étendue et la difficulté d'une pareille entreprise, et si nous avons osé la tenter, malgré les écueils qu'elle nous présentait, c'est moins par la confiance que nous avons en nos forces que parce que nous nous sommes trouvé entraîné par l'intérêt puissant du sujet auquel, depuis un grand nombre d'années, nous avons consacré nos veilles, nos études et nos recherches. Puisse ce dévouement périssable de notre zèle éveiller celui de nos honorables confrères, et attester, sinon notre talent, du moins notre vif intérêt pour ce sexe charmant, à qui le nôtre doit sa vie et ses plaisirs, et auquel nous devons mille dédommagements des pénibles assujettissements que la nature lui a imposés! Adorable moitié de nous-mêmes, toi qui payes par des souffrances continuelles l'avantage quelquefois si périlleux d'une beauté passagère, et dont l'existence tout entière est vouée à notre félicité, sois l'objet continuel de nos hommages et de nos respects! mais contente-toi de tout l'encens qui brûle pour tes charmes, permets qu'on s'occupe sérieusement de ton véritable bonheur; pardonne même des vérités, quelquefois trop dures à celui qui travaille avec ardeur au soulagement de tes peines, à la guérison de tes maux, et dont l'esprit et le talent brilleront toujours bien moins que la sensibilité et le cœur.

Nous nous sommes proposé, en publiant cet ouvrage, de donner à l'histoire philosophique de la femme assez d'étendue pour embrasser toutes les circonstances importantes de sa vie, et pour appliquer les sciences naturelles, physiologiques et médicales à la conservation et au bonheur des femmes, dont la vie entière est une suite de crises et de révolutions trop souvent funestes.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée

comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source de la prudence et des bons conseils, la règle de la conduite et des mœurs. Personne n'ignore que l'histoire de beaucoup de femmes est une légende domestique de vertu, d'honneur et d'amour; qu'elle peut servir de leçon de morale, et donner le goût de la vertu et des plus rares et des plus précieuses qualités, en nous les montrant compatibles avec les plus doucés joies de la vie, et en nous faisant aimer même le malheur, en le relevant par le courage et le dévouement. A-t-on besoin d'ajouter qu'il est permis de mettre dans l'étude et l'histoire de la femme une raison sérieuse, une finesse austère et un style pénétrant? « On veut des romans, dit le philosophe Guizot, dans son récent et mémorable écrit; que ne regarde-t-on l'histoire? Là aussi, on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain, avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus, un charme souverain, le charme de la réalité. J'admire et je goûte, autant que personne, l'imagination, ce pouvoir créateur, qui, du néant, tire des êtres, les anime, les colore et les fait vivre devant nous, déployant toutes les ressources de l'âme, à travers toutes les vicissitudes de la destinée; mais les êtres qui ont réellement vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs, dont le spectacle a sur nous tant d'empire; ceux-là, quand je les vois de près et dans l'intimité, m'attirent et me retiennent encore plus puissamment que les plus parfaites œuvres poétiques ou romanesques. La créature vivante, cette œuvre de Dieu, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et de tous les poëtes, Dieu est le plus grand!... »

Sans doute, ce travail demandait des qualités que je n'ai

pas; mais le sujet que je traite me donne peut-être droit à l'indulgence que je réclame.

On trouvera beaucoup de traits d'histoire curieux et intéressants, beaucoup de réflexions également ingénieuses et solides, où je n'ai d'autre part ni d'autre mérite que de les avoir recueillis en différents endroits, pour les faire entrer dans mon ouvrage. Tous ces passages si intéressants, si admirables, perdent beaucoup de leur beauté en passant par nos mains si peu exercées; ce sont autant de fleurs délicates, qu'il est difficile de manier, pour les joindre ensemble, sans flétrir et sans amortir, en quelque chose, leur vivacité; ou, pour parler plus juste, ce sont des fruits excellents qui, outre le suc et le goût, qui en sont inséparables, ont une fraîcheur et un coloris dont il est à craindre que la main qui les cueille ne leur fasse perdre une grande partie.

J'espère néanmoins que, malgré cet inconvénient que j'aurais bien souhaité pouvoir éviter, ceux qui me feront l'honneur de me lire, plus attentifs aux choses mêmes qu'au style, ne laisseront pas de goûter encore et d'estimer ce qu'il y a de beau et de solide dans les faits que je rapporte, dans les maximes et les réflexions qu'ils m'ont fournies, et dont j'ai cru devoir faire un recueil assez ample en faveur des femmes, dont la vie entière doit être l'objet de notre plus tendre et de notre plus vive sollicitude. Il m'a paru très-avantageux que l'histoire philosophique et médicale leur fît d'utiles leçons; que, d'une main non suspecte, elle leur présentât un miroir fidèle, aux unes de leur avenir, aux autres de leur passé, et à toutes de leurs devoirs, de leurs obligations, de leur santé et de leurs maladies.

Nous avons d'ailleurs employé des matériaux très-différents; et, par une association que l'austérité philosophique condamnera peut-être, des résultats scientifiques et différents extraits des prosateurs les plus éloquents, ou même des poëtes les plus

agréables, se trouvent rapprochés dans cet ouvrage, et méthodiquement rangés et réunis sous les différents titres auxquels ils nous ont paru se rapporter. Ainsi, par exemple, plusieurs fragments de Roussel, de Saint-Lambert, de Colardeau, sur le parallèle des deux sexes, précèdent, dans la première partie de cet ouvrage, les détails anatomiques et physiologiques de ce parallèle, et des extraits du même genre tempèrent la sévérité de nos considérations, un peu abstraites, sur la nature de la femme, tandis que des ornements empruntés sont répandus dans plusieurs autres parties où l'on traite des principales variétés que présentent le physique et le moral de la femme, considérée dans les différentes circonstances d'âge, de constitution et de tempérament.

Puissent ces grands, ces illustres écrivains, si bien choisis pour orner mon ouvrage, ne pas y occuper une place indigne d'eux ! Puissent mes écrits, présentés avec tant de faste, ne pas rappeler ce mot d'Apelle à un peintre médiocre qui avait couvert de bijoux et revêtu d'habits magnifiques un très-mauvais portrait d'Hélène : « O mon ami, ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche ! »

Pour justifier cette espèce de compilation et ce rapprochement d'objets, qui paraissent aussi différents, nous pourrions dire que le charme du sujet semblait les rendre nécessaires, et que nous avons désiré comprendre et réunir dans notre travail tout ce que l'on avait écrit de plus remarquable sur la femme, envisagée sous les différents rapports qui nous ont occupé; mais un motif plus puissant encore nous a déterminé.

Nous avons désiré que cet ouvrage pût être lu avec quelque intérêt par les gens du monde, et surtout par les femmes, qui n'auraient pas été pour nous un sujet tout particulier d'étude et de méditation, sans l'espoir de les engager à s'instruire de nos recherches, dont les résultats peuvent contribuer beau-

coup, dans un grand nombre de circonstances, à leur conservation et à leur bonheur.

Mais, pour atteindre un but aussi important, quel langage que celui qu'exigeait une science exacte, enseignant aux femmes, en mots techniques, l'art de conserver et de recouvrer la santé ! La santé,

> Charme de la jeunesse, âme de la beauté,
> Compagne du travail et de la tempérance,
> Santé, premier des biens, trésor de l'indigence,
> Soutien de nos vertus, source de nos désirs,
> Toi sans qui la nature offre en vain ses plaisirs,
> Tu reviens consoler, dans la saison nouvelle,
> Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.

Nous avons pensé qu'il fallait proclamer les charmes d'un sexe à qui tout doit hommage et le bonheur, et qui veut être persuadé par le plaisir; qu'il fallait peindre en traits de feu ses titres à l'intérêt général, et dire surtout élégamment les remèdes que l'art de guérir s'honore d'avoir conquis sur le temps pour arrêter ses ravages; qu'il fallait que la jeune fille, étonnée de ses naissantes richesses, apprît l'art de les conserver; que la femme même, autrefois prodigue de celles qu'elle possédait, sût celui

> De réparer des ans l'irréparable outrage;

que toutes nous écoutassent avec intérêt et fussent conduites par le plaisir de nous lire au désir de nous consulter, par le tableau de leurs dangers à la conviction de nos préceptes :

> La beauté qui sourit est bientôt convaincue?....

qu'il fallait enfin unir l'agréable à l'utile. Mais comme, suivant la remarque de Voltaire, toutes les mains ne savent pas couvrir de fleurs les épines de la science, nous n'avons pas balancé à

nous parer d'ornements empruntés, et à les assortir de la manière qui nous a paru la plus convenable avec le fond des différentes parties de cet ouvrage, dont quelques-unes ont en outre, par elles-mêmes, un attrait ou un intérêt qui paraissait exiger cette association.

O femme ! objet éternel de nos adorations et de nos soins, toi qui exerces une influence si puissante sur nos facultés, inspire à mon cœur une ardeur divine, prête à mon esprit la finesse, la délicatesse et l'attrait qui lui manquent; embellis mes pensées et mes souvenirs, et répands sur mes écrits cette élégance, cette tournure d'esprit et quelques-uns de ces charmes qui te sont si familiers ! Tu sais que la vérité, environnée du prestige du langage, est plus séduisante et plus persuasive ! Ainsi, nous présentons à l'enfant malade la coupe dont les bords sont humectés d'une agréable liqueur; il boit sans répugnance les sucs amers, et doit la vie à cette ruse bienfaisante. Le comte de Rémusat a dit, avec une grâce charmante : « Quand les anciens ont mis l'esprit sous la protection des déesses, ils nous ont avertis que la pensée doit plaire pour convaincre. »

Nous avons vu dans notre sujet deux tons différents. Nous avons pensé qu'il fallait être peintre d'abord, médecin ensuite; qu'il ne fallait point mélanger ces deux caractères, ou le fil de notre pensée, dont le dessein est pur et l'intention au moins louable, n'offrirait qu'un triste hermaphrodite, n'ayant ni la délicatesse d'un sexe ni la vigueur de l'autre.

Quelques esprits superficiels, accoutumés à juger sur de simples apparences, ne manqueront pas, je le sens, de m'adresser le reproche d'avoir cherché à rendre vulgaires des préceptes de médecine, et d'avoir tâché d'initier dans les secrets de l'art des personnes qui n'y ont point été disposées par les connaissances préléminaires indispensables. Je ne chercherai

point à me justifier de ce reproche, et à détruire le pressentiment défavorable qu'il pourrait faire naître dans l'esprit des médecins. Les hommes à qui la raison et l'expérience ont appris à juger sainement et à réduire les choses à leur juste valeur me dispenseront de chercher à prouver que si, comme j'en suis moi-même convaincu, il est quelquefois dangereux de mettre les préceptes de l'art de guérir à la portée des personnes étrangères à l'art médical, il est du moins de quelque utilité pour elles que les médecins leur rendent accessibles les règles sur l'observation desquelles repose la conservation de la santé, seul garant de félicité.

En mettant d'ailleurs les préceptes de médecine à la portée des lecteurs éclairés, nous avons cru faire une œuvre utile. La médecine, ce présent du ciel, est la science de la santé et du bonheur; on ne saurait trop s'en occuper. Combien d'hommes, combien de femmes, perdent la santé et l'intelligence, faute de quelques connaissances en hygiène et en médecine! Combien d'enfants succombent par l'ignorance des parents! Combien de malades guériraient, s'ils savaient se diriger dans les voies de la science et de la santé...!

On aurait une fausse idée de mes prétentions si l'on pensait que je présente mon ouvrage comme un travail tout à fait neuf et original: je le déclare, et je m'empresse de l'avouer, je n'ambitionne d'autre mérite que celui d'avoir fait un rapprochement utile de quelques vérités énoncées dans plusieurs ouvrages nouveaux, et d'avoir fait de ces vérités et d'un grand nombre d'observations, ou de réflexions qui me sont propres, une application directe et nouvelle à l'art si important de prévenir les maladies ou de les combattre. Nous dirons qu'il est souvent plus facile de créer des idées nouvelles et de présenter des vérités que de mettre en harmonie toutes celles qui sont connues, et de déduire de leur rapprochement et de leur com-

paraison des conséquences fructueuses. La véritable gloire n'est pas celle qui se contente de l'éclat et se nourrit de prestiges, mais bien celle qui est réellement utile. Le désir d'innover doit-il donc porter à aller chercher dans l'incertitude ce que l'expérience a sanctionné ?

Je n'ai pas non plus la prétention de faire un cours de pathologie, d'inventer des moyens de guérison et de santé, mais seulement celle d'étudier avec le plus vif intérêt les infirmités nombreuses qui affligent la moitié la plus faible du genre humain, et de lui indiquer les remèdes pour les soulager, en conseillant toujours d'invoquer les lumières des hommes instruits. Il est d'ailleurs des vérités qui, pour s'accréditer, veulent être répétées jusqu'à satiété, et j'avouerai franchement que, quel que soit le zèle qui m'anime pour un sexe qui occupa toujours délicieusement mes pensées, je me suis surtout bien défié de cet esprit d'innovation qui remplace trop souvent celui de l'expérience, et j'ai préféré lui offrir des préceptes justifiés par le succès, confirmés par la pratique, éclairés et sanctionnés par l'autorité imposante de nos illustres maîtres, au dangereux honneur de lui présenter seul de brillantes conceptions dans une science où la théorie doit le céder à la pratique, et où les erreurs influent d'une manière trop funeste sur la vie.

Le plus varié, le plus abondant, le plus riche de nos écrivains, Voltaire, n'a pas craint d'avouer que celui qui se propose de faire un livre emprunte du feu chez son voisin, l'allume chez soi, le communique à d'autres, et que dès lors il appartient à tous. Mais il veut qu'un ouvrage livré au public présente, ou des choses neuves, ou des choses utiles, ou du moins infiniment agréables. Celui dont je lui fais hommage n'offre presque rien de neuf, il n'a que peu d'agréments ; mais j'ai l'espoir qu'il peut être de quelque utilité.

J'ai précédemment exposé les motifs de ces emprunts, qui,

sans doute, seraient déplacés dans un ouvrage de science dont les femmes ne seraient pas l'objet; mais on doit remarquer en outre que cette réunion de matériaux épars et isolés présente plusieurs avantages, et qu'un architecte peut, sans crainte d'être blâmé, placer dans un édifice dont il a dessiné le plan tous les ornements qui peuvent contribuer à l'embellir.

J'ai cherché également à éviter un autre danger: c'est cette pernicieuse crédulité qui érige en oracle tout vieux livre, en aphorisme toute vieille recette, en autorité toute anecdote centenaire. J'ai pensé que le premier des cosmétiques était la propreté; le premier fard, la pudeur; le premier bien, la santé; le premier moyen de l'obtenir, souvent l'absence des remèdes. Mais aussi j'ai rendu à la nature tous ses droits, et j'ai hautement et courageusement enseigné et proclamé que l'oubli de ces droits cause, aggrave les maladies, et conduit rapidement à une mort douloureuse et certaine.

Je ne dois pas terminer cette introduction sans témoigner ma juste reconnaissance à plusieurs savants, dont les conseils et les écrits m'ont été infiniment précieux. Ainsi, je dois à l'amitié bienveillante d'un grand nombre d'entre eux des notes très-étendues et des observations extrêmement curieuses sur les changements qui surviennent dans le physique et le moral de la femme, considérée aux différentes époques de la vie. Que ne dois-je pas à plusieurs de mes honorables confrères... et à tant d'autres estimables personnes de la société! Ils m'ont encouragé par leurs soins, par leur zèle, à poursuivre et à terminer ce travail si difficile; ils m'ont quelquefois aussi consolé dans des moments où des passions viles et haineuses semblaient se déchaîner contre moi. Qu'ils permettent du moins à mon cœur reconnaissant de leur offrir ici le gage d'une amitié éternelle. Ah! lorsqu'un sentiment si doux remplit l'âme, et qu'on a le bonheur de l'inspirer à des hommes généreux,

ne doit-on pas mépriser les outrages de quelques êtres malfaisants qui se cachent dans l'ombre comme des reptiles pour composer leurs poisons?

Quant à la partie scientifique de cet ouvrage, nous avons cherché à la présenter, autant qu'il a été possible, d'après l'état actuel des connaissances, et nous croyons lui avoir appliqué la saine doctrine de tous les médecins qui ont le mieux observé, le mieux écrit sur notre intéressant sujet, et auxquels nous offrons ici, d'une manière solennelle, l'expression de notre reconnaissance.

Nous devons ajouter qu'en outre, nous avons quelque obligation particulière à plusieurs de nos jeunes confrères, et même à quelques mères de famille qui ont bien voulu nous communiquer des observations et des détails que l'on reconnaîtra aisément dans plusieurs parties de l'hygiène appliquée au régime physique et moral de la femme.

Nous avons cherché aussi à contribuer, sur différents points, aux progrès de la science par quelques aperçus nouveaux et par des résultats particuliers d'expérience et d'observation. Ainsi, dans les maladies de l'utérus, et spécialement dans les engorgements de cet organe, affections les plus fréquentes et les plus graves qui soient propres aux femmes, par une étude attentive et soutenue de ces maladies, nous avons éclairé certains points relatifs à leurs causes, à leurs symptômes, à leur nature, et, après des recherches longues et pénibles, nous sommes parvenu à formuler un traitement le plus souvent couronné de succès.

Disons aussi que l'histoire philosophique et médicale de la femme n'ayant d'autre but que les progrès de la science et le soulagement de l'humanité, dont les femmes sont le plus précieux ornement, nous avons dû prendre en grande considération les progrès si lumineux que les sciences physiques et

chimiques ont faits depuis que les études microscopiques et les analyses chimiques du sang, des urines et d'autres liquides ont jeté une si vive lumière sur leurs altérations, reflets toujours certains d'une maladie; ainsi, pour mieux pénétrer les causes, la nature de plusieurs affections, et même pour mieux saisir le mode de traitement qui leur convient, nous avons étudié avec soin certains liquides, tels que le sang, les urines, etc., à l'état de santé et à l'état de maladie... Et, dans le traitement d'un grand nombre de maladies spéciales aux femmes, telles que les affections anhémiques, chlorotiques, utérines, etc., etc., nous avons aussi étudié et pratiqué la méthode hydrothérapique, qu'un grand nombre de praticiens aussi habiles qu'éclairés préconisent aujourd'hui à juste titre, et dont nous avons nous-même retiré de grands avantages.

C'est donc suivre les progrès de la science que de porter toute son attention sur les altérations des liquides, puisqu'elles sont, dans plusieurs cas, la base la plus solide pour reconnaître les causes et la nature des maladies, et pour fixer et formuler les indications thérapeutiques.

C'est aussi assurément servir les progrès de la science thérapeutique que d'étudier et de mettre en pratique l'hydrothérapie, puisqu'on ne peut plus douter de sa puissance, et qu'on a reconnu qu'il est peu de médications applicables à un plus grand nombre de cas divers.

L'ouvrage que nous publions comprend trois objets bien distincts : premièrement, l'histoire physiologique des modifications ou changements qui surviennent dans le physique et le moral de la femme considérée à toutes les époques importantes de sa vie, c'est-à-dire dans l'enfance, la puberté, le mariage, la grossesse, l'accouchement, les suites de couches, l'allaitement, l'âge critique et la vieillesse; c'est ce qui forme la première partie ou le premier volume de l'ouvrage. Seconde-

ment, l'hygiène applicable à la femme dans toutes ces différentes époques; c'est ce qui compose la seconde partie ou le second volume. Troisièmement, toutes les maladies, avec leurs causes, leurs symptômes, leurs signes caractéristiques et leurs différents traitements, qui peuvent survenir à toutes les époques variées de la vie des femmes; c'est ce qui fait l'objet de la troisième et dernière partie, ou le troisième volume de notre ouvrage.

Tel est le plan dans lequel nous avons cherché à comprendre et à ordonner les différentes parties de l'histoire philosophique et médicale des époques difficiles ou critiques de la vie de la femme; tel est le but que nous nous sommes proposé; telle est la tâche que nous avons essayé de remplir, et tel est enfin le sujet que j'aurais voulu traiter et développer avec autant de charme que de vérité en écrivant l'histoire philosophique et médicale de la femme. Heureux si mes efforts sont couronnés de quelque succès! Mille fois heureux si je contribue en quelque chose à rendre moins orageuse la vie d'un sexe sans lequel les deux extrémités de notre existence seraient sans secours, et le milieu sans plaisirs...

Nous aurions désiré donner à son exécution tout le charme, tout l'intérêt dont elle nous a paru susceptible, et répandre quelques grâces littéraires sur un sujet auquel on rapporte généralement l'idée de tout ce qui est gracieux et agréable; mais l'accomplissement d'un tel vœu n'a pu se concilier avec la sévérité de nos études habituelles, et, plus exercé dans l'art d'observer la nature que dans celui de la peindre, nous avons dû, nous bornant à l'emploi de quelques ornements empruntés, ne chercher que l'exactitude du dessin et renoncer au coloris des tableaux, qui n'aurait pas manqué de produire dans plusieurs parties de cet ouvrage un effet que nous voulions éviter.

Nous avons été forcé d'exposer des faits et des opinions qui outrageraient nécessairement la pudeur de beaucoup de personnes, si nous avions été dirigé par l'impulsion d'une simple curiosité, et si nous avions voulu parler à l'imagination pour exciter certaines passions ; mais nous avons voulu écrire dans l'intérêt sacré de l'humanité. Le but que nous nous sommes proposé d'atteindre, c'est de la soulager, c'est de la soustraire à des maladies cruelles, trop souvent funestes, accompagnées des plus atroces douleurs, et qui privent des familles de leur plus ferme et de leur plus doux appui, de leur plus bel ornement, enfin de leur mère. Qu'il nous soit donc permis de tout dire; les lois divines et humaines nous le commandent impérieusement. Nous avons usé de tous les ménagements que nous impose la gravité du sujet que nous traitons. Fidèle d'ailleurs à cette décence de style dont Buffon a donné le conseil et le modèle, et n'oubliant jamais que plusieurs objets de nos descriptions pouvaient faire naître des émotions que la plume du médecin et du philosophe ne doit pas exciter, nous avons cherché constamment à prévenir les distractions frivoles, les élans, les écarts de l'imagination ; et, soit que nous comparions les deux sexes par toutes les faces qu'ils peuvent présenter, soit que nous décrivions la puberté et ses symptômes, le mariage, ses effets, ses excès et même ses erreurs ; enfin, les organes, les fonctions et les sentiments les plus secrets, nous avons constamment éloigné toute pensée étrangère à l'étude de la nature, en lui opposant la dignité de la science, l'indifférence philosophique et le langage de la raison.

Je sais que tout homme qui écrit, pour être utile à ses semblables, doit connaître les vraies bornes de la pudeur et s'y soumettre ; et, bien loin de manquer à ces lois sacrées, je suis persuadé que les moyens que j'emploie ne peuvent que tendre à affermir cette vertu. Quel motif plus puissant et plus sûr,

pour établir son empire, que d'offrir aux yeux des personnes mêmes du sexe le tableau vif et frappant des maux affreux et incroyables, prêts à accabler une jeune fille au premier pas qu'elle fait pour sortir de la voie de l'honnêteté? Puisse mon pinceau être assez expressif et mes couleurs assez naturelles pour inspirer toute l'horreur qu'on doit avoir d'un pareil vice! Puisse mon secours servir à vaincre de si dangereuses faiblesses.

Quod restat, non bilem aut lasciviam moveat tibi sermo medicus, quandoque extra verecundiæ limites, ad lasciviorem opinionem progrediens; argumentum enim rei talia requirebat, quæ rigido tantum censori fæda et obscæna videbantur, puris autem pura erunt omnia.

Plus on approfondit d'ailleurs la constitution de notre race, sous les divers climats comme dans les différents siècles, plus on sent la nécessité de comparer sans cesse, dans son ensemble, le moral et le physique l'un avec l'autre, puisqu'ils réagissent toujours réciproquement l'un sur l'autre. L'étendue de nos facultés fait encore l'étendue de nos plaisirs comme celle de nos peines et de nos misères; de là l'inépuisable source des biens et des maux que la société verse incessamment sur nous...... Et comment la femme, avec la sensibilité si vive de son système nerveux, avec cette flexibilité d'organes qui la rend les délices ou le tourment de l'homme, pourrait-elle être bien connue, si l'on oubliait la plus noble portion de son existence, cette âme enchanteresse et expansive qui lui inspire ses sentiments les plus mystérieux, ses amours, ses passions, et jusqu'à ses caprices mêmes?...

Puis-je espérer ici les suffrages de ce sexe dont j'ai entrepris, avec trop de témérité sans doute, d'esquisser l'histoire? Quel pinceau serait, sinon assez sûr pour en saisir fidèlement la mobile image, du moins assez délicat pour paraître toujours le plus vrai, le plus sincère?

Il s'en faut de très-peu que les femmes soient aussi bien *qu'elles* peuvent être. C'est cette nuance légère du bien au mal *que je* désire effacer. J'aurais pu donner plus d'étendue sans doute à mon ouvrage, si j'avais voulu détailler toutes les réformes que sollicitent les abus introduits par l'art dans la conduite des femmes; mais j'ai désiré savoir d'abord si elles accueilleraient favorablement celles que je leur soumets aujourd'hui. Pourquoi offrir des glaces fidèles à qui ne veut pas se reconnaître? Mais, j'aime à le penser, toutes ont fait les réflexions que je leur présente, et je n'aurai d'autre mérite auprès d'elles que d'avoir rédigé le code de la réforme qu'elles projetaient.

Oui, femmes sensées et adorables, cet ouvrage, que je crois utile à la conservation de votre santé et au bonheur de votre sexe, je vous le dédie, parce que vous offrez déjà l'exemple des préceptes qu'il donne, et que je ne connais personne dont l'opinion puisse plus sûrement accréditer les principes qu'il contient, coopérer à la réforme qu'il conseille.

Et vous, ô vertueuse et adorable A...! noble et digne objet de mes pensées, vous dont le souvenir seul éveille, enflamme l'imagination, développe et fortifie l'esprit, agrandit et épure l'âme, souffrez que je vous offre aussi ce que vous m'avez si bien inspiré, que je dépose à vos pieds ce fruit de mes travaux, de mes recherches et de mes veilles, comme un faible mais pur hommage de mon tendre et affectueux dévouement, de mon adoration et de mon amour inaltérable et éternel!

Oui, toujours rayonnante d'esprit, de grâce et de pureté, vous serez toujours une des plus charmantes créatures que Dieu ait données au monde pour être admirées, aimées et adorées!....

Ce qu'on trouvera, dans beaucoup de passages, de moins faible ou de plus agréable, c'est vous qui me l'avez inspiré;

ces passages vous appartiennent donc tout entiers, puisqu' ne renferment que des idées puisées dans vos entretiens. Q de fois j'ai eu occasion de reconnaître ce goût sûr et déli avec lequel vous jugez les productions de l'esprit... !

Permettez-moi d'ajouter qu'il n'est pas à craindre que l'é quence de ceux qui auront pris pour sujet de leurs inspi tions vos attraits et le charme de votre esprit soit jamais défaut, et que, lorsqu'on cessera de prendre à votre école manières aimables, cette politesse dont vous offrez le mode la société perdra tous ses charmes, et que tout homme lettres, tout peintre, tout poëte qui n'éprouve pas ces do sentiments, dont le foyer est dans votre cœur, ne produi jamais que des ouvrages sans vie, sans couleur et sans grâc

LE DOCTEUR MENVILLE DE PONSAN.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET MÉDICALE
DE LA FEMME

> Je plaindrais l'âme froidement calme qui lirait sans intérêt l'histoire d'un sexe qui fait la félicité de tous les âges; d'un sexe adoré de la jeunesse, estimé de l'âge mûr; que la vieillesse respecte, chérit, et dont elle attend le charme de ses derniers moments.
>
> Les femmes sont les fleurs brillantes de l'humanité et des créatures angéliques, délicates et fragiles, dont la faiblesse implore notre appui, dont la tendresse appelle notre amour, dont la douceur corrige notre rudesse, dont la bonté nous inspire la vertu, dont la grâce est l'un des mystères de la nature, et l'un des charmes les plus puissants de la vie. Divinités mortelles, leurs regards enchanteurs, leur magique sourire, leurs paroles bienveillantes, produisent l'effet d'un baume salutaire appliqué sur les plaies de l'âme.
>
> (JULIEN.)

La femme, cette fleur de la nature vivante, cette tige essentielle du genre humain, a une mission importante à remplir sur la terre; elle est destinée à être la compagne de l'homme, à devenir mère et à conserver l'œuvre du divin Créateur; mais avant de la considérer dans l'exercice et l'accomplissement de tant de nobles fonctions, il est intéressant et indispensable de parler de la femme à sa première création, et nous la distinguerons ensuite de celui qui doit être son appui et qui doit concourir avec elle à une si belle et si importante mission; c'est-à-dire nous devons faire ressortir dans l'ordre

physique et dans l'ordre moral, les attributs et les qualités qui la distinguent de l'homme, dont elle est la plus intéressante et la plus belle moitié.

La femme, source féconde, but divin et lien sacré de la famille, est incontestablement plus essentielle, plus excellente que l'homme, puisque Dieu, qui fut le créateur et le père des deux premières créatures de l'espèce humaine, nomma la femme Ève et l'homme Adam. Or, comme Adam veut dire *terre*, et Ève signifie *vie*, la vie est d'un bien autre prix que la terre; donc la femme excelle autant par-dessus l'homme, elle lui est autant préférable que la vie est plus précieuse que la terre.

On lit dans le livre des livres, la *Bible*, « Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les autres animaux qui demeurent sur la terre : Dieu ayant créé l'homme, le sixième jour de la semaine qu'il consacra à faire l'univers, dit ensuite : Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui un aide, semblable à lui. Le Seigneur Dieu envoya donc à l'homme, nommé Adam, un profond sommeil; et pendant qu'il était endormi, il tira une de ses côtes, et de cette côte Dieu forma la femme, nommée Ève; aussi, Adam, en la recevant des mains de Dieu, dit : Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. » Ce dernier ouvrage de Dieu, la femme, tirée de l'homme, qui complétait tellement son existence que l'Ecriture dit : *Ils seront une seule chair*, eut en partage sa gloire, ses espérances, ses besoins, ses désirs, et lui fut égale en tout, puisque tous deux avaient été l'œuvre d'un seul et même acte, comme l'expriment ces mots de la Genèse : « Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, et le créa mâle et femelle. » Une union si intime ne parut point convenir à cette créature, et Dieu sépara

l'être dont la nature avait d'abord été indivisible ; aussi l'Ecriture ne dit point que Dieu créa la femme, mais qu'il la forma. Une créature unique avait commencé le genre humain, et elle ne devait le multiplier que par la réunion de deux créatures confondues d'abord en une seule; admirable source d'amour dans l'espèce humaine : qui justifie les sentiments et les sensations et forme un lien qui satisfait l'intelligence et la matière? ces deux natures de l'homme, combinées encore en lui comme le furent d'abord les deux sexes.

Toutes les affections dérivent de la première pensée de l'Eternel; on n'est époux, père, fils, frère, qu'en vertu de cette loi de la nature, toute empreinte de la bonté du divin législateur. Mais ces deux êtres qui tendent au même but devaient l'atteindre par des moyens différents; merveilles de la création, ils étaient encore séparés, mais ils étaient l'homme et la femme. Ils étaient la force et la grâce, le courage et la prudence, la justice et la miséricorde, présentant par leurs contrastes mêmes le résultat de tout ce qu'il avait de bon et de beau. Toujours égaux et jamais semblables, une même loi cependant leur avait été imposée : dans le jardin où le Seigneur les avait placés, les fruits de l'arbre qui donnaient la science du bien et du mal leur avaient été défendus sous peine de mourir. La femme écoute l'ange déchu, qui, prenant la figure du serpent, lui dit : « Voyez, vous ne mourrez point ; mais vous aurez comme Dieu la connaissance du bien et du mal. » La femme se laissa tenter, elle mangea de ce fruit agréable à la vue et au goût, elle en fit manger à Adam. Tous deux alors connurent le bien qu'ils ne pratiquèrent point; le mal, qu'ils n'évitèrent point. La vue de leur propre corps. organe d'une volonté qui avait cessé d'être innocente, les remplit de honte, ils en voilèrent la nudité; et quand Adam eut accusé de sa faute sa compagne, qui s'en excusa sur le

serpent, la femme entendit cette sentence de la bouche même du Très-Haut : « Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse ; vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera. » Ce châtiment, qui lui était propre, n'empêcha point la femme de partager la peine prononcée contre son mari ; comme lui elle dut travailler, comme lui elle fut sujette aux passions, aux maladies, à la mort ; et, revêtue de peaux de bêtes, dernier don du Seigneur irrité, chassée de l'asile délicieux qui lui avait été d'abord destiné, elle suivit son mari sur une terre maudite à cause d'elle, conservant pour toute consolation la mémoire de cette promesse de Dieu, que de sa race sortirait celui qui briserait la tête du serpent.

Voici comment un homme d'esprit interprète ce passage de la *Bible*, de la conduite de la première femme, dans le paradis terrestre : « Ève a vraiment cueilli le fruit de l'arbre, mais elle a bien fait de le cueillir. Le Tout-Puissant avait dit au couple humain, faible et ignorant, mais heureux et immortel : tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de science, ou bien tu mourras ; l'homme se résigna à cette inactive et insensible félicité ; mais la femme, écoutant en elle-même la voix de l'esprit de liberté, accepte le défi ; elle préfère la douleur à l'ignorance, la mort à l'esclavage. A tout péril, elle saisit d'une main hardie le fruit défendu ; elle entraîne l'homme avec elle dans sa noble rébellion. Le Tout-Puissant les châtie l'un et l'autre, les bannit, les voue à la mort. La mère des hommes est condamnée à enfanter dans la douleur. Ève reste à jamais, pour sa triste et fière postérité, la personnification glorieuse et maudite de l'affranchissement du génie humain. » (Daniel Stern, *Esquisses morales*, p. 303.)

Madame la comtesse de Bradi ajoute que parmi cette foule de récits variés, sur le nombre et la conduite des enfants de

la première femme, l'opinion commune est qu'Ève ayant eu plusieurs enfants que l'Écriture ne nomme point mourut la même année qu'Adam, 930 ans après la création; qu'elle souffrit avec résignation, en expiation de sa désobéissance, les douleurs que Dieu lui envoya, et que son repentir lui fit obtenir miséricorde. Différents poëtes ont célébré la faute d'Ève, et entre tous celui qui s'est pénétré le plus de la majesté des Écritures, Milton, dans son *Paradis perdu*, a le mieux peint la pureté et l'innocence toute ravissante des charmes et de l'amour de la première femme; son magnifique poëme prouve que c'est des éternelles vérités que la fiction même emprunte ses plus sublimes beautés. Comme tout ce qu'on a pu dire sur la création de la femme doit nous intéresser, je ne saurais résister au désir d'extraire le passage suivant du livre si bien pensé et si bien écrit de M. le vicomte de Ségur. « Compagne de l'homme et son égale, vivant par lui, pour lui, associée à son bonheur, à ses plaisirs, à la puissance qu'il exerçait sur ce vaste univers, tel était le sort de la première femme; telle fut la place que le Créateur lui assigna près de son époux; tels furent les rapports nombreux et touchants qui s'établirent entre les deux sexes. Ces rapports ne firent qu'un être de deux êtres, ne permirent deux pensées que pour avoir une seule volonté, ou quelquefois deux volontés pour en faire tour à tour entre eux un sacrifice, un échange mutuel, d'où naissait ce bonheur inexprimable que les hommes ne peuvent peindre, parce que Dieu seul a pu le concevoir. »

. . . *Vix liceat verbis attingere fatum*
Mentis opus divinæ.

(Saint Prosper.)

En effet, cette douce intimité, cette tendre union des âmes ne pouvait pas exister sans une balance égale de droits et de puissance. Ainsi que dans les ressorts immenses de l'univers

tout est en harmonie, tout se correspond, tout s'entend, tout s'unit, sans qu'aucune des parties paraisse commander aux autres; de même ces deux premiers êtres pour qui tant de merveilles semblaient créées vivaient, aimaient, jouissaient des biens les plus doux, adoraient ensemble le Créateur sans que l'un d'eux pût avoir l'idée de la moindre domination sur l'autre. On peut même admirer la sagesse profonde des décrets éternels dans la juste distribution des dons de la nature entre l'homme et la femme; l'un a le pouvoir de la force, l'autre celui de la grâce, de la beauté. Tant qu'ils furent innocents, ils eurent en eux la même faculté pour sentir le bonheur. Quand ils devinrent à plaindre pour leur rébellion, ils eurent un même pouvoir pour lutter contre le malheur; l'un par un courage peut-être plus énergique, l'autre par le don précieux de cette patience inaltérable, qui semblerait devoir fatiguer plutôt l'infortune que l'âme qu'elle veut accabler. Enfin le premier crime fut commis; et, suivant les paroles de l'Ecriture, Dieu a dit à la femme:

« Vous étiez compagne de l'homme, vous serez dépendante, « non pas seulement de la volonté de votre époux, mais aussi « de ses passions et de ses caprices. Il exercera sur vous la « supériorité naturelle de son sexe, et une domination con- « tinuelle. »

De ce moment l'acte de société de l'homme et de la femme fut tout à l'avantage du premier. L'un opprima avec hauteur, l'autre souffrit avec résignation; et, depuis le siècle des patriarches jusqu'à nos jours, les femmes ne furent que de brillantes esclaves, qui, semblables à des victimes couronnées de fleurs, annoncent par ces bandelettes et ces guirlandes le sacrifice auquel les destinent ceux mêmes qui doivent les admirer. les vénérer et les défendre...

CHAPITRE PREMIER

PREMIER AGE

1° De l'Enfance ; 2° Différences qui existent entre les deux sexes ; 3° De la puberté chez la jeune fille.

Entrons par la pensée dans la maison où s'épanouissent les joies de l'enfance, où les rêves commencent et où ils finissent.

Quand il est là, livré au courant des années, qui le prennent comme le marin dans son port paisible, qui, peu à peu, l'emportent dans l'océan de la vie, il ne sait pas, l'enfant, combien de douces jouissances, de tendres affections se détachent graduellement de son existence pour s'engloutir dans l'inexorable passé, où nul homme ne pénètre plus que par ses songes ; il ne sait pas, et Dieu soit loué que cette pensée n'entre pas dans sa jeune tête ! lorsqu'il repose sur les genoux de sa tendre mère, les yeux fixés sur elle, tandis qu'il lui demande une heure de jeu ou qu'il lui raconte un de ses gros chagrins, il ne sait pas qu'un jour il ne retrouvera plus une telle association à ses peines, une telle sympathie pour ses désirs.

La douce mère de famille, dans l'ombre du soir, dans le silence de sa retraite, plus d'une fois, penchée à l'oreille de son enfant, lui dira qu'elle ne peut être toujours avec lui, qu'un temps doit venir où il faudra qu'il se dirige par son propre jugement, qu'il marche dans son chemin, privé de l'appui de ceux qui ont partagé son enfance. A ces mots, le jeune homme encore enfant, éprouve à la fois une pensée d'orgueil et d'anxiété; ses regards rêveurs restent fixés sur la flamme du foyer, tandis qu'une main caressante se glisse dans ses blonds cheveux.

Entrer dans la lutte de la vie, courageuse tentative! mais y entrer seul, là est le souci! Alors apparaît dans le calme de l'enfance la première inquiétude de la jeunesse; dans le ciel bleu du printemps, le premier nuage orageux de l'été.

A la jeune fille la vie semble sourire pour la convier au bonheur; c'est pour elle l'aurore d'un beau jour. L'espérance et la joie non comprimées dans sa jeune âme se répandent sur tout ce qui l'environne. Entourée de la tendresse de ses parents, le premier sentiment naturel de son cœur sera la reconnaissance et l'amour. Elle admirera ce qui est simple, car on ne lui aura pas enseigné le culte du factice. Ce qui la frappera le plus, ce ne sera pas ce que l'on nomme les merveilles de la mode, ce seront les beautés de la nature; sa pensée s'élèvera vers le souverain Créateur; et la religion, cet amour le plus sublime de tous, lui enseignera l'humilité et le pardon de nos injures. Cet amour de nos semblables souffrants, qui se nomme charité, sera une de ses joies. On ne lui aura point appris à dédaigner ce qui souffre, elle connaîtra les saintes émotions que donne la bienfaisance, Elle ne méprisera pas les humbles travaux du ménage; ils sont poétiques eux-mêmes, car ils sont simples et utiles.

Des attributs physiques et des qualités morales qui distinguent les deux sexes, ou parallèle, dans l'ordre physique et moral, entre l'homme et la femme.

Le premier coup d'œil ne révèle à la réflexion que la similitude des deux êtres. La femme ainsi que l'homme a une âme immortelle. Comme lui elle possède tous les dons de l'intelligence, du corps et du cœur; à elle aussi bien qu'à lui appartiennent le sentiment du bien, le sentiment du beau et le sentiment religieux. Où donc réside la différence? Est-ce que toutes ces facultés se rencontrent en effet chez la femme, mais plus faibles? ou plutôt ne serait-ce pas que le partage, inégal pour tous les deux, laisse la supériorité à l'homme sur quelques points, et fait dominer la femme sur quelques autres? Tout le problème, dit M. Legouvé, porte sur cet objet. La première supposition en effet proclame sans appel l'infériorité féminine; mais si la vérité se trouve dans la seconde hypothèse, la cause de l'égalité peut entrer en lice et avoir chances de vaincre. Le long asservissement de la femme ne constate en lui-même qu'une chose, c'est que le monde a eu jusqu'ici plus de besoin des qualités dominantes de l'homme, et que son heure à elle n'était pas encore arrivée. Un fait important nous frappe d'abord, ajoute l'auteur de *l'Histoire morale des Femmes :* chez les animaux, la supériorité de force, de beauté, de santé, se trouve tantôt chez le mâle, tantôt chez la femelle. Si la lionne doit envier au lion sa formidable queue et sa royale crinière, si l'étalon l'emporte en force sur la cavale, si le taureau étale sur son front puissant et sur son large cou les titres de sa suzeraineté, la famille presque entière des oiseaux de proie nous montre les femelles supérieures aux mâles par l'énergie musculaire et la grandeur de la taille. Parmi les insectes, les

fourmis, les araignées maintiennent ce fait de la supériorité féminine. Dans les espèces même chez qui le mâle a la force en partage, cette supériorité ne va jamais jusqu'à la domination; il n'y a point, que je sache, de seigneur et maître dans les ménages d'animaux, ou plutôt il en existe dans une seule classe, et là, c'est la femelle qui est le seigneur. Les ruches d'abeilles nous offrent ce curieux spectacle de pères dominés, nourris, chassés et tués par les mères.

Le corps humain est un instrument, une parure, un interprète : comme instrument, l'organisme masculin l'emporte évidemment sur celui de la femme. Les jambes de l'homme, plus vigoureuses, le transportent plus loin et plus vite; ses bras musculeux soulèvent et transportent des poids plus lourds, sa poitrine rend des sons plus puissants, et son estomac consomme avec plus d'énergie, renouvelle mieux ses forces, mais si nous considérons le corps comme parure et comme interprète, la comparaison donne tout l'avantage à la femme. Un beau visage de femme semble l'ouvrage le plus achevé de la création. Le corps de la femme est, si l'on peut parler ainsi, mille fois plus éloquent, plus doué de la parole que celui de l'homme. La physionomie masculine, le geste masculin ont certes une singulière énergie d'expression et d'accords, mais représentent la langue française, langue précise, forte et bornée. La personne de la femme, au contraire, rappelle la langue grecque, elle dit tout : instrument merveilleux de souplesse, de variété, de richesse, elle se prête à toutes les nuances; l'homme a dix regards, la femme en a cent; l'homme a un sourire, la femme en a mille. La voix surtout, la voix sonore mais grossière chez nous, abonde chez la femme en demi-tons, en quarts de ton, qui reproduisent comme autant d'échos toutes les vibrations du cœur et de la pensée. Ainsi, relativement au corps, l'homme l'emporte dans ce que le corps a de

plus puissant; la femme, dans ce qu'il a de plus délicat. Ici donc égalité dans la différence.

La succession des êtres est donc confiée à des êtres bien différents, bien distincts, bien séparés, en qui la nature a déposé des puissances et des facultés dont la différence est facile à saisir. L'homme et la femme, qui dans l'espèce humaine sont chargés de la propagation, sont deux êtres dissemblables qu'on ne saurait assimiler sous des rapports absolument identiques; ils ne tiennent l'un à l'autre que par des ressemblances d'organisation et par les rapports généraux de l'espèce; hors de là, l'homme et la femme sont des êtres bien distincts, qui ont chacun leurs passions, leurs mœurs, leur tempérament et leurs maladies. Une stature généralement moins élevée que celle de l'homme, mais plus de légèreté et d'élégance dans la femelle; des formes moins tranchées et plus arrondies, des traits plus délicats, la peau d'un tissu plus fin, plus de souplesse, de lenteur et de grâce dans les mouvements, la douce expression du regard, l'accent enchanteur d'une voix moins sonore; dans tout cet ensemble, je ne sais quel irrésistible attrait d'abandon et de faiblesse qui demande un appui. Tels sont à grands traits les caractères auxquels l'homme, dès le premier aspect, reconnaît la céleste compagne qui doit partager avec lui les plaisirs et les peines de la vie.

Dans le cours des premières années, les deux sexes paraissent se confondre sous quelques-uns de ces rapports extérieurs; mais cette trompeuse ressemblance s'évanouit à l'instant même où la nature révèle à chacun le secret de sa destination. L'histoire nous dit que ces rapports avaient trompé autrefois l'homme le moins facile à se laisser surprendre, le sage Ulysse. Ses regards cherchaient en vain depuis longtemps le jeune Achille parmi les femmes dans la foule desquelles il s'était mêlé. Obligé de recourir contre cette illusion à des signes

moins équivoques, il s'adressa, au delà de l'extérieur, à ces caractères moraux, à ces inclinations diverses, si particulièrement attachées à chaque sexe. La nature, ainsi interrogée et surprise à son tour, fut bien forcée de s'expliquer. Des armes sont adroitement mêlés parmi les bijoux et les ornements offerts aux femmes; le jeune Achille tressaille de joie à la vue des armes et les saisit avec transport. Ainsi la nature se trahit et montra Achille. Ce trait est encore un de ceux qui peuvent nous donner l'idée de la justesse que les anciens mettaient dans leurs observations, et du charme dont ils savaient les revêtir.

Les deux sexes se séparent et se distinguent par des oppositions frappantes, par des contrastes aussi prononcés que le sont ceux de leurs goûts et de leurs penchants. Ainsi, l'homme achève de perdre en peu de temps ces formes primitives qui paraissent lui être communes avec la femme; tandis que, pour celle-ci, on les voit, en continuant de se développer, se coordonner entre elles d'une manière ravissante. Tout semble chez elle ne tendre qu'à ce but unique d'attraits, de beauté dont elle est essentiellement douée, et qui, selon le but de la nature, est un de ses premiers attributs.

La femme tient évidemment de son organisation une constitution en tout plus délicate que la nôtre. Quelque modification que d'ailleurs elle puisse recevoir du climat, de l'éducation, de la manière de vivre, de l'exercice, elle porte toujours essentiellement avec elle le caractère d'un degré de force inférieur à celui de l'homme. On peut donc avancer qu'elle n'est destinée qu'à des travaux faciles, qu'elle va contre l'intention de la nature, qu'elle attente même à sa conservation, lorsqu'elle se livre à des exercices violents qui exigent un emploi de forces qu'elle n'a pas et qu'elle ne saurait jamais acquérir. On peut même regarder comme autant d'attentats contre nature les usages de ces peuples, chez lesquels les femmes sont

condamnées par l'indolence et la barbarie des hommes à des travaux rudes, pénibles et continuels. Bientôt ces infortunées créatures ne conservent plus rien des formes premières de leur sexe; elles en ont entièrement perdu tous les avantages sans aucun dédommagement, car elles n'ont acquis aucun de ceux qui tiennent à la constitution de l'homme. Ce n'est pas chez les seules nations barbares que l'on peut faire cette affligeante observation, elle ne s'offre que trop souvent encore chez les peuples civilisés, dans les classes laissées sans instruction et vouées surtout à l'état de la plus profonde misère. En portant un peu plus loin cette première vue de l'organisation de la femme, nous verrons de suite pourquoi toutes les occupations qui demandent une continuité d'efforts pénibles, dans le cas même où elle aurait la force de les supporter, sont absolument contraires à sa destination. Les mouvements qu'elles nécessitent ne peuvent s'opérer sans provoquer la plus violente résistance dans certaines parties, sans trop distendre les autres, enfin sans porter aussi dans toutes la cause des plus grands désordres, particulièrement aux conditions à l'état de mère.

Les parts sont donc bien établies pour les deux sexes : aux femmes les fonctions pénibles et douloureuses de la maternité, les soins domestiques, les légers messages, et toutes les œuvres de douceur, de charité; à nous les devoirs graves et sérieux, les fonctions importantes, l'administration des affaires et tous les dangers; à elles l'élégance des mœurs et les plaisirs épurés; à nous les contentions de l'esprit; à elles enfin l'art si difficile de nous faire aimer la vie; à nous le soin presque religieux de leur prodiguer des consolations et les conseils dont elles ont besoin pour échapper aux dangers qui menacent à la fois leurs charmes, leur santé, et trop souvent leur existence. Mais il faut le dire, mettre au monde des enfants, telle est la

destination spéciale de la femme; son organisation, sa nature, et jusqu'à sa beauté même, tout conspire à ce but important, tandis que chez l'homme elle n'est réellement que secondaire, comme le démontre parfaitement la disposition anatomique des organes reproducteurs, qui chez la femme sont situés profondément, et de plus, sont intimement liés à l'organisation, tandis que chez l'homme, au contraire, ils sont placés à l'extérieur, et pour ainsi dire comme surajoutés. Ainsi donc sous ce rapport les rôles sont parfaitement indiqués et établis d'après l'objet final : l'homme est chargé d'offrir et la femme d'accepter, et l'un et l'autre ne peuvent se refuser longtemps sans souffrir à ce vœu solennel et constant de la nature.

La femme n'est pas seulement femme par une série ou un appareil d'organes où la physionomie sexuelle se montre avec plus d'expression, c'est-à-dire par des ornements ou mieux par des attributs enchanteurs que nous nommons charmes; mais les principaux traits de son organisation intime se manifestent depuis ses premières années jusqu'à son extrême vieillesse dans les affections morales, comme dans son système physique, dans ses jouissances comme dans ses douleurs; sa condition et celle de l'homme présentent dans tous les points et dans toutes les époques de la vie, comme j'aurai occasion de le démontrer, une série d'oppositions et de contrastes, qui ont, sur les rapports soit sociaux, soit primitifs ou naturels des deux sexes, l'influence la plus marquée, et qui exigent relativement à la femme une direction toute particulière des différents moyens qui contribuent à l'entretien de la vie et à la conservation de la santé.

Avant d'ouvrir la série des rapprochements utiles et intéressants qui doivent nous occuper, et de développer davantage le parallèle entre les deux sexes, empruntons la peinture magnifique que l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*,

Chateaubriand, nous donne de nos premiers pères, Adam et Eve dans le paradis terrestre, et les belles descriptions de Roussel, de Saint-Lambert et de Colardeau.

« Au milieu des animaux de la création, on aperçoit deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre; on les prendrait pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être; à travers leurs regards divins brillent les attributs de leur glorieux créateur : la vérité, la sagesse, la sainteté rigide et pure, vertu dont émane l'autorité réelle de l'homme. Toutefois ces créatures célestes diffèrent entre elles, ainsi que leur sexe le déclare; il est créé pour la contemplation et pour la valeur; elle est formée par la mollesse et les grâces : lui pour Dieu seulement, elle pour Dieu en lui. Le front ouvert, l'œil sublime du premier annoncent la puissance absolue; ses cheveux d'hyacinthe, se partageant sur son front, pendent noblement en boucles des deux côtés, mais sans flotter au-dessus de ses larges épaules; sa compagne, au contraire, laisse descendre comme un voile d'or ses longues tresses sur sa ceinture, où elles forment de capricieux anneaux, ainsi la vigne courbe ses tendres ceps autour d'un fragile appui, symbole de la sujétion où est née notre mère; sujétion à un sceptre bien léger; obéissance accordée par elle et reçue par lui plutôt qu'exigée; empire cédé volontairement et pourtant à regret; cédé avec un modeste orgueil, et je ne sais quels amoureux délais pleins de craintes et de charmes ! Ni vous non plus, mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors; alors toute honte coupable, toute honte criminelle était inconnue. Fille du péché, pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine apparence de pureté! Ah! vous avez

banni de votre vie ce qui seul est la véritable vie, la simplicité et l'innocence. Ainsi marchent nus ces deux grands époux dans Eden solitaire; ils n'évitent ni l'œil de Dieu, ni les regards des anges, car ils n'ont point la pensée du mal. Ainsi passe en se tenant par la main le plus superbe couple qui s'unit jamais dans les embrassements de l'amour : Adam, le meilleur de tous les hommes qui furent sa postérité; Eve, la plus belle de toutes les femmes entre celles qui naquirent ses filles. »

« La femme peut être distinguée de l'homme, dit Roussel, par des différences générales et par des différences particulières. Ces dernières en partie sont trop tranchantes pour n'être pas faciles à apercevoir en tout temps; les autres ne sont pas toujours également remarquables; il est un temps même où elles sont nulles à nos yeux. Enfants égaux de la nature, l'homme et la femme dans les premières années de la vie ne paraissent point au premier aspect différer l'un de l'autre; ils ont à peu près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujettis aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent dans l'âme du spectateur, qui les contemple avec plaisir, aucun sentiment particulier qui les distingue, ils lui paraissent tous les deux recommandables par ce tendre intérêt et cette douce émotion qu'excite toujours en nous la vue de l'innocence jointe à la faiblesse. Indifférent et isolé, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même; leur existence purement individuelle et absolue ne laisse encore apercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entre eux une dépendance mutuelle. Cependant cet état équivoque ne subsiste pas longtemps. L'homme prend bientôt des traits et un caractère qui annoncent sa destination; ses membres perdent cette mollesse et ces formes douces qui lui étaient communes avec la femme;

les muscles, qui sont les principaux instruments de la force animale, font disparaître ou rendent plus dense, par leur contraction réitérée, le tissu muqueux qui remplissait les interstices et leur donnait de la rondeur ; ils acquièrent par là plus de saillie, et tendent à donner aux membres de l'homme des formes plus rudes et plus prononcées. Ce n'est plus bientôt le même individu. La teinte rembrunie de son visage, et la voix devenue plus grave et plus forte, annoncent en lui un surcroît de vigueur nécessaire au rôle qu'il va jouer. La timidité de l'enfance a fait place à un instinct qui le porte à braver les périls. Il ne craint rien, parce qu'un sang bouillant qui s'agite dans ses vaisseaux et qui cherche à franchir les digues qui le retiennent lui font croire qu'il peut beaucoup. Sa taille haute, sa démarche fière, ses mouvements souples, saccadés, ses nouveaux goûts, ses nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, et porte l'empreinte du sexe qui doit asservir et protéger l'autre.

« On sait qu'instinctivement la nature porte la femme à préférer l'homme fort et vigoureux à l'être chétif et délicat, et j'ai lu que si on présente à une jeune fille un Adonis ou un Hercule, elle rougira, mais choisira Hercule.

« La femme, en avançant vers la puberté, s'éloigne moins sensiblement que l'homme de sa constitution primitive. Délicate et tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempérament propre aux enfants. La texture de ses organes ne perd pas toute sa mollesse originelle, le développement que l'âge opère dans toutes les parties du corps ne parvient jamais à leur donner le même degré de consistance qu'elles acquièrent chez l'homme ; cependant à mesure que les traits de la femme se fixent, on aperçoit dans sa taille, dans sa forme, dans ses proportions, des différences dont les unes n'existaient point auparavant, et les autres n'étaient point sensibles ;

quoiqu'elle parte du même point que l'homme, elle se développe néanmoins d'une manière qui lui est propre, et elle parvient plutôt que lui au dernier période de son développement. Partout la puberté dans la femme devance l'époque où elle se manifeste dans l'homme : la nature aurait-elle plus à faire dans celui-ci que dans l'autre, et la perfection de l'homme lui coûterait-elle plus que celle de la femme ? Ou bien la facilité qui caractérise les mouvements et les actions de la femme se montrerait-elle déjà jusque dans les premiers développements de sa constitution physique ? Il se peut aussi que le volume des organes de la femme étant moindre que dans l'homme, et la nature agissant par conséquent dans une sphère plus limitée, elle vient plus tôt à bout de son ouvrage. Quoi qu'il en soit, l'homme est encore plongé dans les horreurs de l'enfance et soumis aux lois de ce premier genre d'existence, que la femme éprouve déjà une nouvelle manière d'exister, se trouve peut-être avec étonnement pourvue de nouveaux attributs et sujette à un nouvel ordre de fonctions étranger à l'homme, et jusqu'alors inconnu à elle-même. Dès cet instant, il se découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports physiques et moraux, qui sera pour l'homme le principe de ce nouvel intérêt qui doit bientôt l'attirer vers la femme, et qui est déjà devenu pour elle une source de nouveaux besoins et de nouvelles fonctions. »

Écoutons Saint-Lambert quand il fait parler le philosophe Bernier avec Mademoiselle Ninon de l'Enclos ; et voici à quelle occasion eut lieu ce savant entretien du philosophe illustre avec la femme la plus célèbre de son temps.

« Il était arrivé depuis peu à Paris une très-belle copie du fameux tableau de la Vénus du Titien ; on l'avait placé dans une salle des Tuileries où les hommes de goût allaient l'admirer. Mademoiselle de l'Enclos, qui aimait tous les arts, parce

qu'ils donnent tous les moyens de jouir, voulut voir le tableau. Elle se rendit aux Tuileries avec le philosophe Bernier, revenu depuis peu de ses voyages. Ils étaient alors fort occupés de la morale d'Epicure; et comme elle n'est point fondée sur des chimères, mais sur la connaissance de l'homme, les qualités bonnes ou mauvaises des deux sexes faisaient souvent entre Bernier et mademoiselle de l'Enclos le sujet de la conversation. Ils avaient l'un et l'autre beaucoup d'envie de trouver des vérités utiles à leur bonheur; ils ne cherchaient pas à montrer de l'esprit et ils ne s'égaraient pas en vaines subtilités, ils ne se piquaient ni d'entendre ce qui ne peut être entendu, ni de faire des découvertes qui ne seraient bonnes à rien.

« Arrivés dans le salon où l'on avait placé le tableau, il arrêta bientôt leurs regards, mademoiselle de l'Enclos admira le peintre et Bernier admira Vénus. Elle lui paraissait un spectacle plus beau que celui de toutes les merveilles de la nature. La déesse était représentée soutenant la tête d'un de ses beaux bras et couchée au bord d'un ruisseau sur un gazon frais à l'ombre de quelques arbres. La verdure est de toutes les couleurs celle qui contraste le plus agréablement avec la blancheur, et le gazon sur lequel reposait Vénus relevait l'éclat de ses charmes. Les yeux du philosophe se promenaient sur ce corps admirable, où des veines d'un bleu tendre et quelquefois l'incarnat des roses se mêlaient à l'albâtre le plus pur. Il se disait que de toutes les couleurs celles qui étaient répandues sur le corps d'une belle femme étaient les plus charmantes. Il faisait remarquer à mademoiselle de l'Enclos les belles proportions du corps de Vénus, et ces contours faciles, ces gradations insensibles, ce poli qui promettent tant de plaisirs et des plaisirs si variés au sens du toucher. Bernier resta quelque temps sans parler, et les yeux fixés sur la déesse. Mademoiselle de l'Enclos le regardait en souriant et le plaisanta sur sa rêverie.—J'étais occupé, dit-il,

à donner de la vie à cette belle figure, et je la voyais se lever et marcher, je trouvais dans tous ses mouvements une facilité, une mollesse, une grâce, telles qu'on les doit attendre de ces membres arrondis et flexibles. J'ai fait plus, j'ai supposé que la déesse attendait Adonis, j'ai donné à ses regards une expression vive et tendre, j'ai vu dans ses yeux je ne sais quelle humidité qui les rendait plus brillants. Je crois même avoir entendu sa voix. Elle appelait Adonis. Que le son de sa voix est à la fois perçant et doux! Il enchante l'oreille. Oh! qu'une belle femme est un bel ouvrage! Quel être divin, et qu'il mérite bien d'être adoré!

« — Je suis de votre avis, dit mademoiselle de l'Enclos, et je suis indignée qu'une créature si charmante soit presque partout condamnée à la servitude. Plus je suis convaincue du mérite des femmes, et plus leur destinée me révolte : l'homme a reçu l'empire, et l'obéissance est notre partage. Il y a longtemps que j'ai protesté contre cette loi, il ne m'était pas possible de m'y soumettre; elle est l'injuste, et l'injustice blesse les âmes raisonnables. Vous souriez : quoi? vous, philosophe délivré des préjugés de votre pays, auriez-vous conservé ceux de votre sexe? Ce que je viens de dire vous paraît ridicule; eh! pourquoi serions-nous une espèce d'êtres absolument indépendante de la vôtre? N'avons-nous pas, comme vous, de l'esprit et de la raison? Vous vous vantez d'avoir le courage exclusivement; les femmes des Daces, des Cimbres n'allaient-elles pas à la guerre? Les histoires de l'antiquité ne sont-elles pas remplies des exploits des Amazones? Les filles des Sarmates n'avaient pas la permission de se marier avant d'avoir apporté la tête d'un ennemi. Si vous aviez daigné nous associer au gouvernement et aux travaux qui conduisent à la gloire, nous vous aurions surpassés. — Je me garderai bien, dit Bernier, de donner à notre sexe quelque préférence sur le vôtre. Il y a

entre eux des différences. La nature le voulait ainsi; tous deux répondent à ses vues; et pour y répondre, il ne fallait pas qu'ils eussent les mêmes qualités de la même manière. Ces formes si charmantes, ce teint uni, frais et animé, sont les effets nécessaires de votre constitution; mais c'est en vous refusant la force que la nature vous a donné la beauté : des fibres délicates, des nerfs très-mobiles vous composent des sens délicats; vos yeux sont perçants, mais faibles; il ne leur faut qu'une lumière douce et des couleurs d'une médiocre vivacité. Le vert, le gris, le lilas, l'orange, le bleu tendre, sont les couleurs que vous aimez. Le rouge ou l'extrême blancheur offusquent vos yeux. Les bruits forts et les sons éclatants, qui plaisent à l'oreille de l'homme, ébranlent fortement la vôtre; l'harmonie qui résulte d'un grand nombre de voix et d'instruments plaît médiocrement aux femmes, il ne leur faut qu'une musique douce et tendre, enjouée ou pathetique. Je crois que vous êtes plus sensibles que nous aux plaisirs de l'odorat; vous devez à ce sens des jouissançes ou des angoisses que nous connaissons peu; les voluptés de l'odorat vous disposent peut-être plus que nous aux voluptés du sixième sens, car il y a des rapports de l'un de ces sens à l'autre.

« Il y a un rapport plus sensible entre l'odorat et le goût; d'ordinaire ceux qui ont le nez fin ont le goût délicat. Vous dire que vous saisissez mieux que nous les différentes nuances des odeurs, c'est vous dire que vous distinguez mieux les différentes nuances des saveurs. Votre gourmandise est plus éclairée que la nôtre. Votre palais sensible est plus souvent blessé par les liqueurs spiritueuses, par les mets très-assaisonnés, et, en général, par les saveurs fortes. Les boissons simples, les aliments doux, le lait, les fruits, les légumes, vous flattent plus que tous les autres aliments. En même temps, votre gourmandise est plus raffinée que la nôtre; elle est

moins avide, et le sentiment de la faim n'est pas chez vous un mobile aussi puissant qu'il l'est chez l'homme.

« Le sens du toucher est plus délicat dans votre sexe que dans le nôtre, il est plus aisément blessé par les corps durs, rudes et anguleux, froids et brûlants; vous jouissez mieux que nous du plaisir de vous reposer sur des corps qui résistent mollement à l'impression du vôtre; mais peut-être n'êtes-vous pas aussi sensibles que nous au plaisir de parcourir des formes rondes et polies, et sur lesquelles nos mains et nos lèvres se promènent avec délices. Vos caresses vives et tendres semblent être l'effet du sentiment plutôt que du plaisir du toucher; il est vrai que nos formes ne sont pas arrondies comme les vôtres, et que nous n'avons pas une peau aussi douce, aussi fine que vous; nous vous aimons comme belles, vous nous aimez comme forts; le rôle de la femme est de plaire, et celui de l'homme est de protéger et de défendre.

« J'aurais bien des choses à vous dire sur les plaisirs du sixième sens; ici la philosophie, sans s'expliquer clairement, va chercher à se faire entendre. Tout ce qui tient à l'amour a besoin de mystère; il est des voiles que la main du philosophe doit craindre de lever; la femme qui aime le plus la vérité doit lui préférer les grâces; la pudeur en est une, et je ferai de mon mieux pour la respecter... Il n'est pas fort commun que les désirs vous inquiètent aussi souvent, et vous sollicitent aussi puissamment que nous; le plaisir qui doit les suivre vous est peut-être moins nécessaire qu'à l'homme; mais il est chez vous précédé et suivi d'un grand nombre de sensations délicieuses, que la nature ne nous a pas accordées. Le plaisir de l'amour épuise moins vos forces qu'il n'épuise les nôtres; il vous transporte plus rarement, mais il vous amuse plus souvent et plus longtemps. Il est vraisemblable que chez vous l'organe de la pensée tient de la nature de vos autres

organes, il doit être faible et délicat comme eux; de plus, il doit être souvent dérangé par des accidents inconnus à l'homme. Dans le temps de certaines infirmités, ou de grossesse, vous êtes plus vivement et plus sensiblement émues que dans d'autres moments; c'est alors que vous êtes sujettes aux fausses liaisons d'idées, aux changements de caractère, aux fantaisies bizarres, et que vous devenez incapables d'une attention suivie. La délicatesse des organes de vos sens vous rend susceptibles de beaucoup de sensations vives, qui sont si faibles dans l'homme, que souvent il n'y fait pas attention. Vous avez une foule de petits plaisirs qui suffiraient à votre bonheur, si le bonheur consistait dans le grand nombre de petits plaisirs : ce qui vous amuse cependant vous satisfait et semble vous suffire. Tandis que le besoin pressant de nous unir à vous nous tourmente, ou que d'autres besoins nous entraînent, que nous formons des projets, que nous entreprenons de grands ouvrages, et que nous sommes agités de mille manières par le feu des pensées ou par la force des passions, vous n'éprouvez que les désirs momentanés pour de petites jouissances. L'homme semble être plus heureux par la combinaison de ses idées, et par l'action; et la femme plus contente d'un repos mêlé de quelques mouvements. La délicatesse de vos organes, la vivacité des impressions qu'ils reçoivent fait le caractère de votre imagination; tout se peint vivement dans votre cerveau; les objets y sont retracés plus fidèlement que dans le nôtre; mais vous ajoutez moins que nous des idées à celles que vous avez reçues. Vos sens toujours mobiles, votre sensibilité toujours excitée par les intérêts du moment, vous font oublier trop souvent vos principes ou l'intérêt de votre vie entière; les femmes sont un peu caraïbes, j'en ai peu vu qui ne fussent prêtes à sacrifier la durée du lendemain à une minute du jour qui passe. Le besoin de plaire, celui d'atten-

drir, celui d'aimer, celui de s'amuser, le sentiment de votre faiblesse, voilà vos principaux mobiles. Ils concourent séparément et ensemble à former et à varier les caractères particuliers; leurs différences ne sont souvent que les effets de la figure, du tempérament, de la situation, de l'habitude. Il vous faut des soins légers, ajoute le philosophe, et un travail qui exerce sans effort vos membres délicats; il semble que la nature nous ait chargées de pourvoir à votre nécessaire, et vous charge plus d'éviter l'ennui que le besoin... »

Voici encore comment le poëte Colardeau signale les traits de l'homme et de la femme. Ce fragment est extrait des *Hommes de Prométhée*, par Colardeau. Le poëte nous présente le Titan audacieux, Prométhée, créant l'homme après la victoire de Jupiter sur les géants.

Osons tout; repeuplons ce globe désolé.
Il projette, exécute, et l'homme est modelé.
D'abord pour affermir l'édifice fragile,
En solides appuis il façonne l'argile;
Du sang prêt à couler il creuse les canaux,
De la fibre mobile il unit les faisceaux;
Il les enchaîne entre eux, entre eux il les oppose,
Des mouvements divers il accuse la cause.
Au buste assujetti le bras s'étend soudain;
Les doigts en s'allongeant vont dessiner la main,
Bientôt de ce beau corps la taille souple et libre,
Sur sa double colonne a pris son équilibre.
Le Titan s'applaudit et poursuit son essor.
Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
De ce noble edifice il couronne le faîte.
Du plus grand caractère il embellit la tête.
Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève et s'aplanit le front majestueux.
Au fond de son orbite éclate la prunelle :
Un doux voile se forme et s'entr'ouvre autour d'elle.

Un arc demi-courbé qui s'abaisse sur l'œil
Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
Le teint prend son éclat; la lèvre colorée
En deux filets de pourpre est déjà séparée.
Il semble en ce moment que le fils de Japet,
Rival de la nature, ait surpris son secret.
Comme aux tiges des fleurs une utile rosée
En émail, en verdure, est métamorphosée,
Ainsi par le Titan le limon préparé
En organes divers se transforme à son gré
. . . .

Le poëte, dans un autre endroit, signale de la manière suivante les traits de l'homme et de la femme :

L'homme sous le pinceau de l'artiste fidèle
Etale sur son front la fierté naturelle.
Tout annonce dans lui le roi de l'univers.
Son superbe regard s'échappe en longs éclairs.
Son port majestueux, mais noble sans rudesse
Réunit à la fois la force et la souplesse,
Sur ses membres nerveux les muscles prononcés
Forment un bel accord l'un dans l'autre enlacés.
Tel paraît dans le cirque un lutteur intrépide.

Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
Laisse voir plus de grâce et des attraits plus doux;
Le peintre n'avait point, sous un voile jaloux,
De la belle Pandore enseveli les charmes :
L'innocence était nue et l'était sans alarmes;
Elle s'enveloppait de sa seule pudeur.
La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur.
Et près de son berceau, pure encore et céleste,
Dans la nudité même elle eut un front modeste.

Pour rendre tant d'appas, l'artiste moins hardi
D'une main plus légère avait tout arrondi.
Du pinceau caressant les touches adoucies

Semblaient avoir glissé sur les superficies.
Le sang, qui reflétait sa pourpre et son éclat,
Colorait de la peau le tissu délicat.
Partout d'heureux replis et des formes riantes :
On voyait les cheveux de leurs tresses mouvantes,
Ombrager, couronner un front calme et serein ;
Leurs nœuds abandonnés roulaient sur un beau sein ;
Sur deux touffes de lis figurez-vous la rose,
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
Et commençant à peine à se développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper :
Tel est ce sein, ce sein, la première parure
Que reçoit la beauté des mains de la nature,
Demi-globe enchanteur, dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'amour !
Pour mieux peindre, en un mot, ce sexe qu'on adore ;
Le goût a rassemblé, dans les traits de Pandore,
Ce que mille beautés auraient de plus charmant.
C'est la grâce naïve unie au sentiment.

Dans les différents fragments que nous avons empruntés à plusieurs écrivains célèbres, toutes les grâces du style, tous les avantages littéraires se trouvent réunis, et ajoutent encore aux charmes et à l'intérêt du sujet ; mais ces admirables tableaux sont loin d'être complets. Les traits de caractère qu'ils ont exprimés ne constituent pas entièrement le type, l'essence, la nature de l'homme et de la femme, ils les révèlent, ils en sont le signe, l'expression extérieure ; mais on découvre différents liens plus importants si l'on examine le sujet avec plus de détail, si, conduit et éclairé par le flambeau de l'anatomie physiologique, on soulève une draperie, qui d'abord avait excité l'attention, pour embrasser dans un parallèle moins superficiel, dans une physiologie comparée, toutes les parties du système physique et moral, tout l'ensemble des facultés de l'organisation.

Les considérations que présente cette analyse scrupuleuse de l'homme et de la femme sont aussi nombreuses, aussi intéressantes que variées et curieuses; ouvrons-en l'exposition par l'examen des formes et des proportions extérieures et intérieures. Voulez-vous connaître et approfondir l'état physiologique de la femme; voulez-vous avoir une idée de sa constitution; comparez-la à l'homme. Un tel rapprochement entre ces deux individus de même espèce fera ressortir une foule de différences relatives à l'organisation, au tempérament et aux fonctions de la vie; différences qui ont été d'abord établies par la nature, et que l'éducation a entretenues et fortifiées dans la suite. Quand on étudie les divers systèmes qui forment le corps de la femme, on y aperçoit partout à peu près les mêmes organes que dans celui de l'homme; mais que de nuances quant à leur volume, à leur forme, à leur structure! Que de différences entre les attributs ou les qualités morales ou intellectuelles de l'homme et de la femme! De là aussi de graves différences dans leur manière de sentir et de souffrir, ou dans leurs maladies.

La beauté de l'homme diffère essentiellement de la beauté de la femme. Dans l'homme une organisation forte, des traits mâles et bien prononcés, des yeux vifs, animés, annoncent le génie, et la vigueur de l'âme. Un air de grandeur, de dignité, tempéré par la bonté, une physionomie ouverte, spirituelle, sont le genre de beauté auquel l'être le plus favorisé puisse aspirer. Dans les femmes, la beauté exige plus de détails. Une organisation fine et déliée, des traits délicats, légèrement dessinés, et portés au plus haut degré de perfection; des yeux où se peignent la tendresse, la douceur et la sensibilité; des contours gracieux, la fraîcheur du teint, le léger sourire, une taille bien prise, des membres arrondis et bien proportionnés forment cette heureuse harmonie, cet ensemble ravissant, qui

exerce un empire si absolu sur les cœurs. On voit déjà que la femme, cette plus belle moitié du genre humain, comparée à l'autre, lui est supérieure en agréments, inférieure en forces. Des formes mieux arrondies et plus belles, la finesse des traits l'éclat du teint, voilà ses qualités physiques; le brillant de l'esprit, la finesse du goût et la délicatesse du sentiment, voilà ses attributs moraux. Distingués par des inégalités, les deux sexes ont des avantages à peu près égaux; la nature a mis d'un côté la force et la majesté, le courage et la raison; de l'autre, la beauté et la grâce, la finesse et le sentiment. On peut dire encore que la délicatesse des traits des femmes, la mobilité, la sensibilité excessive de leurs nerfs et de leurs muscles, les vicissitudes qu'elles éprouvent si fréquemment dans leur constitution, l'habitude acquise dès l'enfance de se déguiser, font qu'elles échappent plus aisément à l'œil observateur; mais rarement on se dérobe à leur sagacité naturelle; elles ont pour ce genre d'observation plus d'usage, un tact plus fin, une perception plus fine que l'homme.

La taille, le volume, les proportions diffèrent essentiellement dans les deux sexes. La taille est moins élevée dans la femme que dans l'homme. Les rapports entre les dimensions diverses diffèrent aussi dans les deux sexes. Chez l'homme, par exemple, la moitié du corps répond à la bifurcation du torse, à la région pubienne; dans la femme, elle répond au-dessus de cette région, et les membres inférieurs sont plus courts, le col plus long, ainsi que la région des lombes, dont l'étendue, plus considérable donne aux femmes, en général, cette taille svelte et élégante qui les distingue. On doit observer que cette disposition, qui fait caractère, est un des charmes et des attributs féminins que le naturaliste apprécie davantage, parce qu'il annonce une grande aptitude à l'exercice d'une importante fonction, et qu'il n'en est pas comme de certains

charmes, qu'une coquetterie froide développe et fait valoir un agrément stérile, une beauté sans résultat. Quant aux formes extérieures, les différences sont aussi remarquables. « Il n'est personne, dit Roussel, qui ne distingue, à l'œil, le bras ou la jambe d'une femme d'avec le bras ou la jambe d'un homme. » En effet, ces parties, chez la femme, sont bien sensiblement plus délicates, moins marquées de reliefs très-prononcés.

Le buste est aussi moins large, plus arrondi, et se distingue aussi par le volume et la forme élégante du sein, qui ordinairement est très-peu marquée chez l'homme, et ne s'y présente que sous la forme ou l'aspect d'un vain simulacre, et d'une ébauche dont le développement serait une difformité. Les membres inférieurs ont également une disposition particulière et des caractères qu'il serait difficile de méconnaître. Les cuisses surtout ne peuvent être confondues avec celles de l'homme, et se distinguent aisément, même à travers les costumes masculins dont quelques amazones se servent pour opérer une métamorphose qui est toujours à leur avantage. Dans les femmes, ces parties sont beaucoup plus volumineuses, plus arrondies et plus écartées; à leur partie inférieure elles se rapprochent; les genoux sont un peu tournés en dedans et font saillie; conformation qui se laisse soupçonner même dans la Vénus, conformation qui manifeste, relativement à la gestation et à l'accouchement, des avantages dont l'expression extérieure est nulle chez les femmes que nous regardons ordinairement comme bien faites, et qui cependant ne sont pas telles, si la conformation la plus heureuse et la beauté résultent d'une altération directe et bien signalée entre la forme des organes et leurs fonctions.

Les lignes et les formes agréables que présente la surface du corps d'une belle femme sont les lignes ondulées et la spirale ou serpentine, qui caractérisent la grâce et la beauté, lors-

qu'elles ont cette légère flexion qui exclut les interruptions les coudées et les transitions trop rapides, les formes arrondies, ovalaires, et surtout les formes dont les contours vont en diminuant d'une manière graduée, comme on le voit dans la pyramide, la volute, ou dans l'ovale resserré à l'une de ses extrémités...

Les lignes ondoyantes et serpentines, ces lignes que l'art cherche sans cesse à dessiner dans ses produits les plus gracieux, et que la nature elle-même a prodiguées dans les formes de ses admirables productions, sont en plus grand nombre à la surface du corps de l'homme qu'à celle du corps des autres animaux ; c'est principalement dans les traits les plus réguliers du visage, et à la superficie du torse et des membres d'une belle femme, que ces lignes de la grâce et de la beauté sont les plus multipliées. Elles unissent et marquent les contours des différentes parties, comme on le voit à la région du col, du sein, aux épaules, à la surface de l'abdomen, sur les côtés que prononcent agréablement les flancs, et surtout dans les passages insensibles et gradués de la tête, du col, des lombes, aux membres inférieurs, et de chaque partie des membres en général à la partie qui la suit, et dont l'assemblage se fait sans jamais prononcer les articulations.

Les fleurs les plus élégantes n'offrent pas, dans leurs contours, une flexion mieux ménagée et plus douce que les lignes dessinées à la surface du corps d'une femme, dont tous les traits brillent du double éclat de la jeunesse et de la beauté.

A Rome, dans son territoire et en général sous l'influence de ce qu'on peut distinguer sous le nom de belles provinces de l'Italie, la beauté transcendante, cette beauté qui résulte principalement de la régularité des formes et de l'ensemble, est en quelque sorte une production indigène, un produit de l'influence du climat. Dans toutes ces contrées, on voit rare-

ment de ces traits indécis et équivoques qui sont si communs parmi les ultramontains. Les traits qui caractérisent les Italiens sont pleins de noblesse. La forme du visage est grande, bien décidée, et toutes les parties en sont harmonieusement disposées. Ces caractères de beauté se retrouvent jusque dans les dernières classes des habitants, et souvent la tête de tel homme du peuple ne serait pas déplacée dans un tableau d'histoire. Rien de plus pittoresque surtout que les têtes de vieillards. La beauté des femmes est peut-être encore plus parfaite. « La nature, dit Dupaty, ne saurait mettre plus à leur place ni mieux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles et le cou. Elle ne saurait employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes...... Tous ces détails sont finis, et l'ensemble est achevé. »

Une belle tête romaine étonne toujours, et tout entière, vient frapper le cœur. Le premier regard la saisit, le moindre souvenir la rappelle.

La perfection des mains, qu'il est si rare de rencontrer dans les contrées occidentales, ne le cède en rien, chez les Romaines, à la beauté du visage. La forme des épaules acquiert avec l'âge, et par suite de l'embonpoint qui succède aux charmes de la jeunesse, une perfection et un attrait dont les Romaines sont très-fières, et qu'elles font valoir en découvrant ces parties et en les étalant avec autant de coquetterie que d'ostentation.

De toute cette partie, qui est très-étendue et qui comprend l'Allemagne, la Suède, le Danemark et l'Angleterre, le midi de la France est le lieu où la beauté des femmes rappelle davantage l'antique, et présente des analogies avec la beauté des Grecs d'Italie. C'est surtout dans l'ancienne Provence et dans une partie du Languedoc que la conformation des fem-

mes offre cette perfection, et, comme l'a très-bien remarqu Camper, les habitants de ces contrées méridionales offren plus fréquemment que dans aucun lieu de l'Occident ces con tours achevés de la mâchoire et cet aplatissement du visag qui rappelle une origine grecque, et se rapproche du charm inexprimable que l'artiste a répandu sur le visage de l'Apol lon et sur celui de la Vénus de Médicis.

Dans plusieurs départements septentrionaux, on trouve d femmes très-agréables, mais sans aucun trait de similitu avec la perfection antique, et la nature ne finit presque ja mais dans ces latitudes reculées, les extrémités, qu'elle achè avec tant de soin sous le beau ciel de l'Italie. Le sang le plu pur, le plus beau teint, des formes trop exprimées à la véri et plus agréables au toucher qu'à la vue, rachètent ces dé fants et les font oublier chez les Cauchoises et dans plusieu parties de la Picardie, de la Flandre et de la Belgique. Les Pa risiennes, qu'on pourrait regarder comme une espèce de fem mes toute particulière, brillent beaucoup plus par leur tou nure élégante, leur grâce et l'art de faire valoir tous leu avantages, que par un grand caractère de beauté ; leurs trait plus agréables que réguliers, ont rarement une certaine re semblance avec les caractères grecs.

Elevées sous les lambris, comme la plante sous la cloc non diaphane qui lui sert de prison, elles manquent de fra cheur, de coloris, et leur teint, en général, a plutôt l'intére sante pâleur de la convalescence que les couleurs animées la jeunesse et de la santé.

L'Angleterre, si on excepte le midi de la France, est peu être, de tous les pays compris au nord et à l'occident de l'E rope, le lieu où les femmes sont plus généralement belle Leur taille est élevée et bien prise, leurs traits sont noble harmonieusement combinés, et leur expression telle qu'el

doit être pour ne point altérer la beauté. La correction des formes, en général, l'éclat du teint, la finesse et la blancheur de la peau sont ajoutés à tous ces avantages et complètent un ensemble que la nature néglige seulement un peu dans les extrémités.

Les reliefs que présentent supérieurement les membres inférieurs, et qui les unissent par des formes si heureusement arrondies avec le torse, sont également un caractère féminin bien facile à saisir ; ces renflements, dans la femme, sont plus saillants, plus élevés, et leurs contours les rapprochent davantage des formes hémisphériques, des demi-globes, auxquels les poëtes érotiques se plaisent à les comparer; toutes les autres parties des membres inférieurs se distinguent en général par des formes plus doucement arrondies. Le pied est plus petit, la base de sustentation est moins étendue, la jambe est remarquable par sa finesse, et sa partie inférieure surtout est taillée avec plus d'élégance et de délicatesse ; les membres supérieurs ont également des formes plus coulantes et plus douces; ainsi, dans la femme, le bras est plus gros, plus arrondi ; on le croirait, dit Leclerc, formé d'un cylindre d'ivoire ou du plus bel albâtre; tant le contour en est délié, tant les profils se fondent doucement les uns aux autres. La main est plus petite, plus blanche, plus douce et plus potelée. Il faut encore observer que, dans les femmes, la face est plus courte, mieux coupée, que la poitrine est plus profonde, que le ventre a plus de saillie et de rondeur, et qu'enfin les épaules se portent davantage en arrière et sont moins écartées du tronc. La plupart de ces différents caractères, pris des formes extérieures, distinguent la femme bien conformée dans tous les climats et dans les situations les plus opposées.

Comparée à l'homme, la femme, cette fleur de la nature vivante, cette tige essentielle du genre humain, est d'une sta-

ture plus petite, plus délicate, plus débile et plus grêle. L'homme a un sixième en hauteur plus que la femme; les artistes donnent sept têtes et demie à la Vénus et huit têtes et quelques modules à l'Apollon. Les parties qui servent d'appui et de fondement, c'est-à-dire les pièces qui composent la charpente osseuse de la femme, sont plus minces, plus délicates, plus blanches et moins résistantes. Son cou est moins gros et a plus de longueur. La partie antérieure et supérieure de la poitrine est plus saillante; il y a plus de mobilité dans les pièces principales qui la composent, surtout à la partie antérieure, d'où il résulte une différence très-remarquable dans les mouvements respiratoires; ce qui fait qu'on reconnaît le sexe, sous la couverture, d'après la manière dont s'effectue la respiration, la femme soulevant les draps avec la poitrine bien autrement que l'homme ne saurait le faire.

Les os de la femme, en général, sont plus blancs, plus petits, plus légers, plus humides, plus huileux; on y observe des saillies moins âpres, des engrenures moins avancées, des gouttières et des dépressions moins profondes. Les os longs sont plus grêles et moins compactes; les os courts, plus spongieux; les os plats, moins épais et moins larges. La femme a aussi les os innominés plus ovales, le sacrum et le coccyx plus larges, plus courts et moins rentrants; il résulte de cette disposition que l'abdomen ou la moitié inférieure du tronc a plus d'amplitude naturelle. Les rapports de la poitrine et du bassin sont tels chez l'homme et la femme que si, comme on l'a répété tant de fois après Camper, on les renfermait dans une aire elliptique, les épaules du premier sortiraient de la ligne qui circonscrirait le reste du corps, tandis que les épaules de la femme seraient enfermées dans la ligne, que les hanches dépasseraient manifestement. Disons encore que le tronc de la femme est aussi plus long et que le milieu de son corps est en-

tre le pubis et l'ombilic, au lieu de correspondre, comme dans l'homme, directement au pubis; aussi a-t-elle les membres inférieurs moins longs que ceux de l'homme.

Les muscles, ces parties charnues, ces puissances actives et énergiques constituent avec les os et surtout avec les os des membres l'appareil spécial d'une fonction, par l'exercice de laquelle l'être sensible repousse et combat les corps ennemis et nuisibles, évite l'objet de sa crainte, cherche, saisit, retient, embrasse celui de ses désirs et de ses affections; plus agiles, plus déliés, plus faibles, les muscles ont véritablement une mollesse, une délicatesse féminine ; leurs fibres sont plus souples, plus humides, moins serrées et leurs faisceaux plus arrondis. En général, chez les femmes, les muscles font moins de saillie; leurs reliefs, plus gracieux que prononcés, n'apparaissent point à la surface du corps avec le caractère de vigueur sous la forme de ces renflements âpres et rudes qui sillonnent le corps d'un homme bien conformé. Les muscles de la face, ces faisceaux élégants dont le jeu si varié et si rapide exprime toutes les nuances du sentiment, ne sont pas aussi marqués chez les femmes. Leur physionomie n'a point un caractère permanent comme celle de l'homme, et laisse plus difficilement paraître, à travers des parties délicates et mobiles, le caractère moral et la nature des affections, ce qui a fait dire, en parlant de la beauté des femmes : La grâce, ce charme suprême de la beauté ne se développe que dans le repos du naturel et de la confiance ; les inquiétudes et la contrainte ôtent les avantages même qu'on possède; le visage s'altère par la contrainte de l'amour-propre. On ne tarde pas à s'en apercevoir, et le chagrin que cause une telle découverte augmente encore le mal qu'on voudrait réparer. La peine se multiplie par la peine, et le but s'éloigne par l'action même du désir. Cette différence, d'après Moreau de la Sarthe, dépend de deux circonstances

assez remarquables; d'abord, le visage des femmes est plus gros et plus arrondi, et surtout plus abondamment fourni de tissu cellulaire, qui remplit toutes les parties par les plus douces transitions; les muscles, d'ailleurs plus mobiles chez la femme, mais moins longtemps livrés à la même contraction et inconstants comme les sentiments qu'expriment leurs jeux rapides, ne peuvent modifier assez longtemps le visage; observés, interrogés à la manière de Lavater, ils ne révèlent point les penchants, la direction, l'emploi les plus ordinaires des facultés, des habitudes du cœur et de l'esprit. Comme l'abondance, l'épanouissement du tissu cellulaire diminuent avec l'âge, et que, d'ailleurs, les sentiments deviennent moins éphémères, la physionomie de la femme se décide dans la suite, et alors l'expression que donnent un nouvel état moral et un esprit cultivé va quelquefois jusqu'à faire oublier la fuite des charmes, de la jeunesse et de la beauté.

Bernard a peint en poëte et en philosophe ces derniers, je dirai presque ces nouveaux attraits de la femme :

Moins jeune encor la beauté nous engage,
L'art du maintien, les grâces du langage,
Les dons acquis, les charmes empruntés,
Donnent un lustre au couchant des beautés.
L'amour, fidèle à leurs flammes constantes,
Se glisse encore sous des rides naissantes,
Et pour régner jusqu'aux derniers moments
Sème de fleurs les ruines du temps.

Les nerfs, chez les femmes, sont grêles et déliés; ils ont peu de solidité; ils sont susceptibles d'une grande mobilité. Le défaut de consistance est cause qu'ils ne sont pas susceptibles d'exercer une réaction soutenue; aussi la force de réaction est immense. Les systèmes musculaire et nerveux sont donc inégalement distribués dans les deux sexes. Le premier do-

mine chez l'homme, le second chez la femme. D'un côté, ce sont la contractilité, la force, la vigueur athlétiques; de l'autre, une sensibilité et une mobilité excessives. Là se trouvent l'intensité, l'énergie et la persévérance des mouvements; ici, des ébranlements nombreux, précipités, souvent tumultueux, quelquefois opposés; on en voit la preuve dans les mouvements, dans les soubresauts hystériques.

Les vaisseaux des diverses circulations sont remarquables chez les femmes par leur mollesse et leur ténuité; le tissu cellulaire est aussi chez elle très-abondant et fort expansible. L'intervalle des faisceaux fibreux est rempli d'une grande quantité de graisse. Le tissu lamineux est plus graisseux, mais plus lâche et plus humide. Le tissu adipeux a moins de consistance, il acquiert avec l'âge plus de solidité; mais il conserve toujours une mollesse caractéristique; ce sont ces deux tissus, qui, en se distribuant diversement, adoucissent le passage d'un organe à un autre, enlèvent aux articulations ce qu'elles ont de dur et de raboteux, et donnent aux membres ces surfaces uniformes et polies, cette rondeur et ces contours gracieux que ceux des hommes ne peuvent et ne doivent point avoir, et forment enfin ces contours moelleux qui vont se perdre avec tant de grâce le long des cuisses et des bras. Partout le tissu cellulaire remplit les interstices des os, des fibres musculaires et des tendons; il lie tous les viscères, tous les vaisseaux et tous les nerfs entre eux; il recouvre toute la superficie du corps, où il produit cette délicatesse dans les formes extérieures que le ciseau a su faire admirer sur la Vénus de Médicis, et fait disparaître ces saillies fortement prononcées qui distinguent l'Hercule de Farnèse.

La peau, cette vaste membrane, siége du toucher, et qui sert d'enveloppe à tout le corps, est délicate, fine, susceptible de recevoir promptement toutes les influences de l'air et

des corps avec lesquels elle se trouve en contact; la peau de la femme a un grain plus fin, ce qui la rend plus douce et plus délicate au toucher; elle se laisse plus facilement pénétrer par les vaisseaux capillaires rouges; elle a plus d'éclat et de blancheur, et ne se couvre de poils qu'au pourtour de la vulve et des aisselles. La peau de la femme a une teinte beaucoup moins foncée que celle de l'homme; la lymphe, en se mêlant avec le sang, y répand ce teint d'albâtre et ces nuances de lis et de rose qui sont l'apanage du sexe et l'emblème de la beauté. Sa chevelure, le plus bel ornement de sa tête, est aussi plus longue, plus fine et plus abondante, elle se conserve plus uniformément et ne se perd que dans un âge avancé. Combien n'observe-t-on pas encore de différences entre les deux sexes relativement au système splanchnique!

Chez la femme, la pulpe cérébrale est moins ferme et moins volumineuse. L'ouverture de la glotte a moins d'étendue et le larynx est plus étroit; aussi la voix est beaucoup plus douce et plus flexible. Les poumons sont plus petits, plus dilatables, plus rouges; le cœur est moins gros et moins fermé; l'estomac est plus petit, et la plupart des vaisseaux abdominaux sont très-mobiles et susceptibles de céder facilement aux impressions qu'ils reçoivent pendant le temps de la gestation.

D'autres caractères plus séduisants, mais moins essentiels, ne se développent que pendant la saison éphémère de la jeunesse et chez les peuples dont la civilisation a déjà fait quelques progrès; ils nous sont présentés par ce que nous appelons les charmes, les attraits des femmes, c'est-à-dire la mollesse, la douceur, le poli de toutes les formes; la souplesse, la régularité des mouvements, la grâce des attitudes et des transitions faciles et graduées entre toutes les parties; le nombre et l'harmonie des lignes ondoyantes; l'élasticité et l'heureux contour des reliefs; la finesse, la vitalité, la douce réaction de la peau;

enfin tout cet ensemble ravissant et enchanteur de grâces et d'attraits qui rappelle avec bonheur, à l'esprit et au cœur, les seuls noms de femme, de jeunesse et de beauté...

Les deux sexes concourent par des moyens différents à l'œuvre importante et providentielle de la génération. L'un est destiné à recevoir et l'autre à donner; ou mieux, là est une action indirecte, et ici un acte actif à remplir. Enfin, physiquement parlant, rien ne distingue mieux l'homme et la femme que les organes de la génération. La matrice, les ovaires, le vagin et la vulve ne ressemblent en rien aux testicules, aux vésicules séminales et au membre viril de l'homme. Voici ce que nous lisons sur cet intéressant sujet dans l'excellent ouvrage du docteur Mathieu, notre honorable confrère et ami : « L'homme et la femme, identiquement les mêmes quant à l'organisation primitive, diffèrent cependant en tout, aussi bien au physique qu'au moral, et les différences qui les caractérisent sont d'autant plus prononcées que la sexualité est mieux exprimée. L'homme est plus grand, plus fort que la femme; tous ses tissus portent l'empreinte d'un surcroît de vigueur; ses formes sont plus nettement dessinées, ses traits plus rudes et plus anguleux, ses muscles mieux prononcés. Si j'osais emprunter une pensée à la statuaire, je dirais que, comparativement à la femme, il est une œuvre d'art à laquelle le fini de la ciselure manque. La femme, plus gracieuse, plus régulière, gagne en finesse et en beauté dans ses formes et ses contours ce qu'elle perd en vigueur; la force ne lui est pas dévolue; il y a même dans sa faiblesse quelque chose que la nature a su utiliser pour arriver à ses fins. »

La tête de la femme diffère de celle de l'homme par la forme, le volume et le poids. Nous pensons que plus la tête approche de la forme sphérique et plus elle a de développements à la partie supérieure et latérale, plus elle a acquis en perfectibilité...

Le front de la femme est plus déprimé que celui de l'homme; on dirait une courbe bien prononcée, tandis que chez l'homme, il y a plus d'élévation et plus de rectitude dans la ligne frontale. La sculpture antique, qui ne pouvait raisonner phrénologie et qui agit sous l'empire de l'observation, a nettement exprimé cet état organique par le développement accordé au front de Jupiter olympien et par le rétrécissement du front de Vénus.

Quand la nature perd d'un côté, elle gagne de l'autre; si le front de la femme est plus court et plus arrondi, la partie postérieure du crâne offre plus d'étendue. On sait aujourd'hui que la partie de la phrénologie que l'on ne conteste pas attribue à cette conformation la faculté plus grande de sentir et de nourrir les sentiments affectueux; or, c'est là en grande partie la psychologie de la femme : on la résume en disant qu'elle sait sentir et aimer...

La poitrine est autrement conformée que celle de l'homme et la respiration s'exécute d'une manière différente; l'appareil de la respiration, moins étendu chez la femme, possède cependant plus d'énergie que celui de l'homme. Aujourd'hui, les progrès de la science permettent de considérer cet état organique comme une supériorité, puisque le développement de la respiration est en harmonie, sans exception, avec le degré de plus ou moins d'élévation occupé dans l'animalité. Le travail sur les oiseaux publié par M. Sapey ne laisse aucun doute à cet égard.

Les poumons de la femme sont plus courts, plus élevés, plus larges supérieurement qu'inférieurement, ce qui est le contraire chez l'homme. La poitrine étant, comme le crâne, le terme représentatif exact des organes qu'elle renferme est aussi dissemblable chez l'homme et la femme. La femme a la poitrine mieux soulevée et plus bombée, aussi bien en avant qu'en arrière; ses côtes s'éloignent davantage de la colonne

vertébrale en arrière et se reportent ensuite plus brusquement en avant, de sorte qu'elles sont plus brusquement arquées à leur partie postérieure. Il suit de là que la colonne vertébrale fait plus de saillie dans la cavité thoracique et que les apophyses épineuses, loin d'être saillantes au dos, y occupent le fond d'une gouttière (Burdach). Le thorax de la femme a la forme d'une caisse dont la base serait en haut, disposition tout à fait inverse chez l'homme, et qui a fait comparer avec assez de vérité le thorax de ce dernier à une hotte renversée. Ces considérations anatomiques nous semblent avoir un très-grand intérêt en physiologie et en pathologie. Nous voyons que c'est la sexualité qui a reporté en haut les poumons et les a autrement conformés que ceux de l'homme, dans la prévision de la place nécessaire à la gestation. Le diaphragme de la femme est plus petit et situé plus haut; sa partie antérieure s'insère au cartilage de la sixième côte, de la septième chez l'homme.

La femme, ayant besoin de moins d'organes que l'homme pour respirer, résiste plus longtemps aux obstacles que le jeu des poumons rencontre; ainsi, soumise en même temps que l'homme à une cause semblable d'asphyxie, elle succombera plus tard que lui. Telle est encore la raison pour laquelle elle est plus apte que l'homme à parler et à chanter; aussi trouve-t-on plus facilement des cantatrices que des chanteurs.

L'appareil de la circulation, intimement lié aux voies respiratoires, se trouve dans les mêmes conditions. Ainsi le cœur de la femme, plus petit que celui de l'homme, est situé plus haut.

La sexualité s'exprime d'une manière très-remarquable dans le tube digestif. La cavité buccale de la femme est moins grande que celle de l'homme; les arcades dentaires affectent la forme parabolique. L'estomac est plus allongé, plus petit, mais sa couche musculaire est plus épaisse, les vaisseaux lymphati-

ques sont plus multipliés et doués d'une plus grande vitalité. Le tube digestif entier de la femme est plus court, toute proportion gardée; le foie est moins volumineux; le nombril est placé plus haut que chez l'homme; enfin le ventre entier offre plus de longueur. C'est principalement dans le bassin que la sexualité imprime fortement son caractère; c'est là, en effet, que l'appareil générateur est contenu; c'est là que demeure l'organe qui a décidé du rôle que la femme aurait à remplir. Plus le bassin offre d'ampleur, plus son diamètre transversal est étendu et plus alors la femme a les caractères de son sexe. Le bassin n'est, en effet, ainsi que le crâne et le thorax, qu'une enveloppe protectrice qui se moule sur la forme de l'organe contenu.

La situation des mamelles place la femme à la tête de la création.

La femme, dit un auteur, est plus voisine que l'homme de la nature. En dépit de la Genèse, je suis tenté de croire qu'elle l'a précédé dans l'ordre de la création. L'influence qu'elle exerce, comme à son insu, participe des influences naturelles. Son œil a les fascinations de la mer, sa riche chevelure est un foyer électrique, les ondulations de son corps virginal rivalisent de grâce et de souplesse avec les courbes des fleuves, et les enlacements des lianes, et le Créateur a donné à son beau sein la forme des mondes.

Les différences anatomiques que nous venons d'établir existent entre l'homme et la femme aussi bien au moral qu'au physique, comme nous l'avons déjà démontré dans l'introduction. Il y a une nuance particulière aux pensées et aux sentiments de l'homme et à ceux de la femme. A l'homme, d'une manière générale, appartiennent les grandes conceptions, les créations qu'enfante le génie, l'attention longuement soutenue et le summun d'énergie de la pensée. Jean-Jacques

dit : « La femme a plus d'esprit et l'homme plus de génie; la femme observe et l'homme raisonne. » A la femme reviennent plus spécialement les qualités du cœur et de l'esprit, dont l'exercice est bien approprié à sa mission. La douceur, la bienveillance, la sensibilité, la finesse, la succession rapide des idées, le sentiment qui porte à aimer, sont des vertus plus propres à la femme, que nous nous plaisons à voir, à admirer, à contempler, au milieu de ses enfants, tempérant l'énergie, quelquefois même la rudesse de celui que la nature lui assigne pour protecteur, et faisant refléter sur lui quelques-unes de ces douces qualités qui établissent une sorte de nivellement, d'où résulte une des plus belles harmonies de la nature.

Il s'en faut cependant de beaucoup que les choses soient toujours ainsi que nous venons de les établir; les caractères physiques et moraux ne sont pas constamment en harmonie avec le sexe qu'ils représentent. Il arrive souvent que ce qui devrait appartenir naturellement à la femme se retrouve chez l'homme, tout comme il n'est pas rare de voir de l'homme oublié dans la femme.

On a vu des hommes qui ont pensé qu'Adam avait été créé homme d'un côté et femme de l'autre, et qu'il était ainsi composé de deux corps, que Dieu ne fit que séparer. Sterne, dans ses sermons qu'il dit lui-même être sortis tout brûlants de son cœur, émet une des plus jolies pensées que l'homme puisse concevoir : « Si Dieu, dit-il, eût voulu faire de la femme le maître de l'homme, c'est de la tête de ce dernier qu'il l'eût tirée; s'il l'eût voulue son esclave, c'eût été des pieds; mais la créant sa compagne et son égale, il la tira de son côté. »

Les différences sexuelles ne sont pas bornées aux seuls organes de la génération; chez la femme, la différence des moyens constitue aussi le sexe, dont l'essence ne se borne point à un ou à quelque organe, mais s'étend, par des nuances

plus ou moins sensibles, à toutes les parties et même à un grand nombre d'actes, de sorte que la femme n'est pas seulement femme par un seul endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée. Outre les attributs physiques et ces nuances qui font distinguer partout le type féminin, les penchants, les premières impulsions de la sensibilité, et les habitudes qui en dépendent, forment encore des caractères que l'on parvient plus facilement à démêler et à reconnaître. On dirait que deux instincts différents sont le mobile respectif du petit garçon et de la petite fille. Celle-ci obéit au sien, comme on le voit évidemment par la première impulsion de son esprit, par son goût pour la parure, par ses habitudes moins bruyantes, le choix de ses hochets, le besoin de fixer l'attention, et d'exercer de bonne heure les organes de la voix, dont la flexibilité est bien supérieure à celle des organes de l'enfant du sexe opposé. Rousseau a bien senti toutes ces petites différences; les détails qu'il expose à ce sujet sont le résultat d'une observation très-fine, que le style le plus attachant et le plus animé a embelli de tous ses prestiges. « Les enfants des deux sexes ont beaucoup d'amusements communs, et cela doit être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit, les tambours, les sabots, de petits carrosses. Les filles aiment ce qui donne dans la vue et sert d'ornement, des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées. La poupée est l'ornement spécial du sexe : voilà très-évidemment son goût déterminé pour sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans sa parure; c'est tout ce que des enfants peuvent articuler de cet art... Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustements, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois; chercher continuellement de nouvelles com-

binaisons d'ornements, bien ou mal assortis, n'importe ; les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé; mais déjà le penchant se montre. Dans cette éternelle occupation, le temps coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien; elle oublie les repas même, elle a plus faim de parure que d'aliments. Mais, direz-vous, elle pare sa poupée, et non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée, elle ne se voit pas; elle ne peut rien faire par elle-même, elle n'est pas formée; elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie; elle ne l'y laisse pas toujours, elle attend le moment d'être sa poupée elle-même. Voilà donc un goût bien décidé, vous n'avez qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudrait de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire des nœuds de manches, son fichu, son falbala, sa dentelle, en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui serait plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières façons qu'on lui donne; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce ne sont pas des bontés qu'on a pour elle; en effet, presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes et songent avec plaisir que ces talents pourront un jour leur servir à se parer. »

Cette première route ouverte est facile à suivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes ; la tapisserie n'est plus si fort à leur gré; les meubles sont trop loin d'elles ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'ameublement des femmes; les jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

D'autre différences morales plus importantes peuvent encore distinguer la femme de l'homme, longtemps avant

l'époque de la deuxième saison. Ainsi, le développement de l'intelligence de la petite fille est beaucoup plus rapide; les objets extérieurs affectent davantage sa sensibilité, et des nuances de détails, que des petits garçons laissent échapper, sont ordinairement saisies par les petites filles avec une précision et une finesse qui nous étonnent.

C'est sans doute aussi par une suite de leur plus grande affectibilité, et parce que les organes de la voix sont plus flexibles, que les petites filles apprennent plus vite à parler, qu'elles acquièrent si vite, suivant la remarque de Rousseau, un babil agréable; qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant de les sentir, et que les hommes s'amusent si tôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre. Il faut remarquer encore que les petites filles ont beaucoup plus de finesse, et que cette qualité est, en quelque sorte, une suite de la constitution de la femme. La ruse, dit Rousseau, est un talent naturel au sexe, et persuadé que tous les penchants naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres; il ne s'agit que d'en prévenir l'abus; je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point que là-dessus on examine les femmes elles-mêmes, nos gênantes institutions peuvent les forcer d'acquérir de l'esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font que de naître, qu'on les compare avec les petits garçons du même âge, et si ceux-ci ne paraissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile. Il est très-commun de défendre aux enfants de ne rien demander à table, car on ne croirait jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles; comme si un morceau de ceci ou de cela n'était pas bientôt accordé

ou refusé, sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance ! Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'avise de demander du sel. Je ne dirai pas qu'on pouvait le chicaner pour avoir demandé directement du sel et indirectement de la viande; l'omission était si cruelle que, quand il eût enfreint ouvertement la loi, et dit sans détour qu'il avait faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit, en ma présence, une jeune fille de dix ans, dans un cas beaucoup plus difficile, car, outre qu'il lui était rigoureusement défendu de demander jamais rien directement ou indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avait mangé de tous les plats, hormis d'un seul, dont on avait oublié de lui donner. Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli, sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut, à mesure qu'elle les montrait : J'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça; mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire sur celui dont elle n'avait pas mangé, que quelqu'un s'en apercevant lui dit : « Et de cela, en avez-vous mangé ? » — Oh ! non, répondit doucement la petite gourmande en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien, comparez !... Ce trait est une ruse de fille, l'autre est une ruse de garçon.

Quand on considère les enfants dans leur premier temps, même de la jeunesse, c'est-à-dire au moment où leur opération physique et morale présente des déterminations fixes, on distingue déjà dans les filles une différence d'action très-remarquable : leur marche, plus posée, tient peut-être plus, dans les premiers temps, aux instructions qu'on leur donne qu'à la différence du sexe, mais les goûts sont déjà distincts. Les filles, plus paisibles, évitent le tumulte et les dissensions qui s'élèvent entre les garçons de leur âge ; les amusements de

celles-ci ont quelque chose de plus modéré que ceux des autres, elles se rassemblent pour jouir des divertissements plus tranquilles ; la conversation est pour elles un grand plaisir, tandis que les garçons se réunissent pour courir, se fatiguer, et se livrer à des exercices plus violents. Quand l'âge de rassembler quelques idées est arrivé, les filles deviennent curieuses, elles s'inquiètent des causes de tout ce qu'elles voient, leurs questions se succèdent rapidement ; les garçons, au contraire, semblent ne prendre garde à rien qu'à ce qui les met dans un mouvement continuel. Cet état est le seul qui leur procure de véritables jouissances. De cette opposition de caractère, très-prononcée à l'âge de cinq à sept ans, il résulte évidemment que les filles ont les facultés intellectuelles plus précoces que les hommes. Cette observation est d'accord avec ce que nous apprend la comparaison de l'organisation des deux sexes. Comme nous l'avons vu, chez les femmes, la fibre élémentaire est plus déliée, les nerfs plus ténus, par conséquent elles doivent recevoir plus facilement l'impression des agents qui nous environnent, en éprouver plus sensiblement l'action, être donc aussi plus tôt instruites par l'expérience qui en résulte, et par conséquent donner prématurément des preuves d'un jugement déjà exercé, quand les hommes paraissent réunir à peine quelques idées. Il suit de cette différence que les affections morales doivent avoir, et ont en effet sur elles une plus grande influence ; elles deviennent pour elles une source de maux physiques ; on ne s'étonnera donc point si elles s'abandonnent plus aux peines, aux inquiétudes, aux chagrins, et si ces affections de l'esprit se nourrissent plus longtemps dans leur souvenir, puisqu'elles sont ébranlées plus fortement que les hommes par les mêmes causes.

Si l'on a égard au rapport des liquides avec les solides, il est infiniment rare que le sang prédomine chez la femme. Ce

que l'on nomme tempérament sanguin appartient exclusivement à l'homme; chez lui la physionomie est plus hardie, l'œil plus étincelant, le visage plus sec et plus brun, les cheveux plus crépus et plus noirs, l'embonpoint moindre, les vaisseaux plus saillants à la superficie du corps, les formes plus rudes. C'est au contraire le tempérament lymphatique qui excède chez la femme. Il en est de même du système musculaire par rapport aux système nerveux. Le premier domine chez l'homme, et le second chez la femme. D'un côté, ce sont la contractilité, la force et la vigueur; de l'autre, une sensibilité et une mobilité excessives. Là se trouvent l'intensité, l'énergie et la persévérance des mouvements; ici des ébranlements nombreux, précipités, souvent tumultueux. L'exercice de certaines facultés de l'âme était trop nécessaire aux vues de la nature pour qu'elle ne dotât pas la femme du tempérament nerveux; aussi, chez elle, tout révèle la grande activité accordée au tempérament nerveux : l'extrême mobilité de l'esprit, la sensibilité, la finesse, la délicatesse, l'exaltation, le don d'imitation, sont des phénomènes qui dépendent essentiellement du système nerveux, et qui, chez les femmes, sont développés à un très-haut point. Nous voyons dans cette réunion des qualités morales, qui dérivent toutes de la prédominance du système nerveux sur tous les autres systèmes chez la femme, l'idée intentionnelle de la nature, idée sublime et providentielle ou divine, qui a pour but la propagation et la conservation des individus et de l'espèce humaine; c'est pour être la compagne de l'homme et la mère de famille, que la nature a doué cette plus belle et plus intéressante moitié du genre humain de qualités parfaitement appropriées au rôle improtant qu'elle est destinée à remplir sur la terre, et dont l'usage, tel qu'il a été dicté et prévu par elle, contribue encore à nous la rendre plus chère en nous révélant le chef-

d'œuvre de ses plus heureuses combinaisons. Les appareils nerveux et régénérateurs témoignent ici bien vivement en faveur de leur sympathie et de leur influence sur les qualités morales : en effet, qui de nous n'a pas mille fois compris que la vie immatérielle de la femme consistait et se passait à sentir et à aimer ?

L'être faible est nécessairement timide, parce qu'il se voit exposé à des dangers qu'il ne peut éviter par sa résistance, et sa timidité augmente encore sa faiblesse. L'effet physique de la peur étant d'attirer les forces au dedans, elle empêche qu'il n'en reste assez au dehors, pour repousser la cause qui l'a fait naître. Aussi, les femmes sont-elles saisies d'émotions vives, tombent-elles en défaillance au moindre péril qui les menace. Heureusement que la même constitution de fibres, qui dispose leur âme à la crainte, dispose leur esprit à la finesse ou à la dissimulation, qui n'est que l'art de cacher cette crainte. Cette qualité naît en elles du sentiment de leurs besoins, uni à celui de leur faiblesse ; elle supplée au courage d'organisation qui ne leur a pas été donné et les fait échapper, par l'adresse, à l'action des causes offensives, que nous évitons, par la force.

Qualités morales qui distinguent la Femme.

> La femme vraiment délicate et sensible éprouve une foule de sensations qui sont inconnues à la plupart des hommes. C. DE SALM.

Toutes les puissances de l'organisation nerveuse de la femme, tous les ressorts et le jeu de ses fonctions semblent concourir pour produire et entretenir chez elle cette précieuse qualité à laquelle on peut rattacher toutes les autres qualités de l'esprit et du cœur. L'exquise sensibilité de la femme est la véritable source de tous les sentiments tendres et affectueux, dans ses nobles élans et ses goûts pour les choses grandes et

sublimes; c'est le plus brillant attribut de la vie morale de la femme; c'est cette admirable propriété dont les développements divers et variés sont désignés sous les noms d'impressions, de sensations, de perceptions, d'idées, de sentiments, de passions, d'affections : on peut ajouter que c'est la plénitude, l'excès de cette faculté de sentir, qui caractérisent la femme et qui forment un des traits les plus remarquables de sa nature.

La sensibilité n'est point la vie; mais elle en accélère ou calme les ondulations, tantôt superficielle ou concentrée, tantôt explosive ou languissante, c'est le délice ou le supplice de notre courte existence. « Lorsqu'une femme sensible et dont l'âme est généreuse, dit la comtesse de Salm, a pour un homme un véritable attachement, soit d'amour, soit d'amitié, elle sent en elle, dans toutes les relations qu'elle a avec lui, quelque tendre qu'il puisse être, une supériorité de sensations et de dévouement qui le rabaissent extrêmement à ses propres yeux, s'il lui est possible de s'en faire une juste idée. »

Le prodigieux fonds de sensibilité qui se trouve dans les femmes est pour elles et pour nous une source féconde de plaisirs délicats et quelquefois aussi de peines amères. Le sentiment les conduit à tout : il naît, vit, meurt avec elles, et produit, dans tous les âges, ces vertus aimables qui les font chérir et respecter, comme aussi les vices particuliers que nous leur reprochons, car plus le cœur est sensible, plus il est susceptible de jalousie, de dépit, de vengeance, lorsqu'il est offensé. Funeste à l'infortuné, qui pourtant refuserait de l'abdiquer dans l'ivresse de ses joies, présent fatal, même au riche, qui devrait n'y puiser que de nobles jouissances, la sensibilité est le don le plus précieux et sans lequel on n'éprouverait ni les enchantements du génie et de la vertu, ni la félicité suprême dans ses éclairs rapides sur cette terre. Sans

cette sensibilité intime, profonde, point d'imagination, point d'essor de hautes pensées, ni d'actions éclatantes, point de savoir immense dans le vaste univers; sans les éclairs de sensibilité, l'homme croupirait en être stupide, à peine s'il relèverait sa tête au-dessus de la brute, puis se replongerait vers les plaisirs abjects qui l'énervent, le dégradent jusqu'à la fange.

Les femmes, en général, ont une sensibilité très-vive, très-facile à émouvoir, sans cesse employée par des objets extérieurs, et très-peu susceptible de ces modifications profondes, de ces ébranlements prolongés, que nous appelons raisonnement, réflexion, méditation. Tous les organes de la femme sont d'une extrême mobilité, ce qui tient à la petitesse de sa stature et à la faiblesse de son organisation entière, comme nous l'avons déjà fait remarquer. Plus mobile que capable de s'émouvoir, elle possède toutes les qualités vitales dans le degré le plus étendu et le plus exquis, mais avec des forces physiques extrêmement bornées, de manière que son existence consiste plus en sensations qu'en mouvements corporels. On peut ajouter que l'extrême sensibilité dont jouissent les femmes est le principe de leurs qualités morales. La faiblesse, la mobilité et l'inconstance de ce sexe, duquel La Bruyère a dit que le caprice était tout proche de la beauté pour en être le contre-poison, tiennent à cette vive sensibilité, qui est due elle-même à la faiblesse de son organisation.

La sensibilité de la femme est inséparable de son sexe; l'impression vive que lui fait la vue d'un objet aimé ou odieux, une odeur forte ou désagréable, un bruit soudain, la mobilité de son caractère, de son humeur, de ses goûts, de ses penchants, la véhémence passagère de quelques passions, le rôle qu'elle a joué dans l'histoire des folies humaines; tout en elle prouve des organes faciles à exciter...

Il ne faut pas croire que la sensibilité soit un stérile avantage; elle est pour ceux qui en sont doués une source de jouissances inconnues aux autres hommes. Le plaisir trouve chez eux un accès facile, et leurs sensations sont beaucoup plus vives. Cette précieuse qualité a d'autres conséquences : elle est dans la société le germe de toutes les vertus. L'homme sensible connaît seul les douceurs de la pitié, le prix des bienfaits, l'empire de l'amitié et le charme de la confiance; il aime ses semblables, il abhorre l'injustice, il respecte les lois, et le simple récit d'une bonne action ou d'un acte de générosité l'attendrit jusqu'aux larmes...

Les femmes nous offrent des modèles ravissants de cette heureuse faiblesse et de cette exquise et délicieuse sensibilité. La douceur, l'indulgence et la soumission sont des vertus essentielles à leur sexe. On ne trouve jamais qu'en elles ce tendre intérêt, ces soins délicats qui adoucissent les maux et font oublier le malheur. La douceur, la bonté, l'amour et toutes les affections d'humanité, de compassion, de charité tendre, de conciliation, qui entretiennent la société, lient ses divers membres, resserrent les nœuds de la famille et forment le plus doux apanage de la maternité, sont des qualités innées chez la femme. C'est par la toute-puissance de tant et de si rares qualités que la femme se montre si supérieure à l'homme. O combien l'illustre Rousseau avait raison de dire : « L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. » Madame de Maintenon avait aussi bien raison quand elle disait que pour les femmes la douceur était le meilleur moyen d'avoir raison...

La femme est vraiment fille de Dieu, dit l'abbé Constant; comme le miel entre les pétales d'une fleur, la douceur réside entre les lèvres d'une femme. Son souffle est un parfum qui

rafraîchit les âmes: son baiser est une couronne pour l'innocence, un pardon pour le repentir. O femmes, mes sœurs, mes beaux anges bien-aimés! respectez vos lèvres et ne les ouvrez plus au mensonge; ne les profanez point par des rires impurs, ne les souillez pas du poison de la calomnie. Tant que vous serez esclaves et que vous passerez souffrantes dans un monde qui ne vous rend pas justice, que vos soupirs montent vers le ciel du bord de vos lèvres encore sans tache, que vos paroles descendent sur la terre comme une rosée d'amour pour amollir le cœur de ceux qui vous persécutent, et l'on finira par comprendre que l'on a crucifié Dieu une seconde fois en vous, et l'on tombera à genoux avec des yeux pleins de larmes, et sous le baiser de vos lèvres, l'homme converti s'écriera : La femme est vraiment fille de Dieu!... La femme est deux fois notre mère. Je m'adresserai aux âmes adolescentes et j'interrogerai les amants qui aiment pour la première fois. Lorsque le regard d'une femme a illuminé leur vie d'une splendeur encore inconnue; lorsqu'un charme secret et tout-puissant dilate et fait palpiter leur cœur; lorsque Dieu tout entier s'est révélé à eux dans un sourire; lorsqu'ils ont entrevu le ciel dans l'extase d'un premier baiser d'amour; lorsque la bien-aimée qui leur est apparue est restée devant leur souvenir comme une vision toujours rayonnante, et lorsqu'ils se demandent en tremblant si tant de beauté n'est pas une illusion qui va s'évanouir; lorsque des larmes sont au bord de leur paupière en pensant à la bien-aimée, et lorsqu'ils songent en soupirant: Oh! je voudrais mourir pour elle! Je leur demanderai : Qu'est-ce que la femme? Croyez vous que ce soit un jouet d'un instant qu'on puisse jeter et briser? Croyez-vous que ce soit une femme sans pensées et sans amour, faite pour amuser nos regards? Et les amants me répondront, et les âmes adolescentes qui aiment pour la première fois me diront : La

femme est Dieu lui-même, révélé dans toute sa grâce, riant dans toute sa beauté, parlant à nos cœurs dans tout son amour. La femme est la parole de consolation et d'avenir, rendue visible, afin que nous ayons le courage de vivre. La femme est quelque chose de mystérieux, placé entre le ciel et la terre, pour que la terre ne maudisse pas le ciel; et sa forme suave et douce a seule fait rêver aux hommes malheureux les bons génies et les anges consolateurs; un seul instant de l'amour de la femme est l'inséparation d'une longue vie; c'est par les lèvres de la femme que passe le souffle de Dieu.—Voilà ce que dira celui qui aime. Or, je vous dis en vérité què celui qui aime ne se trompe pas dans les intuitions de son cœur, car l'amour élève l'âme de l'homme au-dessus d'elle-même et la met en communication avec un monde supérieur. Écoutez maintenant, vous, tous qui méprisez et opprimez la femme : Vous ne l'aimez pas ! Or, comme Dieu ne vous a donné qu'elle pour aimer, vous êtes sans amour, vous êtes sans vie, vous végétez dans la haine, comme des plantes empoisonnées! L'amour seul peut donner à la pensée humaine sa sanction; le cœur est la pierre de touche des idées. Ne parlez donc pas, hommes sans cœur, puisque vous n'aimez pas ! Mais nous qui aimons, nous qui vivons, bénissons Dieu, et remercions la femme qui nous a donné la vie, car la femme est deux fois notre mère; et lorsqu'elle nous donne l'amour, elle nous donne une seconde fois la vie, mais une vie plus divine; elle nous sauve en nous blessant, et nous guérit des langueurs de la mort en nous faisant souffrir les doux tourments de l'amour. Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur et ma fiancée ! tu as blessé mon cœur, et depuis ce temps j'aspire à toi, comme le cerf qui traîne une flèche après son flanc aspire à l'eau d'une fontaine. Je souffre et je te bénis de mes douleurs; je pleure et je vois le ciel à travers mes larmes. Oh ! comment pourrait-on ne pas t'aimer? comment

peut-on vivre sans penser à toi? comment peut-on tourmenter ton cœur et chercher à te rendre malheureuse!

L'extrême sensibilité donne à la femme la sûreté du tact et la finesse de l'esprit; il est rare que cette faculté, qu'elle possède au plus haut degré, la trompe jamais dans l'application qu'elle sait en faire aux objets qui paraissent d'abord lui être le plus étrangers; elle possède au plus éminent degré tout ce qui tient au goût et aux sentiments des convenances. Nous sommes obligés d'étudier longtemps dans ce genre ce qu'elle saisit sûrement au premier aspect. C'est à elle seule qu'il appartient de soigner cette partie de notre éducation; ainsi, dans les relations les plus ordinaires de la société, un mot, un regard, qui nous auront presque toujours échappé ou dont nous n'aurons pas compris l'expression, lui ont déjà fait connaître avec certitude ce que nous cherchons avec bien de la peine à entendre par nos seuls moyens, et le plus souvent sans aucun succès. Ne doutons point que ce ne soit à l'influence habituelle de ce goût si sûr, que les hommes qui ont le bon esprit d'en profiter et qui passent pour les mieux élevés doivent toute leur réputation.

Mais c'est surtout dans le commerce de la vie, de la vie ce rêve d'une ombre, selon l'expression poétique de Pindare, c'est surtout au sein de la société que les femmes brillent de toutes leurs qualités et de tout leur éclat; c'est leur vrai domaine, c'est leur empire, et là, nous sommes bien forcés de reconnaître toute leur supériorité et même de leur remettre le sceptre des vertus sociales, qui se briserait si vite entre nos mains inhabiles. A elles, en effet, cette gracieuseté qui a fait dire qu'une femme qui n'était pas aimable n'était pas selon la nature; à elles cette douceur sans apprêt, qui donne aux manières un charme si séduisant; à elles cette indulgence qui vole au-devant de l'amour-propre et qui pardonne avec délicatesse et sans ostentation; à elles la sainte reconnais-

sance du cœur; à elles enfin cette politesse distinguée qui tient de la bienveillance, qui se confond souvent avec elle, et qui, sans être la vertu précisément, en est du moins l'image ou l'heureux mensonge. Disons plus : semées dans le monde pour en faire les délices et les honneurs, et naturellement portées à observer avec soin ce qui s'y passe, pour conserver leur empire ou pour l'étendre, les femmes deviennent promptement nos maîtres, en fait de tact et de prévisions délicates. Elles ne délibèrent pas, elles prononcent; elles ne regardent pas, elles voient; et malgré toutes les précautions ingénieuses dont l'amour-propre sait s'entourer, elles découvrent sans effort les faiblesses secrètes, les fausses modesties et les fausses grandeurs, chez ceux-là même qui ont le plus vécu. Ainsi, par exemple, un simple coup d'œil leur apprend ce qu'un homme est réellement et ce qu'il voudrait paraître; elles reconnaissent le vrai savant malgré sa modestie, et le sot malgré son bavardage; elles assignent à la défiance sa véritable source, selon qu'elle révèle de la faiblesse ou du malheur; elles montrent du doigt l'orgueil solitaire qui jouit naïvement de ses rêves innocents, et l'orgueil impétueux que la plus légère contrariété révolte ou fait éclater; mais elles excellent surtout dans l'art difficile de faire naître l'opinion et de la diriger, et c'est toujours avec un talent qui n'appartient qu'à elles qu'elles manient cette arme puissante, lorsqu'elles la croient nécessaire à leur amour-propre ou à leur intérêt. Dans les petits comités ou dans les cercles, elles font changer la conversation au gré d'une idée qui folâtre dans leur tête, et qui demande à expirer : c'est là une des meilleures ruses qu'elles emploient pour se venger; c'est aussi leur plus grande ressource. Tantôt elles nous embarrassent par des compliments; tantôt elles nous font rougir par des éloges auxquels elles ne croient pas le moins du monde, ou bien elles jettent

à leurs ennemis des vérités cruelles, qui semblent toujours leur être échappées innocemment.

Dans la société, les femmes, occupées sans cesse à observer, doivent parfaitement connaître les hommes; elles doivent démêler tous les replis de l'amour-propre et du cœur, les faiblesses secrètes, les véritables et les fausses grandeurs, la sensibilité vraie, la sensibilité tendre, la sensibilité brûlante, la légèreté de prétention, et celle qui est dans l'âme, enfin tous les sentiments et toutes les nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinión, elles doivent beaucoup réfléchir sur ce qui la fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent savoir aussi comment on la dirige sans paraître s'en occuper, comment on peut faire illusion sur cet art même, quand une fois il est connu; quel prix y mettent tous ceux avec qui elles vivent, et jusqu'à quel point on peut s'en servir pour les gouverner. Dans les affaires, elles connaissent les grands effets que produisent les petites passions; elles ont l'art d'en imposer aux autres, en se montrant très-loin même de les soupçonner. Nous l'avons déjà dit, elles savent enchaîner par des éloges qu'on mérite; elles savent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas : ce sont toutes ces connaissances si fines qui servent aux femmes de lisière pour conduire les hommes : la société est pour elles comme un clavecin, dont elles connaissent les touches; elles ont deviné d'avance le son que chacune doit rendre. Mais les hommes impétueux et libres suppléant à l'adresse par la force, et par conséquent ayant moins d'intérêt d'observer, entraînés d'ailleurs par le besoin continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connaissances morales dont l'application est de tous les instants; leurs calculs pour la société doivent être à la fois moins rapides et moins sûrs. Autant l'homme considère l'espèce et les choses générales, autant la femme s'atta-

che à l'individu et se fixe à des objets particuliers. L'un se plaît dans une courageuse indépendance, l'autre préfère un doux servage; celle-ci affecte de la finesse et des détours, où celui-là fait reluire la franchise et la simplicité. Chacun d'eux n'envisageant les objets qu'à sa manière ne les voit point en tous sens, et, par une relation admirable, les deux sexes ont besoin d'être unis pour acquérir une parfaite idée des choses. Tout ce qui s'y trouve de fort, de vaste, de sublime, est mieux aperçu par l'un; tout ce qu'il y a de délicat, de gracieux et de fin, est mieux senti par l'autre. La femme, cette plus belle fleur de la terre et de la nature, et qu'on voit briller sur le parterre de la vie, rassemble tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus séducteur, de plus ravissant sur la terre... Mais l'homme seul est capable des brûlants transports du génie; il règne par la pensée : son empire est l'univers, son besoin est l'immortalité. « La pénétration de la femme, dit le spirituel Legouvé, est sans égale pour juger les individus; les moindres mouvements du cœur, les ridicules les plus cachés, les prétentions les plus secrètes lui sont visibles comme des faits extérieurs. » Tout le système de défense et de domination des femmes se fonde sur cette connaissance; et elle est si profonde qu'elle leur suffit souvent pour contre-balancer l'empire des lois et les coutumes. C'est armée de cette science toute-puissante que l'épouse parvient quelquefois à s'affranchir, que la coquette gouverne; c'est appuyée sur cette ancre flottante et cependant inébranlable que Célimène ose dire à Alceste son sublime mot : « Il ne me plaît pas, moi ! » Mais là se borne la sagacité féminine. La femme connaît admirablement les hommes qu'elle connaît, elle ne connaît pas l'homme; rien ne lui échappe dans l'individu, presque tout lui est obscur dans l'espèce. S'il s'agit donc de s'élever à la généralisation des idées de détail, s'il faut en tirer ou les lois philosophiques de l'âme

humaine, ou l'exposition scientifique de nos facultés, ou encore la science des grands mouvements d'une masse, d'une nation, d'une assemblée, la femme s'efface, l'homme apparaît. Le monde des faits est trop pesant à la femme pour ne pas lui dérober le monde des idées. Rien ne le prouve plus nettement que la manière de se connaître elle-même. Les femmes possèdent une conscience incroyable de leurs sentiments et même de leurs physionomies. Grâce à cette sensibilité électrique, qui s'impressionne de l'imperceptible, elle trouve le temps de sentir mille fois plus que nous, et de sentir qu'elles sentent : tout le manège de la coquetterie, la science des regards, des inflexions de voix, des gestes, nous montrent dans la femme un être qui assiste à sa vie jusque dans les moindres détails. On dirait qu'un miroir invisible pour tous la réfléchit toujours à ses propres yeux, et cependant le γνῶθι σεαυτὸν, dans son large sens philosophique, lui est étranger. Elle ne se possède pas scientifiquement ; elle ne peut pas se définir...

La femme est-elle douée de plusieurs aptitudes ? Platon, dans ses livres de *la République*, soutient que les femmes aussi bien que les hommes doivent être admises au maniement des affaires publiques, à la conduite des guerres, au gouvernement des Etats, et, par une conséquence nécessaire, qu'on doit les appliquer aux mêmes exercices dont on fait usage par rapport aux hommes, pour leur former le corps et l'esprit ; il n'excepte pas même de ces exercices ceux où la coutume était de combattre entièrement nus, prétendant que les femmes seraient suffisamment vêtues et couvertes de leur vertu. On est surpris avec raison de voir un si grand philosophe renoncer aussi ouvertement aux maximes les plus communes et les plus naturelles de la modestie et de la pudeur ; vertus qui font le principal ornement du sexe, et insister si ouvertement sur un principe auquel, pour le réfuter, il suffirait d'opposer la

pratique constante de tous les siècles et de presque tous les peuples de la terre. Aristote, plus habile en cela que Platon, son maître, sans porter atteinte en aucune sorte au solide mérite et aux qualités essentielles du sexe, a marqué avec sagesse la différente destination de l'homme et de la femme par la différence des qualités du corps et de l'esprit, que l'auteur et le Créateur suprême a mise entre eux, en donnant à l'un une force de corps et une intrépidité d'âme qui le mettent en état de supporter les plus dures fatigues et d'affronter les plus grands dangers, et donnant à l'autre, au contraire, une complexion faible et délicate, accompagnée d'une douceur naturelle et d'une modeste timidité, qui la rendent plus propre à une vie sédentaire, et qui la portent à se renfermer dans l'intérieur de la maison et dans les soins d'une industrieuse, prudente et sage économie. Xénophon pense comme Aristote, et pour relever les travaux de la femme qui se renferme dans l'enceinte de sa maison, il la compare agréablement à l'abeille-mère appelée ordinairement le roi des abeilles, qui seule gouverne toute la ruche et en a l'intendance; qui distribue les emplois, qui anime les travaux, qui préside à la construction des petites cellules, qui veille à la nourriture et à la subsistance de sa nombreuse famille, qui règle la quantité de mets destinés à cet usage, et qui, régulièrement, dans les temps marqués, envoie en colonies au dehors les nouveaux essaims, pour décharger la ruche. Il remarque, comme Aristote, la différence de constitution physique et morale que l'auteur de la nature a mise avec dessein dans l'homme et dans la femme, pour leur marquer ainsi à l'un et à l'autre leur destination particulière et les fonctions qui leur sont propres.

Ce partage, loin d'avilir et de dégrader la femme, l'élève et l'honore véritablement, en lui confiant une espèce d'empire

et de gouvernement domestique, qui ne s'exerce que par la douceur, la raison, l'équité et le bon esprit, et en lui donnant lieu souvent de cacher et de mettre en sûreté les plus estimables qualités, sous le précieux voile de la modestie et de l'obéissance. Car, il faut l'avouer de bonne foi, il s'est rencontré de tout temps et dans toutes les conditions des femmes qui, par un mérite solide, se sont élevées au-dessus de leur sexe, comme il y a eu une infinité d'hommes qui ont déshonoré le leur par leurs défauts; mais ce sont des cas particuliers, qui ne font pas règle, et qui ne doivent point prévaloir contre une destination fondée sur la nature et prescrite par le Créateur lui-même.

Les abstractions, les idées générales, les systèmes métaphysiques doivent être indifférents ou étrangers aux femmes, nous dit M. Legouvé, dans son livre si bien écrit sur l'histoire morale des femmes; il n'est qu'un moyen de les introduire dans leur intelligence, c'est de les faire passer par leur cœur. Dépeignez aux femmes toutes les souffrances qui naissent pour les individus de l'inégalité sociale, et alors, mais seulement alors, elles se passionnent pour les droits de l'homme : ce qui est pour nous l'injustice est pour elles la charité. Ainsi l'idée de Dieu. Pour les hommes, Dieu est quelque chose; pour les femmes, c'est quelqu'un. Nous l'expliquons, nous le commentons, nous le créons quelquefois; elles, elles l'aiment. La femme peut donc, dans les idées complétement abstraites, s'élever par l'étude jusqu'à la raison qui comprendrait jusqu'à la raison qui crée. Aucune découverte mathématique, aucune théorie métaphysique n'est due à une femme. En Grèce, où les disciples féminins se pressaient si ardemment autour des grandes écoles de philosophie, où Pythagore comptait tout un peuple de femmes parmi ses adeptes, pas un système philosophique n'est sorti de la tête d'une femme. Intelligentes

comme interprètes, passionnées comme sectatrices, leur puissance s'arrêtait et s'est toujours arrêtée là où la création commence. Notre siècle nous en offre un exemple éclatant. Une femme s'est rencontrée parmi nous, que la nature a dotée d'une plume et d'un caractère virils; toutes les qualités qui font, ce semble, le philosophe : l'amour des idées générales, le mépris des préjugés, le sentiment de la dignité humaine, elle les possède. Indignée contre les esclavages de toute sorte, contre celui de l'ouvrier et contre celui du pauvre, aussi bien que contre celui de l'épouse, sa pitié sympathique et réformatrice s'est émue de tous les problèmes sociaux et humains. A-t-elle produit une doctrine? Non, même dans son rôle de romancier socialiste elle est restée femme, c'est-à-dire écho, miroir, harpe éolienne; elle a reflété successivement toutes les théories des théoriciens que le hasard ou son instinct lui faisait connaître. Derrière chacune de ses pensées, il y a un penseur. Une seule chose dans ses systèmes lui est demeurée personnelle, son âme qui les sent et son style qui les exprime. Les femmes ne sont philosophes que par le cœur...

C'est par la passion que les femmes arrivent à comprendre les idées et souvent à les rendre avec une éloquence supérieure. Mais comme la passion est emportée, mobile, pleine d'inconséquences, les idées aussi, chez beaucoup de femmes, sont brusques, heurtées, violentes; dans ces natures orageuses, les idées sont en quelque sorte des éclairs de l'âme.

Ne voyons-nous point aujourd'hui, nous dit l'illustre Lacretelle, que les belles-lettres viennent de perdre, les femmes s'avancer d'un pas rapide dans toutes les carrières ouvertes aux talents, malgré les barrières que leur opposent encore des convenances souvent tyranniques et des préjugés jaloux? Pour juger de leurs progrès, observons si tout est égal dans la rivalité littéraire qu'elles supportent timidement avec nous.

La gloire leur est plus souvent importune, lors même qu'elle ne les distrait pas de leurs devoirs; elle compromet leur bonheur, elle ajoute peu de chose à leurs charmes, et souvent même en diminue l'effet aux yeux de la médiocrité. Il semble qu'on ne leur permette qu'une gloire de reflet, celle qu'elles reçoivent de leurs fils, de leurs époux, de leurs pères; car pour celle de leurs amants, elles ne peuvent guère en jouir que dans le secret de leur cœur. Jusqu'à présent, du moins, les femmes qui s'illustrent dans les lettres sont mal secondées par le sexe auquel elles fournissent de nouveaux titres d'honneur. Sa censure, et souvent la nôtre, surveillent et interprètent malignement leur conduite. Usent-elles de représailles; elles se jettent sans bouclier sous une grêle de traits. Sont-elles vraies dans l'expression de leurs sentiments; on les accuse de trahir leur sexe. Montrent-elles de la crainte; au reproche de froideur on mêle celui d'hypocrisie. Iraient-elles jusqu'à l'énergie, jusqu'au style brûlant; les femmes affectent une rougeur artificielle... Le roman de *Delphine* peut paraître un peu froid auprès de la *Nouvelle Héloïse*, et lors de l'apparition du premier, des femmes très-passionnées pour Saint-Preux ont presque crié au scandale, et des journalistes eux-mêmes ont fait semblant de rougir. Je sais qu'aujourd'hui cette rigueur outrée s'est adoucie : madame de Staël par l'élévation de son génie, madame Cottin, par un beau talent qu'inspirait la sensibilité la plus vraie et qu'accompagna toujours la modestie la plus touchante, madame de Souza, par les grâces exquises de son style, de son commerce et de sa personne, ont acquis plus de liberté littéraire pour les femmes. Joignez-y madame Ségalas, madame Valmore, et surtout madame de Girardin, qui joint le talent poétique à tout l'esprit qui brille dans la conversation. Une autre femme a étendu plus loin, et quelquefois trop loin les limites de cette liberté conquise par ces dernières.

On ne peut contester à la femme de l'esprit, de la grâce, de la délicatesse, un tour fin et animé, du charme de son sexe, dans tout ce qui sort de sa plume, de son pinceau... Elle nous surpasse à cet égard, et il y a plus de femmes d'esprit que d'hommes d'esprit ; car, d'après la manière dont nous concevons cette qualité, le sexe y doit avoir l'avantage par sa vive sensibilité extérieure, par sa mobilité, le piquant et la finesse de ses réflexions. La femme sent mieux que nous les rapports des convenances et des disconvenances; elle observe de plus près les détails; elle a plus d'aptitude à se plier à tout; mais enfin, comme elle a moins de force d'organisation, elle doit céder à l'homme la supériorité au moral comme au physique. De même que sa voix est d'une octave moins grave que celle de l'homme, de même ses idées semblent être plus aiguës et plus légères; et, selon la comparaison de Saint-Foix, elle a les idées pâles, tandis que celles de l'homme sont d'une teinte plus rembrunie, pour parler ainsi. Il faut dire cependant que madame de Genlis ne partage point cette manière de penser, lorsqu'elle dit : « L'organisation des femmes n'est point inférieure à celle des hommes. Le génie se compose de toutes les qualités qu'on ne leur conteste pas et qu'elles peuvent posséder ou plus haut degré : l'imagination, la sensibilité, l'élévation de l'âme. » Le manque d'études et d'éducation ayant de tout temps écarté les femmes de la carrière littéraire, elles ont montré leur grandeur d'âme, non en retraçant dans leurs écrits des faits historiques, ou en présentant d'ingénieuses fictions; mais par des actions réelles. Elles ont mieux fait que peindre, elles ont souvent par leur conduite fourni les modèles d'un sublime héroïsme. Nulle femme, dans ses écrits, n'a peint la grande âme de Cornélie : qu'importe? puisque Cornélie elle-même n'est point un être imaginaire. Et n'avons-nous pas vu de nos jours, dans la tempête révolutionnaire, des femmes égaler les héros par l'énergie

de leur courage et par leur grandeur d'âme? Les grandes pensées viennent du cœur; et de la même source, quand rien ne s'y oppose, doivent résulter les mêmes effets. Selon l'expression du spirituel et savant Moreau de la Sarthe, l'esprit a un sexe, et l'on peut regarder comme autant de caractères féminins la promptitude et la facilité de ses opérations, son inconstance et sa pénétration, sa mobilité, sa grâce, sa légèreté, son adresse, qu'une éducation vicieuse transforme trop souvent en dissimulation et en fausseté. Rousseau, Saint-Lambert, Roussel, Cabanis, en signalant ces divers caractères de l'esprit des femmes, ont bien senti leurs rapports avec la nature du sexe, et n'ont point méconnu l'influence de la constitution physique sur ces différences. « S'agit-il de comparer les talents et l'esprit dans les deux sexes, dit Thomas, il faudrait distinguer l'esprit philosophique qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée, l'esprit politique et moral qui gouverne. Il faudrait voir ensuite jusqu'à quel degré ces quatre genres d'esprit peuvent convenir aux femmes : si la faiblesse naturelle de leurs organes, d'où résulte leur beauté, si l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur imagination, si la multitude et la variété des sensations qui font une partie de leurs grâces, leur permetten cette attention forte et soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées, attention qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un et le voir tout entier; qui d'une seule idée en fait sortir une foule, toutes enchaînées à la première, ou d'un grand nombre d'idées éparses extrait une idée primitive et vaste, qui les rassemble toutes. » On ne peut s'empêcher de convenir qu'il manque quelque chose même aux plus brillantes productions du sexe. On n'y trouve point cette sublimité, cette énergie virile, cette élévation ou cette profondeur de pensée, empreinte ineffaçable du vrai génie. Ce genre

d'esprit est rare même parmi les hommes, je le sais, mais enfin, il y a plusieurs grands hommes qui l'ont eu, ce sont ceux qui se sont élevés à la hauteur de la nature, pour la connaître; ils ont montré à l'âme la source de ses idées, assigné à la raison ses bornes, au mouvement ses lois, à l'univers sa marche; ils ont créé des sciences en créant des principes, et agrandi l'esprit humain en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'est mise à côté de ces hommes célèbres, est-ce la faute de l'éducation ou de la nature?

L'intelligence appartient aux femmes comme aux hommes, plutôt avec des qualités qu'en des proportions différentes. « Si je vaux quelque chose, dit un célèbre philosophe de notre époque, M. Cousin, c'est par l'admiration de ce qui est beau, et par cette tendre et profonde admiration pour ce qu'il y a de plus beau au monde après un grand homme, c'est-à-dire une femme digne d'avoir une place à côté de lui, selon le dessein de la divine Providence; je voudrais la marquer, je voudrais la rendre, s'il était possible, contagieuse par toutes les ressources de l'art, et d'une érudition sobre et bien choisie. »

J'honore infiniment une femme d'esprit et j'ai peu de goût pour une femme auteur. Ce n'est pas que je sois de l'école de Molière, sur les femmes; l'homme et la femme ont la même âme, la même destinée morale, un même compte leur sera demandé de l'emploi de leurs facultés, et c'est à l'homme une barbarie et à la femme un opprobre de dégrader ou de laisser dégrader en elle ces dons que Dieu lui a faits. Les femmes ne doivent-elles pas savoir leur religion, si elles veulent la suivre et la pratiquer comme des êtres intelligents et libres? Et dès que l'instruction religieuse leur est, non pas permise, mais même commandée, quel genre d'instruction, je vous prie, pourra paraître trop élevé pour elles? Encore une fois, ou la

femme n'est pas faite pour être la compagne de l'homme, ou c'est une contradiction inique et absurde de lui interdire les connaissances qui lui permettent d'entrer en commerce spirituel avec celui dont elle doit partager la destinée, comprendre au moins ses travaux, sentir ses luttes et ses souffrances pour les soulager. Laissons-la donc cultiver son esprit et son âme pour toute sorte de belles connaissances et de nobles études, pourvu que soit inviolablement gardée la loi suprême de son sexe, la pudeur, qui fait sa grâce.

Comment serions-nous assez déraisonnables et assez ennemis de nos plaisirs pour ne pas leur permettre de nous exprimer elles-mêmes leurs pensées et leurs affections, de nous enrichir aussi à leur tour des productions de leur esprit, dans les différents genres où l'expérience prouve qu'elles peuvent se montrer au moins nos rivales ? Il faudrait avoir bien de l'humeur, en vérité, pour leur défendre d'écrire comme madame Deshoulière, madame de Sévigné, madame de Riccoboni, madame du Châtelet, cette belle et spirituelle dame, à qui Voltaire disait :

> Vous êtes belle : ainsi donc la moitié
> Du genre humain sera votre ennemie ;
> Vous possédez un sublime génie :
> On vous craindra ; votre tendre amitié,
> Est confiante et vous serez trahie ;

madame George Sand, madame Tastu, qui vient encore d'enrichir la littérature d'un charmant volume de vers. Voici ce qu'un journal nous apprend aujourd'hui sur cette spirituelle et intéressante dame : « On rencontrait autrefois, mais rarement, dans les salons de Paris, une femme simplement mise, modeste et silencieuse. Tous ceux qui ne la connaissaient pas échangeaient-ils quelques mots avec elle, le peu

qu'elle disait révélait son âme et son talent; l'un était aussi pur que l'autre: c'était madame Tastu. Sa vie se passait dans mille soins affectueux de fille, d'épouse et de mère. Pour les varier, elle avait une lyre (car la lyre était encore de mode alors), et de loin en loin, des accords harmonieux, des vers du plus suave parfum charmaient ses loisirs et ses lecteurs. Mais la vie amena pour elle de profonds chagrins; elle perdit des êtres qu'elle avait droit d'aimer tendrement, et sa vue, déjà faible, s'éteignit dans les larmes. Où est maintenant cette femme, qui a ce rapport de trop avec trois grands poëtes?.... Elle vit très-loin, au pays des fées, à Bagdad, auprès d'un fils, consul dans ce pays, où régnaient des princes, épris des plus riantes fictions. Que n'y sont-ils encore!... Et cependant près de ceux qu'elle enchanterait, s'ils venaient, madame Testu serait toujours trop loin de nous. Mais si Paris regrette de ne plus la voir, de ne plus l'entendre, on est heureux du moins de la relire dans un charmant volume, consacré à des vers chers au cœur et doux aux oreilles de tous les gens de goût. »

Quant aux prétentions, que les femmes doivent éviter, leur bon goût leur en dira sûrement plus sur ce point que nos leçons, et le leur dira beaucoup mieux.

Le ridicule et la morgue de la pédanterie ne sont pas si essentiellement attachés à l'étude qu'elles ne puissent s'en garantir. On essayera donc en vain de nous persuader que l'ignorance est un bien qu'elles aient tant d'intérêt à conserver: de ce que quelques-unes, qui ne doivent qu'à la seule nature tout ce qu'elles ont d'agréments, soient plus recherchées et méritent plus de l'être que quelques autres qui ne doivent ce qu'elles sont qu'au travail de l'art, on ne peut tirer de là aucune conséquence raisonnable en faveur de l'ignorance contre l'instruction. Tout ce que l'on doit seulement en conclure, c'est que les premières plairaient davantage si elles

avaient plus cultivé les dons qu'elles tenaient de la nature, et que les autres ont eu très-grand tort de les déparer en les cultivant mal.

A une pénétration rapide les femmes peuvent aussi joindre la sagesse des vues et la prudence des conseils. Qui de nous, dans les affaires les plus sérieuses, n'a eu occasion de les consulter avec succès? Que d'embarras dans l'intérieur de nos familles dont il nous serait impossible de nous tirer sans leur secours! Ils n'est pas de question difficile où elles ne saisissent le vrai point qu'il faille saisir, et dont elles n'écartent avec la même facilité tout ce qui leur est étranger. En général, les affaires peuvent bien ne pas leur convenir; mais il serait très-faux de dire que leur esprit ne convient pas aux affaires, à celles même de la plus haute importance et qui paraissent demander la plus grande étendue de moyens.

Ne refusons pas le courage aux femmes; elles ont le leur, comme nous le nôtre, et certes, il n'est ni d'une importance moins grande, ni d'une application moins utile et moins commune. « S'agit-il de braver un péril, dit M. Legouvé, de répandre son sang, l'homme s'élance et la femme tremble; c'est le courage actif et extérieur. Mais l'homme ne sait ni souffrir ni se résigner; les maladies l'abattent, les pertes de fortune l'écrasent; c'est là que triomphent les femmes. Douces envers la mauvaise fortune, non-seulement elles supportent leurs maux, mais elles portent les maux des autres. » La moitié des hommes ne se soutiennent qu'appuyés sur la main d'une femme. Ce sont les femmes qui raniment le commerçant abattu, l'artiste découragé; la mort dans le cœur, elles sourient pour le faire sourire. Elles représentent à la fois la Résignation et l'Espérance; elles représentent surtout cette qualité fondamentale, le cœur.

C'est le cœur en effet, qui fait de ces créatures si frêles d'in-

fatigables garde-malades; une femme prolonge alors ses veilles pendant plusieurs nuits successives, tandis que l'homme le plus robuste, épuisé par quelques heures sans sommeil, s'endort près de celui qui meurt. C'est le cœur qui leur inspire ces délicatesses sublimes que nous ne connaîtrons jamais. « Madame de Chantral, nous dit M. Legouvé, au moment de devenir mère, voit son mari, qu'elle adorait, mortellement frappé à la chasse par l'imprudence d'un de leurs jeunes parents. Désespéré, ce jeune homme veut se tuer, madame de Chantral l'apprend. Soudain, elle lui fait dire par le prêtre du village qu'elle l'a choisi pour tenir sur les fonts du baptême l'enfant qu'elle doit mettre au monde... »

Une pauvre ouvrière est transportée dans un hôpital, pour une paralysie du larynx qui lui ôte l'usage de la parole. La douleur, qui passe toute mesure, éclate en sanglots et en torrents de larmes. Le médecin soumet la malade à un traitement vigoureux et longtemps inutile. Enfin un jour qu'elle essayait, selon sa coutume, de faire mouvoir son gosier rebelle, un mot s'en échappe, elle parle, elle est sauvée! Que va-t-elle faire? Sans doute appeler ses compagnes d'infortune et leur dire : Je parle; le leur dire pour entendre elle-même le son de sa propre voix. Non! elle se tait. Six heures, sept heures sonnent; les sœurs gardiennes lui apportent sa nourriture : elle se tait toujours, et seulement parfois, cachant sa tête sous sa couverture, elle s'assure de sa guérison par quelques syllabes prononcées tout bas. Enfin, la porte s'ouvre, le médecin entre et s'approche de son lit. Alors, avec un sourire plein de larmes : « Monsieur, lui dit-elle, je parle, j'ai voulu garder ma première parole pour mon sauveur. » Une femme seule pouvait dire un tel mot, car l'empire du cœur est à elle... Or, ajoute le spirituel M. Legouvé, qui pèse le plus dans la balance divine et dans la balance humaine, qui compte

le plus pour le perfectionnement de l'homme et le bonheur de la terre, l'intelligence ou le cœur? Aimer, c'est penser; penser, n'est pas aimer. Que sont tous les systèmes de philosophie, toutes les utopies sociales, toutes les utopies politiques, toutes les créations du génie, œuvres souvent passagères, qui, sublimes aujourd'hui, seront peut-être stériles ou ridicules demain, que sont-elles, auprès de cette admirable et immuable vertu qui n'a ni âge, ni date, et qui seule nous rapproche réellement de Dieu, la tendresse? Demain le génie disparaîtrait du monde, que le monde resterait toujours digne des regards de son créateur; mais si la tendresse, si la charité étaient abolies, la terre serait l'enfer même. Sainte Thérèse a dit dans une parole sublime: «Que je plains les démons, car ils n'aiment pas!...»

O femmes! c'est bien de vous qu'on peut dire: La pensée se rajeunit en vous observant, et l'âme pour vous étudier reconquiert la fraîcheur des premières années et des premiers désirs!...

Il est pour la femme une sorte de courage qui lui est particulièrement propre, qui doit s'allier avec sa timidité et sa faiblesse, jamais avec l'audace, qui fait le premier trait du courage de l'homme. Elle a donc ce courage qui la rend capable, non de prévenir par l'attaque, mais de souffrir avec une longue patience et une fermeté bien supérieure au degré de celle où l'homme peut s'élever. Celui-ci tombe le plus souvent de fatigue et de désespoir près des obstacles qu'il n'a pu vaincre; la femme s'y range avec tranquillité, sans se tourmenter d'efforts inutiles, et surtout sans désespérer; c'est dans cette qualité si précieuse que l'homme vient puiser les consolations qu'il ne peut trouver en lui-même. Que d'exemples de l'emploi de cette qualité bienfaisante les femmes ne nous ont-elles pas donnés, dans ces temps affreux dont le plus faible souvenir nous glace encore d'horreur! Avec quel

incroyable mélange de douceur et de constante fermeté n'ont-elles pas souffert et appris aux hommes à souffrir! Tendres et fidèles compagnes, jamais elles ne les ont délaissés; partout, dans les fers et jusque sur les échafauds, elles ont appelé du ciel et fait descendre dans leur âme, avec le doux calme de la patience, la puissante résignation de la vertu. Cette étonnante modération, dont nous sommes si rarement capables quand nous sommes abandonnés à nous seuls, se lie sans doute pour elles, dans les rapports physiques, à la flexibilité, à la souplesse de leur organisation? Elle est de plus continuellement tenue en exercice par les fonctions qu'elles ont à remplir et par les souffrances habituelles auxquelles la nature les assujettit. Nous ne citerons que celles des temps où les devoirs de la maternité leur en fait éprouver de tant de sortes diverses, et qui, en vives douleurs et en pénibles fatigues, remplissent une grande partie de la durée de leur existence. Oui, elles ont exclusivement reçu dans une mesure très-étendue, et beaucoup plus encore pour nous peut-être que pour elles, le don exclusif de ce courage, de cette patience qui s'accordent d'une manière si parfaite avec toutes les autres vertus. Malgré la timidité et la faiblesse, si essentiellement attachées à leur nature qu'elles semblent ne pouvoir jamais en être séparées, il est des moments où l'extrême sensibilité qui est leur faculté dominante peut recevoir des impressions assez vives pour leur inspirer tout à coup la plus étonnante témérité, et leur faire braver les plus effrayants périls... Et nous dirons aussi avec Lacretelle : « N'est-ce pas le sexe faible qui supporte le mieux les douleurs aiguës, poignantes, prolongées, entre celles dont la nature a fait exclusivement son partage? » Comparez les forces physiques des femmes avec celles que le sentiment leur donne auprès du lit de souffrance de leurs enfants, de leur mère, de leur père, de leurs époux et de leurs frères.

Que font-elles alors de leur exquise délicatesse et de la susceptibilité inquiète de leurs sens? Que devient leur irritabilité nerveuse en présence de ces tortures qu'elles soulagent, en les ressentant par contre-coup dans tout leur être? Quel charme dans leur voix qui console! Quel à-propos, quelle fertilité dans les diversions qu'elles imaginent, dans les espérances qu'elles suggèrent ou font naître, même en ne les partageant guère! Tout soin de leur santé et même de leur beauté est alors suspendu. Est-il une longue suite de nuits qui ne les trouvent fidèles à leur poste, à celui de la douleur? Les bivouacs de la gloire offrent-ils autant de tourments que ces veilles de la tendresse alarmée? Elles écoutent encore le malade chéri jusque dans le sommeil qui vient les surprendre. Un mot, un soupir, un souffle les avertit, et les retrouve dans toute leur vigilance, dans leurs dévorantes sollicitudes. Est-il une impatience qu'elles ne supportent, la sérénité sur le front et l'amour dans le cœur? Est-il un soin qui les rebute, une plaie qu'elles ne pansent? La mission leur vient du ciel, et le secours aussi. Eh bien! il est des femmes, des jeunes filles, qui se vouent pendant toute leur vie à de tels soins pour des hommes qui leur sont inconnus, pour des hommes accablés des maux hideux d'une pauvreté héréditaire, et trop souvent de maux plus hideux encore, ceux du vice...

On a remarqué, et l'expérience n'a que trop justifié cette observation, que la femme qui a une fois passé les bornes où les premières vertus de son sexe lui disent de s'arrêter y rentre rarement, et que l'entraînement d'une faute à des crimes est pour elle beaucoup plus rapide qu'il ne l'est pour l'homme. Il semble que l'homme peut s'engager jusqu'à un certain point dans la route du crime par une suite d'excès presque insensibles pour lui; car les passions fortes tiennent à sa constitution avec tous les moyens qu'il a de les satisfaire. Pour se

rendre coupable, il lui suffit de se laisser aller un peu au delà de l'emploi juste de ses facultés ; il ne trouve point en lui-même d'obstacles qu'il ne puisse vaincre aisément, et qui, dès les premiers pas, l'avertissent assez vivement, par la peine qu'il aurait à les surmonter, du danger d'aller plus loin ; ainsi, ce n'est plus très-souvent que lorsqu'il est déjà dans le danger qu'il le voit et que sa réflexion l'arrête. Quelquefois il est encore temps pour s'en tirer et rentrer dans l'ordre, parce qu'il n'a pas encore, en cela seul, dépravé avec dessein sa moralité ; parce qu'il n'est encore coupable que de l'imprudence avec laquelle il a négligé de se contenir. Mais il n'en est pas ainsi de la femme. Non contente de tracer autour d'elle les limites de l'ordre dans lequel elle doit rester, la nature y a élevé des barrières presque insurmontables à sa faiblesse. Si elle parvient à s'élancer au delà elle tombe, et roule ainsi de chute en chute sans pouvoir retrouver jamais assez de force, je ne dis pas pour les repasser de nouveau et revenir au point d'où elle est partie, mais même pour se relever. Ces barrières sont les lois de sa constitution et les vertus qui leur sont si étroitement unies. Il faut pour qu'elle arrive à ce point d'une faute grave, premier degré du crime, qu'elle perde ses qualités de pudeur, de timidité, de commisération, de douceur ; il faut que dès cet instant même elle change absolument de nature pour en prendre une dont il est impossible désormais de fixer le caractère. Bientôt ce n'est plus ni une femme, ni un homme, c'est un être effrayant, capable de tous les excès, sur lequel la moralité n'a plus de prise. L'homme le plus dépravé lui est inférieur alors en férocité ; il recule à son aspect et devient sensible, pour la première fois peut-être, à l'horreur qu'inspire le crime. Telles sont, hélas ! pour les femmes les suites épouvantables de tout oubli volontaire de leurs premiers devoirs.

Une fois le voile de la pudeur déchiré, certaines femmes en

viennent jusqu'à n'envisager que comme très-simple ce qui leur avait paru en premier lieu si affreux; elles raffinent, inventent, et parviennent jusqu'à afficher le bonheur dont elles jouissent. Une femme libertine se croit intéressée pour sa propre justification à conduire son amie dans le même précipice.

Dès le temps des patriarches il y avait de ces femmes publiques qui s'abandonnaient à tout le monde indifféremment, moyennant une certaine rétribution. L'aventure de Judas avec Thamar, sa belle-fille, en fournit des preuves plus que suffisantes. Nous voyons en effet que Thamar, pour mieux en imposer à Judas, alla se poster dans le carrefour d'un grand chemin, par lequel le patriarche devait passer. Cette place, dit la Bible, et l'attitude dans laquelle elle se tenait, persuadèrent à Judas que c'était une femme publique, et leur marché fut conclu en conséquence moyennant un chevreau, qu'il promit, et les gages qu'il donna pour assurance de sa parole. La réponse que firent les habitants de ce lieu au berger que Judas envoya ensuite porter à cette femme le prix de ses faveurs prouve bien que ces sortes d'aventures devaient être alors communes et fréquentes. « Nous n'avons point vu, lui dirent-ils, de femme débauchée assise dans ce carrefour. » Il fallait donc qu'il y en eût dès lors un assez grand nombre, et qu'on les reconnût pour telles à certains caractères reçus et usités.

Depuis les Égyptiens, qui vouaient leurs temples à la prostitution; depuis le sage Solon, qui lui donna des asiles publics à Athènes; depuis le sévère Caton et le philosophe-poëte Horace, qui croyaient l'un et l'autre que le trafic public de la beauté mercenaire était, à quelques égards, la sauve-garde de la vertu des femmes et des mœurs domestiques, jusqu'à la pratique de tous les gouvernements modernes, à Pékin, à Constanti-

nople, à Rome, à Venise, à Londres comme à Paris, on a jugé ce mal plus ou moins nécessaire, mais partout on l'a jugé nécessaire (*Journal de Paris*, 1786). Les écrivains sacrés peignent la ville de Babylone comme le séjour de la plus honteuse prostitution, et les auteurs profanes avouent qu'il n'y eut jamais de ville plus corrompue. On a attribué cette licence à une cérémonie religieuse observée de temps immémorial chez les Babyloniens. Par une loi fondée sur un oracle, il était ordonné à toutes les femmes de se rendre une fois dans leur vie au temple de Vénus, pour s'y prostituer à des étrangers que la connaissance de cet usage et le goût de la débauche y attiraient en grand nombre. Chaque étranger pouvait prendre la femme qui lui plaisait le plus. Lorsqu'il abordait l'objet de son choix il lui offrait quelques pièces de monnaie, et disait en présentant cet argent : « J'implore en votre faveur la déesse Mylitta ; » il l'emmenait ensuite hors du temple dans un endroit retiré, et contentait sa passion.

Les femmes romaines furent les premières qui exercèrent dans leur ville natale le métier de prostituée. Il paraît que jusque-là, et dès les premiers temps de l'antiquité, les prostituées qui s'établissaient chez les différentes nations étaient presque toutes des étrangères qui abandonnaient leur pays. Nous trouvons, en effet, dans l'Écriture sainte qu'étrangère et prostituée sont synonymes. C'est dans ce sens que Salomon recommande à son fils de ne point exténuer ses forces avec les étrangères. Les femmes grecques, malgré la dépravation générale, se respectèrent encore assez pour ne pas souffrir qu'aucune d'elles se prostituât dans son propre pays. Il n'y eut qu'à Rome où, bannissant toute espèce de honte, les femmes se prostituèrent dans leur ville natale.

Charlemagne bannit toutes les prostituées de Paris ; mais elles y rentrèrent et formèrent un corps que l'on chargeait de taxes,

et qui avait des juges et des statuts. Tous les ans elles faisaient une procession solennelle le jour de la Sainte-Madeleine. On leur assigna leurs demeures. Voici le portrait que nous en trouvons dans le livre de MM. Bescherelle et Larché : « Mobile, turbulente, bavarde par complexion, paresseuse par état, ivrognesse et menteuse par intérêt, bienfaisante sans discernement, se vendant froidement à tous les instants, mais ne se donnant qu'au misérable que son cœur a choisi, et dont elle se montre excessivement jalouse ; orgueilleuse, envieuse, gourmande, voleuse, superstitieuse, colère et surtout vindicative, telle est la femme dans les yeux et sur le front de laquelle on lit : prostituée. » Une courtisane n'aime personne, son cœur est dévoré par la cupidité et son esprit ne s'occupe que des embûches qu'elle tend à ses adorateurs. « Défiez-vous, dit le sage, d'une femme impudique, dont la voix enchanteresse est capable de vous séduire, elle a quitté son père ou son mari, elle a oublié le Seigneur, et toute sa conduite penche vers la mort, toutes ses démarches aboutissent aux enfers. Ceux qui la suivent ne la quitteront pas pour rentrer dans le chemin de la vie. »

Ce sont les femmes qui ont fait naître parmi nous ce sentiment inconnu chez tous les peuples anciens et auquel, on peut le dire, la nation doit l'ancien éclat de son nom ; ce sont les femmes qui ont créé pour nous cet honneur qui ne compose avec aucun genre de lâcheté, qui les poursuit tous jusque dans les replis du cœur les plus profonds, qui donne à la parole la vérité de la pensée et la solidité de l'acte le plus authentique ; qui est le seul garant de notre fidélité dans les rapports délicats que les lois ne peuvent ni maintenir, ni même saisir ; cet honneur qui rassemble en un seul point tant d'autres sentiments, qui étend son lien sur tous nos devoirs, qui prête un charme nouveau à la jouissance de tous

nos droits, qui porte avec lui sa récompense, mais que blesse le plus léger soupçon et qu'un souffle détruit; cet honneur enfin qu'un instinct secret attache, pour chaque sexe, aux qualités qui le distinguent le plus éminemment, c'est-à-dire pour l'un, à la valeur, pour l'autre, à la pureté.

L'influence des femmes se porte sur tout ce qui tient à la gloire, de quelque genre qu'elle soit. Quoique nous ne nous en rendions pas compte dans chacun des instants où elle se fait sentir, pour peu que nous voulions réfléchir sur ce qui se passe en nous, il nous sera facile de reconnaître que le désir d'obtenir leurs suffrages se mêle toujours à nos désirs de succès. Quelque carrière que nous parcourions, c'est ce désir qui, à notre insu même, nous anime et nous soutient, et notre joie n'est parfaite qu'autant qu'elles applaudissent à nos succès. Soyons de bonne foi, savants, poëtes, artistes, moralistes même, il n'est pas un de nous qui n'ait ce désir de mériter leur approbation, et d'y trouver le premier dédommagement de ses veilles. C'est à nous de mériter la gloire, c'est à elles de nous inspirer et d'en combler le désir; mais ces avantages de grâce, de goût, qu'elles nous apportent en dot, ne sont pas les seuls dont nous devions, pour elles et pour nous, remercier la nature. Elle ne s'est pas uniquement occupée de nos plaisirs, elle leur en a donné qui sont d'un plus grand prix encore, et qui doivent assurer notre bonheur. Sous ces charmes dont elle les a revêtues, elle a caché des qualités solides qui souvent nous manquent; elle a en même temps ajouté quelques degrés de plus en perfection à quelques-unes de celles qu'elles partagent avec nous. Telles sont cette sensibilité aux plus légères peines des autres, cette douce bienfaisance qui semble être en elles un instinct nécessaire, cette grâce dans la manière d'obliger, cette attention à ne charger le bienfait de rien qui puisse en diminuer le plaisir pour celui qui le reçoit; enfin, ce senti-

ment exquis des égards les plus scrupuleux, même dans les plus petites choses. Non, la nature ne nous a trompés en rien de ce que nous pouvions attendre des soins qu'elle a mis à les former. Aux charmes de ces images que nous nous faisons des êtres célestes elle a uni en elles toutes les douces vertus dont nous pouvons avoir l'idée. Elle leur a prodigué tous les moyens de calmer, d'adoucir le sentiment de nos maux. Elle leur a confié, et à elles seules, le soin de nous diriger dans les premiers sentiers de la vie, de nous en alléger le travail et la fatigue au milieu de notre course, et d'en rendre encore pour nous la sortie moins douloureuse. Arrêtons-nous un instant à les contempler dans l'exercice de ces augustes et si intéressantes fonctions ; nous ne pouvons tous qu'y gagner : nous, en nous rappelant les droits qu'elles ont à notre reconnaissance; elles, en se pénétrant de l'importance des devoirs sur la satisfaction desquels leurs titres sont fondés. Considérons la femme comme mère. Ce n'est pas à notre seule conservation que se réduisent pour nous les avantages que nous tirons des soins de sa tendresse active, dès notre entrée dans la vie; non, c'est elle encore qui développe, qui éclaire les premiers essais de notre intelligence, qui fait germer dans nos cœurs les semences de ces généreux sentiments, d'où naîtront un jour toutes nos vertus. Ses douces leçons toujours données par l'amour, plus puissantes mille fois que celles d'une austère philosophie, nous pénètrent avec tous leurs charmes et répriment nos défauts naissants, avant même que nous ayons pu avoir l'intention de nous en corriger. C'est au sein de ces rapports continuels de tendresse et de reconnaissance que nous nous formons sans effort aux habitudes de nos devoirs, que nous apprenons à modérer, à contenir dès l'enfance les accès de cette impétuosité qui tient à la force de notre constitution. La crainte de lui déplaire est le seul moyen qu'elle emploie

pour nous nous conduire, et jamais ce moyen n'a trompé son attente. Il agira encore avec une égale vivacité sur les temps plus éloignés. Ah! quel est l'homme qui, dans l'âge même de la force, puisse soutenir, sans éprouver les plus vives peines, un regard mécontent de sa mère, et dont le cœur ne se brise à la vue d'une seule de ses larmes? Quel homme se sentira digne de peindre la femme, mère de famille, uniquement occupée de ses devoirs, et reversant sur tout ce qui l'approche les jouissances que lui fait éprouver sa félicité à les remplir? Voyez-la au milieu de ses nombreux enfants; elle cherche dans chacun d'eux, pour s'en recomposer l'image, les traits épars d'un époux adoré dont elle attend le retour; elle lui prépare le récit de leurs jeux et de leurs progrès; elle va l'accueillir avec l'annonce ravissante d'un nouveau rayon d'intelligence qui a brillé dans l'un, de quelque nouveau germe de vertu qu'elle a saisi dans l'autre, au moment où il venait d'éclore. Tout ce que l'homme apporte de dehors, en agitations, en inquiétudes, en fatigues, se calme à son approche. Le sentiment de la peine la plus vive cède à son seul aspect. Avec quelle charmante prévoyance elle sait aller au-devant de tout ce qui peut lui plaire! Quelle attention à éloigner de lui l'occasion de la plus légère contrariété! Quelle délicatesse dans tous ses soins! que de douceur dans tous ses avis! C'est toujours dans ses pensées, dans son langage, la pureté de l'ange unie à tous les charmes de la femme.

Dans le premier âge, timide et sans appui, la fille est plus attachée à sa mère; ne la quittant jamais, elle apprend plus à l'aimer; tremblante, elle se rassure auprès de celle qui la protége, et sa faiblesse, qui fait sa grâce, augmente encore sa sensibilité. C'est toujours auprès de sa mère qu'elle se réfugie, qu'elle se console et qu'elle se retrouve, et c'est encore auprès d'elle qu'elle apprend à souffrir, à aimer et à pardonner. Plus

tard, elle répand, avec un goût et une grâce admirables, tout ce qu'elle a amassé dans ce commerce délicieux de deux âmes qui ne se touchent que pour se confondre; elle se fait amie pieuse, dévouée. Devenue mère, elle a d'autres devoirs, et tout l'invite à les remplir. Alors l'état des deux sexes est bien différent. Au milieu des travaux, et parmi tous les arts, l'homme, déployant sa force et commandant à la nature, trouve des plaisirs dans son industrie, dans ses succès, dans ses efforts mêmes ; la femme, plus solitaire, a bien moins de ressources : ses plaisirs doivent naître de ses vertus, ses spectacles sont sa famille. C'est auprès du berceau de son enfant, c'est en voyant le sourire de sa fille et les jeux de son fils qu'une mère est heureuse. Et où sont les entrailles, les cris, les émotions puissantes de la nature? Où est le caractère tout à la fois touchant et sublime qui ne sent rien qu'avec excès? Est-ce dans la froide indifférence et la triste sévérité de tant de pères? Non, c'est dans l'âme brûlante et passionnée des mères. Leur sollicitude et leur amour doivent-ils subir des épreuves ; leur courage grandit avec le danger et s'accroît avec les obstacles, elles sont capables de tous les sacrifices. Ce sont elles qui, par un mouvement aussi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher leur enfant ; ce sont elles qui se jettent à travers les flammes pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans son berceau ; ce sont elles qui, pâles, échevelées, embrassent avec transport le cadavre de leur fils, mort dans leurs bras, collent leurs lèvres sur ses lèvres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes ce corps insensible. Ces grandes expressions, ces traits déchirants qui nous font palpiter à la fois d'admiration, de terreur et de tendresse, n'ont jamais appartenu et n'appartiendront jamais qu'aux femmes. Elles ont, dans ces moments, je ne sais quoi qui les élève au-dessus de tout, qui semble nous découvrir de

nouvelles âmes, et reculer les bornes connues de la nature.

La tendresse conjugale a ses héroïnes, on ne connaît pas ses héros. Quels modèles les hommes peuvent-ils opposer à Alceste, à madame de La Vallette ? Cet amour est même si naturel au cœur des femmes que, fût-il éteint par une autre passion, il s'éveille souvent quand le mari court un danger. On voit des femmes infidèles s'établir au chevet de l'époux malade et trompé, lui consacrer leurs jours, leurs nuits, et négliger celui qu'elles aiment et qui ne souffre pas, pour celui qu'elles n'aiment plus et qui souffre. Que de mères, hélas ! n'a-t-on pas vues se précipiter au milieu des incendies et des eaux pour sauver leurs enfants ! Que d'amantes et d'épouses n'a-t-on pas vues encore se jeter au-devant d'une mort certaine pour en garantir les objets de leur amour ! Mais ce qui est à remarquer dans les différents traits que l'on pourrait citer des actes de ce surprenant courage, c'est qu'il doit toujours leur être inspiré par un intérêt étranger à celui de leur propre conservation ; elles en seraient peu capables s'il ne s'agissait que d'elles seules. Il faut que leur sensibilité, pour les exalter à ce point, soit profondément émue par la vue d'un danger qui menace les personnes qui leur sont chères. Ce n'est qu'alors, qu'inaccessibles à toute espèce de crainte, elles tombent dans l'oubli le plus profond d'elles-mêmes.

Toutes sortes de pensées douces, délicieuses, sublimes, se rattachent à l'idée que nous nous formons, soit d'Éponine, qui partagea pendant neuf ans un affreux souterrain avec son mari proscrit, et qui le rendit père plusieurs fois, pour augmenter auprès de l'empereur le nombre des suppliants ; soit de Pauline, femme de Sénèque, qui se fit ouvrir les veines pour mourir avec son mari, condamné à se donner lui-même la mort. Et ici, nous pouvons le dire bien haut, sans jamais craindre d'être démenti, ces pieux sacrifices, qui respirent

l'héroïsme, ces grandes expressions, qui élèvent l'âme et la soutiennent, et tant d'autres traits déchirants qui nous frappent à la fois d'admiration et de stupeur, ne sont et ne seront jamais que le propre et le partage des femmes, qui en connaissent seules le secret et toute la magie...

Combien leurs sentiments les rendent magnanimes ! On ne saurait penser sans attendrissement et sans reconnaissance à l'attachement courageux, à la persévérance infatigable que les femmes, en général, montrèrent, à l'époque de la terreur, pour les proscrits qui leur étaient attachés par les nœuds de la nature, du cœur ou de l'hyménée. D'abord, au nombre de quinze à seize cents, elles présentèrent à la Convention une pétition en leur faveur. Depuis, dans toutes les villes où l'on emprisonna, où l'on égorgea, il n'est pas de périls que les femmes ne bravèrent, pas de sollicitations qu'elles ne firent, pas de sacrifices qu'elles ne s'imposèrent pour sauver ou pour voir et consoler les objets de leur affection, et plus d'une fois, lorsqu'elles ne purent ni obtenir leur liberté ni les défendre, elles partagèrent volontairement leur captivité et leur trépas. Il m'eût été bien doux de rendre hommage à toutes ces héroïnes, en rappelant leurs noms et les monuments de leur magnanimité, mais comment rassembler des faits innombrables ? J'en ai du moins recueilli quelques-uns ; ils suffiront pour attester la bonté de ces anges consolateurs, qui, dans des jours de crime, ont remplacé la Providence. Madame Le Fort tremblait pour son mari, incarcéré comme conspirateur. Elle acheta la permission de le voir. Au déclin du jour, elle va le trouver avec des vêtements doubles, elle obtient de lui qu'ils changeront d'habillements, et qu'ainsi déguisé il sortira de la prison et l'y laissera. Le projet réussit ; l'époux s'échappe. Le lendemain, on découvre que sa femme a pris sa place. Le représentant lui dit d'un ton menaçant : « Malheureuse !

qu'avez-vous fait ? — Mon devoir, répond-elle; fais le tien. » Madame Roland, femme du ministre, le défendit à la barre de la Convention, avec autant de fermeté que d'éloquence. Arrêtée, et ne pouvant plus lui être utile, elle lui légua l'exemple d'une mort intrépide par le calme avec lequel elle monta à l'échafaud. Madame Davaux n'avait contre elle aucun mandat d'arrêt, et, libre, elle s'élança sur la voiture qui conduisait à Paris les prisonniers des départements, et où était M. Davaux, son mari. A leur arrivée, elle fut enfermée comme eux, et périt quelques mois après sur l'échafaud à côté de son époux, qu'elle tenait embrassé.

Si l'hymen, dans un temps horrible, fit tant pour les malheureux, on juge que l'amour, plus exalté, plus impétueux, ne se laissa pas vaincre en générosité. Un homme bien honorable fut condamné par la commission révolutionnaire; il était nuit lorsque l'on prononça son arrêt, l'exécution fut donc remise au lendemain. Sa maîtresse apprend ce délai et se dispose à en profiter pour le soustraire aux bourreaux. Une maison non habitée touchait au lieu où il devait passer la nuit; cette femme qui, dans le cours de l'affaire, avait tout vendu pour répandre l'or en sa faveur, achète sur-le-champ cette maison, et s'y renferme suivie d'une femme de chambre dont elle était sûre. Elles percent toutes deux le mur contigu à la prison, et y font une ouverture assez grande pour donner issue au captif qu'elles voulaient délivrer. Mais les environs étaient remplis de gardes, comment le dérober à leurs yeux. Un déguisement militaire, que cette prévoyante amie avait apporté, favorise l'évasion. Elle-même, vêtue en gendarme, le guide parmi les sentinelles; ils traversent ainsi la ville sans être reconnus, et passent même devant la place où l'on dressait déjà l'instrument qui devait trancher des jours que l'amour sut conserver. La tendresse fraternelle inspira aussi

des sacrifices dignes d'être placés à côté de ceux de l'amour et de l'hymen. Madame Elisabeth pouvait échapper aux dangers qui menaçaient les Bourbons, en rejoignant ceux de ses frères qui sortirent de France ; elle aima mieux s'oublier elle-même, pour ne pas abandonner le plus malheureux. Elle mourut bientôt après lui, avec le calme d'une âme douce et pure. Dans la voiture qui la menait au supplice, son fichu tomba. Exposée en cet état aux regards de la multitude, elle adressa au bourreau ce mot mémorable : *Au nom de la pudeur, couvrez-moi le sein !*

L'estimable Rabaud fut mis hors la loi après le 31 mai. Madame Payssac vint lui proposer un asile dans sa maison. En vain il lui fit sentir l'étendue des dangers où il la jetterait en acceptant ; elle insista avec toute l'énergie d'une belle âme, et parvint à triompher de son refus. Cependant il fut découvert chez elle, et bientôt après elle le suivit au supplice avec le courage qu'elle avait montré lorsqu'elle en affronta le péril.

Le célèbre Condorcet était poursuivi à cette affreuse époque. Une femme de ses amies lui fit également la proposition de le coucher, il refusa en s'écriant : « Vous seriez hors la loi. — Eh ! reprit-elle, suis-je hors l'humanité ? »

Les annales révolutionnaires nous apprennent que plusieurs femmes furent obligées, pour racheter la vie d'un père ou d'un mari, de s'abandonner à la lubricité des tyrans ; et je crois que rien ne mérite plus le nom de vertu que ce sacrifice de la vertu même, que ce supplice effroyable d'assouvir, pour le salut d'un objet chéri, les transports de monstres souillés de meurtres, et de forfaits. Ces monstres,

Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs,
Ils jettent morts sur morts et mourants sur mourants.
Tout frémit.... Une fille au printemps de son âge,
Sombreuil vient, éperdue, affronter le carnage :

C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains !
Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang ! C'est peu, forte d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Chaque âge, chaque peuple ont eu leur héroïne :
Thèbes eut une Antigone, et Rome une Eponine;
Mais chaque jour nous rend ces modèles fameux.
Rome, ne vante plus tes triomphes pompeux !
Ah ! que la Grèce antique, école des vertus,
Cette mère héroïque, d'un âge qui n'est plus,
Ait des filles de Sparte admiré le courage !
Mais vous, charme d'un peuple éloquent et volage,
Qui, dès vos premiers ans, entendîtes toujours
Le son de la louange et le luth des amours,
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque ?
. . . .

Ces douze filles de Verdun également intéressantes par leur vertu et leur beauté, toutes immolées dans un même jour et dont la mort prématurée rappelle d'une manière touchante ce mot charmant d'un Grec, après une bataille où la jeunesse athénienne périt en foule : *L'année a perdu son printemps.*

O vierges de Verdun ! jeunes et tendres fleurs
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs ?
Hélas ! lorsque l'hymen préparait sa couronne,
Comme l'herbe des champs le trépas vous moissonne;
Même heure, même lieu, vous virent immoler,
A des yeux maternels que de pleurs durent couler ?
Mais vos noms sans vengeurs ne seront pas sans gloire
Non, si ces vers touchants vivent dans la mémoire,
Ils diront vos vertus ; c'est peu, je veux un jour
Qu'un marbre solennel atteste votre amour.
Là je veux qu'on célèbre une fête touchante ;

Aimable comme vous, comme vous innocente.
De là j'écarterai les images de deuil,
Là ce sexe charmant, dont vous êtes l'orgueil,
Dans la jeune saison reviendra chaque année
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.
« Salut objets touchants ! diront-elles en chœur ;
Salut, de votre sexe irréparable honneur !
Le temps qui rajeunit et vieillit la nature
Ramène les zéphyrs, les fleurs et la verdure;
Mais les ans dans leur cours ne ramèneront pas
Une vertu si rare unie à tant d'appas.
Espoir de vos parents, ornement de votre âge,
Vous eûtes la beauté, vous eûtes le courage.
. . . .
Adieu, touchants objets, adieu ! puissent vos ombres
Revenir quelquefois dans ces asiles sombres !
Pour vous, le rossignol prendra ses plus doux sons,
Zéphyre suivra vos pas, Echo dira vos noms !
Adieu ! Quand le printemps reprendra ses guirlandes.
Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes,
Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs
Nos hymnes, nos regrets, nos larmes et nos fleurs. »

Et vous sexe charmant, nourri dans les délices,
Que vous faites à Dieu de touchants sacrifices!
Votre zèle pieux donne l'exemple à tous,
Affronte les dangers, surmonte les dégoûts,
Visite des souffrances les demeures obscures,
Vient soigner une plaie ou fermer des blessures
De cette même main dont l'amour eût fait choix
Pour tisser sa couronne et remplir son carquois.
La loi, l'humanité sont partout sur vos traces,
Et le lit de douleurs visité par les Grâces.

Quant à la charité, nul n'y dispute la supériorité aux femmes; elles en ont le génie. Un homme qui donne ne donne que son or; la femme y joint son cœur. Un louis aux mains d'une femme bonne soulage plus de pauvres que cent francs

aux mains d'un homme. La charité féminine renouvelle chaque jour le miracle de la multiplication des pains. A tous les âges, la femme garde au fond de son cœur l'idéal qu'elle s'est créé, c'est toujours cet idéal qu'elle pense reconnaître, alors qu'elle aime. L'amour prend si profondément racine dans l'âme des femmes, qu'il la remplit tout entière et même la régénère: Qu'une femme coquette aime, plus de coquetterie; qu'une femme légère aime, plus de légèreté! On a vu des femmes flétries parmi le désordre retrouver tout à coup, dans une passion profonde, jusqu'à la pudeur, jusqu'aux délicatesses de l'affection... Mais qu'un homme corrompu se prenne de passion pour une jeune fille pure, que fait-il? Au lieu de se purifier comme elle, il la corrompt comme lui. Les femmes trouvent toutes les vertus dans leur amour, nous introduisons trop souvent nos vices dans le nôtre. Si le hasard, un caprice, livre à un homme épris d'une femme une autre femme qu'il n'aime pas, mais dont la beauté ou même le rang flatte sa vanité, il bénira la chance et en profitera; une femme qui aime véritablement repoussera avec horreur un semblable partage, fût-il question d'un héros ou d'un souverain. Il en est qui ont préféré la mort à ce supplice; l'histoire en cite même plus d'une qui s'est livrée à l'objet de sa haine pour sauver l'objet de son amour.

Si donc il est un fait incontestable, c'est l'influence des femmes, influence de la vie entière, qu'elles exercent sur la piété filiale, la volupté et l'amour. Si la femme cède parfois à des considérations de vanité, d'amour et de haine; si un crime est moins impardonnable à ses yeux qu'un ridicule; si le clinquant la séduit; si l'esprit de jalousie peut la rendre injuste quelquefois; si elle préfère souvent un sémillant petit-maître à l'homme simple et modeste; enfin si la coquetterie est le fond essentiel de son caractère, par combien d'aimables

qualités ne rachète-t-elle pas ce qui nous paraît des défauts !... En effet, au lieu de cette agréable frivolité, de cette adresse agaçante, de cette timide pudeur, premier ornement de ses charmes; au lieu de ces douces faiblesses, qui donnent tant de prix à ses faveurs, qui les assaisonnent de piquantes résistances et de tendres *nenni*, comme dit Marot; au lieu de ces parures légères qu'elle ne prend que pour nous séduire, de cette politesse qui attire et retient tant de téméraires emportements, qu'une femme paraisse à nos yeux avec des qualités viriles, une franchise audacieuse, une austérité repoussante, une sale négligence qui dégoûte de la beauté même, une insensibilité refrognée, une raison âpre et sévère, alors nous redemanderons à la nature celle dont les charmants défauts semblent formés exprès pour nous subjuguer et nous plaire. Oui, s'il ne nous est pas donné de vivre parfaitement heureux avec elle, il existe encore bien moins de bonheur sans elle.

L'un des principaux ressorts de l'esprit féminin est ce fonds inépuisable de vanité qui perce dans toutes ses actions et ses pensées. Chez l'homme domine plutôt l'orgueil, une opinion superbe de lui-même; le péché de la femme est véniel, il est plus mignon, plus approprié à sa constitution. Comme elle est destinée à plaire, il faut bien qu'elle ait soin de sa personne, de sa parure; il faut en elle un principe qui l'excite à rassembler tous ses moyens pour les jours de combat et de gloire, au milieu de tant de rivales ardentes à conquérir les cœurs de leurs soupirants. Mais la vanité dans ses justes bornes n'est point blâmable chez la femme, et sans cet amour-propre elle serait bien moins parfaite. Est-ce toujours sa faute si cet encens universel l'étourdit, si notre idolâtrie l'enivre, si nos hommages lui donnent une trop haute opinion de son mérite et de sa beauté? Quel homme résiste toujours aux séductions de l'orgueil? Quel concert enchanteur pour un être timide

que celui des louanges ! Quelle chose ravissante pour une jeune fille de voir l'homme superbe, ce fier vainqueur, prosterné à ses genoux, et soumis à son empire ! Et ne voyons-nous pas les rois, les princes les plus superbes et les plus magnanimes se laisser doucement captiver par les adorations de leurs courtisans ?

Les femmes sont, si j'ose le dire, une seconde âme de notre être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à toutes nos pensées qu'elles éveillent, à tous nos désirs qu'elles font naître, à nos faiblesses qu'elles peuvent plaindre sans en être atteintes. L'homme est-il malheureux; il demande à son âme une force dont il à besoin pour résister aux souffrances physiques, aux douleurs morales, encore plus difficiles à supporter. Mais ce secours ne venant que de lui se ressent nécessairement de l'abattement qui se communique à tout son être. Appelle-t-il sa seconde âme; c'est alors qu'il retrouve ces femmes si dignes d'être adorées, ces femmes qui, sous des formes enchanteresses, lui apportent un calme inattendu, lui font sentir par tous les points de son existence que, paraissant d'autres que lui, elles sont encore lui. Sans cesse il retrouve à ses côtés ces anges de la terre qui font pressentir la consolation avant même de l'avoir offerte, que l'on croit d'avance avant d'être persuadé, et qui semblent un asile contre le malheur.

Après cela on se demande par quel inconcevable oubli on a pu négliger un moteur aussi universel; comment les moralistes, au lieu d'appeler à leur aide la plus douce et la plus énergique des puissances, ont travaillé à l'affaiblir ; et comment les législateurs de toutes les époques se sont ligués pour nous la rendre funeste ! Car, on ne saurait trop le remarquer, tout le mal que les femmes ont fait vient de nous, et tout le bien qu'elles font vient d'elles. C'est malgré nos séductions stupides qu'elles ont des pensées, une intelligence, une âme; c'est

malgré nos préjugés barbares qu'elles sont aujourd'hui la gloire de l'Europe et les compagnes de notre vie. Dans des temps qui ne sont pas encore très-éloignés, de graves docteurs leur refusaient une âme. Comme si la Providence avait pris soin de venger un tel outrage, alors vivait au Louvre cette Isabeau qui livra la France à un roi d'Angleterre; et dans une pauvre cabane, sur les confins de la Lorraine, cette Jeanne d'Arc qui sauva sa patrie, battit les Anglais et mourut de la mort des martyrs après avoir vécu de la vie des héros.

Sublime législateur, il est temps d'y songer; ces femmes que tu oublies, elles forment la moitié du genre humain : tu veux avoir des magistrats, des guerriers, des citoyens; tu veux faire fleurir un royaume, adresse-toi aux femmes, car si elles n'attachent notre âme à tes institutions, ces œuvres de ton génie resteront inertes au milieu des peuples. Mais quoi! En écrivant tes lois, en traçant tes codes, as-tu daigné te souvenir qu'il existe des femmes? Sais-tu ce que c'est que l'amour d'une mère? T'es-tu rappelé que sa voix est le premier son qui frappe nos oreilles, son regard la première clarté qui réjouit nos yeux; ses chansons, nos premiers concerts; ses caresses, nos premiers plaisirs? As-tu pesé cette influence de toutes les heures, de tous les jours, de tous les moments, et les impressions ineffaçables qui vont en sortir? Eh bien! ce n'est encore là qu'un des fils dont la nature ourdit la toute-puissance des femmes. Enfants, elles nous élèvent; hommes, elles nous inspirent : l'amour d'une mère nous appelle au bien ou au mal; l'amour d'une maîtresse ou d'une épouse achève notre destinée. Travailler à leur éducation, c'est donc travailler à la nôtre; leur donner de hautes et de nobles pensées, c'est tuer d'un seul coup nos petites passions et nos petites ambitions. Nous en vaudrons d'autant mieux qu'elles seront meilleures, et elles ne peuvent nous rendre meilleurs sans devenir plus

heureuses. Aujourd'hui encore, on peut le dire, l'existence des femmes finit où finissent les hommages : leur jeunesse est un règne; leur vieillesse un abandon. Eh bien! ces années si longues et si tristes peuvent devenir des années d'enchantement. Il y a une puissance supérieure à celle de la beauté, c'est celle que donne l'accomplissement éclairé d'un devoir. Voilà un moyen d'être toujours jeune et belle qui mérite bien d'être essayé. Ce n'est pas tout encore. Une femme qui vit environnée de sa famille, qui s'instruit pour l'instruire, qui agrandit son âme pour exercer toute son influence, devient par ce seul fait inaccessible à la séduction. Les prévisions de la nature sont pleines de grâce; elle a placé dans le cœur de la mère la source des vertus de l'enfant; et, par un doux retour, elle veut que l'innocence de l'enfant soit la sauvegarde de la sagesse de la mère.

La nature semble n'avoir doué la femme d'un peu d'inconstance dans ses goûts que pour donner plus de vivacité à nos désirs et plus de force à nos jouissances. De combien, en effet, le prix d'une faveur ou même d'un simple acte de bienveillance n'est-il pas augmenté par la crainte qu'on a de voir le plus léger motif devenir la cause d'une disgrâce ou d'un entier abandon ! Buffon a dit que les femmes avaient plus gagné par l'art de se faire désirer et rechercher, que par le don même de la beauté, dont les hommes jugent si différemment. Les douces résistances et la pudeur qui forment la base de ce prétendu art sont tout aussi naturelles que la beauté elle-même, avec laquelle elles concourent évidemment au même but; ce sont autant d'aiguillons dirigés vers nos désirs. Oui, adroite coquetterie, innocents détours, et toi-même, pudeur mystérieuse, vous formez par votre réunion le plus puissant aiguillon de l'amour; car vous n'êtes réellement au fond qu'une heureuse et délicate combinaison de l'instinct qui répond au désir,

même en le repoussant, et cherche à rehausser à nos yeux le prix des conquêtes, en prolongeant pour nous le rêve enchanteur de l'illusion.

Nous devons cependant l'avouer, la dissimulation se trouve quelquefois dans les femmes à côté de cette vertu; mais ceux qui déclament contre le caractère dissimulé des femmes ne savent ce qu'ils veulent; car vouloir que les femmes ne soient pas dissimulées, c'est demander une chose impossible et même dangereuse : tant il est vrai que nos vices ne sont souvent que des vertus outrées ! Cette honte aimable tire peut-être sa source dans la femme d'une certaine défiance de son propre mérite, et de la crainte de se trouver au-dessous de ces mêmes désirs dont elle est l'objet et qu'elle tend à exciter. Personne n'ignore que ce sentiment est plus difficile à vaincre dans les femmes lorsqu'elles ont quelque imperfection à cacher. Le fameux Raymond Lulle, de l'illustre famille des Lulle de Barcelone, qui fut philosophe, théologien, médecin, alchimiste et moine, aimait dit-on, éperdument une Espagnole nommée Eléonore, qui joignait tous les charmes d'un esprit délicat et vif à tous les agréments d'une figure intéressante et noble. Il en était aimé et il le savait. Un si tendre retour semblait lui promettre un bonheur prochain ; mais quoiqu'il y touchât sans cesse, il en était sans cesse repoussé. Il prodigua toutes les ressources d'un amant au désespoir pour fléchir Éléonore, tout fut inutile. Voyant que le combat entre son amour et la pudeur de sa maîtresse durait plus qu'il ne doit naturellement durer, il entreprit d'approfondir un mystère où tout lui paraissait singulier. Après bien des recherches, des tentatives et des ruses amoureuses, il apprit que sa charmante Éléonore avait un cancer au sein. Alors en amant généreux, oubliant son bonheur pour ne s'occuper que de la santé de son amante, il cherche partout le remède qui lui est nécessaire. Il entend dire qu'en Afrique

un Arabe possède des secrets admirables, il y vole : l'histoire nous dit qu'il y apprit beaucoup de choses, qu'il trouva même la pierre philosophale ; mais c'est le spécifique du cancer qu'il lui fallait, et c'est ce qu'il ne trouva point et ce qu'on n'a pas encore trouvé.

Quelle que soit la nature du sentiment de pudeur, ce sentiment ressemble à la modestie lorsqu'il résiste, et à la complaisance lorsqu'il cède. La coquetterie est un autre sentiment naturel, mais opposé à la pudeur : c'est un désir vague de plaire et de captiver l'attention de tous les hommes, sans se fixer à aucun. Ce sentiment est si inhérent au sexe que rien ne peut l'effacer : ce qui a fait dire au duc de La Rochefoucault que les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leurs passions. La coquetterie paraît tenir à ce caractère mobile et inconstant qui naît de l'extrême sensibilité des organes de la femme, comme la pudeur tient sans doute à la timidité qui dérive de leur faiblesse...

Être aimée, nous dit madame Romieu, constitue pour les femmes leur plus grande ambition : pour les unes, c'est tendresse de cœur ou entraînement des sens; pour les autres, c'est vanité. Cette pensée existe chez toutes les femmes, même les plus indifférentes en apparence : dans les âmes frivoles, elle se traduit en coquetterie, profanation du sentiment, négation du vrai. La coquetterie c'est le masque des cœurs froids qui jouent avec l'amour dont ils ne sont pas dignes, de ces cœurs que n'ont jamais envahis les puissantes émotions, que nul mot de la langue humaine ne saurait traduire, émotions que ceux seulement qui les ont éprouvées peuvent comprendre.

Que le médecin philosophe étudie donc la femme, qu'il observe comment la nature a disposé cette timide et coquette Galatée : sa pudeur, ce charmant attribut de la beauté aimante, qui feint de refuser ce qu'elle brûle d'accorder; cette aimable

vanité qui, se complaisant dans les mondanités féminines, s'affecte du nouvel ornement qui pare une rivale, et qui pleure secrètement la perte d'une grâce. Qu'il observe les profondes racines de cet amour-propre entretenu, exalté par tant d'hommages séducteurs : quelles vives démangeaisons de coquetterie de voir et d'être vue ! Qu'il remarque cette veuve dans la tristesse : les sentiments tendres naissent sous ses pleurs; un consolateur se fait aimer : le deuil sert bientôt de parure. L'amour qui, d'après madame de Staël, n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme, devient pour la femme un roman tout entier. Jeune, elle aime sa poupée ; dans l'âge nubile, elle aime un époux et ses enfants; dans la vieillesse, cessant de plaire aux hommes par la beauté, elle se voue à son Dieu : elle guérit un amour par un autre sans en être jamais désabusée ; elle trouve dans la religion une diversion, une consolation d'autant plus douce qu'en aimant Dieu elle aime encore. On connaît ce mot de sainte Thérèse : *L'enfer est un lieu où l'on n'aime plus*. La femme peut commencer par aimer son amant, mais ensuite elle aime l'amour pour lui-même, c'est-à-dire pour le plaisir... Que l'observateur attentif et judicieux remarque cette jeune et vive élégante des cercles les plus brillants : c'est un enfant gâté par l'adulation et rassasié de fadeurs. La dissipation, les spectacles, les bals ajoutent à ses minauderies, à sa gracieuse impertinence ; ils impriment à son système nerveux une mobilité, une sensibilité extraordinaires. Il faut des vapeurs, des migraines, des nerfs agacés, à cette jolie nymphe élevée dans la molle oisiveté et les délices. Tout sourit à ses moindres caprices : elle est blasée sur tout ; mais lorsque le temps, cet insigne larron, lui dérobe ses charmes, lorsqu'elle voit décroître les hommages et les plaisirs, quel mécompte dans sa fierté ! quelle humiliation cruelle pour l'amour-propre ! quels trompeurs éloges indignement démentis ! Qu'il en coûte

de se résoudre à ne plus pouvoir plaire, et que les miroirs deviennent perfides ! On accuse en vain les hommes de fausseté et d'ingratitude; on vante en vain l'antique politesse de nos aïeux : il s'élève au fond du cœur je ne sais quel secret chagrin qui ronge la vie et sillonne les joues!..... Heureuse alors la femme modeste et sensée qui sait se soumettre à sa destinée, et réparer par des soins importants ceux des ruines de sa beauté!... Combien ne faut-il pas au médecin de précaution et de prudence pour gouverner la santé d'une organisation aussi frêle et aussi mouvante que celle de la femme dans tous les états de sa vie ! Combien de saccades dans les affections, de jeu et de détours dans les ressorts de cette inconstante sensibilité ! Comment enchaîner cette imagination flexible et toujours ondoyante ? Dans quels abîmes du cœur le médecin doit descendre, tantôt avec discrétion, tantôt avec une imposante fermeté! Un dépit, un chagrin, une blessure d'amour-propre renfoncée, une tendresse déguisée, le venin d'une jalousie secrète, une espérance déçue, une crainte vive ou prolongée, une joie immodérée, un désir trop concentré, une douleur ou une volupté trop poignantes; tantôt des larmes forcément retenues, tantôt un caprice frustré : voilà de quoi exciter des spasmes, des secousses désordonnées dans toute l'économie de la femme.

DE LA PUBERTÉ.

De la Fille non nubile et de sa nubilité.

Pour arriver de la naissance à la mort suivant l'ordre de la nature, tous les êtres vivants parcourent diverses périodes, pendant la série respective desquelles elles offrent des phases et des révolutions plus ou moins remarquables. Ces périodes, que l'on appelle des âges, se succèdent dans un espace de temps

plus ou moins rapide, et, considérés sous ce rapport, les êtres vivants présentent de nombreuses différences. Ainsi, éclore, s'élever, achever son accroissement, se charger de fleurs et de fruits, décroître ensuite et périr, sont pour plusieurs plantes, que l'on nomme plantes annuelles à cause de leur courte durée, des événements organiques, des changements de scène, qui se succèdent dans l'espace d'une seule et même année. Plusieurs animalcules traversent la vie d'une manière encore plus rapide; et, parmi tous ces êtres éphémères, on doit trouver sans doute, selon le mot de Bernardin de Saint-Pierre « des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un soir, » tandis que les grands végétaux, le chêne de nos forêts, le mélèze des Alpes, les cèdres du Liban, parcourent avec lenteur les longues saisons d'une vie de plusieurs siècles.

Les êtres placés à une certaine élévation de l'échelle animale, tels que l'homme, le cheval et la plupart des grands quadrupèdes, présentent leurs divers âges pendant un espace de temps six ou sept fois plus considérable que celui employé à leur développement. Les changements d'état qui font époque et qui servent à séparer les uns des autres les divers âges, ne se prononcent pas avec la même expression parmi les animaux. Les variations de l'organisation humaine en général, et celles de l'organisation de la femme en particulier, n'indiquent pas d'une manière aussi tranchée les saisons de la vie. Imperceptibles dans les détails et signalées par de grands traits, à des époques très-éloignées et dont plusieurs phénomènes de liaison remplissent les intervalles, ces variations se tiennent, se succèdent, et la vie se développe et s'éteint par degrés. L'œil, dit Roussel, ne peut pas suivre toutes les nuances par lesquelles passe un arbre, depuis le moment où la chaleur féconde du printemps vient le ranimer et le rendre à la végétation, jusqu'à celui où les premières rigueurs de l'hiver viennent le

dépouiller des bienfaits de la première saison et le replonger dans l'inertie et l'anéantissement; mais il est aisé d'apercevoir les circonstances les plus frappantes de son développement; on saisit avec d'autant plus d'avidité l'instant où les bourgeons commencent à entr'ouvrir l'écorce de cet arbre et à mêler leur tendre verdure au frond brun ou grisâtre de ses branches, qu'on était las du froid repos où la nature était depuis longtemps ensevelie; ils donnent le signal de son réveil, ils annoncent que tout va revivre et prendre une face riante, et, s'ils sont encore peu précieux en eux-mêmes, ils intéressent par les avantages qu'ils promettent. Notre cœur s'émeut en les voyant, il semble recevoir lui-même un surcroît de vie et participer à l'impulsion qui les fait naître. Cette impression agréable, en détournant notre vue des progrès insensibles qu'ils font tous les jours jusqu'au moment où les feuilles confondues avec leurs fleurs viennent frapper tous nos sens et livrer notre âme à une douce extase, à l'aspect d'un concours singulier de beautés ravissantes : cet éclat se dissipe aussi promptement que les causes qui l'avaient produit; les feuilles acquièrent bientôt une couleur plus foncée, et prennent une teinte moins tendre et moins touchante; les fleurs se ternissent et font place aux fruits, qui doivent leur succéder et nous consoler de leur perte. Cette troisième époque ouvre notre âme à un nouveau genre de sensations; la vivacité des premières s'émousse; mais elle est remplacée par cette satisfaction moins impétueuse et plus permanente qui accompagne une paisible jouissance. On la savoure avec un plaisir plus vif, elle remplit l'âme sans l'agiter. Enfin, les fruits disparaissent à leur tour, et ce vide annonce que cet arbre, qui nous a charmés quelques mois auparavant par son agrément autant que par sa fécondité ne sera plus qu'un tronc stérile. Cependant on se hâte de jouir de l'ombrage imparfait qu'il fournit

encore, mais on envisage sa décrépitude prochaine avec une amertume qui n'est adoucie que par le souvenir des plaisirs passés que nous lui devons...

Telle est l'image de la femme. Quoiqu'elle change depuis sa naissance jusqu'à son dernier moment, il n'est guère possible de s'arrêter que sur quelques époques principales de sa vie, aussi remarquables par le différent caractère avec lequel elle s'y montre que par les diverses impressions qu'elle fait sur nous dans ces différents temps.

Si quelque chose est capable de nous donner une idée de notre faiblesse, c'est l'état où nous nous trouvons immédiatement après notre naissance. Incapable de faire encore aucun usage de ses organes et de se servir de ses sens, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espèce; c'est une image de misère et de douleurs; il est dans ces premiers temps plus faible qu'aucun des animaux : sa vie incertaine et chancelante paraît devoir finir à chaque instant; il ne peut se soutenir ni se mouvoir; à peine a-t-il la force nécessaire pour exister, et pour annoncer par des gémissements les souffrances qu'il éprouve, comme si la nature voulait l'avertir qu'il est né pour souffrir, et qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en partager les infirmités et les douleurs. Ne dédaignons pas de jeter les yeux sur l'état par lequel nous avons tous commencé. Voyons-nous au berceau; passons même sur le dégoût que peut donner le détail des soins que cet état exige, et cherchons par quels degrés cette machine délicate, ce corps naissant et à peine vivant, vient prendre du mouvement, de la consistance et des forces...

La femme, créée par le caprice d'une imagination sublime, n'est cependant point placée hors des limites de la nature humaine; bien qu'elle ne ressemble à aucune femme, ses perfections appartiennent à son sexe. Fille du génie, elle en

exerce tous les prestiges; objet d'enthousiasme et d'amour, cette indéfinissable merveille apparaît comme un de ces songes ravissants qui, en l'absence de nos impressions habituelles, nous abreuvent de délices que les voluptés de la terre ne produisent pas. Les perles de la rosée suspendues au feuillage tremblant, la neige éblouissante qui voltige dans l'air, n'échappent pas plus à l'analyse de l'art que le caractère de la femme n'échappe à l'analyse de la pensée. Son cœur a deviné tout ce qui est juste et louable; il est devenu le sanctuaire de tous les sentiments généreux. Avant d'avoir connu les infortunes, l'instinct de la vertu lui enseigne à les secourir. De l'obscurité qui enveloppe sa naïve jeunesse remontant aux grandeurs, sans altérer sa candeur ravissante, elle prouve que la simple vertu, la touchante beauté forment le plus précieux ornement de la femme et le plus digne cortége de la beauté... Pure comme le plus frais bouton que nul souffle n'a effleuré, aussi naïve que Galatée cessant d'être de marbre, et n'étant pas encore amante, la jeune fille ne connaît que son père. Il est pour elle le monde entier; le reste de l'espèce humaine ne lui est révélé que par la pensée, elle ne le redoutera point, elle ne le fuira point. S'il est en péril, elle tentera de le secourir; son front ne rougira que d'une chaste et touchante émotion dont elle ne se rendra pas compte à elle-même; elle ne craindra pas plus de s'offrir à ses regards que la fleur ne craint de s'épanouir, que l'arbre n'hésite à se couronner de fruits... Des trésors de bonté, de raison, de grâce, de noblesse, brillent dans cet être divin et enchanteur; tout germe du mal en a été banni; cependant, ce n'est pas un ange que le génie a voulu créer; ce n'est pas une de ces fictions où la poésie associe ses charmes fabuleux aux dons de la nature : cet objet adoré n'est qu'une femme, et c'est précisément ce qui la rend admirable, car l'idéal étonne et flatte l'esprit, le vrai seul touche et charme le cœur...

La jeune fille, devant le premier homme qui lui apparaît, est une autre Ève prodigue à force d'innocence, imposante à force de candeur. Livrée à un doux étonnement, entraînée par un instinct curieux, elle interroge à la fois sa propre pensée, et l'étranger qui lui-même la contemple. Est-ce un compagnon, un ami, donné par le destin? Elle le souhaite : c'est encore Ève s'éveillant à la vie couchée parmi des fleurs, demandant à tout ce qui l'environne : Qui suis-je? Où suis-je? et cherchant l'appui, le guide que lui indique la nature. La jeune fille, pure comme Ève, éprouve un sentiment ennobli par la bienfaisance; elle se plaît à échanger des regards de sympathie avec son hôte mystérieux; mais surtout elle veut écarter les périls et les maux dont il est menacé. Elle n'a aucune idée de la beauté, et pourtant elle le trouve beau. Est-ce un esprit descendu des cieux, un être insaisissable? Son cœur lui fait espérer davantage. Comme l'aveugle que l'art rend soudain clairvoyant sent que la lumière lui est désormais indispensable, la jeune fille ne croit pas qu'il lui soit maintenant possible de vivre sans celui qui l'a charmée; elle reçoit une nouvelle existence, ou plutôt elle acquiert à la fois la vie et l'amour. Docile à ce Dieu qu'elle ignore, comme Ève ignorait ce divin Adam, elle se soumettra à son empire. La mère des hommes, la main dans la main de son ami, le suivait au berceau nuptial, sans autre voile que le nuage embaumé et exhalé de l'haleine des fleurs, et la jeune vierge est prête à confier sa pudeur à l'hymen, à prendre pour témoins de son auguste mystère le silence des nuits et la pompe des astres...

Dans l'espèce humaine, tous les goûts des femmes se rapportent à leur destination spéciale; elles n'ont en général que des passions exhalantes, qui toutes se lient à la conservation de l'espèce; ces passions les caractérisent même dans toutes les époques de leur vie. La petite fille s'amuse avec des poupées;

la vierge rêve d'amour ; la femme parvenue à l'âge mûr fait son bonheur de la maternité ; les vieilles s'attachent aux enfants, et les soins qu'elles leur prodiguent sont une occupation délicieuse pour leurs derniers jours.

Dans la première enfance, les petites filles ne diffèrent pas autant des petits garçons qu'à une époque plus avancée : car à mesure que les uns et les autres s'accroissent, la diversité sexuelle se prononce davantage. Si l'on n'avait égard en effet ni à la différence des [parties naturelles, ni à celle des vêtements, on pourrait également réunir sous le nom commun d'enfants les garçons et les filles qui n'ont encore que quelques années d'âge.

Cependant il se décèle déjà à des regards attentifs quelques traces des différences dans la constitution physique et dans le caractère moral de chacun de ces sexes. Communément, la petite fille est plus délicate, plus mince, plus molle, plus blonde que le petit garçon ; ses cheveux sont plus longs, plus déliés et ses muscles plus flexibles ; son teint est moins vif ou plus blanc, sa complexion plus humide ; elle a des goûts plus sédentaires ; elle préfère des occupations moins bruyantes, des travaux légers appropriés à son tempérament et à sa destination : elle s'amuse beaucoup de sa poupée, de sa parure, de son petit ménage. Voyez-la sérieusement occupée, près de sa mère, à coiffer, décoiffer, vêtir cette poupée, tandis que le petit garçon, en s'éloignant, court et saute, ou bâtit des maisonnettes, ou s'arme et bat de la caisse, etc., comme s'il préludait à de plus périlleuses destinées. Tel enfant croît ainsi quelquefois pour le bouleversement des empires.

Les petites filles se montrent au contraire plus tendres, plus affectueuses que leurs frères, et l'on remarque aisément dans leur esprit une finesse, une pénétration plus vives et plus avancées que chez les garçons du même âge : elles ont donc

plus de docilité, de gentillesse, de précocité ; leur organisation marche plus vite, car leur sensibilité physique et morale est plus excitable, plus facilement mise en jeu par toutes choses. Elles ne sont déjà nullement indifférentes à la coquetterie et à l'art de plaire; les brillantes parures éblouissent leur jeune imagination; elles désirent d'être grandes et se montrent jalouses d'être aimées, tant le fond de la nature se manifeste et éclate dès la plus tendre jeunesse.

Toutefois les petites filles ne démêlent pas bien encore le sentiment de la pudeur de leur sexe; et quoiqu'elles sachent engager déjà par d'attrayants refus, quoiqu'elles aient de petits secrets, qu'elles déguisent quelquefois leurs sentiments sous de doux mensonges, elles exercent un petit babil naïf et charmant, empreint de la candeur de leur âge. Elles ne masquent guère encore leur amour ou leur aversion, mais sans avoir pourtant cette franche rudesse avec laquelle s'expliquent les jeunes garçons. Elles prennent toujours quelque léger détour, elles s'étudient à la grâce ; et, comme si la nature en les créant faibles leur révélait le secret talent d'en profiter, en intéressant davantage elles savent désarmer la colère par la prière et les pleurs : elles tirent toutes les ressources de leur infériorité même. C'est pour cette faiblesse que le père prend, d'ordinaire, plus de soin encore de sa fille que de son fils. Mais plusieurs mères, au contraire, trouvent dans leur fille de quinze ans bien plus de défauts qu'à leur fils devenu pubère : elles voient en elle une rivale d'autant plus redoutable que leurs attraits baissent, tandis que d'autres éclatent à l'aurore du bel âge. Les petites filles ne sont pas encore rivales entre elles; on les voit se caresser tendrement et avec toute la pudeur de l'innocence, même devant les hommes. Peut-être déjà cherchent-elles à aiguiser ainsi notre convoitise : car, devenues nubiles, elles entrent en concurrence de rivalité, et

leurs amitiés mutuelles ne sont plus que des trêves : leur froide politesse, leur contrainte entre elles décèlent assez ces ardentes et secrètes jalousies dont les plus belles deviennent surtout les victimes : c'est que l'amour fait toute la destinée de la femme.

A mesure que la jeune fille grandit et que son organisation se développe, son caractère devient plus réservé, plus modeste, comme si elle prévoyait les conséquences de ses attachements ; elle se retire et recule d'effroi, pour ainsi dire, à la vue de la carrière de la vie où l'ardent jeune homme se précipite, au contraire, avec toute la fougue de son tempérament.

L'intervalle qui sépare l'âge de dix ans de la puberté constitue une époque de transition et une sorte de passage de l'enfance à l'adolescence qui semble être le temps le plus heureux des femmes. Leur extrême mobilité nerveuse les empêche alors d'être longtemps impressionnées par les sentiments pénibles qui pourraient s'opposer à leur bonheur. Cette période étant pour elles l'âge des joies naïves et de la gaieté la plus franche, il résulte que leur imagination leur montre alors tous les objets sous des couleurs riantes, et que leur existence se trouve agréablement variée par une piquante étourderie et une grande mobilité de goûts et d'affections. A cet âge exempt de peines et de soucis, elles chantent, elles pleurent, elles rient au même instant; et comme leurs joies, leurs plaisirs, leurs chagrins, comme toutes leurs impressions sont éphémères, elles arrivent par une route de fleurs à l'âge où la nature les appelle à payer le tribut qu'elles doivent à l'espèce.

La jeune fille, qui jusque-là n'était en quelque sorte qu'un être équivoque et sans sexe, devient femme par sa physionomie et toutes les parties de son corps, par l'élégance de sa taille et la beauté de ses formes, par la finesse de ses traits, par sa structure, par le timbre plus sonore et plus mélodieux de sa

voix, par sa sensibilité et ses affections, enfin par son caractère, ses penchants, ses goûts, ses habitudes et même par ses maladies. Bientôt tous les traits de similitude qui existaient entre les deux sexes se trouvent effacés; le bouton nouvellement épanoui figure parmi les fleurs, et cette brillante métamorphose est signalée par les fraîches couleurs et le complet développement qui annoncent la puberté.

Telle est, à bien considérer, l'époque la plus orageuse de la vie des femmes, celle où leur sensibilité est le plus étrangement tourmentée en sens contraire. A ce moment solennel, l'innocence de la jeune fille, ce guide tutélaire dont le magique pouvoir veille sur elle du fond de sa ténébreuse solitude, la transporte sur le trône où l'accompagnent la vertu, l'amour et le bonheur... Heureuse alors la jeune fille qui sait montrer de la modestie, cette qualité charmante qui donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache!...

Les filles sont plutôt pubères que les garçons; si l'on demande pourquoi les filles arrivent plus tôt à l'état de puberté que les garçons; et pourquoi dans tous les climats, froids ou chauds, les femmes peuvent engendrer de meilleure heure que les hommes, nous croyons pouvoir répondre que comme les hommes sont beaucoup plus grands et plus forts que les femmes, comme ils ont le corps plus solide, plus massif, les os plus durs, les muscles plus fermes, la chair plus compacte, on doit présumer que le temps nécessaire à l'accroissement de leur corps doit être plus long que celui qui est nécessaire à l'accroissement de celui des femelles; et comme ce ne peut être qu'après cet accroissement pris en entier, ou du moins en grande partie, que le superflu de la nourriture organique commence à être renvoyé de toutes les parties du corps dans les parties de la génération des deux sexes, il arrive que dans les femmes la nourriture est renvoyée plus tôt que dans les

hommes, parce que leur accroissement est fait en moins de temps, puisqu'en total il est moindre, et que les femmes sont réellement plus petites que les hommes. La puberté, qu'on a appelée le moment du bonheur, est cet âge de la vie où la nature, après avoir donné aux principaux organes de l'économie la plus grande partie du développement qu'ils doivent acquérir, accorde à l'individu de chaque sexe les moyens respectifs par lesquels il doit concourir à la propagation de son espèce.

Ton seizième printemps et ton cœur vient d'éclore ;
L'inconstante Phébé, te marquant ses retours,
Dans les fastes des mois te fait suivre son cours.
Ton front s'est coloré d'une rougeur timide,
Tes regards sont voilés d'une langueur humide,
Ta voix tremblante laisse expirer ses accents.
(Lebrun.)

A la puberté, cette brillante époque de la vie, nommée par Buffon le printemps de la nature et la saison des plaisirs, l'enfant perd sa nullité, il devient homme ou femme; son sexe se prononce et lui révèle le secret de sa puissance. Un sentiment nouveau s'élève au fond des cœurs et leur apprend qu'ils ne peuvent plus demeurer indifférents sur la terre, que le corps a plus de vie qu'il ne lui en faut pour lui seul, et que celle-ci tend à se répandre au dehors.

Nous n'existons, à vrai dire, que pour notre espèce, et non pour nous-mêmes. Car dans notre enfance nous ne vivons qu'à peine, nous ne possédons qu'une demi-vie; et dans la vieillesse nous traînons avec chagrin les débris et les ruines de notre existence; mais lorsque nous jouissons d'une vitalité pleine et entière, elle n'est plus pour nous, elle cherche sans cesse à s'en séparer pour former de nouveaux êtres. L'âge de

la reproduction est tout selon l'ordre de la nature ; c'est pour lui seul que sont créés la force, la santé, le plaisir, la beauté et l'amour ; c'est à cette unique époque qu'éclatent l'intelligence et l'énergie de l'âme. En perdant la faculté génératrice nous abandonnons tous nos avantages, l'amour disparaît, la beauté se flétrit, la vigueur se casse, le génie s'éteint, le plaisir s'enfuit avec la santé ; le temps nous enlève toutes nos illusions et nos voluptés, et ne laisse plus qu'une lie amère dans la coupe de la vie. Il semble que nous ayons été jetés sur la terre par la nature pour la seule reproduction. Hors ce temps, tout est faiblesse, peine, misère, impuissance dans la vie. Les deux termes de notre existence se plongent dans deux fleuves éternels, celui de la naissance et celui de la destruction, et le milieu appartient à l'espèce, parce que c'est d'elle seule que nous tirons notre vigueur, c'est à elle seule que nous devons la rendre. En effet cette étincelle de vie que nous portons en nous-mêmes est un don de nos pères, qui l'ont eux-mêmes reçu de nos ancêtres, et ceux-là d'autres hommes qui les ont précédés dans la longue carrière des âges. L'existence n'est donc qu'une transmission, une continuité de la même faculté, depuis l'origine de l'espèce humaine jusqu'à nous ; ou plutôt que nous ne vivons point par nous-mêmes, mais par l'espèce qui nous donne l'être, puisque nous n'existons pas sans elle. On peut dire que les individus n'existent pas réellement par eux-mêmes, ils vivent d'emprunts ; ils ne sont que les usufruitiers éphémères d'un fonds de vie élémentaire qui réside dans la masse des êtres organisés. La génération n'est que le passage du mouvement vital d'un corps organisé à une matière disposée à s'organiser, et la nature ne connaît que l'acte de la génération ; c'est l'unique but de tous ses travaux. Ce que nous appelons amour n'est que la manifestation extérieure de ce mouvement vital qui tend à se répandre dans tous les êtres

pour leur communiquer la vie. Ainsi nous sommes tous animés par l'amour; c'est de lui seul que nous tenons la semence de notre existence.

A cette époque, la plus remarquable et la plus importante de la vie, la compagne de l'homme, qui jusque-là semblait à peine différer de lui, sort de la vie commune aux deux sexes, et revêt les importantes attributions de l'espèce; ce n'est plus un enfant n'existant que dans le présent et pour lui-même, mais c'est un membre intéressant de la grande famille. Dès lors les jeux simples de l'enfance ne suffisent plus aux jeunes filles; c'est vainement qu'elles tâcheraient d'y retrouver les moyens de dissiper ce trouble naissant dont elles se sentent affectées : ils n'ont plus le pouvoir de les intéresser, et cette indifférence s'étend même jusque sur les rapports qu'elles ont avec des jeunes amies moins âgées qu'elles, mais dont la société et la conversation avaient naguère pour elles tant d'attraits. Elles ressentent d'abord dans leur cœur un vide qu'elles cherchent en vain à remplir. Inquiètes d'une foule de désirs vagues et obscurs dont elles se sentent tourmentées, elles se plaisent dans le silence, évitent les regards, et recherchent directement la solitude, espérant d'y retrouver le calme qu'elles ont perdu. Cessant d'être amusées par le plaisir, elles cherchent le bonheur; une inquiétude remplie de charmes, une mélancolie vague et sans objet caractérisent ce nouvel état, dont Voltaire a si bien décrit les premières nuances et les préludes dans les beaux vers suivants :

Isabelle inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirant dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage et s'étendait auprès;
Sans savoir l'admirer regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,

Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser,
Ne pensant point encore et cherchant à penser.

Elles deviennent timides, réservées, distraites et rêveuses; elles désirent moins le plaisir que le bonheur, le besoin d'aimer leur fait chercher la solitude, et ce nouveau besoin qui trouble leur cœur et l'occupe tout entier devient pour elles, s'il n'est pas satisfait, une source de désordres et de dérangements de toute espèce. Leur imagination, naturellement vive et mobile, ne fait qu'accroître leur trouble et ajouter à leur embarras, en les empêchant de fixer d'une manière invariable leurs idées sur un point quelconque : de là ces goûts bizarres, ces sentiments de joie, de tristesse ou de colère auxquelles elles s'abandonnent brusquement pour le plus léger motif. La mémoire avait jusqu'alors remplacé chez elles presque toutes les facultés intellectuelles; maintenant elle cesse d'avoir la même fidélité. Leur cerveau est moins occupé des impressions qu'il a reçues que disposé à en recevoir de nouvelles; il semble que toute son énergie se concentre ou tend à se fixer sur celle de ses parties qui doit présider à l'importante fonction dont tout ce trouble n'est que le signe précurseur. Si leur mémoire conserve de l'activité, elles l'emploient surtout à retracer quelques objets ou quelques scènes qu'elles n'ont point encore appréciés, n'ayant fait que les entrevoir avec les yeux de la plus parfaite indifférence, mais qu'elles présument aujourd'hui pouvoir leur être de quelque utilité pour dévoiler le mystère fatigant de leur position. Enfin, au milieu de cet embarras et de cette incertitude, elles languissent dans une mélancolie profonde, soupirent sans trop savoir pourquoi, et se plaisent à répandre des larmes dont elles ne peuvent encore se rendre aucun compte positif. Cette douce mélancolie les jette dans un état continuel de rêverie qui ne porte, il est vrai, sur aucun objet bien déterminé, mais qui ne laisse pourtant

pas d'avoir du charme pour elles. Cependant cette pénible incertitude ne tarde pas à se dissiper, la jeune fille commence à entrevoir clairement l'objet de ses désirs. Elle sent même qu'elle chercherait vainement à résister au besoin de se rapprocher d'un sexe que son imagination ardente lui présente sous les couleurs les plus belles et les formes les plus séduisantes. Ne s'abusant plus sur la nature des rapports qu'elle doit avoir avec ce sexe, elle ne se dissimule plus qu'il faut aimer, et elle s'aperçoit déjà qu'elle aime. Le besoin de l'exprimer, le désir d'être payée d'un tendre retour éclatent dans ses yeux qui brillent du feu le plus pur, et se manifestent dans toutes ses actions que dirigent un naïf enjouement, une innocente mais adroite coquetterie.

La pudeur, une honte ingénue, dont l'ascendant irrésistible est marqué par un embarras charmant, par le développement récent des grâces admirables qui se répandent dans toutes ses manières, viennent mettre un frein à la vivacité des désirs qu'elle se reproche mille fois d'avoir eu la témérité de former. Ce qui semble surtout l'effrayer dans cette lutte intérieure, c'est la crainte de ne pouvoir résister à ses désirs, et la rigueur des moyens qu'elle devra employer pour éluder les contradictions sans nombre dans lesquelles ils vont à chaque instant la placer, relativement à toutes les conventions sociales. Il est, dit un auteur, une influence plus violente que durable, mais à laquelle personne ne peut échapper : c'est l'époque de l'adolescence, lorsque la vie nous apparaît comme une suite de fêtes, dont les perspectives se prolongent dans le ciel ; alors s'opère tout à coup cette révolution qui change les destinées de l'homme. Une image céleste vient se fondre dans toutes ses pensées ; elle l'inquiète et le charme en même temps. L'ami du premier choix, la tendresse dont sa mère l'environne ne lui suffisent plus ; il veut une affection plus intime et plus exclu-

sive, la moitié de lui-même, la compagne que Dieu a créée pour lui, l'ange qu'il doit aimer uniquement, éternellement; il veut le bonheur des élus. Cette moitié de lui-même, il la découvre enfin ! et voilà que tous ses désirs se concentrent sur ce seul objet. Hier encore sa volonté était de fer, aujourd'hui il n'a plus ni caprice ni volonté; quelque chose d'héroïque s'éveille dans son cœur à côté de l'amour, et la vie ne lui est chère que parce qu'il peut la donner. Voulez-vous voir l'enchanteresse qui produit tous ces ravages ? Tournez les yeux : c'est cette jeune fille dont le regard exprime l'innocence ! Surprise du sentiment qu'elle inspire, interdite et pensive, elle incline son front et rougit; mais en rougissant elle observe sa conquête et l'enchaîne. Et qui donc lui a révélé un secret que son amant voudrait cacher au monde entier ? Qui ? son amant lui-même : ce silence, ce respect, cette soumission, cette adoration timide qui le retient immobile et tremblant, tout cela est un langage universel; sous les feux du tropique comme sous les glaces du pôle, l'innocence entend ce langage, elle l'entend sans l'avoir appris, car c'est une loi générale de la nature qu'à l'heure où la beauté s'accomplit, il faut qu'elle devienne maîtresse d'une volonté qui n'est point elle..... Ainsi cette jeune fille qui ne se connaît pas encore, qui jusqu'à ce jour n'a su qu'obéir sans réfléchir, à qui l'on n'a rien appris de ce qui se fait dans le monde, cette jeune fille sans science, sans expérience, devient tout à coup puissante et souveraine. Elle dispose de la vie et de l'honneur d'un homme que la passion entraîne. Elle souhaite, et ses souhaits sont exaucés. Elle veut, et soudain elle est obéie. Sa volonté d'enfant donne un héros à la patrie ou un assassin à la famille, suivant la hauteur de son âme ou l'aveuglement de sa passion.

Pendant cette mélancolique saison de douleurs et d'amour, la jeune fille, naguère enfant agaçante et folâtre, devient tout

à coup sombre, rêveuse, triste; elle s'inquiète, elle soupire, elle pleure ou elle rit tour à tour; le moindre bruit la tourmente ou l'impatiente; tout la surprend et tout l'émeut; elle ne sait ce qui se passe en elle, et chaque jour apporte encore de nouvelles épreuves et d'autres doutes. En vain elle s'examine en silence, en vain elle s'interroge ou elle s'écoute, toute sa pénétration est mise en défaut; il n'y a que la présence d'un être de son espèce, mais d'un sexe différent, qui puisse, sans le lui dire, lui faire connaître ou plutôt lui laisser deviner le secret de ses ennuis, la source mystérieuse de ses tourments et de ses pudiques embarras.

Enfin, après bien des combats, la nature satisfaite arrive en aide à l'innocente victime; une crise se prépare, bientôt elle éclate, et la jeune fille, devenue à son tour tributaire souffreteuse d'une nouvelle et importante fonction, sent chaque jour diminuer ses inquiétudes et ses douleurs, à mesure que l'appareil merveilleux auquel le gage de la génération future vient d'être confié prend lui-même plus d'extension et de force. A dater de ce moment tout rentre dans l'ordre, la révolution est accomplie, et celle qui en était l'objet, devenue alors femme tout à fait, jouit à ce titre de la plénitude de ses facultés et de son existence, et se trouve parvenue à ce moment heureux qu'on appelle le triomphe de la vie.

Au milieu des perplexités fatigantes dans lesquelles se trouve la jeune pubère, on peut entrevoir la teinte du caractère qu'elle portera plus tard et qu'elle conservera toujours. Ce n'est point par des transitions brusques et accidentelles, mais par des nuances successives, même régulières pour l'œil de l'observateur, qu'elle arrive à ce point que l'espace de quatre ou cinq années sépare ordinairement de l'époque du premier trouble; aussi elle ne se contente plus de renoncer pour toujours à cette franchise et à cette cordialité qu'elle apportait

dans les rapports qu'elle pouvait avoir pendant les premières années de sa vie avec les individus de notre sexe; maintenant elle fait un art de la coquetterie et une étude de la dissimulation: dans l'une elle se prépare une arme bien forte pour l'attaque, et dans l'autre un moyen plus puissant pour la défense. A ce mot défense, l'idée d'une résistance volontaire, calculée, et par conséquent d'un désir modéré, se présente naturellement; mais non, le désir impérieux d'aimer n'a pas cessé d'exister; seulement il prend l'une des formes sous lesquelles la nature a voulu que la femme l'exprimât. Bien plus, elle le dissimule, souvent même, pour ainsi dire, innocemment, de mille manières différentes; tantôt sous le masque d'un tendre attachement amical, tantôt sous celui d'une affectueuse reconnaissance, et le plus souvent sous l'apparence d'une fervente dévotion et de la charité la plus compatissante. Combien de fois même ne voit-on pas le premier sentiment de l'amour s'offrir sous les traits de la crainte et même d'une entière aversion!... C'est un admirable instinct de la nature d'offrir les premières affections de l'amour sous les traits d'une apparente répulsion, et d'éloigner d'abord les sexes pour les réunir ensuite avec plus d'impétuosité. La jeune fille ne fuit que dans l'intention d'être poursuivie, elle semble haïr ce qu'elle aime et vouloir aimer ce qu'elle hait. Plus elle se jette en un sens opposé de son penchant, plus elle en dévoile la véhémence. Cette disposition, comme l'ont observé tous les philosophes, était nécessaire, indispensable même pour le maintien de l'espèce humaine; car l'homme ne pouvant engendrer que dans certains moments, mais la femme pouvant être prête à toute heure, il fallait que le premier sollicitât, et que la seconde semblât refuser pour stimuler davantage. Tel est en effet le résultat d'une manière de sentir et de juger commune à presque tous les hommes, et trop générale pour ne pas être

naturelle, que les choses ont à nos yeux, indépendamment de leur véritable prix, une valeur relative à la peine que nous avons de les obtenir et de les conserver. Cette manière de répondre par des détours et des refus continuels aux désirs de l'homme, qu'excitent les formes gracieuses et séduisantes de la jeune femme, devient plus sensible encore lorsqu'elle a fait un choix. Alors elle déploie avec adresse tous les ressorts secrets de l'art de la dissimulation. L'objet aimé est-il présent, elle fait adroitement disparaître la préoccupation, le trouble même qu'il occasionne, sous l'apparence d'une distraction, d'une légère étourderie et d'un timide embarras. Est-il éloigné, le souvenir de ses qualités ou de celles qu'un amour complaisant lui suppose est la plus délicieuse idée dont elle aime à se repaître. A chaque instant du jour elle le voit, et lui rapporte toutes les sensations qu'elle éprouve; il est le héros de tous les romans dont l'amour est l'intrigue, le bonheur, le dénoûment, et dont la lecture a pour elle tant d'attrait qu'elle échappe pour s'y livrer à la plus scrupuleuse surveillance. Enfin, si la nuit lui accorde quelques instants de repos, l'image de l'objet chéri se peint encore plus vivement à son imagination charmée, qui se plaît à refléter sur lui les couleurs les plus brillantes de son prisme enchanteur.

Des attributs physiques de la puberté.

La conformation physique et extérieure de la jeune fille n'a pas éprouvé de changements moins remarquables que l'ensemble des facultés cérébrales ou intellectuelles. Les organes chargés de concourir chez la femme d'une manière directe et positive à l'œuvre importante de la reproduction n'attendent pas pour sortir de leur stupeur et perdre la nullité dont semblait les avoir frappée la nature, pendant la première période de la vie, que le sentiment moral de l'amour s'exprime avec

une grande énergie; ils se ressentent de la première secousse du cerveau, et comme si la nature semblait réellement être moins occupée du bonheur des femmes que de nos propres agréments, l'excitation sympathique se porte d'abord sur celles de ces parties qui doivent frapper également nos yeux. En effet, dès le moment du premier soupir de la jeune fille, ou même seulement de cette inquiétude vague qu'elle éprouve d'abord, sa taille, par un mouvement rapide, prend un accroissement considérable. Une secousse générale est imprimée à toute la masse du tissu cellulaire, qui s'arrange et se modifie dans toutes les parties du corps, remplit les interstices des muscles, les intervalles des os, et se groupe autour de chaque partie qu'il rend plus saillante, et dont il dessine les formes. Ce même tissu, en se développant, arrondit le cou, lie merveilleusement tous les traits du visage, dont une chevelure ondoyante et crépue relève l'éclat, va se perdre sur les épaules et se prolonger vers les bras pour former ces contours fins, déliés et gracieux, qui sont pour nous l'objet d'une éternelle admiration. «La nature, dit Roussel, travaille à mettre la femme en état de se reproduire et à donner aux organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection qu'elle exige; son corps éprouve une secousse générale qui va frapper avec une force particulière ces deux parties opposées par leur siége et différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de l'ouvrage de la génération, et l'autre le nourrit, l'augmente et le fortifie; alors toute la masse du tissu cellulaire s'ébranle aussi et se modifie; elle s'arrange autour de ces deux parties qu'elle rend plus saillantes, comme autour de deux centres, d'où elle envoie les productions aux différents organes qui leur sont soumis. Les productions qui partent du centre supérieur, après avoir arrondi le col et lié les traits du visage, vont se perdre agréablement sur les

épaules, et se prolongent vers les bras pour leur donner ces formes moelleuses, qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les productions qui partent de l'autre centre vont modifier à peu près de la même manière toutes les parties inférieures. Le principe actif ou la force intérieure qui opère ce développement imprime en même temps aux humeurs un mouvement de raréfaction qui donne à toutes les parties de la consistance, de la chaleur et du coloris. Tout s'anime alors dans la femme : les yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression ; tout ce que les grâces légères et naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille dans sa personne. De ce nouvel état résulte une surabondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer ; elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes et par des élans qui ne sont que la voix tyrannique, mais douce, de la volupté. Pour intéresser puissamment toute la nature à sa situation, elle semble appeler les plaisirs à son secours. Tout s'embrase, tout vole au-devant de la beauté, pour la servir et briguer le bonheur de recevoir ses chaînes.

Les muscles de la glotte reçoivent aussi un accroissement et des modifications sensibles, qui donnent de l'éclat et de la force au timbre de la voix. Les yeux acquièrent une expression jusqu'alors inconnue, et semblent communiquer cette étincelle électrique, cette flamme amoureuse, ce besoin d'aimer enfin, dont ils expriment si bien l'ardeur.

Jusqu'alors le système des organes de la reproduction était resté dans une sorte d'apathie et participait peu à l'accroissement et à la sensibilité générale ; maintenant la matrice se gorge de fluides, et devient le siége d'une concentration puissante d'excitabilité, qui semble diriger vers elle toutes les forces de la vie. Cet excès de vitalité se transmet aux parties génitales, qui sont sympathiquement liées à la matrice et aux

ovaires, et elles en ressentent presque instantanément de remarquables et d'importantes modifications. Le tissu cellulaire qui environne les parties génitales externes, recevant une plus grande quantité de graisse, gonfle et rend plus étroits les ouvertures et les canaux qui en font partie. Le duvet qui garnit l'extérieur, grandit, devient plus épais et prend une couleur prononcée. Les os du bassin s'évasent, s'agrandissent et se consolident; le sacrum et le coccyx se courbent en arrière; les os coxaux s'allongent et se contournent intérieurement, ce qui permet à la matrice, qui jusque-là avait été retenue par le détroit supérieur, de venir se loger directement entre la vessie et le rectum. Ainsi, tous les organes sexuels, qui pendant l'enfance restaient dans un minimum d'action, en reçoivent un maximum à la puberté, et entrent souvent dans un état d'éveil, d'érection, de prurit ou d'orgasme. Ils n'existent plus en second ordre : au contraire, ils dominent bientôt toute l'économie animale; ils font fleurir et briller tous les charmes d'une jeune beauté; on doit remarquer cependant que lorsque les facultés vitales s'accumulent, pour ainsi dire, aux organes sexuels chez les jeunes filles, à l'époque de la première menstruation, les autres fonctions languissent souvent. La digestion devient moins facile, le besoin d'aliments se fait moins fréquemment sentir, et les jeunes filles sont en proie à une foule de maux, comme nous le verrons en parlant, dans le troisième volume, des maladies de la menstruation.

Les glandes mammaires se ressentent de prime abord des effets de l'excitation générale; dans ce moment, les lobes dont elles se composent augmentent de volume et sont séparés par des pelottes graisseuses assez considérables; les vaisseaux artériels entrent en érection. Le mamelon grossit, rougit, prend une sensibilité assez vive qui sympathise avec les organes utérins. Enfin, par un développement rapide, ces organes s'ar-

rondissent, se moulent et s'élèvent gracieusement, en formant au-devant du thorax des saillies bien prononcées, qui, remplissant avantageusement le premier vœu de la nature, sont aussi un des premiers ornements de la beauté. Tous ces phénomènes sont les avant-coureurs du flux menstruel, signe caractéristique, ou mieux, complément de la puberté.

Première apparition du flux menstruel.

> L'écoulement menstruel est le signe de la santé; sans lui la beauté ne naît point, ne brille que d'un faible éclat ou s'efface ; un voile de souffrance et de tristesse ensevelit tous les charmes, l'âme tombe dans la langueur et le corps dans le dépérissement.

Dans la constitution actuelle de l'espèce humaine, la femme est sujette à un écoulement de sang qui revient exactement tous les mois, et dont les retours périodiques sont depuis la puberté, c'est-à-dire depuis l'âge de quatorze ou quinze ans jusqu'à celui de quarante-cinq ou cinquante, une fonction caractéristiquement nécessaire au sexe, à laquelle toutes les autres fonctions semblent subordonnées, et que la périodicité de son retour a fait désigner sous le nom de règles, mois, etc.

Lorsque les femelles des animaux entrent en chaleur, les parties de la génération sont le siége d'une irritation bien marquée. Les forces vitales de ces parties s'exaltent, il survient un gonflement, une augmentation de sécrétion et par suite un écoulement séreux, ou même sanguinolent, avec exudation d'une humeur qui attire le mâle par un charme irrésistible.

Un nouveau besoin, celui de l'amour, répond constamment à cette disposition des organes ; un phénomène du même ordre et non moins lié à des circonstances d'amour physique se manifeste chez la femme à l'époque de la puberté, et, se renou-

velant ensuite avec régularité, revient périodiquement tous les mois, d'où le nom de menstruation donné à ce nouvel événement de la vie, dont les retours réglés assurent le développement des charmes et la conservation de la santé. Nous devons répéter que l'écoulement menstruel est le signe et pour ainsi dire la mesure de la santé; sans lui la beauté ne naît point, ne brille que du plus faible éclat ou s'efface; un voile de souffrance et de tristesse ensevelit tous les charmes, l'âme tombe dans la langueur et le corps dans le dépérissement. On peut encore regarder l'écoulement menstruel comme la source de la santé; en effet la santé ne peut guère être notablement altérée sans que la menstruation n'éprouve quelque changement, et les lésions de cette fonction influent presque toujours sur l'exercice des autres. L'observation atteste en effet que depuis son apparition jusqu'à sa cessation naturelle, hors le temps de la grossesse et celui de l'allaitement, le flux menstruel est le régulateur de la santé des femmes; sa suppression ou son dérangement ne manque guère d'altérer la santé.

Le phénomène de la menstruation dépend évidemment d'un nouveau mode de vitalité de l'utérus. Cet organe paisible, végétant et solitaire chez la petite fille, acquiert aux approches de la puberté une activité plus grande et porte au loin ses effets sympathiques et ses réactions. Dès ce moment, si la nature n'est pas gênée dans l'accomplissement de ses lois par quelques obstacles extraordinaires, la femme ne tardera point à subir pour la première fois la révolution menstruelle, qui n'est autre chose qu'une exaltation de sensibilité, une irritation vive, une sorte de maladie de l'utérus, que l'écoulement sanguin termine par une véritable crise.

L'écoulement menstruel n'est pas un phénomène local et isolé. Plusieurs phénomènes généraux et locaux le précèdent et le préparent. Quelquefois un état fébrile ou plusieurs affec-

tions spasmodiques et nerveuses servent de prélude à ce nouveau travail de l'organisation. Lorsque d'ailleurs l'ordre et la marche de la nature ne sont pas intervertis, la révolution menstruelle n'est pas une véritable maladie.

Un ou deux jours avant l'apparition de cet écoulement, les parties génitales externes, c'est-à-dire la vulve, les grandes et les petites lèvres, le clitoris, la muqueuse vaginale, présentent une légère tuméfaction, une injection vasculaire prononcée, une chaleur plus vive et de la turgescence, qui s'étendent jusqu'au col de la matrice; leur sécrétion est augmentée. Les parties génitales internes participent aussi à cet état d'hyperhémie, qui est même plus prononcé en elles que dans les organes génitaux externes; l'utérus augmente de volume et s'abaisse au point que son col est plus rapproché de la vulve. Les lèvres du museau de tanche sont tuméfiées, légèrement ramollies; son orifice est entr'ouvert et élargi transversalement.

Pendant que les organes de la génération deviennent le siége de ces phénomènes appréciables à l'exploration directe, la femme éprouve une douleur gravative, obtuse, dans les lombes, aux aines, dans le bassin et au fondement. Elle ressent aux parties génitales une chaleur insolite; elle se plaint de douleurs vagues, de lassitudes dans les membres, principalement aux cuisses et aux jambes. Elle est privée de sommeil, sa tête est pesante, chaude, douloureuse, sa respiration est moins libre qu'à l'ordinaire; souvent les urines sont plus colorées et plus sédimenteuses.

Les glandes mammaires augmentent de volume et deviennent douloureuses au toucher; les vaisseaux mammaires, plus apparents et dans un état de turgescence manifeste, deviennent le siége d'une chaleur prurigineuse, et sont quelquefois tendus et douloureux. La voix change de timbre, le pouls est dur, inégal et rebondissant; quelquefois la physionomie de la

son éducation et son genre de vie. La première menstruation est d'autant plus précoce qu'on avance plus vers le Midi, et à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur l'époque des règles est plus tardive. Les filles des climats qui avoisinent l'équateur, tels que l'Éthiopie, l'Égypte, l'Inde, sont réglées dès l'âge de dix ans et même plus tôt, comme le prouvent plusieurs exemples remarquables. On lit dans la vie de Mahomet qu'il épousa Cadisja à cinq ans et l'admit à sa couche à huit ans, tandis que dans les contrées septentrionales, telles que la Suède et une grande partie de la Russie, la menstruation n'a lieu qu'à une époque déjà avancée de la vie des filles, qui le plus ordinairement ne sont réglées qu'entre seize et dix-huit ans; mais loin que cette tardive apparition des règles nuise à la fécondité des femmes du Nord, elle semble au contraire en multiplier les heureux produits. On assure que les Suédoises ont assez communément de dix à douze enfants, et qu'il n'est pas rare qu'elles en fassent jusqu'à trente.

Également éloignées des passions fougueuses des peuples du Midi, du flegme et de la stupide tranquillité de ceux du Nord, les habitants des zones tempérées paraissent plus heureusement partagés, car ils n'ont à supporter ni l'intensité des chaleurs équatoriales, ni la rigueur des glaces polaires. En général, la puberté, moins précoce qu'au Midi, moins tardive qu'au Nord, n'a lieu qu'à une époque de la vie où les organes ont reçu le développement et la force nécessaires pour supporter les fatigues inséparables de la grossesse et de l'accouchement; c'est vers la quatorzième année que, dans nos climats, la menstruation se manifeste le plus communément, mais cette époque est loin d'être invariable, non-seulement pour la France entière, par exemple, mais même pour une seule ville. Souvent entre deux hameaux séparés seulement par de hautes montagnes, dont l'une regarde le midi et l'autre le

nord, on remarque de très-grandes différences pour la première irruption des règles ; aussi est-ce dans les pays tempérés qu'il existe le plus de variétés. Il n'est pas rare à Paris, par exemple, de rencontrer des filles réglées dès l'âge de onze ans, lorsqu'on en voit qui ne le sont qu'à quinze, seize, et même dix-sept ans, quoique chez le plus grand nombre la première irruption des règles ait constamment lieu entre la douzième et la quatorzième année.

On a vu des jeunes filles de neuf à dix ans, réglées dans les Indes orientales, transportées en Europe et surtout en Angleterre, chez lesquelles cette fonction cessait jusqu'à quatorze et quinze ans sans que la santé souffrît pendant tout ce laps de temps.

Un grand nombre de faits remarquables nous démontrent la possibilité de certaines menstruations très-précoces, même dans nos pays. Un médecin rapporte avoir connu à Orléans une jeune personne de onze ans qui était devenue enceinte des œuvres d'un jeune homme qui n'en avait pas plus de seize. On a vu à Paris une personne âgée de onze ans qui était grosse. On lit dans l'*Histoire de l'Académie des sciences* qu'une petite fille fut réglée huit jours après sa naissance, et à l'âge de quatorze ans elle avait trois pieds et demi de haut et des membres proportionnés à sa taille, les organes de la génération et les mamelles étaient aussi prononcés qu'à dix-huit ans, en un mot, rien ne lui manquait pour être apte au mariage. Le professeur Velpeau rapporte l'exemple d'une jeune fille de la Havane, dont les règles ont paru pour la première fois à l'âge de dix-huit mois et ont continué depuis à se montrer régulièrement tous les mois.

L'existence des règles hâtives est donc un fait désormais consacré, mais il faut aussi reconnaître que ces cas sont des exceptions fort rares; plus ordinairement, c'est un état maladif

qui doit être modifié, car il surviendra des accidents. En général on peut dire qu'il est vrai partout qu'une menstruation hâtive amène la faiblesse et une vieillesse prématurée.

Si l'on veut tenir compte des phénomènes rares et extraordinaires, on verra qu'il n'est pas d'époque dans l'enfance à laquelle on n'ait vu paraître quelquefois les règles; il est même des exemples de jeunes filles chez lesquelles elles se sont montrées dès leur naissance et ont continué immédiatement à s'annoncer d'une manière régulière; mais si nous nous bornons à observer les cas généraux et ceux qui se passent journellement sous nos yeux, nous devons reconnaître que deux causes principales doivent nécessairement faire varier l'instant de la première menstruation : ce sont la constitution particulière de l'individu et les circonstances sociales au milieu desquelles il vit. Il est très-facile, en effet, de concevoir qu'une jeune fille d'un tempérament éminemment sanguin sera bien plus tôt réglée que celle chez laquelle domine exclusivement la pléthore lymphatique soumise à une fonction dont l'exécution périodique est précédée de tous les signes qui caractérisent une excitation générale et un état de plénitude extrême du système circulatoire.

Quoiqu'il ne soit pas aisé de déterminer exactement le tempérament d'un individu, on a tenté d'en chercher l'influence sur l'époque de la puberté. D'après l'âge commun, les règles se montreraient d'abord chez les femmes sanguines et lymphatico-nerveuses, puis chez celles qui sont lymphatico-sanguines, et enfin chez celles qui sont lymphatiques. D'après le chiffre de l'âge moyen, les femmes sanguines seraient les premières réglées, puis les lymphatico-sanguines, troisièmement les lymphatico-nerveuses et en dernier lieu les lymphatiques.

Parmi les circonstances qui tiennent à l'état social, telles que l'éducation, la nature particulière des aliments, les diffé-

rentes espèces d'exercices journaliers, la première est la plus influente. Ses résultats sont tels, que les jeunes filles élevées dans les cités populeuses, où tout ce qui les environne tend à exciter prématurément l'organe de l'intelligence, sont constamment réglées trois ou quatre ans plus tôt que celles qui passent leur enfance dans la douce tranquillité de la vie champêtre ; ainsi, il n'est pas rare de rencontrer à Paris, et cela surtout dans les rangs élevés de la société, des jeunes filles qui éprouvent à treize ans les premiers signes de la puberté et qui à quatorze sont tout à fait capables de devenir mères ; tandis qu'on observe fréquemment dans nos campagnes des jeunes filles qui ne sont réglées qu'à dix-sept et même dix-huit ans, et qui jouissent néanmoins d'une santé robuste avant et après cette hémorrhagie. Ces dernières trouvent encore, il est vrai, une cause de retard dans la frugalité de nourriture et dans le genre d'exercices habituels auxquels elles se livrent. En effet, les travaux en plein air et au soleil fixent longtemps les forces vitales sur les organes de la locomotion et excitent vivement la transpiration insensible, qui remplace jusqu'à un certain point ou diminue le flux menstruel.

Les filles qui usent d'une nourriture succulente, de liqueurs spiritueuses, celles qui fréquentent les bals, les sociétés, les spectacles, sont nubiles plus promptement. Toutes ces circonstances qui excitent fortement l'imagination exercent une influence spéciale sur les organes utérins, augmentent leur sensibilité, et déterminent une menstruation précoce et trop souvent laborieuse.

De toutes les influences individuelles, celle qui doit être mentionnée la première, c'est l'éducation morale et physique. Mais cette influence se confond trop généralement avec celles du milieu social dans lequel on vit, et avec celles de la condition à laquelle on appartient, pour pouvoir se prêter à une

appréciation numérique. Il est néanmoins certain, d'après ce que nous avons exposé plus haut, que l'éducation morale, lorsqu'elle est sobre d'excitations intellectuelles et affectives, retarde l'époque de la puberté, et que l'éducation physique, lorsqu'elle satisfait à toutes les exigences d'une bonne hygiène, tend à la rendre moins tardive. C'est par la combinaison de ces deux ordres de directions éducatrices que s'obtient le résultat le plus conforme aux vœux de la nature et aux conditions d'une bonne santé. Nous aurons occasion de donner de plus amples renseignements sur cet important sujet dans notre second volume qui a pour objet l'hygiène de la femme.

On peut compter parmi les causes qui font qu'on observe bien plus de premières menstruations précoces et laborieuses dans les villes que dans les campagnes l'usage où sont les parents, par erreur ou par imprudence, d'appliquer leurs filles, quelquefois dès les plus tendres années, à l'étude des arts d'imitation. Tous les arts, comme la musique, l'application au dessin et à la peinture, excitent vivement l'imagination; la musique surtout, cultivée de trop bonne heure et d'une manière excessive, développe une sensibilité extrême.

Tout ce qui échauffe le corps, tel que l'usage du café, des aromates et des liqueurs spiritueuses; tout ce qui enflamme l'imagination ou développe la sensibilité, comme les grandes sensations et les vives impressions de l'âme, accélère la puberté du sexe.

Le docteur Brière de Boismont a recherché d'une manière beaucoup plus exacte qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui l'époque de la première menstruation dans les campagnes, dans les villes et la capitale. Douze cents femmes observées dans les classes riches, moyennes et pauvres, forment la base de ses calculs : il a trouvé que l'âge moyen auquel les femmes des campagnes ont été réglées était de quatorze ou de quatorze

ans et environ dix mois; que l'âge moyen auquel les femmes des villes ont été réglées était de quatorze ou de quatorze ans et neuf mois. Il a encore noté que dans la capitale les menstruations se montraient de très-bonne heure, de treize à douze ans, et même à dix ans chez les personnes des classes riches, tandis qu'elles faisaient leur apparition beaucoup plus tard, à quatorze ans et dix mois, et même à quinze, à seize, et même à dix-huit ans dans les classes pauvres, qui sont soumises à une foule d'influences fâcheuses.

Source et qualité ou nature du sang des règles.

Les auteurs ont longtemps été divisés sur la nature du sang menstruel : les uns le faisaient venir du col de l'utérus seulement, d'autres des parois du vagin, et d'autres enfin de la totalité de l'utérus et principalement de son fond. Cette dernière opinion a prévalu, et les physiologistes modernes s'accordent à regarder la menstruation comme une simple exhalation sanguine, qui s'opère à la surface de la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de l'utérus.

Le sang des règles est aussi pur que celui de la masse en général. Cette évacuation est absolument de la même nature que toutes les hémorrhagies actives des membranes muqueuses, et n'a par elle-même aucune des qualités malfaisantes et merveilleuses que la plupart des auteurs anciens lui avaient accordées, et que le vulgaire lui attribue encore aujourd'hui. Quelque respect que l'on ait pour les anciens, on est presque porté à croire qu'on lit des contes et des romans en parcourant les longs et curieux détails de toutes les qualités bénignes et malfaisantes qu'ils ont attribuées au sang menstruel. Qu'on ouvre pour s'en convaincre les livres d'Aristote, de Pline, de Columelle. Hippocrate comparait le sang des règles à celui des victimes qu'on immole aux dieux. Suivant lui, il se coagulait

très-promptement quand la femme était saine, caractère qui n'appartient qu'au sang des règles pur. Cette opinion a été confirmée depuis par Mauriceau, de Graf et Astruc. D'autres ont regardé ce liquide comme l'excrément le plus impur qui pût sortir du corps de la femme, et dont les qualités délétères, si elles étaient réellement constatées, devraient inspirer de l'horreur et exiger les plus grandes précautions. Telle était sans doute l'opinion des Juifs et de quelques peuplades africaines, dont les législateurs séquestraient les femmes et les bannissaient de la société pendant l'écoulement des règles. Quelques partisans outrés ou admirateurs passionnés de tout ce qui concerne le sexe ont poussé au contraire leur aveugle crédulité et leur folle superstition jusqu'à proposer le sang menstruel comme le philtre le plus propre à inspirer de l'amour, et même comme une panacée ou remède contre presque toutes les maladies. Ici, c'est une femme réglée qui ne peut entrer dans un laboratoire de chimie, dans une cuisine ou une laiterie, sans faire altérer les liqueurs sucrées qui fermentent, sans faire tourner les sauces ou aigrir le lait; là, une femme n'a qu'à parcourir durant ses règles l'enceinte où les allées de son jardin, nu-pieds, le sein découvert et les cheveux épars, pour frapper d'une mort soudaine des nuées de chenilles qui désolent la végétation. Cependant s'il y a de l'exagération et de l'erreur dans ce tableau, ne serait-il pas aussi peut-être un peu téméraire d'assurer qu'il n'y a rien de vrai? L'expérience atteste que le sang menstruel peut éprouver des changements et même des altérations suivant une infinité de circonstances. Il est des femmes qui exhalent pendant leurs règles une odeur si forte qu'elles en deviennent rebutantes. C'est ce qu'on observe le plus fréquemment chez les femmes rousses et quelquefois chez les brunes, surtout en été, quand elles n'ont pas soin de se laver ou de changer de linge;

c'est ce que nous verrons avec plus de détails en parlant de l'hygiène et des maladies de la menstruation, dans les deuxième et troisième volumes de cet ouvrage. Nous dirons seulement que le sang des règles ne possède aucune qualité morbifique; qu'il est tout aussi pur que celui qui coule dans les autres parties du corps; que la plus grande partie du flux menstruel provient du superflu du sang de bonne qualité; ce superflu est formé pour des vues qu'il est nécessaire de remplir, et cesse dès que, d'après les lois de l'organisation de la femme, il n'est plus d'aucune utilité.

De l'ordre, de la durée des règles et de la grande quantité de sang qu'elles fournissent.

C'est un fait assez constant que les règles reviennent périodiquement tous les mois, quoiqu'on ne puisse pas assurer qu'elles suivent exactement le cours de la lune, plutôt que celui du soleil ou de tout autre corps céleste. Ce fait n'est pas cependant si invariable qu'il ne souffre beaucoup d'irrégularités, à raison de certaines circonstances individuelles ou hygiéniques. On voit des femmes qui sont réglées deux fois le mois ou tous les quinze jours, d'autres toutes les semaines; quelques-unes après la révolution du mois entier ou plus rarement encore; il y en a qui ne sont sujettes à cet écoulement que toutes les six semaines, tous les deux ou trois mois.

En général, la marche du cours du sang menstruel présente trois stades; le commencement, l'augment et le déclin; dans le premier et le dernier temps, le sang est moins épais et moins abondant. Chez une jeune personne délicate, la première menstruation est souvent suivie d'un intervalle de plusieurs mois, et peu à peu s'établit la période menstruelle, composée de sept à huit jours d'écoulement sanguin et de

vingt-deux ou vingt-quatre jours d'intervalle : tel est le cours ordinaire de la nature pour les personnes saines, sobres et qui évitent tout excès, soit dans l'exercice du corps, soit dans les affections morales; mais des écarts de régime et l'oubli de ses devoirs peuvent hâter ou retarder l'évacuation périodique, c'est ce que nous aurons occasion de démontrer en parlant des maladies qui reconnaissent pour cause une diminution ou une suppression de l'écoulement menstruel.

En général, on observe que les périodes de la menstruation sont d'autant plus rapprochées que les femmes se livrent davantage aux plaisirs vénériens, aux boissons spiritueuses, à la bonne chère et à l'indolence, heureuses encore si elles n'avaient à regretter alors qu'une plus grande perte de sang! mais la plupart sont punies de leurs excès par la stérilité et souvent par des maladies incurables.

La durée de l'écoulement menstruel présente aussi les plus grandes variétés et les plus grandes anomalies. Chez la plupart des femmes, le sang coule pendant trois ou quatre jours; chez d'autres pendant deux seulement, et chez quelques-unes pendant six, huit et dix jours. On en a vu chez lesquelles les règles s'arrêtaient au bout de trois ou quatre jours, pour achever ensuite leur cours.

Causes de la menstruation.

Les physiologistes ne sont pas d'accord sur les causes de la menstruation. Les uns l'attribuent à une pléthore qui s'établit à l'époque où le corps a pris son accroissement; d'autres la font consister dans une fermentation développée, soit dans la masse totale du sang, soit seulement dans celui qui est contenu dans les vaisseaux utérins. Enfin, on a cru expliquer cette cause en disant que, lorsque la femme est arrivée au terme de son accroissement, le superflu du sang qui

n'est plus employé à l'accroissement du corps se porte à l'utérus pour servir à la nutrition du fœtus, mais que, ne trouvant point d'emploi, il s'écoule au dehors par l'effet d'une disposition particulière dans la texture de l'organe.

Il y a des auteurs qui ont avancé que le flux menstruel était dû au développement et aux progrès de la civilisation. Il est d'observation constante que toutes les femmes sont menstruées, qu'elles l'ont été dans tous les âges du monde connu. Le livre le plus ancien, la Bible, fait mention formelle de ce phénomène, et lorsque Moïse dictait ses lois aux Israélites, la civilisation était trop peu avancée chez le peuple de Dieu, pour qu'on puisse supposer qu'elle eût déjà opéré un changement aussi notable dans l'état physiologique de la femme.

Il résulte d'un grand nombre de faits observés par des auteurs d'un grand mérite, qu'il est dans les mammifères et chez la femme des époques revenant périodiquement, durant lesquelles a lieu l'évolution des vésicules, avec rupture des membranes qui les contiennent et avec sortie du petit œuf qui y est primitivement renfermé, et que cette époque est pour la femme celle de la menstruation. Selon ces médecins novateurs, à des époques périodiques, quelques vésicules de Graaf s'accroissent, prennent un développement rapide, acquièrent un volume considérable (semblable à celui d'une grosse olive) chez la femme, et finissent par s'ouvrir pour laisser passer l'ovule qu'elles renfermaient. Ce phénomène a lieu à l'époque du rut chez les mammifères et à l'époque de la menstruation chez la femme, en dehors de toute cause fécondante. Des chiennes et des lapines immolées à l'époque de leurs ardeurs, de jeunes filles mortes au moment de leurs règles, ont présenté aux observateurs des vésicules de Graaf à un état de développement qu'on ne rencontre point à d'autres époques. Aux approches de la puberté, ces vésicules apparaissent en grand

nombre et parmi celles qui sont à la surface de l'ovaire, il en est qui sont plus développées; ce sont ces vésicules qui prennent un accroissement dont la dimension excessive et l'ouverture coïncident avec la période menstruelle. L'ovule, ainsi dégagé de la vésicule qui le contenait, est reçu dans le pavillon et conduit par la trompe dans la matrice, où la fécondation a lieu. M. Rasiborski a donné le nom de ponte spontanée à cette émission de l'ovule, indépendante de toute approche sexuelle. Développement de la vésicule de Graaf dans l'ovaire et émission de l'ovule antérieurement à la fécondation, telles sont donc les données principales de la théorie enseignée par les novateurs.

La menstruation est donc pour eux le résultat d'un travail qui a son point de départ dans l'ovaire au moment du développement, de la distension et de la rupture des vésicules de Graaf. Elle consiste dans une congestion active de tout l'appareil générateur de la femme et spécialement de la matrice, analogue à l'orgasme qui a lieu à l'époque du rut dans les organes sexuels des mammifères. L'hémorrhagie n'est autre chose que la terminaison critique de cette congestion, qui dans beaucoup de cas d'aménorrhée se dissipe sans écoulement. Telle est la donnée fondamentale de la théorie nouvelle de la menstruation, qui, comme on le voit, est étroitement liée à celle de la fécondité.

A cette donnée on oppose, ajoute le docteur Cerise : 1° les observations d'hémorrhagie périodique qui ont lieu en l'absence des règles par la muqueuse de l'estomac, des bronches, des fosses nasales, par la peau des mamelles, les doigts eux-mêmes, etc. Les médecins qui regardent la pléthore comme la cause des règles insistent surtout sur cette objection. Le fait qui y est signalé peut se produire sous l'influence de l'habitude; une évacuation habituelle supprimée sur un point peut se re-

produire sur un autre. 2° La persistance dans quelques cas de la menstruation pendant la grossesse, durant laquelle, suivant les observateurs, le développement des vésicules de Graaf est généralement suspendu. Le développement d'une vésicule peut se produire exceptionnellement durant la grossesse, comme on l'a vu se produire peu de mois après la naissance et pendant la veillesse. 3° Les cas de fécondité observés chez les femmes non réglées. Ainsi qu'il a été dit plus haut, la congestion périodique peut avoir lieu et se terminer sans hémorrhagie. Il arrive souvent que tous les symptômes précurseurs des règles se font sentir sans résultat.

Ces objections reposent sur des faits exceptionnels auxquels aucune théorie, aucune loi générale en physiologie ne saurait se soustraire complétement, et qui ne suffisent point pour infirmer les données positives sur lesquelles repose la loi de coïncidence fonctionnelle de la ponte spontanée et de la menstruation.

Pour bien comprendre le phénomène de la congestion qui se produit chez la femme aux époques menstruelles, il suffit d'observer le phénomène analogue qui a lieu à l'époque du rut chez la plupart des mammifères. Il est certain que cette époque est pour les animaux une période de surexcitation, pendant laquelle les organes génitaux acquièrent un accroissement insolite. « Sur les femelles, dit M. Pourchet, les trompes de Fallope et l'utérus se tuméfient, puis le sang afflue dans tout l'appareil sexuel et y occasionne la turgescence manifeste qui prélude à l'harmonie nécessaire pour l'accomplissement d'un important phénomène. Appelé à fournir à l'œuf les éléments de sa nutrition, il fallait que l'utérus présentât les conditions indispensables au développement du premier et qu'il s'établît une modalité indispensable entre la matrice et le produit des ovaires qu'elle est destinée à nourrir, modalité sans laquelle

celui-ci ne pourrait accomplir son évolution. » Ainsi se vérifie par l'observation directe une hypothèse conçue au point de vue des causes finales et dont nous avons parlé plus haut.

La ressemblance de l'état congestif des organes sexuels au moment des règles, avec celui des mêmes organes à l'époque du rut, a été souvent signalée. Il y a dans les deux cas congestion très-forte de la membrane interne de l'utérus, du col et des trompes avec un enduit mucoso-sanguinolent. Il y a d'ailleurs des animaux chez lesquels l'hémorrhagie elle-même ne fait pas défaut. Buffon, Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire en ont cité des exemples.

La congestion étant établie, l'hémorrhagie a lieu par exhalation des vaisseaux capillaires de la cavité de la matrice, quelquefois du col et quelquefois même du vagin. Bien que la cavité de la matrice doive être considérée comme le siége principal de cette exhalation, on est obligé d'admettre que le col et le vagin suffisent quelquefois pour donner lieu à l'hémorrhagie périodique. On a vu des femmes avoir leurs règles soit après l'ablation de la matrice, soit dans l'absence congéniale de cette organe, soit enfin dans les cas de matrice imperforée ou ne communiquant point avec le vagin. Quoi qu'il en soit, en admettant que la cavité de la matrice soit le siége normal de l'exhalation périodique, ce qui est incontestable, il faut reconnaître que la congestion dont cette exhalation est la terminaison critique a son point de départ, son principe, sa stimulation initiale dans la surexcitation des ovaires et dans le développement des vésicules de Graaf.

La cause de la menstruation étant donnée, quelle est la raison de périodicité mensuelle? C'est demander, nous dit le docteur Cazeau, dans son excellent traité de l'*Art des accouchements*, pourquoi la ponte dans l'espèce humaine se reproduit

à peu près tous les mois. La science est ici impuissante à répondre, c'est probablement là un de ces mystères impénétrables de la nature. Pourquoi d'ailleurs s'étonner de notre ignorance sur ce point? Savons-nous pourquoi certains arbres produisent chaque mois des fleurs nouvelles, pourquoi tel animal est apte à la fécondation tous les deux ou trois mois, tandis que tel autre n'entre en rut qu'une fois par an?

Pendant tout le temps de la menstruation, les femmes sont plus faibles, plus délicates, plus impressionnables, car la moindre émotion morale arrête et suspend chez elles l'écoulement menstruel. L'observation apprend aussi que les femmes ne sont jamais plus disposées à devenir grosses qu'après chaque révolution menstruelle. On rapporte que Fernel, consulté par Henri II sur les moyens de faire cesser la stérilité de la reine, lui conseilla de ne l'approcher qu'immédiatement après ses règles, ce qui eut un succès complet, la reine Catherine de Médicis, après onze ans d'une attente prolongée, ayant mis au monde un enfant et comblé par là les vœux et les espérances de la France. Tous les organes participent plus ou moins à l'affection de l'utérus, et il n'est pas difficile à un observateur un peu exercé de reconnaître cet état, non-seulement au rhythme du pouls, mais encore à l'altération du visage et même au son de la voix. En effet, les femmes présentent extérieurement un aspect de souffrance, un air de langueur qui se montre dans leurs traits et qui se caractérise surtout par une teinte bronzée autour des yeux, qui sont, comme on dit vulgairement, cernés; les rides du visage sont plus prononcés, les yeux plus ternes; le regard est comme languissant; les mouvements sont plus lents et moins énergiques. Le système nerveux éprouve presque toujours l'influence de la fonction menstruelle; on le reconnaît à la susceptibilité nerveuse extrême qui rend les femmes plus sensibles à toutes les im-

pressions morales pendant l'hémorrhagie menstruelle; les organes des sens sont plus irritables et les passions plus impétueuses; il se manifeste quelquefois des accidents spasmodiques pour la moindre cause; l'imagination prend une activité insolite, quelquefois même elle devient désordonnée. Chez les femmes prédisposées aux vésanies, il est rare que les facultés intellectuelles ne soient point modifiées aux époques menstruelles; chez celles qui sont sujettes aux accidents hystériques ou épileptiques, c'est surtout à l'époque de l'apparition des règles qu'on les voit se renouveler. Elles sont sujettes alors aussi à des caprices très-singuliers, à des goûts bizarres ou à un changement dans leur caractère, qui devient enclin à la tristesse, à l'hypocondrie, plus irascible et plus susceptible d'émotions. Cette altération de leur moral doit disposer tous ceux qui les entourent à avoir encore plus d'égards pour elles à cette époque.

Quoique la menstruation soit une fonction naturelle, elle n'exerce pas la même influence sur toutes les femmes, ou, si l'on peut ainsi parler, elle est un reflet et porte le véritable cachet de la constitution et du tempérament de la femme. Ainsi, chez une femme brune et d'un tempérament sanguin, la menstruation, qui est abondante, donne aussi un sang coloré, riche en fibrine, en caillots, et produit en général une heureuse influence sur la santé de la femme; chez celle qui a un tempérament lymphatique, les règles coulent peu, donnent un sang décoloré, pourvu de beaucoup de sérosité, et reflète, le plus souvent, la pâleur, la faiblesse et la maladie; chez la femme nerveuse, les règles sont douloureuses et fournissent tantôt peu, tantôt beaucoup de sang, plus ou moins appauvri.

CHAPITRE DEUXIÈME

DEUXIÈME AGE.

De la femme considérée 1° comme fille; 2° comme sœur; 3° comme épouse; 4° comme mère de famille.

La famille est le sanctuaire de la femme. C'est une influence puissante que celle que la femme exerce dans la famille; en effet, qui retiendrait l'homme au foyer, si ce n'était la femme, dans les trois situations de mère, d'épouse et de fille? Qui jetterait quelque charme sur l'existence naturellement triste et uniforme de l'intérieur domestique? Qui dissimulerait les détails vulgaires de la vie matérielle, si ce n'était la femme, dont l'homme, dans son orgueil, refuse d'admettre l'influence sérieuse? Sans elle, que deviendrait la famille, ce berceau de notre enfance, ce port qui abrite notre jeunesse, cette retraite de notre âge mûr, ce refuge de nos vieux ans?

L'homme livré à lui-même abandonne la maison, pour s'adonner aux affaires, à ses plaisirs, à la vie oisive; les liens de la famille se relâchent. Le fils, qui ne voit plus en son père qu'un compagnon de plaisir ou un censeur incommode, s'habitue à n'avoir pour lui qu'une crainte sans épanchement, sans familiarité, sans respect.

La femme au contraire est le centre vers lequel gravissent toutes les affections de la famille; le lien qui les empêche de se rompre : sans doute cette influence s'exerce par différents

moyens, suivant que la femme se trouve placée dans telle ou telle situation; mais jeune fille, sœur, épouse, mère de famille et aïeule, cette influence tend au même but, celui de réunir par l'affection les membres de la famille.

De la jeune fille.

L'intelligence et le tact lui sont venus vite. Cette jeune fille que les tristes dissensions domestiques ont initiée aux réalités de la vie, comme elle cherche à atténuer l'effet du mot fâcheux qui vient d'être prononcé, à dissiper les impressions désagréables, à prévenir la dispute, à ramener la bonne entente et l'harmonie ! L'éducation aura beau être défectueuse, la société méprisable, on ne réussira pas à étouffer la nature réelle de la femme, à la dépouiller de la mission que Dieu lui a donnée : mission de paix, de régénération, de bonheur.

En cherchant à déterminer l'âge auquel se montre la première apparition des règles chez la femme, nous avons vu que dans nos climats on n'aperçoit ordinairement les premiers signes de la puberté que vers l'âge de douze à quatorze ans, mais que cette époque varie pour toute la terre : 1° d'après le degré de température du climat; 2° par la quantité et la qualité de nourriture; 3° selon le développement des facultés morales; 4° suivant la nature du tempérament.

La chaleur augmentant l'activité de la puissance vitale dans tous les corps organisés, rendant l'accroissement plus rapide, et faisant consumer plus de vie en moins de temps, doit rapprocher de la naissance l'époque de la puberté; c'est aussi ce que l'on remarque parmi toutes les femmes, depuis les pôles jusqu'à la zone torride.

Ce n'est pas un avantage pour les femmes que la précocité du développement de leurs parties génitales; au contraire, celles qui deviennent pubères de bonne heure sont aussi, pour

cette raison, vieilles et impuissantes de bonne heure, tandis que celles dont la puberté est lente et tardive conservent leur vigueur, leur jeunesse et leur force génératrice jusque dans un âge avancé. Chez les Orientaux, les femmes, qui sont réglées de douze à treize ans, cessent de l'être à l'âge de trente ; elles paraissent déjà cassées, ruinées, toute leur beauté se fane et se flétrit dès l'âge le plus tendre, ainsi qu'une jeune fleur dont la racine est atteinte d'une langueur mortelle. Les femmes du Nord ne devenant pubères qu'à une époque plus reculée, leur corps prend tout le temps de se fortifier, aussi conservent-elles plus longtemps la faculté d'engendrer ; il n'est pas rare d'y rencontrer des femmes qui conçoivent après l'âge de cinquante ans.

Il en résulte surtout la confirmation de cette loi générale que plus la jeunesse des femmes est courte et rapide sous les cieux des tropiques, plus leur vieillesse est communément longue ; *citiùs pubescunt, citiùs senescunt.* Semblables aux fleurs des mêmes contrées, à peine écloses le matin, elles sont flétries bientôt par l'ardeur du jour.

Quelle que soit d'ailleurs la durée du deuxième âge, la femme qui parcourt cette période présente au médecin philosophe un sujet bien important d'observations et de méditations. La révolution menstruelle s'établit avec difficulté en se compliquant de plusieurs symptômes qui annoncent un dérangement notable de sensibilité. C'est alors que le moment des crises, des terreurs paniques, des caprices, des appétits et des fantaisies bizarres est arrivé, et que le médecin doit savoir les respecter tout en cherchant à connaître la marche à suivre pour apaiser le trouble et rappeler la nature à une bonne direction. Pendant toute cette deuxième saison, les habitudes de la jeune femme changent aussi : les jeunes filles sont réservées ; leur curiosité s'éveille et devient plus active ; le besoin d'émotions

est alors le plus pressant de tous les besoins; on se passionne pour la danse, les spectacles, les fêtes; on dévore les romans; on se perd dans les possibles; ou, plus fervente que jamais dans la dévotion, la jeune fille éprouve une passion réelle pour des objets fantastiques et s'abandonne à tous les écarts d'une imagination exaltée. A cette époque, le désir de plaire est aussi plus vif, si une occupation profonde n'occupe pas exclusivement la sensibilité. Dès ce moment et longtemps avant même l'époque où le besoin physique de l'amour modifie l'organisation, les regards, le son de la voix, la physionomie prennent une autre expression : tout dans le langage émeut, caresse, va chercher le cœur et sollicite ses affections. Une coquetterie plus raffinée, plus éclairée sur son véritable objet, ajoute à ces moyens de séduction et fait combiner toutes les parties de l'habillement, tous les plis, toutes les dispositions de la draperie, de manière à produire le plus grand effet. Cependant cette coquetterie de la jeune fille, dont un système vicieux d'éducation n'a point encore perverti les mœurs, a un caractère particulier et diffère de celle dont les secours seront nécessaires dans un âge plus avancé. L'art de se parer est moins dispendieux et de meilleur goût; une adresse magique métamorphose alors la gaze, le crêpe, les étoffes les plus simples et leur donne les formes les plus agréables. Le caprice ruineux, les fantaisies de l'opulence, les diamants, les riches draperies, l'éclat des ornements étrangers sont les aveux tacites des outrages du temps et des altérations de la beauté. Ne pouvant plus être belles, les femmes se font riches. Les jeunes filles connaissent trop bien leurs priviléges pour en user ainsi; tous leurs efforts sont dirigés dans l'intention de fixer les regards sur elles-mêmes et d'éviter une offensante distraction. Leur habillement est donc en général élégant et simple; si leur taille est bien prise, leurs mouvements, leurs attitudes ont constamment

pour objet d'en masquer les contours et le dessin. Ont-elles des mains de Niobé, elles multiplient leurs gestes ; si leur jambe est d'une forme heureuse, les accidents de la draperie la feront voir; les défectuosités seront dissimulées; les attraits indiqués, relevés de mille manières. La belle Ninon de l'Enclos disait au philosophe Bernier : « Nous savons tirer parti de tous nos avantages. Est-ce par la taille que nous sommes recommandables, tous nos mouvements se feront remarquer ; avons-nous de belles mains, nous multiplions nos gestes ; une belle jambe, sans blesser absolument la pudeur, trouve toujours le moyen de se faire voir ; une femme qui a de belles dents ne rit pas comme une autre. Nous découvrons bientôt quelle espèce de beauté vous plaît davantage, et nous savons ou la montrer, ou l'affecter ; nous faisons bien plus, nous savons prendre la sorte d'esprit qui peut vous amuser ou vous séduire. Avec vous, mon cher ami, je suis philosophe ; je chante et je fais des vers avec Charleval. Arrie et Porcie n'ont été stoïciennes que pour plaire à Caton et à Pétus. »

Les femmes choisissent alors d'une manière plus ou moins heureuse l'objet de leur première affection ; c'est dans cette belle partie de leur seconde saison qu'elles ont plus de sensibilité, que leurs qualités morales, inhérentes au sexe, la pitié secourable, la douce bienveillance, sont plus actives ; qu'elles acquièrent tous les talents, toutes les grâces ; qu'elles deviennent des Sapho, des Héloïse, ou que, plus sensibles et plus portées à la méditation, elles se teignent en quelque sorte des mœurs de leur amant et contractent des habitudes qui doivent influer puissamment sur leur bonheur ou leur malheur, dans un âge plus avancé.

O femmes ! c'est à tort qu'on vous nomme timides ;
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.
Jeanne d'Arc, Orléans tremblait pour ses murailles ;

Tout à coup, du hameau t'élançant aux batailles,
Tu parais : le soldat, à son honneur rendu,
Croit voir l'ange de Dieu dans ses rangs descendu.
Tu combats ; l'Anglais perd sa superbe assurance :
Du joug de l'étranger tu délivres la France ;
Tu rends libre Orléans ; et dans Reims étonné
Tu ramènes ton roi qui fuyait détrôné.
Sexe heureux ! son destin est de vaincre sans cesse,
Mais peut-être le fer sied mal à sa faiblesse ;
Ses pleurs, arme plus douce, ont autant de pouvoir.
Aman proscrit les Juifs, Esther est leur pouvoir,
Aux pieds d'Assuérus, de ses larmes ornée,
Esther demande grâce et leur grâce est donnée.
Le fier Coriolan, aux Volsques réuni,
Revient exterminer Rome qui l'a banni :
Tribuns, consuls, vieillards, pontifes et vestales,
Tout presse ses genoux sous ses tentes fatales ;
Inclinés devant eux, devant son front altier,
Ses dieux mêmes, ses dieux semblent le supplier.
Mais il n'écoute rien qu'une aveugle colère,
Il est prêt à frapper... il n'a pas vu sa mère !
Elle entre : Rome en vain la séparait d'un fils ;
Immolant cette injure au bien de son pays,
Elle implore un vainqueur qui cède à sa prière :
Les pleurs de Véturie ont sauvé Rome entière.
Les pleurs ont mille fois désarmé les héros.
Vainement Edouard au glaive des bourreaux
Veut de Calais, dompté, livrer les six victimes :
Son épouse défend ces Français magnanimes,
Et, d'un prince terrible arrêtant la fureur,
Rend la vie aux vaincus et la gloire au vainqueur.
Tel brille en ses vertus un sexe qu'on déprime,
Que sous nos pas tremblants le sort creuse un abîme,
Il s'y jette avec nous ou devient son appui,
Toujours le malheureux se repose sur lui.
L'heureux, même, lui doit ses plaisirs d'âge en âge :
Et, quand son front des ans atteste le ravage,
Une femme embellit jusqu'à ses derniers jours,

Au terme de sa course, il s'applaudit toujours
De voir à ses côtés l'épouse tendre et sage
Avec qui de la vie il a fait le voyage,
Et la fille naïve à qui, pour le chérir,
Il ouvrit le chemin qu'il vient de parcourir.
Grâce aux soins attentifs dont leurs mains complaisantes
S'empressent à calmer ses peines renaissantes,
De la triste vieillesse il sent moins le fardeau :
Il cueille quelques fleurs sur le bord du tombeau ;
Et lorsqu'il faut quitter ces compagnes fidèles,
Son œil en se fermant se tourne encor vers elles.

(*Mérite des femmes.*)

Jeune fille dans la maison paternelle.

« Si le fils, dit M. Legouvé, représente l'espérance sous le toit paternel, la jeune fille a pour mission d'y figurer la pureté et la grâce. » A sa présence, comme dit l'Indien dans son poétique langage, le père participe à la vie des vierges. Quand la mère pleure, est-ce le fils qui la console? Quand le père souffre, est-ce le fils qui le soigne? Le père revient le soir, brisé de fatigue, sombre de préoccupations. Qui court au-devant de lui jusque sur le seuil? qui le délivre des incommodes vêtements de la route? qui essuie son front soucieux? Sa fille. Et soudain, fatigue et soucis se dissipent. De même pour l'éducation : à peine votre fils est-il sorti de l'enfance que l'éducation publique le réclame et vous l'enlève; vous l'envoyez à cent lieues de vous, si vous demeurez en province; à l'extrémité de Paris, si vous habitez Paris; puis, selon la distance, deux jours par mois ou une fois par an vous êtes père. Votre fils vous revient, mais désaccoutumé de vous, formé par un autre et ne cherchant bien souvent sous votre toit que le plaisir de l'oisiveté, de la liberté et du bien-être. Ses études achevées, ce sont les passions, les plaisirs, le jeu qui vous le disputent; la maison pa-

ternelle est une prison pour lui, vous êtes son geôlier, ou, qui pis est son caissier. Sans doute vos reproches le touchent, les larmes de sa mère l'affligent; mais pour une heure. Il a la fièvre, la fièvre de la vie, il faut qu'il vive. N'avez-vous pas vécu, vous aussi ? Voilà votre fils jusqu'à ce qu'il soit homme. Une fille, au contraire, si l'organisation de la famille s'accordait avec son idéal, serait à vous, ne serait qu'à vous et représenterait l'éducation domestique. Vous étiez père, vous devenez créateur; car créer, ce n'est pas donner un corps, c'est former une âme, et vous pouvez élever votre fille. Une fois cette tâche entreprise et accomplie, ne craignez plus que son cœur vous abandonne, quand une autre maison deviendra la sienne ; car elle ne vous quittera que pour devenir mère à son tour, et, repassant alors comme institutrice le chemin qu'elle aura parcouru comme élève, chacune de ses épreuves dans cette voie nouvelle sera un souvenir reporté vers vous, chacun de ses souvenirs un mouvement de reconnaissance. Enfin la vieillesse vient pour les parents, et avec la vieillesse l'isolement, la tristesse, les infirmités. Votre fils ne vous abandonne pas; mais, emporté par ce besoin d'activité qui fait le fond de la vie des hommes, ses visites sont plus rares, ses paroles plus brèves. L'homme ne sait pas consoler... Que votre fille, au contraire, soit veuve ou libre, elle s'établit à votre chevet ou derrière votre fauteuil de malade et ramène dans les cœurs les plus incrédules la croyance à la Divinité, à force de bonté vraiment divine. Qui de nous n'a pas rencontré dans la vie quelqu'une de ces Cordelias agenouillée devant un père infirme ou affaibli de raison ? Par une contradiction vraiment touchante, la fille alors devient la mère; souvent même les intonations tendres et caressantes réservées pour l'enfance, les paroles qui n'appartiennent, ce semble, qu'à la bouche des mères, sont parfois échangées entre eux avec une grâce charmante, car le

vieillard s'aperçoit de ce renversement des rôles, et un demi-sourire plein de mélancolie et de tendresse va dire à la fille : Ce sont des enfantillages, je le sais, mais je suis heureux d'être ton enfant !...

Amour, piété filiale. — O temps antiques ! ô siècles où tant de vertus et de nobles sentiments brillèrent, quel trait admirable de piété filiale vous retracez encore ! Les magistrats de Rome condamnent un père au supplice déchirant de la faim. Il est étroitement renfermé; les ordres sont donnés, les mesures prises pour qu'il ne reçoive aucun aliment. Par respect pour les dieux, sa fille seulement obtient de le voir une fois par jour, après avoir été scrupuleusement examinée avant de pouvoir pénétrer dans son cachot. Le terme nécessaire à la faim pour dévorer sa victime approche ; il s'écoule, il est passé !... Le vieillard cependant existe toujours; ses traits ne sont point altérés. La surprise fait redoubler les précautions, la fille du prisonnier est secrètement observée, et... la vertu découverte ! La piété filiale et la religion, couvrant de leur voile tutélaire et sacré le front de la pudeur, déliaient chaque jour son sein; le sang d'une pieuse enfant retournait chaque jour à sa source, le malheureux père y repuisait la vie qu'il y avait jadis déposée... Que ne peut la vertu? Elle avait prolongé les jours du vieillard, elle les lui conserve, il ne mourra point, il a sa grâce : qui la lui eût refusée? On fait plus, l'action de Péro, c'est ainsi que se nommait cette vertueuse fille, est trouvée si belle et si sainte qu'on lui accorde, en outre, à elle-même une récompense.

Durant nos crises révolutionnaires, la France presque entière était devenue une arène sanglante où tous les sentiments se disputaient le dangereux honneur d'être utiles à l'infortune; mais la piété filiale, en se dévouant à sa défense, acquit peut-être un nouveau degré d'intérêt par le contraste de l'héroïsme

avec la jeunesse et l'innocence. On eût dit que la sollicitude paternelle et maternelle avait passé tout entière dans l'âme de mademoiselle Delloglace, de cette fille si sensible. Son père, envoyé d'un cachot de Lyon à la Conciergerie, partait pour Paris; elle ne l'avait pas quitté, elle demande au conducteur d'être admise dans la même voiture. Elle ne peut l'obtenir, mais le cœur connaît-il des obstacles? Quoiqu'elle fût d'une constitution très-faible, elle fit le chemin à pied; elle suivit pendant plus de cent lieues le chariot où M. Delloglace était traîné, ne s'en éloignant que pour aller dans chaque ville lui préparer des aliments, et le soir mendier une couverture qui facilitât son sommeil dans les différents cachots qui l'attendaient. Elle ne cessa pas un moment de l'accompagner et de veiller à tous ses besoins jusqu'à ce que la Conciergerie les eût séparés. Habituée a fléchir les geôliers, elle ne désespéra point de désarmer les oppresseurs. Pendant trois mois, elle implora tous les matins ceux des membres du Comité de salut public qui avaient le plus d'influence, et finit par vaincre leurs refus. Elle reconduisit son père à Lyon, fière de l'avoir délivré; mais le ciel ne lui permit pas de jouir de son ouvrage. Elle tomba malade dans la route, épuisée de l'excès de fatigue à laquelle elle s'était livrée, et perdit la vie qu'elle avait sauvée à l'auteur de ses jours...

Sombreuil vient éperdue affronter le carnage. — Cette belle action de mademoiselle de Sombreuil, au milieu des massacres, est aussi une preuve de son dévouement. Un des meurtriers mit à la délivrance de M. de Sombreuil la condition qu'elle boirait un verre de sang. L'amour filial lui donna la force de céder à cette horrible proposition. Depuis cette époque, mademoiselle de Sombreuil eut des convulsions fréquentes et dont le retour était régulier. Elle n'en fut pas moins attentive pour son père; elle partagea ses fers lorsqu'il

fut réincarcéré pendant la terreur. La première fois qu'elle parut devant les autres prisonniers, tous les yeux se fixèrent sur elle et se remplirent de larmes; elle reçut de tous les cœurs le prix que l'on doit à la vertu. Madame de Rosambo lui adressa un mot qui les honore l'une et l'autre. Elle sortait de la prison avec le vénérable Malesherbes pour paraître au tribunal, elle aperçoit mademoiselle de Sombreuil. « Vous avez eu, lui dit-elle, la gloire de sauver votre père, et moi j'ai la consolation de mourir avec le mien. »

Quelques jours avant le 2 septembre, mademoiselle Cazotte, mise à l'Abbaye avec son père, fut reconnue innocente, mais elle ne voulut pas l'y laisser seul et sans secours, elle obtint la faveur de rester auprès de lui. Arrivèrent ces journées effroyables qui furent les dernières de tant de Français. La veille, mademoiselle Cazotte, par le charme de sa figure, la pureté de son âme et la chaleur de ses discours, avait su intéresser des Marseillais qui étaient entrés dans l'intérieur de l'Abbaye; ce furent eux qui l'aidèrent à sauver le vieillard. Condamné après trente heures de carnage, il allait périr sous les coups d'un groupe d'assassins; sa fille se jette entre eux et lui, pâle, échevelée et plus belle encore de son désordre et de ses larmes: *Vous n'arriverez à mon père,* disait-elle, *qu'après m'avoir percé le cœur!* Un cri de grâce se fait entendre, cent voix le répètent. Les Marseillais ouvrent le passage à mademoiselle Cazotte, qui emmène son père et vient le déposer dans le sein de sa famille...

Jeune fille considérée comme sœur.

Il est dans la famille, telle que les cœurs épris de l'idéal peuvent la rêver, il est un être qui joue un rôle tout à fait à part et dont l'influence morale a sur le jeune homme quelque chose de charmant: c'est la sœur.

Plus gracieuse et plus affectionnée que le jeune garçon, dont la turbulence détruit le calme de la maison, la jeune fille est placée comme un intermédiaire entre lui et ses parents. Quelle douce et sainte affection que celle d'une sœur! Quel charme elle jette sur la maison paternelle! Et avec quel orgueil le grand jeune homme, qui vient aux vacances, ne remarque-t-il pas combien sa sœur est embellie depuis l'année dernière! Plus tard, lorsque les passions ont agité la vie, lorsque l'ambition bannit du cœur de l'homme l'amour et ses croyances, il est un souvenir qu'il ne repousse jamais, sur lequel son âme se repose avec bonheur; ce souvenir, qui ne lui apporte que de suaves images, sans aucune trace des émotions qui brisent et torturent, c'est celui de sa sœur. Ce nom lui retrace les années de son enfance et de sa jeunesse, qui passent si vite, emportant avec elles nos joies les plus vraies et les plus pures.

La présence de la jeune fille dans la famille, qui est le sanctuaire de la femme, se révèle par des soins et des embellissements dont la mère n'aurait ni le temps, ni le goût de s'occuper elle-même, et qui, abandonnée à des mains mercenaires, ne seraient pas accomplis avec cet amour, qui seul donne la perfection au travail.

La sœur est-elle plus jeune que son frère; c'est presque une fille pour lui. Est-elle plus âgée; c'est presque une mère. Dans l'un et l'autre cas, c'est une sauvegarde. Si le frère est l'aîné, il la protége, et, acquérant dans ce rôle de protecteur d'une femme je ne sais quelle délicatesse féminine, il devient pur comme elle dès qu'il est auprès d'elle. La sœur est-elle plus âgée; c'est elle qui le conseille, elle qui l'encourage dans ses rêves de gloire et d'héroïsme... Un jeune homme est presque toujours un grand homme pour la sœur; c'est elle surtout qui sert d'éternel messager de paix entre les parents et lui. Qui

de nous, dans un de ces jours de rébellion où l'on jure de quitter la maison paternelle, qui de nous ne se souvient pas d'avoir senti tout à coup sa main saisie doucement par la main d'une sœur, de s'être laissé entraîner malgré soi vers une chambre où l'on avait fait serment de ne plus rentrer, et de s'être précipité, à la voix touchante de la conciliatrice, dans ces bras paternels qui sont si pressés de se rouvrir? Quand la mort nous enlève nos parents, auprès de qui les retrouvons-nous par le souvenir? Auprès de notre sœur. Nos entretiens avec elle évoquent les jours qui ne sont plus, les êtres que nous pleurons, et il nous semble, en la pressant sur notre poitrine, que nous embrassons tout à la fois en elle, et notre père, et notre mère, et notre jeunesse évanouie!... « Eh bien! dit M. Legouvé, ce portrait de la sœur avec son cortége d'influences délicates et bienfaisantes s'est réalisé une fois dans l'histoire, sous les traits de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. »

François et Marguerite avaient été élevés ensemble par leur mère, Louise de Savoie, au château d'Étampes. Les mêmes goûts de poésie et de science les unissaient, et comme elle était de deux ans plus âgée, il se mêlait à sa tendresse cette nuance de sollicitude maternelle qui va si bien à la jeunesse d'une sœur. Quand François fut emmené prisonnier à Madrid, elle n'eut qu'une pensée, le sauver. Elle arrive après mille périls de terre et de mer, et trouve son frère mourant, sans connaissance. Le sentiment de son abandon le tuait! Que fait-elle? Éclairée par le génie de son cœur, elle ordonne d'élever dans la chambre du malade évanoui un autel, décoré de tous les ornements religieux, de la croix, du calice et de l'hostie; elle assemble tous les compagnons de captivité du monarque, tous les hommes de sa suite à elle, et les réunit autour du prêtre qui commence la célébration de l'office divin. Les

chants sacrés éclatent, la prière du prêtre devient la prière de tous, Marguerite prie aussi, mais l'œil fixé sur le lit de son frère. Tout à coup le monarque agonisant, arraché de la léthargie par les pieux concerts, rouvre les yeux, et lui qui mourait de son isolement, il trouve à ses côtés sa famille dans sa sœur, la France dans ses compagnons, son peuple dans cette foule agenouillée et enfin Dieu lui-même, Dieu consolateur dans le prêtre qui prie pour sa délivrance... Il est sauvé! Rien de plus charmant que cette guérison fraternelle; rien, sinon peut-être la manière dont Marguerite délivra son frère après l'avoir guéri. Comme Charles-Quint se défiait de son éloquence, il avait interdit aux conseillers de la couronne de lui donner audience. « Ah! dit-elle, il ne m'est pas permis de parler aux hommes, eh bien! les femmes ne me sont pas défendues, je leur parlerai au double. » En effet, elle leur parla si bien qu'elle noua amitié avec la sœur de Charles-Quint; qu'elle l'intéressa au sort du prisonnier; qu'elle l'exalta au récit des talents et des vertus de François, et qu'elle le lui fit épouser secrètement. Dès lors, la délivrance était certaine. Charles-Quint pouvait bien retenir éternellement captif le roi, son frère; mais le roi, son beau-frère... Le traité de Madrid fut signé... Quand François Ier revint en France, qui lui inspira l'idée d'immortaliser son règne par tant d'admirables monuments d'art? Marguerite. Quand François tomba frappé d'une maladie mortelle, qui le ranima un instant à force de dévouement et de courage? Marguerite. Plus tard, revenue à Pau, elle apprit la rechute de son frère; elle allait chaque jour s'asseoir au milieu de la route, sur une pierre, pour apercevoir de loin le messager, et elle disait : « Ah! quiconque viendra m'annoncer la guérison du roi mon frère, ce courrier fût-il las, harassé, fangeux, malpropre, je l'yrai baiser et accoller comme le plus beau gentilhomme du royaume, et s'il a faute

de lit, et n'en peut trouver pour se délasser, je lui donnerai le mien et coucherai sur la dure. » François Ier mourut, et Marguerite le suivit de près.

De la femme considérée dans l'union du mariage.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit le livre de la Genèse, faisons-lui une compagne qui lui ressemble. Quand la perpétuité de l'espèce n'exigerait pas le concours des deux sexes, il ne serait pas bon que l'homme restât seul.

La maison tout en fête avec amour décore
L'heureux char des moissons, qui s'est rempli pour nous ;
La maison tout en fête, et plus joyeuse encore,
A vu l'épouse entrer et sourire à l'époux.
Dieu fait mûrir les blés, c'est la femme économe
Qui mélange le sel au pain de chaque jour ;
C'est elle en souriant qui donne au cœur de l'homme
Son aliment sacré d'allégresse et d'amour.

Ainsi que la jeune fleur aspire la rosée et les doux rayons du soleil, et devient par leur tendre influence plus belle et plus odorante ; ainsi que de beaux fruits succèdent sur la tige à la brillante parure du printemps, et la rendent encore plus chère, plus précieuse à son heureux possesseur ; de même la jeune fille aspire l'amour et la maternité, s'embellit de ce doux fruit que montre en elle la bienveillance de la Providence, et récompense par ses charmes, sa grâce et ses vertus, son époux sensible. L'épouse belle et sensible s'embellit encore de tout l'éclat que donne l'hymen à une jouvencelle. Son cœur comme son sein sont vivifiés par l'amour. La douce reconnaissance d'une mère et sa touchante fierté se montrent toujours dans ses regards, et l'époux, au milieu de cette félicité inattendue, ne demande au ciel que l'accomplissement de

toutes les douces espérances que promettent ces biens exquis.

Les qualités nouvelles que l'être pubère vient d'acquérir lui ouvrent une carrière toute différente de celle qu'il a parcourue jusqu'alors, et ces qualités lui montrent non-seulement comme des besoins à satisfaire, mais lui imposent même, à titre de devoirs, des liens qui dans l'ordre naturel lui étaient absolument étrangers avant cette époque. Ces liens légalisés ou soumis, chez toutes les nations civilisées, à des règles dont la plupart sont invariables, constituent le mariage, pacte solennel, institué pour que les deux sexes puissent satisfaire leurs besoins naturels, s'aider pendant toute leur vie à supporter le fardeau de leur destinée par un doux échange de soins et de secours, mais avant tout pour perpétuer leur espèce, et assurer l'existence et le bonheur des enfants qui doivent naître de cette union. Dans l'intérêt de l'ordre social et de la propagation de l'espèce, les lois civiles et religieuses ont consacré, en cherchant à le diriger convenablement, l'instinct intérieur qui pousse l'homme à se reproduire; et la nature aurait laissé son plus bel ouvrage imparfait, si elle n'eût pas inspiré à l'homme l'idée de ce rapprochement légitime.

Le mariage est une convention sociale, par laquelle deux individus de sexe différent mettent en commun les plaisirs aussi bien que les douleurs inséparables de leur existence; ils s'allient l'un à l'autre pour mieux résister à cet inexorable destin, qui semble poursuivre l'humanité sur la route pénible de la vie. J'ai fait remarquer que la reproduction est le but primitif de cette réunion; c'est la relation la plus douce et en même temps la plus naturelle. Le premier besoin des cœurs ainsi rapprochés est d'unir leurs biens, leurs vœux, leurs projets, leurs espérances. Est-il un contrat plus important, un engagement plus utile, que celui qui fait de l'amour un devoir, ou, pour mieux dire, une religion?

Le premier désir que la nature suggère à l'homme est de partager le sort d'une femme avant de partager le sort de ses semblables; car, selon la juste remarque d'Aristote, l'établissement de la famille doit précéder celui de la cité. Disons plus, la cité ne saurait exister sans le mariage. Il fut inspiré par son génie prévoyant, ce roi qui, au milieu d'une fête publique et tumultueuse, fit enlever les plus belles filles des Sabins pour affermir la prospérité de la ville qu'il avait fondée. Peu de temps après la paix fut demandée par les femmes mêmes qu'il avait ravies; elles devinrent les garants précieux de l'alliance qui devait s'établir entre deux peuples nouveaux.

Mais l'affection conjugale n'a pas seulement pour but la propagation de l'espèce, elle a aussi pour fin spéciale de procurer toutes les choses qui servent au maintien, à l'agrément de la vie. La tâche se partage entre les deux membres de l'association : le travail, le courage, l'esprit, les talents, tout concourt à fortifier les nœuds de cette amitié morale, entre deux êtres également dominés par le besoin de leur conservation mutuelle.

L'habitude où l'on est de désigner par le même nom l'homme et la femme, qui forment l'association du mariage, annonce assez que leurs âmes doivent être désormais confondues, que leurs intérêts sont identiques, et qu'on ne saurait plus les séparer. Il faut donc considérer le mariage comme une institution autour de laquelle viennent s'appuyer mutuellement deux existences, comme l'entrelacement de deux destinées, comme l'enchaînement de deux êtres qui se réfugient sous le même toit, qui respirent le même air, qui se nourrissent des mêmes aliments, pour perpétuer la même race, et pour obéir par un concert admirable à l'instinct tout-puissant de la reproduction.

Le bonheur des époux doit descendre du ciel : c'est Dieu qui

consacre cette sainte et innocente intimité. Que celui qui emmène la jeune fille loin du toit paternel songe bien qu'il n'est que le dépositaire du trésor qu'on lui confie! Qu'il se souvienne qu'il l'a arrachée aux larmes d'une mère qui s'en est séparée avec déchirement. Trompera-t-il la foi de ce tendre père qui l'a conduite à l'autel, qui s'est privé pour lui du soutien de sa vieillesse, et qui désormais va s'ensevelir dans une accablante solitude? Vouera-t-il à la douleur la vierge pure qui est venue embellir sa maison de tout le charme des vertus domestiques?

Ah! qu'il soit plutôt l'ami constant de celle qui, comme une tige féconde, vient fertiliser sa famille par un nouveau sang! Qu'il partage son amour! Qu'il n'empoisonne pas sa jeunesse! Qu'il l'entoure de soins et d'une inaltérable félicité!

Le mariage est un lien sacré que l'espoir embellit, que le bonheur conserve et que le malheur fortifie. Les époux convenablement assortis se payent réciproquement un tribut de condescendance; ils s'attirent par la sympathie et s'enchaînent par l'estime. L'accord de leurs âmes n'a besoin pour se maintenir ni d'illusion ni de mystère. L'amour conjugal est un amour sans fièvre, sans trouble, sans égarement; c'est une affection paisible et enchanteresse dont l'influence se prolonge dans un riant avenir. Elle a pour cortége l'amitié, l'estime, le dévouement, l'abnégation de soi-même, et mille autres vertus conservatrices. Un pareil sort est digne d'envie; c'est le seul qui puisse charmer les loisirs du sage et semer de quelques fleurs la carrière de l'homme de bien.

L'homme brille dans son ménage par la force de son âme et par l'étendue de son esprit; le courage est en lui l'ornement de l'amour; son dévouement est d'autant plus pur et plus désintéressé qu'il est l'apanage de la puissance. La femme répond à ces hautes qualités par tous les tendres sentiments que la nature lui donne; il semble qu'elle ne veuille enchaîner son

époux que par les sacrifices qu'elle s'impose; elle ajoute plus d'importance au contrat qui la lie; elle sait mettre d'ailleurs dans ses rapports habituels une réserve, une sorte de tempérance, un parfum de vertu qui prolonge la jeunesse de ses organes ainsi que le bonheur de sa situation.

« Quand on songe, dit l'illustre Chateaubriand, que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint? On ne saurait trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion. Sa pompe est grave et solennelle : l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale, en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de la vie, qu'il va devenir le chef d'une nouvelle famille, qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : « O Ève! sais-tu bien ce que tu fais? Sais-tu qu'il n'y a plus pour toi d'autre liberté que celle de la tombe? Sais-tu ce que c'est que de porter dans tes entrailles mortelles l'homme immortel et fait à l'image de Dieu? » Chez les anciens, un hyménée n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage inspire : le christianisme seul en a rétabli la dignité. L'homme en s'unissant à la femme ne fait que reprendre une partie de sa subsistance; son âme ainsi que son corps sont incomplets sans elle : il a la force, elle a la beauté; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie, mais il n'entend rien aux détails domestiques, il a des chagrins et sa compagne est là pour les adoucir. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs

guirlandes parfumées. Enfin, l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent, meurent ensemble; ensemble ils élèvent les fruits de leur union, en poussière ils retournent ensemble, et ils se retrouvent ensemble par de là les limites du tombeau. »

Les hommes et les femmes pris séparément ne sont pour ainsi dire que des créatures imparfaites et comme une moitié les unes des autres. L'humanité divisée en deux sexes n'est proprement entière que par l'union de tous les deux. Chaque sexe a reçu certains mérites d'agrément qu'il doit à l'autre sexe, et c'est cette communication mutuelle de beautés parculières qui fait la beauté générale de la nature. De là vient cette pente presque invincible que nous avons à nous faire part des grâces qui nous embellissent. Celui qui les possède n'en est point touché, parce qu'il doit aspirer à d'autres; mais celui qui les voit en est charmé, parce qu'elles lui sont propres et qu'elles ne sont faites que pour lui. Ce jeu de la nature, qui ne nous a séparés que pour nous rapprocher de plus près, est aussi ancien qu'elle-même; et l'on a toujours vu les deux sexes se redemander l'un à l'autre cette portion d'eux-mêmes qui leur manque, et se sommer réciproquement de se communiquer leurs perfections pour ne faire tous ensemble qu'un seul corps d'humanité qui puisse augmenter ses forces par son union, et étendre sa durée par ses forces.

Oe lit dans l'*Histoire morale des femmes*, par le spirituel Legouvé : « Entrez dans une église, assistez à une célébration de mariage; quelle pensée vous saisit d'abord à la vue de ces deux êtres qui s'avancent à l'autel? Celle-ci : se gâteront-ils ou s'amélioreront-ils l'un l'autre ? » La loi indienne dans son poétique langage dit : une goutte d'eau salée qui tombe dans un verre d'eau lui donne la saveur du sel; une rivière en se jetant dans l'océan devient océan elle-même : la femme en épousant

un homme se fait à son image. Ce mot est vrai pour l'époux comme pour l'épouse. Au début de l'union, la force éducatrice est tout entière dans les mains de l'homme; Dieu lui envoie cette jeune âme pour qu'il se perfectionne par l'amour qu'il inspire, comme elle par l'amour qu'elle éprouve. C'est en s'épurant pour ainsi dire à la pureté de sa compagne qu'il doit la guider, l'élever jusqu'à ce que, parvenue à l'âge de la femme avec les vertus de la femme et devenue guide à son tour, elle reverse sur lui en salutaires influences, en conseils, en bonheur, tout ce qu'il a su lui conserver en qualités natives. Plutarque dit d'une façon charmante dans sa lettre à Pollianus : « Mon ami, la chambre nuptiale doit être un gymnase d'honneur et de savoir. Ornez donc votre esprit de toutes connaissances, en fréquentant ceux qui peuvent vous être utiles; amassez de tous côtés pour votre femme, ainsi que font les abeilles, lui apportant vous-même et en vous-même tout ce que vous penserez lui pouvoir profiter; devisez avec elle et lui rendez familiers les meilleurs livres et les meilleurs propos que vous pourrez trouver, car vous lui êtes maintenant comme mère et comme père, et il n'est pas moins honorable d'ouïr une femme qui dit à son mari : Tu es mon régent et mon maître en toutes belles sciences, que si elle l'appelle : Mon bien-aimé. » Mais, ajoute le philosophe, il y a des hommes si maladroits qu'ils ne peuvent monter sur leurs chevaux, quand ceux-ci restent droits et qu'ils leur enseignent à se mettre à genoux; ainsi, il se trouve des maris qui, ayant épousé des femmes nobles et de haute maison, ne s'étudient pas à les rendre plus honnêtes et meilleures; mais ils aiment mieux les abaisser là où il faut au contraire maintenir la dignité de la femme comme la juste hauteur du cheval. (PLUTARQUE, *Préceptes du mariage.*)

Plutarque ne semble-t-il poit parler de plus d'un mari de

nos jours? Une jeune femme arrive à eux avec un cœur ingénu et ouvert, ignorante des choses de la vie, attendant pour penser qu'ils aient parlé. Que font-ils? Au lieu de recueillir cette pure flamme et d'y verser doucement l'huile qui doit l'entretenir, ils soufflent brutalement sur elle et l'éteignent. Insensés qui renversent le flambeau qui doit les éclairer. La nature ne nous distille que goutte à goutte, année par année, comme un remède enfin, cette science si facilement mortelle qu'on appelle l'expérience; eux, ils la jettent d'un seul coup dans cette jeune âme comme un poison. Leur femme croit au dévouement; ils la raillent. Elle parle d'abnégation, de sacrifice; ils sourient; cela s'appelle la former. D'où vient cette déraison? De ce que le monde ne comprend encore qu'imparfaitement l'idée du mariage et le rôle de l'épouse...

Voici ce qu'écrivait un jour une mère à sa fille qui venait de se marier : « Ma fille, comment une mère qui vous porte dans son cœur ne serait-elle pas inquiète en réfléchissant sur les suites de l'engagement que vous venez de contracter : pour acquérir un nom et un état distingué il vous faut suivre un mari à deux cents lieues; entrer à dix-huit ans dans une famille étrangère, figurer avec dignité dans un monde inconnu et vous garantir avec adresse de mille piéges qu'on ne manquera pas de vous tendre. Vous avez malheureusement une très-jolie figure, tous les yeux vont être ouverts sur vous et attentifs à vos moindres démarches. Quelle multitude et quelle variété de devoirs n'avez-vous pas à remplir ! Il faut au dedans captiver l'amour, mériter l'estime et gagner la confiance; il faut vous faire respecter et aimer au dehors; contenir sans affectation les vœux indiscrets de ceux qui vous feront la cour; dissimuler sans fausseté avec les jeunes personnes de votre sexe et de votre âge, que vous devez regarder comme autant de rivales jalouses; ôter tout prétexte à l'envie et à la

malignité des autres femmes, qui vous examineront de près pour découvrir votre faible et s'en prévaloir contre vous; en un mot, vous vous croirez environnée d'amis et de panégyristes, et vous serez étonnée, quand le masque tombera, de vous trouver entourée d'ennemis d'autant plus cruels qu'ils vous ont paru plus séduisants. Voilà, ma fille, votre situation.»

L'épouse, naguère esclave de son mari, en est devenue aujourd'hui presque l'égale; je dis presque, car toute association veut un chef, et dans le mariage, c'est le mari qui doit l'être. Cependant une telle union ne saurait être un gouvernement arbitraire, c'est une association, où la supériorité de l'un des contractants ne doit pas enlever à l'autre son droit d'examen et de conseil. L'homme, dont le calme et la rectitude de jugement sont parfois troublés par la fiévreuse activité au milieu de laquelle il est lancé, trouve chez sa femme des avis dont il apprécie à part lui la sagesse, sans que sa vanité masculine lui permette de l'avouer tout haut. La femme vraiment supérieure ménage cette susceptibilité ombrageuse, et cache le sérieux conseil sous la grâce et l'aménité du langage.

Nos mœurs conservent encore comme un reflet des coutumes de nos pères: adorer les femmes, mais ne pas les honorer; leur accorder tout hommage, toute supériorité de galanterie et d'amour, mais ne rien leur concéder dans la vie pratique et sérieuse.

Lorsque la vieillesse arrive, l'ambition et l'amour des plaisirs cessent d'exercer leur pouvoir; l'épouse, peut-être un peu délaissée autrefois, voit se raffermir son influence : n'est-ce pas elle, qui, dans tous les temps, est la providence du foyer domestique, triste et abandonné sans elle?

Dans les grandes et difficiles circonstances, l'organisation de la femme s'arme d'une force supérieure à celle que l'homme peut opposer aux maux de la vie. La plupart du temps, elle

est dépourvue du courage, qui brave la douleur, elle possède l'énergie, qui la supporte; d'ailleurs condamnée à la souffrance par sa nature physique, elle en a fait, dès ses premières années, le rude apprentissage; et là où l'homme faiblit par la révolte, la femme grandit par la résignation.

Au chevet du malade, au lit de mort de l'agonisant, la femme apparaît dans son plus beau jour; à elle de soutenir et de consoler celui qui faiblit et murmure; à elle d'inspirer force et résignation à l'esprit abattu, à l'âme désolée.

Quelle est la première image de l'épouse? Ève: Ève la tentatrice; et les paroles du législateur hébreu sur elle disent son infime et douloureuse mission: *Ton mari te dominera. — Ta concupiscence sera sur ton mari. — Tu enfanteras dans la douleur.* Trois paroles, trois anathèmes; et, marquée de ce sceau fatal, la malheureuse créature s'avance dans la vie pour souffrir, servir, séduire et produire. Toute la femme orientale est là: une esclave, une concubine, une génératrice. Depuis la création jusqu'après les patriarches, l'office et la gloire d'une épouse se résument presque en un seul mot: enfanter. Le monde n'est pas peuplé encore, il faut qu'elle enfante, et les forces entières de son cœur se concentrant sur l'unique rôle qui lui soit laissé, elle ne se passionne et ne vit, ce semble, que pour produire. Rien ne vient mieux à l'appui de cette assertion que l'histoire de Rachel et de Lia. Jacob aimait Rachel, puisqu'il avait travaillé deux fois sept ans pour l'obtenir. Elle était la femme de son choix et il n'avait épousé Lia que par surprise; mais Lia devient féconde, elle monte au premier rang. Dans sa fureur jalouse, Rachel accourt auprès de Jacob et s'écrie: « Donnez-moi des enfants, ou j'en mourrai. » Mais lui, la repoussant avec colère: « Suis-je moi comme Dieu, et n'est-ce pas lui qui empêche que votre sein ne porte fruit? » Il s'éloigne: Rachel alors, appelant à son aide le moyen

le plus étrange, va chercher une jeune et belle servante qu'elle possédait et qui se nommait Bala; puis l'amenant à Jacob: « Allez à Bala, lui dit-elle, afin qu'elle conçoive de vous, que je reçoive entre mes bras ce qu'elle produira et que j'aie des enfants d'elle! » Jacob accepte: Bala conçoit, Rachel triomphe, mais Lia vient d'apprendre cette nouvelle; elle sollicite Jacob de la visiter une seconde fois. Son second fils naît, la gloire est à elle! Je l'emporterai! s'écrie encore à son tour Rachel éperdue; et ayant ramené sa servante Bala à Jacob, ayant obtenu un second enfant, une sorte de joie triomphale la saisit et elle chante dans son orgueil: « Le Seigneur m'a fait entrer en combat avec ma sœur, et la victoire m'est demeurée. » Un pareil duel dit tout. Cette lutte d'enfantement, cet amour de maternité sans amour maternel, cette passion d'avoir des enfants, non pour eux, mais pour soi, ces rivalités haineuses, cette identification de l'épouse et de la servante, font ressembler à une condamnation l'accomplissement du plus touchant des devoirs. Voilà le premier anathème réalisé.

Le second est plus déshonorant encore: *Ta concupiscence sera sur ton mari*, avait dit Moïse. L'arrêt s'accomplit. Enivrée par cette nature luxuriante de l'Orient, enflammée d'ardeurs sensuelles par cette atmosphère toute chargée de parfums, livrée sans défense par son oisiveté même à tous les délires de la passion, la femme aspire sans cesse après son époux et son maître. Depuis la mer Rouge jusqu'à l'Himalaya, le feu de la concupiscence tombe sur tout ce monde oriental, comme la pluie de soufre sur Sodome. « La femme, s'écrie le législateur de l'Inde, ne regarde pas si un homme est jeune, ni s'il est beau, ni s'il est estropié; il est homme, cela lui suffit: car la mer n'est jamais rassasiée de rivières, le feu de bois, la mort d'êtres vivants, ni la femme d'hommes.... Dès lors le

mariage ne devint plus que l'accouplement de deux malheureux condamnés à se servir de bourreaux mutuels, car la femme n'est pas seulement la concubine de l'homme, elle est son esclave.... L'homme maudit ces êtres qu'il est condamné à posséder et à aimer, et cependant, l'ardeur des instincts matériels et la passion de la propriété s'accroissant dans son cœur en même temps que la colère, les Orientaux multiplient comme malgré eux le nombre de leurs femmes. Les patriarches en avaient deux ou trois ; David épouse quatre femmes, puis dix (voyez les *Rois* dans la Bible). Le harem commence chez les Juifs; le harem, cette institution monstrueuse qu'ils avaient empruntée de Babylone. Bientôt l'épouse tombe encore d'un degré; elle devient moins qu'une machine productrice, comme sous les patriarches, moins qu'un instrument de plaisir comme dans l'Inde; elle devient une chose ainsi que les vases, les troupeaux, et n'a plus qu'une valeur collective. De même qu'un homme riche achète par respect pour sa propre richesse des terres qu'il ne visitera jamais ou des bijoux qu'il ne regardera pas, seulement pour qu'on puisse dire : Il a tant d'objets précieux, il a tant d'arpents de terre; ainsi les rois juifs augmentèrent le nombre de leurs femmes pour témoigner de leur opulence et de leur pouvoir par un nouveau signe représentatif : ce signe, ce furent les femmes. Salomon eut sept cents femmes. Imaginez, si vous le pouvez, le désespoir et les tortures que renfermait ce harem. Figurez-vous ce que, sous ce soleil oriental, dans cette vie toute de luxe et d'oisiveté, parmi ces jardins embaumés, au milieu de cet appareil de recherches, de cette chère exquise, de cette organisation de volupté, figurez-vous ce que devaient souffrir sept cents malheureuses créatures, livrées aux désirs d'une passion unique et inassouvie.

Tel est le point de départ du mariage dans le monde : telle est la pauvre enfant dédaignée, dépravée, enchaînée, que

l'Orient légua à la civilisation occidentale comme l'image de l'épouse.

Rome releva ce type avili, et le seul mot de matrone exprime la sévère grandeur de l'épouse romaine. Plus tard, nouveau progrès : sous l'influence de la religion chrétienne, l'idée de chasteté pénétra dans le mariage, et l'idée de tendresse spiritualiste dans le cœur de l'épouse; mais cependant, en dépit de ces améliorations, l'essence même de l'union conjugale, l'action morale de la femme aimée demeura longtemps un mystère. Dix siècles après Jésus-Christ, sous la féodalité, le monde ne concevait pas encore l'idée du mariage; rien ne le prouve mieux que l'opinion que s'en formaient les cœurs les plus propres à la comprendre. Si une seule femme peut nous représenter l'épouse dans toute sa grandeur, c'est Héloïse. Passion sans bornes, passion sans mélange, enthousiasme pour le génie d'Abailard, soin jaloux de sa renommée, force d'esprit, puissante instruction pour s'associer à ses travaux, tout désigne en elle la femme du grand homme. Cependant elle n'a qu'une crainte, c'est de le devenir. Quand Abailard demande sa main à son oncle le chanoine, elle seule résiste et refuse : elle lui cite les saints et les apôtres qui défendent le mariage aux sages, les philosophes païens qui l'interdisent aux philosophes; elle lui représente en termes pleins d'une vivacité satirique tous les embarras qu'une femme et des enfants apportent aux études sérieuses : « Est-il un homme porté aux méditations, lui dit-elle, qui puisse supporter les vagissements des nouveau-nés, les niaiseries de la nourrice qui les console, les désordres et l'agitation des valets ? » Elle se jette à ses pieds en le suppliant avec larmes de ne pas l'épouser : « Le nom de votre amie, ou plutôt, si vous ne vous en indignez pas, le nom de votre maîtresse, voilà tout ce que je veux, et Dieu m'est témoin que si Auguste, maître de l'univers, m'offrait l'honneur

du titre de son épouse et me donnait avec ce titre le monde entier à gouverner, je trouverais plus de charme et de grandeur à être nommée votre concubine que son impératrice. » Cependant la volonté d'Abailard et les menaces de son oncle, le chanoine Fulbert, la forcent enfin à ce mariage; elle n'y condescend qu'à la condition qu'il demeurera secret. Fulbert, pour relever la réputation de sa nièce, publie cette union cachée; elle dément son oncle. Elle devient mère, et sa grossesse va dénoncer ou sa honte ou son mariage : elle accepte la honte et nie le mariage. « Je ne suis pas sa femme ! » s'écrie-t-elle sans cesse. Pourquoi donc cette obstination à refuser ce titre et à se déshonorer? Là ne se montre pas seulement l'excès d'un amour qui ne veut rien devoir à la contrainte et se révolte à l'idée d'imposer des chaînes à l'objet aimé, c'est encore, c'est surtout la crainte d'arrêter le génie d'Abailard et d'éteindre, en s'en emparant pour elle, ce brillant flambeau que Dieu avait allumé pour le monde. Une entrave aux pieds de l'homme supérieur, voilà le mariage pour Héloïse. Belle âme ! aveugle à force de dévouement, qui ne devinait pas qu'Abailard soutenu par elle eût été deux fois Abailard, que la présence continue de la femme aimée, que sa vigilance maternelle autour de nos actions et de nos travaux, enrichissent notre intelligence de toutes les délicatesses de l'âme féminine, et qu'enfin la pratique de la vie, une femme à soutenir, des enfants à élever, eussent donné peut-être à son égoïste amant ce qui lui a toujours manqué, le cœur d'un homme avec la tête d'un philosophe. Mais pouvait-elle juger autrement le mariage? Que lui représentait-il de tous côtés? N'était-il pas méconnu et comme avili à la fois par la brutalité de sentiment des barons féodaux et par la sévère condamnation de quelques sectes ascétiques du christianisme? Épouvantés des excès qu'avaient enfantés les passions des sens et par lesquels

le corps humain avait comme déshonoré la nature humaine, les sectes le déclarèrent boue et fange et appelèrent honteux tous ses désirs. De là à déconseiller le mariage il n'y avait qu'un pas; ce pas fut franchi. Saint Paul avait dit, dans son épître aux Corinthiens : « Celui qui marie sa fille ne commet pas un péché, mais celui qui ne la marie pas fait une bonne œuvre. Qu'il la marie pourtant si elle ne peut pas garder la continence, car il vaut mieux se marier que de brûler. » Voilà toute la pensée de l'apôtre : le mariage n'est pas l'état idéal de la nature humaine, l'accomplissement le plus parfait de la loi divine, c'est la satisfaction acceptée d'un besoin matériel comme la soif ou la faim. Tertullien va plus loin que saint Paul dans son *Traité de l'ornement des femmes.* Une indignation qu'il croit sainte s'empare de lui à la vue de la femme. Dans son emportement, qui calomnie même les caresses maternelles, il anathématise tout ce qui vient de l'épouse, tout, jusqu'à ces êtres charmants qu'on aime avant de les connaître, les enfants. « Pas d'enfants, dit-il, les enfants seront un encombre au jour où il faudra avoir les pieds libres; et quand la première trompette de l'ange sonnera, il n'y a que les vierges qui s'élanceront sans gêne à sa voix, car elles n'auront aucun fardeau nuptial qui tressaille dans leur sein ou qui s'agite à leur mamelle. » (TERTULLIEN, *les deux livres à sa femme.*)

Saint Jérôme dépasse encore Tertullien. Ce fougueux martyr de lui-même, qui avait tant souffert par la chair que, pour la dompter, il se couchait nu sur la terre nue, et demeurait des jours entiers sans nourriture; saint Jérôme, dans son *Traité sur la virginité,* réagit contre cette chair maudite avec toute la fureur de la vengeance. Anathème sur le mariage! il n'en veut plus. « Mettons, mettons, s'écrie-t-il, la main à la cognée, et coupons par ses racines, l'arbre stérile du mariage.

Dieu avait permis le mariage, j'en conviens; mais Jésus-Christ et Marie ont consacré la virginité. » La virginité, tel est en effet l'idéal qu'il propose à toute la terre; il en devient l'apôtre. Transportant dans la peinture de cet état les élans enflammés de ses anciennes passions terrestres, il arrache au monde tout ce peuple de femmes qui vivaient de sa parole, et à sa voix, jeunes et vieilles, belles et difformes, riches et pauvres, nobles et obscures, quittant leurs parents, leur maison, se précipitent vers la virginité. La jeune Démétriade, issue d'une des plus puissantes familles de Rome, dépouille ses riches habits, ses parures d'or, ses bijoux, et paraît aux yeux de sa mère stupéfaite, revêtue d'une robe de bure; elle est vierge. Une jeune fille que ses parents voulaient marier s'élanee par la fenêtre et se tue pour demeurer vierge. L'amour de la virginité devient une sorte de passion, et l'institution du mariage s'ébranlant sous tant d'attaques différentes, l'on vit poindre à l'horizon, puis se dessiner peu à peu, puis s'élever jusqu'au zénith et éclairer tout le moyen âge, l'astre nouveau de ce ciel orageux, l'image de la vierge Marie, image qui était à la fois un idéal et une réalité. Marie est vierge et elle est mère; un enfant et pas d'époux, n'est-ce pas toute l'histoire du mariage au moyen âge? Elles aussi, ces femmes méconnues, à qui leurs barons ne demandaient que des héritiers, elles devenaient mères sans devenir épouses, si l'on peut parler ainsi. Elles étaient vierges avec un enfant dans les bras.

Cependant, au milieu de ces résistances, le type de l'épouse et du mariage achevait son développement à l'aide des théories mêmes qui lui faisaient obstacle. Retour étrange! Tandis que les fondateurs de l'ascétisme frappaient l'amour et le mariage d'une sorte de malédiction, l'amour, élément immortel, trouvait dans la doctrine de Jésus un point d'appui pour devenir l'âme de la femme, et le mariage, méconnu sur la

terre, réalisait ailleurs son idéal. Ailleurs que sur la terre! dira-t-on; et où donc? Dans le ciel!

Ceci est un des points les plus intéressants et les plus curieux de l'histoire des femmes; nous l'avons déjà indiqué. Jésus est celui qui émancipa leur âme, et leur ouvrit cette vie du sentiment, où la passion même est comptée comme un motif de pardon; aussi est-ce de lui que date une affection toute nouvelle dans le monde, l'amour de Dieu. Cette opinion semblera peut-être un blasphème; elle n'est pourtant qu'une vérité. Les femmes juives tremblaient devant Jéhova; les femmes païennes courbaient le front sous la foudre de Jupiter; les femmes chrétiennes aimèrent Jésus. Relisez le naïf et divin Évangile de saint Luc; vous voyez les femmes toujours mêlées à la vie et à la mort du Sauveur. A peine paraît-il qu'elles sentent leur Dieu dans ce Dieu du cœur. Marthe, sœur de Lazare, le sert et le soigne; Marie se couche à ses pieds et l'aime, pendant qu'il laisse tomber de sa bouche angélique cette parole profonde qui éclaira tout le point de la question qui nous occupe : *Marie a choisi la meilleure part, et cette part ne lui sera pas ôtée.* C'est une femme qui, au milieu d'une prédication de Jésus, s'écrie tout à coup avec une tendresse passionnée : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté! les mamelles qui vous ont nourri! » Ce sont les femmes qui, après sa descente au sépulcre, viennent observer où il est enseveli, et préparent des aromates et des parfums pour l'embaumer. N'a-t-il pas absous la femme adultère, relevé Madeleine noyée de larmes, conversé avec la courtisane égyptienne? Aussi quand, le troisième jour, Marie Madeleine vient au sépulcre avec les apôtres, et qu'ils voient tous que le corps est enlevé, les apôtres s'éloignent, mais Madeleine reste. Elle se tient en dehors du tombeau et pleure, elle se penche vers le sépulcre vide et pleure encore. Puis apercevant deux

anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été le corps de Jésus qui lui disent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ?—*Je pleure, dit-elle, parce qu'ils m'ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.* » Que d'affections tendres dans ce mot, qui va devenir le cri ou le soupir de toutes les femmes: *Mon Seigneur!* C'en est fait, un nouveau sentiment les soutiendra désormais dans leurs luttes, les calmera dans leurs souffrances, les consolera de ne rien être et de ne rien faire, elles aimeront leur Seigneur. Que leur importent les brutalités de leurs maris ? Elles ont un autre époux dans le ciel, elles ont un autre mariage où s'épanche et se spiritualise tout ce que leur âme a de force pour aimer. Grossier baron, tu te crois le mari de cette femme parce que tu la possèdes, mais ce n'est que son enveloppe extérieure que tu presses entre tes bras; son âme, désormais trop haute pour se contenter de la part matérielle que tu lui fais, son âme t'échappe et va s'unir à l'objet divin, au céleste martyr qu'elle aperçoit au pied de son lit, cloué sur la croix. Voilà son véritable bien-aimé; amour réel, profond, auquel elle est fidèle et dont Jésus est jaloux. Le martyre de Jésus a été le martyre de beaucoup de femmes du moyen âge; beaucoup d'entre elles ont souffert sa passion. Que de torrents de larmes ont coulé sur ce corps crucifié! Que d'étreintes l'ont serré contre des cœurs brûlants et chastes! Jamais être visible, humain, fut-il plus adoré, plus pleuré? (*OEuvres de sainte Thérèse, cantiques.*) Sainte Thérèse meurt de regret de ne pouvoir mourir, c'est-à-dire de ne pouvoir le rejoindre. Catherine d'Oignies s'évanouit de douleur, si elle regarde longtemps le crucifix. Ainsi l'anathème jeté sur la passion enfantait la passion; ainsi la réaction contre l'amour allait se perdre dans l'amour même. Seulement, renouvelée par le divin objet de leur adoration, l'âme des femmes se purifiait en s'enflammant. Leur éducation était faite, le flambeau

était allumé, il ne s'agissait plus que de ramasser sur la terre quelques-uns de ces rayons qui remontaient tous vers le ciel.

Qui fut chargé par Dieu de cette mission? La chevalerie. Seulement, les mœurs de cette époque faisant obstacle au perfectionnement complet du mariage, et le rôle de l'épouse ne pouvant se dessiner au sein de l'union conjugale, il alla se former en dehors d'elle sous une autre figure...

L'institution de la chevalerie nous révèle un fait bizarre, c'est qu'au moyen âge, il y eut presque toujours pour la femme un mariage à côté du mariage; elle conservait pour son mari sa personne, la fidélité matérielle, les services, les soins extérieurs: pour l'amant, l'âme, les pensées d'honneur, sa vie spirituelle; ainsi donc, au mari la personne et à l'amant l'âme; mais on pourrait craindre pour nos aïeux féodaux qu'il ne se soit glissé parfois quelque confusion dans le partage de ces deux royaumes, et que leurs femmes ne se soient peut-être trompées de propriétaire...

Fausse inquiétude! Tous les droits étaient réglés par arrêts judiciaires. Voici un arrêt curieux qui marque d'une manière décisive la différence de l'amour et du mariage. Un chevalier était épris d'une dame qui avait déjà un engagement; la dame, pour se délivrer de ses poursuites, lui promit de l'aimer, si jamais elle perdait l'amour de son ami. Deux mois après, elle épouse cet ami. Qu'arriva-t-il? C'est que l'aspirant éconduit se présenta devant elle et la requit de tendresse, disant qu'elle n'avait plus le droit d'aimer son premier amant, puisqu'elle l'avait épousé. Survint un arrêt de la cour, arrêt d'une princesse, d'une reine, de la reine Éléonore, qui, après quelques détours, décida que si la dame donnait ce qu'elle avait promis elle serait louable (*laudabilis*).

Sous ces établissements d'apparence ridicule et frivole, et où le bel esprit occupait sans doute une grande place, se ca-

chait cependant un fait sérieux et digne de l'attention de l'historien: une protestation contre le mariage grossier de nos pères, poursuit le spirituel auteur de l'*Histoire morale des femmes*, E. Legouvé, dont les travaux et le mérite incontestable viennent de lui ouvrir les portes de l'Académie française. Le code de l'amour censurait et réformait le code matrimonial, ou plutôt il était en partie le code matrimonial lui-même. Plus sévère que le mariage, cette affection libre inspire des devoirs réels et rigoureux aux deux amants. La loi civile disait: Une femme dont le mari est absent pendant dix ans sans qu'on ait de ses nouvelles a le droit de se remarier. (*Assises de Jérusalem, cour des Nobles.*) Le code d'amour disait: L'absence de l'amant, quelque temps qu'il la prolonge, quelque avare qu'il soit de messages ou de lettres propres à réjouir ou consoler sa dame, cette absence ne relève pas la femme de son attachement. La loi civile disait: La femme veuve après un an et un jour de veuvage peut prendre un second mari; le code d'amour imposait à l'amie deux années de veuvage de cœur. Les lois féodales, qui permettaient au mari de battre sa femme pourvu que ce ne fût que modérément, faisaient du mari un grossier possesseur; le code d'amour imposait à l'amant le respect, comme une loi fondamentale.

Enfin, et là se trouve le point capital, les mœurs de la féodalité ne donnaient à l'épouse aucun pouvoir moral sur l'époux, tandis que le code d'amour faisait de la femme le guide et l'associé de l'homme. Ainsi se réalisait, en dehors du mariage et en contradiction avec le mariage, ce qui constitue son essence intime, la fusion des âmes et le perfectionnement mutuel. En vain tombèrent les cours d'amour; l'humanité n'en avait pas moins reçu d'elles et n'en garda pas moins dans sa conscience ce type précieux du rôle de la femme. La marche du temps fit le reste, et depuis cette époque l'amour et le

mariage se présentent aux âmes élevées comme deux frères invinciblement liés l'un à l'autre, incomplets l'un sans l'autre et tout-puissants l'un par l'autre. En effet, en passant de la maîtresse à l'épouse, cette influence de la femme moralisatrice trouve soudain le caractère si nécessaire qui lui manquait alors, la continuité. L'empire de l'amante ne survit pas à la jeunesse qui le fait naître, et souvent il a la frivolité de cet âge, comme il a sa grâce éphémère; le mariage seul lui donne du sérieux et de la durée; il fait un devoir de ce qui était un jeu, une règle pour la vie de cette loi d'un jour, une autorité calme de cette impétueuse domination. La femme ne peut avoir d'action salutaire sur l'homme que dans le mariage, et le mariage seul peut faire de l'homme un être complet.

Sans doute ce n'est encore que par couples isolés que Dieu produit à nos regards l'image de ces unions idéales, mais le bien commence toujours par être une exception avant de devenir une règle, et nous pouvons, sans crainte d'être appelé rêveur, tracer le portrait de ces rares élus qui nous doivent servir de modèles.

Entre de tels époux pas de commandement, pas d'inférieur ou de supérieur, aux yeux du mari surtout; car son seul vœu est d'apprendre la liberté de sa femme et de lui ordonner de vouloir. Dans cette sainte alliance, le mélange des qualités se transforme en échange; elle devient plus forte auprès de lui, il devient meilleur auprès d'elle; la tendresse, ce divin sentiment qui joint à toute l'ardeur de la passion la douceur pénétrante de la sympathie, la tendresse s'insinuant entre leurs cœurs les fond pour ainsi dire en un seul. Ils ont sans doute d'autres objets bien chers d'affection, des enfants, une mère; mais rien n'est pareil à ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Il n'y a qu'elle qui soit lui, il n'y a que lui qui soit elle; les mêmes pensées arrivent sur leurs lèvres aux mêmes moments;

leurs visages, par l'habitude des sentiments semblables, contractent une sorte de ressemblance, et, à les voir comme à les entendre, on sent entre eux une parenté plus puissante que celle du sang, la parenté de l'âme.

Une telle union ne craint pas même les années et leurs ravages. C'est le misérable emploi de la vie des femmes, c'est leur oisiveté et toutes les mesquines passions qu'elle enfante, qui flétrissent leur visage avant le temps, qui flétrissent leur bonheur avec leur visage. Tant que dure la jeunesse (la jeunesse, le plus charmant des mensonges), la rondeur des lignes de la figure dissimule tout, et si un mauvais mouvement de l'âme y imprime un pli délateur, ce pli s'efface aussitôt sous l'élastique ressort de cette chair juvénile; mais quand vient l'âge, chaque pensée habituelle creuse sa ride : c'est la vanité qui contracte les lèvres; c'est l'envie qui enfonce la bouche, et le désenchantement de l'époux suit bientôt le déclin prématuré de la femme. L'épouse dont nous avons dessiné le portrait n'a rien à redouter de pareil de la main du temps. On reprochait un jour à Michel-Ange d'avoir représenté la vierge Marie encore belle dans un âge qui n'était plus la jeunesse : « Ne voyez-vous pas, répondit-il, que c'est la beauté de son âme qui a conservé celle de son visage ? » Ainsi de l'épouse vraiment épouse; tout ce qu'elle a fait de bien pendant sa longue carrière conjugale et maternelle, tout ce qu'elle a pensé de pur et d'élevé répand sur ses traits un charme de physionomie, une noblesse inconnue même au jeune âge : la finesse de son esprit plus exercé y ajoute une grâce piquante, et parfois le temps lui a, ce semble, autant apporté qu'emporté.

Vienne donc la vieillesse elle-même, elle n'altérera cette union que lorsqu'elle la brisera. Quand les enfants éloignés ou établis laisseront seuls auprès du foyer les deux vieux compa-

gnons, la mémoire de cette vie commune si pure et si tendre, la conscience de s'être perfectionnés l'un l'autre, la certitude d'immortalité que donne une affection qui n'a jamais faibli, suffiront pour défendre leurs âmes du contact glacé de l'âge. Cette affection s'empreindra même d'une mélancolie solennelle à la vue de la terre qui s'éloigne, de Dieu qui s'approche, et ils s'aimeront à la fois comme des êtres qui vont se quitter et comme des êtres qui se retrouveront !

« Il n'existe pas d'époque si reculée qu'elle soit, dit madame Gasparin, où l'esprit humain n'ait dirigé ses investigations sur le caractère et sur la mission des femmes. Longtemps on s'est contenté d'un coup d'œil rapide, jeté de haut en bas, et qui ne rapportait à l'observateur qu'une image superficielle, empreinte de préjugés autant que de vérité. En émancipant les femmes, en donnant plus de liberté, plus de spontanéité à leurs mouvements, le progrès des lumières leur a fait une plus grande place dans la société, et les a rendues l'objet d'études plus sérieuses. »

Durant tout le règne du paganisme, les femmes furent dans le monde comme n'y étant pas, exclues de la famille, ou n'y remplissant qu'un rôle subalterne ; exclues des œuvres littéraires, ou y apparaissant seulement avec leurs attraits physiques. Traitées en esclaves, se courbant individuellement sous la volonté sèche et rude de leurs maîtres ou de leurs maris, elles ne virent qu'un but à leur vie : plaire et obéir. Comme les affections n'avaient pas subi l'influence régénératrice du christianisme, comme les volontés ne s'étaient pas veloutées, pour ainsi dire, dans l'atmosphère d'une religion sainte, la nécessité resta dure, farouche, et le but, au lieu de purifier l'âme de la femme, tendit à la corrompre en développant toutes ses passions sensuelles. Loin de considérer les femmes en sœurs, en amies destinées à partager les peines, les joies de

l'existence et l'éternel avenir; loin de les regarder comme des êtres plus faibles, mais complémentaires, si l'on peut ainsi s'exprimer, on ne vit en elles que les passifs instruments d'une félicité plus ou moins brutale, et les hommes ne leur accordèrent dans leur cœur qu'une place analogue à celle que tenaient dans leur vie les heures de passion et de frivolité.

Si, en effet, l'on suit attentivement dans leurs vicissitudes diverses le cours des destinées féminines, l'esprit demeure frappé d'une contradiction inexplicable et cependant universelle; la fécondité de la femme ne lui donne presque aucun droit légal sur l'éducation et la direction de ses enfants, et en même temps elle lui vaut mille priviléges extra-maternels. Mère, elle est sans pouvoir comme mère, mais elle voit tomber une partie de ses chaînes d'épouse et de femme.

Dans l'Inde, l'épouse qui enfantait prenait le titre de *djajaté* (celle qui fait renaître), parce que son mari renaît en elle, et à ce titre était attachée la charge de veiller au feu des sacrifices, de distribuer les aumônes et de recevoir les hôtes, honneur si envié chez les Orientaux. La djajaté ne pouvait être répudiée sans cause qu'au bout de douze ans, si elle avait des filles; jamais, si elle avait des fils. Chez les Juifs, nous avons vu par l'acte extraordinaire de Rachel quel rôle immense la maternité jouait dans la destinée de l'épouse. Ce n'était pas seulement sa consolation, son orgueil, c'était son soutien. Anne, femme d'Elcana, est stérile; elle pleure et n'ose pas monter au temple : son orgueilleuse et féconde rivale, Phénenna, la seconde femme de son mari, l'humilie et l'accable sans cesse de sarcasmes. Anne ne répond pas... *elle est stérile.* Son mari offre un sacrifice, il donne à Phénenna et à ses enfants plusieurs parts dans l'hostie, mais il n'en donne qu'une seule à Anne... *Elle est stérile.* Que dis-je? Cette part même, elle n'ose pas la manger, elle ne s'en trouve pas digne. Mais, prosternée

aux pieds de l'Eternel et noyée de larmes, elle est si éperdue dans sa douleur que le grand prêtre veut la chasser comme si elle était ivre. Cependant le Seigneur a pitié d'elle, elle conçoit, elle est mère; alors s'échappe de ses lèvres cet hymne entraînant si souvent répété : « Mon cœur a tressailli d'allégresse dans le Seigneur, et mon Dieu m'a comblée de gloire!... » Sublime chant d'action de grâces, qui n'est pas seulement une expression d'ivresse maternelle, mais un hymne de délivrance, le cri de joie de la captive qui voit tomber ses fers.

Dans la Grèce, la femme mariée depuis peu était tenue aussi sévèrement que les vierges, et pouvait à peine sans permission passer d'un appartement dans un autre; mais dès qu'elle avait un enfant, la réclusion cessait.

A Rome, la maternité donnait à l'épouse le droit d'hériter de son mari, le droit d'hériter d'un étranger.

Quand les guerres civiles eurent dépeuplé l'Italie, une ordonnance fort ingénieuse de César, et dont l'intention est spirituellement prouvée par Montesquieu, déclara que les femmes qui avaient des enfants pourraient seules avant l'âge de quarante ans porter des pierreries ou aller en litière; c'était charger la coquetterie de repeupler la république. Bientôt la femme, par cela seule qu'elle était mère, appela plus d'un privilége sur la tête de son mari; elle lui acquérait le droit de prendre le premier des faisceaux s'il était consul, de parler le premier au sénat, d'aspirer aux magistratures avant l'âge: chaque enfant dispensait d'une année : autant de faveurs dues par le mari à la mère, autant de motifs d'affection de plus dans le ménage. Enfin l'indépendance personnelle de la femme eut la même origine.

La femme à Rome était toujours pupille. « Les anciens ont voulu, dit la *loi des Douze Tables*, que la femme, à cause de la légèreté de son esprit, fût en tutelle. » Pubère ou impubère,

mariée ou fille, mère ou stérile, orpheline ou non, elle demeure sous une direction étrangère. Si elle reste fille, c'est son père qui est son maître; si elle est mariée par confarréation, c'est son mari; son père et son mari meurent-ils, elle tombe sous la tutelle de son plus proche agnat. Cet agnat meurt, la tutelle passe à l'agnat du second degré. Elle perd tous ses agnats, la loi Attilia lui fait nommer par les magistrats ou les tribuns du peuple un tuteur attilien. Cette chaîne ne se brise jamais; à l'anneau qui tombe en succède un autre. Or, qui détruisit enfin cette antique servitude! le talisman souverain, le titre de mère. D'abord un sénatus-consulte de Claude décida qu'une ingénue qui avait trois enfants et qu'une affranchie qui en avait quatre seraient par ce seul fait libres de la tutelle de l'agnat, c'est-à-dire maîtresses de leurs biens; puis la tutelle des pères fut bornée au temps de la minorité; enfin la tutelle attilienne elle-même fut abolie, et les femmes romaines cessèrent d'être pupilles en devenant mères.

Tels furent les priviléges extra-maternels que la femme et l'épouse durent à la maternité. Mais, par une contradiction bizarre, là s'arrêta leur émancipation; libres par leurs enfants, elles ne furent libres ni de les diriger, ni de les élever, ni de les marier.

Nullité de la femme, nous dirons presque absence de la femme. Ici et là quelques flatteries s'adressant aux qualités extérieures; nulle part l'analyse touchante de ces facultés du cœur essentiellement féminines qui, s'épanouissant dans le mystère de la famille comme la violette dans la nuit que lui fait sa feuille, vont parfumant tout ce qui les entoure. Pas un examen sérieux, pas une recherche motivée par un intérêt sincère; de temps à autre l'exaltation de ces vertus roides et antipathiques qu'on appelle les vertus romaines; plus souvent l'exaltation de ces vices colorés empreints d'une grâce corrom-

pue qu'on célébrait aussi chez les courtisanes, et dont la Grèce semblait posséder les types les plus séduisants : voilà ce que nous offre le paganisme.

Avec la foi chrétienne naquirent d'autres besoins, d'autres idées et d'autres faits. Un de ses premiers actes fut de rendre à la femme son influence et sa dignité. Appelées au salut, les femmes sentirent le germe de l'immortalité se réchauffer en elles. Les hommes, arrachés à leurs emportements par une loi précise et par leur conscience, qui se réveillait pour sanctionner cette loi, les hommes se tournèrent vers celle qui doit être leur compagne durant le voyage d'ici-bas. Ils lui demandèrent autre chose que l'éclat des dons physiques, autre chose que l'obéissance forcée; ils voulurent d'elles le renoncement que dicte la tendresse, l'appui que prête l'union dans une même et divine croyance. La sainteté divine de la loi juive avait produit la gravité de l'union conjugale et son élévation dans une mesure inconnue aux peuples païens. La pureté et la puissance du christianisme donnèrent la pureté et la puissance du mariage dans des proportions cent fois plus parfaites et plus grandes; la femme, comme épouse et comme mère, exerça sur l'humanité une action bénie, et dans le cercle de la famille un apostolat dont la Bible et les annales chrétiennes nous révèlent l'importance.

Mais les bouleversements qui accompagnèrent l'établissement de la foi nouvelle, le reste du paganisme dont ne purent entièrement se dépouiller les nations qui en avaient si longtemps suivi les règles, l'opposition naturelle de cette chair, qui depuis le commencement est en inimitié avec Dieu, tout cela, montant ainsi qu'une fumée épaisse, ternit bien vite l'éclat du soleil levant.

Des devoirs des époux.

Les époux se doivent mutuellement fidélité secours et assis-

tance. Le mari doit protection à sa femme, et la femme obéissance à son mari. Voilà toute la morale des époux, selon Portalis. On a longtemps disputé sur la préférence ou l'égalité des deux sexes. Rien de plus vain que ces disputes. La différence qui existe dans leur être en suppose dans leurs droits et leurs devoirs respectifs. Sans doute, dans le mariage, les deux époux concourent à un objet commun, mais ils ne sauraient y concourir de la même manière. Ils ne peuvent partager les mêmes travaux, supporter les mêmes fatigues, ni se livrer aux mêmes occupations. Ce ne sont point des lois, c'est la nature même qui a fait le lot de chacun des deux sexes; la femme a besoin de protection, parce qu'elle est la plus faible; l'homme est plus libre, parce qu'il est le plus fort.

La prééminence de l'homme est indiquée par sa constitution même, qui ne l'assujettit pas à autant de besoins, et qui lui garantit plus d'indépendance pour l'usage de son temps et pour l'exercice de ses facultés : cette prééminence est la source du pouvoir de protection que la loi reconnaît dans le mari.

L'obéissance de la femme est un hommage rendu au pouvoir qui la protége, et elle est une suite nécessaire de la société conjugale, qui ne saurait subsister si l'un des époux n'était subordonné à l'autre.

Le mari et la femme doivent incontestablement être fidèles à la foi promise; mais l'infidélité de la femme suppose plus de corruption et a des effets plus dangereux que l'infidélité du mari : aussi l'homme a-t-il été jugé moins sévèrement que la femme. Toutes les nations, éclairées en ce point par l'expérience et par une sorte d'instinct, se sont accordées à croire que le sexe le plus aimable doit encore, pour le bonheur de l'humanité, être le plus vertueux.

Les femmes connaîtraient peu leurs véritables intérêts, si

elles pouvaient ne voir, dans la sévérité apparente dont on use à leur égard, qu'une rigueur tyrannique plutôt qu'une distinction honorable et utile. Elles ont reçu du ciel cette sensibilité douce qui anime la beauté, et qui est sitôt émoussée par les plus légers égarements du cœur ! ce tact fin et délicat qui ne se conserve ou ne se perfectionne que par l'exercice de toutes les vertus ! enfin cette modestie touchante qui triomphe de tous les dangers et qu'elles ne peuvent perdre sans devenir plus vicieuses que nous. Ce n'est donc point dans notre injustice, mais dans leur vocation naturelle, que les femmes doivent chercher le principe des devoirs plus austères qui leur sont imposés pour leur plus grand avantage, au profit de la société.

Respect du lien conjugal.

Que le mariage soit la sanctification de la tendresse et non le lien brutal qui contraint et brise les cœurs, il sera respecté : la femme prendra sa véritable place et la famille redeviendra sainte et vénérée.

C'est dans le mariage que la sensibilité est un devoir : dans toute autre relation la vertu peut suffire ; mais dans celle où les destinées sont entrelacées, il semble qu'une affection profonde est presque un lien nécessaire.

Un ami du même âge, auprès duquel vous devez vivre et mourir, un ami dont tous les intérêts sont les vôtres, dont toutes les perspectives sont en commun avec vous, y compris celle de la tombe, voilà le sentiment qui contient tout le sort. Quelquefois, il est vrai, vos enfants et plus encore vos parents deviennent vos compagnons dans la vie, mais cette rare et sublime jouissance est d'accord avec toute l'existence humaine.

D'où vient donc que cette association si sainte est si souvent profanée ? J'oserai le dire : c'est à l'inégalité singulière que

l'opinion de la société met entre les devoirs des deux époux qu'il faut s'en prendre ; le christianisme a tiré les femmes de l'esclavage. L'égalité devant Dieu étant la base de cette admirable religion, elle tend à maintenir l'égalité des droits sur la terre; la justice divine, la seule parfaite, n'admet aucun genre de privilèges, et celui de la force encore moins qu'aucun autre. Cependant il est résulté de l'esclavage des femmes des préjugés qui, se combinant avec la grande liberté que la société leur laisse, ont amené beaucoup de maux.

On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles : rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes. Mais si la destinée des femmes doit consister dans un acte continuel de dévouement à l'amour conjugal, la récompense de ce dévouement, c'est la scrupuleuse fidélité de celui qui en est l'objet.

La religion ne fait aucune différence entre les devoirs des deux époux; mais le monde en établit une grande, et de cette différence naissent la ruse dans les femmes et le ressentiment dans les hommes. Quel est le cœur qui peut se donner tout entier sans vouloir un autre cœur aussi tout entier ? Qui donc accepte de bonne foi l'amitié pour prix de l'amour ? Qui promet sérieusement la constance à qui ne veut pas être fidèle ? Sans doute la religion peut l'exiger ; mais qu'il est injuste l'échange que l'homme se propose de faire subir à sa compagne !

Il y a dans un mariage malheureux une force de douleur qui dépasse toutes les peines de ce monde. L'âme entière d'une femme repose sur l'attachement conjugal : lutter contre le sort, s'avancer vers le cercueil sans qu'un ami vous soutienne, sans qu'un ami vous regrette, c'est un isolement dont les déserts de l'Arabie ne donnent qu'une faible idée, et quand tout le trésor de vos jeunes années a été donné en vain ; quand vous

n'espérez plus pour la fin de la vie le reflet de ces premiers rayons; quand le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore et qu'il est pâle et décoloré comme un spectre livide, avant-coureur de la nuit, notre cœur se révolte; il nous semble qu'on l'a privé des dons de Dieu sur la terre; et si vous aimez encore celui qui vous traite en esclave, puisqu'il ne vous appartient que parce qu'il dispose de vous, le désespoir s'empare de toutes les facultés, et la conscience elle-même se trouble à force de malheurs.

Tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution qui change les opinions des hommes sur la constance que leur impose le lien du mariage, il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la moralité de tous les deux souffrira.

La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire de la femme. Quel être dégradé ne serait-elle pas sans l'une et sans l'autre! Mais le bonheur général et la dignité de l'espèce humaine ne gagneront pas moins peut-être à la fidélité de l'homme dans le mariage. En effet, qu'y a-t-il de plus beau dans l'ordre moral qu'un jeune homme qui respecte cet auguste lien? L'opinion ne l'exige pas de lui, la société le laisse libre : une sorte de plaisanterie barbare s'attacherait à déjouer jusqu'aux plaintes du cœur qu'il aurait brisé; car le blâme se tourne facilement contre les victimes. Il est donc le maître, mais il s'impose des devoirs; nul inconvénient ne peut résulter pour lui de ses fautes; mais il craint le mal qu'il peut faire à celle qui s'est confiée à son cœur, et la générosité l'enchaîne d'autant plus que la générosité le dégage.

La fidélité est commandée aux femmes par mille considérations diverses; elles peuvent redouter les périls et les humiliations, suites inévitables d'une erreur. La voix de la conscience est la seule qui se fasse entendre à l'homme; il sait qu'il fait

souffrir; il sait qu'il flétrit par l'inconstance un sentiment qui doit se prolonger jusqu'à la mort et se renouveler dans le ciel.

Si le jeune homme veut partager avec un seul objet les jours brillants de sa jeunesse, il trouvera sans doute parmi ses contemporains des railleurs qui prononceront sur lui le grand mot de duperie, la terreur des enfants du siècle. Mais est-il dupe, le seul qui sera vraiment aimé? car les angoisses ou les jouissances de l'amour-propre forment tout le tissu des affections frivoles et mensongères. Est-il dupe, celui qui ne s'amuse pas à tromper, pour être à son tour plus trompé, plus déchiré peut-être que sa victime? Est-il dupe enfin, celui qui n'a pas cherché le bonheur dans les misérables combinaisons de la vanité?

Non : Dieu a créé l'homme la première comme la plus noble des créatures, et la plus noble est celle qui a le plus de devoirs. « C'est un abus singulier de la prérogative d'une supériorité naturelle, que de la faire servir à s'affranchir des liens les plus sacrés, tandis que la vraie supériorité consiste dans la force de l'âme, et la force de l'âme, c'est la vertu. » (Madame DE STAEL.)

Dans tous les temps et dans tous les lieux, les lois politiques, fondées sur celles de la nature, ont encouragé le mariage, en accordant des récompenses ou d'honorables distinctions à ceux qui en subissaient le joug, et en soumettant à des privations, quelquefois mêmes à des châtiments réels, ou en frappant de quelques marques de déshonneur ceux qui s'en affranchissaient. Qui ne sait que la stérilité du célibat était chez les Juifs une espèce d'opprobre, et que chez les anciens chrétiens, les hommes qui, au mépris du vœu de la nature, dérogeaient au commandement divin exprimé dans le saint livre, par l'expression à la fois si éloquente et si naïve de *multiplicate*, étaient

privés de quelques-uns de leurs droits, et avant tout jugés indignes des charges de la magistrature? Les Romains décernaient des couronnes à ceux qui avaient été mariés plusieurs fois; et les Spartiates, gouvernés par des lois dont, malgré quelques exagérations, la prévoyance, l'éclat et la sagesse seront à jamais célèbres, instituèrent en l'honneur de l'union légale des fêtes où ceux qui s'étaient voués au célibat étaient l'objet de la risée générale, et publiquement bafoués par les femmes.

Il faut dire cependant que, malgré l'importance attachée par les législateurs de tous les siècles à l'institution du mariage, il est rare que des motifs politiques particuliers ne les aient pas empêchés d'avoir égard aux considérations médicales favorables à cette union légitime. Ainsi on les voit, suivant les temps et les lieux, étendre ou restreindre quelques-unes des conditions physiques exigées par le mariage, ainsi que la faculté de l'annuler ou de le dissoudre. La vigueur, les vertus guerrières des citoyens, formaient-elles la principale considération politique, comme chez les Spartiates; les hommes ne pouvaient se marier que fort tard, après trente-sept ans, au rapport de plusieurs historiens. Chez d'autres peuples, tels que les Athéniens, les Romains, où le besoin d'une population nombreuse se faisait sentir, ou lorsque diverses circonstances eurent amené le relâchement des mœurs, comme dans les derniers temps de la république romaine, le mariage était permis, était même favorisé par des avantages particuliers dans les premières années de la puberté. En même temps, pour que les unions ne fussent pas inutiles, il fut, à de certaines époques, défendu aux hommes et aux femmes de se marier à des âges fixes, où l'on supposait éteinte la faculté génératrice. Chez la plupart des peuples antérieurs à l'établissement du christianisme, chez beaucoup de ceux qui ne sont pas soumis à cette religion, le

mariage est envisagé uniquement sous ses rapports civils, et le divorce, la répudiation, sont des droits reconnus aux époux, surtout aux hommes qui firent trop souvent les lois à leur avantage. L'impuissance acquise après le mariage, la stérilité, leur donnèrent de fréquents prétextes d'user de ces droits. Sous l'influence de la religion chrétienne, ces lois et ces mœurs furent modifiées. Le mariage fut regardé comme indissoluble et sacré ; le divorce fut aboli.

L'indissolubilité me semble le sceau suprême de l'institution matrimoniale; c'est vraiment le doigt de Dieu imprimé sur l'union humaine ; c'est la grande idée de l'immuable introduite dans cette vie où tout change; c'est l'espérance de l'infini déposé dans ces cœurs où tout s'éteint, et l'on peut mettre au défi poëtes et philosophes de représenter le type parfait du mariage et d'y placer le mot de divorce. Sublime comme principe éternel, la théorie de l'indissolubilité a joué en outre un grand rôle dans le monde comme institution temporaire et comme instrument social : elle a sauvé, dans les mains de l'Église, le mariage et la femme.

Quand le christianisme parut, le mariage périssait à Rome par le divorce. On sait tous les excès de la Rome impériale. « Telle Romaine, dit Sénèque, compte ses années, non par le nombre des consuls, mais par le nombre de ses maris : Va-t'en, tu te mouches trop; j'en veux épouser une qui ait le nez sec. »

Chez les barbares, le mariage périssait par la répudiation. La répudiation est le droit qu'a le mari de renvoyer sa femme, comme le divorce le droit commun aux deux époux de se séparer et de se remarier.

La Nial-Saga rapporte un exemple remarquable de ce pouvoir despotique. Un des hommes de la haute terre arrive avec sa femme à un festin nuptial. Le hasard place le mari auprès

d'une jeune fille d'une beauté rare; ses yeux ne la quittent pas. Sa femme le raillant sur l'ardeur de ses regards : « Cette femme m'est insupportable, s'écrie-t-il, je la répudie et j'épouse cette jeune fille ! » Il l'épousa.

Il ne fallut pas moins, nous dit le spirituel Legouvé, que la parole de Jésus-Christ, que Dieu lui-même pour lutter contre le monde romain et contre le monde barbare, pour renverser cette servitude et guérir cette dépravation.

Ce combat, ce duel de plusiers siècles entre l'Eglise et la société se trouvent résumés avec toutes leurs dramatiques alternatives dans l'histoire de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie. Rien de plus touchant, non pas qu'Agnès, mais qu'Ingeburge, la première et véritable épouse. Rien de plus cruel que Philippe ; rien de plus noble qu'Innocent III. Ce n'est pas une femme, un mari, un prêtre : c'est l'épouse, l'époux et le civilisateur.

Ingeburge était jeune, belle, fille de roi; si élégante qu'on la comparait à Diane, si pure qu'on l'assimilait à Marie. Philippe-Auguste la veut pour femme. Le roi de Danemark, frère d'Ingeburge, la lui accorde. Elle arrive précédée de sa renommée et la dépassant encore. Philippe la reçoit à Amiens, la passion brille sur son visage : le jour du sacre est fixé, et la cathédrale d'Amiens reçoit bientôt les royaux fiancés. Tout à coup, au milieu de la cérémonie, la figure du roi s'altère, il pâlit ; il détourne les yeux de la belle Ingeburge. Ce qui se passe dans l'âme violente de ce demi-barbare, personne ne peut le dire ; mais il trouve repoussant ce qui lui semblait sublime de beauté ; il abhorre ce qu'il adorait : Ingeburge lui apparaît comme un monstre. Le soir, la chambre nuptiale s'ouvre. L'heure de minuit venue. Philippe y pénètre ; puis un moment après il en sort, et jure qu'il ne sera jamais le mari de cette femme, que Satan est entre elle et lui. De là à un

divorce il n'y a qu'un pas : il le demande, il l'appelle, et avec ce mélange d'impétuosité sans frein et d'astuce patiente propre à ces races barbares, il prépare tout pour cette répudiation. Un prétexte est bientôt trouvé; Ingeburge est sa parente. On dresse un arbre généalogique qui le prouve ; on choisit des évêques qui le déclarent ; et trois mois après cette union un concile s'assemble pour le rompre. La triste fille du Nord y paraît ; elle est seule ; pas un de ses parents autour d'elle, pas un conseil : elle ignore même la langue de France, et pendant plusieurs heures elle suit, pleine d'angoisses, sur la physionomie du roi, dans les regards des prélats, et comme à la trace du bruit de son nom qui se prononce parfois, ce drame où sa vie est engagée. Enfin la décision est rendue, et cette décision c'est le divorce ; on la communique par un interprète à Ingeburge. Alors se levant, et éperdue de douleur, elle s'écrie avec un accent inimitable : *Mala Francia! Mala Francia!* Cette apostrophe inattendue, l'emploi même de cette langue étrangère qui peignait si vivement sa détresse et son impossibilité de se défendre, firent reculer les juges devant leur sentence; mais Philippe les força de signer. Que fait Ingeburge? Elle ajoute un cri plus pénétrant encore à son premier cri, et se retournant pour ainsi dire vers un sauveur absent, mais assuré: *Roma! Roma!* dit-elle. Rome répond. Philippe ne fléchit pas. Il avait chassé sa femme de son lit, il la jette dans un couvent ou plutôt dans une prison. Le Danemark la réclame, il la refuse; le saint-siége la défend, il le brave. Il épouse solennellement une autre femme, Agnès de Méranie, et cependant l'épouse légitime, la reine légitime, une fille de roi, qui avait apporté en dot la valeur d'une province, meurt de faim dans sa retraite, forcée pour vivre de vendre ses habits, ses meubles, plus encore, d'accepter des aumônes d'un de ses juges que le remords pressait. Est-ce tout? Non. Le pape Innocent ayant

enfin cassé le divorce et provoqué une enquête sur la prétendue parenté des deux époux, Philippe renonce à ce moyen : il parle de maléfice; il n'a pas honte d'en appeler à Ingeburge elle-même pour attester que jamais elle n'a été sa femme, et voilà cette pieuse créature obligée de jurer solennellement, devant deux archevêques, que Philippe est entré dans son lit; il faut qu'elle dise le jour et l'heure, qu'elle raconte les circonstances, qu'elle donne les preuves; il faut enfin que l'épouse ouvre elle-même la chambre nuptiale aux yeux de toute l'Europe. Philippe, voyant encore cette ressource lui échapper, en invente une autre : c'est d'Ingeburge elle-même que partira la demande du divorce, c'est elle qui le voudra, qui l'implorera. Alors commence contre la triste prisonnière tout un ensemble systématique de tortures morales et physiques pour la pousser à cette demande : sa nourriture est irrégulière, insuffisante; elle tombe malade, on lui refuse le médecin; il pénètre jusqu'à elle, on refuse de suivre ses ordonnances; la captive recevait d'Innocent des lettres consolatrices, elles sont toutes interceptées; les envoyés de son frère, ses compatriotes, sont exclus de sa présence. Séparée des hommes, on l'isole de Dieu même, on lui compte les jours où elle doit entendre la messe, on lui interdit absolument les instructions religieuses, les offices et même la confession (retirer la confession à cette âme éperdue, c'était lui faire craindre la damnation); aucun être vivant n'approche d'elle, que des hommes stipendiés qui l'accablent d'injures, lui reprochent le malheur de la France frappée d'interdit à cause d'elle, et l'accusent en termes blessants du dégoût de Philippe pour sa personne.

D'abord, dans son désespoir, elle s'écrie en s'adressant au pape : « Mon père, je meurs tous les jours dans mon corps et dans mon âme. Oh ! qu'elle me paraîtrait bonne, douce, sacrée, à moi malheureuse femme désolée et rejetée de tous,

cette mort unique qui m'arracherait aux tourments de mille morts que j'endure ! » Mais bientôt reprenant courage : « Mon père, je vous attendrai ; ne tenez compte d'aucun des aveux que les menaces m'arracheront ; ne croyez à aucun des serments que la violence m'extorquerait, ma bouche pourra céder, mon corps pourra fléchir, mais mon âme, jamais ! Je suis épouse légitime, je mourrai épouse légitime, heureuse de mourir pour le soutien du saint sacrement du mariage. »

Le pape excommunia le roi de France et frappa d'interdit tout son royaume. Philippe-Auguste indigné contre les évêques qui, en 1193, ayant consenti à déclarer son premier mariage nul, et ayant béni le second, approuvaient l'interdit lancé par le pape et s'y soumettaient, en chassa plusieurs de leur siége, bannit leurs chanoines et leurs clercs, confisqua leurs revenus, mit en fuite les curés et s'empara de leurs biens. L'évêque de Paris et son clergé éprouvèrent un sort pareil. Ce roi envoya dans la maison épiscopale des hommes armés qui firent souffrir à ce prélat des traitements indignes. Il se vit forcé, pour en éviter de plus graves, de fuir de Paris à pied. Cette persécution dura autant que l'interdit, c'est-à-dire huit mois. Philippe ayant feint de reprendre sa précédente femme, l'interdit fut levé et tout rentra dans l'état ordinaire ; mais Philippe relégua Ingeburge dans le château d'Étampes, et fit quelques démarches pour épouser la fille du landgrave de la Thuringe. Ces démarches n'étant suivies d'aucun succès, il reprit en 1213 sa première épouse.

Philippe-Auguste dut alors sentir l'excès de la puissance papale, et reconnaître qu'il n'était pas le seul maître dans son royaume, et qu'à quelques égards il dépendait d'un prince étranger. D'où vient cette dépendance ? c'est ce qu'à cette époque on n'avait pas l'esprit de rechercher : un abus devenait un droit, parce que cet abus existait.

Les rois des première et seconde races avaient des concubines et même plusieurs épouses à la fois; ils les répudiaient à leur fantaisie et les tuaient quelquefois pour en prendre d'autres; les papes de Rome ne se mêlaient nullement de ces affaires de ménage. Robert, dit le dévot, fut le premier roi qu'un pape se permit d'excommunier pour avoir épousé Berthe, sa cousine issue de germain.

Les savants qui ont cherché à comparer l'influence que l'abandon modéré au plus doux penchant de la nature, et le célibat, pris pour synonyme de continence, doivent exercer sur la santé et la longévité des membres de l'espèce humaine, ont trouvé dans leurs recherches statistiques, faites en des temps et en des lieux différents, que la vie est remarquablement plus longue dans l'état de mariage que dans celui de célibat, et qu'à quelque période de la vie qu'on consulte les tables de mortalité pour les deux sexes, à cette époque même où chez les femmes les dangers de l'accouchement ajoutent tant de chances contraires du côté de celles qui sont mariées, on voit constamment la mortalité peser davantage sur les individus restés dans le célibat. Le résultat des recherches de Haigarth, de Buffon et de Deparcieux a levé tous les doutes et ne supporte plus la possibilité d'aucune contestation à cet égard.

Les raisons des avantages attachés à l'état de mariage ne se trouvent-elles pas suffisamment dans les secours mutuels et les consolations réciproques qui compensent avec usure toutes les peines de la vie; dans la certitude de trouver un ami ou une amie, lorsque tout attachement ne présente d'ailleurs que le vain simulacre de l'amitié; dans les soins empressés qu'on se prodigue dans toutes les infirmités, dont les commencements sont constamment négligés quand on est seul avec soi-même; dans le plus grand degré d'activité à laquelle on est obligé de se livrer quand on a une famille; dans la régularité

que prennent la nourriture et les différentes occupations journalières; enfin, pour l'un et pour l'autre sexe, dans la satisfaction des désirs que modèrent l'habitude du plaisir et la commodité de la possession ?

Voyez ces tristes célibataires, étrangers à toute famille et consumant leur vie sans attachement, sans postérité, sans lien d'affection dans le monde ; si vivre c'est aimer, ils ne vivent point, ils traînent le fardeau de leur existence hors du bonheur domestique; ils sont exilés de la société humaine, et, renfermant leur vie en eux seuls, ils s'entourent d'une indifférence générale; ils sont pour l'État ce que sont des pierres tombées de la voûte d'un édifice immense et qui accélèrent sa ruine.

Il nous serait facile de montrer combien le nœud du mariage importe à la durée et au bonheur politique des sociétés humaines, et comment le célibat et la violation du lien des familles entraînent bientôt la chute des empires. A quel gouvernement, à quel pays peuvent appartenir des hommes que rien n'attache sur la terre? Par cela même que le célibataire peut vivre indépendant, quelle sera pour lui l'autorité des lois et des mœurs? Comment servira la patrie celui qui n'en adopte aucune ?

L'histoire nous montre en effet que les progrès de la décadence des empires sont précisément en rapport avec la multiplication des célibataires. A mesure que la république romaine perdit de ses rigides vertus et de ses mœurs austères, le nombre des célibataires s'augmenta sans cesse. Le sénat fit en vain des lois pour les obliger au mariage. L'immoralité publique et la difficulté de faire subsister les familles, à cause de l'accroissement du luxe, s'y opposaient de plus en plus. Dans les pays pauvres, laborieux, il n'y a guère de célibataires, parce qu'il est avantageux d'avoir des enfants pour cultiver la

terre, et parce qu'on peut aisément nourrir une famille à cause de la frugalité et de la simplicité des mœurs. Dans les villes riches et pleines de luxe et d'oisiveté, on se marie rarement, par des raisons contraires. Voyez qui peuple le plus, à Paris, par exemple, des riches ou des pauvres. Les quartiers les plus misérables fourmillent d'enfants et de ménages; les quartiers où règne l'opulence paraissent presque déserts.

A mesure qu'une nation marche vers la décadence, le nombre des mariages diminue, et la quantité des célibataires augmente; aussi la population s'y affaiblit sans cesse, tandis qu'elle se multiplie chez les peuples dans la jeunesse et la vigueur de leurs institutions. Voyez Rome sous la sagesse de ses consuls, et Rome abattue sous le despotisme de ses féroces empereurs. Voyez la Grèce au temps des Aristide, des Léonidas, et la Grèce corrompue du Bas-Empire. Les États despotiques sont remplis de monastères, de mendiants, de religieux solitaires, d'hommes retirés du monde; tous fuient une société sur laquelle pèsent la main des tyrans et le joug de l'arbitraire. Ce fut à la chute de l'empire romain que s'établirent dans l'Orient et dans l'Europe des milliers de monastères.

Ainsi les hommes sont portés au mariage dans les pays libres, pauvres, et où les mœurs sont respectées; ils sont portés au célibat là où les mœurs sont corrompues, où règnent le luxe et toutes les superfluités de la vie. Les misérables se recherchent et s'unissent; les heureux et les voluptueux aspirant à la variété des jouissances, redoutent les devoirs austères de père de famille. Le mariage protége et soutient les mœurs, la société et ses lois; le célibat engendre le libertinage, dissout les liens sociaux et soustrait aux lois. Le premier domine parmi les peuples sobres, laborieux et peu policés; le second augmente de plus en plus à mesure que les gouvernements oppriment davantage les hommes, que les lois et la morale

perdent leur influence, que le luxe et la politesse s'introduisent dans les nations. Le célibat entraîne nécessairement à sa suite l'adultère et la prostitution, dont la multiplication dissuade de plus en plus les hommes du mariage. Cette promiscuité des sexes ôte aux enfants le respect qu'ils doivent à leurs parents, et aggrave la détérioration des mœurs jusque dans la racine des générations naissantes. La facilité des jouissances énerve le corps et abâtardit les âmes. La rareté des mariages rend les pays déserts; on ne cherche plus dans le lien conjugal que les avantages de la fortune ou des jouissances improductives; on craint de mettre au jour des enfants, soit à cause de la dépense qu'exige leur éducation, soit pour éviter l'embarras et les soins qu'ils causent.

De l'âge auquel le mariage peut être contracté chez la femme.

Ce n'est ordinairement que dans les années qui suivent la puberté que le corps acquiert le développement et la force, qui permettent à l'homme et à la femme de se livrer d'une manière en quelque sorte continue aux plaisirs de l'hymen, avec la même mesure que comporte un penchant modéré vers ces plaisirs. Ce n'est surtout qu'assez longtemps après cette époque que les femmes ont acquis cette constitution qui fait qu'elles ressentent moins les inconvénients de la grossesse, et qu'elles résistent avec plus d'avantage au travail de l'accouchement et aux fatigues de l'allaitement. La puberté, qui a lieu plus ou moins promptement suivant les climats, se déclare ordinairement, comme nous l'avons déjà dit, dans nos contrées tempérées, vers l'âge de treize ou quatorze ans pour les femmes, et de quatorze ou quinze ans pour les hommes; mais le développement complet de tous les organes qui président aux phénomènes physiques et moraux n'est guère terminé qu'à

vingt et un ans chez les premières, et à vingt-cinq ans chez les seconds. Quelques auteurs ont à tort considéré la puberté, où ces changements presque subits qui s'opèrent à un certain âge chez les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, comme le signe de leur aptitude à la génération. Ces phénomènes sont surtout l'indice d'une disposition organique qui commence à se former; elle n'arrive pas tout à coup au degré qu'il lui est nécessaire d'atteindre pour manifester tous ses effets. Il suffit de considérer la plupart des jeunes gens et des jeunes filles, même les mieux constitués, qui ont à peine dépassé cette époque, pour se convaincre de la justesse de cette assertion. En général, ce ne serait pas sans de graves inconvénients qu'on leur permettrait alors une cohabitation continue. Les actions organiques que provoquent les divers actes de la génération nuiraient aux actions d'accroissement dont toutes les parties doivent être le siége. Un effet non moins fâcheux de ces unions précoces serait, comme nous le verrons dans la suite, la procréation d'enfants débiles. « Pour que la femme soit la vraie compagne de l'homme, dit Cabanis, pour qu'elle puisse s'assurer de ce doux empire de la famille, dont la nature a voulu qu'elle régît l'intérieur, il faut que toutes ses facultés aient eu le temps de se mûrir, par l'observation, par l'expérience, par la réflexion; il faut que la nature lui ait fait parcourir toute la chaîne des impressions dont l'ensemble forme, si je puis m'exprimer ainsi, les provisions véritables du voyage de la vie. Sans cela, passant d'une adolescence prématurée à une vieillesse plus prématurée encore, il n'y a presque point d'intervalle pour elle entre l'enfance du premier âge et celle du dernier; et dans toutes deux elle reste également étrangère aux vrais biens de la vie humaine; elle n'en connaît que l'amertume et les douleurs. »

Quelle que soit l'époque légale du mariage, l'apparition du

signe caractéristique de la puberté ne constitue pas l'état de nubilité parfaite, et il est toujours prudent, quand rien n'en décide autrement, de mettre entre le moment de cette apparition et l'instant du mariage un intervalle de deux ans; car ce n'est en général qu'alors que le flux menstruel a pris la régularité qui lui est convenable, et qu'une jeune fille a touché au terme de son entier accroissement. Rarement avant cette époque sa constitution a acquis cette plénitude, pour ne pas dire cet excès de forces vitales nécessaire à la reproduction de l'espèce; et si le travail indispensable de la nature, occupé du complément de son organisation, est troublée par les jouissances prématurées du mariage, elle aura mille dangers à courir dans sa nouvelle position. Devenue enceinte, elle ne pourra supporter qu'avec la plus grande peine, et aux dépens de sa santé, les incommodités sans nombre inséparables de cet état; elle sera sujette aux avortements et aux pertes, et les douleurs de l'enfantement lui coûteront peut-être la vie. Devenue mère d'enfants délicats et valétudinaires, elle passera sa jeunesse dans l'inquiétude et les larmes, ne prodiguera aux fruits de ses amours qu'un lait peu substantiel, se livrera pour les élever à des soins et des veilles qui dépasseront ses forces, hâteront pour elle l'instant de la vieillesse, et l'arracheront peut-être à la vie, à un âge où elle est ordinairement la plus forte et la plus active. Toutefois nous devons reconnaître que dans notre état social actuel, il est souvent avantageux pour les femmes de ne pas attendre l'âge de vingt ans comme le plus favorable. Outre que quelques femmes atteignent plus promptement le degré de développement et de force qui convient aux fonctions du mariage, un très-grand nombre, surtout parmi celles qui habitent les grandes villes, ressentent prématurément les besoins physiques et moraux qu'excitent toutes les circonstances au milieu desquelles elles vivent, et

si ces besoins ne sont pas satisfaits, leur constitution en éprouve des effets plus ou moins fâcheux. Ainsi l'on voit souvent de jeunes filles, celles même qui ont reçu les principes d'une éducation convenable, perdre à dix-huit ou dix-neuf ans tout l'éclat et la fraîcheur dont elles n'ont brillé qu'un moment. Leur embonpoint, leurs forces musculaires diminuent, et l'on voit survenir ces états chlorotiques et cette foule de phénomènes nerveux qui précèdent et accompagnent l'hystérie, sans qu'on observe toujours les accès convulsifs qui caractérisent cette maladie bien prononcée. Leur constitution, au lieu de s'affermir, tend donc à se détériorer, si on ne les soustrait aux causes morales dont elles éprouvent l'influence.

Une autre circonstance qui rend la grossesse et l'accouchement dangereux, chez les femmes même bien conformées, c'est l'âge avancé auquel elles se marient. Tous les praticiens s'accordent à dire que les femmes qui conçoivent pour la première fois, près du terme où leur fécondité doit naturellement cesser, sont plus qu'à un autre âge exposées à l'avortement et aux conséquences fâcheuses d'un accouchement laborieux.

Dans l'état actuel de société, où la liberté individuelle est la première considération, le législateur français n'a pu exiger des individus dont la loi va consacrer l'union d'autre condition physique que celle d'avoir atteint l'âge où la puberté est généralement assurée, dix-huit ans pour les hommes et quinze pour les femmes; de n'être point affectés de démence qui exclut toute liberté morale, tout libre consentement; enfin de ne point avoir certains degrés de parenté qu'il est inutile d'indiquer ici : encore cette dernière condition, qui se lie à des conditions purement morales, peut être rachetée par ce qu'on appelle une dispense.

. . . .

Une femme, en secret lui rendant ses soupirs,

Rêveuse, s'abandonne à ses vagues désirs.
O première faveur d'une première amante !
Dès que, sur l'incarnat d'une bouche charmante,
Il a bu, des baisers, le nectar inconnu,
Dès qu'un nouveau succès, par degrés obtenu,
L'a conduit dans les bras de sa belle maîtresse,
De surprise en surprise au comble de l'ivresse,
Il se croit transporté dans un autre univers,
Où la terre s'éclipse, où les cieux sont ouverts :
Il ne se connaît plus, il palpite, il soupire ;
Il se sent étonné du charme qu'il respire ;
L'ivresse de ses sens a passé dans son cœur,
Il nage dans un air tout chargé de bonheur.
Sa maîtresse ! O combien son regard la dévore !
Il la voit comme un dieu que sans cesse il adore :
Son cœur brûlait hier, son cœur brûle aujourd'hui;
Il ne sait s'il existe ou dans elle ou dans lui ;

. . . .

Pour lui plus de langueurs, plus de maux, plus d'ennuis,
L'amour remplit, enchante et ses jours et ses nuits ;
Il n'a qu'un seul objet qui l'occupe et l'embrase,
Et son heureuse vie est une longue extase.

. . . .

Cette vierge, qui vient en face des autels
Se soumettre à ses lois par des nœuds immortels,
Est belle de candeur, de grâce et de jeunesse,
Lui donne de l'aimer la publique promesse;
Cette religion dont le pouvoir pieux
Grave de son bonheur le pouvoir dans les cieux;
Ces parents attendris dont la main révérée
Lui remet de son nom leur fille décorée,
Et cette nuit heureuse, où, dans sa chaste ardeur,
D'une épouse ingénue étonnant la pudeur,
Il entend s'échapper d'un modeste silence
Ce premier cri d'amour surpris à l'innocence ;
Tout renouvelle ensemble et son âme et ses sens,
De jour en jour livrée à ses feux renaissants,

. . . .

Un fils lui doit le jour, ô trop heureux époux !
Quel trésor pour ton âme ! avec quel charme extrême
Tu te sens caresser par un autre toi-même !
Tu presses sur ton cœur ce gage précieux,
Tu recherches tes traits dans ses traits gracieux !
Tu compares surtout et l'enfant et la mère ;
S'il t'offre son portrait, il te la rend plus chère.
Comme ton œil ému, dès qu'il sort de tes bras,
De tous ses mouvements suit l'aimable embarras,
Et voit avec ivresse en ta maison bruyante
Jouer, courir, grandir ton image vivante !
Comme dans ses penchants, qu'il t'offre sans détour,
Tu démêles déjà ce qu'il doit être un jour,
Et te plais, de son âge oubliant la faiblesse,
A pressentir dans lui l'honneur de ta vieillesse !
. . . .

LEGOUVÉ.

De la Virginité.

C'est une opinion répandue de toute antiquité dans le genre humain, que la chasteté est l'une des vertus les plus éminentes et qui nous rapprochent le plus de la perfection. L'acte de la génération est lié chez tous les hommes à l'idée d'une fonction brute et purement animale, qui semble dégrader notre espèce et nous rabaisser au rang de la bête. Presque toutes les religions ont même consacré la pureté du corps, et exigé le sacrifice des voluptés corporelles. Ainsi, dans presque tous les pays, les ministres des cultes, les personnes vouées aux autels, font souvent vœu de chasteté et s'imposent le devoir d'immoler les plus douces affections de la nature. Cet effort de tempérance et de vertu, qui manifeste l'empire de l'âme sur les sens, se fait toujours admirer des hommes, parce qu'il annonce une nature supérieure et un caractère sublime qui rapproche l'homme en quelque sorte de la Divinité.

Il est certain que la chasteté conservant la vigueur des fonc-

tions vitales, et reportant dans tous les organes cette surabondance de la vie qui se rencontre dans les parties génitales, doit augmenter l'énergie de toutes nos fonctions. C'est aussi ce qu'on observe parmi les hommes, car l'abus des voluptés et la profusion de la liqueur séminale produisent bientôt sur eux des effets très-analogues à ceux de la castration, comme l'affaiblissement, l'abattement de l'esprit, l'impuissance, la pusillanimité de l'âme, cette timidité de l'imagination qui grossit les moindres dangers et succombe aux craintes les plus frivoles. Au contraire, les hommes les plus célèbres par la grandeur de leur génie, par l'élévation de toutes leurs facultés morales et intellectuelles sont ordinairement chastes. Le grand Newton mourut vierge, dit-on ; Kant, Will, Pitt, fuyaient les femmes ; les plus fameux philosophes de l'antiquité, les personnages illustres par leurs talents et leurs vertus sont pour la plupart bien moins adonnés aux plaisirs de l'amour que les autres hommes, et un grand nombre d'entre eux ont vécu dans le célibat. Par la même cause, plus les mœurs d'une nation se dépravent, moins celle-ci produit des hommes célèbres. Les êtres les plus frivoles et les plus incapables de tout sont précisément ceux qui ont consumé le plus leur vie au sein des voluptés. La vigueur du corps suit les mêmes rapports que l'élévation de l'esprit ; aussi les athlètes vivaient dans le célibat pour conserver leurs forces, et Moïse défendait aux Hébreux de s'approcher de leurs femmes lorsqu'ils devaient aller à la guerre.

Soit que l'estime due à la virginité résulte de l'observation de ses effets sur le corps humain, soit qu'elle émane des opinions religieuses, même dans les climats où celles-ci encouragent la multiplication de l'espèce, on la trouve par toute la terre. Chez les peuples sauvages, tels que les nègres, les naturels américains, les insulaires de la mer du Sud, etc.,

qui n'ont point d'autre système religieux que le fétichisme ou la loi naturelle, la chasteté n'est pas aussi recommandée ; mais souvent l'innocence des mœurs la maintient au défaut des lois qui la prescrivent. A mesure que l'ardeur des climats augmente la dépravation des mœurs, les institutions religieuses et civiles se liguent davantage pour maintenir le frein des passions. Il est dans le droit civil de l'Asie d'exiger le témoignage de la virginité dans les mariages. Les Hébreux, les Égyptiens, les Persans, les Turcs, les Chinois, les Arabes, demandent comme condition essentielle de l'union conjugale une marque de défloration, comme quelques gouttes de sang. Nous verrons plus tard qu'une femme chaste peut bien cependant ne pas présenter ce témoignage douteux, soit que ses organes sexuels soient naturellement dilatés, soit qu'ils le deviennent à la suite de la menstruation, qui relâche toujours ces parties.

A cette époque brillante de la vie, dans cette saison consacrée à l'amour, la femme que des jouissances illicites et prématurées n'ont point encore initiée à son culte présente cette inexpérience physique et morale et cet état qu'on appelle virginité. Cet attribut, dont l'homme voluptueux et délicat ne rencontre pas indifféremment les apparences dans sa compagne, peut-il se constater par des signes sensibles et certains? Si la discussion de cette question ne pouvait être utile qu'à satisfaire la curiosité d'un époux qui désire savoir si la femme qu'il a épousée était vierge, je l'omettrais entièrement, parce que chercher à reconnaître la virginité, dans ce cas, c'est la violer; mais s'il existait des signes au moyen desquels on pût reconnaître cet état, on pourrait dans plusieurs cas en faire une application utile pour éclairer les juges Une fille accuse un homme de l'avoir violée ; l'accusation tomberati d'elle-même si on rencontrait des signes qui indiquassent qu'elle est encore

vierge. Une femme fait une demande en divorce, fondée sur l'impuissance de son mari, qu'elle prétend n'avoir pu réussir à la déflorer. Si elle offrait des signes non équivoques de virginité, cet état physique bien constaté légitimerait sa demande en séparation ; tout comme si elle offrait des signes non équivoques de défloration, cet état physique ferait rejeter la demande en divorce... Quoique la membrane de l'hymen soit un être réel et physique, et quoiqu'elle se rencontre chez la plupart des jeunes filles, son existence n'est qu'une preuve équivoque de la virginité, comme son absence ne prouve pas qu'une jeune fille ait perdu son pucelage. Plusieurs faits établissent qu'une fille peut avoir souffert l'approche d'un homme, sans que l'hymen ait été détruit. L'hymen a pu permettre la conception et rester dans son intégrité, au point qu'il existait encore au moment de l'accouchement, et opposait un obstacle à la sortie de l'enfant.

D'autres faits prouvent incontestablement que l'absence de l'hymen ne fournit pas une preuve de la perte antécédente de la virginité, car la fille ne l'apporte pas toujours en naissant, il peut se rompre dans les premiers jours de la naissance, et plus tard par une infinité de causes.

L'effusion de sang était regardée anciennement comme un signe infaillible de virginité ; on sait que les Israélites exposaient en public, le lendemain des noces, la chemise de la mariée, pour prouver qu'elle était tachée de sang. Cette pratique est en vigueur encore chez les Arabes Bédouins ; mais, dans le cas même où il y a effusion de sang, dans le congrès, l'imagination d'un époux jaloux de primautés, et qui attache une espèce de félicité à jouir des premières faveurs d'une jeune fille, ne devrait pas en être rassurée davantage. Une petite vessie de sang peut se crever à propos et l'empêcher de se trouver en défaut. Les femmes qui savent que la nature ne les

favorisera pas de l'effusion du sang lors des premières approches du mari, parce qu'elles ont été plusieurs fois séduites, ont un moyen assez sûr de n'être pas prises en défaut. Une fille qui n'est plus vierge, sans user d'aucun expédient, peut répandre du sang lors de la consommation du mariage, tandis que celle qui est pucelle n'en répand souvent pas. *Attamen prima venus debet esse cruenta*, cependant, en général, les premières approches doivent être sanglantes. Ce phénomène est relatif aux proportions respectives des parties sexuelles des deux sexes, ou à d'autres circonstances qui tiennent à l'âge, à la santé, à la constitution plus ou moins lâche de la fille. Une interruption assez longue dans le coït permet aux parties de se resserrer et de reprendre leur premier état; des filles qui avaient eu plus d'une faiblesse, dont quelques-unes étaient devenues mères, n'ont pas laissé, en suspendant à temps l'usage des jouissances, de donner à leurs maris des preuves de virginité par l'effusion de sang, soit par le bénéfice seul de la nature, si elles avaient la fibre ferme et rigide, soit au moyen de certaines applications astringentes qui procureraient le resserrement et la rigidité des parties.

On a prétendu reconnaître la défloraison à l'aspect général, à la physionomie, à la nature des émanations et à un grand nombre d'autres signes plus ou moins ridicules : Démocrite prétendait à cette profondeur et à cette finesse d'observation que devaient craindre un grand nombre de femmes. Ayant un jour salué une jeune fille, il la salua le jour suivant comme femme, parce qu'il reconnut à sa physionomie qu'elle avait perdu sa virginité. On a aussi rapporté le talent merveilleux d'un moine de Prague et d'un aveugle de Paris, qui reconnaissaient par l'odorat les traces du plaisir.

D'après ce qui vient d'être dit, on peut assurer qu'il n'existe aucun caractère, aucun signe qui puisse donner des marques

tateurs dont la présence augmentait sa honte, elle était conduite aux portes de la ville comme un sujet de scandale. Entourée d'un peuple qui ne respirait que le sang, elle n'avait pour témoin de son innocence que la pureté de son cœur et le regard du ciel. Bientôt son corps était déchiré par les pierres qui l'accablaient de toutes parts, et ses membres épars ne présentaient plus que les marques sanglantes de la cruauté de ses persécuteurs. Quel était le père de famille qui pût soutenir sans horreur la vue d'un spectacle aussi abominable? Quels mouvements d'indignation devaient s'élever dans son cœur en pensant que la main la plus impure avait souvent lancé la première pierre qui devait accabler la victime! Quels étaient donc le caractère, l'âme et les mœurs de ces Israélites qui prenaient à l'envi l'odieux emploi d'exterminer leur race? C'est que les scélérats cherchent à effacer le souvenir des forfaits qui les tourmentent; c'est qu'ils se persuadent que la colère céleste, satisfaite du sang qu'ils ont répandu, laisse reposer tranquillement la foudre qui devait les frapper.

Hommes présomptueux qui dictez des lois sur la terre, considérez un moment les funestes effets de votre ignorance. Là, un théâtre d'horreur et de mort s'est élevé par votre ordre inhumain; l'innocence y a été immolée à vos principes mensongers, et la vertu s'est trouvée couverte d'ignominie. Là, des familles entières ont traîné dans la désolation et la honte une vie languissante, sans espoir de consolation. Eh! qui avez-vous choisi pour exercer votre aveugle furie? Presque toujours un sexe faible, dont la vie s'est trouvée embarrassée à chaque pas par les entraves que vous avez multipliées pour son malheur. Jaloux de tout posséder exclusivement, votre tyrannie s'est exercée de toutes les manières; une jeunesse sur laquelle vous n'aviez aucun droit, vous avez voulu qu'elle se conservât pour vous... Mais à qui une jeune fille qui ne soupçonnait pas

. . . .

même l'existence de l'homme qu'elle serait forcée de recevoir pour époux devait-elle rendre compte de sa conduite secrète? A Dieu, qui lisait dans son âme comme il voyait ses actions dans l'obscurité des ténèbres. Est-ce par une gêne continuelle que vous avez pensé rendre son cœur plus pur? Hommes vains et de mauvais conseil, vous avez forcé sa bouche à prononcer le mensonge, et vous avez effacé la rougeur de son front en l'astreignant à une dissimulation qui aurait toujours été étrangère à son sexe! Si son esprit perverti a fait une étude de la fausseté, c'est vous qui l'y avez contraint par vos maximes insensées; il est juste que vous soyez puni d'un crime dont vous êtes les premiers auteurs. Quels étiez-vous enfin au moment où vous fûtes unis à cette femme que vous voulez sans tache? souvent épuisés par un libertinage longtemps continué; l'épouse qui attendait de vous l'empressement, les soins et la tendresse d'un amant, n'a été que l'esclave d'un malade irrité par les souffrances. Heureuses encore quand vous n'avez pas introduit dans son sang un vice destructeur qui l'exposait à perdre la vie, et d'autant plus dangereux que, se masquant quelquefois sous les apparences d'une maladie fréquente à son sexe, il détruisait les principes de son existence avant qu'elle pût soupçonner le désastre de sa santé.

L'idée qu'on s'est formée de l'hymen et l'importance que l'on y a attachée ont varié suivant les climats, et ont donné lieu à des pratiques plus ou moins ridicules et contraires aux bonnes mœurs. Il est certain toutefois que la femme s'attache mieux à l'homme qui lui a donné la première leçon du plaisir amoureux, et qu'elle en devient une épouse plus fidèle. Dans certains pays du Nord, dont les habitants ont l'imagination froide comme leur climat, et où les passions sont aussi peu énergiques que les objets de leurs désirs sont nuls, on n'a vu dans l'hymen que ce qu'il est réellement, un embar-

ras. Les riches voluptueux regardent quelquefois comme trop pénible pour eux de frayer la route, et se débarrassent de ce soin en payant la classe indigente pour préparer une voie plus facile. Au rapport de Strabon, les Arméniens, pour procurer à leurs filles des partis plus avantageux, les exposaient dans le temple de la déesse Anaïtis, où elles acquéraient l'avantage de procurer à leurs époux des jouissances plus faciles. Saint Anastase parle d'une pratique à peu près semblable, établie chez les Phéniciens. Au rapport d'Helvétius, dans l'Inde, les vierges sont regardées comme impures et sont obligées journellement de faire pénitence jusqu'à ce qu'une âme charitable les purifie. Sans doute, dit cet auteur, celles qui sont jolies sont bientôt en état de grâce, tandis que les laides doivent faire pénitence toute leur vie.

L'état de virginité que ces peuples et quelques autres ont regardé comme infâme et déshonorant, d'autres l'ont regardé comme une vertu que l'on a déifiée, et à laquelle on a élevé à Rome un temple, desservi par des prêtresses connues sous le nom de *vestales*, que l'on obligeait, sous les peines les plus sévères, à garder la virginité.

Dans les climats chauds, où le sens qui excite les affections de l'amour se fait sentir plus vivement, où le désir de posséder exclusivement l'objet qui l'a fait naître est bien plus impérieux, on est tombé dans tous les excès auxquels peut porter la jalousie, et on a attaché un si grand prix à l'hymen que l'on croyait constater la virginité par sa présence. Ainsi, dans plusieurs contrées, comme en Turquie et en Perse, dans certains pays de l'Asie, les grands ont cherché à s'approprier le droit de déflorer les filles, et l'ont établi comme faisant partie de leurs apanages. C'est probablement cette même passion qui a porté quelques peuplades à pratiquer l'infibulation chez les femmes, opération qui consiste à rapprocher les parties laté-

rules de la vulve par une couture, mais le plus souvent par un anneau, de manière à ne laisser que l'espace nécessaire pour l'écoulement des règles; chez les filles l'anneau ne s'ouvre pas, et à l'époque du mariage, il faut diviser ces mêmes parties qui se sont soudées; tandis que celui des femmes peut être enlevé par le mari, qui a la clef de la serrure, qui la ferme...

Les idées orientales, parvenues de proche en proche jusqu'à nous, avaient aussi réduit en art dans nos climats la manière de découvrir la virginité. Il y a eu pendant longtemps une jurisprudence fondée sur cet art, dont il nous reste encore des traces. On peut voir dans Joubert et dans le *Tableau de l'amour conjugal*, par Venette, des rapports juridiques conçus dans les termes techniques, et selon le grimoire ridicule que les matrones emploient. Elles emploient quatorze signes auxquels on pouvait, disaient-elles, reconnaître si une fille avait été déflorée; mais nous renvoyons le lecteur et les matrones à ce que nous avons dit, et aux *Proverbes* de Salomon; lorsque ce grand roi, fils de David, dit: *Tria sunt difficilia mihi, et quartum penitus ignaro : Viam aquilæ in cœlo, viam colubri super petram, viam navis in medio mari, et viam viri, in adolescentia.*

DE LA GÉNÉRATION OU DE LA REPRODUCTION.

Si la vie est courte, si elle est fatalement bornée, si l'immortalité a été refusée à l'homme sur la terre, un principe mystérieux conserve éternellement son espèce, comme toutes celles de la création; sa race se perpétue par la génération; le règne orageux des sociétés se maintient par une passion non moins orageuse, qui est l'amour.

L'amour pénètre tout ce qui circule dans la création; c'est le souffle générateur qui fait frissonner tous les êtres; il vit

dans la fleur comme dans l'insecte; il est la tendresse de l'oiseau pour ses petits; il perpétue la jeunesse et la vie; il anime les mondes; il vivifie l'univers.

Mais l'amour, a qui Dieu a confié la puissance créatrice, exerce particulièrement sur l'homme son influence, son énergie, sa toute-puissance. Jeunesse de cœur, fleur des affections, essence de l'âme, esprit, beauté, jeunesse, raison, devoir, tout est donné à cette illusion qu'on appelle amour.

Nul ne peut se soustraire à sa tyrannique influence; ni la sagesse, ni la philosophie, ni la religion, ni la tempérance ne peuvent nous préserver de ses atteintes. Il est la plus forte impulsion de la force créatrice; il est le don suprême de transmettre la vie; il est aussi la faculté dont l'homme abuse jusqu'à la dépravation.

Dieu a pris soin de l'avenir en imprimant à tout être animé ce penchant irrésistible qui le porte à se reproduire, et à répandre lui-même le bienfait de la vie. La nature charge en quelque sorte les individus de travailler à la perpétuité des espèces. L'homme, en transmettant le souffle de cette vie divine qui fait mouvoir son organisation, remplit à son tour les fonctions du Créateur, les âmes circulent comme les mondes, et la naissance vient à chaque instant réparer les ravages de la mort.

Partout où un être respire, il est pressé d'obéir au plus impérieux des penchants, et, comme l'a dit un de nos plus brillants poëtes :

> Le besoin de créer tourmente la nature.

L'homme a sur tous les animaux l'avantage de se propager dans tous les climats; il semble que la nature ait voulu attester dans tous les lieux sa supériorité en lui ouvrant partout les sources de l'existence.

Des modifications générales que le mariage imprime à toute l'économie de la femme, et des conditions sur lesquelles repose la conception.

Salut amour conjugal, loi mystérieuse,
source de la postérité !

Enfin la jeune fille a vu satisfaire ses désirs les plus ardents en recevant le nom de femme, objet de tous ses vœux et de tant de soupirs ; et en se condamnant elle-même à vivre dans une douce sujétion, ou sous un modeste servage avec l'homme de son choix, elle n'a fait que répondre à la voix de son cœur et suivre l'impulsion de la nature, qui lui montrait cet état comme le seul où son sexe pût espérer de rencontrer le véritable bonheur. Mais la transformation de fille en femme ne consiste pas uniquement dans la défloration ou dans la rupture de la membrane de l'hymen ; elle imprime à l'ensemble de son économie une modification bien remarquable, indépendamment d'une foule d'affections ou de dispositions maladives qu'elle fait disparaître.

Les premières jouissances de l'amour augmentent l'énergie du système circulatoire sanguin, de là, les vaisseaux artériels, plus pleins, portent la chaleur et la vie dans toutes les parties du corps : les muscles deviennent plus forts ; les sucs blancs sont plus éclipsés, le tempérament sanguin en un mot fait disparaître la prédominence lymphatique. Aussi ces jouissances, prises avec modération, peuvent-elles être regardées pour les scrofuleux comme le complément de la puberté. La satisfaction des désirs et des besoins, à laquelle conduit le mariage, donne une nouvelle disposition aux facultés intellectuelles. Cette jeune femme, naguère si timide, devient alors moins embarrassée, sa timidité se change en assurance, en hardiesse au besoin ; sa démarche est moins gênée ; sa conversation, sa

voix même moins incertaine, et son maintien plus délibéré. Elle est maintenant, par rapport à la jeune vierge, ce que l'homme est à l'égard de la femme, ou l'adulte à l'égard de l'enfant. Mais cette nouvelle expansion imprimée à toute son économie est le résultat de la position avantageuse dans laquelle se trouve son corps, qui remplit librement ses fonctions pour marcher droit au but que la nature lui a assigné.

Le mariage développe et fortifie l'amour de la progéniture avec le sentiment du droit, du devoir et de l'équité; il met en jeu les forces physiques et morales, il force à l'activité pour veiller et satisfaire aux besoins de la famille. La femme aime et soigne son mari; le mari reconnaissant adore et protége sa femme; enfin, le mariage en liant, en unissant les deux sexes l'un à l'autre, prévient la débauche, modère les passions sexuelles par la facilité qu'on a de les satisfaire, et devient ainsi la sauvegarde des bonnes mœurs et de l'honneur des familles.

Les plaisirs du mariage, pris avec modération, sont nécessaires au maintien de la santé génitale; ils apaisent les violents désirs, les impatiences, les inquiétudes, les chagrins d'amour; ils préviennent les songes érotiques qui embrasent et troublent le sommeil; ils facilitent le jeu des fonctions; ils réjouissent l'âme et donnent au corps cette liberté, cette souplesse qui rendent alerte et dispos; ils portent à l'amitié, à la bienveillance, à la générosité; enfin, les douceurs du mariage sont une heureuse compensation aux chagrins et aux misères de la vie.

Les physiologistes et les médecins ne voient pas simplement dans le mariage l'acte sexuel, ils ont reconnu que le mariage était non-seulement indispensable au développement complet des organes, mais qu'il était nécessaire à l'équilibre des fonctions organiques et des facultés, c'est-à-dire à l'harmonie des

rapports qui doivent exister entre le physique et le moral.

On doit donc regarder le mariage ou l'union des deux sexes comme un don, un présent du ciel qui établit cet heureux commerce du corps, de l'esprit, du cœur et de l'âme, qui aide le couple à supporter le fardeau de la vie, qui lui fait partager les peines et les plaisirs qu'elle procure, et qui offre enfin un échange journalier de soins empressés, affectueux, de secours mutuels, de tendres caresses, de douces consolations qui font croire à la sainte amitié, si rare sur cette terre égoïste.

Le célibat exerce une funeste influence sur les facultés intellectuelles de la femme, car, dans tous les établissements d'aliénés, le nombre des filles ou femmes non mariées est plus grand que celui des hommes.

Pausanias nous a transmis l'heureuse métamorphose que le mariage opéra sur la femme d'Ariston : « Jeune fille, elle était très-laide, boutonneuse et hystérique ; dès qu'elle fut devenue femme, sa beauté aurait pu entrer en concurrence avec celle d'Hélène. »

Alibert, cet élégant physiologiste des passions, nous donne l'histoire d'une jeune demoiselle que sa famille, égarée par une fausse religion, voulait faire religieuse contre son gré. Cette demoiselle, douée d'un tempérament utérin, tomba d'abord dans une profonde langueur, puis passa par tous les degrés de l'hystérie, de l'érotomanie et de la nymphomanie ; elle allait succomber aux ardeurs qui la dévoraient, lorsque Alibert consulté ordonna pour unique traitement un prompt mariage. Ce moyen réussit complétement. Aujourd'hui mère de famille, et remarquable par la douceur de son caractère, cette dame vit calme et pleine de santé.

Le mariage est le seul moyen de coordonner l'instinct génital, et de l'assujettir à un but moral ; lui seul peut régler et modérer les appétits vénériens.

Voyez cette jeune fille aux pâles couleurs, aux yeux cernés, languissants, à la démarche chancelante, semblable à la fleur étiolée, elle penche son front vers la terre faute d'une vivifiante caresse; son cœur palpite, sa respiration est fréquemment interrompue par des soupirs; ses digestions sont mauvaises, ses appétits bizarres; elle désire une nourriture qui lui est contraire ou des substances qui ne sont pas des aliments. Si l'état fâcheux dans lequel elle languit persiste longtemps, la tombe, hélas! va s'ouvrir et se refermer pour jamais sur elle. Mais qu'on la marie, qu'on lui donne le jeune homme qu'elle voit sans cesse dans ses rêves, l'hymen sera pour elle ce beau rayon de soleil qui dissipe le sombre nuage et rend au ciel son brillant azur. Alors les roses renaîtront sur le visage de la jeune fille; un sang plus riche circulera dans ses veines et lui assurera une santé robuste.

Une patricienne se mourait d'amour pour un jeune plébéien; Galien, appelé pour la traiter, avoua au père que la maladie était mortelle si leur union était différée. Le père effrayé les maria le jour même, et sauva sa fille d'une mort certaine...

On lit dans l'ouvrage si bien écrit, intitulé *Hygiène et physiologie du mariage*, par A. Debay, à qui nous devons un juste tribut de reconnaissance pour les emprunts que nous avons faits à son livre : Les peuples de l'antiquité eurent en grande vénération les organes qui font éclore la vie, leur image, loin de blesser les yeux et d'être un objet de honte, était devenue familière par les idées de reproduction de l'espèce et de fécondité qu'on y attachait.

Les Indiens célébraient les fêtes du *Lingam*, ou organe mâle, avec un grand appareil religieux. Les artistes coulaient en bronze ou taillaient en pierres fines l'image du *Lingam* pour servir d'ornements aux femmes. Les dévots et les dévotes

le suspendaient à leur cou, en ornaient leur coiffure et s'en faisaient des bracelets...

Les anciens Égyptiens sculptaient sur tous les monuments les emblèmes de la génération humaine, et il est très-probable que le but de leurs fameux mystères était la propagation de l'homme; et l'histoire nous apprend que les hommes et les femmes se fustigeaient dans le temple d'Isis, et l'on sait aussi dans quel but on emploie la flagellation...

Les Assyriens, les Babyloniens et les Perses honoraient Vénus sous les noms de *Salombo, Mythra, Mylita, Atergatis*, etc. Dans les temples nombreux consacrés à cette déesse, le phallus recevait l'adoration et les offrandes d'une multitude altérée de plaisirs sensuels. On connaît l'histoire de Sardanapale et de ses voluptueuses orgies.

Les Grecs prirent, dans la religion égyptienne, ce qui allait le mieux à leur caractère, et rejetèrent ce qui leur parut trop grossier. Bientôt ils peuplèrent leur Olympe de dieux, et surtout de charmantes déesses : Jupiter, Apollon, etc., etc., Junon, Vénus, la plus luxuriante figure de la beauté physique, accompagnée des Grâces et de l'Amour; venaient ensuite une foule de demi-déesses ou nymphes, toutes plus tendres, plus jolies les unes que les autres.

Les Romains ne furent, en tout, que les imitateurs des Grecs; mais ils surpassèrent leurs maîtres dans le culte qu'ils rendirent à Vénus. Jamais peuple ne porta plus loin la passion de la sensualité.

Vers la chute de l'empire romain, le christianisme refréna la passion génitale; mais en méprisant la chair, en glorifiant le célibat, il donna dans un extrême qui ne pouvait s'accorder avec l'organisation humaine. Cette passion, comprimée tant bien que mal pendant la période du mysticisme, se réveilla de nouveau; mais au lieu de se montrer au grand

jour, comme au temps du paganisme, elle se satisfaisait en secret... Malgré les entraves, les règles les plus austères, on la voit grandir peu à peu, et reparaître au xe siècle de notre ère, avec les Théodora et les Morozzia, véritables Messalines de la Rome chrétienne... Marchant et se developpant toujours, la passion génitale se manifesta au xvie siècle, dans toute sa violence, chez les Sixte IV et les Riario, chez les Borgia et les Farnèse, qui éclipsèrent par leur infâme débauche tout ce que les monstres couronnés de la Rome antique avaient consommé avant eux.

Enfin, quelques philosophes du xviie siècle eurent le courage de s'élever contre de pareilles infamies, et d'attaquer des préjugés révoltants. De ce moment l'humanité entra dans un nouvel ordre de choses. Mais ce fut aux savants moralistes du xviiie siècle, contre lesquels s'ameutèrent tant de voix hypocrites, qu'on dut la complète régénération sociale. Ces bienfaiteurs de l'humanité attaquèrent et détruisirent tous les préjugés, combattirent l'hydre des superstitions, ce fruit monstrueux de l'ignorance; effacèrent les abus, et, répandant à flots les lumières, ils épurèrent les mœurs et ouvrirent la voie nouvelle dans laquelle nous marchons aujourd'hui.

Mais quelle déception, quelle humiliation cruelle, pour de jeunes époux!... quelle blessure profonde, quel poison subtil, pour le cœur de la nouvelle mariée, même la plus austère!... pour le cœur bien froissé de cette pauvre et intéressante victime, qui a besoin de sympathie, qui s'ouvre à l'amour, qui en aspire les jouissances, de rencontrer dans celui qui devait être son mari de la froideur, de l'indifférence, une chasteté obligée, une continence forcée, certains vices de conformation enfin, qui s'opposent à l'union des sexes, à l'acte conjugal!... (Voyez dans le troisième volume, les affections qui produisent l'impuissance et la stérilité.)

Qu'y a-t-il de plus honteux, en France, que l'impuissance, que la froideur, que l'absence de toute passion, que la niaiserie?... triste et hideux assemblage, exécrable suicide moral, pour le genre humain !

Le seul roi de France qui n'étoufferait pas de rire, nous dit Balzac, serait peut-être Louis XIII ; mais quant à son vert-galant de père, il aurait peut-être banni un tel jouvencel, soit en l'accusant de n'être pas Français, soit en le croyant d'un dangereux exemple.

Mais c'est en vain que la jeune femme a satisfait ses désirs et que, dans la joie de son triomphe, elle a dérobé à tous les regards quelques ornements, dont la couleur attestait naguère sa condition de vierge ; la nature n'est point encore satisfaite : la réunion des sexes et les jouissances qu'ils y trouvent ne sont qu'un moyen qu'elle emploie pour arriver à la reproduction de l'espèce, objet exclusif, terme même de toutes ses vues. Ce rapprochement n'est pourtant pas toujours suffisant pour opérer la fécondation ; il est encore nécessaire : 1° que les organes générateurs jouissent d'un certain état de développement et de vigueur ; 2° qu'il n'existe aucun vice de conformation qui mette obstacle à l'union des sexes ; 3° que les produits fournis par chacun d'eux soient dans des conditions favorables ; 4° qu'il y ait une certaine harmonie entre l'homme et la femme ; 5° que les parties de celles-ci destinées à recevoir l'embryon jouissent d'un état de santé convenable ; 6° enfin qu'elles ne puissent nuire à la transmission du produit excitateur fourni par l'homme, ni contrarier le séjour et le développement du fruit de la conception.

Les vices de conformation des organes génitaux de la femme, qui peuvent la rendre inhabile à la génération, sont très-nombreux, et doivent être distingués en ceux qui mettent obstacle au congrès, ce qui forme l'impuissance, et en ceux qui nui-

sent seulement à l'imprégnation ou à la conception, et qui constituent dans le plus grand nombre de cas la stérilité proprement dite. Dans le second et le troisième volume de cet ouvrage, nous parlerons des vices de conformation des organes génitaux de la femme, c'est-à-dire de la stérilité, des moyens de la combattre et de la guérir, et des ressources que l'hygiène fournit pour s'en garantir.

Nous dirons cependant que le clitoris, cet organe de la volupté chez la femme, qui, flasque et déprimé au repos, entre en érection au moindre chatouillement, et, pendant le coït, procure la jouissance vénérienne, peut atteindre une longueur démesurée et extraordinaire. On a vu des clitoris de six à huit pouces, gros à proportion, et simulant tout à fait un membre viril; cette longueur et cette grosseur extraordinaire du clitoris coïncident presque toujours avec l'imperfection des organes génitaux et constituent l'hermaphrodisme.

Les femmes de Lesbos, réputées dans l'antiquité pour la longueur et l'érectilité du clitoris, se livraient entre elles à des attouchements voluptueux, auxquels le nom de jeux lesbiens est resté. La trop fameuse Sapho, qui mérita le surnom de dixième Muse, fut, dit-on, infectée de ce vice. Dans certaines contrées de l'Asie et de l'Afrique, et surtout en Égypte, la longueur du clitoris et des petites lèvres, devenue héréditaire, gênerait le coït, si l'on n'y remédiait par l'amputation. Cette opération, qui constitue la circoncision des femmes, fait que les deux sexes sont circoncis.

On rencontre aussi des femmes privées naturellement des ovaires, qui ont barbe au menton, et qui, dédaignant les travaux de leur sexe, se livrent aux exercices des armes, de l'équitation et de la chasse.

Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Théroigne de Méricourt, Thérèse Figueur, qui fit toutes les campagnes de la révolution

et du premier empire, ainsi qu'une foule d'autres femmes belliqueuses, offraient des imperfections génitales et n'étaient point réglées.

La génération ou la reproduction est un devoir imposé par l'instinct tout-puissant que le Créateur a mis en nous pour perpétuer son ouvrage, nous chargeant de réparer les ravages de la mort par une continuelle transmission de la vie.

La génération est tout à la fois l'opération la plus impénétrable et la plus importante de la nature. Elle n'occupe qu'une partie de l'existence des êtres doués de la vie; elle ne s'accomplit bien que quand les individus ont acquis leur summum de développement, d'accroissement, de perfection; elle paraît être le but que la nature s'est proposé d'atteindre en leur donnant la vie; car aussitôt qu'elle est accomplie, les individus languissent, se détériorent et meurent : c'est ce que nous observons dans une foule de végétaux et d'insectes.

Sans la génération, les corps organisés n'auraient qu'une existence éphémère, momentanée. Quelque nombreux, quelque variés que soient ces corps, ils auraient bientôt disparu de la surface du globe ! C'est par elle que la vie se forme, se développe, s'entretient, se propage; c'est par elle que les êtres vivants couvrent la surface du sol que nous habitons, pénètrent dans les cavités qui s'y trouvent, s'élèvent, se disséminent dans l'atmosphère qui nous enveloppe et nous presse; c'est par elle que les individus, les races se perpétuent; c'est elle qui, luttant sans cesse contre les efforts destructeurs du temps, répare les pertes que la mort entraîne; c'est elle enfin qui, rallumant sans cesse le flambeau de la vie, maintient l'équilibre nécessaire pour l'harmonie de ce monde.

Les anciens, en déifiant l'amour, le représentaient les yeux couverts d'un bandeau, un flambeau à la main, parcourant le monde qu'il embrase de ses feux; ils n'ont fait qu'exprimer,

que peindre sous le voile d'une ingénieuse allégorie une vérité immuable que le professeur Marceau exprime ainsi : *Sans génération, plus de vie.*

Les fonctions qui font l'objet de la reproduction ne sont point nécessaires à la vie de l'individu ; mais sans elles l'espèce humaine périrait bientôt, privée de la faculté de se reproduire, et comme la perpétuité des espèces vivantes semble être le but principal de la nature, il s'ensuit que les phénomènes intéressants et sublimes de la reproduction sont pour le moins égaux en importance à ceux qui ont fait l'objet de l'histoire de la femme, la plus belle, la plus noble et la plus intéressante moitié de l'espèce humaine, puisqu'elle en est la dépositaire, la source, etc.

Tous les actes qui composent la génération peuvent être rapportés à cinq groupes. Rapprochement de l'homme et de la femme qui concourent à la reproduction ; copulation qui a pour but d'appliquer le principe fécondant de l'homme au germe fourni par la femme ; la conception ou la fécondation qui en résulte; la grossesse, qui s'entend du séjour que fait l'œuf fécondé dans l'utérus et des premiers développements qu'il y subit; l'accouchement, qui consiste dans le détachement de l'œuf, son excrétion et la naissance de l'individu nouveau ; enfin l'allaitement et la nourriture de l'enfant par sa mère, à l'aide du lait qu'il puise dans son sein.

La copulation est le seul acte génital qui soit laissé à la volonté, tous ceux qui suivent s'effectuent irrésistiblement, et sans que nous en ayons la conscience; elle n'est qu'un acte préparatoire de la génération, amenant la fusion, le rapprochement des matières, quelles qu'elles soient, que fournissent l'un et l'autre sexe pour la formation de l'individu nouveau.

Il existe chez certaines personnes une anaphrodisie accidentelle, occasionnée par l'excès d'un amour sentimental, alors que l'imagination poétise l'objet adoré. On aime avec

passion ; le cœur palpite violemment, le corps tressaille, la tête brûle et délire, mais l'organe reste muet... Dans un pareil instant, c'est en vain que l'homme s'efforcerait de donner une preuve physique de son amour. Il y a effervescence au cerveau, où tout le feu de la vie s'est concentré ; mais l'organe viril est comme frappé de stupeur.

Il faut savoir, près de celle qu'on aime,
Donner un frein aux transports du désir,
La folle ardeur abrége le plaisir,
Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

Conception, fécondation. L'histoire de ce phénomène est en quelque sorte celle de la génération tout entière. Les physiologistes ont émis des assertions différentes, selon le système qu'ils ont adopté sur l'essence de cet important phénomène. Selon les uns, la matière qu'on nomme sperme, sécrétée et fournie par l'homme, ne parvient qu'à la partie supérieure du vagin, et c'est parce que les vaisseaux du vagin l'absorbent et la portent par les voies de la circulation jusqu'à l'ovaire, ou parce qu'elle dégage une émanation spiritueuse appelée *aura seminalis,* qui se propage jusqu'à cet ovaire, qu'elle accomplit la fécondation. Quel que soit, en effet, le trajet que parcourt le sperme, il faut qu'il agisse sur l'ovaire. Selon d'autres auteurs, le sperme est dardé jusque dans l'utérus, mais il ne va pas au delà ; d'autre part, arrive dans cet organe la matière quelle qu'elle soit que fournit la femme, pour que de leur mélange résulte l'individu nouveau, et que se fasse la fécondation. Enfin, dans une troisième opinion, une portion de ce sperme est conduite par une action propre de la trompe à l'ovaire, et va y effectuer la fécondation.

De ces diverses opinions, la dernière paraît la plus vraisemblable ; en effet, c'est à l'ovaire que se fait la conception : les

grossesses extra-utérines en sont la preuve, car on a vu des fœtus se développer dans l'ovaire même ; on en a vu se développer dans l'abdomen, les ovules ayant probablement échappé à la trompe, quand celle-ci par son pavillon les a saisis à la surface de l'ovaire pour les conduire à l'utérus; on a vu enfin des grossesses de la trompe elle-même, les œufs s'y arrêtant et ne parvenant pas jusqu'à l'utérus.

Selon l'opinion de plusieurs médecins distingués, comme nous l'avons exposé en parlant de la menstruation, la ponte spontanée n'est qu'un phénomène propre aux ovipares; elle se reproduit également dans l'espèce humaine aux époques menstruelles et dans les mammifères aux époques du rut : l'ovule sortant sous l'influence de ce qu'on appelle la ponte spontanée, se détache de la vésicule de Graaf, est reçu dans le pavillon et conduit par la trompe dans la matrice où la fécondation a lieu; c'est donc toujours dans la matrice que la fécondation de l'ovule s'opère.

D'après les études sur l'ovologie humaine faites par des savants distingués de l'époque, il est aujourd'hui bien démontré que notre espèce est soumise à la grande loi : *Omne vivum ex ovo*. Tout ce qui vit provient d'un œuf. La femme, ainsi que toutes les femelles du règne animal, produit des œufs dont la ponte a lieu chaque mois, quand s'établit le flux menstruel. On sait que les ovaires de la femme sont des espèces de glandes qui produisent des œufs; ces œufs, qu'on distingue au microscope, réunis en grappes, se développent chacun à leur tour, se gonflent, mûrissent et tombent de même que les fruits mûrs. Lorsque la chute de l'œuf dans l'oviducte a lieu, le pavillon de la trompe embrasse la portion de l'ovaire par où l'œuf doit sortir; l'ouverture du pavillon se dilate et exerce une espèce d'aspiration sur l'œuf mûr qui s'y engloutit. Une fois l'œuf engagé dans la trompe, il chemine lentement

vers la matrice, sollicité par les mouvements contractiles de la trompe elle-même. Il est aujourd'hui bien démontré que chez la femme il faut quatre ou cinq jours pour que l'œuf parcoure tout le trajet de la trompe et tombe dans la matrice.

Il est prouvé aussi qu'à la suite du coït, la liqueur séminale de l'homme, que le savant Réveillé-Parise a nommé le *fluide de la vie*, le sperme pénètre dans la matrice; les animalcules qu'il contient s'introduisent par un mouvement instinctif dans les trompes utérines, où ils cheminent jusqu'aux deux tiers supérieurs. Arrivés à cet endroit de la trompe, les animalcules se fixent à la membrane muqueuse et attendent l'œuf au passage.

Lorsque l'œuf mûr se détache de l'ovaire, lorsque, aspiré par le pavillon de la trompe, il s'engloutit dans l'oviducte et descend, alors seulement les zoospermes s'accrochent à lui, pénètrent sa substance, et la fécondation est opérée. L'œuf fécondé continue pendant quatre ou cinq jours à descendre par l'oviducte et tombe enfin dans la matrice, à la paroi de laquelle il se greffe et prend racine. De ce moment commence la vie embryonnaire d'un nouvel être.

La première évolution de l'œuf se fait dans les trompes, durant les jours qu'il met à les parcourir. Arrivé dans la matrice, l'œuf humain est cinq fois plus gros qu'au moment de sa fécondation.

Les œufs non fécondés suivent la même marche, tombent également dans la matrice, mais n'y prennent pas racine, ils s'y dissolvent et sont rejetés au dehors par le sang menstruel.

Tel est le mode employé par la nature pour la reproduction de l'espèce humaine.

Ajoutons que la copulation, pour être bien faite, veut la complaisance, la tranquillité, le secret; la crainte, le bruit, comme la malpropreté, la répugnance, lui sont des obstacles.

Demander le plaisir à sa femme avec d'aimables paroles, l'entraîner délicatement à satisfaire nos désirs et ne jamais exiger de force, accomplir le devoir conjugal avec douceur et ménagement, et non avec cette fougue délirante dont les effets peuvent blesser les organes et nuire à la fécondation. Ne point s'épuiser par la fréquence des embrassements, cesser lorsque la nature l'indique et attendre avant de recommencer qu'elle ait suffisamment réparé les pertes. Quoique la femme puisse sans inconvénient répéter l'acte amoureux plus fréquemment que l'homme, elle aurait néanmoins raison d'en être sobre, parce qu'il est malheureusement bien démontré que celles qui en abusent sont sujettes aux tristes affections des ovaires, de la matrice, et à ce mal terrible et affreux qu'on nomme cancer.

La continence stricte, prolongée, de même que l'abus vénérien, est également à craindre, puisque ces deux extrêmes détériorent l'organe copulateur et ont un même résultat; l'atonie génitale, l'anaphrodisie, l'impuissance, et par cela même la stérilité.

Les époux sages, et qui veulent donner le jour à des enfants bien constitués et vigoureux comme eux, ne doivent jamais rassassier leurs appétits vénériens, ni éteindre leurs désirs dans la satiété; ils doivent, au contraire, quitter l'autel de l'amour avec la force d'y déposer encore une autre offrande.

La conception est un acte qui s'accomplit sourdement, sans qu'on l'aperçoive, et indépendamment de toute volonté. Quelques femmes prétendent avoir reconnu à un frisson, à une douleur à l'ombilic, à un trouble quelconque qu'elles devenaient mères; mais indépendamment que ces signes prétendus sont des plus vagues, le plus souvent la conception se fait sans qu'on sente rien; il est certain aussi que la volonté ne peut rien sur elle, faire, par exemple, qu'elle ait lieu ou influer sur ses produits. Telle femme qui désire des enfants ne peut

en avoir, et telle autre devient enceinte à chaque rapprochement. La même ignorance où l'on est sur les phénomènes qui se passent lors de la fécondation s'étend aux circonstances qui font qu'elle a lieu ou n'a pas lieu. Il paraît que la fécondation est d'autant plus probable que les deux individus éprouvent dans le rapprochement le même spasme. La grossesse arrive aussi plus facilement quand le rapprochement a lieu immédiatement après les règles, soit parce que tout l'appareil a conservé un reste d'excitation, soit parce que l'orifice de la matrice, qui est plus entr'ouvert, admet plus facilement la semence. L'histoire nous apprend que grâce à un semblable conseil, donné par le célèbre Fernel, son médecin, un roi de France, Henri II, rendit mère la reine Catherine de Médicis, après une stérilité de dix années.

Non-seulement c'est irrésistiblement que la conception a lieu ou n'a pas lieu, mais la volonté ne peut rien sur ses produits, sur le sexe de l'enfant, par exemple, sur ses qualités physiques et morales futures.

A la vérité quelques philosophes et médecins anciens avaient cru que le testicule et l'ovaire droits fournissaient les rudiments des garçons, et que les organes du côté gauche fournissaient ceux des filles; il est d'observation que des hommes privés de l'un des testicules ont engendré à la fois des garçons et des filles, et qu'il en a été de même de femmes qui avaient un des ovaires détruit par une maladie. Tous ceux qui fondent sur cette idée l'art de procréer les sexes à volonté sont donc dans une erreur complète. Cette particularité de la conception est comme toute autre, heureusement, soustraite à l'influence de la volonté. Il en est de même du nombre des produits de la conception; bien que l'espèce humaine soit le plus souvent unipare, cependant on observe quelquefois des grossesses doubles, même triples, quadruples.

Il serait aussi très-difficile de préciser jusqu'à quel âge une femme peut concevoir. La Bible nous apprend qu'Agar, servante d'Abraham, eut à l'âge de quatre-vingts ans, un fils nommé Ismaël, avec son maître Abraham, et que Sara, sa femme légitime, eut aussi plus tard un fils nommé Isaac, à peu près dans les mêmes circonstances. L'histoire de France nous dit que Catherine de Médicis, femme de Henri II, devint mère de dix enfants dans un âge avancé et après une stérilité de dix années, et qu'Anne d'Autriche, reine de France, mit au monde Louis XIV, aussi dans un âge avancé et après une stérilité de vingt années. Nous connaissons aujourd'hui une dame très-distinguée par son esprit et toute sa personne qui a mis au monde un enfant chéri, après avoir passé les vingt premières années de mariage sans devenir enceinte.

DE LA GROSSESSE.

Quelle sagesse et quelle admirable prévoyance! La nature a caché l'objet de toutes ses vues sous le voile des voluptés; elle a voulu en un mot que les plus pures et les plus irrésistibles de nos jouissances devinssent l'élément essentiel et indispensable de la perpétuité de notre espèce. Eh bien! son but est atteint. Au sentiment d'un état intérieur insolite, à quelque altération dans les idées, tels que des inquiétudes vagues, un sentiment de volupté, des douleurs dans la région ombilicale, un certain mouvement vermiculaire, des dégoûts involontaires; à un spasme général, caractérisé par des frissonnements; à une tuméfaction spasmodique de l'abdomen, accompagnée d'une grande sensibilité, de pâleur, de tristesse et d'anxiété; à un trouble enfin de la digestion, exprimé surtout par des

nausées et de fréquents vomissements, la jeune femme conçoit l'espoir si doux et si flatteur pour elle d'être mère, et la suppression totale du tribut mensuel, jointe à l'augmentation du ventre et au gonflement des seins, vient accroître tous les pressentiments que les mouvements de l'enfant, vers la fin du quatrième mois, peuvent seuls cependant tourner en certitude.

Jusqu'ici nous avons vu la femme présenter au médecin philosophe un vaste champ d'observations, sous quelque point de vue et dans quelque circonstance qu'on se plaise à l'envisager; mais dans aucune époque de la vie elle n'offre un intérêt plus profond et plus général que pendant la gestation, c'est-à-dire durant les neuf mois qui s'écoulent depuis l'instant où elle a conçu jusqu'au moment où elle livre à la société le fruit de ses amours. Quelle touchante position ! Peut-il en exister une plus intéressante dans l'ordre naturel ? En est-il une qui soit plus digne de devenir l'objet de toutes les idées philanthropiques, puisqu'elle se rattache aux intérêts de la société, à l'espoir et au bonheur d'une famille, et qu'elle devient l'objet des plus chères affections d'un époux?

On aime surtout à voir les peuples de l'antiquité faire de la femme enceinte l'objet d'un saint respect, de la vénération publique, et quelquefois même d'un culte religieux, consacré par des usages particuliers. A Athènes, à Carthage, le meurtrier échappait au glaive de la justice s'il parvenait à se réfugier dans la maison d'une femme enceinte, on n'osait pas faire couler son sang coupable, comme s'il se purifiait au voisinage de l'innocence, qui reposait dans le sein d'une mère. Chez les Juifs elle pouvait manger des viandes défendues; et les lois de Moïse portaient la rigueur jusqu'à prononcer la peine de mort contre tous ceux qui, par de mauvais traitements ou tout autre acte de violence, faisaient avorter une femme. Lycurgue assimilait les mères victimes de l'enfantement aux braves morts sur le

champ d'honneur et leur accordait des inscriptions sépulcrales.

Apollonius rapporte que dans le royaume dè Pannonie, les femmes enceintes étaient en telle vénération que celui qui en rencontrait une sur son chemin était obligé sous peine d'amende de l'accompagner et de la reconduire jusqu'au lieu où elle se rendait. A Rome, où tous les citoyens étaient obligés de se lever et de se ranger au passage d'un magistrat, les femmes enceintes étaient dispensées de leur rendre cette marque de respect, dans la crainte sans doute que la précipitation ordinaire en pareil cas ne portât quelque préjudice à leur état de grossesse. Enfin l'Église catholique a de tout temps exempté des jeûnes les femmes enceintes. De nos jours, une femme coupable peut suspendre les coups du glaive de la justice, si elle déclare qu'elle est enceinte. Pourquoi donc, dans les nations modernes, même chez les peuples les plus civilisés, et chez nous surtout qui affichons extérieurement une sorte d'exagération dans tout ce qui tient à la galanterie, s'est-on totalement relâché de cette vénération et de ce respect, pour ainsi dire religieux, qui semblaient avoir signalé les premiers pas de l'homme vers la civilisation, et qui n'étaient pas moins dictés par l'intérêt public que par les lois de la bienséance et de la morale ? Sans doute l'expérience, les progrès de la civilisation et de toutes les connaissances ont dû nécessairement nous faire surmonter des préjugés auxquels les anciens étaient soumis ; mais n'avons-nous pas été trop loin en ne conservant rien de toutes ces lois et de tous ces usages qui ordonnaient le respect pour les femmes enceintes, et qui punissaient sévèrement ceux qui osaient les outrager ? Sommes-nous assez sages ou assez prudents pour ne jamais oublier l'étendue des soins et des égards auxquels elles ont droit ? Je voudrais pouvoir répondre par l'affirmative ; mais trop d'exemples viendraient démontrer le contraire.

Par grossesse on désigne communément et l'état où se trouve une femme qui a conçu, et le temps qu'elle porte dans son sein le produit de la conception, depuis l'instant de sa formation jusqu'à celui de sa sortie. Les médecins sont souvent consultés par les femmes qui ont quelque crainte sur l'existence d'une grossesse, parce qu'elles espèrent qu'ils pourront dissiper leurs doutes. En effet, il serait de la dernière importance pour elles de reconnaître de bonne heure, dans une infinité de cas, l'existence d'une grossesse; mais il n'est pas toujours possible au médecin, quelque instruit qu'il soit, de tranquilliser leur esprit par une décision positive.

La curiosité n'est pas ordinairement le seul motif qui porte les femmes à consulter, le plus souvent la décision qu'elles demandent leur serait utile pour régler leur conduite et mettre leur réputation à couvert, en s'éloignant à temps, après avoir fait naître des prétextes plausibles pour s'absenter, si la grossesse qu'elles soupçonnent doit être ignorée du public; elles sont alors agitées, inquiètes, tant que le médecin dont elles réclament les lumières n'a pas dissipé leurs doutes. D'autres fois, c'est une nourrice dont on soupçonne la grossesse, parce qu'elle a toujours habité avec son mari, et que l'enfant qui lui est confié éprouve quelques accidents qui pourraient être la suite de cet état : les parents, qui ne veulent pas lui retirer son nourrisson sur un simple soupçon, exigent ordinairement qu'elle se soumette à l'examen d'un médecin, qui puisse fixer leur irrésolution par le jugement qu'il portera.

La femme peut être intéressée pour le rétablissement de sa santé à s'assurer dès le commencement si elle est enceinte ou non. Souvent on ne peut employer les remèdes qu'exigerait son état, sans avoir auparavant déterminé si les accidents qu'elle éprouve tiennent à la grossesse, ou s'ils lui sont étran-

gers. Une mère de bonne foi s'adresse au médecin et lui demande des conseils pour remédier à la suppression des règles dont se plaint sa fille : ne serait-il pas très-important, avant d'agir, qu'il se fût assuré si les symptômes qu'elle éprouve sont dus à une simple suppression des règles, ou bien s'ils ne dépendraient pas plutôt d'une grossesse qu'elle cherche à cacher, espérant peut-être qu'en déguisant son état, l'erreur dans laquelle elle induira le médecin pourra le porter à employer des moyens propres à la débarrasser d'un fardeau si incommode? Si, avant de savoir auquel des deux états il a à remédier, il entreprend de rappeler les menstrues, il s'expose à lui causer des coliques violentes, et peut-être à troubler par ses médicaments la grossesse que les lois de la nature et de la société, l'intérêt propre de la femme, nous commandent de respecter.

Il est beaucoup d'occasions où les femmes ont un intérêt de feindre une grossesse. L'espoir d'un mariage, celui d'obtenir une somme d'argent d'un individu que la femme accuse quelquefois à tort d'être son amant, peuvent la porter à feindre qu'elle est enceinte, quoiqu'elle ne le soit pas. Une femme dont le mari vient de mourir sans laisser d'enfants est inquiétée par les héritiers qui veulent s'emparer sur-le-champ de ses biens dont il n'a pas disposé; pour les retenir quelque temps entre ses mains, elle accuse une grossesse : les juges ne peuvent prononcer si elle doit continuer à jouir de l'héritage de son époux que d'après la visite qu'ils ordonnent alors pour constater si la grossesse qu'elle allègue est réelle ou supposée. Une femme condamnée à mort se déclare grosse : avant d'exécuter la sentence, il faut établir si elle feint une grossesse pour éluder des punitions prononcées contre elle, ou bien si le désir de conserver son fruit a été le motif de sa déclaration; il serait encore plus important de distinguer s'il y a grossesse,

dans le cas où la décision est demandée par les juges, pour qu'ils puissent ensuite appliquer la loi.

Il est aussi difficile de reconnaître une grossesse dans les commencements, dit Gardien, qu'il serait important d'acquérir cette connaissance. Dans le cas même où la femme n'a aucun intérêt à tromper, on doit en général accorder peu de confiance à sa déclaration pour porter un jugement. Les femmes parlent presque toujours selon ce qu'elles désirent : les unes taisent et déguisent ce qui pourrait prouver une grossesse, dont elles craignent d'acquérir la certitude; d'autres, par la joie qu'elles éprouveraient d'être mères, étant parvenues à un âge avancé sans avoir eu d'enfants, se plaisent à accumuler tout ce qui peut les confirmer dans l'idée où elles sont que leur grossesse est réelle, quoiqu'elle ne le soit pas. Si l'on doit se méfier de l'aveu fait par les femmes dans les cas ordinaires de la vie, il serait encore plus inconséquent d'en profiter en médecine légale, puisqu'en pareil cas différentes circonstances peuvent les porter à feindre une grossesse. Si, dans les cas ordinaires, on ne doit prononcer qu'avec la plus grande circonspection sur l'existence d'une grossesse commençante, en médecine légale le doute est toujours le parti le plus prudent, comme le dit Mahon, et l'on doit engager les juges à différer l'application de la loi.

Signes de la grossesse.

Les signes de la grossesse sont de deux espèces : les uns sont rationnels et les autres sensibles. Les signes sensibles sont ceux qui font reconnaître que la femme est enceinte par le témoignage de quelques-uns de nos sens, mais spécialement par celui du toucher. Les signes rationnels, qui sont une conclusion que la raison tire en faveur de la grossesse des acci-

dents qu'éprouve la femme, sont bien plus nombreux, mais en même temps plus incertains.

Signes rationnels de la grossesse.

Dès qu'une femme a conçu, elle éprouve dans son physique et dans son moral des changements sensibles, qui paraissent dus à l'action prédominante de l'utérus, vers lequel les mouvements de la nature sont dirigés. On dit qu'elle éprouve un sentiment vague de froid, une espèce de frisonnement et de tressaillement universel non ordinaire, de légers spasmes, un vif chatouillement vers les organes de la génération, et une sensation de chaleur et de plaisir qui se prolonge quelque temps. Cet état n'était pas inconnu à Hippocrate, qui dit : *Mulier ubi concepit, statim inhorrescit et incalescit, ac dentibus stridet, et articulum reliquum corpus convulsio prehendit*

A cet état d'érotisme succède bientôt la langueur, quelquefois un invincible assoupissement; la femme tombe dans un léger abattement qui n'est pas sans volupté. Il se forme au moment de l'imprégnation une décomposition de tous les traits difficile à rendre : le brillant des yeux s'éteint, les prunelles se resserrent; les paupières, moins fermes et comme pendantes, deviennent jaunes et livides; les traits de la face perdent de leur fraîcheur; la pâleur se répand quelquefois sur toute la figure; d'autres fois, les joues se colorent d'un incarnat plus vif, mais plus irrégulier. Hippocrate avait observé des taches plus ou moins étendues sur le visage de quelques femmes; cette espèce de masque n'est pas très-ordinaire : plus souvent on voit des femmes brunes blanchir, et les taches de rousseur disparaître ou être moins apparentes; le tissu cellulaire se gonfle et s'infiltre.

Le coït fécond, la conception a lieu, suivant quelques au-

teurs, ou peut être présumée quand l'homme et la femme ont joui en même temps avec une émission simultanée des deux semences, quand tous deux ont ressenti pour lors un plaisir plus vif qu'à l'ordinaire, par le contact plus immédiat des parties sexuelles, et un spasme mutuel, instantané, isochrone, qui peut le faire distinguer du sentiment qui est ordinairement la suite de la copulation infructueuse. Ovide a dit :

Ad metam properate simul; tunc plena voluptas
Cum victi pariter femina virque jacent.

Plusieurs femmes assurent, à la vérité, qu'elles ressentent ces mouvements intérieurs d'une manière assez marquée pour leur faire connaître, de façon à ne pouvoir s'y méprendre, l'instant où elles conçoivent; mais il en est un bien plus grand nombre qui ne les éprouvent pas.

La même ignorance où l'on est sur les causes de la fécondation existe sur les causes qui s'opposent à son accomplissement. Car si les vices de conformation ou de position de l'utérus, les oblitérations du colon, des trompes, font comprendre la stéritité de quelques individus, il est tout à fait impossible d'expliquer pourquoi certaines femmes sont stériles lorsqu'elles sont bien conformées; pourquoi quelques autres, mariées plusieurs fois, n'ont pu avoir des enfants pendant leur premier mariage lorsqu'elles sont devenues enceintes plus tard; quand surtout, comme cela a été observé, le premier mari avait eu des enfants d'un premier lit.

Au moment où une femme conçoit, dit Galien, il se fait en elle un mouvement de resserrement. Toutes les femmes ne ressentent pas non plus ce mouvement de resserrement; ce signe, comme le précédent, est particulier à un petit nombre de femmes.

La femme qui a conçu ne tarde pas à éprouver une espèce

d'engourdissement ou une sensation de lassitude vers l'organe utérin, de l'embarras dans les reins, quelques coliques; elle exhale, dit-on, une odeur particulière; les enfants qu'elle allaite refusent le sein ou ne le prennent qu'avec répugnance; les organes mammaires acquièrent du volume, de la consistance, de la sensibilité; un cercle brun en distingue l'auréole; le mamelon se prononce, et quelques jeunes femmes doivent à cette circonstance le développement d'un genre d'attraits; l'écoulement menstruel se supprime; et à cet égard Hippocrate nous dit : *Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, sibi autem fastidia ipsi accidant, hanc in utero gerere putato.* A ces signes on peut ajouter les lésions qu'éprouvent la plupart des organes et des fonctions de la femme. Que d'irrégularités, par exemple, dans les fonctions digestives! Presque toutes les femmes sont sujettes à une salivation plus ou moins abondante, à des maux de dents. La plupart sont tourmentées, au commencement de leur grossesse, par des nausées et des vomissements quelquefois continuels, des douleurs d'estomac. Quelques-unes éprouvent du dégoût, une répugnance pour les aliments succulents, mais un désir très-prononcé pour les substances les plus extraordinaires et inusitées comme aliments. D'autres sont incommodées par une soif vive. Chez quelques personnes, la grossesse s'annonce au contraire par le besoin ou le désir d'ingérer dans leur estomac une grande quantité d'aliments. Ces phénomènes et d'autres qui se manifestent dans le reste de l'économie sont dus, soit à l'action mécanique que l'utérus exerce sur les parties voisines, soit à son influence sympathique sur les autres organes.

L'estomac, lié avec l'utérus par d'étroites sympathies, est un des organes qui reçoivent le plus promptement et le plus profondément l'influence de la grossesse. On a vu des femmes

être prises de vomissements dès l'instant même de la conception. Comme nous l'avons déjà vu, la plupart des femmes sont, dans le commencement de leur grossesse, affectées d'inappétence, de dégoût, surtout pour la nourriture animale; quelques-unes de ptyalisme, de nausées, de vomissements. Ces phénomènes cessent ordinairement vers le troisième ou le quatrième mois et sont, le plus souvent, remplacés par un grand appétit et des digestions promptes et faciles. Quelquefois, vers la fin de la grossesse, les digestions deviennent pénibles et lentes, les vomissements reparaissent : ce qui paraît tenir à la compression que l'estomac éprouve : car souvent il suffit de prendre de la nourriture en petite quantité et plusieurs fois dans la journée pour éviter cet inconvénient.

Le volume et le poids de l'utérus, en comprimant les vaisseaux, gênent la circulation dans les viscères abdominaux et dans les membres inférieurs, entravent surtout la circulation veineuse et le cours de la lymphe, d'où résultent souvent des varices et des œdèmes de ces membres et des parties sexuelles. Le sang se porte avec plus d'abondance vers les parties supérieures. Suivant Galien, le pouls des femmes enceintes est plus grand, plus fréquent, plus vif. Bordeu dit qu'il est ordinairement fréquent, assez égal, fort et comme fiévreux.

Depuis Démocrite, on a donné comme un signe de la conception le gonflement du cou, au moyen duquel ce philosophe cynique, nous dit Galien, retiré dans un tombeau auprès d'Abdère, reconnut, comme le rapporte Diogène Laërce, qu'une jeune fille qui était en la compagnie d'Hippocrate venait de perdre sa virginité. Cette influence des organes génitaux sur le cou était généralement répandue parmi les anciens, comme on le voit par ces deux vers de Catulle :

Non illam, oriente luce, revisens,
Externo collum poterit circumdare filo.

Les modernes ont fait des observations qui se rapprochent de celle-là. Dumas assure avoir vu les premiers embrassements d'un mari jeune et vigoureux produire non-seulement la tuméfaction des glandes du cou, mais leur engorgement et leur suppuration.

La femme grosse devient plus susceptible; son caractère change. Il en est qui deviennent capricieuses, la moindre contrariété les irrite. On a vu des femmes dont le caractère aimable faisait le bonheur de ceux qui les entouraient devenir, aussitôt après la conception, tellement acariâtres, qu'on évitait leur société que l'on recherchait auparavant; mais cette mauvaise humeur, cette irritabilité augmentées, accompagnant également l'évacuation menstruelle, ne sont que des signes équivoques de la grossesse.

Les fonctions de l'organe intellectuel sont assez souvent perverties par l'état de grossesse, qui leur fait perdre de leur activité. On a cependant vu, dans des cas rares, la grossesse donner plus de force et d'élévation aux idées. Lorry rapporte qu'une femme, à la suite d'une frénésie, devint triste, rêveuse, puis imbécile. Il est remarquable que cette femme, étant devenue enceinte, recouvra sa gaieté et ses facultés intellectuelles, dont elle conserva l'exercice pendant tout le cours de la grossesse, mais qu'après l'accouchement elle retomba dans son état précédent. Une seconde grossesse offrit les mêmes phénomènes chez le même sujet. En général, chez la femme enceinte l'intelligence est plus faible, le jugement moins sûr, l'imagination plus mobile, plus disposée à s'alarmer; la volonté est plus changeante.

Les femmes, après la conception, deviennent quelquefois tristes, inactives, et fuient les occupations qu'elles chérissaient avant. L'augmentation d'action de l'utérus excite, provoque en elles des désirs vénériens; elles recherchent les approches

conjugales; d'autres fois, elles manifestent du dégoût, de la répugnance pour le coït. Quelques-unes se plaignent de vertiges, d'éblouissements, et peuvent même présenter des symptômes d'hystérie. Le moral et les sentiments de la femme peuvent aussi recevoir des modifications par la grossesse, qui développe dans quelques cas un penchant à la cruauté, à la jalousie, à la haine. On connaît des exemples de femmes attachées à leur mari, à leurs enfants, qui pendant leur grossesse leur portaient une haine implacable. On en a vu quelques-unes avoir le penchant au vol, et même être altérées de sang humain. Le professeur Petitot a connu une femme qui devenait maniaque pendant sa grossesse, et Chambon parle d'une dame qui devenait aveugle toutes les fois qu'elle était enceinte : elle recouvrait la vue lorsqu'elle était accouchée. L'âme communique quelquefois au corps, dans l'état de grossesse, une force extraordinaire. Labre rapporte avoir connu une jeune personne qu'un homme avait séduite; la crainte de l'ignominie arma son faible tempérament contre les accidents d'une grossesse, d'autant plus pénible qu'il fallait la cacher au milieu d'une famille nombreuse. Au bout du terme, lorsque de vives douleurs lui annoncent l'instant de sa délivrance, elle va seule chez la sage-femme, où elle accouche; elle rentre chez elle deux ou trois heures après en être sortie; elle paraît à table le soir même, et les jours suivants elle vaque à ses occupations ordinaires sans laisser apercevoir aucun dérangement dans sa santé.

La peau des femmes enceintes, d'une température plus ou moins élevée, est tantôt sèche, rugueuse, bourgeonnée, tantôt unie, couverte de moiteur : quelquefois elle prend une teinte brune, jaune, ictérique. Lecat a vu la peau de quelques femmes enceintes se colorer en noir. On trouve dans les ouvrages de notre illustre Bordeu des exemples de femmes deve-

nues jaunes ou même parfaitement noires pendant la grossesse. Valmont de Bomare parle d'une dame de distinction, d'un beau teint, qui, dès qu'elle était enceinte, commençait à brunir, et vers la fin de sa grossesse elle devenait une véritable négresse. Après ses couches, la couleur noire disparaissait, son enfant n'avait aucune teinte de noir,

On a observé en général dans tous les traits de la face une décomposition qu'il est impossible de rendre ; le nez, dit-on, est plus allongé, l'ouverture de la bouche plus grande. Plusieurs femmes se vantent de reconnaître une grossesse dès le commencement, par cet air seul de décomposition que l'on observe dans tous les traits.

Les signes que je viens d'exposer ne se rencontrent ni chez toutes les femmes, ni dans toutes les grossesses, et, pouvant même être occasionnés par une infinité de causes différentes, doivent être considérés comme très-équivoques et nullement propres à caractériser la grossesse. Les anomalies nerveuses, si ordinaires au sexe, les altérations organiques, la suppression des règles, donnent souvent lieu à une série d'accidents semblables à ceux qui se manifestent lorsque la femme est enceinte, et il est des femmes qui n'éprouvent aucun accident, ignorent absolument qu'elles sont devenues enceintes, et ne commencent à s'en douter qu'après l'époque du retour des règles.

Le défaut d'évacuation menstruelle n'est pas un signe certain de grossesse, comme sa présence n'est pas toujours une preuve négative. La cessation des règles ne doit pas être un signe certain de grossesse, puisqu'il y a des affections qui suspendent cette évacuation : d'ailleurs, plusieurs femmes sont réglées pendant les premiers mois de la gestation. Mauriceau raconte qu'une femme qui fut pendue à Paris portait un fœtus de cinq mois dans son sein, ce dont on s'assura par l'ou-

verture du cadavre; elle avait déclaré sa grossesse, mais on ne crut pas à la véracité de sa déclaration, parce qu'elle était réglée. Riolan et Haller rapportent aussi des exemples de femmes condamnées à mort, et que des chirurgiens et des sages-femmes avaient déclaré n'être pas grosses, parce qu'elles étaient réglées, chez lesquelles, à l'ouverture du cadavre, on a trouvé un enfant. Quelques femmes ne payent ce tribut que pendant la grossesse. Baudelocque, Chambon et Petitot ont rencontré dans leur pratique des femmes qui n'avaient été réglées que pendant leur grossesse. Enfin, l'observation prouve, comme nous l'avons déjà remarqué, que des femmes qui n'ont jamais été réglées peuvent devenir enceintes.

Dans le cas où la suppression des règles est l'effet de la grossesse, les symptômes vont en diminuant à mesure qu'elle avance; lorsqu'ils sont au contraire la suite d'une suppression morbifique, on observe que les accidents, qui sont d'abord peu prononcés, deviennent de jour en jour plus intenses.

Certaines femmes, quoique grosses, n'éprouvent aucun gonflement aux seins, tandis que d'autres non grosses ont les organes mammaires très-volumineux, que cela tienne, ou à une disposition individuelle, ou à un état de maladie. Chez les femmes faibles, ces organes ne se gonflent que le troisième mois, et encore d'une manière peu sensible. Si le gonflement des seins dépend d'une simple suppression des règles, ils reviennent à leur état primitif au bout de quelques jours; mais dans le cas de grossesse, leur volume persiste et augmente graduellement.

La présence du lait dans les mamelles n'est pas un signe toujours sûr de grossesse. On a vu, au rapport de Primerose, la simple suppression des règles donner lieu à la sécrétion du lait. On lit dans la *Médecine légale* de Foderé un fait bien propre à prouver que la sécrétion du lait dans les mamelles

est un signe trompeur, soit pour prouver la grossesse, soit pour décider s'il a existé un accouchement. Une jeune femme, pour éviter d'être conduite en prison, se déclare grosse. Sommée d'en donner des preuves physiques, elle se retire un instant à l'écart, et à force de chatouiller le bout du mamelon et de le traire, elle réussit à en faire sortir quelques gouttes de lait.

La tuméfaction du ventre, qui paraît être le signe le plus fréquent de la grossesse, n'offre cependant, dans bien des cas, qu'un caractère fort incertain; l'abdomen peut être très-gros naturellement, ou être distendu par des vents, de l'eau, par la présence des vers, par un polype, une môle, etc.

Quoique les signes que je viens d'énumérer soient incertains, il ne faut cependant pas les négliger; ils font présumer la grossesse, naître le doute, apprennent au médecin à ne rien hasarder, et à savoir ajourner l'administration des médicaments qui pourraient nuire à cet état de la femme.

Mais voici comment le professeur Moreau présente et apprécie les signes rationnels de la grossesse : Certaines femmes perdent l'appétit, ont le goût perverti, dépravé, ce qui les porte à désirer, à mâcher des substances acides, âcres, irritantes, quelquefois infectes et répugnantes, telles que le charbon, la craie, etc. D'autres ont un goût marqué pour le vin et les liqueurs spiritueuses. Quelques-unes éprouvent un ptyalisme continuel, abondant, au point d'expectorer dans l'espace de vingt-quatre heures une quantité de mucus et de salive mélangés égale à la capacité d'un ou de deux litres. Quelques femmes éprouvent des douleurs dentaires très-vives. Le plus grand nombre éprouve des dégoûts, des nausées, des vomissements de différente nature, suivant l'époque de la journée où ils se manifestent, surtout suivant l'état de vacuité de l'estomac.

A l'état de dégoût, de malaise qui accompagne ordinaire-

ment les deux ou trois premiers mois de la grossesse, succède un appétit très-prononcé et quelquefois tellement impérieux que le sommeil en est interrompu : nous avons vu des femmes être obligées de se lever pendant la nuit pour prendre des aliments. Les digestions sont alors faciles, promptes, souvent accompagnées de constipation, d'hémorrhoïdes, et sympathiquement encore de céphalalgie plus ou moins intense.

De tous les signes rationnels de la grossesse, celui qui d'abord éveille l'attention des femmes et auquel nous accordons le plus de valeur est sans aucun doute la cessation du flux menstruel. En effet, toutes les fois qu'une femme bien constituée, habituellement bien réglée, s'est mise dans le cas de concevoir, et qu'ensuite elle éprouve, sans autre cause connue, une suppression des règles qui n'est suivie d'aucune altération notable dans la santé, il y a pour nous, sinon certitude, du moins une très-grande probabilité en faveur de l'état de grossesse.

De tous les changements produits par l'état de grossesse, le plus remarquable, à notre avis, est la modification qui survient dans le système nerveux. Cette modification est telle qu'elle exalte la sensibilité, rend les femmes plus susceptibles, plus impressionnables à l'action des agents physiques et moraux ; c'est elle qui change le caractère : de bonnes, confiantes, douces, enjouées qu'elles étaient, en rend quelques-unes emportées, colères, jalouses, acariâtres, taciturnes ; chez d'autres, elle donne plus d'activité aux facultés intellectuelles, les dispose toutes au développement des affections nerveuses ; c'est elle qui imprime un cachet particulier aux maladies des femmes, ou, en couches, en rend la marche plus rapide, les désordres plus nombreux, plus profonds et d'autant plus graves qu'on a moins de temps pour les prévenir, les juger et les combattre ; c'est elle qui constitue cet état particulier

que nous désignons sous le nom de puerpéral, état que la conception produit, que la grossesse développe, que les douleurs de l'enfantement augmentent, qui subsiste pendant les couches, qui se prolonge et s'affaiblit pendant l'allaitement, et ne cesse entièrement que quand la femme est rentrée dans les conditions habituelles de la vie. Cet état puerpéral, sur lequel nous ne saurions trop appeler l'attention des médecins, rend compte de la facilité avec laquelle les femmes enceintes et en couches sont impressionnées par les maladies régnantes, les épidémies; de la rapidité, de la violence avec lesquelles elles en sont frappées. Cet état nous a fait comparer une femme grosse, et surtout une femme en couches, à une place demantelée et ouverte qui s'offre sans résistance au premier ennemi qui veut l'occuper.

Il résulte de ce qui précède que les signes rationnels ou équivoques peuvent, par leur valeur respective, leur réunion, fournir des présomptions plus ou moins fondées en faveur de la grossesse, mais ne peuvent jamais donner de certitude sur son existence, parce que ces signes sont communs à des états autres que la grossesse et que la grossesse peut exister sans eux.

Signes sensibles et caractéristiques de la grossesse.

De la matrice dans l'état de grossesse.

Nous avons déjà dit que la matrice, destinée par la nature à remplir les plus hautes et les plus importantes fonctions de l'économie animale, semblait, pour ainsi dire, sommeiller dans une profonde inaction et dans une nullité absolue jusqu'au temps de la puberté; qu'à cette époque seulement des changements périodiques, survenus tout à coup dans son organisation, commençaient à signaler son existence; mais c'est

particulièrement après la conception et dans le temps de la grossesse que la matrice nous offre les phénomènes les plus intéressants : alors elle prend une nouvelle forme, et, pour ainsi dire, une nouvelle vie ; les facultés vitales acquièrent plus de densité et plus d'énergie, les relations du cerveau avec ce viscère semblent plus intimes. Je me rappelle qu'une femme très-nerveuse me disait un jour : « Toutes les fois que je suis enceinte, je ne sens et ne pense que par la matrice. » Alors son volume, sa figure, sa situation, ses mouvements ne sont plus les mêmes, et ce sont ces différences qu'il est important d'examiner avec la plus scrupuleuse attention. Ce n'est pas que l'acte profondément mystérieux de la conception soit dévoilé clairement à nos yeux, non plus que les changements imperceptibles qui en résultent d'abord dans l'organisation de la matrice ; mais des conjectures fondées peuvent nous fournir quelques données plus ou moins certaines sur ce point, d'ailleurs assez incompréhensible.

On conçoit, par exemple, que la matrice s'entr'ouvre au moment où le mâle darde au sein de la femelle la liqueur prolifique ; mais cet organe imprégné se ferme-t-il aussitôt pour embrasser étroitement et conserver le germe conçu, ainsi que l'annonce Hippocrate, lorsqu'il dit : *Quæ in utero gerunt, harum os uteri clausum est;* ou bien est-il bouché par un mucus épaissi, qui diffère de celui de la matrice et du vagin par sa consistance, son odeur et par une plus grande blancheur, ainsi que le soutient Chambon, qui regarde la présence de ce mucus dans l'orifice de la matrice comme le signe le plus certain de la grossesse ? Nous dirons avec Maigrier que rien n'est plus douteux, plus incertain et plus obscur que l'état et les changements de la matrice dans les premiers instants de son imprégnation ; que ce nuage est même assez longtemps à se dissiper, car il s'écoule presque toujours deux

ou trois mois avant qu'on aperçoive extérieurement le plus léger changement dans l'organe. S'il augmente pendant cet espace, son augmentation est absolument insensible à l'œil et au toucher. Cependant, après la fécondation, l'utérus jouit d'un surcroît de vitalité qui ne tarde pas à se manifester par la dilatation active et par l'accroissement de tous les tissus. Cet organe devient un centre de fluxion qui, dans un temps donné, appelle, élabore et retient une très-grande quantité de sang, pour fournir sans doute à son ampliation et à la nourriture du fœtus; aussi ses vaisseaux se dilatent insensiblement, deviennent moins flexueux; son tissu devient spongieux; les tissus muqueux et musculaires sont principalement doués, pendant la grossesse, d'une surabondance de vie qui les développe davantage.

Pendant tout ce temps la matrice est encore renfermée dans la cavité du petit bassin, qui la dérobe totalement à la main lorsqu'on palpe la région hypogastrique, et le ventre de la femme change si peu qu'on croit même qu'il s'aplatit; c'est sans doute ce qui a donné lieu à cet ancien proverbe : « En ventre plat, enfant il y a. »

Un autre signe de grossesse donné par Stein est le changement qui survient à la fente de l'orifice de la matrice, qui, de triangulaire qu'elle était, prend une forme circulaire. Ce signe a surtout lieu dans une première grossesse; mais il n'en est pas ainsi sur la fin du troisième ou au commencement du quatrième mois, car alors la matrice déborde le détroit supérieur d'une manière plus ou moins sensible, et son fond, un peu plus volumineux, refoule les intestins vers l'abdomen, ce qui rend la région hypogastrique un peu plus saillante. Si la femme est couchée sur le dos, les muscles abdominaux dans le relâchement, une main portée sur cette région et le doigt indicateur de la main opposée dirigé dans le vagin, on s'assure

que le corps arrondi qui s'offre sous la main est la matrice; mais ce développement ne surpasse pas le volume que prend ce viscère dans quelques maladies.

Au quatrième mois aussi les vomissements sont moins fréquents et cessent même pour l'ordinaire à cette époque. Le fond de la matrice paraît au-dessus du détroit supérieur, occupe à peu près le milieu de l'espace compris entre le pubis et l'ombilic, et peut être aisément senti au travers des parois abdominales dans la région hypogastrique. Son orifice est en général plus élevé que pendant les trois premiers mois; le ventre prend plus de saillie. C'est vers la fin de ce mois que les mouvements de l'enfant se font sentir; dès lors l'existence de la grossesse n'est plus un problème : ce sont, en effet, les mouvements de l'enfant qui sont les signes caractéristiques de la grossesse. On acquiert la conscience de ces signes par le toucher, opération qui consiste dans l'introduction du doigt dans les organes génitaux, pour reconnaître l'état du col de l'utérus et des parties environnantes, souvent même de tout l'organe et des corps qu'il contient.

Les mouvements de l'enfant sont actifs ou passifs; le mouvement actif dépend de l'action musculaire; aussi la femme ne ressent ce mouvement que lorsque les organes de la locomotion du fœtus ont acquis une certaine énergie : les membres, à travers une plus ou moins grande quantité de liquide, vont heurter les parois de la matrice. Ce choc, d'abord faible et léger, devient quelquefois si fort et si brusque dans les mois suivants, qu'il se manifeste à travers les enveloppes du ventre et les vêtements. Les mouvements actifs du fœtus ont un caractère si décidé, que ni les vents renfermés dans les intestins, ni les autres mouvements qui ont lieu dans la capacité du ventre n'induiront en erreur aucun accoucheur exercé. On peut provoquer les mouvements actifs de l'enfant en appli-

quant sur les parois du ventre la main refroidie dans de l'eau. L'absence des mouvements actifs de l'enfant ne prouve cependant rien contre la grossesse. Il y a des femmes qui ne se sentent remuer qu'à six ou sept mois. Cela s'observe surtout dans la grossesse composée et chez les femmes hydropiques. Les mouvements sont toujours peu prononcés et quelquefois même imperceptibles, lorsque l'enfant plonge au milieu d'une grande quantité de liquide. Enfin, dans certains cas, rares à la vérité, l'absence des mouvements est due à une cause étrangère qui se dérobe à nos recherches, car il est des femmes qui n'ont point senti remuer pendant tout le temps de la grossesse, quoiqu'elles soient accouchées à terme d'enfants bien portants. Levret parle d'une femme qui n'avait pas senti remuer pendant deux grossesses consécutives; il attribuait l'absence de cette sensation à l'œdématie des parois abdominales. Baudelocque a rencontré un cas semblable. Il fut consulté par une dame grosse de quatre mois et demi, qui pensait avec Vicq-d'Azir, son médecin, qu'elle n'était pas enceinte, attendu qu'elle ne sentait pas remuer. On convoqua une consultation. Baudelocque, après avoir touché cette dame, annonça qu'elle était effectivement grosse de quatre mois et demi. Au septième mois, cette dame n'ayant encore rien senti fit appeler de nouveau le professeur Baudelocque. Ce célèbre accoucheur confirma l'existence de la grossesse, annonçant un enfant vivant, vu les progrès qu'il avait faits depuis le premier examen. Enfin, le médecin ayant toujours beaucoup d'incertitude sur cette grossesse, Baudelocque fut engagé à se rendre une troisième fois auprès de cette dame, qui était parvenue au neuvième mois de sa gestation sans avoir jamais eu la conscience des mouvements de l'enfant, quoique l'accoucheur les provoquât à l'aide du ballottement. Elle accoucha à terme d'un enfant bien portant, quoiqu'elle n'eût pas senti remuer.

Le mouvement passif du fœtus est connu sous le nom de ballottement. Cette espèce de mouvement, qui n'est déterminé que par la pesanteur spécifique, a lieu avant et après la mort de l'enfant, et est par conséquent indépendant de l'action musculaire. La femme éprouve alors des sensations qui lui étaient inconnues. Dès qu'elle se remue, elle sent un corps étranger plus ou moins pesant qui tombe ou se repose sur la région la plus déclive de l'utérus. L'accoucheur acquiert la connaissance de ce signe au moyen du toucher. Il faut une grande habitude pour sentir le ballottement entre le quatrième et le cinquième mois de la gestation; mais ce caractère est vrai, certain : aucun corps contenu dans la matrice, autre que l'enfant, ne peut ainsi nager et ballotter dans les eaux de l'amnios; aussi lorsqu'on l'a trouvé, on peut assurer que la femme est grosse; mais la non-existence ne devrait pas cependant faire prononcer que la femme n'est pas enceinte. Le mouvement passif de l'enfant n'est quelquefois appréciable qu'à une époque beaucoup plus avancée de la gestation; il faut donc bien prendre garde de se tromper, d'affirmer, par exemple, qu'il n'y a pas grossesse, lorsqu'elle existe, comme dans un cas rapporté par Devaux : deux sages-femmes avaient déclaré qu'il n'y avait aucune marque de grossesse chez une femme criminelle; elle fut exécutée en conséquence, et néanmoins elle se trouva grosse de quatre mois. Au cinquième mois, le ballottement est plus aisé à reconnaître; le col de l'utérus s'éloigne de plus en plus de la vulve et se porte en arrière et en haut. La région hypogastrique est saillante, arrondie, tendue. Le fond de la matrice n'est guère éloigné de l'ombilic que de deux travers de doigt; son élévation non interrompue la porte au niveau de cette cicatrice, ou même un peu au-dessus vers le sixième mois ou dans son cours. Au septième mois, elle reste dans la région épigastrique, qu'elle occupe en totalité

dans le huitième. C'est aussi au septième mois que le col anatomique est évasé, et concourt à l'ampliation de la cavité utérine ; on ne trouve plus alors que la saillie formée par le museau de tanche, plus ou moins volumineux et ramolli.

Au neuvième mois, la matrice, au lieu de suivre constamment cette marche progressive dans son développement, et de s'élever de plus en plus jusqu'au terme de l'enfantement, redescend au-dessous de la région épigastrique, de manière à étonner les femmes qui portent un premier enfant, et qui, non encore familiarisées avec ce phénomène, sont merveilleusement surprises de se trouver tout à coup sans ventre, pour me servir de l'expression reçue.

Elles se sentent beaucoup plus légères, ont la respiration plus libre; le museau de tanche s'efface et disparaît. Réduit à l'épaisseur de quelques feuilles de papier, il n'attend plus que les premiers effets de contraction utérine pour céder complétement, s'entr'ouvrir et se dilater.

Deux signes qu'on regarde encore comme des signes sensibles de la grossesse, ce sont deux bruits différents qui ont lieu lorsque l'utérus est distendu par le produit de la conception. De ces deux bruits, l'un analogue au murmure du bruit respiratoire, mais plus faible, moins étendu, a été nommé par M. de Kergaradec bruit placentaire, et depuis bruit de souffle; l'autre, plus clair, comparable à celui que produit le mouvement d'une montre, mais plus précipité, a été désigné sous le nom de bruit à double battement.

Le bruit de souffle, isochrone aux pulsations de la mère, est comparable au bruit de soufflet produit dans certaines affections du cœur qui n'ont pas encore été rigoureusement déterminées, à celui des artères carotides chez les filles chlorotiques, à celui des gros troncs artériels comprimés à un certain degré, ou mieux encore à celui que produisent les anévrysmes variqueux.

Ce bruit, qui a été un sujet de controverse entre les accoucheurs français et étrangers, est aujourd'hui un fait incontestable. Pour le percevoir il suffit de promener l'oreille ou le stéthoscope sur certains points de l'abdomen d'une femme qui a dépassé la première partie de la grossesse, et principalement vers les parties latérales de l'utérus : ce bruit est d'autant plus sensible que la grossesse est plus avancée.

Le deuxième bruit, désigné sous le nom de bruit du cœur du fœtus, se distingue facilement du précédent : il consiste dans un double battement précipité qui se rapproche beaucoup du bruit produit par le mouvement d'une montre. Si l'on applique l'oreille sur l'abdomen d'une femme, on peut compter de cent vingt à cent quarante battements par minute, qui diffèrent de ceux du pouls de la mère en ce qu'ils sont plus fréquents et plus rapides : quelquefois ces battements prennent une accélération telle qu'il est impossible de les compter; puis, sans cause appréciable, ils reviennent à leur type normal.

Signes des diverses époques de la grossesse.

Pendant les premiers mois, diagnostic fort obscur : ventre élargi, utérus abaissé dans le bassin, un peu plus volumineux que de coutume; orifice fermé, un peu plus arrondi, plus chaud que dans l'état habituel.

A la fin du troisième mois, fond de la matrice au niveau du bord supérieur du pubis. Fin du quatrième mois, utérus dans l'hypogastre, mouvement spontané du fœtus senti par la mère, percussion, frottement, reptation : le battement commence à devenir sensible pour l'accoucheur. Fin du cinquième mois, utérus touchant aux limites inférieures de la région ombilicale, le col de l'utérus s'élève dans le vagin. Fin du sixième mois, utérus parvenu à l'ombilic, mouvement spontané de l'enfant,

pouvant être senti par l'accoucheur. C'est à cette époque aussi que l'auscultation, soit médiate soit immédiate, fait entendre les battements doubles du cœur et du fœtus, dont la fréquence égale celle des oscillations qu'exécute le balancier d'une montre, et les battements simples avec bruit de soufflet, et isochrones à ceux du pouls de la mère qui dépendent de la circulation placentale. Fin du septième mois, époque de la prétendue culbute, utérus arrivé aux confins de l'épigastre. Fin du huitième mois, utérus dans l'épigastre, col presque tout développé, élevé, dirigé vers la concavité du sacrum, arrondi, béant. Fin du neuvième mois, ventre abaissé, utérus sous l'épigastre; orifice utérin plus accessible, arrondi, souvent ouvert, soulagement et mieux-être de la mère, qui se sent plus agile et plus légère : l'accouchement est alors prochain.

En résumant tous les caractères que je viens de tracer, je dirai que le col de l'utérus, n'éprouvant aucun changement appréciable pendant les premiers mois de la grossesse, son exploration ne peut rien apprendre.

Le toucher pratiqué avant la fin du troisième mois laissant dans la même incertitude sur la grossesse que les signes rationnels, il serait peut-être plus sage de ne pas se prêter aux désirs de la femme qui demande qu'on la touche avant ce terme : car il faut absolument porter une décision sur son état, si l'on ne veut pas s'exposer à être taxé par elle d'ignorance. Voici comment s'exprime à ce sujet le médecin philosophe Roussel : « Comme l'instant où la femme conçoit ne se manifeste en elle par aucune expression bien caractérisée, et que les suites de cet acte restent quelque temps couvertes d'un voile épais, cet esprit d'inquiétude qui fait que l'homme, peu satisfait du présent dont il pourrait jouir, s'élance toujours dans l'avenir qu'il ne verra peut-être pas, le porte à rechercher avec empressement les signes encore cachés de la grossesse et à

interroger la nature longtemps avant qu'elle daigne parler. On pourrait, à cet égard, s'épargner les tourments d'une impatience inutile, puisqu'elle ne saurait en accélérer ni en retarder l'objet. Il serait d'autant plus dans l'ordre d'attendre tranquillement que les signes naturels annonçassent eux-mêmes la grossesse, que les tentatives par lesquelles on se flatte de les prévenir peuvent incommoder les femmes assez faciles pour s'y soumettre, sans les éclairer davantage sur le motif qui les y fait recourir. Ces tentatives sont l'ouvrage d'un charlatanisme effronté qui les sollicite, et qui se joue de l'honnêteté et de la décence pour établir son empire sur les débris d'une vertu à laquelle le sexe doit les plus solides fondements du sien. Nous nous croyons obligé de dire aux femmes que ceux qu'elles emploient à cette sorte d'essais les trompent en affectant des connaissances qu'ils ne sauraient avoir. Tous les éclaircissements tirés du toucher sont très-incertains : on ne peut compter que sur le concours des signes extérieurs et sensibles, tels que la grosseur du ventre, le gonflement du sein, précédés des envies de vomir, des dégoûts et de la suppression des menstrues. Mais le plus décisif de tous, de l'aveu même de tous les accoucheurs, le seul démonstratif, consiste dans les mouvements de l'enfant, qui se font sentir vers le quatrième mois de la grossesse. Ainsi les femmes peuvent elles-mêmes, mieux que personne, connaître si elles sont enceintes. Cependant on tomberait dans de graves erreurs si l'on s'en rapportait à cet égard au dire de toutes les femmes qui croient et qui affirment avoir senti remuer. Tout le monde connaît l'histoire de cette reine d'Angleterre qui, croyant avoir senti remuer son enfant, expédia des courriers pour aller porter cette heureuse nouvelle dans les cours étrangères : elle était au début d'une hydropisie. De semblables erreurs sont très-fréquentes : aussi le médecin doit-il ne pas s'en rapporter sur ce point au récit

de la femme et ne prononcer qu'après avoir senti lui-même les mouvements. Il paraît en effet que, dans quelques cas, les mouvements intestinaux, le passage rapide des gaz d'un intestin dans un autre ont pu tromper non-seulement la femme, mais même le médecin.

Pour donner une idée de la solidité et de la sagesse des règles établies par le toucher, je ne citerai que celle qui dit : Lorsqu'il s'agit de toucher une fille pour quelque soupçon de grossesse, on doit d'abord porter le doigt avec circonspection, de crainte de la déflorer, si elle ne l'était pas. N'est-ce pas le comble de l'absurdité de vouloir, sur le simple soupçon d'un mal qui peut être imaginaire, produire un mal réel? de s'exposer, pour savoir si une fille a commis une faute, à lui rendre plus faciles toutes celles qu'elle peut commettre à l'avenir, en renversant la première digue qui s'oppose en elle au vice, enfin de déflorer une fille pour connaître si elle a été déflorée? Et par malheur encore pour la règle, le moyen qu'elle indique est insuffisant pour parvenir à la connaissance qu'on désire.

C'est du temps seul qu'on doit attendre cette connaissance. Trois ou quatre mois de patience vous éclaireront mieux que ne fera une pratique dangereuse, dont les essais flétrissants sont pires que les soupçons qu'on veut dissiper. Quoique les inconvénients de cette pratique ne soient pas aussi considérables pour les femmes que pour les filles, nous ne leur ferons point l'injure de penser qu'il ne soit pénible pour elles de consentir à un examen qui doit les humilier à leurs propres yeux, et qui quelquefois peut les avilir à ceux d'autrui : elles peuvent s'exempter de cette cérémonie gênante, quand il n'y aurait d'autre raison que son inutilité pour l'objet qui les porte à s'y assujettir.

On abuse souvent des moyens qui servent à diagnostiquer la grossesse. Dans les circonstances où il ne s'agit que de satis-

faire un curieux empressement, il est plus sage de ne point y recourir, et on doit partager à cet égard l'honorable susceptibilité qu'exprime l'illustre Roussel. Mais il ne faut rien exagérer. Il est des cas où le diagnostic a une très-grande importance et où il faut le faire, alors même que les personnes qui y sont le plus intéressées n'en manifestent point le désir. Or, dans ces cas tout exceptionnels, le médecin seul est appelé à prononcer. C'est donc à lui qu'il appartient de solliciter ou de refuser l'examen. Il ne doit point l'accorder par pure complaisance, moins encore, cela va sans dire, par un misérable calcul. Voilà le sens qu'il convient d'attacher aux paroles un peu sévères de Roussel.

Les mouvements de l'enfant se font ordinairement sentir, avons-nous dit, dans le cours du quatrième mois ou au commencement du cinquième. Ce signe est sans contredit le plus certain, car tous les autres peuvent se produire sous l'influence d'une affection de l'utérus ou de ses annexes. A ce signe il faut ajouter les battements du cœur du fœtus et un certain bruit de souffle, dit placentaire, dont nous avons aussi parlé et que l'auscultation permet d'apprécier vers la même époque, et qui indiquent jusqu'à un certain point la position du fœtus. Pendant les premiers mois de la grossesse, le toucher donne un résultat fort incertain. Or, c'est pendant les deux ou trois premiers mois de la grossesse que règne le plus souvent une incertitude pénible, à laquelle on se résigne difficilement. Durant cette époque, il est trois moyens de diagnostic auxquels il est permis de recourir sans inconvénient et même sans inconvenance. Ces trois moyens sont : l'examen de l'auréole du sein, celui de l'ombilic et celui de l'urine. Ce dernier seul peut, à la rigueur, être employé dans tous les cas. On a donné le nom de hyestéine à une matière qui se manifeste, à de rares exceptions près, dans l'urine de toutes les femmes grosses. C'est

ordinairement à la fin du premier mois ou dans le courant du deuxième que cette matière apparaît.

Grossesse composée.

On donne ce nom à la grossesse qui est formée par plusieurs fœtus ; il existe des femmes qui, dans la plupart de leurs accouchements, mettent au monde deux enfants à la fois. Suivant l'observation générale, les grossesses composées sont plus fréquentes dans certaines années que dans d'autres ; dans le Nord, la grossesse est heureuse, et souvent les femmes produisent des jumeaux. Cette faculté de procréer plusieurs enfants dans une même grossesse se trouve aussi, au rapport de Pline, en Égypte, en Angleterre et en Écosse : il y a environ une naissance double sur soixante-douze naissances simples, et, en Allemagne, une sur soixante-cinq ou soixante-dix. En France, sur soixante-dix-sept ou quatre-vingts naissances, une seule produit des jumeaux.

La gestation de trois enfants est beaucoup plus rare : elle n'a été observée que quatre fois sur trente-six mille accouchements qui ont eu lieu à l'hospice de la Maternité de Paris dans un temps déterminé. L'histoire nous apprend que les trois Horaces et les trois Curiaces étaient trijumeaux. Ménage raconte qu'un bourgeois de Paris, nommé Brunet, eut de sa femme vingt-un enfants en sept années ; que ces enfants trijumeaux ont été baptisés.

Voici ce que nous lisons dans *le Constitutionnel* du 14 février 1856 : « A en juger par ce que nous apprennent les journaux du Midi, les femmes de ces contrées auraient hâte de combler les vides faits par la guerre dans les rangs de la population. Deux femmes de Marseille viennent de donner le jour chacune à trois enfants ; et à Lyon, dans la nuit du 9 au 10, une ouvrière en soie, madame Charvet, déjà mère de trois enfants, dont

deux jumeaux, a accouché de trois enfants, une fille et deux garçons, tous bien conformés. »

Mauriceau a connu une femme qui eut quatre enfants vigoureux dans une seule couche. Le médecin Gotilob rapporte qu'une femme est accouchée de onze enfants en trois grossesses. La femme d'un paysan moscovite, qui fut présentée à l'impératrice de Russie, était accouchée quatre fois de quatre enfants. La femme de Pierre Pieworth accoucha le vendredi 4 mai 1814, à onze heures du matin, de deux enfants mâles; le dimanche, à une heure après midi, elle accoucha une seconde fois de deux autres petits garçons.

Aristote fait mention d'une femme qui accoucha de cinq enfants quatre fois de suite. Chambon dit avoir connu une femme qui accoucha aussi de cinq enfants à la fois; ils vécurent trois ou quatre jours.

Le 2 mai 1858, la *Gazette Autrichienne* rapportait que le 27 avril, une femme âgée de trente-huit ans, du village de Sotreza, accouchait de cinq enfants à la fois, trois garçons et deux filles : dans l'espace de sept heures, un garçon et une fille moururent, et les autres se portent très-bien, l'un des garçons a la tête pointue, toute couverte de cheveux et six doigts à chaque main; en présence d'une telle fécondité, la nature aurait bien dû économiser ces deux appendices supplémentaires.

Les observateurs parlent de sept, de huit, de neuf, de dix enfants et plus, mais ces faits semblent si merveilleux ou plutôt si incroyables, qu'ils paraissent ne mériter qu'un bien faible degré de confiance.

Signes de la grossesse composée. En procédant au toucher dans les derniers mois, on s'assure que le ballottement est à peine sensible; on distingue aisément que l'enfant qu'on veut déplacer, agiter par le toucher, n'est environné que par une petite quantité de liquide et qu'il est embarrassé par un autre

corps solide. Lorsque, au contraire, le développement de l'utérus est assez grand pour faire soupçonner la présence de plusieurs enfants, s'il n'en existe qu'un, il est toujours très-mobile. Entouré de beaucoup d'eau, on l'agite facilement au moyen du doigt introduit dans le vagin ; si l'on applique une main sur le ventre de la femme lorsque les parois de l'utérus sont souples, peu tendues, on peut reconnaître les enfants aussi clairement qu'on distingue en d'autres cas les pieds, les genoux ou les coudes de celui qui est seul. On sent que ces caractères doivent être plus prononcés lorsque la femme porte trois ou quatre enfants, que lorsqu'elle n'est grosse que de deux.

Grossesse extra-utérine.

Les grossesses extra-utérines sont, comme leur nom l'indique, celles dans lesquelles le produit de la conception se développe au dehors de la cavité utérine. On en admet plusieurs espèces désignées sous les noms d'ovarienne, abdominale, tubaire, utéro-tubaire et intersticielle, suivant que ce développement a lieu soit dans l'ovaire, l'abdomen, la trompe, ou la trompe et l'utérus à la fois, soit dans l'épaisseur même des parois utérines.

La grossesse ovarienne serait assez commune si l'on en jugeait d'après les faits rapportés dans les annales de l'art ; cependant plusieurs médecins modernes la révoquent en doute.

On dit que la grossesse abdominale est primitive quand le produit de la conception, au lieu d'être saisi par la trompe, tombe dans la cavité abdominale et s'y développe. On l'appelle secondaire lorsque ce produit, ayant acquis un certain degré d'accroissement dans la trompe ou même dans l'utérus, passe dans la cavité péritonéale.

La grossesse tubaire est la plus commune de toutes. Elle

offre d'assez nombreuses variétés, car non-seulement l'œuf peut être fixé sur un point quelconque du conduit compris entre l'orifice abdominal et l'ouverture utérine de la trompe, mais encore il peut être développé en partie dans la trompe et en partie dans l'utérus.

Quant à la grossesse interstcielle, on n'en connaît qu'un très-petit nombre d'exemples.

Une obscurité profonde enveloppe les causes des grossesses extra-utérines. On a prétendu qn'une vive commotion morale éprouvée par la femme au moment même de la copulation, ou une violence extérieure ressentie par elle peu de temps après le coït fécondant, pouvait troubler l'action de l'organe destiné à saisir l'ovule et à le transporter dans l'utérus. Cette théorie ne saurait rendre raison de toutes les grossesses extra-utérines.

Il est très-difficile et pour ainsi dire impossible de reconnaître une grossesse extra-utérine durant les premiers mois, On a prétendu que les règles ne discontinuaient pas de couler, que la femme n'était pas sujette aux vomissements, que la sécrétion laiteuse ne s'établissait pas dans les mamelles; ces prétendus caractères sont tous illusoires.

Rien n'est plus variable que la durée des grossesses extra-utérines; elle peut être de quelques semaines seulement, ou se prolonger un grand nombre d'années. On cite des femmes chez lesquelles elle a été de vingt-cinq, trente et même jusqu'à quarante-six ans; mais, dans la plupart des cas, elle n'atteint pas le cinquième mois.

La terminaison la plus ordinaire des grossesses extra-utérines est la rupture du kyste qui remplit l'orifice de l'utérus à l'égard du fœtus. Tantôt cette rupture a lieu d'une manière subite, à la suite d'un coup, d'un chute, d'un effort; tantôt elle s'opère d'une manière lente et graduelle.

Certains auteurs admettent l'existence des monstres, qu'ils font naître d'un commerce illicite de la femme avec des animaux. Stalpart-Van-der-Wiel raconte l'histoire d'une jeune femme qui accoucha d'une petite chienne enveloppée de ses membranes, vivante, mais sans poil et n'ayant pas les extrémités encore formées. Cette femme n'en resta pas moins grosse et accoucha quatorze semaines après d'un garçon robuste et bien constitué.

Les auteurs fourmillent d'exemples de chiens nés d'une femme dans un commerce illicite avec ces animaux. Paullini raconte que, sous le pontificat d'Alexandre VI, une femme accoucha d'un chien. Il n'y a pas jusqu'à Rivière, ce digne et respectable professeur, qui n'ait payé le tribut à la crédulité de son siècle; il rapporte, avec une candeur et une franchise singulières, l'observation d'une femme qui, ses règles ayant manqué, éprouva des inappétences et un goût dépravé; elle aimait, entre autres choses, les huîtres avec passion et en mangeait beaucoup. Elle passa par tous les signes et les symptômes de la grossesse jusqu'au dixième mois, temps auquel elle éprouva pendant trois jours des douleurs d'un genre tout particulier, et au bout de ce temps, elle accoucha d'un animal semblable à un crapaud, avec la différence qu'il avait plus de vingt pattes. Cet animal sauta sur les genoux de la sage-femme, de là à terre, et fut se réfugier sous le lit.

Il paraît que l'opinion de la possibilité de la génération des animaux par les hommes est fort ancienne. Personne n'ignore le commerce que supposaient les anciens entre Pasiphaë et un taureau, d'où naquirent le Minotaure; celui de Léda avec un cygne, d'où naquirent Castor et Pollux; celui de Phyllire avec le dieu des mers sous la forme d'un cheval.

Je sais que l'humanité a eu souvent à gémir des désordres de quelques femmes; j'accorde que plus d'une s'est hon-

teusement prostituée à des animaux; je sais encore que des hommes dépravés et brutaux se livrent, dans un pays de l'Europe que l'on dit policé, aux excès les plus honteux et les plus désordonnés avec des chèvres, etc., et que le gouvernement tolère ces monstruosités; mais ce que la raison, ce que le bon sens repousse, ce que la philosophie ne peut admettre, c'est qu'il puisse naître de ces copulations antiphysiques des êtres animés; c'est que la nature ait permis que de ces alliances repoussantes sortent de nouvelles races. Elle n'a pu ni dû les seconder de ses facultés reproductrices, parce que le chaos dont elle a tiré les espèces sont immuables, éternelles, et en traçant la ligne de démarcation entre les différentes espèces, elle en a fait une barrière insurmontable qu'il ne leur est pas permis de franchir, et leur a adressé ce mot sublime mis par Moïse dans la bouche de l'Éternel assignant des bornes à la mer : *Non ultrà progredies,* tu n'iras pas plus loin. En leur accordant la faculté de se reproduire, elle l'a bornée à la race seule ou à des races peu éloignées; partout ailleurs il n'y a que stérilité et mort.

Terme, durée de la grossesse ou gestation.

L'époque de l'accouchement est-elle fixée d'une manière tellement invariable, que la nature ne reste jamais en deçà des limites qu'elle s'est prescrites et ne lui arrive-t-il jamais de les dépasser? Neuf mois, en un mot, forment-ils dans tous les cas l'intervalle qui sépare le moment de la conception de l'instant de la délivrance? Cette question qui a de si grands rapports avec l'intérêt public et particulier, cette question sur laquelle reposent si évidemment l'honneur des familles, les titres de l'enfant légitime et la validité de ses droits à la succession, a dû être de tout temps l'objet des recherches des médecins et des législateurs. Un grand nombre de médecins,

de naturalistes et de philosophes anciens, aveuglés par cette idée que les lois de la nature sont invariables, tant pour la femme que pour les femelles d'animaux, soutinrent l'immuabilité du terme de la grossesse. D'autres, au contraire, pensaient que le terme de l'accouchement n'est point aussi fixe dans l'espèce humaine que dans les animaux. Hippocrate et Aristote avaient observé que la durée de la grossesse pouvait se prolonger bien au delà de neuf et même de dix mois. On sait que Virgile a dit en termes poétiques et harmonieux, à un enfant, qu'il avait coûté dix mois de dégoûts et de peines à sa mère :

Matri longa decem tulerunt fastidia menses,

et que les dispositions des lois romaines des Douze Tables fermèrent la succession aux enfants nés plus de dix mois après la mort du mari de leur mère.

Je ferai remarquer cependant que les Romains jugeaient généralement cette question d'après l'honnêteté connue de la femme. Aulu-Gelle nous a conservé en entier la célèbre décision d'Adrien, par laquelle ce sage empereur ayant à prononcer sur le sort d'une veuve de mœurs irréprochables qui avait accouché au onzième mois, déclara, après avoir pris l'avis des médecins et des philosophes, qu'un accouchement à ce terme était généralement légitime. Justinien adopta cette décision dans ses Novelles 39 et 89, et il fut de règle pendant longtemps dans les tribunaux que, dans certaines circonstances, on pouvait étendre jusqu'au onzième mois la faveur des accouchements légitimes. Les parlements y ont même donné souvent une plus grande extension, et on les voit déclarer légitimes des enfants nés douze et même quatorze mois après la mort ou l'absence du mari de leur mère; d'autres fois déclarer bâtards des enfants nés au douzième mois, unique-

ment d'après les témoignages de la régularité ou de l'irrégularité de conduite de la veuve qui était en cause.

Dupuis, dans son ouvrage de l'*Origine de tous les cultes*, rapporte d'après Sonnerat que c'est au septième mois de grossesse que les Indiens font des cérémonies pour remercier les dieux d'avoir amené à terme l'enfant, et il cite le témoignage de Macrobe, pour faire voir combien les anciens Grecs et Romains faisaient cas de ce nombre dans la formation du fœtus et dans tout le développement de l'organisation de l'homme et même sur toutes les parties de sa vie.

Enfin, un très-grand nombre d'auteurs ont prétendu que l'époque de l'accouchement, sous l'influence de certaines causes appréciables ou inconnues, pouvait être singulièrement devancée ou retardée : telle a été leur opinion à cet égard, qu'ils ont donné à la possibilité des naissances précoces ou tardives une latitude extrême.

Ce serait outrager la raison que de recourir à l'autorité d'Hippocrate et d'Aristote, pour établir un fait aussi généralement admis et qui frappe aussi fréquemment les yeux de la multitude. Si le sentiment des auteurs est de quelque poids et mérite quelque considération, c'est lorsqu'il s'agit de constater la réalité de quelque exception survenue dans l'ordre que la nature semble s'être assujettie à suivre constamment. Ces hommes et leurs semblables, plus exercés à suivre les diverses inflexions de sa marche, sont plus à même d'y apercevoir les écarts qui échappent aux yeux distraits du vulgaire ; l'on peut dans ce cas prêter à leur décision ce degré d'assentiment qu'on doit au rapport d'un homme clairvoyant et désintéressé, dans une matière qui n'admet que des probabilités et pas une preuve physique.

Lorsque Hippocrate, Aristote, Buffon, Lieutaud, et tant d'autres écrivains capables d'en imposer par leur savoir et par la

supériorité de leurs talents, nous disent que la durée de la grossesse se prolonge quelquefois jusqu'au dixième, au onzième et au douzième mois, on peut les en croire, non point parce qu'ils l'ont dit, mais parce qu'un fait qui ne répugne point à l'esprit et qui ne choque point la justesse et l'ordre naturel des idées, avancé par des hommes instruits, doit être cru si on n'a pas une preuve complète et démonstrative du contraire. D'ailleurs, existe-t-il dans la nature un seul phénomène qui, dépendant des lois de la vie, soit absolument invariable quant à l'époque de son apparition et de sa durée? Non, il n'en est aucun qui ne soit sujet à varier, observé chez les individus absolument semblables et dans des circonstances pareilles. La puberté, la menstruation, la disparition des règles, la dentition, sont souvent hâtées ou retardées d'une manière remarquable : or, si telle est l'inconstance de la nature dans la production et la durée des différents phénomènes liés aux actes de la vie, pourquoi supposerait-on que seule, parmi les fonctions périodiques, la gestation fût immuable dans sa durée?

Il y aurait sans doute là de quoi détruire tout ce que pourrait avoir de surnaturel et de miraculeux une variation dans le terme de la gestation; mais on n'aurait encore que de simples probabilités à établir, si à la vraisemblance qui résulte d'une simple analogie ne se joignaient des preuves physiques et des observations recueillies en grand nombre par nos meilleurs observateurs. Car on n'a que l'embarras du choix pour citer des accouchements précoces et tardifs. L'illustre professeur Chaussier a rapporté l'observation suivante dans les savantes leçons de médecine légale qu'il donnait au Collége de France. Une dame était atteinte d'aliénation mentale bien caractérisée et dûment constatée; on persuade à son mari que, puisqu'une foule de moyens tentés pour sa guérison avaient échoué, elle

pourrait guérir si elle devenait enceinte. Dans cet espoir il l'approche une seule fois, et il en note exactement l'époque. Cette dame devint effectivement enceinte et fut séquestrée pendant tout le temps de sa grossesse; elle ne voyait uniquement que les femmes qui la servaient et M. Chaussier, son médecin ; elle n'accoucha cependant que le deux cent quatre-vingt-dix-septième jour, à partir de celui qu'avait noté le mari. On lit dans une thèse qu'une dame âgée de vingt et un ans, d'une susceptibilité très-vive, fit deux fausses couches à six mois de distance pendant l'an VIII, elles furent accompagnées de pertes très-abondantes. Le 3 ventôse an IX, elle conçut pour la troisième fois, et en acquit la certitude par les phénomènes qui déjà deux fois s'étaient manifestés. Le cours de la grossesse ne présenta aucune circonstance remarquable. Le 29 brumaire an X, les douleurs de l'accouchement se manifestèrent à une heure après minuit; elles augmentèrent jusqu'à sept heures du matin. La résistance du col de la matrice et les douleurs atroces qu'elle occasionna engagèrent l'accoucheur à pratiquer une saignée; aussitôt les contractions musculaires cessèrent presque subitement, et un sommeil paisible vint dissiper jusqu'aux traces de la douleur ; le col de la matrice se resserra insensiblement et ne pouvait admettre le surlendemain que l'extrémité des deux doigts. Quarante-huit jours s'écoulèrent sans aucune douleur. Madame *** ne prit d'autre exercice que celui qu'elle faisait en vaquant à ses affaires domestiques. Le ventre acquérait de jour en jour un volume considérable. Enfin de légères douleurs s'annoncèrent le 18 nivôse à onze heures du soir, et persistèrent jusqu'à dix heures du matin du 21, époque où l'accouchement fut entièrement terminé, trois cent dix jours après celui de la conception.

Maygrier rapporte qu'une demoiselle d'une bonne santé n'ayant jamais quitté sa mère et jouissant d'une réputation

intacte, se maria dans le commencement de l'année 1810 à un individu jeune et bien portant qui, après cinq mois de mariage, fut obligé de s'absenter de Paris. Il resta huit mois éloigné de sa femme, dans l'impossibilité physique d'avoir aucune communication avec elle. A son retour, il la trouva enceinte, et tout annonçait une grossesse dont le commencement paraissait correspondre parfaitement avec le moment de son départ. Cette dame vivait paisiblement au milieu de sa famille, attendant avec impatience l'époque de sa délivrance. Des douleurs se manifestèrent vers l'époque de neuf mois. Comme il existait des signes évidents de pléthore, Maygrier fit faire une saignée qui arrêta les douleurs. Tout resta calme pendant quarante-cinq jours, quand enfin le travail se déclara trois cent seize jours après l'époque présumée de la conception. L'accouchement se termina heureusement.

Cent cinquante femmes ont été observées par M. Merriman. Il avait noté avec soin le jour où chacune d'elles avait eu ses règles pour la dernière fois. Une différence de cinquante-six jours se montra entre les deux extrêmes. Il y en eut cinq qui accouchèrent du troisième au sixième jour du onzième mois. Mais ces données sont encore incertaines, car la conception a pu avoir lieu un mois ou trois semaines avant ou après la dernière apparition des règles.

A ces faits incontestables nous pouvons ajouter celui que le professeur Fodéré a observé sur sa propre femme, qui trois fois successivement est accouchée à dix mois et demi. Ce même auteur dit avoir connu une dame qui devenait enceinte aussitôt après ses couches, et qui accouchait régulièrement à sept mois révolus. Le célèbre accoucheur Lamothe parle aussi d'une femme qui accouchait à sept mois, et dont les filles accouchaient aussi à sept mois.

De nos jours, en France, les lois relatives au sujet qui nous

occupe ont pour base le terme moyen entre les opinions divergentes des auteurs. Grâces soient rendues au célèbre Fourcroy, qui, lors de la discussion du titre de la parenté au Conseil d'État, releva impartialement la doctrine de chaque écrivain recommandable, et détermina le Conseil à adopter les deux termes fixés par l'article 312 du Code; lesquels termes embrassent avec une suffisante latitude tout l'intervalle qu'il y a à parcourir entre les naissances précoces et les naissances tardives, le plus communément observées. Cet intervalle est celui qui sépare le cent quatre-vingtième jour du trois centième, à compter du moment présumé de la conception. Aux yeux d'un grand nombre d'auteurs, cette loi est trop indulgente à l'égard des naissances précoces. Quant aux dispositions de cette même loi relativement aux naissances tardives, elles sont trop sévères sans doute, mais elles ne sauraient être modifiées sans le plus grand danger. La loi a voulu que les enfants qui naîtraient plus de dix mois après la mort de leur père n'eussent pas de droits à la succession; cette loi peut être très-sage, parce qu'il est assez rare qu'une femme accouche après le dixième mois de sa grossesse pour qu'on n'ait pas à craindre beaucoup les effets de cette disposition; au lieu que les inconvénients qui résulteraient d'un terme indéfini pour l'accouchement se répéteraient peut-être à chaque instant: l'incertitude sur l'origine des citoyens en jetterait beaucoup sur leurs droits, sèmerait la défiance dans le sein des familles, relâcherait les liens du sang et par conséquent ceux qui nous attachent à la patrie. Le législateur a mieux aimé s'exposer à commettre quelques injustices particulières que laisser une carrière ouverte à la corruption des mœurs, et sacrifier quelques membres que courir le risque de voir périr tout le corps. Ainsi, en décidant que le terme de l'accouchement serait fixé à dix mois, le législateur n'a pas prétendu que naturellement

il ne peut aller au delà, mais que le bien de la société exige qu'il n'y ait d'accouchements légitimes que ceux qui se font à ce terme. Le législateur ne nie pas, dit Lachaise, que dans quelques cas rares il puisse se faire que l'accouchement soit retardé au delà du terme assigné, mais, redoutant justement d'avoir déjà pu favoriser les manœuvres secrètes du crime et de l'ambition, en prolongeant d'un mois l'époque de l'accouchement légitime, il n'a pas dû, basant la loi sur de simples probabilités physiques infiniment rares, porter plus loin le temps légal de la grossesse.

D'ailleurs, tout en considérant même que le temps fixé par loi soit restreint, nous ne pouvons encore nous empêcher de rendre hommage à sa sagesse. D'après la rédaction de l'article 315, ainsi conçu: *La légitimité de l'enfant né trois cents jours après la dissolution du mariage pourra être contestée*, il est évident que si personne ne conteste cette légitimité, l'enfant jouira pleinement de ses droits. Quant à la possibilité que l'article 312 donne au mari de désavouer l'enfant né dix mois après son départ ou six mois après son retour, la loi devait peu craindre qu'on abusât de son privilége. Quel mari, quel père serait assez peu jaloux de son honneur pour traîner devant les tribunaux, pour livrer à l'infamie et au malheur une épouse, un fils? Non, de telles pensées n'existent pas dans l'esprit d'un époux et dans le cœur d'un père!

ACCOUCHEMENT.

Dans les familles les plus humbles comme dans les plus élevées, le moment où une fille d'Ève va donner le jour à un nouveau-né est plein d'une solennelle et religieuse émotion. Quelque chose comme un signe du ciel descend sur la jeune mère et la rend plus sacrée. On sent que par cette frêle créa-

ture, Dieu va comme renouveler le plus grand de tous les mystères, celui de la création de l'homme. Les fonctions de la maternité à cet instant suprême se révèlent dans toute leur sublimité; Dieu s'y montre en quelque sorte face à face; les cœurs les plus indifférents songent à lui; la prière est sur toutes les lèvres, et l'encens du sacrifice monte comme une odeur agréable vers le ciel.

C'est un phénomène bien imposant et bien digne d'admiration que l'acte par lequel l'homme reçoit le jour; c'est pour le médecin une fonction bien importante à étudier que celle qui, en départissant à la femme une attribution presque divine, l'assujettit en même temps à la triste nécessité de la douleur. Cette fonction, la plus pénible de toutes et désignée sous le nom d'accouchement, est définie l'expulsion de l'enfant et de ses dépendances hors du sein de sa mère.

Le désir de trouver les causes déterminantes de l'accouchement naturel a donné naissance à une infinité d'hypothèses, la plupart ridicules, mais toutes fausses. Les uns ont cru que la faim excitait le fœtus à se débattre et à s'échapper de la matrice; les autres ont attribué sa sortie au besoin de respirer; quelques-uns au besoin d'uriner. On sent le vide de toutes ces explications, pour peu qu'on fasse attention que l'enfant est mort dans le sein de sa mère sans que l'accouchement se fasse avec plus de difficulté, et ce seul fait démontre que le fœtus est ou peut être absolument passif dans cette opération naturelle.

Incontestablement, c'est à la matrice qu'est confiée l'action première de l'expulsion du fœtus, et pour remplir cette fonction, la matrice survit quelquefois à la femme à laquelle elle a appartenu. Des exemples d'enfants nés spontanément après la mort de leur mère sont nombreux. Or, comme ces enfants étaient morts avant que leur mère eût succombé, on ne

saurait expliquer ces faits par l'intervention active du fœtus. Voici un fait qui a été observé : le troisième jour après la mort d'une jeune femme enceinte de dix mois, la garde entendit un grand bruit se faire dans le cadavre. Un médecin appelé tout de suite trouva que la morte venait d'accoucher de deux jumeaux encore renfermés dans les membranes. Les fœtus n'offraient aucune trace de putréfaction, le placenta seul présentait un commencement d'altération.

Le premier rôle appartient évidemment à la matrice, le second aux contractions des muscles abdominaux dirigées et concentrées par la volonté. Par quelle stimulation, par quelle force la matrice se contracterait-elle ainsi à une époque déterminée? « En présence de cette question si souvent posée et si diversement résolue, nous dit le spirituel docteur Cerise, contentons-nous de dire avec Avicenne : Au temps fixé, l'accouchement se fait par la grâce de Dieu. » L'expulsion de l'enfant et de ses dépendances hors du sein de sa mère dépend donc directement de l'organe dans lequel le fœtus est contenu. En effet, cet organe, nous dit Roussel, au terme marqué par la nature, combine ses mouvements de manière que l'enfant qu'il tient en dépôt, pressé de tous côtés, est nécessairement forcé d'en sortir par l'issue qui lui est offerte, comme serait le noyau d'un fruit dont l'écorce aurait la faculté de se contracter dans tous les points de son étendue. La matrice, comme une écorce active et sensible, en s'agitant et en se contractant, rompt les faibles adhérences par lesquelles les membranes qui enveloppent le fœtus tiennent à la partie concave, et répète ses secousses non-seulement jusqu'à ce que les membranes, l'enfant et les eaux dans lesquelles il nage soient sortis, mais encore jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée des humeurs désormais superflues dont elle se trouve encore engorgée après l'accouchement.

A l'appui de ce qui précède, nous rapporterons encore le fait qui vient de se passer à Paris, le 12 février 1856, au faubourg du Temple. Madame ***, âgée de vingt-quatre ans, était morte des suites d'une fièvre typhoïde, et après l'accomplissement de toutes les constatations et formalités légales de son décès, son inhumation devait se faire à midi; mais au moment où les employés des pompes funèbres enlevaient le cercueil pour le placer sur le char, on s'aperçut qu'il s'en échappait du sang en assez grande quantité.

Sur l'ordre de l'inspecteur du convoi, l'inhumation fut suspendue, le cercueil fut remonté au domicile de la défunte, et le commissaire de police vint aussitôt, avec un médecin, procéder à une information. On put alors constater que Madame *** était enceinte de quatre mois, et l'accouchement s'était opéré dans le cercueil quarante-huit heures après la mort. C'est ce qui avait causé un épanchement considérable de sang.

Sans chercher à expliquer la cause déterminante de l'accouchement, comme l'ont fait quelques écrivains, par des hypothèses qui n'ont même pas le sens commun, nous dirons que la nature, si admirable et si digne d'être étudiée, semble tout préparer quinze jours et même un mois avant l'accouchement. Un des premiers phénomènes qui dénotent la proximité du travail consiste dans un état d'anxiété et d'abattement, des pressentiments sinistres, des frissons irréguliers, l'aplatissement du ventre, l'écoulement plus ou moins grand de mucosités par le vagin et par la vulve, la constipation ou la diarrhée, l'incontinence d'urine ou une difficulté d'uriner, une pesanteur incommode vers le siége. Ces signes se changent presque en certitude quand indépendamment on sent des frémissements dans le col utérin, et un peu de tension dans les membres. Enfin le travail est hors de doute et même

caractérisé lorsqu'on observe les quatre phénomènes suivants : 1° la douleur ; 2° la dilatation du col ; 3° l'écoulement des glaires sanguinolentes ; 4° la formation et la rupture de la poche des eaux.

La douleur est tout à la fois le plus sensible et le plus important phénomène du travail : elle dépend des contractions de la matrice. Dans le commencement, elle est faible, courte, et passagère, ne se fait sentir qu'à de grands intervalles, et jusque-là elle n'est que préparatoire : on est dans l'usage de la qualifier du nom de mouches. Plus tard elle augmente d'intensité, elle est durable, les instants de repos sont plus courts ; la femme se livre alors à des agitations plus ou moins désordonnées ; elle pousse des cris perçants ; le travail est avancé, mais il ne faut pas confondre ce premier symptôme de l'enfantement avec ce qu'on nomme fausses douleurs. Ces dernières ne dépendent jamais des contractions de l'utérus ; on les reconnaît en ce qu'elles ne laissent jamais de calme parfait, qu'elles tourmentent la femme et la jettent dans un état d'abattement qui lui fait craindre pour son existence. Elles diffèrent encore des vraies douleurs en ce qu'elles vont se perdre vers le nombril et non vers le siége, et qu'elles ne coïncident pas avec la roideur et la dilatation du col utérin. Elles tiennent le plus souvent à une suppression d'urine, à une constipation opiniâtre, à des gaz qui distendent les intestins, quelquefois même aux tiraillements des ligaments ronds de la matrice.

La dilatation du col utérin est un effet immédiat de la douleur et des contractions utérines ; toujours en rapport direct avec leur intensité, elle en est l'image représentative et ostensible. C'est la grandeur de cette ouverture qui, jointe à l'activité des douleurs et au degré de résistance des parties de la femme, nous fait juger que le travail sera plus ou moins long. Nous savons en effet par expérience que l'orifice de la matrice

acquiert beaucoup plus lentement la largeur de quinze à seize lignes, qu'il n'acquiert le reste de l'ouverture nécessaire pour le passage de l'enfant, surtout si les eaux se sont écoulées de bonne heure; aussi ne doit-on jamais abandonner la femme à cette époque du travail.

Les glaires sanguinolentes qui constituent le troisième phénomène caractéristique du travail proviennent, d'une part, des mucosités abondantes qui lubrifient les parties génitales vers la fin de la gestation, et d'autre part, de la petite quantité de sang qui s'écoule de quelques vaisseaux du placenta, rompus dans les contractions de l'utérus. C'est alors que l'on dit que la femme marque.

La formation et la rupture de la poche des eaux sont des phénomènes concomitants de l'accouchement, qui en dénotent la fin prochaine; ils sont un effet immédiat des douleurs. La matrice en se resserrant diminue sa cavité et tend à comprimer les eaux qu'elle contient; mais celles-ci étant incompressibles tendent toujours à s'échapper vers le col de ce viscère, qui est l'endroit le moins résistant. Le toucher fait reconnaître alors qu'une poche est formée, qu'elle se gonfle et se durcit pendant la douleur, qu'elle devient molle ou disparaît pendant le calme. Il faut alors observer qu'elle s'accroît graduellement et augmente de volume à mesure que le travail avance; qu'il arrive un moment où, à force de se distendre elle se rompt; que cette rupture est toujours brusque et inattendue, et accompagnée d'une explosion plus ou moins bruyante. Cette solution de continuité peut se faire au centre ou à un endroit plus ou moins éloigné de l'orifice. Dans le premier cas, les eaux s'écoulent ordinairement d'un seul jet, et sont bientôt suivies de la sortie de l'enfant. Dans le second cas, ce liquide ne s'échappe qu'en partie; la poche, au lieu de disparaître complétement, se distend et durcit de nouveau à

chaque douleur; l'accouchement languirait et se compliquerait peut-être d'accidents si l'accoucheur ne procédait lui-même à la rupture de cette nouvelle poche.

D'après ce que nous venons de dire, le travail de l'enfantement n'est qu'une suite de contractions dont la durée et l'intensité augmentent depuis le commencement jusqu'à la fin, et dont les effets deviennent de plus en plus sensibles, et pour la femme qui souffre, et pour l'accoucheur qui observe. Mais que de changements ne s'opèrent-ils pas en même temps dans tout l'organisme ! C'est cet assemblage de phénomènes sympathiques et auxiliaires que nous allons esquisser, pour mieux faire comprendre la marche et les périodes du travail.

Dans le premier temps du travail, la femme éprouve un resserrement intérieur, un frémissement qui la trouble; de légères douleurs se font sentir du côté des reins et se dirigent vers l'hypogastre et le siége; elles sont éloignées et peu durables; on observe en même temps que le globe utérin se durcit, que le col se roidit et se dilate, que les membranes commencent à se distendre, que le pouls se ralentit, qu'il survient une gêne dans la respiration, des anxiétés, des nausées, des vomissements, des faiblesses générales, une pâleur du visage, des pressentiments sinistres, en un mot une commotion générale.

Au second temps, les douleurs deviennent plus fortes et plus fréquentes; le col, parvenu à son dernier degré d'amincissement, se trouve dilaté de la largeur de quinze à dix-huit lignes; la poche des eaux commence à déborder son orifice; la tension est remarquable pendant les contractions utérines; le fœtus pèse et fait éprouver à la mère des tourments et des envies fréquentes d'uriner.

Le troisième temps est remarquable par la succession rapide des douleurs; elles sont fortes, longues; la femme cherche à

les rendre fructueuses et semble ne plus les craindre; le vagin s'abreuve d'humidités sanguinolentes; la poche des eaux est toute formée, et le col entièrement dilaté. C'est alors qu'il s'opère une réaction générale, et qu'on observe de la fréquence et de l'élévation dans le pouls; la respiration est difficile, le visage coloré, les yeux animés; on remarque une chaleur générale et même de la sueur, souvent de l'incohérence dans les idées, et un état de somnolence mêlé d'agitation. Au milieu de cet orage une douleur forte rompt ordinairement les membranes; les eaux s'écoulent, le ventre s'affaisse un peu, l'orifice utérin diminue d'étendue, et la femme goûte un instant de repos.

Bientôt le quatrième temps s'annonce par de vives douleurs; le fœtus s'engage dans l'orifice, il s'avance dans l'excavation du bassin; de là des crampes qui se font sentir à l'une et à l'autre cuisse; la circonférence du col est épaissie, dure et tendue; bientôt le doigt ne découvre que son bord antérieur, et la partie qui se présente, qui est le plus souvent la tête, le franchit, et se trouve dans l'excavation du bassin : c'est alors que la femme éprouve des tiraillements dans les cuisses, les jambes, qui se propagent même jusqu'aux pieds, et qu'elle a de fréquents besoins d'aller à la garde-robe. Sur ces entrefaites la matrice continue de se contracter avec force; le fœtus va franchir le détroit inférieur; le coccyx est refoulé, le périnée se tend, le vagin s'entr'ouvre, les grandes et les petites lèvres se dédoublent par l'ampliation de la vulve. La mère se livre à un dernier effort; elle se cramponne, s'arc-boute, jette un cri perçant et lance successivement hors de son sein le nouvel être auteur de toutes les douleurs qu'elle vient d'éprouver. Cette opération terminée, elle jouit d'un repos inexprimable; elle commence à goûter la joie d'être mère. Cependant, quelque temps après, plus tôt ou plus tard, selon les circonstances, ce moment de repos est troublé par de nouvelles douleurs, mais

bien inférieures aux précédentes; ce sont les contractions de la matrice pour expulser l'arrière-faix, autrement dit le placenta ou le délivre, lesquelles constituent ce qu'on appelle la délivrance.

A cette description succincte des phénomènes qui annoncent et caractérisent le travail de l'enfantement nous croyons utile de joindre des considérations d'histoire philosophique qu'on trouve dans l'ouvrage de Roussel. Aux approches du temps où doit se faire l'accouchement et s'opérer une révolution sensible dans l'état physique et moral de la femme, son ventre s'affaisse et présente moins de saillie. On prétend que ce changement est l'effet de la culbute de l'enfant, qui, après avoir été tout le temps de la grossesse situé la tête en haut, le visage tourné vers le ventre de la mère, et les membres ramassés en forme de peleton, tombe à la fin du neuvième mois, la tête en bas et la face dirigée vers le dos de la mère, sur la partie de la matrice qui doit s'ouvrir pour le laisser passer. Il y a apparence que cette espèce de chute de l'enfant est plutôt le produit des premières oscillations de cet organe qui commence à s'ébranler, et qui, semblable à un vase agité, change nécessairement la situation des objets qu'il contient, qu'une suite des lois de l'hydrostatique, dont il serait aussi difficile de trouver ici l'application, que de toutes les autres lois de la mécanique qu'on invoque souvent si mal à propos. Soit que de cette chute il résulte une secousse qui, de la matrice, se communique à toute la machine, soit que les premiers mouvements de cet organe aillent de proche en proche réveiller la sensibilité de tous les autres, la femme souffre alors moins de gêne et de malaise qu'auparavant; elle éprouve au contraire ce sentiment de légèreté, de courage et de force, qu'on montre pour les commencements d'une grande entreprise; mais cette heureuse disposition s'évanouit aux premières atteintes de la dou-

leur ; elles sont la suite des premiers efforts un peu considérables de la matrice et des autres parties auxiliaires qui influent sur l'accouchement. A mesure que ces efforts augmentent, les tiraillements et les contorsions qu'ils nécessitent faisant aux fibres une violence proportionnée à leur délicatesse, la douleur, qui n'est peut-être de la part de l'âme qu'une crainte extrême de les voir détruire, redouble, devient plus vive et plus continue; elle devient quelquefois si forte que la femme succomberait à l'épuisement qui l'accompagne, si la nature ne prenait le parti de la faire cesser de temps en temps en suspendant les efforts qui la produisent : elle fait même succéder quelquefois les douceurs du sommeil pour réparer plus efficacement les forces perdues. Ce sommeil néanmoins est bientôt interrompu par de nouvelles douleurs, qui annoncent que la nature reprend son ouvrage.

Pendant ces alternatives de travail et de repos plus ou moins répétés, le sac membraneux où le fœtus est enfermé et dont la nature sollicite l'expulsion s'engage dans l'orifice de la matrice; se trouvant de plus en plus comprimé par les secousses combinées du fond et des parois de cet organe, il se rompt, les eaux qu'il contient s'échappent du moins en partie et sont bientôt suivies de l'enfant. O Rubens ! je laisse à ton pinceau le soin de rendre cet état touchant où les dernières impressions d'une douleur qui s'éteint se mêlent encore dans la femme à la sérénité de la joie la plus pure, où l'abattement produit par des souffrances qui viennent de cesser n'est point encore effacé par les plus doux sentiments qui viennent remplir l'âme, où la crainte, assez naturelle quand on souffre, de perdre le jour vient faire place au plaisir délicieux de l'avoir donné à un nouvel être !...

Mais pourquoi faut-il que cet état soit le prix d'une suite d'incommodités et d'une gradation de douleurs souvent insup-

portables? Et pourquoi sommes-nous encore ici réduits à envier le sort des animaux, chez lesquels la grossesse est sans embarras et l'accouchement presque sans souffrance, ou du moins exempt des suites fâcheuses ou funestes qu'il a si souvent dans l'espèce humaine? On aurait tort cependant d'accuser et de taxer la nature d'injustice et d'être mauvaise mère. La *Genèse*, livre très-philosophique, dit que Dieu condamna la femme qui avait goûté le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal à un accouchement douloureux. L'allégorie, si c'en est une, comme l'ont pensé plusieurs Pères de l'Église (saint Jérôme, etc.), est belle et juste. C'est la vie sociale qui a rendu la femme sujette à ces maux, puisque les femmes de tous les peuples sauvages, les négresses, les Américaines, les Sibériennes, les insulaires de la Polynésie accouchent presque sans douleurs, tandis que les femmes des nations civilisées sont précisément celles qui éprouvent des accidents funestes dans leurs couches. Plus on se tient près de la nature, plus elle nous favorise; plus on s'en écarte, et plus elle nous punit. On trouve encore des peuples en qui son empreinte primitive n'a point été détruite par les abus d'une société raffinée, et chez lesquels les femmes jouissent presque du même privilége que les femelles des animaux. On lit dans l'*Histoire générale des Voyages* que les femmes des Ottiaks n'ont aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement, et ne prennent aucune de ces précautions que la délicatesse des Européennes leur rend presque indispensables. Elles accouchent partout où elles se trouvent sans être embarrassées, elles ou les personnes qui les aident plongent le nouveau-né dans l'eau ou dans la neige, et les mères reprennent aussitôt leurs occupations ordinaires ou continuent leur marche si elles sont en voyage. Les femmes des sauvages n'interrompent pas même leurs occupations pour accoucher.

Sans aller chercher des exemples aussi éloignés que ceux que nous venons de rapporter, on se désabuserait peut-être d'une erreur si dangereuse, si on comparait les femmes de la campagne avec celles des villes. Les femmes laborieuses des campagnes accouchent sans peine et se rétablissent au bout de quelques jours. On en a vu en Suisse et en Russie prendre dès le lendemain leur nouveau-né sur le dos, et retourner à leurs pénibles travaux dans les champs. Une Hottentote se délivre elle-même en plein champ, coupe avec ses dents le cordon ombilical et rapporte l'enfant à sa hutte comme un paquet. Quelle différence entre nos robustes paysannes et les petites-maîtresses si délicates de nos grandes villes ! Aussi combien de celles-ci périssent ! Les premières, continuellement distraites par des occupations nécessaires, se trouvent souvent au milieu de leur grossesse sans presque s'en être aperçues, et c'est déjà beaucoup de gagné. Ce nouvel état, sans rien changer dans le cours de leur santé ou dans leur manière de vivre, ne les oblige qu'à quelques ménagements plus nécessaires pour l'enfant que pour elles. Parvenues à la fin du neuvième mois, comme elles ne sont pas pressées d'accoucher, elles n'aggravent point les peines qui accompagnent cette fonction par les inquiétudes d'une attente chagrinante. La nature les surprend quelquefois au milieu des travaux rustiques qui les ont occupées pendant leur grossesse et qui n'ont fait que les disposer à mieux supporter celui de l'accouchement.

Trouvant en elles des organes robustes et une âme calme, elle opère sans contradiction et les délivre par conséquent avec moins de souffrances et plus de célérité. Les suites de l'accouchement, qui sont en partie une maladie réelle pour le plus grand nombre des femmes de la ville, et en partie une espèce d'étiquette et de convention qui les assujettit pendant

un temps déterminé au régime des malades, lorsqu'elles ne le sont plus, ne sont presque rien pour les femmes de la campagne. La nature, n'ayant ni caprices ni excès à combattre en elles, ne s'occupe que de leur rétablissement, et comme elles ne donnent rien à l'opinion ni à l'usage, elle jouissent aussitôt qu'il leur est possible des bienfaits de la nature. Elles n'ont pas le temps de se traîner méthodiquement pendant plusieurs semaines du lit sur une chaise longue; elles ont presque toujours ce courage qui multiplie les forces et que la nécessité donne quelquefois même aux femmes de la ville. Parmi celles-ci, il n'est pas rare de voir des femmes d'ouvriers peu aisés qui s'en vont à pied chez une sage-femme, au moment de leurs couches, et qui s'en retournent de même le lendemain, libres et exemptes des accidents que la femme riche n'évite pas toujours au milieu des précautions étudiées qu'on prend pour elle. Leur fortune ne leur permet pas d'être incommodées plus de trois ou quatre jours. Il semble que la nature nous donne des forces en proportion du besoin que nous avons d'en faire usage. En parlant de la grossesse, nous avons cité une jeune fille qui trouva le moyen de dérober à la connaissance de tous ses parents les marques humiliantes d'une faiblesse et l'opération qui l'en délivra. Comme la grossesse n'avait point été légitime, elle n'eut pas le droit d'être malade. Quant à la plupart des femmes de la ville et surtout des femmes riches, au lieu du courage capable d'anéantir le sentiment du mal, tout concourt à nourrir en effet la pusillanimité qui le rend plus vif. L'avide curiosité avec laquelle on tâche de découvrir si elles sont enceintes, le nouveau régime auquel on les soumet lorsqu'elles sont déclarées telles, les égards, les soins empressés, les alarmes feintes ou vraies qui règnent autour d'elles, le nombre de gens qui les assiégent, l'inaction à laquelle on les condamne, doivent leur donner une idée

effrayante de leur état, et semblent les dispenser de se servir de leurs propres forces et par là les rendre nulles. La faiblesse et l'inertie de leur âme passant jusqu'à leurs organes ne peuvent que les disposer à une grossesse orageuse et leur préparer un accouchement laborieux et quelquefois fatal. L'instinct qui veille à la conservation de nos jours, qui sait si bien se ménager des ressources dans les maux les plus graves, doit s'affaiblir et se perdre dans la foule des secours dont on accable quelquefois les malades. Qu'aurait-il à faire lorsque tant de gens agissent pour lui ?

C'est donc réellement pour avoir goûté le fruit de l'arbre de science que la femme accouche avec douleur, puisque les femmes sauvages et nos austères et robustes paysannes, qui ne vivent que des fruits d'ignorance, se délivrent avec la plus grande facilité.

L'accouchement, par sa nature et par toutes les circonstances qui caractérisent cette fonction, est une de celles qui, dans l'espèce humaine, demandent le plus spécialement d'être couvertes d'un voile. La nature, lorsqu'elle agit seule, sait tellement combiner et graduer son action, qu'elle ne fait que ce qu'elle doit faire. Eh ! comment ne viendrait-elle pas aisément à bout d'une opération pour laquelle elle a tout prévu et tout bien disposé ? Il est d'ailleurs des opérations qu'elle aime à exécuter dans le silence et dans le secret. Il n'est pas douteux qu'on ne secondât la nature d'une manière plus efficace, si les femmes en couches avaient le bonheur de ne point être excédées par une cour nombreuse, et si le nombre des personnes qui doivent l'aider se bornait à deux ou trois de ses plus intimes amies qui, par un air ouvert et gai, fissent diversion à ses souffrances ou calmassent ses frayeurs par une contenance assurée, et à une sage-femme dont le sang-froid, la patience, la réserve et la sécurité lui servissent de garant pour se tran-

quilliser, il n'est pas douteux, dis-je, qu'on ne secourût plus utilement une femme par ce moyen que par l'assistance tumultueuse d'un grand nombre de gens effarés, tristes, impatients, dont les soins multipliés et souvent déplacés grossissent à son imagination le mal qu'elle peut souffrir et le danger qu'elle craint, et surtout par l'aspect imposant d'un homme toujours prêt à opérer, toujours armé d'instruments suspects, et redoutable par son sexe.

Il faut l'avouer, quoique la fonction d'accoucheur tienne à l'art de guérir, elle n'est pas faite pour être exercée par les hommes. Le caractère de cette fonction, les connaissances peu étendnes qu'elle demande, la confiance la plus entière et la plus absolue que doivent naturellement avoir les unes pour les autres des personnes du même sexe, enfin tout y appelle les femmes; cet emploi semble leur être propre; elles ont tous les avantages nécessaires pour le remplir avec succès; on sait avec quelle adresse et quelle dextérité leurs mains petites et souples se glissent, s'insinuent partout sans inconvénient, savent pénétrer jusqu'à la source du mal sans l'augmenter, et porter le remède sur une partie malade sans y réveiller les douleurs assoupies. Ce sont ces talents précieux, ainsi que cette attention délicate qui sait deviner les besoins, qu'on n'a pas la force d'exprimer, et cette sensibilité éclairée qui sait respecter jusqu'aux caprices de la maladie, qui ont donné lieu à ce proverbe honorable pour le sexe, que « partout où il y a un être qui souffre, ses soupirs appellent une femme pour le soulager. » *Ubi non est mulier, ibi ingemescit æger.*

Quoique la facilité de l'art d'accoucher pût être chez les anciens un motif pour le confier à des femmes, ils avaient sans doute aussi égard à la convenance naturelle qu'il y a que l'enfant en venant au monde soit reçu dans les mains d'une sage-femme, pour passer dans celles d'une nourrice,

et des mains d'une nourrice dans celles d'une gouvernante, qui le dispose à recevoir l'éducation mâle des hommes. Un dépôt si faible et si délicat eût peut-être trouvé dans la tendresse austère et roide de ceux-ci des secours moins convenables à son état; il lui fallait un appui doux, flexible et qui sût se plier comme lui pour mieux le défendre; enfin, le soin de l'enfance est la destination des femmes, c'est une tâche que la nature leur a assignée. C'est une femme qui doit porter l'enfant pendant neuf mois dans son sein; c'est une femme qui doit lui faciliter les moyens d'en sortir; c'est une femme qui doit lui fournir la première nourriture dont il a besoin; enfin c'est une femme qui doit veiller sur les premiers développements de ses organes et de son âme, et les préparer aux leçons qui doivent l'élever à l'état d'homme.

Mais la principale raison qui ne permettait pas aux anciens de penser que la fonction d'aider l'accouchement pût convenir à d'autres personnes qu'à des femmes, excepté dans les cas très-rares où tout cède à un pressant danger, c'est le grand intérêt des mœurs. C'est un objet que les anciens gouvernements ne perdaient jamais de vue; ils savaient qu'elles sont la base de toute législation, et qu'en vain ferait-on de bonnes lois si de bonnes mœurs n'en assuraient l'exécution. Aulu-Gelle nous apprend que la cruauté des opérations chirurgicales d'Archagathus fit chasser les médecins de Rome; elle bannit aussi de son sein les sophistes et les orateurs grecs, qu'on accusait d'y avoir introduit et d'y nourrir le goût des arts et les vices de la Grèce. Vraisemblablement elle n'y eût pas laissé subsister longtemps un art qui, exercé par des hommes, aurait, sous une vaine apparence d'utilité, menacé le sanctuaire du mariage, et qui, en portant atteinte à la principale sauvegarde des familles, eût bientôt attaqué les ressorts de l'État; un art qui, à force d'alarmer la pudeur des

femmes, les eût bientôt accoutumées à ne rougir de rien, et leur eût peut-être fait perdre jusqu'au souvenir de cette vertu sévère qui leur avait mérité l'estime et la vénération des Romains, et qui avait été jadis le principe des plus grandes révolutions. Caton, qui dégrada un sénateur pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille; Caton, toujours attentif à repousser la corruption du cœur des citoyens, n'eût jamais permis que leurs femmes, en donnant des enfants à la république, ternissent ce bienfait par l'oubli de la première de toutes les bienséances.

Toutes les nations se sont accordées, jusque vers le milieu du dernier siècle, à ne point admettre le ministère des hommes dans les accouchements. Il faut toutefois excepter les Athéniens, à cette époque où ils avaient interdit tout exercice de la médecine et de la chirurgie aux femmes. Comme les Athéniennes avaient beaucoup de répugnance pour se soumettre à une loi qui violait la pudeur en les forçant de se faire accoucher par des hommes, une d'entre elles plus courageuse, et, comme un autre Curtius, se dévouant pour son sexe, se travestit en homme pour avoir le droit, à la faveur de ce déguisement, d'exercer la profession d'accoucheur. Toutes les femmes qui étaient dans le secret eurent recours à elle, et les autres accoucheurs perdirent leurs pratiques. Une grande réputation est un crime aux yeux de l'envie. Elle arme donc bientôt contre Agnodice (c'était le nom de l'accoucheur femelle) tous les jaloux que la fortune lui faisait. Elle eut recours à ses armes favorites, à la calomnie. Heureusement ses imputations sont pour l'ordinaire concertées avec plus de méchanceté que d'adresse, et celle qu'elle employa contre Agnodice étaient de nature à pouvoir être aisément démentie. On l'accusa de séduire les femmes des citoyens. Par le seul aveu de son sexe elle confondit l'imposture. Les Athéniens

virent les inconvénients de leur loi et prirent le parti d'en modifier les dispositions.

Astruc prétend que ce n'est qu'en 1663 qu'on a commencé à la cour de se servir d'un accoucheur, et ce fut, dit-il, dans une de ces occasions où l'honneur en danger ne prend conseil que du trouble qui l'égare et viole une partie des règles pour sauver l'autre. Qui le croirait! Ce fut la honte qui fit pour la première fois recourir à des hommes. Un roi qui connaissait le pouvoir de l'exemple sur le trône, et qui voulait cacher ses faiblesses et ménager la délicatesse de celle qui les partageait, crut ne pouvoir remettre en de meilleures mains un secret si cher. Ce fut, dit Astruc, aux premières couches de mademoiselle de la Vallière et pour mieux s'assurer du secret. On craignit que la présence d'une sage-femme dans le palais, où les soupçons régnaient déjà, ne fournît un nouvel aliment à la maligne curiosité des courtisans. On se servit, pour leur donner le change, d'un chirurgien que son ministère attachait à la cour.

C'est ainsi que Jupiter confiait quelquefois à des dieux subalternes plutôt qu'à des déesses son embarras et le soin de dérober aux yeux de Junon les fruits de ses infidélités.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sans doute dans un moment tranquille qu'une femme dut, pour la première fois, se résoudre à s'abandonner à la merci d'un homme pour accoucher. Les premiers exemples ayant été donnés par ces personnes dont le rang et l'état forcent l'opinion, l'usage des accoucheurs s'est étendu et répandu depuis avec cette rapidité qu'ont toutes les inventions du luxe.

DE L'ALLAITEMENT.

De la bonté céleste un rayon éternel
Semble se réfléchir dans le cœur maternel ;
Et la Divinité, nous offrant son image,
Sous les traits d'une mère appelle notre hommage.
MILLEVOIE.

« Après que le petit enfant est né, une vraie mère le doibt nourrir et alaicter de sa mamelle, qui est la belle fontaine que dame nature, sage et provide, a préparée à cet effet.... Et quel passe-temps plus grand pourroit avoir une femme en ce monde que celui qu'elle en ha en alaictant ses petits enfants, desquels le petit patois et gergon gracieux, la difficulté de la prolation de leurs mots, le rys sonef amoureux, la joyeuseté qu'ils donnent à la maison passent tous les badins du monde. » (*Le Livre de la Police humaine,* par Patrice de Sénès, évêque de Gaëte, page 75.)

La nature envoie nu et sans puissance dans le monde celui qui doit un jour dompter les animaux les plus féroces et commander à tous : cependant il n'a pas comme eux la faculté de satisfaire son plus pressant besoin.

A l'instant où l'enfant entre dans la carrière de la vie, il n'a point d'autre appui que sa mère : c'est elle qui répand sur lui les premiers bienfaits; c'est elle qui la première lui donne les marques de l'affection la plus sincère, en le portant à son sein, au sortir de ses flancs ; c'est sa sensibilité morale qui entretient l'existence de son enfant en prévenant ses besoins : sans son amour pour lui, il mourrait presque aussitôt qu'il est né, car il ne peut trouver la mamelle de sa mère.

Remercions donc l'Être des êtres d'avoir donné aux mères une affection sans bornes pour leurs créatures, de les avoir douées d'une patience et d'un courage à toute épreuve. Il les a pétries d'une tendresse et d'une sollicitude sans fin; il a placé dans leur âme un sentiment qui tient du prodige, car, quelque faible que soit une mère, il n'est point de fatigue qui l'arrête, point de soins qui la rebutent, point de dangers qu'elle ne brave pour la conservation de ses enfants. Ce sentiment surpasse et maîtrise tous les autres. L'idée des plaisirs, le désir de plaire, les illusions de la coquetterie, tout se tait devant lui, et ce silence est l'effet de l'amour maternel; c'est dans le cœur d'une mère que se trouve l'amour par excellence: il y règne en souverain, sans opposition et sans rivaux.

On a vu des mères à moitié épuisées résister encore à l'impérieux besoin du sommeil, pour provoquer celui de leurs enfants, et ne goûter de repos que quand elles étaient parvenues à les calmer. Dormaient-ils, elles les contemplaient dans ce sommeil; attentives à tout, elles chassaient l'insecte dont le vol menaçait d'interrompre le repos de ces intéressantes créatures; elles craignaient encore de hâter leur réveil par un souffle; à peine tranquilles, elles se couchaient l'oreille attentive, elles écoutaient même le silence de la nuit; et si le sommeil suspendait momentanément leur tendre vigilance, au moindre bruit elles couraient au berceau. Nous ne pouvons donc trop répéter leur apologie, en disant: O femmes! objets divins! vous qui par vos vertus et votre bonté avez deux fois reçu la beauté, vous nous fûtes données par l'Être suprême pour aimer comme pour être aimées!...

Comme l'enfant est incapable immédiatement après sa naissance de faire usage des aliments solides dont la mère se nourrit, il fallait qu'il trouvât encore en elle des organes propres à lui fournir une nourriture analogue à celle qui l'avait sub-

stanté pendant qu'il était dans son sein; ces divers organes, que nous avons décrits sous le nom de mamelles, n'exercent à cet égard que la même fonction dont la matrice s'acquittait pendant la grossesse. Après l'accouchement, celle-ci n'a plus rien à faire qu'à écarter les débris de l'échafaudage qui y soutenait l'enfant et à reprendre sa première assiette. La nature semble transporter toute son activité et diriger la somme des forces qu'elle y employait vers les organes qui doivent lui succéder dans sa principale tâche. Enfin les mamelles deviennent alors le seul objet de son attention, parce que c'est d'elles qu'elle a essentiellement besoin pour le soutien du nouveau-né.

La position extérieure et élevée des organes mammaires chez les femmes était la plus convenable à un nourrisson, qui, ne pouvant plus puiser sa subsistance au dedans de sa mère ni la prendre de lui-même au dehors, était destiné à être porté vers elle, position admirable qui, en tenant l'enfant sous les yeux et dans les bras de la mère, établit entre eux un échange intéressant de tendresse, de soins et de caresses innocentes, qui met l'un à portée de mieux exprimer ses besoins, et l'autre de jouir de ses propres sacrifices en en contemplant continuellement l'objet. Nous croyons apercevoir, dit un auteur, dans la situation des mamelles, une intention morale de la part du Créateur, car la position de ces fontaines lactifères, nouvelles sources de la vie de l'enfant, est telle que cet objet de tendresse se trouve sous les yeux de sa mère; par cette conformation de la femme, on voit que le sublime et divin auteur de la nature a voulu établir entre la mère affectueuse et celui auquel elle a donné le jour un commerce constant de caresses, qui la dédommageassent des nombreux sacrifices qu'elle lui fait; car c'est en vain que des plaisirs variés appellent la bonne mère qui allaite: sourde à leur voix, son amour pour son

nourrisson les remplace tous, et le besoin de remplir un tel devoir envers lui est le plus vif et le plus doux qu'elle puisse éprouver.

Cette disposition des mamelles a de plus l'inappréciable avantage de faire jouir les véritables mères des premières caresses dont elles sont à la fois si fières et si jalouses, et de recueillir les premiers fruits d'un amour qu'elles ont fait éclore dans l'âme de ces intéressantes et charmantes créatures. Quoi de plus touchant que le sourire d'un enfant qui quitte le sein de sa mère, qu'il caresse encore de sa main, après qu'un lait abondant, riche et sain, a facilement cédé à la succion !

Dulcia quis primi captabit gaudia risus,
Et primas voces, et blæsæ murmura linguæ ?

« Qui aura le plaisir de voir les premiers rires, d'entendre les premiers cris de joie et les premiers murmures d'une langue peu exercée ? »

L'organe mammaire est symétriquement disposé sur la partie antérieure de la poitrine, il entre essentiellement dans l'idée de la beauté, de sorte qu'en consommant et en perfectionnant l'ouvrage de la génération, il sert en même temps à parer la femme et à augmenter ses attraits naturels ; cela vient à l'appui du principe que nous avons établi ailleurs, que la beauté n'est que l'aptitude à bien remplir un objet utile et grand, fondée sur des rapports exacts et sensibles ; cela est d'autant plus incontestable par rapport à l'organe dont il s'agit ici, que sa forme, que le seul agrément fait rechercher en lui, est aussi celle qui est la plus propre à effectuer et à remplir avantageusement les intentions de la nature. Un trop grand volume, une forme aplatie ou trop petite s'éloignent également des justes rapports que sa destination exige.

La nature n'attend pas le terme de l'accouchement pour

disposer les mamelles à la fonction qui leur est propre : elle y forme ou transporte du lait quelque temps avant que cette époque arrive, par une espèce de prévoyance, mais lorsque l'accouchement est terminé, elle conduit par torrents cette liqueur précieuse, aussi agréable à la vue que flatteuse au goût.

Il y a sans contredit entre l'organe de la lactation et la matrice un commerce manifeste de sensibilité, qui fait qu'ils se partagent ou se communiquent réciproquement leurs affections. Mais ce commerce est moins fondé sur les liens physiques qui les unissent que sur l'objet de destination commune qui les assujettit tous deux à des fonctions presque semblables, et en vertu duquel l'un ne saurait éprouver une sensation sans exciter une sensation analogue dans l'autre. Ils paraissent tous les deux propres à former du lait, et lorsque l'un est surchargé ou n'en a plus que faire, ce qui peut arriver de plus avantageux c'est que l'autre s'en saisisse. Ainsi la nature bien ordonnée et qu'on ne contrarie point lui permet-elle rarement de s'égarer dans les autres organes, où il serait plus étranger et plus nuisible que dans ceux qui sont destinés à le reproduire.

Un physiologiste célèbre dit : Rien n'est plus généralement connu en physiologie que l'étroite sympathie qui unit l'utérus aux mamelles; connexion intime en vertu de laquelle ces deux organes entrent en exercice à la même époque de la vie, se développent ensemble et cessent en même temps leurs fonctions, lorsque la femme devient incapable de concourir à la reproduction de l'espèce. L'allaitement se lie donc et s'enchaîne avec la génération dont il fait partie; ces deux fonctions doivent concourir absolument au même but. Voyez comme les mamelles se redressent, se gonflent et s'affermissent pendant la grossesse; ce travail préliminaire n'indique-

t-il pas qu'elles participent aux changements du système utérin et qu'elles se disposent d'avance à une des plus importantes fonctions? Voyez aussi comme, après l'accouchement, les propriétés vitales se dirigent et font affluer les liquides vers les organes où s'élaborent et se perfectionnent les matériaux du lait. Tout annonce donc que cet appareil glanduleux est destiné à préparer le premier aliment de l'homme qui vient de naître.

La matrice lui sert de réceptacle et d'asile après la conception; elle lui transmet ensuite les sucs nécessaires pour son développement jusqu'au terme de sa viabilité et de sa parfaite maturité. Mais tout change après qu'il a reçu le jour; dès lors la fonction de la matrice finit et celle des mamelles commence. Cet appareil d'organes devient à son tour le centre et comme le rendez-vous de toutes les forces et de toutes les puissances de la vie de la femme. Les mamelles, qui avaient déjà préludé pendant les derniers mois de la grossesse au rôle important qu'elles doivent jouer après l'accouchement, deviennent les dépositaires des éléments propres à l'entretien de la vie du nouveau-né: admirable prévoyance de la nature, qui n'a pas voulu que la conservation de l'espèce fût abandonnée aux hasards et aux incertitudes d'une nourriture étrangère, et qui prépare dans le silence tout ce qui lui est nécessaire pour assurer son existence! Pour arriver à ce but si important, elle dépose dans les mamelles une humeur douce, sucrée, abondante, riche, analogue à la délicatesse des organes du nouveau-né, susceptible de s'échapper avec la plus grande facilité des canaux qui la renferment, et dont la quantité ainsi que la qualité nutritive augmentent par degrés jusqu'après l'apparition des dents, époque où le système de la dentition exige quelque chose de plus solide. Tel est l'ordre que la nature suit pour jeter, s'il est permis de parler ainsi, les pre-

miers fondements de l'homme, et pour l'habituer d'une manière insensible à une nourriture plus substantielle ; tel est aussi l'ordre que la femme ne saurait intervertir sans se rendre coupable et sans risquer de compromettre sa santé.

Il ne faut pas seulement une action immédiate du principe vital pour conduire ou former le lait dans les mamelles, il faut encore qu'une secousse de sa part en opère l'excrétion ou la sortie. Le lait ne coulerait jamais dans la bouche du nourrisson, ni ne cèderait jamais aux autres moyens par lesquels on sollicite son écoulement, sans une disposition active de la part de l'organe qui se redresse et se roidit pour exprimer la liqueur qu'il contient. On peut déterminer cette disposition par des frottements proportionnés à la sensibilité de la partie. L'instinct, l'expérience ou le hasard apprennent à l'enfant à chatouiller avec sa tête ou avec ses mains les mamelles qu'il suce pour en tirer une plus grande abondance de lait. Les irritations légères et même agréables produites par là sur cet organe se trouvant répétées plusieurs fois par jour y entretiennent et fixent pendant tout le temps de l'allaitement un courant d'humeurs qui fait diversion pour l'ordinaire aux autres évacuations particulières de la femme. Cette diversion est nécessaire et montre combien il serait préjudiciable au nourrisson que la mère écoutât des désirs capables de rappeler ailleurs une influence dont il ne peut se passer. Il est d'ailleurs contre la nature qu'elle puisse s'occuper avantageusement de plusieurs objets à la fois, et qu'elle entreprenne un nouvel ouvrage avant d'avoir mis la dernière main à celui qui captive actuellement son attention.

La continence n'est pas la seule vertu convenable à une nourrice; toutes les passions vives ou tristes ont plus ou moins de pouvoir sur l'élaboration du lait. C'est ce que nous exposerons dans le second volume de notre ouvrage,

en traitant de l'hygiène appliquée à la femme qui nourrit.

Quant à la patience qui doit lui faire supporter sans murmure les fréquentes importunités de l'enfant, la nature y a pourvu en lui donnant un fond de tendresse qui ne se rebute jamais. Ici se manifestent d'une manière bien sensible le but et les effets de ce caractère mobile qu'on dit être particulier à la femme, et qui semble si peu fait pour admettre des sentiments exclusifs. Elle est destinée à produire plusieurs enfants, à les nourrir et à les défendre contre toute atteinte. Chacun exige les mêmes soins, la même vigilance, la même sollicitude, parce qu'ils sont tous également faibles. Si la femme eût été trop susceptible de ces attachements durables qui ne permettent point à l'âme de perdre un instant leur objet de vue, qui se roidissent contre les obstacles, et que le temps même fortifie, cette disposition eût peut-être contrarié cet instinct qui veut qu'après avoir prodigué la tendresse dont elle est capable à l'un de ses enfants, elle la transporte successivement sans partage à tous les autres, et qu'elle montre pour chacun cette sublime chaleur de sentiment qu'il semble qu'on ne puisse avoir qu'une fois. Le docteur Cerise fait observer avec raison qu'il ne faut pas croire que l'affection qu'on a pour ses enfants, lorsqu'ils sont grands, soit de la même nature que celle qu'une mère a pour l'enfant qu'elle nourrit. La première est un sentiment factice, fondé sur l'habitude et surtout sur l'amour-propre, qui nous fait envisager ceux qui doivent hériter de nos biens et de notre nom comme une extension de notre être pour nous soustraire au trépas. La tendresse d'une mère pour son nourrisson ne doit rien à la réflexion, et porte dans sa sainte énergie les traits de ce délire qui caractérise toutes les impulsions naturelles. Cette tendresse, comme celle que les poules et d'autres animaux ont pour leurs petits, doit finir avec les besoins de l'enfant.

L'enfant nouveau-né, rapproché des organes mammaires, applique sa bouche au mamelon qui les surmonte, et retirant sa langue, en même temps qu'avec ses lèvres il en embrasse exactement le contour, il attire à lui le liquide, dont l'écoulement est facilité par le redressement des conduits mammaires. Ces canaux, au nombre de douze à quinze, non-seulement se déploient lorsque le mamelon, qui en est principalement formé, s'allonge par les tiraillements que l'enfant exerce, mais encore, excités par ses attouchements, ils entrent dans une véritable érection, se contractent, et dardent au loin le liquide.

Nous avons dit que l'irritation qu'exerce l'enfant sur le mamelon est la cause la plus puissante de la fluxion laiteuse sur les mamelles; cette irritation, ou toute autre de la même espèce, suffit pour provoquer la sécrétion du lait hors des temps marqués par la nature. C'est ainsi que des vierges ont pu allaiter l'enfant d'une autre mère; que des petites filles qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la puberté ont offert la sécrétion du lait assez bien établie pour fournir une certaine quantité de cette liqueur. On a vu des hommes chez lesquels un chatouillement longtemps continué avait tellement déterminé l'abord des humeurs sur les mamelles, que celles-ci laissaient suinter un liquide blanc, laiteux, sucré et peu différent du lait de la femme.

Avantages qu'une femme retire d'allaiter elle-même son enfant.

Ce n'est point assez qu'une femme conçoive et porte l'enfant neuf mois dans son sein; ce n'est pas même assez qu'elle le mette au monde, il faut encore qu'elle le nourrisse de son propre lait après la naissance. Marc-Aurèle a dit: « La femme n'est qu'à moitié mère pour avoir enfanté, » et Jean-Jacques

ajoute : « La mère qui nourrit son enfant en est plus mère par nature que celle qui le conçoit et le met au monde. » *Quæ lactat mater magis quem quæ genuit.* C'est la même idée que M. Moisy a rendue par ces deux vers dans son drame intitulé *la Vraie Mère* :

> Partout à haute voix la nature le dit,
> La véritable mère est celle qui nourrit.

C'est là ce devoir sacré que la nature inspire, que l'honnêteté réclame et que l'intérêt physique et moral de la femme elle-même commande. Au moment de la naissance de son enfant, les devoirs d'une mère, loin de cesser, augmentent et s'agrandissent. La nature et son propre intérêt lui imposent l'obligation de le nourrir elle-même de son lait, à moins qu'elle n'en soit dispensée par des raisons légitimes ; c'est là une de ces vérités qui ont été reconnues par les peuples les plus anciens, les habitants de toutes les contrées, et si nous consultions l'histoire nous verrions les poëtes chanter les douceurs de l'allaitement maternel, les naturalistes et les philosophes en démontrer l'importance et la nécessité, les médecins en conseiller sans cesse l'usage, enfin la plupart des législateurs en faire une loi ; mais cette loi existait dans la nature, tous les animaux s'y soumettent : notre espèce seule a pu dédaigner de subir les douceurs de son joug, ou s'est mise en maintes occasions dans la triste nécessité de s'en affranchir.

Loin de moi cependant l'idée d'exagérer, comme on l'a fait tant de fois, les inconvénients attachés à la transgression de ce devoir. Je dois seulement faire sentir que si une femme peut et doit, dans le plus grand nombre de cas, nourrir son enfant, il existe néanmoins de nombreuses exceptions à ce précepte et qu'un allaitement étranger devient quelquefois indispensa-

ble et aussi avantageux pour celui-ci que pour sa mère elle-même.

Nous avons déjà annoncé que, dans le cours de la grossesse, le lait avait été préparé d'avance pour la nourriture de l'enfant qui devait naître ; mais c'est surtout après l'accouchement que ce fluide, sécrété en plus grande quantité, n'attend plus que la succion de l'enfant pour couler abondamment, et la répétition de cet acte doit entretenir sa source. D'après cette marche des loís de l'organisme, d'après ces préparatifs disposés par la nature, au sujet de l'allaitement, on juge de suite de quelle importance il est que cette fonction s'accomplisse en entier, et on prévoit aisément qu'une mère ne peut sans s'exposer, ainsi que son enfant, à une foule de dangers, renoncer à ce devoir, véritable complément de la maternité, et transiger avec un ordre que la nature a tracé d'avance.

Après l'accouchement, l'utérus qui a été pendant neuf mois le siége d'une fluxion sanguine et d'un état permanent d'excitation, se dégorge progressivement par des évacuations sanguines d'abord, puis muqueuses ; en même temps les mamelles, dont les fonctions commencent alors et ne font pour ainsi dire que succéder à celles de l'utérus, deviennent à leur tour un centre d'irritation, en attirant sur elles la vitalité dont l'utérus avait joui pendant toute la grossesse. Cette diversion de vitalité après l'accouchement contribue nécessairement et d'une manière positive à ramener la matrice à son état primitif. Une cause quelconque d'irritation trop forte fixée sur l'utérus empêche cette révolution salutaire ; aussi dans le métrite, la péritonite et d'autres phlegmasies très-aiguës, les seins restent affaissés ou le deviennent après avoir été gonflés par le lait. Cet état indique au médecin observateur que le siége de l'excitation est encore vers les organes qu'elle aurait dû abandonner

dans l'ordre naturel. Le stimulus déterminé par la succion de l'enfant dans l'allaitement maternel, en établissant un centre de vitalité plus grande sur l'organe mammaire ou en décidant celui qui tend à s'y établir, contribue donc puissamment à maintenir les phénomènes vitaux dans la marche qu'ils doivent suivre.

L'enfant qui suce les mamelles les chatouille avec ses lèvres et y détermine une légère irritation. Ces organes ainsi titillés deviennent un centre d'action vers lequel irradie ou se dirige une portion des propriétés vitales et surtout de la sensibilité. Il en reste donc moins pour le système utérin, que la grossesse et l'accouchement n'avaient peut-être déjà que trop irrité. Par la même raison, les fluides tendent moins à se porter vers les autres organes, surtout vers les plus viables, et à y produire ces congestions tumultueuses qui ne sont jamais sans danger. Ajoutons à cela que la mère qui nourrit est dispensée de recourir à cette foule de remèdes antilaiteux que le vulgaire préconise, et dont l'effet est souvent plus redoutable que les prétendues maladies contre lesquelles on les emploie.

Cette explication doit faire concevoir facilement pourquoi les suites de l'accouchement sont si simples et offrent ordinairement si peu de dangers chez une femme qui allaite elle-même son enfant. En effet, les évacuations utérines sont moins abondantes, de plus courte durée et même moins susceptibles d'être brusquement supprimées au détriment des organes étrangers aux fonctions qui s'accomplissent alors, parce que l'excitation qui se fixe sur les seins est suffisante pour contre-balancer l'effet d'une cause irritante qui affecterait tout autre partie, et dans le plus grand nombre des cas, tout ce qui pourrait arriver de cette suppression subite serait d'augmenter l'activité des glandes mammaires. La fièvre de lait, cet ensemble de phénomènes ou irritations sympathiques qui ne sont

que la conséquence d'un déplacement de fonctions est alors aussi peu sensible, quelquefois même n'a pas lieu. Enfin cette accumulation de lait qui se fait toujours dans les mamelles après l'accouchement, et qui a une issue naturelle lorsque la mère allaite, ne distend jamais aussi douloureusement ces organes et ne les irrite pas au point d'y déterminer des inflammations, dont la suite la plus ordinaire est la formation d'abcès longs et si cruellement douloureux. « Chez une femme qui vient d'accoucher et qui n'allaite pas, dit Lachaise, la somme de vitalité que la glande mammaire, dans l'ordre naturel, doit alors s'approprier pour une nouvelle fonction, peut être facilement déversée ou attirée sur un organe qui n'est point apte à recevoir ce surcroît d'excitation; son mode d'action alors augmenté, ou son rhythme naturel troublé, le fait passer de l'état normal à l'état pathologique. Toutes les maladies que les personnes étrangères à l'ordre médical et que le vulgaire même des praticiens désignent sous le nom de métastases laiteuses doivent être expliquées par cette théorie toute physiologique. Elles ne sont que le résultat d'un changement de destination de l excitation qui doit précéder la formation du lait. Mais jamais l'effet de la présence de ce liquide en matière transporté des mamelles sur les organes accidentellement affectés, quelque analogie qu'on ait cru découvrir entre lui et le contenu de certains abcès, survenus ailleurs que dans les seins à la suite de l'accouchement, car le lait, de même que tous les fluides du corps, résorbé, comme l'a fort bien observé Bichat, ne peut conserver sa nature primitive, après avoir passé par le torrent de la circulation.

Lorsque l'allaitement ne succède pas à la grossesse, et qu'il existe dans l'économie un organe qu'une maladie quelconque, ancienne ou récente, rend le siége d'une irritation ou d'un afflux sanguin habituel, cet organe se charge presque toujours

de la vitalité qui abandonne la matrice après l'accouchement. C'est ce qu'on remarque dans la marche rapide qu'affecte la phthisie pulmonaire après la couche, chez une femme antécédemment atteinte de cette maladie. Si l'expérience et la raison veulent qu'on regarde l'allaitement comme un des meilleurs moyens d'arrêter la marche des maladies aiguës de la nouvelle accouchée, elles permettent donc certainement, ainsi qu'on le pense, de croire que dans la plupart des cas, l'exécution libre et régulière de la lactation, employée avant leur apparition, aurait également pu prévenir leur développement chez la femme qui n'allaite pas, et dont les différents organes se trouvent dans un état d'équilibre tel, qu'aucun ne reçoive immédiatement la vitalité exubérante; elle pourra persister sur la matrice et y fixer un point d'irritation qui rendra ce viscère tellement susceptible que la cause la plus légère pourra l'affecter : de là la fréquence des ménorrhagies, des ulcérations et même de sa dégénérescence cancéreuse, et de ces écoulements leucorrhéiques opiniâtres, que les femmes regardent comme l'effet d'une déviation de leur lait. La nature heureusement est assez prévoyante elle-même pour tendre sans cesse à rétablir l'équilibre dans l'économie, en activant les fonctions de quelque organe, tel que, par exemple, les exhalants cutanés; aussi les sueurs sont-elles très-abondantes chez une femme qui n'allaite pas.

Quelquefois aussi les femmes qui ne nourrissent point tombent longtemps après leurs couches dans un état de langueur et de dérangement qui annonce que quelque humeur hétérogène trouble en elles l'exercice ordinaire de la sensibilité, et qui leur enlevant leur fraîcheur, leur éclat et les autres agréments qu'elles voulaient conserver, les prive du fruit même de leur faute.

On sent bien cependant que l'obligation de nourrir ne s'é-

tend pas à celles qui ne peuvent donner à leur enfant qu'une nourriture insuffisante et malsaine. Celles qui manquent de lait, ou, ce qui est encore plus commun dans nos grandes villes, qui l'ont mauvais, ne sauraient mieux faire que d'envoyer leurs enfants à la campagne; ils y trouveront peut-être dans un lait assaisonné par la tempérance et la frugalité, qu'une paysanne robuste leur fournira, un remède à des maux produits par les vices opposés à ces vertus; ils se dépouilleront dans cette source pure des levains infects qu'on leur a transmis avec la vie. Ils y recevront une existence plus solide que celle qu'ils doivent à des parents énervés et à peine en état de soutenir la leur même; il peut résulter de là des effets moraux capables de tempérer un peu celui de l'inégalité des conditions. Le riche nourri chez des paysans sera moins disposé à en mépriser l'honorable pauvreté, lorsqu'il sera livré aux prestiges et aux plaisirs de l'opulence, et que tout conspirera à lui faire oublier qu'il est homme. Dans un de ces moments où l'âme est plus facile à émouvoir, et où la nature appelle même l'homme vicieux à ses semblables, en voyant l'humble chaumière du villageois, il se dira avec attendrissement : Voilà mon premier séjour, voilà mon berceau; la frivole dissipation et le tracas brillant qui remplissent ma vie ne valent pas les jeux innocents que j'y goûtais dans mon enfance. Ceux qui l'habitent ne me devaient que des soins, et ils me prodiguaient cette tendresse que la nature ou l'innocence des mœurs peut seule inspirer. C'est là que se forment les hommes vigoureux dont la sueur fait germer les substances qui me nourrissent, et dont les bras défendent les foyers où je m'endors dans la mollesse... Que dis-je? S'il coule dans mes veines une goutte de sang qui soit exempte de corruption, s'il reste encore dans mon âme un sentiment honnête, je l'ai peut-être sucé avec le lait qu'ils m'ont donné.

Si des raisons tirées de notre organisation et de l'enchaînement naturel de nos fonctions obligent toute femme qui n'est point malade à nourrir, les raisons morales qui semblent l'y astreindre ne sont pas d'un moindre poids pour celle dont l'âme est sensible et droite. Un nourrisson abandonné aux soins mercenaires d'une nourrice, les dangers d'un lait qui ne doit pas toujours être analogue à sa constitution, qui peut même influer, comme nous le verrons plus loin, sur ses mœurs et sur son caractère; les maux physiques dont il peut l'infecter; enfin la tendresse de l'enfant dévolue à une autre qu'à sa mère, qui, n'en remplissant pas les fonctions, ne doit pas s'attendre à en recevoir le prix, sont des motifs bien puissants pour faire proscrire un abus si contraire à l'ordre naturel. Tous les animaux faits pour nourrir leurs petits ne se reposent point d'un soin si cher sur d'autres. Une espèce dans laquelle le père et la mère ne montreraient de l'ardeur que pour engendrer et se déroberaient à l'obligation d'en nourrir les fruits serait une dissonance dans la nature.

L'observation atteste encore que l'allaitement pallie pour l'ordinaire, et quelquefois guérit tout à fait des maladies antérieures, même celles qui dépendent des couches précédentes. On rapporte que des femmes qui, malgré leur faiblesse apparente, ont eu le courage de nourrir leurs enfants, ont été dédommagées de leur dévouement par une meilleure santé et par une constitution plus robuste; on ajoute même qu'elles ont pris de l'embonpoint et de la fraîcheur. En un mot la sécrétion du lait, excitée par l'enfant, entretient l'harmonie de toutes les fonctions de la nouvelle accouchée; elle prévient ou modère les tranchées, la fièvre de lait, l'écoulement des lochies, l'engorgement des mamelles, de l'utérus et de ses dépendances; elle diminue la disposition à contracter l'épidémie régnante etc., etc. Les avantages inappréciables qui résultent de l'allai-

tement, dit Gardien, opposés aux maux auxquels s'exposent les femmes en ne nourrissant pas, doivent achever de les convaincre de la nécessité de suivre le conseil que leur dicte la nature. Celles qui allaitent leurs enfants n'ont que peu de vidanges, elles ont rarement la fièvre de lait, dont les suites sont si terribles chez celles qui n'allaitent pas; leurs couches sont ordinairement heureuses; sans s'assujettir aux précautions que les autres sont obligées de prendre, elles sont exemptes des dépôts, des rhumatismes et des incommodités rebelles qui tourmentent les femmes des années entières, quelquefois toute leur vie. Les femmes qui ont suivi le vœu de la nature, arrivées à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans, perdent ordinairement leurs règles sans s'en apercevoir et sans que leur santé en soit altérée.

Telles sont les raisons déduites des véritables lois de l'organisme et de l'enchaînement naturel des fonctions qui devraient imposer à la plupart des femmes l'obligation de nourrir elles-mêmes leurs enfants; mais les raisons d'une haute moralité doivent les astreindre encore plus à l'accomplissement de ce devoir sacré. Quels motifs en effet ne trouveront-elles point de se livrer à ce soin si naturel, dans le plaisir que leur procure ce sentiment exquis dont la nature les a douées pour leurs enfants, dans cet attachement véritable et dans ces complaisances continuelles auxquelles cette soumission aux lois de la nature conduit les époux, dont les soins augmentent sans cesse à la vue de ce vrai lien de l'union conjugale!

Qu'elle est heureuse cette mère qui, fière de ses droits et comme dans un transport de jalousie, enlève ce fils chéri et le dérobe aux embrassements de son époux! Disons mieux encore: est-il pour une femme raisonnable un moyen plus puissant de resserrer le lien du mariage, que d'avoir à toute heure un enfant à offrir aux caresses d'un père ou à opposer à

quelques traits de vivacité? Qu'elle est intéressante la mère qui ne répond aux emportements de son époux qu'en présentant son enfant suspendu à son sein! Peut-elle espérer une plus douce récompense de ses soins que le calme qui survient à l'aspect de ce tableau? Le sourire de cet enfant triomphe du courroux de son père, qui finit par embrasser l'un et l'autre. La femme qui nourrit est bien plus sûre de l'attachement de son époux, qui est pour ainsi dire commandé par le spectacle d'une famille naissante; rien n'est plus propre à réveiller le naturel prêt à s'éteindre dans le cœur, à soutenir l'amour et à rendre cet attachement solide et constant.

L'oisiveté étant le principe et l'origine de tous les désordres de la société, nos élégants, nos corrupteurs de jeunes femmes ne peuvent se complaire avec une nourrice comme avec une femme qui vit dans un dénûment complet d'occupation. Toute mère de famille, spécialement celle qui allaite, a nécessairement des occupations qui lui laissent peu de loisirs pour autre chose; d'ailleurs les enfants sont des liens qui resserrent le premier, plus encore dans cette circonstance que dans toute autre. Que de femmes prêtes à faillir se sont retenues en entendant crier leur nourrisson, au secours duquel elles accourent, malgré les efforts du séducteur! La couche nuptiale allait être déshonorée; l'amour maternel a triomphé des espérances du vice, l'hymen applaudit et les mœurs reprennent leur empire.

Nous avons déjà vu dans notre Introduction ce que les femmes étaient pour nous dans cet âge brûlant de la vie où nous semblons n'avoir plus d'existence que celle qu'il leur plaît de nous donner. Nous avons été frappé de cet éclat que les désirs même qu'elles savaient nous inspirer ajoutaient à nos plus belles qualités, et de cet essor si rapide qu'elles donnaient à nos talents; nous avons admiré comment à leur voix,

dans un cœur agité de la plus tumultueuse des passions, s'élevaient l'amour de la vraie gloire et le sentiment épuré de la vertu. Mais c'est après avoir ainsi ennobli toutes nos affections comme amantes, qu'elles doivent comme épouses les fixer à jamais. Quel homme se sentira digne de peindre la femme, mère de famille, uniquement occupée de ses devoirs et reversant sur tout ce qui l'approche les jouissances que lui fait éprouver sa fidélité à les remplir? Voyez-la au milieu de ses nombreux enfants : elle cherche dans chacun d'eux, pour s'en recomposer l'image, les traits épars d'un époux adoré dont elle attend le retour; elle lui prépare le récit de leurs jeux et de leurs progrès. Elle va l'accueillir avec l'annonce ravissante d'un nouveau rayon d'intelligence qui a brillé dans l'un, de quelque nouveau germe de vertu qu'elle a saisi dans l'autre au moment où il venait d'éclore. Tout ce que l'homme apporte du dehors en agitations, en inquiétudes, en fatigues, se calme à son approche. Le sentiment de la peine la plus vive cède à son seul aspect. Avec quelle charmante prévoyance elle sait aller au-devant de tout ce qui peut lui plaire ! Quelle attention à éloigner de lui l'occasion de la plus faible contrariété ! Quelle délicatesse dans tous ses soins ! Que de douceurs dans tous ses avis ! C'est toujours dans ses pensées, dans son langage, la pureté de l'ange unie à tous les charmes de la femme.

Ah ! c'est de là, c'est de cette source de vertus et de bonheur dont les femmes fidèles à leur destination comblent l'intérieur de nos familles que naissent toutes les vertus sociales sans lesquelles il ne peut exister de prospérité publique. C'est sous ce rapport qu'elles influent encore avec tant de puissance sur la durée même des empires. Là où elles n'ont pas les vertus d'épouses et de mères, là il n'y a plus de familles, là il n'y a plus de nations. Quelle sera la destinée et des parents et des

enfants, si ce lien d'amour que la femme seule peut former et resserrer vient à se rompre? Livrés à de coupables excès, les premiers traîneront de désordre en désordre, dans de continuels regrets, la vie misérable à laquelle ils se seront condamnés. Hélas! abandonnés, délaissés, au lieu des secours de cette tendresse que réclame dans leur sein la nature trompée, les autres iront mendier ceux d'une pitié étrangère et chercher au dehors les exemples de vertu que leur refuse la maison paternelle; leurs parents vivent encore et ils sont orphelins. C'est, et on ne peut trop le redire, de cette conduite intérieure des femmes comme mères et comme épouses que dépend le sort des familles, et par suite nécessaire celui de la société entière. Cette influence qu'elles doivent et peuvent ainsi exercer par leurs vertus est bien autrement importante encore pour nous que celle de leur goût et de leurs charmes sur les progrès de nos arts d'agrément et le développement de nos talents.

Ce n'est donc pas seulement dans cet art de multiplier nos plaisirs qu'elles doivent contribuer à nous perfectionner, c'est encore dans celui de bien vivre; c'est à cela qu'elles sont particulièrement destinées. Voilà l'emploi que nous avons à leur demander de tous leurs moyens: ce n'est qu'en le remplissant exactement qu'elles peuvent s'acquérir de justes droits à nos hommages.

L'allaitement maternel influe tellement sur les bonnes mœurs, que tant qu'il fut en vénération à Rome, où il dura près de six cents ans, il n'y eut qu'un seul exemple de divorce, car, quoique permis par la loi, il était proscrit par les mœurs; mais dès que l'allaitement mercenaire fut généralement établi, le vice n'eut plus de frein et la débauche redouta la fécondité; on apprit alors à tromper la nature.

La dépravation des mœurs fit dégénérer l'espèce humaine et

la dépopulation s'ensuivit assez sensiblement pour que Diodore et Strabon s'en plaignissent déjà. Strabon, qui voyagea sur terre et sur mer du levant au couchant et du nord au midi, pour observer les usages et les coutumes des différents peuples, dit que nulle part les hommes ne sont aussi grands, aussi forts qu'en Géorgie, où l'allaitement maternel est en usage depuis des siècles, et les femmes de ces contrées sont les plus belles de toute la terre.

L'histoire de la Grèce nous apprend que du temps de Démosthène, autant on considérait les mères qui allaitaient leurs enfants, autant on méprisait celles qui se louaient pour allaiter l'enfant d'une autre. On lit dans l'histoire de la Chine, qu'une des principales conditions, pour admettre une femme dans un emploi considérable, est d'avoir nourri ses enfants de son lait. Il est évident que chez ce peuple une femme n'a droit à la considération de la grande famille, quoiqu'elle en fasse le plus bel ornement, qu'autant qu'elle a rempli les obligations qui l'unissent à cette famille, en complétant son vœu par des enfants sains et robustes.

O femmes ! vous qui êtes créées pour le bonheur des hommes comment exprimer à quel point vous êtes intéressantes, quand vous remplissez vos devoirs de mères !... S'il est sous le ciel un objet qui mérite de fixer les regards de la divinité, c'est sans contredit une mère qui allaite son enfant !

. . . . Avec notre existence
De la femme pour nous le dévouement commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel longtemps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins ! Dort-il ; attentive elle chasse

L'insecte dont le vol ou le bruit le menace ;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher :
Son oreille de l'ombre écoute le silence ;
Ou si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il ; son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême ?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même ;
Et se montre aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, le trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux est sa beauté première.

LEGOUVÉ.

De toutes les opérations maternelles l'allaitement est la plus méritoire, parce qu'elle est la seule désintéressée et volontaire; c'est le gage le plus précieux de la tendresse d'une mère; c'est le ministère le plus saint, puisqu'il influe sur le moral comme sur le physique, et que c'est de cette fonction que nous recevons l'influence de nos destinées. La femme qui aurait une fois apprécié le plaisir délicieux qu'une mère éprouve à être le témoin des premiers sourires et d'objet des premières caresses de son enfant renoncerait pour toujours à partager avec une étrangère le droit de mère ; elle s'éviterait par là la douleur de voir son enfant aimer une autre femme autant et plus qu'elle, et le regret de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce, et que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir. Si une mère, dit un auteur, est assez dénaturée pour fermer l'oreille aux cris de son enfant qui lui doit la vie, si elle refuse son sein à cet être faible qui lui tend les

bras comme pour implorer son secours, et pour lui demander la subsistance qu'il ne peut se procurer encore, elle s'expose à recevoir tôt ou tard le juste châtiment de sa dureté et de son mauvais cœur. Enfin, supposez même que l'intérêt de la santé ne fût pas un motif suffisant pour la femme de nourrir ses enfants, ne devrait-elle pas se résoudre à remplir cette tâche au moins par politique, et par toutes sortes de considérations morales ? Car si Jean-Jacques a raison de dire : « Là où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas aussi voir l'attachement d'un fils ? » s'il est vrai que l'attachement d'un fils pour ses parents soit fondé sur les soins qu'il en a reçus, quel amour, quel respect, quelle reconnaissance, en un mot quels sentiments une mère peut-elle espérer de celui qu'elle repousse de son sein et qu'elle confie à une étrangère ? Cet enfant devenu raisonnable n'est-il pas en droit de lui dire : Vous m'avez délaissé après ma naissance, c'est-à-dire quand j'étais encore faible et incapable de pourvoir à la conservation de la vie que j'avais reçue dans vos flancs ; vous m'avez refusé le lait qui m'était naturellement destiné et le seul aliment qui me convenait ; en vous faisant remplacer par une mercenaire qui vous a vendu ma nourriture, vous m'avez mis à la merci de son caprice, de sa cupidité et de son égoïsme ; vous m'avez exposé à sucer le germe des virus ou maladies qui infectaient son corps, peut-être celui des passions qui souillaient ou dégradaient son âme ; enfin vous avez presque entièrement renoncé à votre qualité de mère à mon égard, ou vous l'avez partagée avec une nourrice : souffrez donc que je vous refuse à mon tour ma tendresse et mon affection, ou que je les partage du moins avec celle dont je ne puis contester que je ne sois en partie le fils... Quelle humiliation pour des mères d'entendre un pareil langage ! cette seule pensée profondément méditée ne devrait-elle pas suffire pour les rappeler à leur devoir ? Non,

je ne crois pas qu'il y ait une femme sensée qui, en recevant son enfant des mains d'une nourrice mercenaire, soit restée indifférente et n'ait été vivement émue au moment de leur douloureuse séparation ; il n'en est pas une qui n'ait éprouvé une secrète jalousie capable de lui faire payer bien cher l'oubli de ses devoirs; l'espoir chimérique de conserver la fraîcheur de ses vains appas, et la crainte qu'elle a éprouvée de ne pouvoir s'abandonner librement aux travers et à la folle dissipation de la vie. Telle a été quelquefois la force de ce sentiment de jalousie, qu'on a vu des femmes faire un crime à leurs enfants et même les punir de pleurer la mère qui les a nourris, et de fuir celle qui leur a donné la vie. La vie, insensées! Eh! que doit un enfant à la mère qui ne lui a encore donné que cela? Sait-elle quand elle la lui a donnée? Prétend-elle lui rendre un service important alors qu'elle ne connaît pas même l'être qu'il plaira à la nature de lui envoyer, et dont elle a mille fois regardé le fardeau comme un malencontreux accident pendant la durée de la grossesse! Ah! le bonheur répandu sur le moment le plus pénible de la vie est seul un bienfait; les soins prodigués à un enfant forment seuls des droits positifs à son attachement.

Les mères qui n'ont point nourri leurs enfants n'ont point connu la force que donne le plaisir de remplir un devoir aussi sacré. Et combien cette force acquiert d'énergie, combien elle se multiplie et rehausse toutes les facultés morales et physiques, quand une mère tient dans ses bras et presse sur son sein le fruit de son chaste amour, dont les premiers mouvements, lorsqu'elle ne pouvait le voir, la faisaient tressaillir de joie! La femme alors m'a toujours paru un être au-dessus de son sexe.

Quoique affaiblie par le travail qu'elle vient d'essuyer, elle ne sent plus de faiblesse à l'instant où on lui présente

son enfant; l'allégresse de son âme brille dans ses yeux, ranime sa circulation, et, au lieu du sang qu'elle a perdu, fait couler dans ses veines un feu qui rend à la machine toute son activité, toute sa vigueur. Les obstacles qui quelquefois retardent les succès de son entreprise, loin de la décourager, lui donnent une constance qui jamais n'a manqué de faire naître en moi les doux sentiments d'estime, de vénération et d'attachement. Loin de redouter le moment de quelques douleurs, elle le hâte par ses sollicitations; ce n'est rien pour elle de souffrir, pourvu qu'elle sente que son enfant tire son lait. Quel physicien, quel physiologiste pourra jamais expliquer le changement miraculeux qui s'opère alors dans une femme?... Cela est tout simple, nous dira-t-il, c'est la nature qui parle, c'est elle qui met en jeu tous les ressorts existants, toutes les puissances du corps, qui en crée de nouvelles pour remplir le plus général et le plus doux de ses vœux... Que je préfère à tous ces raisonnements la réponse d'une femme à qui je demandais ce qu'elle avait éprouvé dans ces premiers moments. « Il m'est difficile, dit-elle, de rendre ce qui s'est passé en moi, j'ai senti une commotion que je ne peux comparer qu'à celle que produit l'étincelle électrique; aussi vive qu'elle, elle m'a soulevée, m'a entraînée vers mon enfant, elle s'est bientôt épanouie dans tout mon corps en y répandant une chaleur délicieuse à laquelle a succédé le calme d'une volupté inexprimable, lorsque mon enfant a saisi le mamelon et a fait couler la liqueur que la nature et ma tendresse lui destinaient: que vous dirai-je de plus? J'ai senti que j'étais mère et mère heureuse. »

Ce sont ces sentiments que rien ne peut peindre, ce sont ces plaisirs plus vifs, plus purs, plus durables que tous les autres, qui vous attendent, estimables et bonnes mères, au lieu des douleurs, des oppressions, du feu dévorant de la fièvre et

de tous les autres accidents auxquels sont exposées les mères qui ne nourrissent pas.

Avantages que l'enfant retire de l'allaitement maternel.

Si les femmes qui chérissent leur santé et qui désirent être exemptes d'infirmités ont le plus grand intérêt de nourrir, les avantages que retire l'enfant d'être allaité par sa mère sont encore plus grands et plus réels que ceux qu'en retire la mère elle-même.

Avant de naître, l'enfant jouissait dans le sein de sa mère d'une chaleur douce et bienfaisante; mais lorsqu'il a vu le jour, il ne lui reste plus qu'une chaleur au-dessous des besoins de sa vie, et il périrait infailliblement si sa mère ne suppléait à ce défaut en lui transmettant de sa propre chaleur. Elle le presse doucement contre son sein, le réchauffe de son haleine, et par cette sorte d'incubation maternelle, elle lui continue pour ainsi dire son influence calorifique, à laquelle elle le soumettait pleinement pendant le temps qu'il faisait encore partie d'elle-même; elle l'éloigne de tout danger, devine ses moindres besoins, se prête évidemment à son langage; et cette communication morale si touchante qui s'établit entre eux supplée aux liens seulement relâchés, mais non détruits, de la communication physique. C'est cette sympathie qui a pris naissance dans son sein et qui doit durer jusqu'au moment où l'enfant devenu plus fort peut se passer d'elle, qui établit ce commerce de doux sentiments, d'affections, de prévenances continuelles qui sont indispensables au nouveau-né, et auxquelles une mère seule peut fournir.

Comment après cela une mère oserait-elle, sans de puissants motifs, déposer ce fardeau précieux entre les mains d'une nourrice étrangère, et confier à un devoir gagé l'existence

frêle et délicate d'un enfant auquel elle vient de donner le jour? Au lieu de rencontrer cette prodigalité de soins, de tendresse et d'attentions qui sont des sentiments innés dans une mère, abandonné à l'intérêt précaire d'une nourrice salariée, il ne trouvera qu'un genre d'affection qui, s'il existe réellement, ne peut être que l'effet de l'habitude, puisque la nature n'en a pas fait les premiers frais.

Mais en supposant qu'une nourrice étrangère, comme on en rencontre quelquefois, possédât toutes les qualités morales nécessaires pour soigner convenablement l'enfant qui lui serait confié, elle pourrait très-souvent ne pas se trouver dans toutes les conditions physiques pour l'allaiter. C'est ainsi qu'elle peut être affectée, même à son insu, de plusieurs maladies inapparentes qui peuvent avoir une influence fâcheuse sur la nature de son lait. Plusieurs circonstances peuvent faire ainsi qu'une nourrice qui a du lait pendant quelque temps n'en ait bientôt plus ou que d'une très-mauvaise qualité; c'est ce qui arrive à celle qui devient enceinte en nourrissant.

Il existe encore une raison physiologique assez importante à elle seule pour condamner l'allaitement étranger; c'est le défaut de rapport qui se trouve entre les premiers besoins du nouveau-né et la nature du lait que peut lui offrir une femme accouchée depuis fort longtemps. L'enfant, en effet, apporte dans ses intestins en naissant une mucosité visqueuse connue sous le nom de méconium; le séjour prolongé de cette substance peut être suivi d'accidents, lorsqu'il ne la rejette pas naturellement; rien n'est plus propre à remplir cette importante indication que le lait formé immédiatement après l'accouchement. On ne peut rencontrer cette qualité de lait dans une nourrice étrangère que lorsqu'elle prend un enfant immédiatement après être accouchée elle-même...

Il est donc certain que le lait seul de la mère est dans tous

les temps tel qu'il doit être. Subissant des changements et acquérant de la consistance à mesure que l'enfant croît, il a toujours les qualités régulières, soit qu'on le considère au commencement, au milieu ou à la fin de la nourriture, comme nous le verrons en parlant de l'hygiène de la nouvelle accouchée ou de la femme qui allaite, dans le second volume de cet ouvrage.

S'il est avantageux pour la mère d'allaiter, l'intérêt de son enfant doit l'y engager encore plus que le sien propre. L'allaitement maternel est le plus sûr moyen de fournir à l'État des hommes robustes et d'améliorer les mœurs, comme nous l'avons déjà dit plus haut; mais étendre avec Jean-Jacques Rousseau la nécessité de l'allaitement maternel à toutes les femmes indistinctement, ne reconnaître aucun obstacle qui puisse et qui doive les empêcher de se livrer à cette fonction, c'est donner, comme l'a judicieusement observé Moreau de la Sarthe, dans une erreur qu'on peut lui pardonner parce qu'il n'était pas médecin, mais contre laquelle celui qui fait de la médecine le sujet de ses méditations doit s'élever avec force. Il serait dangereux d'adopter cette assertion de Rousseau, qui prétend que l'enfant ne peut pas avoir de nouveau mal à craindre du sang dont il est formé.

Pour nous, malgré l'opinion contraire, il est démontré qu'il existe une infinité de circonstances qui s'opposent formellement à l'allaitement maternel, et qui imposent au médecin le devoir rigoureux de le défendre complétement et toujours. Et quel lait et quelle vie pourrait donner et entretenir une mère continuellement en souffrance, ou atteinte d'une affection humorale ou contagieuse? Quelle ressource et quel appui un malheureux enfant jeté au monde sans défense pourrait-il trouver dans les bras d'une mère qui ne lui offrirait qu'un sein mollasse, aride ou mal conformé, et qui aurait elle-même à

lutter, avec des forces inégales, contre une sensibilité morbide, contre des causes morales, profondes et sans cesse renaissantes, ou même contre les seules épreuves infligées aux mères par les sots usages du monde et tous les caprices de la mode.

Puisqu'il existe des cas où une véritable mère doit confier l'allaitement de son enfant à une nourrice étrangère, nous dirons que, dans l'opinion de nos urologues, l'inspection microscopique et l'analyse chimique des urines doivent jeter une vive lumière sur les qualités d'une bonne ou mauvaise nourrice. Il est bon que celle-ci soit accouchée seulement quelques jours avant la mère ; il faut qu'elle soit jeune, exempte de tout vestige de vice vénérien. On exige aussi qu'elle fasse jaillir un lait blanc et sucré; on préfère les brunes aux blondes, et l'on s'informe de la douceur de leur caractère et de la pureté de leurs mœurs.

Pendant l'allaitement, la nourrice fera usage d'aliments substantiels et de facile digestion; elle évitera l'abus des boissons alcooliques, les passions tristes et violentes qui donnent au lait une qualité nuisible et ne s'exposera point au développement d'une nouvelle grossesse.

On a cru de tout temps et certains auteurs ont des raisons légitimes pour croire que le lait est capable de modifier le corps et l'esprit des enfants. Non-seulement Hippocrate était de cet avis, mais Galien prétend que le fœtus est sujet aux passions dans le sein de sa mère, et que lorsqu'elles sont vives, il s'inquiète et se remue au point de rompre ses membranes et d'occasionner lui-même son avortement. Platon voulant expliquer pourquoi Alcibiade était si hardi, au lieu d'être timide comme un Athénien, dit : Ce phénomène provient de ce qu'il fut allaité par une Spartiate. On connaît la belle métaphore de Virgile, dans laquelle Didon, outrée de la fuite d'Énée, apos-

trophe ce héros et lui reproche sa perfidie en lui disant qu'il est né sur les rochers du Caucase, et qu'il a sucé le lait d'une tigresse d'Hyrcanie.

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanæque admorunt ubera tigres.

Suivant le docteur Robert, l'esprit et la stupidité des nourrices, leurs vices comme leurs vertus se communiquent à leurs nourrissons. Rosen prétend aussi que l'enfant prend le caractère et les goûts de sa nourrice. Il rapporte que des chiens allaités par des louves ont dégénéré en animaux féroces et cruels, et que des lionceaux allaités par des vaches sont devenus privés comme leurs nourrices. Diodore dit que la nourrice de Néron était adonnée au vin, aussi était-ce après des orgies que ce prince se montrait dans toute sa férocité. Mais sans examiner ici jusqu'à quel point ces opinions que nous venons de rapporter sont fondées, il est au moins de fait que le moral des nourrices influe sur le physique des enfants. Les célèbres Deyeux et Parmentier n'ont-ils pas observé que les vives affections de l'âme troublaient la sécrétion du lait et le rendaient plus fluide, plus fade et plus jaunâtre? Ne sait-on pas aussi que des nourrissons qui tettent des femmes colères ou emportées sont sujets aux convulsions et à la diarrhée bilieuse?

Levret rapporte qu'une femme était dans l'usage, pour former les bouts, d'avoir recours à la bouche d'un petit chien.

Un jour elle se livra à un violent accès de colère, mais avant de donner à teter à son enfant elle eut recours à son chien, qui fut atteint d'une attaque d'épilepsie. Une mère s'exposerait donc à devenir coupable d'infanticide en nourrissant,

si elle était asservie à de violentes passions, ou si, comme l'exige Rousseau, elle n'était aussi saine de cœur que de corps.

DE L'AMOUR MATERNEL.

C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre sainte enfance
Comment l'astre et l'insecte, invisibles à nos yeux
Avaient ainsi que nous leur père dans les cieux.

LAMARTINE.

Tous nos attachements terrestres sont inspirés par le plaisir; l'amour maternel naît seul au sein de la souffrance. Figurez-vous, dit Plutarque, les sensations de la femme aux premiers jours du monde, lorsque après les douleurs de l'enfantement elle vit son nouveau-né sur la terre, souillé de sang et plus semblable à un animal écorché qu'à une créature vivante. Sans doute elle dut le regarder comme un mal dont la nature venait de la délivrer; aucun charme visible ne l'attirait vers lui; son cœur n'était ému ni par l'attrait des formes, ni par la douceur de la voix, et cependant, encore tout échauffée de ses souffrances, toute tremblante des angoisses de son travail, elle le lave, le caresse, le prend dans ses bras, l'enveloppe de ses vêtements et l'approche de son sein; la nuit, le jour recommençant sans cesse un labeur qui ne la fatigue jamais, et en échange de tant de sacrifices ne recueillant que des pleurs et des gémissements.

Eh bien! cette force plus puissante que la douleur et le

dégoût, cette force n'est qu'un sentiment animal, un instinct aveugle qui appartient à la plante, à l'insecte, au quadrupède, aux oiseaux comme à la femme : loi immuable de la nature, loi de conservation, penchant irrésistible auquel nul être sur la terre ne peut se soustraire, auquel la nature a confié la vie ! C'est cette force puissante qui prépare dans la plante le lait qui nourrit la graine, le duvet qui la réchauffe, les gousses et les cloisons qui l'abritent. Dans les êtres plus parfaits, cette force intelligente s'associe aux passions, double leur puissance et les élève jusqu'à l'industrie. Tous les animaux veillent avec tendresse sur le fruit de leur accouplement ; c'est même chez ces derniers qu'il est intéressant d'étudier l'instinct maternel, parce qu'il n'est point altéré, comme chez l'homme, par les institutions sociales.

La tortue supplée par la ruse à la lenteur de ses mouvements progressifs ; elle cache ses œufs dans les endroits les plus reculés et les plus inaccessibles ; la femelle du caïman, après avoir recélé les siens dans du sable, ne les perd pas de vue et les défend de tout son pouvoir contre l'avidité des nègres. L'oiseau tresse son nid avant de savoir qu'il va produire quelque chose dont il prendra grand soin ; il l'environne d'un duvet délicat avant de connaître la délicatesse de sa couvée ; il couve, c'est-à-dire que l'être le plus actif reste immobile pendant plusieurs semaines sur une coque froide et insensible, avant de savoir qu'elle renferme des êtres semblables à lui. La ponte étant commencée, il change absolument de mœurs et de caractère ; son affectueuse sollicitude ne s'exprime dès lors que par un tendre et mystérieux silence ; enfin les petits étant éclos, le père et la mère apportent leur nourriture, écartent leurs ennemis ; ils chantent, ils s'inquiètent, ils se réjouissent, ils se désespèrent : si l'on entend quelques cris dans l'intérieur du nid, ce sont ceux des petits qui arri-

vent à la lumière et qui demandent de la nourriture. Leur mère comprend tous leurs naissants désirs, et tous ses travaux, pénibles ou joyeux, doivent rester sans récompense; aucune tendresse filiale ne répondra jamais à ses tendresses maternelles. Enfin, ce sentiment profond qui attache tout être vivant à sa progéniture se montre dans toute sa force jusque dans les quadrupèdes, jusque dans les tigres, et, dans une forêt d'Afrique, une lionne reconnut, à ce qu'on assure, un voyageur qui, quelques années auparavant, lui avait enlevé un de ses lionceaux : elle courut sur lui et ses compagnons eurent toutes les peines du monde à le délivrer.

Ainsi, quoique les êtres organisés naissent faibles et ineptes, quoiqu'ils naissent environnés d'ennemis et, pour ainsi dire, sur un champ de bataille, ils naissent en sûreté. L'amour maternel les couve de ses prévoyances et de ses dévouements. Sentinelle vigilante, il veille auprès de chaque berceau, non à la conservation d'un être isolé, d'un quadrupède, d'un oiseau, d'une mouche ou même d'un enfant; mais à l'accomplissement de cette grande œuvre de la nature, qui veut que tout meure et que rien ne périsse, que tout naisse et que rien ne soit immortel. Quels que soient donc les besoins de tous les êtres, leur férocité et leurs ravages, quelles que soient les exigences de la mort, l'amour maternel reste vainqueur sur le globe qu'il renouvelle. Par lui, toute plante se résume dans sa graine, tout insecte dans son œuf, tout animal dans ses petits; il est à la fois la source de la vie et la limite de la destruction.

L'amour maternel est le plus tendre sentiment de la nature animée; c'est le mouvement le plus doux, le plus généreux qui puisse émaner de l'instinct de reproduction. La conservation des espèces vivantes s'y trouve irrévocablement attachée. Contemplez cette jeune mère près de son enfant : on

dirait que le Créateur lui a fait don de son auréole protectrice, ou plutôt il semble qu'elle ait transporté son existence dans un autre être; rien de personnel ne se glisse dans ce qu'elle éprouve; elle a cessé de vivre pour elle; c'est sa fille qui la recommence.

On a raison d'avancer que l'amour maternel est un penchant primitif, fondamental dans l'économie animale. La femme adoptée par l'homme sauvage nourrit toujours ses enfants de son propre lait; dans des marches longues et pénibles elle en porte jusqu'à deux sur son dos, où ils se trouvent doucement retenus par une couverture de laine ou de coton nouée sur sa poitrine; elle se délecte sous ce doux fardeau. La femme sauvage ne maltraite jamais son fils. Est-il malade, elle ne l'abandonne plus, elle le comble de soins et de caresses. Meurt-il, on la voit s'agenouiller sur son tombeau et pleurer amèrement le trésor qu'elle a perdu. Souvent elle reste immobile pendant plusieurs jours sur la terre qui couvre une aussi chère dépouille. L'anniversaire de ce trépas est constamment pour elle un jour de deuil.

L'amour maternel communique un courage qu'on croirait au-dessus des forces de la nature, et ce courage subsiste pendant tout le temps que les petits ont besoin de la protection de leur mère; on a vu les plus timides volatiles braver des dangers et surprendre les spectateurs par des actes de hardiesse et de témérité; mais l'instinct de la maternité, qui donne tant de courage à des oiseaux et à des êtres d'une complexion faible et timide, frappe au contraire les bêtes les plus féroces d'une sorte de crainte et de pusillanimité. On lit dans un voyage un trait touchant, et relatif à la femelle d'un ours blanc poursuivie par quatre chasseurs : lorsqu'elle vit le danger qui la menaçait, on raconte qu'elle poussa des cris lamentables, et qu'elle embrassa affectueusement ses deux petits ; elle les pla-

çait ensuite sur son dos, les couvrait de caresses, et s'efforçait de les dérober à l'ennemi par la fuite. Les premiers chasseurs, touchés par ses plaintes, se retirèrent; d'autres moins humains les remplacèrent, et lui tirèrent une balle dans la poitrine. Elle périt, ne cessant de regarder ses oursons avec le plus vif regret.

Dans l'espèce humaine l'amour maternel acquiert une plus intéressante énergie; c'est un sentiment qui se perfectionne par l'étendue des rapports au milieu desquels il se développe. Comme l'instinct de relation embellit tout, rien n'égale le charme que l'éducation imprime à ce genre particulier de sensation; tous les projets qu'il suggère sont des plaisirs, toutes ses fatigues sont des jouissances. La femme née dans les classes supérieures de l'ordre social ne borne donc point sa tâche aux soins matériels qu'exige la conservation corporelle de son enfant : elle agrandit la sphère de son intelligence; elle coordonne son existence morale; elle lui inculque tous les attributs de son esprit; elle lui imprime toute la sensibilité de son âme; elle le revêt en quelque sorte de son caractère en lui transmettant son idiome; elle forme seule le doux son de sa voix et jusqu'au jeu innocent de sa physionomie naissante; il n'est pas un seul de ses mouvements dont elle ne facilite la grâce, dont elle ne modère la précipitation; c'est ainsi qu'elle influe sur ses destinées futures.

Le véritable amour maternel, l'amour humain, commence donc où finit l'instinct animal; les femmes ne seront mères, suivant la loi morale de la nature, que lorsqu'elles travailleront à développer l'âme de leurs enfants. Leur mission sur la terre n'est pas de procréer un bipède intelligent, c'est un homme complet que le monde leur demande, un homme dont toutes les passions participent du beau et de l'infini, qui sache choisir sa compagne, inspirer ses enfants, et, s'il le faut, mourir

pour la vertu. Il y a donc pour la femme un double devoir, comme il y a pour l'homme une double naissance : naître à la vie, ce n'est rien que naître au plaisir et à la douleur ; naître à l'amour de Dieu et des hommes, c'est là véritablement naître, et cette seconde naissance notre mère nous la doit, si elle veut jouir d'un autre bonheur que de nous voir respirer et digérer ; de ce bonheur que Shakspeare exprime si bien lorsqu'il fait dire à la mère de Coriolan : « J'éprouvai moins de joie à sa naissance que le jour où je lui vis faire une action d'homme ! » Il est beau de surprendre, comme le fait Plutarque, dans le cœur du fils l'origine de cette joie de la mère. « La fin qui lui faisait aimer la gloire, dit-il en parlant de Coriolan, était la joie qu'il voyait que sa mère en ressentait. Ces deux âmes s'étaient entendues pour le bien de la patrie et de l'humanité. »

Il n'y a rien de réfléchi, tout est spontané dans l'amour 'une mère. Il fallait bien que la nature environnât son tendre ministère de toutes les illusions du bonheur, car si l'on songeait d'avance à tous les écueils dont l'existence est menacée, quelle est celle qui ne frémirait de la périlleuse tâche qu'elle impose ?

Tout Paris se souvient de cette soirée désastreuse qui fut si funeste à l'amour maternel. Un ambassadeur d'Allemagne donnait une fête à l'occasion du mariage de l'illustre conquérant qui a rempli la France et le monde entier de l'éclat de son génie et de sa gloire ; mille flambeaux éclairaient un palais magique élevé avec autant de célérité que d'imprévoyance. Tous les arts avaient uni leurs merveilles pour enchanter ce beau lieu ; les colonnes étaient couvertes de festons, de guirlandes, de chiffres enlacés et autres ornements symboliques auxquels un vernis combustible avait imprimé les plus fraîches couleurs....

Qui eût cru que les larmes étaient si près de la joie? Un torrent de feu naquit d'une simple étincelle et enveloppa en un instant cette belle enceinte, où tant de familles réunies se livraient à l'innocent plaisir de la danse. Des cris sinistres, les gémissements prolongés de la douleur succédèrent tout à coup au son des instruments qui avaient donné le signal de la fête; les voûtes de l'édifice tremblaient et déjà plusieurs victimes étaient écrasées. Le peu d'eau que l'on jetait à la hâte ne faisait que nourrir ce vaste embrasement; tout s'engloutissait dans ce gouffre dévastateur; on s'embarrassait dans la fuite. Mais ce qu'il y avait de plus touchant au milieu de ces scènes d'horreur et de désespoir, c'est le courage sublime d'une multitude de femmes pâles, échevelées, s'élançant au milieu des flammes et disputant leurs filles à l'horrible incendie; toutes les craintes personnelles s'évanouissaient devant les intérêts sacrés de la maternité malheureuse. En quelques minutes ce théâtre d'allégresse fut converti en un monceau de cendres; une princesse adorée y perdit la vie, et le lendemain, quand on fouilla les décombres, on trouva le cadavre d'une autre mère qui tenait le corps de son enfant étroitement embrassé. Non loin d'elle on apercevait les fragments d'un collier, de bracelets, des pierreries, quelques diamants épargnés par le feu, et autres ornements, tristes restes de la vanité humaine, dont la vue affligeait les regards en rappelant à l'âme contristée la futilité de nos biens et la fragilité de notre nature. Souvenirs cruels de l'amour maternel! que de séparations déchirantes il impose.

L'amour maternel était profondément gravé dans le cœur de cette noble et tendre mère que nous avons tous admirée sur les marches du trône; cette princesse d'un esprit supérieur et d'un caractère si élevé; cette épouse d'un prince infortuné, que le plus grand et le plus cruel des malheurs a ravi si soudainement à l'admiration, à l'amour de tout un peuple;

cette veuve inconsolable, si jalouse de la mémoire pieuse de son illustre époux; cette mère tendre, si soigneuse de l'honneur et du bonheur de ses enfants, qui, dans des temps d'affreuse mémoire et dans un moment suprême où ses jours étaient en danger, belle de son courage, belle de la beauté et de la grandeur de son âme, belle de ses enfants qu'elle tenait par la main pour les montrer aux députés de la nation, qui devaient les respecter et les honorer, mérita, au péril même de sa vie, la triple couronne d'épouse, de veuve et de mère, en accomplissant dignement et religieusement les pieux et saints devoirs d'épouse, de veuve et de mère...! Aujourd'hui, 20 mai 1858, nous sommes tous consternés, en apprenant la mort si inattendue qui ravit la meilleure des mères à ses pauvres enfants...!

Voici ce que nous lisons dans un journal du jour, à l'occasion de cette affreuse mort: « Une nouvelle aussi imprévue que douloureuse nous arrive d'Angleterre: Madame la duchesse d'Orléans vient de mourir subitement dans sa résidence de Richemond, près Londres. Le cœur de la France est trop noble, trop généreux, pour refuser l'hommage d'une respectueuse émotion au malheur de cette famille qui a régné sur elle, et dont la tempête révolutionnaire a emporté si rapidement la haute fortune. Depuis cette grande chute, cette famille n'a compté que des deuils, et un des plus sensibles sera peut-être celui que la Providence vient de lui envoyer de nouveau....

« Madame la duchesse d'Orléans, qui, jeune encore, va rejoindre dans la tombe l'infortuné prince dont une affreuse catastrophe la sépara si vite, était une femme d'une haute distinction de cœur et d'esprit. Elle était le conseil et l'inspiration de ses fils. Le courage qu'elle avait montré le 24 février avait révélé en elle un caractère plus grand que les épreuves du

sort. Un moment, quand elle se présenta au Palais-Bourbon, tenant son fils par la main, on aurait pu croire que la monarchie, perdue par les fautes et les ambitions des hommes, allait être sauvée par le dévouement d'une femme et d'une mère. Ce ne fut qu'un temps d'arrêt bien court dans la destinée de cette famille précipitée du trône. La république arrivait au Palais-Bourbon sur les pas de la régence, et la voix de la révolution allait bientôt étouffer la pitié et l'admiration inspirées par cet effort suprême, mais impuissant de l'amour maternel.

« Au sein de cet exil désolé, madame la duchesse d'Orléans était la tête de cette famille. Ses conseils avaient l'autorité que lui donnaient la supériorité de son esprit et son titre de mère. En plus d'une occasion, elle avait montré une fermeté rare, notamment quand il fut question d'opérer un rapprochement entre les deux branches séparées par la révolution de 1830. Elle s'y opposa au nom de la mémoire de son mari et de l'honneur de ses fils; et la fusion, préparée avec tant de soin par des hommes d'État éminents, reçut le coup de grâce de la main d'une femme.

« Cette mort laissera un grand vide à Clarmont. Elle n'inspirera en France que des regrets pour cette perte prématurée, et des respects pour cette nouvelle et plus grande douleur d'une famille éprouvée par tant de revers. »

Qui aurait, en effet, le courage de parler en homme de parti devant une tombe si soudainement ouverte, et, quelles que soient nos divisions, qui pourrait refuser son hommage à cette noble et pure mémoire! Le mariage de madame la duchesse d'Orléans, qui semblait lui promettre une couronne, lui avait du moins donné une nouvelle famille et une nouvelle patrie. Elle n'était pas appelée à porter cette couronne; mais elle a fait voir plus d'une fois combien cette famille et cette patrie lui étaient chères; ce n'est pas seulement le 24 février,

mais pendant toute sa vie qu'elle s'est montrée vraiment française par l'esprit et le courage. Continuant dans l'exil la pieuse tâche commencée près du trône, elle s'était vouée tout entière à l'éducation de ses enfants; elle a voulu, et elle a su être à la fois leur père et leur mère; leur éducation était la consolation et l'espoir de son âme généreuse. La mort l'a frappée à son poste et faisant son devoir; brusquement enlevée au respect et à l'affection des siens, elle laisse à tous ceux qui, de loin ou de près, ont pu la connaître et l'admirer, un souvenir et des regrets que le temps n'effacera point.

Ah ! qu'il nous soit du moins permis de saisir cette occasion douloureuse pour témoigner nos regrets de la perte d'une princesse vertueuse qu'il a plu à la Providence de soustraire aux luttes et aux anxiétés du monde !...

Voici ce que dit le spirituel et savant Cuvillier-Fleury sur cette vertueuse princesse : « La duchesse d'Orléans, quel que soit le jugement que l'histoire équitable réserve à sa noble vie, avait une grande vertu, rare dans le siècle où nous sommes, la constance dans ses convictions, la fidélité à ses amis. Malheureuse exilée, elle était restée ce que sa généreuse nature et la plus illustre alliance l'avaient faite : Française par le cœur, libérale jusqu'au fond de l'âme, pleine de l'esprit de son temps, attachée sans réserve à la cause que la révolution de 1830 avait fait triompher et qu'une volonté chère, obéie avec passion, avait recommandée à son culte exclusif. Toute vertu a son excès. Le dévouement d'une mère n'en connaît pas, dans la mère du comte de Paris les idées du duc d'Orléans survivaient; idées qui remontaient par leur date, écrite sur un testament, à près de dix ans en deçà de la catastrophe de février, mais qu'un pieux amour entretenait en elle, comme le souvenir du prince lui-même, dans une inaltérable jeunesse... Bossuet prononçant l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre

dans l'église des religieuses de Chaillot, disait : « Le cœur d'une grande reine, autrefois élevée par une longue suite de prospérité, et puis plongée tout à coup dans un abîme d'amertume, parlera assez haut !... » Que ce soit aussi le cœur de la duchesse d'Orléans qui parle aujourd'hui, et qui parle tout seul du fond de cette tombe à peine fermée : ce cœur était grand, il avait eu de hautes inspirations, il s'était montré en plus d'une périlleuse conjoncture héroïque et magnanime ; mais à côté de tant de qualités supérieures, la duchesse d'Orléans en avait d'autres plus accessibles encore aux regrets de tous ; elle avait la charité et la bonté... La mort confond souvent les altiers desseins de la sagesse humaine ; elle laisse longtemps sur les nobles mémoires la trace et comme le parfum des douces vertus...

« Associée au sort d'un prince accompli et veuve après cinq ans, destinée à monter sur le premier trône du monde, et morte en exil, ainsi éprouvée successivement par les plus éclatantes faveurs de la fortune et par ses plus rudes coups, la duchesse d'Orléans s'était assuré le seul bien que les révolutions n'enlèvent pas, l'estime du monde, qui admirait son courage, qui honorait sa vertu, et qui ne l'oubliera jamais. »

Quelle foule de sensations se réveillent au seul nom de mère ! Où est l'homme dur et barbare dont le cœur n'a point palpité au souvenir d'une mère éloignée, au bonheur de la revoir ? Où est le fils dénaturé qui n'a pas pleuré à la mort de sa mère ? S'il en existe, qu'on me les montre, et je répondrai que de tout temps il y eut des monstres.

Une mère est le modèle des vertus qui ont leur siége dans le cœur. La tendresse, l'affection, la patience, le dévouement sont inséparables de l'idée de mère. Chez les anciens, une femme sans le titre de mère était un être disgracié des cieux. De tout temps la femme fut orgueilleuse de ce titre. C'est ici

que nous la trouvons infiniment sublime et supérieure à l'homme. Naguère, le bruit le plus faible, la vue d'un insecte faisaient pâlir la vierge; devenue mère, elle est pleine d'un courage à l'épreuve de tout danger; elle ne craindra pas d'aller se jeter au pied d'un lion et de lui demander son fils.

Dans la mère s'est développée une nouvelle puissance, une force de caractère qui lui étaient inconnues. Désormais, même malheureuse, elle aimera la vie plus pour son enfant que pour elle-même. Car maintenant, peu lui importe qu'elle soit malheureuse, pourvu qu'elle puisse voir son enfant heureux. Peu lui importent les privations, les souffrances, pourvu que son enfant ne manque de rien et se porte bien.

Elle aimera tout en lui, ses défauts comme ses qualités. L'amour maternel l'aveugle et sur elle-même et sur son enfant. Ce sentiment absorbe toutes ses idées; toutes ses sensations. Elle ne voit dans le monde que lui et rapporte tout à lui seul. Elle entasse sur sa jeune tête toute sorte de vœux et d'espérances. Elle voit en lui un grand magistrat, un général d'armée, et qui sait? peut-être un empereur : car la mère entoure le berceau de son enfant des plus beaux rêves. Une apparence de maladie la fait trembler pour ses jours, et si une maladie réelle vient troubler l'harmonie de ses fonctions vitales, avec quel empressement ne réclame-t-elle pas les secours du médecin ! Comme elle cherche à lire dans ses yeux la crainte ou l'espérance ! Il lui semble que tout au monde doit s'intéresser à cette faible créature. Avec quelle ferveur elle invoque la protection de la Divinité et des puissances célestes ! Ah ! si le matelot est religieux pendant la tempête, la mère aussi n'est jamais plus pieuse que pendant la maladie de son enfant.

Tout est excès dans l'amour maternel; mais quelque pénibles que soient les fatigues, elles sont souvent bien douces au cœur qui les éprouve. On a vu à Paris une malheureuse femme

dont l'enfant succombait aux plus cruels symptômes d'une variole confluente : il est dans le cours de cette maladie une affreuse période qui réclame les soins les plus attentifs. Cette tendre mère, s'abandonnant à tous les mouvements de son cœur, suçait avec ses propres lèvres l'éruption hideuse qui consumait son malheureux enfant : elle veilla pendant plusieurs nuits près de son lit sans que sa santé en éprouvât la moindre atteinte : elle l'arracha des bras de la mort. Que de douleurs elle lui épargna! Elle aurait voulu lui donner son âme!...

J'en ai dit assez sur ce sentiment inépuisable auquel le monde doit sa durée, sur cet amour qui est le premier auquel on répond, sur cette passion attractive, la plus naturelle, la plus riche en émotions, qui ne connaît ni les refroidissements ni les caprices, qui s'accroît par les contrariétés, qui ne cesse qu'avec l'existence : l'amour s'envole, l'amitié s'altère, l'ambition s'affaiblit; mais il y a quelque chose d'impérissable dans l'instinct maternel qui se soutient toujours au même degré. L'enfant moissonné dans son aurore conserve toujours son culte dans le cœur de celle qui l'a conçu : elle ne veut pas être consolée...

> Si Dieu réserve à l'âme maternelle
> Un bonheur pur qu'il n'a point fait pour nous,
> Il mêle aussi, parmi ces biens si doux,
> D'affreux chagrins qui ne sont que pour elles.

Dans la première quinzaine de février 1856, deux femmes sont assises l'une près de l'autre à l'audience du tribunal correctionnel, sixième chambre, présidée par M. Dubarle. Toutes deux sont vieilles, faibles, chétives, pauvrement vêtues, et leur préoccupation est vive, car l'une d'elles, la plus âgée, doit bientôt avoir à répondre du délit de mendicité : ces deux

femmes sont comme la mère et la fille. Quelle est la mère? Quelle est la fille. On peut s'y tromper : la vie a pesé sur elles du même poids, et si l'une a plus d'années, l'autre est plus affaiblie. A chaque condamnation qu'elles entendent prononcer, elles échangent un serrement de mains, et chacune d'elles essuie les gouttes de sueur tombant du front de l'autre.

On appelle la cause de la veuve Destrois; la mère va se placer à la barre du tribunal; sa fille a voulu se lever pour l'accompagner, mais elle tombe sur son banc en fondant en larmes.

Le président à la prévenue. — Vous avez mendié et vous savez que la loi punit la mendicité?

La mère. — J'ai tendu la main, oui, monsieur, pourquoi mentir? Mais si vous saviez pourquoi!

La fille, de son banc et d'une voix brisée. — Dis-le, mère, dis pourquoi à ces messieurs : c'est parce que j'étais malade, messieurs, parce qu'elle voulait me guérir qu'elle a demandé. Je lui avais bien défendu, pourtant; mais, quand je suis malade, il n'y a pas à la retenir.

Le président à la prévenue. — Déjà, il y a trois ans, vous avez été condamnée pour mendicité : cette première condamnation aurait dû vous empêcher de recommencer?

La mère. — Il y a trois ans, oui, c'est possible (*se tournant vers sa fille*). C'est pendant ta première maladie, tu sais.

La fille, se rapprochant de la barre. — Ah! oui, messieurs, pour sûr, c'est vrai! Ma mère n'a jamais rien demandé à personne que quand j'ai été malade.

Le président. — Demeurez-vous ensemble?

La fille. — Toujours, monsieur, toujours, nous ne nous quittons jamais; nous sommes veuves toutes les deux; je n'ai pas d'enfants et elle n'a que moi.

Le président. — Vous paraissez toujours souffrante, malade, vous ne pouvez soutenir votre mère?

LA FILLE, *vivement*.—Non, non, je ne suis pas malade ; à présent je travaille, je gagne trente sous par jour, et avec ça nous n'avons besoin de personne. Oh ! je vous en prie, messieurs, ne l'envoyez pas au Dépôt, je ne pourrais plus travailler sans la voir, et nous serions malheureuses toutes deux.

Il faut renoncer à peindre la mère regardant sa fille, les mains jointes et s'associant mentalement à sa prière. Le tribunal s'était hâté de l'excuser, et Monsieur le président, en prononçant l'acquittement de la mère, a, dans quelques paroles touchantes, félicité la seconde prévenue de sa piété filiale, et l'a encouragée à persévérer dans ses excellents sentiments.

Ce double trait d'amour maternel et d'amour filial est trop significatif et trop touchant pour avoir besoin de commentaires.

De la Maternité dans le monde physique et moral.

La maternité vient encore agrandir l'influence de la femme, et compléter le cycle de son existence, en lui assignant la vraie mission que la Providence lui a destinée. Il est certain que nous sommes bien plus les enfants de notre mère que ceux de notre père.

L'article qu'on va lire, par les faits neufs et intéressants qu'il présente et par les considérations historiques et philosophiques qui l'accompagnent, nous a paru des plus importants. Nous l'avons puisé à une très-bonne source ; nous l'avons tiré de l'ouvrage très-bien pensé et très-bien écrit de M. Ernest Legouvé, à qui nous offrons ici un juste tribut de reconnaissance, pour les nombreux emprunts que nous lui avons faits.

Lorsque par la pensée on évoque devant soi le personnage maternel, lorsque l'on prononce ce seul mot de mère, soudain tous les souvenirs de bienfaits et de dévouement qui s'atta-

chent à ce nom comme un cortége nous pénètrent d'un tel respect, que l'on doute d'abord qu'il puisse rester aucun droit légitime à réclamer pour elle. Parler de son émancipation, c'est calomnier, ce semble, la conscience publique. Regardons en effet autour de nous, descendons dans les cœurs les plus incrédules, nous y trouvons une sorte de culte pour ce titre de mère. Dites à ce jeune homme sceptique dont toute la verve se dépense en satires contre la vertu des femmes, et qui rit de cette vertu même comme d'un préjugé, dites-lui que sa mère a été faible un jour! Le voilà qui bondit d'indignation. Il vous démentira, il vous provoquera peut-être; tous les sentiments purs se réveillent en lui dès qu'il s'agit d'elle. Quel homme, si grossier qu'on se le représente, ne s'écarte avec déférence pour faire place à une femme grosse? Plusieurs peuples absolvent la femme enceinte qui vole pour nourrir son enfant, et la maternité épurant jusqu'à la nudité même, la vue d'une mère jeune et belle qui allaite son nouveau-né n'inspirera jamais à un honnête homme d'autre sentiment que celui d'une chaste vénération. Enfin la nature semble comme les hommes laisser tomber une couronne sur la tête devenue mère, la couronne de la beauté et de la santé. Un illustre savant moderne a démontré que la femme qui n'a point porté un être humain dans ses flancs demeure un être incomplet, frappé même souvent de langueur maladive. Il ne suffit pas que la femme soit amante, il ne suffit pas qu'elle soit épouse, il faut qu'elle soit mère. Pareil à l'âme qui n'arrive à toute sa force qu'en passant à travers les épreuves de la vie, le corps des femmes ne trouve que dans les fatigues de la gestation toute sa puissance de développement. L'allaitement même, ce rude office, renouvelle les organes qu'il semblerait devoir épuiser, la poitrine s'élargit, les épaules s'ouvrent, la tête se relève sur le cou plus souple et plus fort; la femme enfin ne se montre

à nos yeux comme une créature achevée qu'avec un enfant dans ses bras. Aussi la fiction théâtrale elle-même n'a-t-elle jamais osé porter atteinte à ce personnage de la mère. Le théâtre a représenté des épouses adultères, des frères ennemis, des fils qui tuent leur mère; mais une mère qui tue ses enfants, il n'en existe qu'une dans l'histoire poétique : c'est Cléopâtre... La mère est ici-bas le seul Dieu sans athée.

Le croirait-on cependant? En dépit de cet accord de toutes les âmes, la science pendant quatre mille ans, c'est-à-dire jusque dans notre siècle, a refusé à la femme le titre de créatrice! Les savants ont prétendu que la mère n'était pas mère.

Ce fait aussi curieux qu'important demande un examen approfondi, car toute la question de l'affranchissement des femmes est là, avec Dieu même pour juge.

Je parcourais un jour les monuments primitifs de la législation orientale, et j'y cherchais ce qui regarde la mère, quand tout à coup mes yeux tombèrent sur une phrase qui me fit tressaillir d'étonnement. Cette phrase, la voici : « La mère n'enfante pas, elle porte. »

La mère n'enfante pas! Qu'est-ce donc que la mère? Qu'est-ce donc que l'enfant? Je courus aux lignes suivantes pour chercher le sens de ce blasphème énigmatique, et je lus ce qui suit : « Lorsque vous choisissez la saison convenable et que vous semez dans un champ bien préparé des graines mûres, ces graines se développent bientôt en une plante de la même espèce. Peu importe que ce soit des semences de riz ou de sésame, le champ vous rendra ce que vous lui aurez donné, car il n'est pour rien dans la nature des plantes, il ne contribue qu'à leur nourriture, et la semence dans sa végétation ne déploie aucune des propriétés de la terre. Il en est ainsi pour la reproduction des êtres humains. L'homme est la graine, la femme est le champ. La femme ne détermine pas le caractère

de l'enfant, elle donne ce qu'elle a reçu, et le fils naît toujours doué des qualités de celui qui l'a engendré. » (*Lois de Manou.*)

Ces idées, contre lesquelles protestait le seul bon sens, me parurent d'abord si monstrueuses, que je les rejetai comme un des mille contes fantastiques de l'Orient, et pour absoudre l'antiquité d'une telle doctrine, je m'adressai au prince des naturalistes grecs, à Aristote. Que trouvai-je dans ce grand homme? ces mots : « Le père seul est créateur. » Je cherchai refuge dans le moyen âge, et je fis appel à cette science qui comprenait alors presque toutes les sciences, la théologie. Saint Thomas, dans son chapitre *de l'Ordre de la Charité,* me dit : « Le père doit être plus aimé que la mère, attendu qu'il est le principe actif dans la génération, tandis que la mère y est seulement le principe passif. » J'interrogeai les savants des siècles suivants, presque tous répétaient cette doctrine de Manou : « Le pouvoir procréateur est le pouvoir mâle... » Enfin, des naturalistes illustres de nos jours, prenant à la fois exemple et appui sur la Genèse indienne, et lui empruntant ses comparaisons comme ses raisons, ont été plus loin encore, et ils ont dit : « Il y eut un premier chêne ; ce premier chêne couvert de glands contenait en lui, non-seulement les chênes auxquels il a donné naissance, mais les chênes issus de ceux-là et ceux qui leur ont succédé ; toutes les générations à venir des chênes renfermées dans ces premiers glands avec leurs puissances latentes, sous forme de germes, emboîtés les uns dans les autres, en sont sorties à leur tour et continuent à en sortir, semblables à des feuilles que l'on déplie successivement. Telle est l'image de la genèse humaine. Adam contenait en lui non-seulement Caïn, Abel et ses sœurs, mais tous les êtres humains qui sont nés depuis le commencement du monde et qui naîtront jusqu'à sa ruine. Quant à Ève, sa seule part à la

perpétuation de la race humaine fut celle de la terre, qui a reçu et alimenté les fruits du chêne. Ève est la nourrice. »

Si ce fait est vrai, si Dieu lui-même a prononcé, si l'œuvre qui semble le plus complétement l'œuvre de la femme ne lui appartient pas; si l'enfant qu'elle porte neuf mois dans ses flancs n'est pas sa créature, mais son fardeau; si le sein maternel, ce divin berceau qui, pareil à un être, semble tressaillir, frémir et aimer, pour ainsi dire, n'est qu'un réceptacle inerte, sans influence et sans droit de création sur l'être qu'il a reçu, la femme ne joue plus dans le monde que le rôle d'une créature infime et secondaire; c'est un accessoire utile, rien de plus, et toutes les servitudes qui l'assujettissent à l'homme sont consacrées par la nature elle-même.

Cette conséquence est si rigoureuse, que dans les pays où cette doctrine a prévalu, l'anathème sur la mère a passé de la science dans la loi et même parfois dans les mœurs.

La loi indienne dit: « Respecte ton père et ta mère; » mais soudain elle ajoute: « Ton respect pour ton père t'ouvrira seul le monde supérieur de l'atmosphère. » L'amour pour le père était un devoir religieux; l'amour pour la mère un acte de gratitude humaine. En Grèce, dans les temps héroïques, Agamemnon meurt tué par Clytemnestre. Soudain Apollon appelle son fils Orestre; il lui met son poignard dans la main, il lui ordonne de frapper Clytemnestre; et dans les *Euménides* d'Eschyle se pose cette doctrine monstrueuse qu'Oreste n'était point parricide, car il ne tuait que sa mère. C'est Apollon qui plaide lui-même la cause d'Oreste devant l'aréopage: « La mère, dit-il, *n'engendre pas ce qu'on appelle son enfant....* » Minerve, appelée à donner son suffrage, parle ainsi: « Je suis tout entière pour le père: *Oreste doit être absous.* » Et l'aréopage, ce tribunal suprême de la Grèce, ce tribunal qui représente, pour ainsi dire, la justice antique, s'inaugura par

l'absolution d'un homme meurtrier de sa mère, c'est-à-dire par la proclamation de ce principe : la mère ne crée pas son fils.

Dans le monde moderne, le nom seul de père passe aux descendants. Quand la noblesse fut instituée, elle ne put, en règle générale, se communiquer que par les pères ; et aujourd'hui, dans toutes les classes, le droit de direction n'appartient qu'aux pères.

Voici ce que dit le poëte Victor de Laprade :

Dans le sein de la femme avant d'être enfermé,
De quels esprits divins le sien fut-il formé ?
S'était-il exhalé du souffle des fontaines ?
Avait-il voyagé dans les eaux souterraines,
Dans les grottes en prisme amassé de cristaux,
Condensé les vapeurs des liquides métaux ?
Sous l'écorce avait-il circulé dans la séve
Que la lune à son gré fait descendre ou soulève,
Et connu le bonheur des bourgeons entr'ouverts,
Et l'éveil du printemps, et dans les noirs hivers
Ces rêves dont la terre, en ses veines plus lentes,
Dans un triste sommeil berce l'âme des plantes ?
Fleur offrant son calice à la fleur de l'été,
Sous un rayon avide avait-il palpité ?
Avant ces blonds cheveux, ces bras roses et frêles,
Aviez-vous, Hermia, des plumes et des ailes ?
Aviez-vous fait des nids et sifflé des chansons
Et joué sous la feuille avec les gais pinsons ?

. . . .

Ou plutôt, tour à tour, source, oiseau, chêne et rose,
Vous avez recueilli l'esprit de toute chose,
Et des êtres divers, traversés jusqu'à nous,
Gardé ce qu'en chacun Dieu sema de plus doux.
Comme au seuil d'un tombeau, triste au moment de naître,
Devant l'humanité vous hésitiez peut-être,

Dis-nous, âme du lis et du cygne enchanteur,
L'homme sombre et pensif sans doute t'a fait peur ;
Et pour rester encor calme, ignorante et pure,
Tu voudrais prolonger ta première nature
Au sein de l'univers, heureux d'être toujours
Exempt de la pensée et débordant d'amour !

Une partie de la science en était encore parmi nous à la théorie du premier chêne, lorsqu'une voix pleine d'autorité est venue protester contre ce système impie. S'inspirant des travaux inconnus ou méconnus de plusieurs savants des siècles derniers, un de nos plus éminents physiologistes vivants, le docteur Serres, attaqua énergiquement cette déchéance de la mère. Armé de toutes les ressources que l'industrie moderne prête à la science, il est venu enfin réclamer pour la femme sa vraie place dans la création, en réclamant pour la mère son titre de créatrice.

La science du passé disait : Le sein maternel reçoit l'être tout créé, et l'apparition successive des divers organes de l'enfant n'est que le développement des parties déjà existantes que nous dérobait seule la faiblesse de notre vue. La science moderne a répondu, guidée par l'analyse : Non, l'enfant n'est pas dès le premier jour dans le sein de la mère une créature complète, qui ne diffère de l'homme fait que par sa petitesse. Non, la mère n'est pas le sol insensible qui n'a plus qu'à le nourrir ! Regardez l'enfant pendant toute la gestation avec les yeux nouveaux que vous donne l'industrie nouvelle, et vous verrez qu'il passe successivement par tous les degrés de l'être ; il est d'abord mollusque, puis poisson, puis reptile, puis oiseau, puis mammifère, puis homme ; il se construit, pour ainsi dire, pièce à pièce ; dès lors s'écroule la théorie de la supériorité du père. Ce n'est pas lui seul qui crée l'enfant, puisque l'enfant n'est pas encore créé comme homme quand l'action pa-

ternelle cesse. La reproduction demande donc un second agent, c'est-à-dire la mère. La mère qui assiste l'enfant dans l'acquisition de chacun de ses organes; la mère qui lui donne une à une toutes ses armes; la mère qui l'élève progressivement jusqu'au type humain! La mère, contrairement à la vieille doctrine orientale, a donc une part au moins égale à celle du père dans la création de sa postérité. A lui, il est vrai, l'impulsion première, mais à elle la véritable formation.

Plusieurs exemples intéressants tirés de l'histoire naturelle des plantes, des animaux et des hommes, nous démontrent cette puissante action maternelle. Les fleurs hybrides sont, comme chacun le sait, des fleurs produites par le croisement de deux espèces différentes, mais appartenant au même genre.

Prenez par exemple un géranium rouge et le géranium appelé le roi des noirs, introduisez le pollen de l'un dans le pistil de l'autre, il en résultera une espèce nouvelle, une hybride. Eh bien ! presque toujours cette fleur hybride reproduira le type maternel plutôt que le type paternel, c'est-à-dire que si le géranium rouge est la fleur femelle, l'hybride tiendra du géranium rouge, et les fleurs qui naîtront d'elle tendront toujours à retourner de plus en plus à cette espèce.

De même dans les animaux. Croisez un cheval et une ânesse, il en résulte le bardeau, qui tient plus de l'âne que du cheval. Croisez, au contraire, un âne et une jument, vous obtenez le mulet, qui reproduit plutôt le cheval que l'âne.

De même enfin dans les races humaines. Un peuple conquérant vient s'établir violemment sur une terre étrangère, comme, par exemple, les Francs sur la Gaule. En général, que résulte-t-il de leur alliance avec les femmes indigènes? Qu'après quelques générations, le peuple formé de ce croisement reproduit les caractères, non de la race conquérante,

mais de la race conquise : les mères ont absorbé le type paternel. De là le mot profond d'Etienne Pasquier : « La Gaule fait des Gaulois. »

Ce pouvoir réservé aux mères de transmettre à leur postérité leur caractère typique prouve sans réplique leur action dans la genèse humaine, et de ce pouvoir naît pour elles la prérogative magnifique de ramener toujours les types divers de la nature chacun à son individualité propre. Elles sont les conservatrices de toutes les races d'hommes créés par Dieu, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a d'original, de caractéristique, de varié dans la nature humaine.

Dans nos considérations anatomiques, nous avons vu que la femme possédait l'appareil respiratoire le plus parfait. En effet, l'homme respire comme les espèces inférieures, par la partie basse du poumon, la femme par la partie élevée ; elle est donc en communication plus directe avec l'atmosphère régénératrice ; elle est comme placée à la source de l'aliment céleste et mystérieux. On a souvent remarqué avec surprise que les femmes mangent moins que les hommes ; c'est qu'elles vivent surtout par la poitrine ; elles vivent d'air.

Toutes les langues ont rendu hommage à la prééminence de cet organe de la respiration sur les autres organes, en lui empruntant plusieurs des termes qui expriment les hautes qualités morales.

Spirit, en anglais, signifie noble ardeur, le mot de spiritualisme vient de *spirare*. Esprit veut dire tout à la fois la partie la plus énergique, la plus insaisissable du vin, et cette qualité charmante de l'intelligence qui est à la pensée ce que la flamme est au feu, ce que l'éther est à l'air, ce que la fleur est à l'arbre. Cherche-t-on à peindre le génie poétique dans toute sa puissance, on dit qu'il est plein de *souffle*. Enfin, Saint Augustin, dans son beau langage si pénétrant et si profond,

a poussé ce cri du cœur qui dit tout : *Orare, spirare;* « Prier, c'est respirer. » La prière est le souffle de l'âme s'élevant jusqu'à Dieu! Respect donc à la conservatrice de cet organe, qui représente ce qu'il y a de plus incorporel dans le corps, et sert comme de transition entre le monde de la matière et le monde de la pensée. Après de telles lettres d'émancipation, il n'est plus permis de déclarer la mère inférieure au père. Elle porte son premier titre à l'égalité écrit sur sa personne même de la main de son créateur, et, retournant contre nos adversaires l'argument avec lequel ils ont pendant quatre mille ans relégué la mère à la dernière place, nous pouvons leur dire à notre tour : Elle est notre égale par droit divin.

Tel est le rôle de la maternité dans la nature physique ; la nature morale nous le révèle plus grand encore.

Chez les animaux, la maternité seule ressemble à un sentiment; leur amour paternel n'est qu'une exception; leur amour sexuel qu'un instinct; mais la maternité leur donne la prévoyance, la tendresse, le dévouement, l'héroïsme même. La lionne à qui l'on a enlevé ses petits devient terrible comme un lion ; le lion s'éloigne. J'ai été témoin du courage d'une jeune mère fauvette. Elle avait bâti son nid dans un buisson à hauteur du regard. Le père et la mère, selon la coutume de ces jolis oiseaux, se tenaient tour à tour sur le nid pour couver les œufs : or, si je m'en approchais au moment où le mâle était le gardien, le mâle s'enfuyait dans les branches supérieures, volant, criant, s'agitant, mais il s'enfuyait. Etait-ce la femelle, au contraire, elle restait. En vain m'avançais-je au point de la toucher, elle restait. Je voyais son petit cœur battre sous ses plumes, son œil noir s'arrondir et briller de terreur : n'importe! elle restait. Il y avait certainement là un sentiment. Il y avait vaillance, puisqu'il y avait peur; il y avait dévoue-

ment, puisqu'il y avait sacrifice. Par l'amour maternel, l'animal touche presque à la nature humaine, et la nature humaine s'élève jusqu'à la nature divine !

Quel père, en effet, oserait comparer sa tendresse à la tendresse d'une mère ? A Dieu ne plaise que je veuille nier l'affection paternelle, mais la paternité pour un homme est un accident, et, pour ainsi parler, une fiction; pour les femmes, la maternité est la vie même. Ceux qui leur contestent encore leur rang de créatrices n'ont donc jamais vu une mère recevoir dans ses bras son enfant nouveau-né ? Ils n'ont donc jamais contemplé ce divin premier regard qui a inspiré pour un jour au fougueux Rubens, dans la figure de Marie de Médicis, le tendre génie de Raphaël ? Ils n'ont donc jamais vu une mère suivant le premier pas de son enfant, écoutant sa première parole, et recevant, hélas ! son dernier soupir ? Quand un enfant meurt, le père pleure; mais le temps ne respecte pas plus en lui cette douleur que les autres douleurs; pour la mère, c'est une blessure qui ne guérit pas. On rencontre parfois des figures de femmes marquées d'un sceau particulier de désespoir : leur pâleur, leur douceur, l'accent découragé de leur voix, leur front incliné sur la poitrine, trahissent en elles je ne sais quoi d'irréparablement brisé qui vous serre le cœur; même quand elles sourient, on voit qu'elles sont près de pleurer. Informez-vous de la cause de leur peine, on vous dira presque toujours que ce sont des mères qui ont perdu quelque enfant à la fleur de l'âge. Une femme atteinte d'une maladie mortelle qui lui avait enlevé son fils dix ans auparavant s'écria, au milieu des angoisses de l'agonie : « Ah ! comme mon pauvre fils a dû souffrir ! » Torturée par son propre mal, elle ne pensait qu'à celui de son enfant. Tel est l'amour maternel. Sans égal dans la création, il naît en un instant, immense, sans bornes, sans calcul ! Si

puissant qu'il transporte celle qui l'éprouve au delà des lois de la nature, qu'il fait de la douleur un plaisir, de la privation une jouissance, et cela non pas accidentellement, par accès comme dans l'amour, mais toujours et sans relâche. Le temps ne l'éteint pas, la vieillesse ne le glace pas, car pour lui pas plus de décadence que de progrès, cet autre signe d'imperfection ! Il est né le premier jour du monde aussi complet qu'aujourd'hui, et Ève en savait sur ce point autant qu'Hécube et que la reine Blanche. Est-ce assez dire ? Non. Pour dernier miracle, il renouvelle tout entier l'être qui l'éprouve et il lui sert d'éducateur. Par lui la femme coquette devient sérieuse; l'imprévoyante réfléchie ; il éclaire, il épure ; il veut dire vertu et intelligence, comme dévouement et amour; c'est le cœur humain tout entier !...

Enfin rien ne saurait mieux peindre la force et l'instinct de l'amour maternel, que cette réponse sublime que fit une mère qui venait de perdre son enfant, à son confesseur, qui, pour la consoler, lui représenta qu'Abraham avait fait à Dieu le sacrifice de son seul fils Isaac : *Dieu n'eût jamais exigé ce sacrifice d'une mère !...*

De la veuve.

Jusqu'au moment où le christianisme parut, toutes les lois avaient pesé tyranniquement sur la veuve. La loi chrétienne commença la première à peser moins despotiquement sur la destinée de la veuve. Elle ne la condamna pas, comme Manou, à mourir quand son mari meurt ; elle ne la condamna pas, comme Moïse, à épouser le frère de son mari ; elle ne permit pas, comme la loi grecque, qu'un mari léguât sa femme, par testament, à un ami ; mais elle imposa à la veuve, ou, du moins, lui conseilla la réclusion et la retraite : « La veuve vraiment veuve, dit saint Paul, est un être délaissé sur la terre, passant les nuits et les jours dans la prière, n'ayant plus

qu'à ensevelir tout amour humain avec les cendres de son époux. Si elle se livre encore aux plaisirs, c'est une morte vive (*vivens mortua est*).

La veuve vit tomber toutes les tyrannies qu'on exerçait sur elle, à l'apparition du code qui veut qu'elle soit maîtresse d'elle-même et maîtresse de ses enfants; qu'elle soit administratrice, tutrice, directrice.

Tant que le mari est vivant, la femme, épouse et mère, disparaît complétement devant lui. Mais qu'il meure, et soudain un changement fondamental s'opère...

Comme si ce titre de veuve la douait subitement de qualités nouvelles, la loi la jette, sans préparation, sans éducation, d'une dépendance presque absolue dans une absolue domination sur elle-même et sur les siens, etc, etc. Au reste, pour bien comprendre ce que c'est que la condition de veuve, et ce qu'elle peut être, il faut lire les paroles de la mère de saint Chrysostome à son fils : « Mon fils, Dieu vous rendit orphelin, et me laissa veuve plus tôt qu'il n'eût été utile à l'un et à l'autre. Il n'y a point de discours qui puisse vous représenter le trouble et l'orage où se voit une jeune femme qui ne vient que de sortir de la maison paternelle, qui ne sait point les affaires, et qui, le jour même où la volonté divine la plonge dans la plus grande désolation qui soit au monde, se voit forcée de prendre de nouveaux soins, dont la faiblesse de son âge et celle de son sexe sont peu capables. Malgré tout, mon fils, je ne me suis point remariée, je suis demeurée ferme parmi ces orages et ces tempêtes, me confiant à la grâce de Dieu, résolue de souffrir tous ces troubles du veuvage, et soutenue par une seule consolation, la joie de vous voir sans cesse, mon cher fils! »

Tout est renfermé dans ce discours : le trouble de la veuve, l'ignorance et l'épouvante de la femme, sa lutte nouvelle et imprévue avec la réalité.

CHAPITRE TROISIÈME

TROISIÈME AGE.

Cessation du flux menstruel chez la femme ; de l'âge auquel arrive la cessotion des règles ; phénomènes qui annoncent l'époque critique; des changements que subit l'organisation physique et intellectuelle; dangers véritablement attachés à l'âge critique.

Au déclin de la vie, la femme prend dans la famille la situation la plus agréable; elle ne châtie pas; elle aime et veut être aimée, tant il est vrai que la vie entière de la femme peut se résumer par ce seul mot, *amour!* C'est sa première, sa dernière pensée... C'est à la fois sa force et sa faiblesse.

Une plante a percé la surface de la terre, elle croît d'abord inaperçue, protégée par tous les corps qui l'environnent; mais se développant elle frappe bientôt tous les regards par le port majestueux de sa tige, l'éclat de ses fleurs et l'abondance de ses fruits. Reproduisant chaque année ce brillant appareil, elle cesse enfin de s'élever, mais elle s'étend en largeur, et donne ainsi, par le déploiement de ses rameaux, un abri tutélaire aux jeunes plantes que la chute de ses fruits a disséminées autour d'elle, et auxquelles elle cède un jour toute la place qu'elle occupait. Telle est la vie de l'homme; mais telle est plus particulièrement encore celle de son aimable compagne, dont l'existence entière semble être vouée à l'acte éternel de

reproduction. Nous l'avons vue dès sa plus tendre enfance manifester les goûts de son sexe, et marcher de suite vers sa destination ; se parer bientôt des attributs tout-puissants de la beauté, et s'en servir pour payer à la nature la dette sacrée que tout être contracte en recevant la vie,

A cette époque importante de la vie, dit un auteur, des rêves vaporeux du printemps, de l'effervescence de la jeunesse, l'homme est arrivé aux réalisations de l'été, aux sévères calculs de l'âge mûr. Les désirs d'ambition, de fortune, les vanités mondaines ont tour à tour occupé sa pensée. Ses erreurs lui ont enseigné la prudence, ses déceptions l'ont conduit au doute, puis à l'indifférence; il était crédule et enthousiaste, il est devenu posititif et défiant. La vie est pour lui une vaste arène, dont il étudie le terrain, comme un athlète. Sur les ruines de ses orgueilleux sentiments d'affection, de générosité, s'élève l'orgueil de l'habileté, de la froideur, de la persistance... Il calcule, il se trompe, il recommence, il se trompe de nouveau; il se jette résolûment, mais honnêtement, dans une autre voie et réussit. Le voilà riche et triste... Alors il se replonge dans les chastes souvenirs de sa jeunesse, comme dans une source rafraîchissante; il aspire à l'ombre, au repos, aux douces et bienfaisantes satisfactions du foyer domestique. Il retourne au pays natal, à la maison où s'épanouit sa riante enfance. Sa sœur est là; sa fidèle sœur, cette compagne de ses jeux enfantins, qui n'a point déserté ses dieux lares, et dont les années ont fortifié les sentiments et développé la beauté; il éprouve, à son aspect, une émotion qu'il n'a jamais ressentie près des femmes qu'il a vues tournoyer dans les bals, parader dans les salons... Sa sœur a une grâce naturelle, à laquelle, les prétentions mondaines n'ajoutent aucun ornement factice, une honnêteté de cœur qui se révèle dans toutes ses actions, et toutes ses paroles, une sérénité de conscience qui lui donne une douce

et grave attitude, une suavité incompréhensible dans le sourire, un rayon céleste dans les yeux... A ce moment solennel, le frère s'aperçoit que les années ont blanchi ses cheveux, autrefois si brillants et si noirs. Les années ont éteint l'éclair de ce regard ardent, et apaisé les ébullitions de ce sang impétueux; c'est la dernière scène de la vie humaine, c'est la vieillesse, c'est l'hiver.

La femme, après avoir rempli son plus beau rôle, perd les attributions de son sexe avec la faculté d'engendrer, et présente d'une manière sensible une de ces morts partielles qui précèdent la mort générale. Ses organes, qui n'étaient pas réveillés dans l'enfance, d'après Bordeu, et qui ont eu leur moment pour croître, pour fleurir et se flétrir, s'éteignent insensiblement et deviennent des membres inutiles. L'été orageux s'est alors attiédi ou dissipé, au milieu de tous les événements que le temps emporte avec lui, et on voit apparaître une autre époque qui répond, pour ainsi dire, au troisième âge, ou à la troisième saison de l'année, à l'automne; c'est pour nous le temps de la maturité et du savoir; c'est pour la femme une saison de tribulations et de douleurs; c'est un temps de révolution dont la tourmente est réputée si fertile en accidents, qu'on a cru pouvoir lui appliquer le surnom effrayant de *temps critique*.

C'est alors aussi que la période utérine est accomplie, et que le flambeau de la vie, allumé par la nature dans le sein de la femme, est éteint: elle a assez vécu pour la société, elle cesse d'exister pour l'espèce et ne vit plus que pour elle; elle a légué à d'autres l'admirable fonction de la reproduction.

Balzac, ce grand physiologiste des passions, dit: La vie de la femme se partage en trois époques bien distinctes: la première commence au berceau et se termine à l'âge de nubilité; la seconde embrasse le temps pendant lequel une femme

appartient au mariage; la troisième s'ouvre par l'âge critique : sommation assez brutale de la nature, faite aux passions d'avoir à cesser.

Jusqu'alors la joie et l'orgueil de l'homme, la femme va devenir son amie, sa consolation et son appui. Si, pénétrée de l'importance de sa mission, elle a doté ses enfants du plus grand des biens, une éducation religeuse, morale et intellectuelle, une nouvelle existence va commencer pour elle. Les plaisirs domestiques, les jouissances de la famille, la dédommageront de ce qu'elle a perdu, et elle fera encore le charme de la société si, renonçant à toute prétention, et se résignant de bonne grâce à prendre l'esprit de son âge, elle porte dans le monde cette douce indulgence que donne l'expérience de la vie, et cette rectitude de jugement qui est le privilége de la maturité, et qui se perfectionne de plus en plus dans le silence des passions.

De l'Âge auquel arrive la cessation des règles, ou l'époque critique chez la femme.

De même que les phénomènes de la puberté ne se développent pas au même âge chez toutes les femmes, de même aussi la disparition du flux menstruel s'effectue plus tôt ou plus tard chez les unes que chez les autres. Cette différence paraît tenir principalement au climat qu'elles habitent, au genre de vie qu'elles mènent, et à leur constitution. C'est ainsi qu'au rapport des voyageurs dans l'Inde et dans tous les pays très-chauds, à la puberté, qui se manifeste, comme nous l'avons vu, vers dix ou douze ans, succède l'âge critique de la trentième à la trente-cinquième année. Si cette époque remarquable de la vie est soumise à de grandes variations à raison de la température, de la manière de vivre et du tempérament, on observe

du moins une certaine uniformité dans la durée de l'espace qui sépare la première et la dernière menstruation.

La plupart des femmes, en effet, sont réglées pendant une trentaine d'années, soit que la puberté ait devancé l'âge de dix ans, comme dans les régions les plus chaudes du globe, soit qu'elle ait été retardée jusqu'à vingt ans, comme dans les contrées du Nord. Il faut remarquer toutefois que les femmes qui ont dû leur nubilité précoce à une excitation prématurée des sens ou de l'imagination conservent en général beaucoup plus longtemps la faculté de se reproduire que celles qui étaient redevables de cette précocité à l'influence seule du climat. Ainsi l'on voit souvent dans nos grandes villes des femmes qui ont été réglées à douze ans et qui ne cessent de l'être qu'après quarante-huit, tandis que les Italiennes ou les Espagnoles, qui ont été nubiles à dix ans, perdent le signe de leur fécondité à quarante et même plus tôt.

Dans nos contrées, c'est ordinairement de la quarante-cinquième à la cinquantième année de leur existence que les femmes voient disparaître l'évacuation sanguine : toutefois on ne peut assigner l'époque précise et rigoureuse de cette disparition ; mais on peut dire qu'en général la cessation des règles est en raison de leur apparition.

Il faut dire cependant que des auteurs très-distigués ne partagent pas entièrement cette manière de voir. M. Raciborski a entrepris des recherches daus le but de décider si les règles, lorsque la puberté a été hâtive, persistaient moins longtemps que lorsque la puberté a été retardée ; il établit d'après ses recherches qu'il n'en est point ainsi, et que, toutes circonstances égales d'ailleurs, l'influence du climat étant seulement exceptée, plus la puberté est précoce, plus le nombre des conceptions est considérable et plus aussi l'époque de l'âge critique est tardive. MM. Raciborski et Cazeaux pensent que la men-

struation précoce tient à un excès de puissance vitale de l'individu, et qu'à moins de circonstances exceptionnelles cette activité vitale fait plus tard encore sentir son influence et prolonge chez la femme l'aptitude à la procréation : de sorte qu'en général elle cesse d'autant plus tard qu'elle a débuté à un âge moins avancé.

Rodericus à Castro, dans son livre *De Natura mulierum*, s'exprime ainsi : « *Quo vero ætatis anno id fieri incipiat, ita certum definire ac plerique existimarunt totam rem hoc versiculo comprehendi :*

Adde decem ternis, mulierum menstrua cernis ;
Ad quinquaginta durat purgatio tota. »

Cependant il n'est pas rare de voir la menstruation finir à trente, trente-six, quarante ans et même bien avant cet âge. J'ai eu occasion de donner des soins à plusieurs dames qui avaient cessé de voir à l'âge de vingt-deux, vingt-six et vingt-huit ans.

Un auteur, qui vient de recueillir cent quatre-vingt-une observations de femmes qui avaient cessé de voir, a trouvé aussi que la cessation des règles peut avoir lieu à des époques très-différentes, puisqu'il l'a observée depuis vingt-deux ans jusqu'à cinquante-six.

M. Pétrequin a trouvé que, chez soixante femmes, la cessation avait lieu :

De 35 à 40 ans, chez $\frac{1}{8}$.
40 à 45 $\frac{1}{4}$.
45 à 50 $\frac{1}{2}$.
50 à 55 $\frac{1}{8}$.

Il pense également que les trois quarts des femmes cessent d'être réglées entre quarante et cinquante ans.

M. Brière de Boismont, voulant examiner aussi la durée de

la période menstruelle, a trouvé qu'elle était ordinairement de trente ans, et que l'âge critique arrive aussi de la quarantième à la cinquantième année.

On voit également le flux menstruel se prolonger dans un âge très-avancé, comme à soixante, soixante-dix, soixante-quinze, cent ans, et la faculté d'engendrer se conserver en même temps; des observateurs en rapportent beaucoup d'exemples. Cornélie mit au monde Valérius Saturninus à soixante-deux ans. Valescus de Tarente assista dans ses couches une femme de soixante-sept ans. Orfila a cité dans ses leçons une femme qui eut sept enfants, devint enceinte du premier à quarante-sept ans, accoucha du dernier à soixante, fut réglée jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf et mourut à cent quatorze ans. M. Brière de Boismont a vu à l'hôpital de la Charité une femme qui n'a cessé d'être réglée qu'à soixante ans. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de* 1778 l'histoire d'une femme qui à l'âge de cent six ans était, dit l'auteur, encore parfaitement réglée. Fabrice de Hilden cite l'exemple d'une femme nommée Dorothée, qui, ayant cessé d'être réglée à cinquante ans, aurait eu ensuite à soixante-dix ans une hémorrhagie revenant périodiquement comme la menstruation pendant trois mois consécutifs. Au dire de l'auteur, cette femme semblait rajeunir et a vécu jusqu'à cent ans. Saxonin parle d'une religieuse chez laquelle le flux menstruel se rétablit à cent ans.

Haller rapporte aussi que des femmes, après avoir éprouvé à l'époque ordinaire la cessation menstruelle, ont été reprises d'un nouveau flux, ce qui leur avait procuré une seconde jeunesse à l'âge de cinquante-cinq, soixante-huit et même cent ans.

Il est sage de ne regarder pour certains que les exemples dans lesquels la fécondité a été constatée par un accouche-

ment. Lorsqu'il ne s'agit que d'un flux supposé périodique, comme il peut être le résultat, soit d'une habitude hémorrhagique, soit d'une maladie latente ou inaperçue, soit enfin de la terminaison critique d'un état de pléthore, on ne doit pas admettre sans constatation l'authenticité de tous les faits exceptionnels rapportés par les auteurs. Nous devons donc regarder les longues menstruations et leur renouvellement à un âge avancé comme étant de très-mauvais augure. Les excrétions sanglantes, dit l'illustre Mauriceau, ne doivent pas être qualifiées du nom de menstrues après l'âge de cinquante-huit à soixante ans, car ces sortes d'excrétions sont pour lors symptomatiques et très-souvent signes avant-coureurs d'ulcères carcinomateux et de la mort qui les suit.

Quant aux exemples d'une hâtive suppression des règles, l'incertitude est encore plus grande, dit le docteur Cerise, car la fécondité peut persister sans elle, et tant que la fécondité persiste, la cessation des règles n'est point un signe de l'âge critique. Cet âge consiste moins dans la cessation du flux menstruel que dans la perte de la faculté de reproduction. Toutefois il faut admettre que comme il y a des cas de puberté se montrant à un âge avancé, il y a aussi des exemples d'âge critique ou de ménopause se montrant à un âge où la femme est encore très-jeune.

Phénomènes qui annoncent l'époque critique de la femme.

Parvenue à l'âge où les règles cessent de couler, la femme offre un intérêt nouveau. L'ensemble de son organisation éprouve des changements qui ne se bornent pas à modifier l'apparence extérieure de son corps, mais qui soumettent à d'autres lois les différents actes de sa constitution intime et impriment même une nouvelle direction à ses facultés intellectuellés.

Elle se repose des fatigues de la maternité et arrive insensiblement au point de voir sans peine aux illusions agréables de l'âge qui finit succéder, je n'ose dire, les jouissances ni même les avantages, mais du moins la douce tranquillité de l'âge mûr.

La première annonce du déclin de la menstruation surprend quelquefois la femme au milieu d'une santé si florissante encore que des doutes peuvent s'élever sur la cause de la suppression qu'elle éprouve, et que la plus grande circonspection doit présider alors aux soins qu'exige son état. Rien de plus commun que d'être consulté dans le monde par des dames qui veulent que l'on rappelle leurs règles. « Je n'ai pas vu, le mois dernier; j'ai un retard de quinze jours, de trois semaines, d'un mois, » disent-elles. A ces mots, le médecin doit être sur ses gardes pour éviter les erreurs de diagnostic et pronostiquer la révolution qui menace toutes les femmes vers l'âge de quarante à cinquante ans; et si, dans cette occasion, l'ensemble des traits annonce la maturité de la vie, il ne fera jamais la faute de demander l'âge, il ne doit plus conserver de doutes : les accidents sont dus à l'époque critique. C'est dans cette circonstance qu'un médecin prudent et expérimenté sera nécessaire pour distinguer le cas possible d'une grossesse commençante, d'une interruption accidentelle des menstrues ou de leur cessation naturelle, et qu'une femme privée de conseils éclairés se gardera bien de recourir à des remèdes perturbateurs, mais attendra du temps seul la confirmation ou la ruine de ses espérances.

La cessation de la menstruation est ordinairement annoncée par des dérangements plus ou moins remarquables : c'est presque toujours par des retards et des irrégularités qu'elle se manifeste. Les retards peuvent être fort courts, par exemple, de six jours, de douze ou de quinze jours, trois semaines et

un mois; ils peuvent être plus longs : de trois, de six, neuf, dix mois, un an et même deux. Les irrégularités dans la menstruation sont aussi très-fréquentes. Le cours du flux périodique est complétement dérangé : il se montre, par exemple, trois fois dans un mois, tous les quinze jours, toutes les trois semaines; il cesse, il revient alternativement; d'autres fois la diminution des menstrues signale ce changement : on voit la quantité décroître tous les mois, ou bien le temps de la période se raccourcit; il était de huit jours, il n'est que de quatre; la quantité du flux menstruel est réduite à la moitié, au quart. Après avoir diminué pendant plusieurs mois, les règles peuvent reprendre leur type normal. Dans quelques circonstances, le flux est faible un mois et plus abondant le mois suivant. Tous ces phénomènes, et d'autres encore, peuvent exister seuls, réunis, combinés un à un, deux à deux. La cessation des fonctions ovariennes, dit le docteur Cazeaux, a rarement lieu brusquement d'un mois à l'autre, et presque toujours elle est annoncée plusieurs années à l'avance par des irrégularités et des intermittences plus ou moins remarquables. Souvent il y a des retards dans le retour des menstrues, retards qui peuvent durer plusieurs semaines, plusieurs mois, et se renouveler en se prolongeant davantage encore. Quelquefois certaines époques sont très-abondantes, durent très-peu de temps, et parfois, au contraire, la quantité de sang est tellement considérable qu'elle peut devenir inquiétante. Chez certaines femmes, les règles se prolongent outre mesure, et les époques menstruelles sont seulement marquées par l'augmentation de l'écoulement; un flux muqueux blanc, jaunâtre, assez abondant, continu ou périodique remplace le flux sanguin pendant l'intervalle des époques, et se continue quelquefois longtemps après qu'elles ont cessé; enfin un malaise général et mal caractérisé, des douleurs lombaires et pel-

viennes, des coliques, du prurit aux parties sexuelles, des bouffées de chaleur au visage, des alternatives subites et spontanées de frissons et de sueurs très-abondantes viennent s'ajouter aux autres phénomènes.

Le signe le plus certain de la cessation des règles est leur irrégularité qui porte sur l'époque, sur la durée ou sur la quantité de l'évacuation menstruelle, sans que la femme en éprouve ordinairement d'incommodités graves : ce signe est le plus constant. Il est rare de rencontrer des femmes qui, parvenues à leur époque critique, ne se plaignent pas de ces dérangements : ainsi elles sont deux, quatre, six mois, un an même, sans perdre de sang, ou bien elles en perdent tous les dix, quinze, vingt jours. Souvent, au lieu de perdre la quantité de sang habituelle, elles n'en laissent échapper que quelques gouttes ; quelquefois aussi elles éprouvent de véritables hémorrahagies qui réclament les secours les plus prompts, et surtout les moyens les plus énergiques. Ces espèces de dérangements dans la menstruation sont des accidents si ordinaires chez les femmes arrivées à l'âge critique, qu'il est rare d'en rencontrer qui ne les éprouvent pas. Vers la fin de la période menstruelle, il arrive quelquefois aussi que l'évacuation sanguine est suppléée par un écoulement blanc et quelquefois sanguinolent. L'expérience veut que l'on respecte ce flux périodique que la nature ne semble produire que pour rendre insensible ou moins brusque le changement qui s'opère dans l'économie de la femme.

Pendant cette période, qui comprend quelquefois un espace de plusieurs années, divers désordres se manifestent dans certaines fonctions : du côté de la circulation, tous les signes qui dénotent un état de congestion, la dureté et la plénitude du pouls, les feux et les chaleurs à la figure, des pesanteurs à la tête, des hémorrhagies nasales et surtout des hémorrhoïdes

et des crachements de sang. Ces accidents se dissipent ou sont heureusement modifiés ou combattus par des moyens appropriés.

Les dérangements du canal intestinal sont très-fréquents; plusieurs fois on a vu le dévoiement être le seul symptôme de cette révolution : il résistait à toutes les médications et cessait avec la cause qui l'avait produit. Quand on considère ce qui se passe chez les femmes qui approchent de l'âge critique, dit Chambon, on observe chez les unes des sueurs fréquentes qui durent pendant plusieurs mois consécutifs, quelquefois un, deux, trois ans et plus longtemps; chez d'autres, des diarrhées rebelles dont les remèdes ordinaires ne suspendent point le cours et qui les épuisent au point de les rendre méconnaissables. On a observé aussi des désordres variés dans les digestions et la nutrition : des faiblesses d'estomac, beaucoup de vents, de la langueur, de la consomption. Tantôt il y a gonflement dans la région hypogastrique, tantôt les hypochondres se tendent avec tous les symptômes de la mélancolie.

Les désordres du système nerveux sont aussi quelquefois très-prononcés, et ils le sont d'autant plus que l'éducation, le genre de vie, l'organisation lui ont imprimé une excitation plus grande. Souvent ce sont des signes de congestions, tels que des étourdissements, des assoupissements, pesanteurs de tête, céphalalgie, injection des yeux, vertiges, bourdonnements et tintements dans les oreilles. Dans d'autres circonstances, ce sont des rêves fatigants, des insomnies, des envies et des sensations bizarres, des spasmes de tristesse, de spleen, un changement quelconque de caractère, un état d'exaltation.

On a plusieurs fois observé des désordres de la sensibilité spéciale. Le docteur Brière de Boismont a recueilli une observation d'une femme qui, vers quarante-cinq ans, eut une

cécité qui dura pendant trois ou quatre jours. Le professeur Boyer, qu'elle consulta, lui dit que cet accident tenait à son temps critique : depuis ce moment, elle n'a plus rien éprouvé du côté de la vue, mais elle est restée sujette à des étourdissements.

Chez un certain nombre de femmes, il se manifeste vers les organes de la génération une excitation qui devient la source de désirs vifs, impétueux, dont la satisfaction est souvent suivie d'hémorrhagies utérines et même de maladies utérines. Écoutons l'illustré Pinel, quand il parle des affections des femmes qui arrivent à l'époque critique. « Quelques-unes éprouvent des affections rhumatismales variées, des éruptions irrégulières, des phlegmons, des érysipèles, des dartres rebelles et autres maladies cutanées aux parties supérieures et inférieures. Chez d'autres les affections se portent à l'intérieur, sur les yeux, les oreilles, les membranes, les viscères, etc., et alors toute l'habitude extérieure du corps paraît dans un état de constriction ou de dépérissement. On n'a pas moins lieu d'observer d'autres fois des tiraillements, des tensions spasmodiques, qui participent de la nature de la goutte, et qui se fixent aux épaules, à l'articulation de la cuisse ou sur d'autres parties. On doit remarquer que ces affections goutteuses ou rhumatismales sont très-disposées à rétrocéder à l'intérieur et à produire des symptômes inflammatoires, qui simulent d'autres maladies primitives, etc., etc.

On peut dire que tous ces phénomènes n'ont rien d'étonnant pour ceux qui connaissent les sympathies qui unissent l'utérus ou appareil générateur à presque tous les organes de l'économie, et les effets qui doivent résulter d'un flux plus considérable de sang vers le cœur, les poumons, le cerveau ou le système digestif ou nutritif. Il n'est pas douteux que l'époque où un organe ou mieux un appareil tout entier, après avoir

tenu en quelque sorte sous sa dépendance toute l'économie de la femme pendant une trentaine d'années, perd entièrement son influence et se trouve réduit à sa vie de nutrition, ne soit une époque marquée par une grande perturbation vitale. Il n'y aurait là que la cessation d'une hémorrhagie ancienne et habituelle, que cette circonstance seule pourrait être l'occasion d'un grand nombre de désordres fonctionnels, ou de plusieurs maladies amenées, la plupart, par certaines prédispositions; il n'est donc pas étonnant que l'époque de la cessation des règles soit redoutée par la plupart des femmes, qu'elle coïncide avec l'invasion, ou bien plus fréquemment avec l'éveil de quelques maladies graves, et que, pour cette raison, on la connaisse généralement sous le nom d'âge critique.

On ne doit pas regarder cependant la disparition du flux menstruel comme la cause unique de ces différents changements, pas plus que nous n'avons regardé l'ensemble des phénomenes de la puberté comme le résultat de l'écoulement sanguin ou de la vitalité particulière dont tout le système générateur est devenu le siége à cette époque. Ces changements ne sont que des effets communs de ces puissances inconnues qui président à tous les phénomènes de notre organisation, les dirigent, les modifient et les changent, suivant la tâche qu'il leur est imposé de remplir. Il y a entre les organes chargés d'exécuter ces phénoménes *consensus* d'action plutôt que réaction réciproque, ou domination exclusive d'un seul.

En même temps que la femme cesse d'être réglée, elle perd la faculté d'engendrer; elle ne vit donc plus pour l'espèce, elle rentre dans la vie individuelle d'où l'avait tirée l'apparition de l'écoulement périodique. Les ovaires, qui, par un travail organique qu'on peut dire au-dessus de notre intelli-

gence, formaient ou rassemblaient les éléments de l'homme qu'un acte tout aussi incompréhensible vivifiait, sont actuellement frappés d'impuissance ; par suite, l'éréthisme qu'on remarquait dans tout l'appareil générateur se dissipe. « La cessation des règles et de l'évolution vésiculaire, dont elles sont un épiphénomène, produit dans tout l'appareil générateur et dans tout l'organisme de la femme des effets opposés à ceux que leur apparition première avait déterminés. Les ovaires s'atrophient, leur diamètre diminue dans tous les sens; leur enveloppe extérieure est plissée, ridée, et offre un aspect particulier que nous ne pourrions mieux comparer, dit M. Raciborski, qu'à la surface d'un noyau de pêche.

Les vésicules de Graaf se présentent sous l'aspect de bourses grisâtres, ou d'un blanc opaque à parois froncées; le liquide qu'elles renferment est résorbé. Quelquefois leurs cavités sont effacées, leurs parois épaissies sont en contact, et forment en apparence une espèce de tubercule, au centre duquel on voit à peine la trace de l'ancienne cavité. D'autres fois on ne retrouve aucune partie des vésicules, et l'ovaire, transformé en substance cellulo-fibreuse, est tellement aplati qu'on le distingue à peine à l'extrémité de son ligament.

La matrice et les mamelles enfin, dont la vitalité était tout à coup devenue si active vers l'âge de la puberté, semblent frappées du même coup qui a détruit l'orgasme ovarien ; on les voit peu à peu s'atrophier et devenir pour ainsi dire étrangères à la vie générale. (Cazeaux, *Traité d'accouchements ;* 1856.)

Les changements que l'organisation éprouve à l'époque de la cessation des règles ne se bornent pas aux parties de la génération. La vitalité dont ces dernières étaient le siége se porte alors sur les agents de la force assimilatrice. La sensibilité et la perméabilité de la peau sont augmentées; la circulation capillaire y devient plus active, et elle présente une couleur

rosée dans toute son étendue, surtout au visage ; ce qui lui communique une teinte rose qui simule quelquefois la fraîcheur de la jeunesse. Le cœur, devenu momentanément plus irritable, communique au sang une impulsion plus énergique, qui donne au pouls de la force et de la fréquence. Tous les organes trouvent dans le sang qui les pénètre alors des matériaux abondants, susceptibles de s'assimiler davantage à leur propre substance.

D'un autre côté, les viscères abdominaux commencent à prendre plus d'énergie ; la nutrition devenant tout à coup plus énergique, et donnant lieu à l'accumulation de la graisse dans le tissu cellulaire, détermine dans les tissus extérieurs, et jusque dans les glandes mammaires, une fermeté qui n'existait plus depuis longtemps ; imprime même un nouveau développement au sein, et rend pour un certain temps aux femmes une partie de leurs attraits ; aussi a-t-on nommé ce moment *l'âge de retour*. Il y a cette différence ici que l'élasticité dont sont doués les tissus à l'époque brillante de la puberté était un véritable état d'éréthisme, une sorte d'exaltation de sensibilité, et que maintenant ce n'est qu'un embonpoint, un surcroît de nutrition. Mais ces charmes ne sont que passagers : l'accumulation d'une graisse molle et surabondante enlève bientôt aux formes leur rondeur et leur grâce, à la taille son élégance et sa légèreté ; la peau perd son coloris, sa souplesse et sa douceur ; les rides la sillonnent dans quelques parties du visage et du cou, et la carnation présente déjà quelques teintes d'un jaune pâle qui s'étendent de plus en plus, et finissent par remplacer les roses de la jeunesse. La chevelure, devenue moins épaisse, subit aussi une décoloration qui est plus tardive chez certaines personnes que chez d'autres. Les traits du visage s'effacent, le tissu aréolaire, qui jadis masquait la saillie des muscles, diminue, et bientôt disparaissent cette fraîcheur et ces formes gra-

cieuses qui charmaient les yeux. L'embonpoint, ce vautour rassasié, comme dit un auteur, appesantit sa main graisseuse, et entraîne dans les tissus une flaccidité désagréable. On ne retrouve plus la même énergie et la même grâce dans les mouvements, le même attrait dans la voix, et la même expression dans le regard; le léger duvet de la jeunesse acquiert sur le visage, comme ailleurs, un épaississement, une longueur et une consistance qu'on ne lui trouve que dans l'homme. Les mamelles se flétrissent, le corps entier tombe dans la langueur et le dépérissement; enfin, quelque terrible que soit cet aveu, la vieillesse est imminente.

Le vœu de la nature étant rempli, dit un auteur, elle semble négliger les moyens par lesquels elle est parvenue à son but: la femme perd peu à peu son éclat; cette fleur délicate de tempérament, qui ne marche qu'avec la première jeunesse, disparaît comme la rosée du matin. La force expansive dont les organes tiraient leur coloris et leurs formes séduisantes diminue, se ralentit et se perd; la femme se flétrit et se décolore, et bientôt des rides désagréables succédant à des formes séduisantes, elle ressemble à une reine détrônée, ou plutôt à une divinité secondaire qui n'a plus d'adorateurs.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, lorsque l'écoulement menstruel cesse heureusement, les femmes peuvent encore intéresser pendant un temps plus ou moins long par un reste de charmes qui rappellent le souvenir de ceux qu'elles possédaient autrefois. On a vu des femmes qu'une menstruation abondante fatiguait, rendait débiles et chétives, reprendre, pour ainsi dire, une nouvelle vie; chez beaucoup d'entre elles la force des autres organes s'accroît aux dépens de celles qui abandonnent l'appareil générateur, qui, frappé d'impuissance, reste pour ainsi dire dans une vie végétative. Les femmes acquièrent alors un embonpoint dont elles n'avaient jamais

joui, et qui redonne aux formes le poli de la jeunesse; leur visage s'anime des couleurs les plus riches, et souvent à des tourments, à des langueurs succède une parfaite santé. On peut ajouter que beaucoup de femmes débarrassées définitivement du tribut menstruel éprouvent dans leur constitution un changement avantageux, qui double leurs forces et les affranchit des incommodités les plus dangereuses. J'en ai connu même qui avaient obtenu dans cette révolution une amélioration notable de la vue et de l'ouïe. « J'ai vu, dit Tissot, plusieurs femmes qui, à cinquante-deux ou cinquante-cinq ans, quittaient les lunettes dont elles se servaient depuis cinq ou dix ans; j'en ai vu d'autres dont les nerfs se raffermissaient, et les maux qui dépendaient de leur faiblesse devenaient moins fréquents et moins incommodes. » La femme ayant cessé d'être soumise à l'influence des organes générateurs se trouve, pour ainsi dire, affranchie des maux propres à son sexe et acquiert la constitution de l'homme, et c'est alors qu'on peut remarquer la diminution des dissemblances et l'augmentation des ressemblances entre les sexes, c'est-à-dire que les différences créées sous l'influence de la puberté se sont effacées, et que les analogies qui sont si grandes dans l'enfance ont reparu sous une forme virile.

Il est sans doute inutile de dire que la femme cesse d'engendrer quand les progrès de l'âge ont fait cesser ses menstrues.

Les lois ainsi que la religion devraient donc défendre le mariage à la femme qui a passé l'âge critique, puisque le but du sacrement du mariage n'est que la propagation de l'espèce.

On ne peut pas s'autoriser, pour la pratique contraire, des exemples miraculeux de sainte Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste, qui conçut, quoique n'ayant plus ses règles. Encore moins du miracle opéré en faveur d'Abraham et de Sara. On sait que le premier avait cent ans quand Sara, âgée de quatre-

vingt-onze ans, et qui n'avait plus ses règles, devint grosse d'Isaac. *Erant autem ambo senes provectæque ætatis, et desierant Saræ fieri muliebria.* (Genèse.)

Sara vieillit, sans plus attendre
Ce fils annoncé tant de fois,
Quatre-vingt-dix ans et trois mois
Courbaient sa tête; que prétendre
A cet âge avec un mari
Qui comptait un siècle accompli ?
Des morts réchauffe-t-on la cendre ?
Or, un jour que paisiblement
Ils causaient devant leurs cabanes,
Invisible pour les profanes,
Dieu leur apparut brusquement,
Et leur dit fort complaisamment :
« Ce fils, trop annoncé peut-être,
« Ce fils, qui serait juste et bon,
« Ce cher fils, eh bien ! il va naître,
« D'Isaac qu'il porte le nom. »

Cecidit Abraham in faciem suam, et risit dicens in corde suo : Putasne centenario nascetur filius, et Sara nonaginta pariet? (Genèse.)

A ces paroles, dans son âme,
Le bonhomme rit et douta.
Mais de son indiscrète femme
Le rire avec force éclata.
Dieu lui dit : « Apprends, téméraire
« Créature, vaine et sans foi,
« Que la raison doit devant moi
« S'humilier, croire et se taire.
«—Seigneur, que votre voix sévère
« Daigne s'adoucir : un enfant
« Fait par nous ! le moyen d'y croire ?
« J'ai perdu jusqu'à la mémoire.
«—Je me nomme le Tout-Puissant ! »

Des changements que subit l'organisation intellectuelle de la femme à l'époque critique.

> La mère qui vit dans ses enfants et dans ses petits-enfants a, parmi l'espece humaine, le beau privilége de ne point connaître la douleur de vieillir.
>
> Mme SIRBY, *la Mère de famille*.

La constitution physique de la femme n'est pas la seule à recevoir l'influence de l'âge critique, le système intellectuel en éprouve aussi les effets. La nature ayant atteint son but, et n'attendant plus rien de la femme pour la propagation de l'espèce, a jugé convenable de ne pas laisser l'attrait des plaisirs survivre aux moyens qui pouvaient les rendre fructueux. Elle a négligé ces attraits désormais inutiles dont elle avait embelli et paré la compagne de l'homme, et pour lui faire oublier en quelque sorte la perte de ses charmes, elle lui a inspiré d'autres goûts, d'autres désirs. Celui de plaire par les agréments de la figure et d'attirer tous les regards cède insensiblement au besoin du bonheur domestique, qu'elle sait mieux apprécier et sentir. La femme alors concentre toutes ses affections sur sa famille, s'occupe avec un nouveau zèle de ses enfants, de son époux, recherche les douceurs de l'amitié, même parmi les personnes de son sexe, et fait encore le charme de la société. A cette époque, dit un auteur, la nature vient promptement en aide à la femme; elle lui inspire d'autres désirs et d'autres sentiments, et lui fait aimer et rechercher d'autres jouissances, comme si elle voulait la dédommager de cette manière des outrages que le temps a pu faire subir à sa beauté et à ses charmes : aussi toutes les femmes qui n'ont pas reçu les impressions funestes des grandes sociétés, ou pour mieux dire les femmes dont les facultés intellectuelles, et particulièrement celles qui portent aux voluptés, n'ont pas

été exercées au delà de leurs limites naturelles; renonçant alors à tous les moyens que l'instinct et l'étude imaginèrent pour fixer nos regards et notre admiration, s'occupant presque exclusivement du soin de leur ménage, du bonheur de leurs enfants; se contentent d'une parure simple, se soumettent sans violence à leur nouvelle position, et cherchent moins à dissimuler les sentiments qui les agitent. Se mettant bientôt tout à fait au-dessus de la perte inévitable de quelques charmes, elles se préparent à faire une retraite honorable et à chercher de nouveaux plaisirs dans les délices de l'intimité. Les différents actes de leur entendement, n'étant plus dominés par l'influence quelquefois tyrannique du besoin des voluptés, se régularisent et s'accroissent de l'énergie qui vient d'abandonner les organes qui produisaient ce besoin. Aussi jouissent-elles de cette profondeur de vues, de cette facilité d'esprit et de cette justesse de jugement qui leur assurent encore le premier rang dans la société, et ne commandent pas moins notre admiration que nos respects. Roussel, qui les a dépeintes si admirablement, et qui connaissait tout le mérite qu'elles peuvent avoir à cette époque, recherchait dans ses dernières années la compagnie des femmes parvenues à un âge mûr, dont il regardait la conversation comme le plus doux remède pour un cœur malade. Cet homme philosophe jugeait qu'elles ont à cette époque de leur vie on ne sait quel charme qui touche et attendrit encore l'homme sensible!... Que, semblables à ces belles peintures dont le temps n'a fait qu'adoucir les couleurs, elles fixent encore sans éblouir, et elles donnent souvent tout le bonheur de la passion sans en communiquer le délire.

Plus dociles et plus affectueuses, parce que l'impétuosité de la vie n'est plus là avec tous ses entraînements, les femmes de quarante-cinq à cinquante ans recherchent les paisibles plaisirs du foyer; elles en apprécient les douceurs et les goûtent, parce

qu'elles commencent à sentir tout le prix d'une vie simple et modeste. Puis elles voient le bonheur dans la paix du cœur et des sens, et elles le préfèrent à toutes les jouissances ardentes qu'on ne se procure qu'au prix des sacrifices et de tous les genres de fatigues ; enfin, résignées à tout et acceptant tout, elles apportent dans le monde cette indulgence délicate et cette sollicitude attentive que donne l'expérience de la vie, et ce qui vaut encore mieux, la rectitude de jugement et la force de pensée qui caractérisent la maturité, cet excellent fruit d'automne, qui n'acquiert toute sa saveur qu'à l'ombre des passions, dans le silence et le recueillement.

Parvenue à l'âge critique, la femme ne perd pas les goûts de son sexe, comme on l'a dit trop souvent. Cette ridicule erreur provient de l'influence trop grande qu'on accorde gratuitement à la matrice sur la production des attributs intellectuels de la femme, mais elle est évidemment contraire à tout ce que l'observation journalière démontre. La femme est toujours femme, seulement ses facultés prennent une autre direction : son cœur est moins accessible aux douceurs de l'amour, mais il le devient davantage à celles de l'amitié. Oui, c'est alors qu'il est brûlé par les flammes de la sainte amitié, dont le nom seul rappelle tous les charmes de la vie ; de l'amitié, ce sentiment des grandes âmes, ce bonheur du monde, devant lequel tous les maux disparaissent et tous les biens s'embellissent et s'accroissent ! Jamais même sa qualité dominante, le besoin de l'attachement, ne fut plus prononcé. La femme choisit alors indistinctement les objets de son affection dans l'un et dans l'autre sexe : elle acquiert un degré d'indulgence qui la porte à excuser ce qui, quelques années avant, aurait été pour elle l'objet de la critique la plus amère ; elle aime et protége l'inexpérience, se plaît à l'instruire et à la diriger, en lui transmettant ce qu'une longue habitude du

monde lui a appris ; elle aime l'homme pour lui-même et non plus pour les hommages qu'il lui rend. Elle n'éprouve jamais un sentiment si vif que lorsque l'ami qu'elle chérit a plus besoin de son secours : elle le suit au milieu de l'infortune la plus cruelle ; elle s'attache à lui pour ne jamais s'en séparer ; les froideurs mêmes de celui que son cœur a choisi ne peuvent éteindre le feu dont il est embrasé ; elle l'aime ingrat, même infidèle aux saintes lois de l'amitié ; elle le plaint, elle lui pardonne tous les maux qu'elle en reçoit...

Quelquefois les femmes de quarante-cinq à cinquante ans embrassent avec une vive ferveur les idées religieuses ; leur esprit, leur âme et leur cœur détachés des mondanités et des fragilités de la terre, ne sentant plus, ne goûtant plus les vains plaisirs et les trompeuses espérances de ce monde, n'aspirent qu'à un monde meilleur ; et, comme saisis d'une sainte extase, d'un divin ravissement, sont tout à coup transportés vers l'amour, vers l'adoration de leur Créateur.

On a dit que les femmes les plus aimables commencent par la coquetterie et finissent par la dévotion. Saint-Évremont assure que Dieu est le dernier amant des femmes qui ne sont plus jeunes, et qu'il en a connu, qui, dans l'âge mûr, à mi-chemin du monde et du couvent, auraient voulu se faire ermites..., etc.

Cependant il s'en faut que toutes les femmes se voient dans cette position sans faire un retour sur le passé. Combien n'en est-il pas qui, affectées de vifs regrets pour ce qu'elles ont perdu, ne voient pas sans tourments le tort affreux que l'impitoyable temps a fait à leur empire ! L'avenir les tourmente, leur imagination frappée n'y entrevoit qu'une longue suite de maux inévitables ; toutes celles surtout qui attachaient beaucoup d'importance à leur beauté et aux jouissances qu'elle leur procurait, reconnaissant que leurs charmes s'éva-

nouissent, ne tardent pas à se créer de vaines chimères qui apportent le plus grand trouble dans toute l'économie animale. Ces terreurs imaginaires, ces regrets amers les rendent moroses, taciturnes, inquiètes, irritables et même méchantes. Elles ont perdu leurs charmes, plus d'espoir de les recouvrer ! Sans cesse elles regrettent des plaisirs et des jouissances qui ne sont plus de leur âge ; on dirait qu'elles cherchent à se venger sur tous ceux qui les entourent des rigueurs de l'âge et des chagrins qu'elles leur causent. Elles tombent parfois dans une tristesse profonde qui ne leur laisse plus voir qu'ennuis et chagrins dans l'avenir, qu'elles peignent des couleurs les plus sombres et les plus tristes. « Tout les inquiète, les irrite, les contrarie ou les fâche, dit un auteur ; elles voient des dangers de tout côté et partout des écueils. L'idée chagrinante de devenir en quelque sorte inutiles les préoccupe, les accable et finit par aigrir leur caractère ; elles deviennent injustes envers les personnes qui les entourent, elles parlent avec humeur, elles répondent avec dureté ; puis, honteuses de leur emportement, elles se cachent, elles fuient le monde, elles cherchent les endroits les plus solitaires, ou bien elles se retirent dans des boudoirs où elles s'enferment comme dans un tombeau, pleurant, sanglotant, s'écoutant vivre et souffrir tout à leur aise. »

Dans d'autres circonstances, au contraire, dominées par l'idée du plaisir, elles le poursuivent et s'y livrent avec une sorte de fureur, comme si elles pouvaient de cette manière éteindre tant de feux allumés dans leur fragile et frêle organisation...

Lors donc que quarante-cinq ou cinquante hivers passés sur la tête d'une jolie femme ont amené sa déchéance dans l'empire de la beauté, et qu'elle tombe dans une tristesse qui l'accable et la saisit d'effroi, c'est à la tendresse de ceux qui

l'entourent à lui faire oublier par leurs soins affectueux, leurs égards délicats, les inexorables rigueurs du temps; c'est à l'indulgente amitié à lui répéter que si la beauté vieillit, l'esprit n'a pas d'âge; que le sien, fait pour embellir la société, lui attirera des hommages plus solides et plus flatteurs que le culte rendu naguère à ses charmes par un essaim d'adorateurs frivoles.

Il est des femmes dont le moral gagne singulièrement avec l'âge, et chez qui les qualités dont elles sont naturellement ornées se sont perfectionnées par l'usage de la vie. Leur jugement devient plus sûr, leur sensibilité plus étendue et plus active, leur cœur plus ouvert, et si elles s'attachent à l'homme, ce n'est plus l'intérêt ni la coquetterie qui les guident, elles sont au contraire prodigues envers lui de caresses et de consolations; elles sont plus dignes des délices de l'intimité, et c'est par là qu'elles peuvent régner encore, car l'expérience du monde et du passé leur a donné une solidité qui manquait à leur esprit. « Il est beau, m'écrivait un jour une dame aussi aimable que spirituelle, de vous occuper de nous précisément à l'époque où le monde nous rejette comme des meubles inutiles, car, vous le savez, ce monde ingrat brise ses idoles quand il n'a plus rien à leur demander et quand il ne peut plus rien en obtenir. Jugez combien nous devons être sensibles à l'intérêt que vous nous montrez, aux soins et aux consolations que vous nous donnez! Je ne crois pas entièrement ce que vous avez la bonté de dire, que l'agrément de notre esprit et de notre conversation compense, jusqu'à un certain point, la perte de nos charmes; mais je suis ainsi que vous persuadée que nous devenons meilleures amies, plus sincères et plus reconnaissantes, parce que nous cessons de croire que tout nous est dû, et nous apprenons à mieux apprécier ce qu'on a fait pour nous.

« Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agréments dans le commerce, on nous demande de vraies vertus. Dans la jeunesse on songe à vous ; dans la vieillesse il faut penser aux autres. On nous demande du partage et on ne nous pardonne rien. En perdant la jeunesse, vous perdez aussi le droit de faillir ; il ne vous est plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme séduisant, et on nous juge à la rigueur. Les premières grâces de la jeunesse ont un lustre qui couvre tout ; les fautes du jugement sont pardonnées et ont le mérite de l'ingénuité. En vieillissant il faut s'observer surtout et mettre dans ses discours et dans ses habits de la décence. Rien de plus ridicule que de faire sentir, par des parures recherchées, qu'on veut rappeler les agréments qui nous quittent. Une vieillesse avouée est moins vieille. Le grand inconvénient des femmes qui ont été aimables est d'oublier qu'elles ne le sont plus. »

Nous dirons avec l'auteur de l'*Éducation des mères de famille*, Aimé Martin : Une femme vieillit, les hommages l'abandonnent ; mais elle a des enfants, elle les soigne, elle les élève, et son âme se réjouit au feu de ces jeunes âmes qui naissent pour les mères. Toutefois il est une heure marquée par la nature et par l'Évangile où les enfants doivent quitter leur mère, le jeune homme pour recevoir sa femme, la jeune fille pour suivre son mari. Le nid maternel n'est pas assez large, les oiseaux s'envolent, la nichée se disperse, il faut à l'aigle d'autres rochers, il faut à la colombe d'autres ombrages, à tous il faut d'autres amours. C'est alors que la pauvre mère, saisie d'un mal étrange, voit sa tâche finie, voit son isolement, le vide dans l'avenir et ne sait plus que faire de la vie. Certes, voilà un mal profond, quoique non encore signalé par les moralistes ! Ce sentiment qui la dévore et qui n'a point de nom, ce sentiment qui l'attriste en voyant sa fille heureuse

d'un bonheur qui ne vient pas d'elle, ce ne peut être la jalousie, ce ne peut être l'égoïsme ou même le regret du passé, et cependant on y découvre les apparences de tout cela. Les salons de Paris retentissent encore de l'histoire de madame de Bal....., femme pieuse et charitable, resplendissante des grâces de la seconde jeunesse, femme charmante qui se jeta dans un cloître pour n'être pas témoin du bonheur de ses deux filles dont elle avait soigné l'éducation. « Eh quoi, disait-elle, des étrangers m'enlèvent l'affection de mes filles! Vingt années de dévouement et de tendresse sont effacées par quelques jours de délire, et me voilà seule, et mes enfants m'oublient, et le monde se rit de mes souffrances, et moi-même je n'ose m'interroger! Mes sentiments m'épouvantent, ils ressemblent à l'envie : serais-je donc jalouse du cœur de mes filles? » Triste question que presque toutes les mères pourraient s'adresser à l'heure fatale où un mari vient les séparer de leur enfant. Laissons les âmes indifférentes accuser la nature d'une monstruosité dont la cause est tout entière dans notre mauvaise éducation. Nous avons signalé le mal, il faut chercher le remède. Le mal est de croire que la mission de la mère est terminée lorsqu'un étranger lui enlève les soins de sa fille; le remède, c'est la découverte de la véritable mission de l'aïeule, c'est-à-dire, de toutes les joies qu'elle peut répandre, de tout le bien qu'elle peut faire. Il est trop vrai que le mariage affaiblit, au moins en apparence, les liens si doux qui unissent à jamais la fille à la mère; mais le moyen qu'il en soit autrement? Pauvres mères! Avant d'accuser la nature, osez donc vous demander ce que vous avez fait pour préparer une révolution si complète dans l'existence de cette faible créature. Hier encore, c'était une enfant timide qui vivait de la pensée maternelle; aujourd'hui, c'est une femme qui donne le bonheur et dont les caprices sont divinisés par

l'amour. La jeune fille obéissait, la jeune femme commande; et dans ce passage rapide de l'innocence à la volupté, de la soumission à l'empire, vous vous étonnez que la vanité, le délire des sens, l'orgueil, et plus que tout cela, l'amour aient produit leur œuvre!... Mais ce mal que vous déplorez et qu'il eût été facile de prévenir n'est qu'une effervescence fugitive. Bientôt la mère retrouvera sa fille; elle la retrouvera heureuse ou malheureuse, n'importe; elle la retrouvera pour la consoler, l'éclairer, l'aimer; les consolations et l'amour sont la vie du cœur maternel.

Ainsi donc, la mère loin de se transformer en un être inutile et passif après le mariage de ses enfants, devient l'ange tutélaire de sa nouvelle famille, ignorante de ce qui lui reste de charmes, libre du souci de sa maison, quitte envers le monde de ses frivolités, elle se retrouve au milieu des siens qu'elle enrichit des trésors de son expérience. Seule elle connaît les dévouements attentifs et les prévoyances gracieuses; seule elle possède cette bonté que rien n'épuise, et ce tact infini qui prend sa source dans l'amour et qui sait comprendre ou deviner toutes les douleurs. Voyez-la auprès de sa fille dans les premiers temps de sa grossesse : comme elle prévoit les accidents qui la menacent, ses malaises, ses dégoûts. Que de tendres confidences! Que de doux réconforts! Que de soins dont elle seule devine l'opportunité! Enfin viennent les premières douleurs qui font fuir le jeune époux et qui enchaînent la mère au lit de sa fille. Il y a bien là une autre femme qui attend le nouveau-né et le retourne avec indifférence : celle-là est une garde qui fait son métier. Mais la grand'mère, avec quel ravissement elle reçoit l'innocente créature! comme elle le couve de ses regards! comme elle le réchauffe de son amour! Oh! celle-là est doublement mère, celle-là vient de retrouver et les émotions de sa jeunesse et les joies de la maternité!

La voilà attendrie, occupée, frémissante; elle admire le sommeil du nouveau-né, elle comprend ses moindres vagissements, elle sait prévoir tous ses besoins ou deviner tous ses instincts. La jeune femme épuisée, souffrante, dans son inexpérience ose à peine toucher cette frêle créature; mais lorsque la grand'mère se lève rayonnante de plaisir, lorsqu'elle approche l'enfant du sein maternel, et que, le suspendant à cette source de vie, elle ramène auprès du lit de souffrance un époux éperdu de crainte, de tendresse et d'orgueil ; lorsque, belle de sa joie au milieu de cet admirable groupe, et dans la plénitude d'un sentiment maternel qui vient de se doubler, elle répand sur ces trois êtres les trésors de ses bénédictions, oh ! alors, toutes les douleurs sont oubliées, et, comme aux premiers jours du monde, la famille prospère et se multiplie sous les regards de Dieu. Viennent ensuite les soins physiques nécessaires à la santé de la mère et à la vie de l'enfant; mission de prudence et de dévouement qui demande une longue expérience aidée de beaucoup d'amour et qu'une jeune femme ne peut apprendre que de sa mère. Par exemple, il n'y a pas une femme qui, autour du berceau de son nourrisson, ne s'abandonne à des inquiétudes sans repos. Le plus léger accident lui donnne la fièvre, le plus faible cri l'épouvante; écoutez-la, elle raconte des histoires lamentables, et dans la vivacité de ses angoisses, elle s'épuise sans consolation pour elle et sans utilité pour son enfant. Il n'en est pas ainsi de la grand' mère : celle-là s'effraye moins, parce qu'elle a plus d'expérience; puis elle connaît les symptômes, puis elle a des secrets pour les apaiser, puis elle est patiente, elle sait attendre, et c'est un fait digne d'attention que, dans tous les maux de l'enfance, la nature appelle notre patience bien plus que nos remèdes.

Il arrive quelquefois que les douleurs de l'allaitement éloi-

gnent la jeune mère de donner à teter. On croit suppléer aux besoins de l'enfant par des boissons, puis on le reprend à demi rassasié, ce qui fait qu'il a moins d'ardeur à saisir le sein et que son action cause des souffrances plus cuisantes. C'est ici que l'expérience de la grand'mère est d'un puissant secours. Elle apprend à sa fille que le lait est le plus cruel ennemi des femmes ; que les moyens artificiels inventés pour vider le sein sont insuffisants, dangereux, et qu'ils laissent à leur suite des maux interminables ; elle lui dit comment le lait tourmente la mère, afin de l'obliger à donner souvent à teter et comment la digestion de l'enfant se fait vite, afin de l'obliger à renouveler souvent sa nourriture ; admirable harmonie qui veut que les besoins de l'enfant soient la santé de la mère, et que la santé de la mère soit la prospérité de l'enfant ! Elle lui montre enfin le bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, et de toutes ses leçons, il résulte cette grande leçon que l'expérience comme la vertu nous ramène toujours à la nature.

Tous ceux qui ont connu cette vénérable et vertueuse grand'-mère n'oublieront jamais l'aménité de son caractère, son inépuisable charité et ces vertus chrétiennes, que tout le monde respecte et admire toujours, lorsqu'elles sont accompagnées de cette bienveillance gracieuse qui les rend aimables pour tous.

Aussi que l'âme est attristée, quand on songe au vide que laisse parmi les siens cette femme incomparable, aux regrets de tous ses amis et de tous ceux que sa main bienveillante a secourus.... !

Telle est la mission presque divine de la grand'mère. C'est pour accomplir cette mission que Dieu a doté les femmes, sur le retour de l'âge, de tant de courage et de sensibilité. Autant une femme qui perd son éclat de jeunesse est malheureuse, lorsque, chargée de parures, elle court après de vains hom-

mages qui la fuient, autant elle nous enchante, lorsque, belle encore, elle nous apparaît environnée de ses enfants et de ses petits-enfants. Ainsi la femme entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans, loin de se flétrir dans l'abandon, devient l'âme d'une société nouvelle ; elle n'éprouve qu'un regret, celui de ne pouvoir assez se multiplier. Plus elle a d'enfants, plus sa vie est belle. Chaque jeune ménage la réclame et se fait une fête de la posséder, car, partout où elle porte ses pas, elle amène à sa suite la force morale et les tendres consolations. C'est ainsi que les familles, fidèles aux lois de la nature, trouvent en elles-mêmes leurs plaisirs, leur gloire, leur instruction et leur appui. Tout s'enchaîne dans le monde moral comme dans le monde physique, et la grand'mère n'est pas seulement la joie de l'enfant, elle est encore sa lumière ; elle fait que les filles ressemblent à leur mère, et que les fils portent dans la maison conjugale les vertus qu'ils ont vu pratiquer sous le toit maternel. Et presque toujours la jeune fille se fait remarquer par une tendre piété, l'ordre, la soumission, l'obéissance la plus attentive et la douceur qui, si elle n'est pas la première vertu de la femme, est peut-être son plus puissant moyen de bonheur. Certes, notre projet n'est pas d'établir que l'éducation donnée par l'aïeule est meilleure que celle donnée par la mère ; mais si elle n'est pas meilleure, elle peut la suppléer, l'inspirer, la diriger dans tous les soins qu'exigent tour à tour l'enfance et la jeunesse : soins charmants qui préviennent les périls et conduisent à la vertu par le chemin du plaisir et de l'exemple ; soins gracieux que toutes les femmes connaissent, et dont il n'est donné à aucun homme de comprendre les charmes et de saisir les doux secrets. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons écrit dans une autre partie de cet ouvrage ; mais ce que nous ne nous lasserons jamais de redire, c'est qu'un cœur de femme, un cœur de mère est ce qu'il y a

de plus fort, de plus désintéressé, de plus ardent sur la terre; c'est qu'il peut tout supporter, excepté de se voir réduit à l'impuissance et à l'oubli, excepté l'isolement, l'abandon et l'indifférence.

De tout ce que nous venons de dire on peut conclure que les femmes ne sont malheureuses en vieillissant que parce qu'elles méconnaissent leur double mission de mère et de grand'mère, et nous devons ajouter que celles qui comprennent bien leurs droits et leurs devoirs de mères de famille n'ont certes pas à se plaindre de leur destinée. S'il existe de l'inégalité entre les moyens de bonheur accordés aux deux sexes, elle est en faveur des femmes.

Dangers véritablement attachés à l'âge critique chez la femme.

> La brièveté de la vie ne vient pas de la nature, mais de nous.
>
> SÉNÈQUE.

A entendre les personnes du monde, ce moment est réellement dangereux. Les maladies fondent de toutes parts sur la femme ; son existence est mise en péril, et la mort n'est que trop souvent la terminaison de cette multitude d'accidents; mais si l'on consulte les travaux remarquables de quelques savants modernes, cette opinion perd singulièrnment de sa gravité.

Odier de Genève a publié que, dans toutes les époques de leur existence, les femmes sont plus vivaces que les hommes.

Déparcieux, dans son *Essai sur les probabilités de la vie humaine*, écrivait: « Tout le monde croit que l'âge de quarante à cinquante ans est un temps critique pour les femmes; je ne sais s'il l'est plus pour elles que pour les hommes, ou pour les femmes du monde que pour les religieuses ; mais quant à ces dernières, on ne s'en aperçoit pas par leur ordre

de mortalité comparé aux autres, ce pourrait bien être encore une de ces choses que l'on croit sans fondement comme tant d'autres. »

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'époque de quarante à cinquante ans, qui est pour les femmes celle de la cessation du flux menstruel, comme nous l'avons déjà vu, n'offre pas un surcroît de mortalité notable ; ce qui semble par conséquent autoriser à croire exagérées, pour Paris du moins, les circonstances défavorables dans lesquelles on suppose la femme à cet âge. Finlayson, archiviste du bureau de la dette publique en Angleterre, a trouvé qu'après l'enfance la vie des femmes est plus longue que celle des hommes dans une proportion incroyable. Benoiston de Châteauneuf dit qu'à aucune époque de la vie des femmes, depuis trente ans jusqu'à soixante-dix on n'aperçoit d'autre accroissement dans leur mortalité que celui nécessairement voulu par le progrès de l'âge. Cette assertion, fruit de nombreuses et savantes recherches, avait déjà été soutenue par Muret de Vaud, qui assurait que ses observations lui avaient appris que l'âge de quarante à cinquante ans n'était pas plus critique pour les femmes que celui de dix à vingt.

Il est donc exact de dire qu'on a singulièrement exagéré les dangers qui accompagnent l'époque de retour, et que cette crise naturelle dont le nom seul épouvante est bien moins redoutable qu'un faux savoir s'est plu à le raconter. A voir en effet la liste effroyable de prétendues maladies de l'âge critique, il n'est pas de femme qui ne puisse se croire menacée des plus grands dangers : on en forme un tableau capable d'épouvanter les plus courageuses, si elles n'étaient pas prévenues qu'on s'est plu à rassembler autour de cette époque toutes les maladies qui affectent les femmes depuis la cessation de leurs règles jusqu'à la fin de leur carrière.

Chassons donc toute idée triste ou inquiétante, et affirmons que l'âge de retour n'a rien de plus terrible que les autres, quand on sait se résigner à attendre : disons même que la nature n'a jamais songé à traiter en marâtre la plus belle moitié du genre humain, en lui réservant dans son arrière-saison, pour prix de ses sacrifices et de son dévouement, les humiliations, les misères et les maux les plus cruels.

L'expérience a démontré que la cessation des règles est un effet aussi naturel que leur irruption, et qu'elle n'a jamais constitué par elle-même une maladie pour les femmes qui se sont montrées dociles aux préceptes de la raison, et qui ont su échapper aux passions dévorantes en s'affranchissant de tous les besoins factices, et particulièrement de ces fausses jouissances qui s'achètent et se vendent dans nos grandes villes sous le faux nom de plaisirs. Bien plus, lorsque les femmes sont attentives aux lois de la nature, lorsqu'elles ont écouté et suivi les préceptes de la sagesse, de la tempérance, lorsqu'elles ont fait consister la plus grande partie de leur bonheur à pratiquer les vertus domestiques, à jouir paisiblement des douceurs de l'hymen, en remplissant sans murmurer les doubles devoirs qu'impose l'état d'épouse et de mère, elles franchissent toujours, sans s'en apercevoir, une époque qui n'est semée d'écueils que pour celles qui ont abusé de tout, sans respect pour les lois de la raison et de l'hygiène.

Si l'on excepte les maladies et les infirmités qui tiennent particulièrement à leur organisation comme femmes, elles jouissent généralement d'une santé plus assurée que la nôtre. Ici, comme dans tout le reste, c'est leur faiblesse qui devient le principe de leur force, et la souplesse de leurs organes fait qu'elles échappent à l'action de ces maladies qui ne causent tant de ravages dans la constitution de l'homme que par la résistance même qu'elle leur oppose : elles en sont donc moins

violemment et moins fréquemment frappées que nous. Lorsqu'elles ont une fois passé le terme où leur destination comme mères est remplie, elles sont exposées à peu d'accidents, et parviennent souvent même sans de graves incommodités à la dernière vieillesse. Il semble que la nature veuille les dédommager, par de longs jours de repos, des fatigues inséparables de l'accomplissement de leurs premiers devoirs : ici encore nous voyons la durée et les pures jouissances de la vie s'unir à l'ordre de nos obligations.

Ainsi cette époque, que je ne sais quel auteur a si durement appelée l'*enfer des femmes*, ne peut recevoir une aussi fâcheuse dénomination que pour celles qui ont cru que la saison des fleurs serait éternelle, et qui n'ont pas songé qu'elle n'était destinée qu'à préparer la saison des fruits ; qui ont épuisé le printemps de leur vie en faux plaisirs, et qui n'ont rien fait pour le bonheur. Celles-là sans doute sont fort à plaindre ; au tourment des infirmités qui les obsèdent vient se joindre celui des regrets le plus profondément sentis. Le temps a emporté avec leurs charmes toutes leurs illusions ; leur beauté détrônée n'a plus d'adorateurs ; c'est en vain qu'elles cherchent à en rajeunir quelques traits ; ces tristes efforts ne servent qu'à ranimer le cruel sentiment de toutes les pertes qu'elles ont faites. Plus, hélas ! on met d'art à réparer et à faire valoir des ruines, plus on rend de vivacité aux souvenirs d'un empire qui n'est plus, lorsque rien ne peut le remplacer. Ce n'est pas que le temps ne traite aussi sous ce rapport avec la même rigueur celles qui ont le plus fidèlement respecté les lois de l'ordre dans lequel la nature les avait placées. Sans doute leur beauté à cédé à cette terrible puissance ; mais comme elles s'étaient occupées du soin d'acquérir d'autres avantages qui pouvaient lui résister, et s'allier à jamais avec les souvenirs de leurs jours les plus brillants, elles n'ont fait que changer d'empire : à celui de leurs

premiers charmes succède celui de nouvelles vertus, toujours accompagnées des grâces de cet esprit facile que rien ne flétrit, si ce n'est son mauvais emploi. Oui, c'est dans ce genre surtout que les femmes se conservent beaucoup plus longtemps que nous. La physionomie de leur esprit, si j'ose ainsi m'exprimer, ne vieillit pas, on la retrouve toujours la même. Il en est ainsi encore de la gaieté, de la fraîcheur de leur imagination, qui, chez elles, ne s'éteint guère qu'avec la vie. Madame de Sévigné, chez qui la vivacité du sentiment, la richesse d'une imagination toujours riante et la plus douce égalité d'humeur déguisaient si bien les progrès des années, madame de Sévigné, toujours fêtée dans le monde, en fait encore les délices à plus de soixante ans. Les années n'apportent aucune atteinte aux grâces de son esprit ni à la sensibilité de son cœur; mais le temps a mûri son jugement, et ajouté le mérite que donne la réflexion aux grâces natives de son esprit. « Si je pouvais vivre seulement deux cents ans, écrivait-elle avec gaieté, je deviendrais la plus aimable personne du monde. Je me corrige assez aisément, et je trouve même qu'en vieillissant j'y ai plus de facilité. » Nous, au contraire, plus difficiles à reconnaître à mesure que nous nous courbons sous le poids des années, on nous retrouve moins les traits de notre premier caractère; nous devenons plus moroses, plus inquiets ; il semble que tout ce que nous avions en force se soit changé en dureté. Nous sommes moins sensibles aux doux souvenirs de la jeunesse ; elles leur font toujours le même accueil : un conte malin éveille encore leur gaieté ; elles retrouvent encore quelques larmes pour un récit touchant ; aussi le goût viendra-t-il toujours les consulter comme ses oracles ; les arts s'empresseront autour d'elles et ne croiront à la durée de leurs succès qu'autant qu'ils les auront vu leur applaudir; la beauté elle-même s'efforcera de mériter leurs suffrages, et n'aura de vraie confiance

que dans ceux qu'elle aura pu en obtenir. Elles seront toujours également sensibles aux plus légers défauts d'égards, non en raison seulement de leur âge, mais ce sera comme femmes qu'elles s'en trouveront offensées. Le respect dû à ce titre sacré est toujours celui qu'elles exigent et qu'elles ont droit d'exiger. Elles pardonnent difficilement l'oubli. Dans quelque temps que ce soit, les moindres fautes de ce genre blessent profondément en elles un secret sentiment de dignité, qui ne les abandonne qu'à leur dernier soupir.

Heureuse celle qui, regardant cet âge comme le terme de toutes les illusions, l'a toujours vu comme le but où elle devait recevoir le prix de sa longue course. Son espoir ne sera pas trompé. Elle y trouvera l'acquit de toutes les promesses faites à la vertu. Les douces images des jours si rapides et si purs de son premier règne reviendront encore planer sur sa pensée pour enchanter ses derniers souvenirs. Elle verra ses charmes se retracer dans les traits de ses filles; on dirait qu'elle n'a fait que les leur céder pour un jour de fête, comme ces voiles et tous ces ornements dont elle formait autrefois sa parure. Qu'aurait-elle donc à regretter? Rien de ce qui est perdu pour tant d'autres ne l'est pour elle. Oui, beauté, grâces, talents, le temps lui a fidèlement rapporté dans ses enfants tout ce qu'il avait paru lui enlever; elle va renaître en eux à jamais, heureuse de sentir que c'est le fidèle accomplissement de tous ses devoirs qui leur assure ce brillant héritage.

Telle est la succession des révolutions plus ou moins orageuses à travers lesquelles la compagne de l'homme, entièrement quitte envers l'espèce et revenue à la vie purement individuelle, peut encore se promettre une carrière longue et tranquille; tels sont les phénomènes qu'elle présente à l'âge de quarante-cinq à cinquante-cinq ans et les symptômes qui annoncent la fin de la période reproductrice; tels sont enfin

les accidents qui accompagnent trop souvent la cessation complète des règles; ils portent à la fois sur le physique et sur le moral ; mais hâtons-nous de dire qu'ils n'ont presque jamais rien de redoutable, lorsqu'on a vécu conformément à l'institution de la nature et aux préceptes de la morale. Toute l'économie se dérobe peu à peu et d'une manière presque insensible à l'influence du système de la reproduction, qui rentre lui-même sous l'empire de la vie générale. La femme perd sa constitution propre, elle ne conserve plus ses goûts ni les idées de son sexe; elle se rapproche de l'homme par la pensée et le sentiment, ou plutôt ce n'est plus qu'un homme travesti, comme dit je ne sais quel auteur, excessivement vivace, sur lequel la maladie et la mort ne semblent plus avoir de prise. La femme qui a eu le bonheur de franchir l'époque critique sans orage semble renaître, elle fournit ensuite une carrière plus longue que l'homme, et parvient ordinairement à une vieillesse extrême et exempte d'incommodités. Ajoutons que celles qui ont cessé de payer le tribut menstruel ne sont pas parvenues pour cela au déclin de la vie; quelquefois, au contraire, elles en remontent le cours, elles commencent à jouir des économies de leur expérience, et à ce moment le bandeau des illusions étant déjà tombé, elles jouissent avec une sécurité salutaire de tous les fruits de la sagesse et de la raison. Il y a même des femmes qui conservent jusqu'à leur dernier soupir cette dignité naturelle qui assigne à l'espèce humaine un rang si élevé dans l'échelle des êtres! Heureuses celles qui se maintiennent avec toutes les qualités de l'âge mûr et dont les facultés morales ont su braver la décrépitude! Elles deviennent précieuses à la génération qui arrive, et qui met journellement à profit les résultats féconds de leur expérience. On voudrait toujours les retenir dans la vie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

CHAPITRE PREMIER.

PREMIER AGE.

1° De l'enfance; Différences qui existent entre les deux sexes; De la puberté chez la jeune fille.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DEUXIÈME AGE.

De la femme considérée 1° comme fille ; 2° comme sœur ; 3° comme épouse ; 4° comme mère de famille.

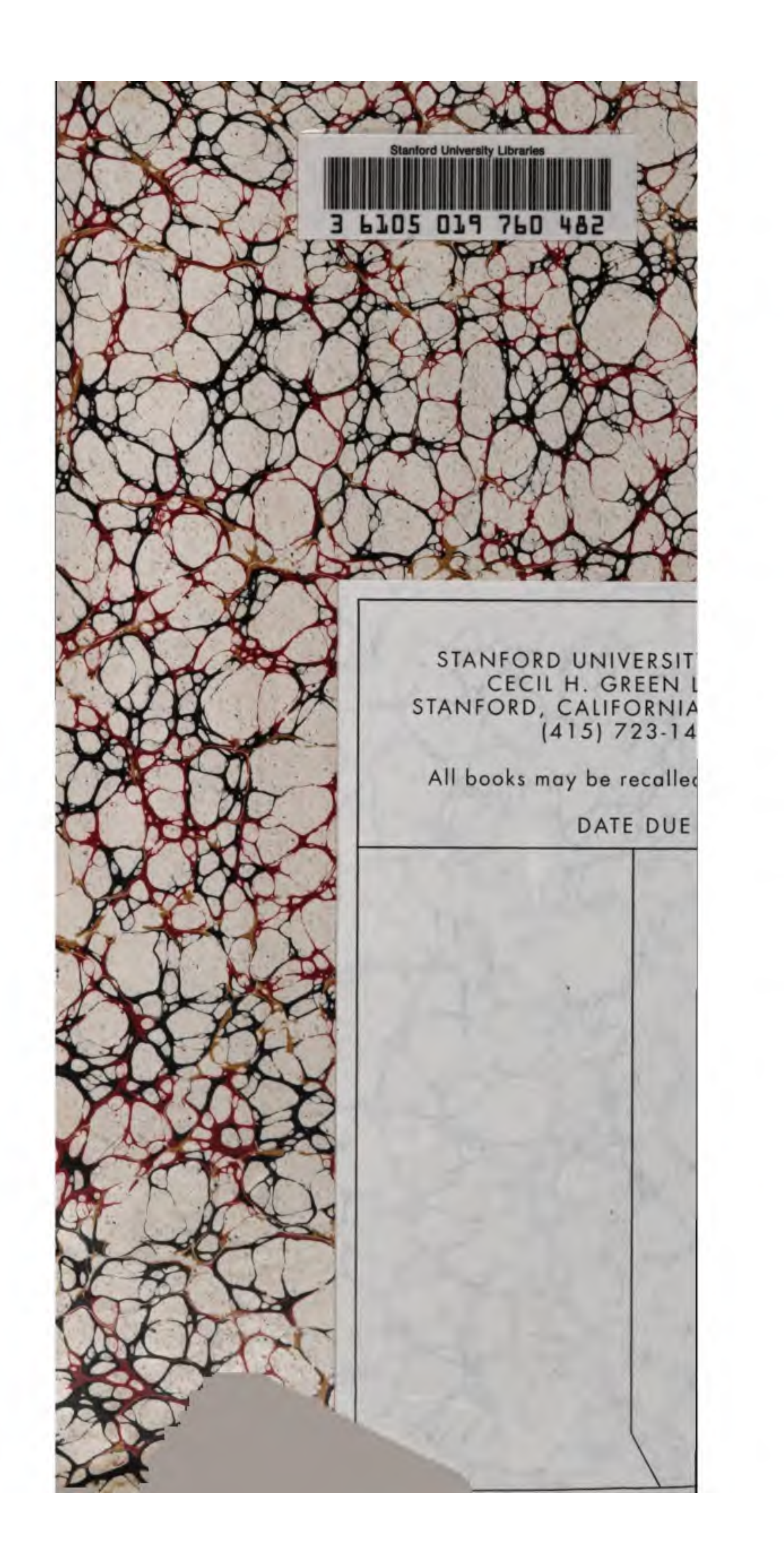
CHAPITRE TROISIÈME.

TROISIÈME AGE.

Cessation du flux menstruel chez les femmes; De l'âge auquel arrive la cessation des règles; Phénomènes qui annoncent l'époque critique; Des changements que subit l'organisation physique et intellectuelle; Dangers véritablement attachés à l'âge critique.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois.


Stanford University Libraries
3 6105 019 760 482
STANFORD UNIVERSIT
CECIL H. GREEN L
STANFORD, CALIFORNIA
(415) 723-14
All books may be recalle
DATE DUE

